

# Malô Lîlâk

AUTOPSIE DÉTAILLÉE D'UNE INVERSION GÉNOCIDAIRE

TOME PREMIER



SIGISMOND DE LA CHESNAIE

Illustration couverture

Victimes du bombardement de Dresde.

*"Ce petit garçon est mort en s'agrippant à un pompier."*



# Malô Lîlâk

AUTOPSIE DÉTAILLÉE  
D'UNE INVERSION GÉNOCIDAIRE

TOME PREMIER





*Ce livre est dédié à toutes les victimes  
des VRAIS holocaustes, ceux-là mêmes  
que l'Histoire essaie de faire passer  
pour fictifs ou sans importance.*

© Sigismond de la Chesnaie 2017

Tous droits réservés pour tous pays.



“Non Fui, Fui, Non Sum, Non Curo”  
« *Je n'existais pas, j'ai existé, je n'existe plus, cela m'est indifférent.* »  
Un serviteur inutile, parmi les autres

15 avril 2017

Mise en page

**LENCULUS**

Pour la Librairie Excommuniée Numérique des **CU**rieux de Lire les **US**uels  
*Toutes les recensions numériques de LENCULUS sont gratuites*

---

## NOTE DE L'AUTEUR

Le terme *holocauste* nous est familier depuis quelque temps seulement après qu'un événement terrible eût prétendument lieu pendant le deuxième conflit mondial, événement aujourd'hui posé en dogme officiel et qui a vu une race de soi-disant bourreaux s'en prendre à une race de soi-disant victimes.

Ce terme désignant donc un génocide, a parcouru au fil de plusieurs décennies un long chemin où il n'a cessé de prendre, suite à des campagnes acharnées de désinformation, de propagande, de manipulation, de lavage de cerveau mais aussi et surtout d'effacement et de camouflage de bon nombre d'éléments factuels, une importance ayant atteint une valeur d'axiome et de dogme donc, où la remise en cause pure et simple de ce qui est balancé comme l'une des pires tragédies qui soient, est devenue passible de se voir frappé d'anathème. Chacun est donc invité sinon fortement encouragé à laisser ses synapses au repos chaque fois qu'un tel sujet refait surface (et ô combien souvent !) afin de réfléchir le moins possible à tout ce qui est présenté au travers de films, documentaires, émissions diverses du petit écran et surtout d'auditions de témoins oculaires auto-proclamés et ce, aux fins d'assimiler autant que faire se peut, le contenu de tant d'inepties.

Le terme *holocauste*, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ne fut pas forgé au sortir de la II<sup>e</sup> Guerre mondiale mais existait bien avant. Nous en donnerons une définition tirée d'un dictionnaire, l'édition du *Larousse Illustré* de 1928-32, à

une époque donc, où cette prétendue catastrophe n'avait pas encore eu lieu. La voici :

“*holocauste* n.m. (du grec *holokaustos* de *holos*, entier, et *kaustos*, brûlé)

combustion complète)( sacrifice religieux où la victime était entièrement consumée par le feu (s'est dit surtout chez les Juifs).  
(*le soulignement est le mien*)

Fig. Offrande entière et généreuse, sacrifice.

Encycl. Sous sa forme originelle en hébreu (*ôlam, kâlil*), ce mot signifie « anéantissement par le feu ». Le rit de l'*holocauste* était très solennel et le *Lévitique* (I, VI) le décrit minutieusement. La victime devait être un animal mâle, et sans tache. Le prêtre, avoir l'avoir sacrifiée, arrosait l'autel d'airain de son sang, et jetait dans les flammes ses chairs et ses entrailles. Chaque matin dans le temple de Jérusalem, un *holocauste* ouvrait la série des sacrifices, et, chaque soir, un second la fermait. Aux jours des grandes fêtes, le nombre des victimes offertes en *holocauste* était considérable.

Les Assyriens et autres peuples de l'Orient offraient également des holocaustes à leurs dieux. C'est sous cette forme que les grecs sacrifiaient aux divinités infernales.”

L'*Ôlam Kâlil* des origines, qui s'est vu se moderniser en *Holocauste* et en *Shoah* par la suite avec les officiants cette fois passés victimes, a donc subi pour ainsi dire une inversion des pôles quant à sa véritable teneur, où la communauté juive s'est fait passer dans ce prétendu massacre hitlérien pour les plus grands suppliciés de l'Histoire. Le lecteur sera ainsi amené dans cet ouvrage à retrouver le décor à l'endroit et se forger sa propre opinion.

## INTRODUCTION

*« On peut mentir un temps à tout le monde,  
On peut mentir tout le temps à une partie du monde,  
mais on ne peut pas mentir tout le temps à tout le monde. »*

Il est assez bien connu qu'une société basée sur le mensonge et la corruption ne peut durer éternellement car celle-ci se mettra tôt ou tard à vaciller sur des fondations de plus en plus branlantes du fait même de la prise de conscience croissante des populations, pour finir par s'auto-détruire complètement, soit par implosion, par explosion ou ces deux formes combinées. Cette prise de conscience croissante commencera logiquement avec les individus les plus clairvoyants qui, selon leur capacité d'agir et d'influencer autrui, pourra dès lors se répandre par contagion afin que les masses justement soient mises de plus en plus au fait de ce qui était maintenu dans l'ombre. Il va sans dire que nombre de ces lanceurs d'alerte furent mis au ban de la société et ce, d'autant plus que leur position hiérarchique et par voie de conséquence d'influence donc, fut élevée. Toutes les méthodes furent alors employées afin de réduire ces indésirables au silence (assassinat, disparition, suicide provoqué, ostracisme, diffamation, condamnation [...])

Mais voilà qu'à l'ère des médias électroniques, de plus en plus de citoyens peuvent découvrir maintenant ce qui aurait été impossible il y a quelques décennies, grâce notamment à des documents d'importance capitale (comme celles des archives fédérales de Coblenz que nous verrons en détail) et bien-sûr à de véritables historiens et chercheurs dont le travail

sans relâche en vue de faire triompher la Vérité depuis tout ce temps devrait être cité en exemple. Des spécialistes s'étant donné la peine d'enquêter sur place, de collecter autant de documents et de témoignages que possible, dont certains durent le payer de leur vie ou d'une autre manière, et à qui nous rendons hommage ici. Des témoignages recueillis donc directement à partir de faits vérifiables et non pas sortis d'esprits névropathes et hystériques enclins à toutes formes d'affabulations et de folie imaginaire, celles-là même qui composent encore l'essentiel des « preuves » officielles, ces soi-disant preuves qui permettent encore aujourd'hui à ces esprits malades de se déchaîner sur un peuple, que ce soit au niveau des lois, des réparations de guerre, d'une discrimination impressionnante et d'une accusation de tous les maux notamment grâce à la magie hollywoodienne, et ce, plus de soixante-dix ans après les faits supposés. C'est déjà donner une petite idée du niveau d'obsession malade de ces esprits tortueux à l'encontre d'un peuple catalogué ainsi de terrible menace pour l'Humanité et les droits de l'Homme. Déjà, pendant la guerre, des hommes politiques et écrivains avaient planifié leur destruction totale avec toutes sortes de calculs inimaginables (qu'on passera en revue dans le second panorama) dont on se demande comment il est possible de considérer les propos d'êtres aussi dégénérés comme paroles d'Évangile. Pourtant, rien ne fut porté à l'atteinte de telles personnes ni à celles des véritables bourreaux de certains camps de concentration vers la fin du conflit, occupés alors par les vaincus et gérés par les vainqueurs. Lorsque des tentatives de ce genre, avec preuves à l'appui, furent faites, comme par exemple celle de demande d'extradition de l'ancien commandant du camp d'extermination de Zgoda-Schwientochlowitz en Pologne en 1945, le Juif Salomon Morel, aux fins d'inculpation de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité en 1996 puis en décembre 2003 par le tribunal de Katowice qui avait lancé un mandat d'arrêt contre lui, tout cela fut en vain vu que notre commandant s'était réfugié en Israël en 1992, l'année même où il fut entendu une seule fois par la justice suite à une enquête officielle lancée après une investigation au sujet de cet infâme camp polonais. En effet, les autorités israéliennes avaient refusé cette extradition pour motif de prescription car



selon elles et d'après Sepp Jendryschik (dont nous aurons l'occasion de reparler beaucoup dans le deuxième panorama), dont le père mourut en 1945 justement dans ce camp, « Morel pourrait être accusé tout au plus de lésions corporelles ». Cette affaire peut d'ores et déjà être close vu que celui qui avait pour nom de guerre chez les partisans juifs, *meshugganer*, signifiant « *maboul* », décéda en Israël en 2007 à l'âge de 87 ans et sans aucun doute paisiblement.

Plus de soixante-dix ans donc après ce drame mondial, nous pouvons encore constater l'état de léthargie dans lequel semblent se complaire bon nombre de gouvernements et organismes publics en ce qui a trait à la révélation de ce qui demeure enfoui dans des salles d'archives, des associations de réfugiés ou encore de revues à faible tirage créées par de véritables témoins et victimes ou proches de victimes de cet autre drame du XX<sup>e</sup> siècle. Bien entendu, ces mêmes gouvernements et organismes publics étant à la solde directe ou indirecte de ceux-là mêmes qui écrivent, font écrire ou supervisent les manuels scolaires ainsi que tout ce qui concerne l'histoire officielle au-travers de magazines à grand tirage, reportages et j'en passe, nous en conviendrons que rien de tout cela n'est en somme surprenant.

C'est dans un tel contexte que certains historiens et puristes en la matière, ayant constaté la teneur incohérente ainsi que moult contradictions de tout cet étalage de « preuves » abracadabrantes à propos de l'histoire relative à la Seconde Guerre mondiale, se sont lancés dans des travaux de recherche foncière aux fins de collecte justement de données difficilement accessibles mais ô combien précieuses, que les grands pontes du politiquement et du socialement corrects s'efforcent de garder cachées, c'est-à-dire celles n'ayant pas encore fait les frais d'un autodafé ou autre destruction. C'est ainsi que le terme *révisionniste* comme d'autres vocables tels que racisme ou Apartheid devint lui aussi « à la mode » pour se voir connoté négativement par toute la clique des bien-pensants, résolu à mener coûte que coûte la guerre aux « fauteurs de trouble » et autres marginaux. Nous eûmes droit récemment d'ailleurs à un exemple du « chemin à suivre » avec le trépas du « champion » de la lutte contre l'Apartheid, le « grand » Nelson Mandela, ce

révolutionnaire « *au service des droits de l'homme et de la paix* » qui s'est vu recevoir un véritable culte de la personnalité aux quatre coins du globe. En Afrikaans, *Apartheid* signifie à l'origine « séparation » et s'est vu par la suite imposé une définition plus « conforme » comme « discrimination » ou encore « ségrégation », illustrant mieux l'état d'esprit contemporain. Il faut savoir justement que cette « séparation » qui avait été imposée, avait pris une tournure réaliste dans les années soixante par le Premier ministre de l'époque, Hendrik Verwoerd ; en effet, celui-ci avait tenu compte des différences énormes de culture, de race et autres entre les diverses communautés composant la population sud-africaine, voyant que le mélange d'autant d'ethnies sur un même territoire ne pouvait aboutir à rien de solide et de fructueux. Sa politique considérait donc ces divergences et permettait une partition du pays où lesdites communautés pouvaient avoir leur propre autonomie. Tout cela fut critiqué de vive voix bien-sûr alors qu'une telle politique aurait permis une cohabitation sans doute exemplaire d'autant de peuples différents. C'est encore une fois au nom des droits de l'homme et de la sacro-sainte liberté que ce Premier ministre sud-africain dut disparaître (le 6 septembre 1966 !) afin de laisser la place à quelque remplaçant davantage enclin aux « valeurs démocratiques ». L'exemple de ce pays austral ne vient pas se greffer ici par hasard vu que nous aurons l'occasion, dans le dernier panorama, de mettre en relief un personnage justement natif de cette contrée et dont les révélations croiseront à merveille le chemin de notre pèlerinage.

Pour en revenir donc au sujet qui nous intéresse, nous avons aujourd'hui des *antirévisionnistes* qui, eux-aussi, sont bien décidés à faire rentrer dans les rangs les quelques brebis ayant osé s'écarter du troupeau. Mettons alors bien les points sur les « i » ici : le terme *révisionnisme* cherche, comme son nom l'indique, à faire une révision de tout ce qui a pu être rapporté, ici en l'occurrence historiquement, afin d'écarter tout ce qui peut relever du mythe, de la fable et du tabou (généralement créés par les vainqueurs) et d'en dégager une vérité aussi objective que possible. C'est ainsi que l'Histoire est et devrait être logiquement révisionniste, faute de quoi, ce ne serait pas de l'Histoire. Certains avaient d'ailleurs mis en opposition Hérodote

qui semblait mêler mythes, légendes et vérités à Thucydide qui s'efforçait de retirer toute part de merveilleux des événements afin d'en extraire quelque chose de cohérent. Bien entendu, les virtuoses du retournement à 180° s'en sont donné à cœur joie afin que, pour les masses, ce qui est vrai passe pour être faux et vice-versa, au même titre que la laideur passera pour belle et le dégénéré mental pour un saint. Nous aurons donc l'occasion de passer en revue dans ce livre les travaux de certains de ces anticonformistes qui, grâce à leur courage, leur ténacité et surtout leur probité intellectuelle, nous permettent d'avancer à grandes enjambées sur le chemin de la Vérité historique qui nous intéresse ici et donc d'élargir le champ de vision de tout un chacun à d'autres domaines connexes ou non.

Le lecteur (re)découvrira d'abord tout un pan de la partie conventionnelle des événements tragiques de la Seconde Guerre mondiale, celle qui bien-sûr est toujours enseignée dans nos bonnes vieilles écoles et semée aux quatre vents, avec quelques morceaux choisis de « *témoins oculaires et de survivants de l'Holocauste* », un pan donc politiquement correct que nous aurons alors le plaisir de faire voler en éclats lorsque les briques et autres morceaux le constituant seront passés au crible de l'analyse « non-conventionnelle ». C'est seulement après que l'on prendra connaissance de l'identité des vraies victimes de ce conflit au-travers d'un passage en revue de documents qui, heureusement aujourd'hui, gagnent petit à petit en popularité (même si le terme est un peu exagéré). Il nous faudra ensuite essayer de tisser un lien entre des éléments apparemment contradictoires mais en réalité relativement logiques, avec notamment les dessous du Nazisme, pour finir avec une note d'espoir, tirée de certaines visions prophétiques quant à la finalité du monde, ce monde en chute libre et chaotique dans lequel a plongé l'Humanité, un monde vraiment « à l'envers ».

Il faut noter pour terminer que l'ouvrage que vous vous apprêtez à lire est relativement dense, raison pour laquelle celui-ci est abondamment illustré aux fins d'aération du texte (et de l'esprit !). Précisons ici que les grands bonimenteurs de l'*Holocauste* utilisent évidemment à profusion images et photographies afin de donner un caractère substantiel et « vérifiable » à

leurs supputations, raison pour laquelle ils n'hésitèrent pas à en employer de fausses ou d'autres, sans aucun rapport avec le sujet, sachant « qu'une image vaut mille mots ».

Ainsi, par exemple, en montrant la photographie d'un local avec des pommeaux de douche au plafond, accompagnée des commentaires correspondants et surtout en la faisant suivre de la photographie d'une montagne de corps décharnés, sont-ils à peu près assurés de faire avaler la pilule à la majorité des masses de l'existence réelle des chambres à gaz.

En ce qui nous concerne ici en revanche, les reproductions de plans, de photographies ou clichés aériens, de couvertures de livres ou portraits, etc. essaient d'être le plus conformes, adaptées et appropriées que possible au contexte particulier de ce livre (avec des légendes et des nuances parfois ironiques en rapport avec les faits et non pas fonction des lubies et autres délires obsessionnels des défenseurs de la cause holocaustique) et donc, de cet épisode peu glorieux de l'histoire de l'Humanité.

De même, la reproduction de vieilles cartes postales de certains lieux visera à créer un fort contraste entre d'une part, l'impression de paix qui s'en dégage, et les scènes terribles qui s'y déroulèrent par la suite, de l'autre.

L'ouvrage sera composé de 4 panoramas, avec les 3 premiers traitant du passé, et le 4<sup>e</sup> de l'avenir, avec des petites incursions au présent pour l'ensemble.

# PREMIÈRE PARTIE

## PANORAMA “DÉCONSTRUCTIONNISTE”

*« Par exemple, vous avez le rabbin Kahane, cet extrémiste juif, qui est moins dangereux qu'un homme comme Elie Wiesel qui raconte n'importe quoi ... Il suffit de lire certaine description de la Nuit pour savoir que certaines de ses descriptions ne sont pas exactes et qu'il finit par se transformer en marchand de Shoah... Et bien lui aussi porte un tort, et un tort immense, à la vérité historique. »*

Pierre Vidal-Naquet à Michel Folco,  
journaliste au mensuel satirique *Zéro*  
(ZERO, avril 1987, p.57)

« Un mensonge répété mille fois devient une vérité. »



---

## CHAPITRE PREMIER

### La psychopathologie et l'hystérie juives au service de l'affabulation à l'envi

Certains auteurs se sont penchés sur les troubles de la personnalité juive en décrivant plus particulièrement les symptômes les plus caractéristiques induits par une telle personnalité. Parmi ceux-ci figure le Français Hervé Ryssen qui s'en est fait pour ainsi dire sa spécialité dans ses ouvrages consacrés à la question et pour le moins controversés. En compulsant, analysant, lisant et recherchant un maximum de livres, revues, magazines et autres documents relevant d'« éminents » auteurs de la communauté juive, il a pu ainsi dégager certains points communs propres à tous ceux ayant la fâcheuse manie de se réfugier derrière des associations ou ligues dites humanitaires telles que SOS Racisme, MRAP ou encore la LICRA, le CRIF et j'en passe. Il en ressort un dénominateur commun : la psychopathologie et l'hystérie. Avant de passer en revue certains témoignages de prétendus rescapés de l'*Holocauste*, voyons d'abord donc l'opinion de cet écrivain quant à la personnalité juive :

« La fabulation est l'un des nombreux symptômes de la pathologie hystérique. L'hystérie, on le sait, est très présente dans le judaïsme. Cette pathologie qui avait tant retenu l'attention de Sigmund Freud présente aussi cette particularité d'être extrêmement contagieuse, et l'on note ici que les juifs, justement, sont les grands spécialistes de ces délires politico-religieux qui embrasent régulièrement l'humanité. La personnalité hystérique, en effet, exprime toujours ses angoisses avec beaucoup d'émotions, tant et si bien qu'elle parvient à les communiquer

rapidement à son entourage. Dans un premier temps, sa fragilité émotionnelle et ses crises existentielles inspirent la pitié et empêchent les proches de prendre conscience de son extraordinaire capacité de manipulation. C'est seulement après un certain laps de temps que l'entourage, épuisé, préfère s'éloigner de la malade ou bien décide de la maintenir à l'écart. Nous avons ici tout le drame de l'histoire du judaïsme<sup>(1)</sup>. »

Hervé Ryssen commence avec l'exemple de celui qui fut surnommé le chasseur de nazis, Simon Wiesenthal, qui avait publié un livre en 1967 intitulé *Les Assassins sont parmi nous* où on trouvait des cas de fabulation hystérique où le portrait de Wiesenthal était esquissé par un certain Joseph Wechsberg : « Dans le camp de concentration de Lwow, l'un des « plus cruels gardiens SS était surnommé Tom Mix [...] dont le passe-temps favori était de parcourir le camp à cheval et de tirer au hasard parmi les prisonniers. De nombreux témoins assistèrent à ces crimes, mais Wiesenthal n'a jamais pu retrouver l'homme car il ignore son véritable nom<sup>(2)</sup>. » »

De plus, « Joseph Wechsberg nous assurait aussi que les SS s'étaient rendus coupables d'atrocités sans nom : « J'ai lu une autre lettre dans laquelle un SS décrivait comment ils avaient tué des enfants juifs en les lançant contre un mur, puis enchaînait en demandant des nouvelles de son propre petit bébé qui venait d'avoir la rougeole<sup>(3)</sup>. » »

Nous avons plus loin dans l'ouvrage de Simon Wiesenthal, toujours cité par Hervé Ryssen, la façon décrite par Joseph Wechsberg dont notre chasseur de Nazis échappa à la mort :

« Sur les 3000 personnes qui avaient quitté Buchenwald trois semaines plus tôt, il n'en restait que 1200. 180 d'entre elles moururent sur le chemin qui séparait la gare du camp de concentration, distant de 6 km environ. Wiesenthal a conservé un vif souvenir de cette nuit, glaciale et claire, où les pas crissaient sur le sol gelé. Chaque pas était un colossal effort. Le hasard voulut que Wiesenthal marchât à côté d'un prince

1. Hervé Ryssen, *Le Miroir du Judaïsme*. Edt. Baskerville p. 173

2. *ibid.* p. 173

3. S. Wiesenthal, *Les Assassins sont parmi nous*. Stock, 1967, pp. 19, 24 in *Le Miroir du judaïsme* p. 174



Radziwill, dont l'un des parents épousa par la suite la sœur de Jackie Kennedy. Ils étaient enchaînés par un bras et essayaient de s'aider mutuellement, mais finalement, ils ne pouvaient plus marcher et tombèrent dans la neige. Wiesenthal entendit une voix hurler : «Êtes-vous vivants ?», puis le bruit d'un coup de feu. Mais le SS avait certainement les mains glacées car la balle tomba dans la neige entre Radziwill et lui. [...] Au bout de quelques minutes, le lit de neige devint confortable et presque chaud. Wiesenthal se souvient d'avoir un peu dormi, puis d'avoir été hissé dans un camion sur une montagne de cadavres. [...] Radziwill et Wiesenthal étaient presque gelés et on les avait tenus pour morts. Mais lorsque le camion arriva dans la cour du four crématoire du camp et que les corps furent déchargés, les prisonniers affectés à la vérification remarquèrent que les deux hommes respiraient encore. Heureusement, aucun SS n'assistait à l'opération et la cour était très sombre. Les prisonniers transportèrent Wiesenthal et Radziwill dans une salle de douche toute proche, les dévêtirent et les plongèrent dans l'eau froide. Ils reprirent conscience. De cette salle de douche, un étroit corridor menait aux baraquements du camp et on y les transporta furtivement, faibles et hébétés mais vivants<sup>(1)</sup>. » Bien-sûr, il faut le croire.

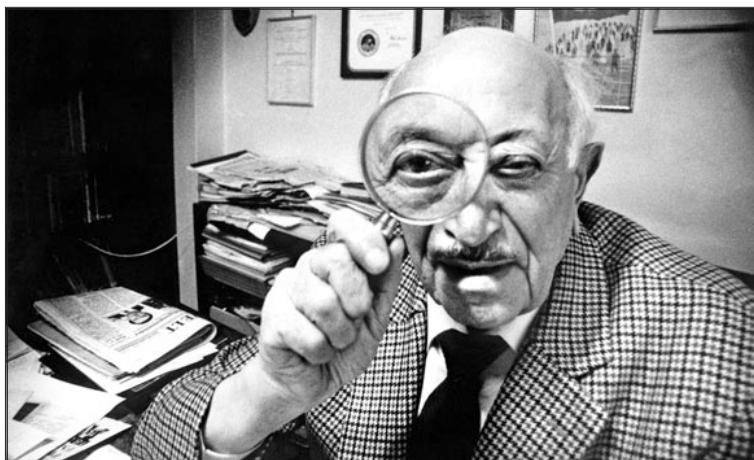
Le thème des bébés revient d'ailleurs souvent dans ce genre de récits des soi-disant témoins oculaires de l'Holocauste et Simon Wisenthal est cité encore par Ryssen :

«Simon Wiesenthal relatait ensuite lui-même son expérience de la chasse aux nazis après la guerre. Franz Murer était un affreux criminel : «Szymon Nastocki, ancien habitant de Wilna fixé maintenant à New York apportait son témoignage sur un jour de mars 1943, où Franz Murer rassembla des femmes et des enfants dans la cour du camp de travail local et dit aux policiers de séparer les enfants de leurs mères et de charger ces dernières sur des camions en stationnement. Des bébés furent lancés en l'air comme des colis. Des scènes déchirantes eurent lieu mais Murer demeurait inflexible<sup>(2)</sup>. » »

Pour en finir avec notre chasseur de nazis, citons une autre de ses révélations :

1. *ibid.* p. 268 pp. 174-175

2. *ibid.* p. 82 p. 175



Szymon Wiesenthal (1908 – 2005), l'« œil qui voit tout »

« Les gens, pressés les uns contre les autres, poursuivis par les SS, les Lettons et les Ukrainiens, entraient en courant, par la porte ouverte, dans la « salle de bains ». Elle pouvait contenir cinq cents personnes à la fois. Le sol de la « salle de bains » était en métal et des pommes de douche pendaient du plafond. Quand la salle était pleine, le SS envoyait du courant à haute tension, cinq mille volts, dans la plaque métallique. Simultanément, les pommeaux de douche crachaient de l'eau. Un cri bref et l'exécution était terminée. Un médecin-chef SS, le Dr Schmidt, constatait la mort des victimes par le judas, on ouvrait la deuxième porte, le « *commando des cadavres* » entrait et enlevait rapidement les morts. Il y avait de nouveau de la place pour les cinq cents suivants<sup>(1)</sup>. »

« Selon Simon Wiesenthal, les cadavres des victimes n'étaient pas « réduits en cendres dans le cercueil crématoire chauffé à blanc » comme le déclarait Stefan Szende : les bourreaux en faisaient du savon de la marque RIF, « *Rein jüdisches Fett* » ; en français « pure graisse juive ». Mais Jürgen Graf nous renseignait sur la véritable signification de ces initiales. En réalité, RIF signifiait *Reichsstelle für industrielle Fettversorgung* ; soit, en français : *Service d'approvisionnement industriel en matières grasses du Reich*.

---

1. S. Wiesenthal, *Der neue Weg*, Vienne, 19, 20, 1946 in *Le Miroir du judaïsme*, p. 189

«Et Wiesenthal poursuivait : « La dernière semaine de mars (1946), la presse roumaine a annoncé une nouvelle extraordinaire : dans la petite ville roumaine de Folticeni, on a solennellement porté en terre au cimetière juif, lors d'une cérémonie d'inhumation conforme aux règles, vingt caisses de savon... Les caisses portaient la marque RIF — *Rein jüdisches Fette*... C'était dans le Gouvernement général et la fabrique était en Galicie, à Belzec. Neuf cent mille juifs furent utilisés comme matière première dans cette fabrique, d'avril 1942 à mai 1943. »

«Wiesenthal y allait de son commentaire : « Le monde culturel ne peut peut-être pas concevoir le plaisir avec lequel les Nazis et leurs femmes contemplaient ce savon dans le Gouvernement général. Ils voyaient dans chaque morceau de savon un juif qu'on y avait fait disparaître par enchantement et qu'on avait ainsi empêché d'élever un deuxième Freud, Ehrlich ou Einstein... L'inhumation du savon dans une petite ville roumaine a quelque chose de surnaturel... À l'ère atomique, le retour dans la sombre cuisine moyenâgeuse des sorcières fait l'effet d'un spectre ! Et pourtant c'est la vérité<sup>(1)</sup> ». »



À propos de savon justement et d'objets fabriqués avec de la peau humaine, il nous faut citer quelques autres morceaux "*de choix*". Voici maintenant le "*témoignage*" poignant d'une autre rescapée, **Denise Holstein**, immortalisé dans son livre « *Je ne vous oublierai jamais, mes enfants d'Auschwitz...* », Editions N° 1, Paris, janvier 1995 Coll. Témoignage, 144 p. :

pp. 50-51 : (Quand elle arrive à Auschwitz, un détenu lui dit :) « Surtout, ne prends pas de gosse dans les bras. » Je ne comprends pas, je lui demande pourquoi. « Tu comprendras d'ici quelques jours. » Puis, me montrant / (p.51) les petits : « Tu vois, ça va faire du savon. »

1. *ibid.* Vienne, 17, 18 p. 189

p.71 : « Ça va faire du savon » m'a dit l'homme auquel j'ai parlé le jour de notre arrivée.

p.106 : « A l'arrivée, les personnes qui montaient dans les camions entraient dans une pièce pour se déshabiller. Il y avait là de grands écriteaux demandant aux gens de bien ranger leurs affaires pour les retrouver à la sortie. Ils descendaient dans une chambre de douche où ils étaient asphyxiés au Zyklon B. Le plancher s'écartait et les corps tombaient sur une espèce de tapis roulant et, un peu plus loin, on coupait les cheveux pour en faire des bas en soie. On retirait les dents en or à coups de marteaux et on découpait les tatouages car la femme du commandant avait la manie de faire des abat-jour avec la peau tatouée des suppliciés. Ensuite, les corps étaient brûlés et on récupérait la graisse humaine pour en faire du savon. »

p.127 : « (elle répond aux questions de collégiens :) Oui, dans les camps d'extermination, le pire fut vrai, chambre à gaz et crématoires, assassinats et tortures diverses, savon fait à partir de graisse humaine et abat-jour en peau humaine tatouée<sup>(1)</sup>... »

Et puis celui par exemple de Gustavo Corção, dans « *Le Siècle de l'enfer* », Editions Sainte-Madeleine, Le Barroux, 1994 :

p.443 : « Les juifs se mobilisent, parce qu'ils ont des millions de parents et d'amis transformés en peaux d'abat-jour ou en savonnettes [...] <sup>(2)</sup>. »

Ou encore le passage dans le livre de Jean Edward Smith, Lucius D. Clay : *An American Life*, Henry Holt, New York, 1990 :

p.301 : « Un journaliste l'avait appelée la « Chienne de Buchenwald » et avait écrit qu'elle possédait chez elle des abat-jour faits à partir de peau humaine. Cela fut présenté devant le tribunal où il fut absolument prouvé que les abat-jour étaient en peau de chèvre <sup>(3)</sup>. »

---

1. *Akribeia* № 6, mars 2000, pp. 45, 65

2. *ibid.* p.65

3. *ibid.* p.64

Et pour finir, le « témoignage » de **Franz Blaha**, ancien interné tchèque au camp de Dachau (*document TMI*, vol. v, p. 173 -174, 11 janvier 1946) :

p. 173 : 9. « Il était d'usage de retirer la peau des morts. On m'a donné plusieurs fois l'ordre de le faire. Les docteurs Rascher et Wolter, en particulier, réclamaient la peau provenant des dos et des poitrines humaines. Cette peau était traitée chimiquement et séchée / (p. 174) au soleil, on en faisait des selles, des culottes de cheval, des gants, des pantoufles d'intérieur et des sacs à main pour dames. Les peaux tatouées étaient particulièrement appréciées par les SS. Des Russes, des Polonais et d'autres internés étaient utilisés de cette façon. Mais il était défendu de prélever la peau d'un Allemand. Cette peau devait provenir d'internés parfaitement sains et être sans défaut. Quelquefois nous manquions de cadavres à la peau intacte et Rascher disait alors : « Très bien, vous aurez des cadavres ! » Le lendemain nous recevions vingt à trente cadavres d'individus jeunes. On avait dû leur tirer une balle dans le cou ou les frapper à la tête de façon à ne pas abîmer leur peau. Nous avions souvent aussi des demandes de crânes ou de squelettes d'internés. Dans ce cas, nous faisions bouillir les têtes ou les cadavres entiers. Puis les chairs molles étaient détachées, les os blanchis, séchés et le squelette était reconstitué. Pour les crânes, une dentition en bon état était exigée. Lorsque nous recevions une commande de crânes d'Orianenbourg, les hommes des SS disaient alors : « Nous allons essayer de vous en fournir avec de bonnes dents. » Ainsi, il était dangereux d'avoir la peau ou la dentition en bon état<sup>(1)</sup>. » Tout cela déborde d'authenticité n'est-ce-pas ?

Après ces quelques cas relatifs aux savonnettes et abat-jour réalisés à partir de ceux que l'on connaît bien, poursuivons maintenant notre cueillette de « témoignages » de certains survivants de cette terrible tragédie en retournant en compagnie d'Hervé Ryssen. Le grand juge du tribunal de la Vérité appelle maintenant à la barre une autre sommité en la matière, **Mietek Grayewski** alias Martin Gray. À partir de la page 177 de son ouvrage intitulé *Le Miroir du Judaïsme*, Hervé Ryssen fournit

---

1. *ibid.* pp. 63-64

un autre exemple de son analyse de la symptomatologie juive inhérente à cette hystérie, en citant le livre qui valut à Martin Gray en 1971 une notoriété internationale et ayant pour titre *Au nom de tous les miens*.

p. 178 : « Il (Martin Gray) fut de nouveau arrêté par la suite, et, au camp de Treblinka, il était devenu un *Totenjuden*, un juif de la mort. Avec d'autres détenus, il transportait les cadavres des pauvres juifs hors de la chambre à gaz, « ces nouvelles chambres si bien conçues, écrit-il, avec leurs pommeaux de douche par où s'échappaient les gaz ». Il jetait les « milliers de corps » sur les brancards et les rangeait dans les fosses. Martin Gray enlevait les corps de la chambre à gaz, immédiatement après le gazage, sans même prendre la précaution de se munir d'un masque à gaz, alors même que le foudroyant Zyklon B imprégnait les habits et les corps des victimes : « Parmi les corps chauds, nous avons trouvé des enfants encore vivants. Seulement des enfants, contre le corps de leur mère. Et nous les avons étranglés de nos mains, avant de les jeter dans la fosse [...] ».

« La vie dans le camp était atroce. Les chiens mordaient les prisonniers. « Nous écoutions les cris fous, les aboiements des chiens. Et nous trouvions parfois des hommes mutilés, le bas-ventre en sang ». Les chiens étaient « dressés par les hommes à pousser les vivants vers la mort<sup>(1)</sup> ».

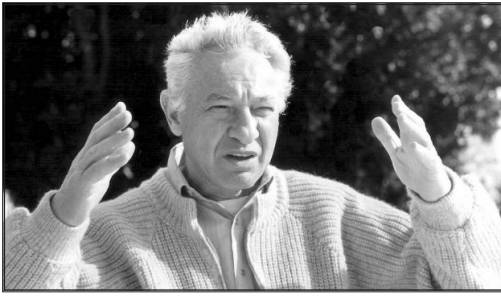
Le passage de la fosse des toilettes où notre héros se réfugie représente une telle pièce d'anthologie que nous ne pouvons résister au plaisir de le reproduire (p. 232 de son livre *Au nom de tous les miens*, Robert Laffont, 1971) :

« J'entends leurs cris, les aboiements des chiens, leurs voix. J'ai glissé dans la merde, jusqu'à la taille d'abord, puis plus bas encore jusqu'à mon cou, mon estomac pris dans des spasmes de dégoût, ma bouche pleine de bile amère. Ne pense pas, Miétek, survi, Miétek. J'ai replacé les planches au-dessus de moi, posant les bras sur la couche gelée autour de moi, mais qui fondait peu à peu. Dehors, toujours les chiens près de la baraque : un soldat est entré, ses bottes écrasant les planches, sa lampe les éclairant. Il parlait à son camarade resté dehors...

---

1. Martin Gray, *Au nom de tous les miens*, pp. 175-177, 182 ; in *Le Miroir du judaïsme*, p. 178

J'entendais ses bottes gratter le sol, sa merde tombe sur mon dos. Puis l'autre entre après son camarade et à nouveau c'est sa merde dans mon dos. Je ne bouge pas, je ne respire pas, je n'existe pas : je suis une chose insensible, un épieu dur planté dans la merde, un morceau de fer que rien n'entamera.»



**Martin Gray (1922 – 2016) dit  
« Miétek le vengeur »**

Notre protagoniste part retrouver ensuite des partisans dans la forêt.

p.179 : « Enfin le temps de la vengeance ! » (p.239).

La vengeance, on le sait, est un

thème récurrent dans la littérature juive. “*Vengeance*” est d’ailleurs le titre de la deuxième partie du livre de Martin Gray. Un de ses camarades racontait : Il a vu « les Allemands incendier ce qui servait d’hôpital au ghetto, il les a vus fracasser les têtes des nouveau-nés contre les murs, ouvrir les ventres des femmes enceintes, jeter les malades dans les flammes. Il les a vus ». Et si il les a vus, alors il faut le croire<sup>(1)</sup>.>

Puis Martin et ses partisans « accumulèrent les exploits contre les Allemands et les Polonais anti-juifs, assassinant au poignard, incendiant des laiteries, des scieries. « J’étais Miétek le vengeur ». [...] Il fut par la suite affecté dans une unité du NKVD soviétique, la police politique. Avec son unité, il put rendre la justice en sillonnant les campagnes, avec toute l’humanité dont savaient faire preuve les commissaires politiques bolcheviques.

« Après la guerre, il partit pour l’Amérique. À New-York, il retrouva sa famille, qui, par miracle, n’avait pas été exterminée. C’était un « miracle », parmi des centaines de milliers d’autres<sup>(2)</sup>.>

1. *ibid.* pp. 239, 259 ; in *Le Miroir du judaïsme*, p.179

2. *Le Miroir du Judaïsme*, p.180



Même si l'on sait que Martin Gray, «escroc notoire dont Max Gallo, en toute connaissance de cause, a fabriqué sur commande le best-seller *Au nom de tous les miens*<sup>(1)</sup>», détails n'étant d'ailleurs même pas niés sur le site de *Wikipédia*, eh bien, il faut y croire quand même car cela relève du socialement correct, sinon, c'est l'accusation d'antisémitisme à coup sûr. Puisque l'on parle ici de nègres, nous en profiterons pour relever d'autres cas apparentés à celui de notre illustre vengeur. Celui de Jean-François Steiner par exemple, dont le père Isaac Kadmi Cohen fut apparemment déporté et mourut en 1944 à Gliwice dans un sous-camp d'Auschwitz, dont le livre *Treblinka*, sorti en 1966, passa sous la loupe de Robert Faurisson dans un article des *Annales d'Histoire Révisionniste* Vol. 4 du printemps 1988 : «Son best-seller *Treblinka* (1966) avait été présenté comme une œuvre dont chaque détail était garanti des témoignages écrits ou oraux ; en réalité, il s'agissait d'une fabrication due, au moins en partie, au romancier Gilles Perrault<sup>(2)</sup> (Le *Journal du Dimanche*, 30 mars 1986, p. 5)»

Robert Faurisson poursuit avec d'autres exemples du genre en citant les sources :

pp. 165/166 : «Marek Halter a, de son côté, publié en 1983 *La Mémoire d'Abraham* ; comme souvent à la radio, il y fait état de son expérience du ghetto de Varsovie ; or, s'il faut en croire un article de Nicolas Beau, pourtant très favorable à l'auteur (*Libération*, 24 janvier 1986, p. 19), le petit Marek, âgé d'environ 3 ans, et sa mère ont quitté Varsovie en octobre 1939 et non en 1941, c'est-à-dire avant la constitution du ghetto par les Allemands. Son livre aurait été vraisemblablement écrit par un nègre : Jean-Noël Gurgan. Filip Müller est l'auteur de *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz*, préface de Claude Lanzmann, prix 1980 de la LICRA ; ce best-seller nauséabond est le résultat du travail d'un nègre allemand, Helmut Freitag, qui n'a pas hésité devant le plagiat. [...] La source du plagiat était *Médecin à Auschwitz*, autre best-seller fabriqué de toutes pièces par un certain Miklos Nyiszli. Ainsi, toute une série d'ouvrages présentés comme des documents authentiques ne

1. in *Annales d'Histoire Révisionniste*, N° 4, article de Robert Faurisson, p. 165

2. *ibid.*



sont que des compilations dues à différents nègres : Max Gallo, Gilles Perrault, Jean-Noël Gurgan (?), Helmut Freitag,...



**Wladyslaw Szpilman**  
(1911 – 2000)

Il est temps de retrouver maintenant notre galerie des «grands témoins» de l'Holocauste avec la venue cette fois à la barre de **Wladyslaw Szpilman** qui, lui aussi, «avait laissé un témoignage extraordinaire. Son livre, intitulé *Le pianiste*, paru en 1946, racontait «l'extraordinaire destin d'un musicien juif dans le ghetto de Varsovie». [...]

En 1940, apprenait-on, les juifs de l'ouest de la Pologne avaient été déportés vers la capitale : «Les survivants, atteints de cruelles engelures, se tenaient au milieu des cadavres raidis par le froid et encore debout, qui ne s'effondraient qu'une fois le wagon évacué».

Le réalisateur Roman Polanski avait adapté au cinéma le récit de Wladyslaw Szpilman. On peut voir dans son film une scène dans laquelle les soldats allemands précipitent un vieillard et son fauteuil par la fenêtre «du troisième étage» (p.93 du livre). Le film montre aussi la scène où une mère, qui se cache avec son bébé dans ses bras, est obligée d'étouffer son enfant pour éviter d'être découverte par les SS <sup>(1)</sup>(p.123).»

Les moindres détails de la barbarie nazie n'échappèrent pas non plus à notre pauvre Wladyslaw car il ne pouvait en être autrement, vu que cette barbarie était partout :

«Les Nazis avaient des méthodes bien à eux. Wladyslaw Szpilman décrit ici ce qu'il avait vu de ses yeux, à la limite du ghetto, aux abords d'une rue condamnée : les corps de «ceux qui avaient été tués la veille pour avoir désobéi à un ordre ou à un autre, peut-être même pour avoir essayé de s'échapper. Des hommes surtout, mais on voyait aussi une jeune femme et deux petites filles, toutes les trois avec le crâne affreusement ouvert. Le mur qui les surplombait portait des traces de sang et de matière cervicale séchée. Celles-là avaient été assassinées

1. *Le Miroir du Judaïsme*, p.181

selon une méthode chère aux occupants nazis : tenues par les jambes et projetées la tête la première contre les briques. De grosses mouches noires s'affairaient sur les flaques sanguinolentes à terre et sur les corps qui semblaient enfler et pourrir à vue d'œil dans cette chaleur<sup>(1)</sup> ».

L'auteur Hervé Ryssen rectifie alors aussitôt le tir : « On nous permettra cependant de douter de la réalité de ces méthodes nazies. Pour tout vous dire, on aurait tendance à penser qu'il s'agirait plutôt d'une « projection », ou d'une inversion accusatoire, si vous préférez<sup>(2)</sup> ».

La technique de culpabilisation d'autrui, c'est-à-dire des goyim, fut bien exploitée par notre pianiste où « il publiait à la fin de son ouvrage, le journal du capitaine Wilm Hosenfeld, qui était un officier allemand anti-nazi : « Nous nous sommes couverts d'un opprobre ineffaçable. C'est une malédiction qui pèse à jamais sur nous. Et nous ne méritons aucune pitié, et nous sommes tous coupables », écrivait celui-ci dans son journal. Pour un peu, on jurerait que c'est ce Szpilman qui avait écrit lui-même le texte<sup>(3)</sup> » Il faut toutefois relever le patronyme très « aryen » de cet officier allemand.

« Le 25 juillet 1942, Hosenfeld décrivait les atrocités dont étaient capables les Allemands : « Il a été construit, aux environs de Lublin, des chambres qui peuvent être surchauffées au moyen d'un puissant courant électrique, selon la technique employée dans les crématoires. De pauvres gens sont emmenés dans ces pièces où ils sont brûlés vifs, et de cette façon, il est possible d'en tuer des milliers chaque jour en s'épargnant la peine de les fusiller, de creuser des fosses communes et de les y jeter ».

« Le 6 septembre 1942, Hosenfeld relatait ce qu'il avait entendu dire de gens qui étaient parvenus à s'échapper de l'enfer de Treblinka, à l'est de la Pologne : « Les milliers de femmes et d'enfants débarqués là sont contraints à se déshabiller, puis on les enferme dans un baraquement mobile et on les gaze. Ensuite, cette prison mortelle est positionnée au-dessus d'un

1. Władysław Szpilman, *Le Pianiste*, 1946, Robert Laffont, 1998, p. 117 ; in *Le Miroir du judaïsme*, p. 182

2. *Le Miroir du judaïsme*, p. 182

3. *ibid.* pp. 182-183

fossé. Une des parois latérales s'ouvre, le plancher se soulève mécaniquement, et les cadavres sont déversés dans le trou... C'est un juif rescapé qui a dépeint ce tableau à l'officier dont j'ai recueilli les confidences».

«Dans le ghetto de Varsovie, le 13 août 1942, avait eu lieu une fusillade : « D'après ce qu'une femme a raconté à ce Polonais, une escouade de la Gestapo a opéré une descente à la maternité juive. Ils se sont emparés des bébés (c'est une obsession !), les ont entassés dans un sac, ils sont ressortis et les ont jetés dans la carriole d'un fossoyeur, sans que ces monstres ne soient troublés un seul instant par les cris des nourrissons ni par les lamentations des mères. On a du mal à y croire, mais c'est pourtant vrai ».

«[...] Et le 23 juin 1942 : « Je n'arrive pas à penser qu'Hitler poursuive un but pareil, ni qu'il y ait des Allemands capables de donner de tels ordres. Si c'est par malheur le cas, il ne peut y avoir qu'une seule explication : ce sont des malades, des anormaux ou des fous ». C'est exactement cela : « des malades, des anormaux ou des fous <sup>(1)</sup> » ».

Nous sommes bien-sûr priés d'avaler et surtout d'assimiler toutes ces révélations "*dignes de foi*", sous peine de ne valoir guère plus que ces malades, ces anormaux ou ces fous. Car, ce n'est pas le tout d'avaler quelque chose, il faut aussi faire montre de capacités de digestion car nous avons tous la possibilité de recracher le morceau s'il n'a entamé déjà sa descente œsophagienne. Si par un malheureux hasard, les morceaux qui précèdent avaient un goût quelque peu amer ou étaient peu enclins à exciter vos papilles gustatives, voire à vous occasionner quelque renvoi, eh bien, les grands délateurs de l'horreur nazie et autres exterminationnistes ont mis à votre disposition, exhausteurs de goût et autres enzymes digestives, ne vous inquiétez surtout pas.

Le juge du tribunal de la Vérité appelle alors à la barre, « celui qui a vu ce que personne d'autre n'a vu » : « Que Monsieur le prix Nobel de la paix veuille bien se lever ». Et voilà enfin le « grand » **Elie Wiesel** qui se lève pour nous faire part de ses révélations, lui qui fut interné à Auschwitz d'avril 1944 à janvier 1945 :

---

1. *ibid.* pp. 183-184

«Non loin de nous, des flammes montaient d'une fosse, des flammes gigantesques. On y brûlait quelque chose. Un camion s'approcha du trou et y déversa sa charge : c'étaient des petits enfants. Des bébés ! (décidément !) Oui, je l'avais vu, de mes yeux vu... des enfants dans les flammes. (Est-ce donc étonnant si depuis ce temps-là le sommeil fuit mes yeux ?) Voilà donc où nous allions. Un peu plus loin se trouvait une autre fosse, plus grande, pour les adultes... «Père», lui dis-je, «s'il en est ainsi, je ne veux pas attendre. J'irai vers les barbelés électrifiés. Cela vaut mieux que d'agoniser durant des heures dans les flammes<sup>(1)</sup>.» »

Ce passage, cité par Hervé Ryssen, est tiré du livre qui valut à notre protagoniste une notoriété mondiale (version française de son témoignage, préfacée de François Mauriac et intitulée *La Nuit*, Editions de Minuit, 178 p.), et qui, d'après *Wikipedia*, est «resté sur la liste des meilleurs ventes du *New York Times* pendant neuf semaines d'affilée, soit un record inégalé pour un livre non-fictif.» J'espère qu'avec cette information émanant d'un site pour le moins officiel, le morceau passera mieux et qu'il aura donc meilleur goût. En tout cas, pour nos grands «témoins» des atrocités nazies, ces «souvenirs» doivent être assez agréables au palais, vu la fréquence et même l'acharnement avec lesquels ils se manifestent pour nous les faire partager et rappeler plus de soixante-dix ans après les faits supposés. Les grands «témoins» sycophantes encore vivants de cette catastrophe sans nom ainsi que tous les autres on ne peut mieux imprégnés de toute cette affaire par contagion, mimétisme ou simplement par peur d'oser émettre des opinions différentes, semblent se complaire maladivement à nous rabâcher sans cesse depuis tout ce temps les détails de cette soi-disant tragédie aux fins de sensibilisation de toute la planète. On a même l'impression qu'ils y travaillent jour et nuit. En tout cas, pour en revenir à notre rescapé qui se vit décerner le prix Nobel de la paix en 1986, par un incroyable coup du sort, l'agonie dans les flammes lui fut épargnée :

«Alors qu'ils marchaient droit à la mort, vers les fosses incandescentes, voici ce qui arriva : «Notre colonne n'avait plus

1. Elie Wiesel, *La Nuit*, Editions de Minuit, 1958 ; in *Le Miroir du judaïsme*, p. 184

à franchir qu'une quinzaine de pas. Je me mordais les lèvres pour que mon père n'entende pas le tremblement de mes mâchoires. Dix pas encore. Huit, sept. Nous marchions lentement, comme après un corbillard, suivant notre enterrement. Plus que quatre pas. Trois pas. Elle était là maintenant, tout près de nous, la fosse et ses flammes. Je rassemblais tout ce qui restait de forces afin de sauter hors du rang et me jeter sur les barbelés. Au fond de mon cœur, je faisais mes adieux à mon père, à l'univers tout entier et, malgré moi, des mots se formaient et se présentaient dans un murmure à mes lèvres : *Ytgadal veyitkadhach, chmé raba*, Que Son nom soit élevé et sanctifié. Mon cœur allait éclater. Voilà. Je me trouvais en face de l'Ange de la mort... Non. À deux pas de la fosse, on nous ordonna de tourner à gauche et on nous fit entrer dans une baraque <sup>(1)</sup>».

Et s'exprimant au sujet du massacre de Babi Yar, près de Kiev, Elie Wiesel continue : « Plus tard, j'appris par un témoin que, pendant des mois et des mois, le sol n'avait cessé de trembler, et que, de temps en temps, des geysers de sang en avaient giclé <sup>(2)</sup> ».

« C'est à peu près ce que disait aussi le romancier Isaac Bashevis Singer, qui décrivait les exactions des Cosaques lors des pogroms au XVII<sup>e</sup> siècle : « Ils ont empalé Moishe Bunim et il ne cessa pas de gémir de toute la nuit. Vingt Cosaques ont violé ta sœur Leah et puis ils l'ont coupée en morceaux... On ne pouvait concevoir qu'en ce monde, on massacrait des enfants, on les enterrait vivants et que la terre s'imbibait de sang, comme au temps de Caïn <sup>(3)</sup> ». « C'était évidemment là une image tirée du Talmud <sup>(4)</sup> ».

« Le 20 janvier 1945, face à l'avance de l'Armée Rouge, un total de plus de 98 000 juifs furent évacués d'Auschwitz avec les nazis. Elie Wiesel préféra alors quitter le camp d'Auschwitz avec les nazis, et marcher à pied sur les routes enneigées, plu-

1. *ibid.* pp. 57-60 ; in *Le Miroir du judaïsme*, pp. 184-185

2. *Paroles d'Étranger*, Seuil, 1982, p. 86, in *Jürgen Graf, L'Holocauste au scanner*, Guideon Burg Verlag, 1993, p. 91

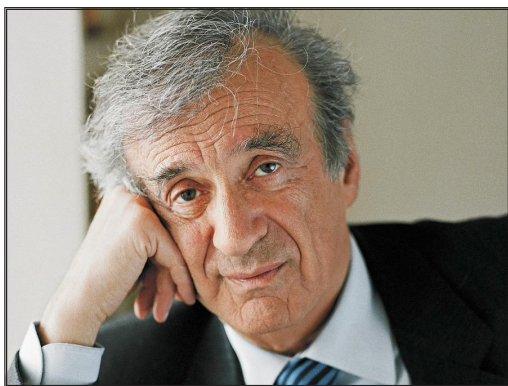
3. Isaac Bashevis Singer, *L'esclave*, 1962, Stock, 1993, pp. 100, 103 ; 120 ; in *Psychanalyse du judaïsme*, pp. 109, 110

4. *Le Miroir du judaïsme*, p. 185

tôt que d'attendre sagement les libérateurs soviétiques dans un baraquement<sup>(1)</sup> ». Hervé Ryssen s'interroge alors à juste titre :

« Pour quelle raison les nazis s'étaient-ils donnés autant de mal pour emmener avec eux des prisonniers juifs d'Auschwitz et d'autres camps, alors qu'il aurait été plus commode de les 'gazer' ou de les abattre sommairement<sup>(2)</sup> ? »

Outre le fait que notre grand « supplicié » ait pu être témoin de détails connus de lui et de lui seul, il faut apporter au palmarès d'Elie Wiesel d'autres morceaux choisis et remarquablement mis en lumière par le suisse Jürgen Graf. Celui qui se vit décerner le prix Nobel de la paix, sur proposition de plusieurs dizaines de députés du Bundestag pour lesquels l'attribution d'un tel prix aurait encouragé activement le processus de réconciliation, manifestait également quelque don pour la magie. En effet, Jürgen Graf nous fait savoir que « dans *La Nuit*, il ne souffle mot des chambres à gaz » puis : « attention, celles-ci apparaissent soudain dans la version allemande, *Die Nacht zu begraben*, Elisha, traduction de Curt Meyer-Clason, publiée par les éditions Ullstein ; chaque fois que « crématoire » apparaît dans l'original, Meyer-Clason traduit par « chambre à gaz<sup>(3)</sup> ». »



**Eliezer Wiesel (1928 – 2016)**  
ou la « vérité » sans fard...

Mais à l'instar de ses coreligionnaires, notre grand défenseur des droits de l'homme ne cachait pas non plus ses sentiments à l'égard du peuple allemand : « Tout juif, quelque part en lui, devrait

1. Elie Wiesel, *Mémoires*, tome 1, Seuil, 1994, p. 119 ; in *Le Miroir du judaïsme*, p. 185

2. *Le Miroir du judaïsme*, p. 185

3. Jürgen Graf, *L'Holocauste au scanner*, 2<sup>e</sup> édition revue et corrigée (traduite et adaptée de l'allemand), Guideon Burg Verlag, sept. 1993

se ménager une zone de haine — une haine saine et virile — pour ce que l'Allemand personnifie et pour ce qui persiste dans l'Allemand. Agir autrement serait trahir les morts<sup>(1)</sup> ».

Citons pour terminer un passage de Wiesel (qui nous servira à titre de comparatif pour certains éléments de la deuxième partie de cet ouvrage) dans un essai intitulé *L'extermination comme inspiration littéraire*, où il écrit : « L'ennemi commença par tuer les juifs, puis il les réduisit en fumée et en cendres. Chaque juif fut ainsi tué deux fois [...]. Aujourd'hui, on tente de tuer les victimes une troisième fois en les dépouillant de leur passé. De là ma très profonde conviction que quiconque ne s'engage pas activement et constamment pour la mémoire, et n'exhorte pas les autres à faire de même, se rend complice du crime<sup>(2)</sup> ».

Et bien-sûr, Elie Wiesel fut choisi par le président Jimmy Carter pour présider sa Commission Présidentielle de l'Holocauste, même si cet « histrion », pour reprendre les termes d'Arthur Robert Butz (celui qui avait écrit *The Hoax of the 20<sup>th</sup> Century*), avait été dépeint également de la sorte par le journal *Le Monde* en ces termes :

« Naturellement, même parmi ceux qui approuvent la lutte de l'écrivain juif américain découvert jadis par le catholique François Mauriac, il en est qui lui font grief d'avoir trop tendance à transformer en « dolorisme » la douleur juive ou d'être devenu le grand prêtre d'une « gestion planifiée de l'Holocauste<sup>(3)</sup> ». »

Après les révélations déchirantes de notre prix Nobel, on avait pu alors entendre la déposition d'un autre ténor du genre non moins remarquable, l'écrivain et journaliste hongrois **Stefan Szende**. Pour commencer, présenté comme un survivant de l'*Holocauste* commercial et exterminationniste-martyrologue, c'est lui qui avait prétendu (accrochez-vous) que

1. Elie Wiesel, *Legends of Our Time*, Avon Books, New York, 1968, pp. 177-178 in *L'Holocauste au scanner*.

2. reproduit dans *Gott in Auschwitz, Fribourg-en-Brisgau/Bâle/Vienne*, 1979, p. 22 in Heinz Nawratil, *Le Livre Noir de l'Expulsion*, Ed. Akribia, 2001, traduction française de *Schwarzbuch der Vergangenheit*, Universitas Verlag, 1982 et 1999, 4<sup>e</sup> édition entièrement révisée

3. in *Annales d'Histoire Révisionniste*, N° 4, p. 166



des juifs avaient pu être sauvés de la barbarie et du sadisme nazis en plaçant ou se faisant placer sur leur pénis circoncis, un prépuce « frais tout neuf ». Mais même si ce dernier avait refusé de se faire « inspecter » et photographier alors qu'il était encore en vie (il naquit en 1901 et décéda en 1985), certains ont dû probablement mordre à l'hameçon. En tout cas, ceux qui en doutent ne doivent sûrement pas douter de ses récits de « témoin oculaire » de premier choix. Quant aux amateurs de science-fiction, ils devraient pouvoir y trouver largement leur bonheur. Et voici maintenant quelques extraits fracassants tirés de l'ouvrage de Stefan Szende paru en 1945, *Der letzte Jude aus Polen* (*Le dernier juif de Pologne*), et dont l'édition américaine avait été intitulée *The Promise Hitler Kept* (*La Promesse qu'avait tenue Hitler*), p. 291-292 :



**Stefan Szende**  
*la science-fiction avant l'heure*

« Les trains remplis de juifs entraient par un tunnel dans les locaux souterrains du lieu d'exécution... Les juifs nus étaient conduits dans des salles gigantesques. Ces salles pouvaient contenir plusieurs milliers de personnes à la fois. Elles n'avaient pas de fenêtres, étaient en métal et leur sol était escamotable. « Le sol de ces salles avec les milliers de juifs descendait dans un bassin plein d'eau situé au-dessous, d'une façon telle cependant que les gens debout sur la plaque métallique n'étaient

pas complètement immergés. Lorsque tous les juifs debout sur la plaque métallique avaient déjà de l'eau jusqu'aux hanches, on faisait passer dans l'eau un courant à haute tension. Après quelques instants, tous les juifs, des milliers à la fois, étaient morts. Le sol de métal se soulevait ensuite hors de l'eau. Les cadavres des suppliciés le jonchaient. Une autre ligne électrique



était branchée et la plaque métallique se transformait en un cercueil crématoire (*Krematoriumssarg*) incandescent, jusqu'à ce que tous les cadavres fussent incinérés.

« De puissantes grues soulevaient alors le gigantesque cercueil crématoire et évacuaient les cendres. De grosses cheminées d'usine évacuaient la fumée. La procédure était accomplie<sup>(1)</sup> ».

Hervé Ryssen avait de son côté, dans son livre *Le Miroir du Judaïsme*, p. 188, également cité ce passage du livre de Stefan Szende un peu plus longuement :

« Le train suivant attendait déjà avec les nouveaux juifs devant l'entrée du tunnel. Chaque train amenait trois à cinq mille juifs, parfois même plus. Il y avait des jours où la ligne de Belzec avait acheminé vingt de ces trains ou plus. La technique moderne triomphait dans la régie nazie. Le problème de l'exécution de millions d'hommes était résolu. »

Voici encore quelques cas typiques de la psychopathologie juive avec d'autres « spécialistes » de l'Holocauste dont les sujets encore vivants continuent sans relâche leur lutte afin de garder le « souvenir » intact et le transmettre à ceux qui n'auraient pas encore compris le message et surtout compati à la souffrance de nos pauvres victimes.

Autre soi-disant survivant du camp d'extermination d'Auschwitz, le Juif slovaque **Filip Muller** (1922 – 2013), dont les « témoignages » de première main furent transcrits notamment dans son ouvrage intitulé *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz*, paru en 1979 en Allemagne, et en 1980 en France et qui fut présenté notamment dans l'interminable film-documentaire de Claude Lanzmann, *Shoah* (dont nous reparlerons plus loin). L'extrait qui suit est intéressant dans la mesure où il revient sur cet épisode incroyable de la graisse juive récupérée dans les camps de la mort, à la p. 178 de son livre :

« Accompagné de son adjoint Eckard, l'ingénieur des travaux de la mort descendit dans le fond de l'une des fosses où il traça deux raies avec un espace de 25 à 30 cm entre elles qu'il prolongea dans le sens longitudinal. Il fallait maintenant creuser à cet emplacement, en suivant son tracé, un caniveau, en

1. in *Annales d'Histoire Révisionniste*, N° 1, pp. 84-85

penne depuis le milieu de la fosse, vers les deux côtés opposés, pour l'écoulement de la graisse des cadavres au moment de leur combustion ; deux réservoirs placés à l'extrémité des rigoles devaient recueillir cette graisse<sup>(1)</sup> ».

Filip Muller nous donne aussi un autre aperçu des méthodes de boucherie nazies à la p. 83 :



**Filip Muller (1922 – 2013)**  
**connaissait tous les coins et recoins de la chambre à gaz**

« De temps en temps, des médecins SS se rendaient au crématoire, en particulier les officiers supérieurs Kitt et Weber. Ces jours-là, on se serait cru dans un abattoir. Avant les exécutions, ces deux médecins palpaient les cuisses et les parties génitales des hommes et des femmes encore en vie, comme font les marchands de bestiaux pour sélectionner les meilleurs spécimens. Après l'exécution, les victimes étaient étendues sur une table. Les médecins disséquaient alors les corps, prélevant des organes qu'ils jetaient dans un récipient (la version allemande originale, p. 74, précisait : les récipients étaient pris de mouvements saccadés sous l'effet de la convulsion des muscles)<sup>(2)</sup> ».

**Kitty Hart-Moxon**, née Kitty Felix en 1926, était d'origine judéo-polonaise et elle aussi, une rescapée providentielle d'Auschwitz, qui écrivit deux autobiographies, *I Am Alive* et

1. in Jürgen Graf, *L'Holocauste au scanner*, § 34

2. *ibid.*

*Return To Auschwitz*. Elle avait alors avec sa mère rejoint l'Angleterre peu après la libération. Dans la traduction empruntée au *Mythe d'Auschwitz*, éd. *La Vieille Taupe*, Paris, 1986, pp. 207-208, nous pouvons lire :

« J'ai été de mes propres yeux témoin d'un meurtre, non pas de l'assassinat d'un homme, mais du meurtre d'êtres humains par centaines, de malheureux innocents qui, pour la plupart, ne se doutaient de rien et qu'on avait conduits dans une vaste salle. C'est une vision qu'il est impossible d'oublier. Dehors, une échelle était appuyée contre le mur de cet édifice qui était assez bas ; elle permettait de parvenir jusqu'à une petite lucarne. Une silhouette vêtue de l'uniforme SS en gravit rapidement les degrés ; arrivé en haut, l'homme mit un masque à gaz et des gants. Puis, tenant d'une main la lucarne ouverte, il tira de sa poche un petit sac dont il versa en hâte le contenu à l'intérieur du bâtiment ; c'était une poudre blanche. Après quoi, il referma immédiatement la lucarne. Puis il redescendit, rapide comme l'éclair, jeta l'échelle sur le gazon et s'enfuit en courant, comme s'il se savait poursuivi par de mauvais esprits.

Au même instant se firent entendre les cris désespérés des malheureux qui étouffaient... Au bout de cinq minutes, de huit minutes peut-être, tous étaient morts<sup>(1)</sup>... »

Voici maintenant un autre lascar, Juif d'origine roumaine, qui avait laissé un compte-rendu digne de foi. Cet autre béni de la Providence, **Eugene Aroneanu**, avait lui aussi pris soin d'immortaliser par la plume le spectacle effroyable que ses yeux n'avaient pu éviter :

« À 800/900 mètres de l'endroit où se trouvent les fours, les détenus montent dans les wagonnets qui circulent sur les rails. Ils sont à Auschwitz de dimensions différentes, contenant 10 à 15 personnes. Une fois chargé, le wagonnet est mis en mouvement sur un plan incliné et s'engage à toute allure dans une galerie. Au bout de la galerie se trouve une paroi ; derrière, c'est l'accès dans le four.

Lorsque le wagonnet vient cogner contre la paroi, elle s'ouvre automatiquement, le wagonnet se renverse en jetant dans le four sa cargaison d'hommes vivants [...] ». (Aroneanu,

---

1. *ibid.*

*Camps de concentration*, Office français d'édition, 1945, p.182)<sup>(1)</sup>



**Zofia Kossak-Szczucka**  
(1889 — 1968)

était entrée en scène la Juive polonaise **Zofia Kossak-Szczucka** (1889 – 1968) qui avait vu elle aussi les chambres à gaz de près, sauf que la description du fonctionnement qu'elle fit de celles-ci lui était aussi apparemment bien personnelle. Mais ce qui compte me direz-vous, c'est le témoignage oculaire apparemment irréfutable de ces grands sycophantes des atrocités allemandes. Cette « martyre » polonaise donc, nous fait partager cette autre « expérience

vécue » dans son livre, *Du fond de l'abîme, Seigneur* (Albin Michel, 1951, pp. 127-128) où le Zyklon B ne descendait pas de pommeaux de douche mais montait de trous dans le sol :

« [...] Une sonnerie stridente, et tout de suite, par des ouvertures du plancher, le gaz commençait à monter.

Sur le balcon extérieur qui dominait la porte, les SS observaient curieusement l'agonie, l'épouvante, les spasmes des condamnés. C'était pour eux un spectacle dont ces sadiques ne se lassaient jamais [...] L'agonie durait de dix à quinze minutes [...]

[...] Des ventilateurs puissants chassaient le gaz. Masqué, le "Sonderkommando" apparaissait, ouvrait la porte qui se trouvait en face de l'entrée ; il y avait là une rampe, des wagonnets. L'équipe y chargeait les corps, vite, vite. D'autres attendaient. Et puis les morts pouvaient ressusciter. Le gaz ainsi dosé étourdit, ne tue pas. Il arrivait maintes fois que les victimes chargées au dernier tour revinssent à elles sur le wagonnet... Les wagon-

1. *ibid.*

nets dévalaient la rampe et se déversaient directement dans le four<sup>(1)</sup> ».



**Yankel Wiernik**  
(1889 — 1972)

Quant à **Yank(i)el Wiernik** (1889 – 1972), cet autre ju-déo-polonais avait vu lui aussi la mort de très près, non pas à Auschwitz mais à Treblinka. Il avait lui aussi fini par émigrer après la guerre, d'abord en Suède puis logiquement en Israël où il passa le reste de ses jours. Il publia à New-York en 1944, *Rok w Treblince* (Une année à Treblinka), imprimé par l'intermédiaire du Comité National Juif.

On peut y trouver des éléments, vous allez le voir, pour

le moins fantastiques ; il déclara avoir été déporté à Treblinka le 24 août 1942 et fut par la suite capable de dénombrer approximativement les victimes enfermées dans ces tristement célèbres chambres de la mort. Voici donc un autre morceau d'anthologie inhérent à la névropathie juive (mis en lumière par Carlo Mattogno) :

« Dès 1944, à Treblinka, les juifs étaient tués dans deux constructions, une grande avec dix «chambres à gaz», l'autre petite, avec trois «chambres à gaz». [...] Dans chaque «chambre à gaz» qui mesurait «environ 150 pieds carrés» (*about 150 square feet*), c'est-à-dire moins de 14 mètres carrés, on pouvait entasser de 1000 à 1200 personnes, soit une densité de 71 à 85 personnes par mètre carré<sup>(2)</sup> ! »

Jürgen Graf n'avait pas laissé s'échapper non plus l'occasion de relever certaines parties du périple juif selon Yankel Wiernik, qui furent notamment incluses dans l'ouvrage d'un

1. *ibid.*

2. Yankel Wiernik, *A Year in Treblinka*, New York, 1944, in *Annales d'Histoire Révisionniste*, N° 1, p. 80

autre «sauvé» *in-extremis* des camps et compatriote de Wiernik, Aleksander Donat ; ce dernier avait écrit *The Death Camp of Treblinka, a Documentary*, en 1979, où l'on pouvait retrouver d'autres «horreurs» se déroulant sous les yeux du pauvre Yankel qui commence à nous parler des Ukrainiens (p.165) :

«Les Ukrainiens étaient constamment ivres et vendaient tout ce qu'ils avaient pu voler dans les camps pour avoir plus d'argent pour de l'eau de vie [...] Quand ils s'étaient bourré l'estomac et étaient ivres morts, ils se mettaient en quête d'autres distractions. Souvent, ils choisissaient les plus jolies filles juives parmi les femmes nues qui défilaient, les traînaient dans leurs baraques, les violaient et les livraient ensuite à la chambre à gaz<sup>(1)</sup> ».

Revenant ensuite vers les méthodes allemandes, Wiernik livrait d'autres pièces d'anthologie aux pages 170-171 :

«On imbibait les cadavres d'essence. Cela occasionnait des frais considérables et le résultat était insatisfaisant ; les cadavres masculins ne voulaient simplement pas brûler. Chaque fois qu'un avion apparaissait dans le ciel, tout le travail était arrêté et les cadavres étaient couverts de feuillage pour les protéger de la reconnaissance aérienne. C'était un spectacle atroce, le plus épouvantable qu'un œil humain ait jamais vu. Quand on incinérât les cadavres de femmes enceintes, leurs ventres éclataient et on pouvait voir les embryons flamber dans le corps de leur mère [...]

Les gangsters se tiennent près de la cendre et sont secoués par des spasmes de rire. Leurs visages rayonnent d'une joie vraiment diabolique. Ils trinquent sur les lieux avec de l'eau de vie et les spiritueux les plus choisis, mangent, batifolent et se mettent à l'aise en se chauffant au feu<sup>(2)</sup> ».

Mais vu qu'à Treblinka, toutes ces atrocités occasionnaient quelque inconfort acoustique et une tension bien palpable et même ennuyeuse, eh bien, nos Allemands et Ukrainiens avaient trouvé la solution :

«Pour embellir la monotonie du meurtre, les Allemands fondèrent à Treblinka un orchestre juif [...] Celui-ci remplis-

1. in Jürgen Graf, *L'Holocauste au scanner*, § 34

2. *ibid.*



**Rachel Auerbach**  
(1903 – 1976)

sait un double but : premièrement, ses sons couvraient les cris et les gémissements des gens poussés vers les chambres à gaz et deuxièmement, il se chargeait du divertissement de la troupe du camp qui représentait deux nations mélomanes : les Allemands et les Ukrainiens». (Donat, p.4, cité dans Graf, *L'Holocauste au scanner*, §34). Ces quelques lignes relatives au divertissement de nos barbares étaient le compte-rendu d'une autre «experte» de l'Holocauste et survivante du ghetto de Varsovie, la journaliste, historienne et essayiste juive polonaise **Rachel**

**Auerbach** (1903 – 1976) qui, à l'instar de nombre de ses coreligionnaires, avait fini par s'installer en Israël.

À propos du camp de Treblinka, nous disposons grâce au romancier «russe» **Vassili Semionovitch Grossman** (1905 – 1964) d'autres «preuves» incontestables de la folie des nazis avec plus particulièrement une description de leurs étonnantes aptitudes pyrotechniques dans une de ses productions, *Die Hölle von Treblinka*, chronique de guerre parue la première fois en 1944 (cité d'après *Historische Tatsachen. ndeg. 44*) :



**Vassili Grassmann**  
(1905 – 1964)



«On travaillait jour et nuit. Des gens qui ont participé à la crémation des cadavres racontent que ces fours ressemblaient à de gigantesques volcans dont l'horrible chaleur roussissait les visages des ouvriers, et que les flammes atteignaient 8 à 10 mètres de hauteur [...] Fin juillet, la chaleur devint étouffante. Quand on ouvrait les fosses, la vapeur bouillonnait comme au sortir de gigantesques chaudrons. L'affreuse puanteur et la chaleur des fours tuaient les gens exténués. Ils s'écroulaient eux-mêmes morts en tirant les morts à eux et tombaient sur les grilles des fours<sup>(1)</sup>».



**Alexander Pechersky**  
(1909 – 1990)

C'est notamment grâce à **Alexander Aronovich Pechersky** (1909 – 1990), qui arriva semble-t-il au camp de Sobibor le 23 septembre 1943 en compagnie de 2000 Juifs de Minsk, que nous possédons une description détaillée des «chambres à gaz» de cet autre camp de la mort :

«À première vue, on a tout à fait l'impression d'entrer dans une salle de bains comme les autres : robinets pour l'eau chaude et froide, bassins pour se laver... dès que tout le

monde est entré, les portes se ferment lourdement. Une substance noire et lourde sort en volutes de trous pratiqués dans le plafond. On entend des hurlements effroyables qui cependant ne durent pas longtemps car ils se transforment en respirations étouffées et suffocantes, puis en crises de convulsion. On raconte que les mères couvrent leurs enfants de leur corps.

Le gardien de la «salle de bains» observe tout le déroulement à travers une lucarne du plafond. En un quart d'heure, tout est fini. Le sol s'ouvre et les cadavres tombent dans des wagonnets qui attendent en-dessous, dans les caves de la «salle

1. *ibid.*

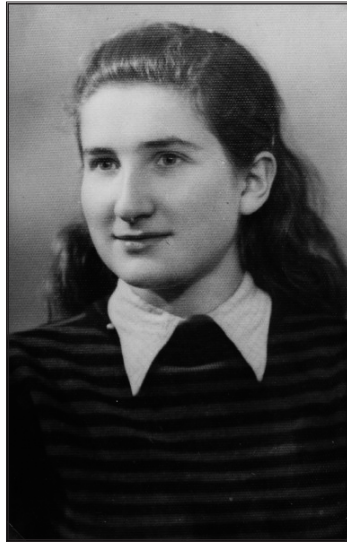


de bains» et qui, dès qu'ils sont remplis, partent rapidement. Tout est organisé selon la technique allemande la plus moderne. Dehors, les corps sont déposés selon un certain ordre et aspergés d'essence, puis on leur met le feu <sup>(1)</sup> ».

Quant à **Zelda Metz-Kelbermann** (1925 – 1980), elle aussi fut internée à Sobibor, cette fois avec seulement 800 autres Juifs, vers le 20 décembre 1942. Elle aussi donc, fut un «témoin oculaire» de première main même si elle ne parle pas de «substance noire et lourde» dans la chambre à gaz mais de chlore :

«Ensuite, ils entraient dans les baraques où on coupait les cheveux des femmes, puis dans la «salle de bains», c'est-à-dire dans la chambre à gaz. Ils étaient asphyxiés avec du chlore (*dusili chlorem*). Après 15 minutes, ils étaient tous asphyxiés. Par une lucarne on vérifiait qu'ils étaient tous morts. Puis, le sol s'ouvrait automatiquement. Les cadavres tombaient dans un wagon de chemin de fer qui passait à travers la chambre à gaz et portait les cadavres vers le four <sup>(2)</sup> ».

En citant deux articles du *Frankfurter Rundschau* des 22 et 24 août 1950, Carlo Mattogno (dont nous étudierons le remarquable travail au chapitre 6) nous informe que, «dès 1947, la «Commission centrale d'enquête sur les crimes allemands en Pologne» (Varsovie, 1947, vol. 2, p.100) optait pour le meurtre «par les gaz de combustion produits par un moteur situé dans



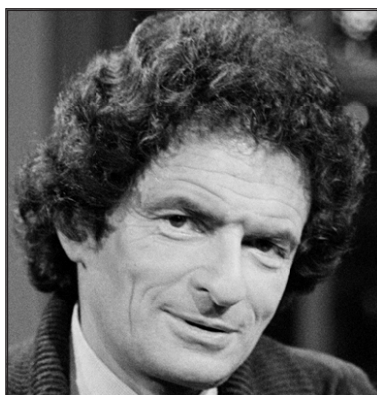
**Zelda Metz**  
(1925 – 1980)

1. Alexander Pechersky, *La rivolta di Sobibor*, traduction yiddish de N. Lurie, Moscou, Editions d'Etat Der Emes, 1946, cité d'après Carlo Mattogno in *Annales d'Histoire Révisionniste*, N° 1, printemps 1987, p. 81)

2. *Documenty i materialy, opracowal*, Mgr Blumental, Lodz, 1946, tome 1, p. 211 in *Annales d'Histoire Révisionniste*, N° 1, p. 81

la même construction et relié aux chambres au moyen de tubes», reconnaissant ainsi que les «témoignages» susmentionnés étaient faux.› Ce qui n'empêcha pas Zelda Metz de se présenter comme témoin à charge, le 23 août 1950, au procès contre les anciens gardiens de Sobibor, Hubert Gomerski et Johan Klier, au cours duquel le ministère public soutint précisément que dans ce camp «les exécutions avaient lieu par les gaz d'échappement d'un moteur<sup>(1)</sup>» !›

Nous allons compléter cette liste de notre panthéon des grands noms de «l'expérience vécue», ceux-là mêmes capables de faire ressortir directement ou par personne interposée, le moindre «souvenir» traumatique du tréfonds de leur conscience aux fins bien-sûr de sensibilisation du monde entier à leur «calvaire» indicible ; parmi ces autres «révélation» et cas typiques du genre, citons tout d'abord un «drôle d'oiseau», Jerzy Kosinski.



**Jerzy Kosinski (1933 – 1991)**  
un drôle «*d'oiseau bariolé*»

---

**Jerzy Nikodem Kosinski**, né Josef Lewinkopf (1933 – 1991), Juif d'origine polonaise, avait écrit un ouvrage afin de publier ses douloureux «souvenirs» du temps de la guerre et paru sous le titre *The Painted Bird* (*L'Oiseau bariolé*), en 1965. Le livre avait reçu de tels éloges que le lecteur était persuadé de se trouver de-

vant un récit authentique. En effet, d'après Anne Kling, «sous la plume des critiques, apparaissent les mots de «semi-auto-biographie», de «testament». Tous lui reconnaissent sans barguigner une grande valeur historique. Suprême honneur, on le compare au *Journal d'Anne Frank*<sup>(2)</sup>.› Ce qui valut à cet autre «témoin» de l'Holocauste une renommée mondiale dont le

1. *Annales d'Histoire Révisionniste*, N° 1, pp. 81-82

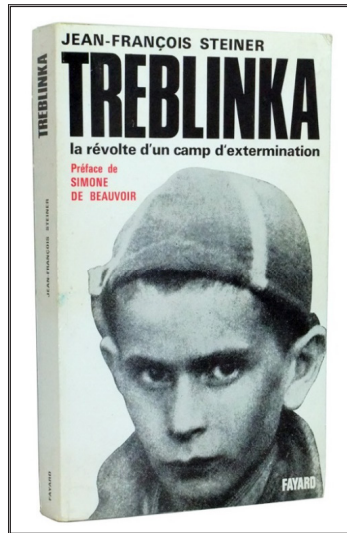
2. Anne Kling, *Menteurs et Affabulateurs de la Shoah*, Ed. Mithra, mars 2013, p. 26

livre deviendra une référence dans les milieux scolaires et universitaires, à l'exception de la Pologne où, d'après Anne Kling, il sera interdit 23 ans. Même si le « coup fatal » sera porté par la suite à l'auteur aux États-Unis, grâce à l'hebdomadaire new-yorkais *Village Voice* qui lui portait trois chefs d'accusation, à savoir, rédaction de l'ouvrage par des nègres (tels que Max Gallo, Gilles Perrault... cités plus haut), plagiat et mensonge, il n'empêche que le livre en question fut longtemps considéré comme un autre « témoignage oculaire » de premier plan.

L'écrivain français **Jean-François Steiner**, né en 1938, est le fils d'Isaac Kadmi Cohen, écrivain et journaliste d'origine polonaise, qui fut déporté début 1944 à Gleiwitz, sous-camp d'Auschwitz pour y mourir peu de temps après. À l'instar de son coreligionnaire précédent, il semble que le procès d'Eichmann à Jérusalem eut sur lui beaucoup d'effet et l'ait beaucoup impressionné. Il avait écrit alors le roman *Treblinka — la révolte d'un camp d'extermination* paru en 1966 car il tenait à

écrire sur la résistance juive dans un camp nazi ; voici donc un extrait du livre de celui que Robert Faurisson avait surnommé « le demi-juif mais non demi-fausaire » :

« Le professeur Mehring avait été une des grandes personnalités du ghetto de Lodz. [...] Il venait d'apprendre que les convois de Juifs qui quittaient Lodz ne les emmenait pas défricher les terres incultes de l'est mais qu'ils allaient à Treblinka et que, Treblinka, c'était la mort. Chaque jour, il voyait les Juifs partir sans opposer la moindre résistance. Il fallait leur révéler la vérité, il fallait qu'ils s'organisent, il fallait résister. Il fut déporté avant d'avoir pu convaincre un seul Juif. [...] »



La couverture du livre de Jean-François Steiner

Flot, fleuve, lave, troupeau, les Juifs, esclaves, complices, parricides, fraticides, génocides, héros sublimes ou peuple maudit, élu, brisé, gazé, brûlé, tué mille fois et mille fois renaissant, les Juifs, masse humaine soudée, déchaînée, aveuglée, catapultée par la haine, l'espoir et la fureur explosent et coulent et roulent et chargent et se déchaînent ; souffle ; sauvage, torrent de haine, d'espoir et de fureur, ils hurlent et courent et bondissent, ceux-là mêmes qui abandonnèrent les leurs, ceux-là qui leur arrachèrent les dents, qui les gazèrent, les brûlèrent et qui réduisirent leurs os en poudre, les Juifs de l'abdication et du miracle, de la mort et de la vie, de l'angoisse, de la foi et de l'espoir forcené<sup>(1)</sup> ».

Anne Kling, dans son ouvrage *Menteurs et Affabulateurs de la Shoah*, nous faisait savoir en outre que le mentor du jeune Steiner, Constantin Melnik, avait loué les services de Simone de Beauvoir aux fins de préfacer le livre de son poulain ceci, afin d'en assurer la promotion et la crédibilité. Sur quoi, Simone de Beauvoir ne ménagea pas «ses éloges tout en prenant, peut-être pour protéger ses arrières, une légère distance par rapport à la véracité des faits relatés<sup>(2)</sup>».

On apprend donc que le livre (dont l'avant-propos soi-disant en passant, avait été du ressort de notre fameux nègre, Gilles Perrault) fut bien présenté comme un autre témoignage reflétant ce qui se passa vraiment à Treblinka et non comme un roman, et qui sera porté aux nues comme on peut s'y attendre en pareilles circonstances (surtout bien-sûr par l'entourage professionnel).

Un autre rescapé et échappé de Treblinka, Eliahu Rosenberg, n'avait pas laissé passer cette occasion de témoigner. **Eliahu Rosenberg** (1924 – 2010), avait été déporté, nous rappelle Anne Kling, à Treblinka le 20 août 1942, soit à l'âge de dix-huit ans. Après avoir réussi à s'échapper lors de l'insurrection, celui-ci avait alors par la suite décrit le processus d'extermination de ce camp par l'entremise d'une déposition officielle de douze pages y détaillant son séjour, signée le 24 décembre 1947. Comme beaucoup d'autres, il avait vu lui aussi

---

1. *ibid.* p. 33

2. *ibid.* p. 37

les chambres à gaz de près et avait eu, lui aussi, une chance miraculeuse de s'en sortir :

« Comme il faisait très sombre dans les chambres, on n'apercevait pas le long des murs des tuyaux, d'environ cinq centimètres de diamètre, qui permettaient au gaz — des gaz d'échappement d'un unique moteur diesel — de pénétrer dans la pièce. Dans une chambre, on pouvait entasser quatre cents personnes <sup>(1)</sup> ».

Il faut savoir également que notre miraculé avait fait connaître un certain Ivan le terrible, le terrible gardien Ukrainien du camp qui avait été « tué à coups de pelle par des déportés de la révolte », celui-là même qui était chargé du fonctionnement des chambres à gaz. Mais, « quarante ans plus tard, en 1987, est jugé à Jérusalem un américain d'origine ukrainienne, extradé pour l'occasion,



**Eliahu Rosenberg :** *« La Vérité, rien que la Vérité, toute la Vérité ».*

John Demjanjuk » qui était accusé justement d'être Ivan le terrible, ayant sévi à Treblinka. Or, nous rappelle Anne Kling, « Eliahu Rosenberg, qui avait déjà été entendu comme témoin à charge lors du procès d'Adolf Eichmann en 1961, le sera à nouveau pour celui de John Demjanjuk. Or, oubliant vraisemblablement sa déclaration faite sous serment quarante ans auparavant, aux termes de laquelle il indiquait qu'Ivan le terrible avait été tué par des déportés, Eliahu Rosenberg identifia formellement devant la Cour John Demjanjuk comme étant bien, sans aucun doute possible, Ivan le terrible. Il reconnaissait ses yeux d'assassin, déclara-t-il <sup>(2)</sup> ».

1. *ibid.* pp. 44-45

2. *ibid.* p. 45

John Demjanjuk qui avait défrayé la chronique, avait échappé à la peine de mort prononcée contre lui en 1988 grâce à l'accès de son avocat à des «archives soviétiques auparavant inaccessibles» prouvant qu'Ivan le terrible s'appelait «très vraisemblablement» Ivan Marchenko et qui, en passant, était «mort à la fin de la guerre en Yougoslavie», donc non tué par les détenus.

D'après une interview au *Journal du Dimanche*, en date du 30 mars 1986 et citée par Anne Kling, Jean-François Steiner révélera qu'Eliahu Rosenberg avait été son «principal informateur» pour l'écriture de son livre dont les derniers chapitres avaient été rédigés, non par lui, mais par notre nègre de service, l'incontournable Gilles Perrault.

Terminons alors ici notre liste non-exhaustive des «*expériences vécues*», de notre tristement célèbre panthéon des rescapés de l'Holocauste en citant au vol, d'autres exemples s'étant eux aussi illustrés à leur manière :



**Mel Mermelstein**

Juif d'origine hongroise, né en 1926, survivant d'Auschwitz ;

---

**Georges Wellers (1905 – 1991)**  
Juif d'origine russe, déporté à  
Auschwitz puis Buchenwald ;

---







**Raoul Hilberg (1926 – 2007)**

Juif américain d'origine autrichienne, surnommé « *le Pape juif de l'Holocauste* », ayant « *fui* » les persécutions nazies en 1939 ;

---

**Rudolf Vrba (1924 – 2006)**

né Walter Rosenberg, Juif slovaque, un des « *seuls juifs évadés d'Auschwitz* » avec son pote Alfred Wetzler dont le « *témoignage* » précieux deviendra connu sous le nom de *Rapport Vrba — Wetzler* ;



**Abraham Bomba**

Juif d'origine allemande né en 1913, le « *coiffeur* » de Treblinka, et qui devint le « *témoin N°1* » du film de Claude Lanzmann, *Shoah* ;



---

**Fania Fénelon (1922 – 1983)**

née Fania Goldstein, internée à Auschwitz (membre de l'Orchestre des femmes) puis transférée à Bergen-Belsen ;

---

---

**Irene Zisblatt**

née Irén Zegelstein en 1929, d'origine hongroise et bien-sûr survivante de l'Holocauste, prétendument internée à Auschwitz-Birkenau, connue surtout pour son « autobiographie », *The Fifth Diamond* dont le « témoignage » fait aussi partie de la Fondation Historique Visuelle des Survivants de la Shoah de Steven Spielberg ;

---



---

**Berthe Meijer (1938 – 2012)**

Hollandaise d'origine judéo-allemande, survivante de l'Holocauste et internée à Bergen-Belsen en 1944 avec Anne Frank et sa sœur. Publia ses « mémoires » en 2010, *Life After Anne Frank*.

---



---

## CHAPITRE II

### La contagion hystérique juive chez les Goyim

Une psychopathologie donnée associée à un délire mania-co-obsessionnel pourraient sembler de prime abord relativement bénins dans la mesure où une telle association demeurerait limitée à une seule personne ou à un petit groupe de personnes, de manière plus ou moins individuelle. L'individu ou le petit groupe ainsi identifié aurait alors peu d'influence en autant qu'il puisse rester isolé ou «ciblé» par le reste de la communauté à l'intérieur de laquelle il se trouve.

Le problème avec la communauté juive est que cette pathologie justement s'avère très contagieuse, d'une part, avec les capacités imaginatives absolument débordantes qu'on leur connaît et possédant la faculté de toucher les individus les moins bien armés psychologiquement, se sentant comme «ébranlés» par ces récits sulfureux et d'autre part et surtout, par la toute-puissance de l'appareil médiatique et politico-religieux qui se servira jusqu'à plus-soif de son influence aux fins de «propager» les principes moraux, règles de conduite et de pensée à tenir en fonction de l'idéologie du moment. Il est bien évident que si les individus potentiellement les plus prédisposés à la contagion chaque fois qu'une histoire délirante affecte la communauté juive à propos de l'Holocauste sont bien-sûr les Juifs eux-mêmes, histoire que certains, alors «enflammés» à leur tour, reproduiront à leur manière en y ajoutant de subtiles nuances et autres couches de maquillage, il faut savoir que ce phénomène touche également des non-Juifs. En effet, comme nous allons le voir, certaines personnes, peut-être trop «réceptrices» aux émotions et angoisses présentes dans tous ces témoignages oculaires de survivants de l'Holocauste, émotions

et angoisses que la personnalité hystérique a le don de communiquer, se sont vu posséder elles aussi des talents pour l'écriture, dignes de ceux des plus grands « suppliciés ». Comme on peut s'en douter, lorsqu'un "Goy" se met à parler, penser, écrire et surtout délirer comme un Juif, il finira par être vraiment accepté, et comme le dit Hervé Ryssen, « les juifs le reconnaissent instinctivement comme faisant partie des leurs. »

Voici donc pour commencer le cas de **Misha Defonseca** qui était présentée d'après *Wikipedia*, « comme la protagoniste de l'« incroyable histoire vraie d'une rescapée de la Shoah », le récit d'une petite fille qui aurait traversé l'Europe à pied et par-



**Monique de Wael**  
"Misha Defonseca"

couru 3000 km, à la recherche de ses parents, protégée par des loups ». Voici un court exposé sur cette exclusivité :

« Une belle histoire. Une histoire tragique et héroïque. Automne 1941 : Misha, une petite juive bruxelloise de 7 ans, part en Europe de l'Est armée d'une boussole à la recherche de ses parents déportés par les nazis. Elle dort le jour, elle marche la nuit, se nourrit de rapines, de vers de terre, traverse l'Allemagne, la Pologne, se retrouve dans le ghetto de Varsovie et fuit dans l'épaisse forêt polonaise. Un soir, elle trouve refuge dans une caverne peuplée de louveteaux. La mère des petits, une grande louve adopte la petite Misha qui fait partie désormais de la meute. Quelques mois plus tard, Misha décide de continuer sa route avec deux loups. Elle assiste un jour au viol et à l'assassinat d'une jeune russe par un soldat allemand (retenez bien ce passage, que nous retrouverons en miroir dans la 2<sup>e</sup> partie — ndlr) ; elle le tue à coups de couteau. Elle est ensuite le témoin du massacre par les nazis d'un convoi d'en-

fants. Après mille autres aventures, elle parvient à regagner la Belgique. En 1997, l'héroïne de cette incroyable odyssée qui tient tant de « *La Liste Schindler* » que de « *Danse avec les Loups* » — deux films qui marquent les années 1990 — publie une autobiographie : « *Misha : A Mémoire of the Holocaust Years* ». Editée aux Etats-Unis, où l'auteur réside depuis 1988, l'histoire bouleverse des dizaines de milliers de lecteurs et subjugue le monde des survivants de la Shoah. Elie Wiesel, prix Nobel de la Paix et rescapé de Buchenwald, la qualifie même de « très émouvante ».



**la réalisatrice  
Véra Belmont**

L'ouvrage est traduit dans dix-huit langues, sans que sa véracité soit vraiment contestée. Près de dix ans plus tard, la réalisatrice Vera Belmont en tire un film à succès. Sorti en novembre 2007, *Survivre avec les loups*, enregistre plus de 600 000 entrées. Misha Defonseca vient alors en

Europe pour la promotion du film, elle donne des interviews. L'émotion, la notoriété, les honneurs sont au rendez-vous. On s'arrache la septuagénaire, on la fête : elle fascine<sup>(1)</sup>. »

Bien-sûr, une histoire aussi incroyable n'avait pas échappé à Serge Arolès, auteur de *L'Énigme des enfants-loups*, qui, dans un article du *Nouvel Observateur* du 10 janvier 2008 avait révélé l'« exubérante fiction de Misha Defonseca ». Car notre spécialiste en la matière justement, avait expliqué scientifiquement le comportement de ces prédateurs vis à vis d'enfants recueillis : « dans l'histoire de l'humanité, ce furent exclusivement des nourrissons recueillis par une louve solitaire en état de pseudo-gestation (grossesse nerveuse). La louve les allaite et les défend, mais leur espérance de vie est comptée<sup>(2)</sup> ».

1. [www.gauthierdebock.com/on-lappelait-la-fille-du-traitre/](http://www.gauthierdebock.com/on-lappelait-la-fille-du-traitre/)

2. cité par Hervé Ryssen, p.209

Par la suite, celle-ci aurait déclaré dans le journal belge *Le Soir* «reconnaître que son histoire, présentée comme authentique, n'était qu'une œuvre de fiction, et non pas un récit autobiographique comme elle le prétendait depuis dix ans. «Je me suis raconté une vie, une autre vie. Je demande pardon». Et, «Depuis toujours, je me suis sentie juive», pouvait-on lire le lendemain dans toute la presse.» (cité par Hervé Ryssen, p. 209) Notre «enfant-loup» avait alors révélé son vrai nom, Monique de Wael. Elle aurait aussi affirmé : «Il est des moments où il m'est difficile de faire la différence entre ce qui a été la réalité et ce qu'a été mon univers intérieur...»

Signalons ensuite que la réalisatrice du film avait déclaré lui en vouloir «un tout petit peu» et puis surtout, «Si elle m'avait dit la vérité, je l'aurais fait quand même, parce que, étant moi-même juive et voulant parler de cette époque, je ne pouvais pas en parler frontalement». Suite à quoi, elle précisait que la mention «D'après une histoire vraie» allait être retirée du film, qui resterait à l'affiche<sup>(1)</sup>.



la petite  
"Misha Defonseca"

Précisons pour terminer que ce qui se trouvait à l'origine du grippage de toute cette mécanique fut la découverte par une généalogiste américaine en janvier 2008 du certificat de baptême de Misha révélant Monique de Wael, née en 1937 à Etterbeek dans une famille catholique ainsi que l'extrait d'un registre de l'année scolaire 1943-1944, période qui correspondait à l'«éducation» de notre héroïne parmi les loups, qui montrait

bien que Monique de Wael était scolarisée à Schaerbeek, et qui plus est, aux côtés d'une Marguerite Lévy, qui n'était autre que la sœur de son futur mari. Et bien-sûr, l'extrait d'acte de

1. *ibid.* p.211

baptême catholique qui accompagnait ce registre, ne révélait aucune identité juive de par l'affiliation. Ainsi, celle que l'on appelait dans son enfance la « fille du traître », à cause de son père, Robert de Wael, qui avait fini par dénoncer à la Gestapo ses camarades du réseau Groupement Grenadiers de la Résistance, avait décidé, avec le nègre Vera Lee, d'intenter un procès au début des années 2000 contre l'éditrice Jane Daniel pour détournement de droits d'auteur notamment. C'est après avoir perdu en justice que Jane Daniel s'était mise en quête des documents aux fins de preuve de l'imposture, en engageant une généalogiste belge (celle mentionnée plus haut). Cela s'avéra fructueux pendant l'année 2007. Face à l'accusation d'imposture donc qui allait suivre, « Misha » contre-attaquera avec son avocat trouvant « sans peine les arguments lénifiants destinés à retourner l'accusation d'imposture et à présenter la faussaire comme une victime <sup>(1)</sup>. » L'avocat belge de « Defonseca » aurait apparemment déclaré qu'il fallait plutôt la remercier que de l'accabler, en citant le cas d'un autre spécialiste du genre et bien-sûr survivant de l'Holocauste, le Juif polonais Herman Rosenblat, qui s'était fait connaître avec *Angel at the Fence*, l'histoire d'amour « émouvante » avec la petite fille aux pommes. Sauf que cette fois, Jane Daniel, preuves en mains, finira par porter le coup de grâce en 2010 mais, en devant « quand même verser la coquette somme de 10 millions de dollars au nègre Vera Lee, le tribunal ayant estimé qu'elle ignorait la tricherie <sup>(2)</sup>. »

Anne Kling cite d'ailleurs celui qui fut « parmi les premiers à lever le lièvre », Serge Arolès, en lui donnant le mot de la fin (pp. 109-110) :

*« Les mots émouvants de cette confession furent en fait écrits par l'avocat de Misha, et la vérité n'aurait pas sitôt éclaté sans le rôle que Ferus et Loup.org (sites internet consacrés à la défense et la conservation des loups, ours, lynx — note d'Anne Kling) ont eu dans la dénonciation de cette énorme escroquerie.*

*Je ne demande pas à recevoir des médailles, mais, vraiment, quand je lis dans Le Monde d'hier que ce sont des historiens qui ont fait éclater la vérité, je trouve cela un peu fort !*

1. in Anne Kling, *Menteurs et Affabulateurs de la Shoah*, op. cit. p.107

2. *ibid.* p.109

*C'est moi que l'on a insulté d'antisémite et de fasciste pour m'être battu dans le désert pour faire éclater cette vérité, c'est moi qui ai presque supplié des historiens d'intervenir enfin à propos d'une escroquerie évidente sur laquelle ils étaient silencieux depuis 11 ans, et c'est Ferus et Loup.org qui m'ont apporté leur plus grand soutien depuis début janvier».*

Dont acte.

Après le cas de notre « héroïne » belge, passons maintenant à celui d'un Suisse, Benjamin Wilkomirski, dont la tendance à la mythomanie, comme nous allons le voir, n'avait rien à « envier » aux « expériences vécues » de nos martyres de la Shoah.

En mars 1997, était paru un livre chez Calmann-Lévy intitulé *Fragments — Une enfance 1939-1948*, qui se trouvait être la traduction française de l'ouvrage original, *Bruchstücke — Aus einer Kindheit 1939-1948*, paru en Allemagne fin 1995. Ce livre, qui allait être traduit en une douzaine de langues et connaître par la suite un succès mondial (où des critiques admiratives le comparaient à Elie Wiesel, Primo Levi ou encore Anne Frank), avait pour auteur un musicien et fabricant d'instruments de musique suisse, Benjamin Wilkomirski. Ce dernier y décrivait son enfance pendant l'occupation nazie et son internement dans les camps de Majdanek et Auschwitz. Mais nous commencerons par citer en intégralité le quatrième de couverture de la version française :

*« Benjamin Wilkomirski ne connaît pas sa date de naissance, ignore ses origines précises et n'a plus aucun parent. Il est tout jeune encore lorsque les rafles de Juifs s'intensifient en Pologne. Son père est assassiné sous ses yeux, on l'arrache à sa famille et il est déporté, à quatre ans, au camp d'extermination de Majdanek.*

« Mes premiers souvenirs ressemblent à un champ de ruines parsemé d'images et d'événements isolés. Des tessons de mémoire aux contours durs, aiguisés, qu'aujourd'hui encore je ne peux toucher sans m'y blesser. Souvent dans un désordre chaotique et, pour la plupart, impossibles à classer par ordre chronologique. Des fragments qui résistent obstinément au souci d'ordre de l'adulte que je suis devenu et échappent aux lois de la logique. » Ce sont ces fragments que restitue ici l'auteur à travers le regard de l'enfant qu'il fut.

Un livre inoubliable, chef-d'œuvre d'écriture et d'émotion. Benjamin Wilkomirski vit aujourd'hui en Suisse. Il est fabricant d'instruments de musique et clarinettiste.»

Avant d'avoir un aperçu du succès de l'ouvrage avec Robert Faurisson, relevons en d'abord le commentaire de celui-ci :

«150 pages d'un tel verbiage traduit de l'allemand auraient dû donner l'éveil aux plus crédules. Tout le monde aurait dû se rendre compte que Benjamin Wilkomirski appartient à la catégorie des faux témoins qui, n'ayant rien à rapporter d'une expérience vécue, en sont réduits à constituer un puzzle avec des clichés de bazar, des stéréotypes, du kitsch et du sentiment préfabriqué. Tout aussi factice est le récit des atrocités dont l'auteur pimente son récit prétendument autobiographique. Dans son livre, les méchants passent le plus clair de leur temps à se saisir sournoisement d'enfants pour les projeter à travers une fenêtre contre un mur, à leur fracasser le crâne, à leur percer le front d'une boule, à les enterrer vivants dans la boue, à les jeter dans le feu, à en faire du «combustible» ou, plus simplement, à les soulever du sol par les oreilles, à les enfermer dans des niches pleines de vermine, à les faire marcher dans les excréments jusqu'aux genoux, à enfoncer des bâtonnets de verre «dans les quéquettes des jeunes garçons» (p.60). Dans un amas de cadavres, l'on voit gonfler puis s'ouvrir le ventre d'une femme ; notre homme en atteste : «L'abdomen se déchire et un énorme rat, tout brillant, barbouillé de sang, dévale le monceau de cadavres. D'autres rats effrayés surgissent de l'enchevêtrement de corps et prennent le large. — Je l'ai vu, je l'ai vu ! Les femmes mortes accouchent de rats ! — Les rats ! L'ennemi mortel des petits enfants du camp. Les rats nous attaquent nuit après nuit, dont les morsures nous infligent des blessures affreusement douloureuses, inguérissables, des blessures que rien ne peut cicatriser et qui font pourrir vifs les enfants !»

«[...] Le livre allait rapidement devenir un best-seller. À sa parution, le gotha de la Shoah tombe en pâmoison. Il suffoque d'admiration devant la force du témoignage et le talent de l'auteur. Lea Balint, spécialiste israélienne des enfants de la Shoah, Lawrence Langer, Daniel Goldhagen, Blake Eskin s'en font les champions avec Wolfgang Benz, directeur, à Berlin, du



Centre de recherche sur l'antisémitisme, et, en France, Annette Wievorka. Du *New York Times* au *Nouvel Observateur*, du *Daily Telegraph* et du *Guardian* au *Monde*, les médias frémissent de bonheur. Aux États-Unis, le livre est promu par l'Holocaust Memorial Museum de Washington et il est couronné par le *National Jewish Book Award for Autobiography* tandis que l'Association des bibliothèques américaines l'inscrit en 1997 sur la liste des « *Best Books for Young Adults* <sup>(1)</sup> ».

Hervé Ryssen poursuit dans son livre déjà mentionné (p.214) : « En Grande-Bretagne, il reçoit le prix littéraire du *Jewish Quaterly* et, en France, le prix Mémoire de la Shoah <sup>(2)</sup>. Le témoignage oral de B. Milkomirski est précieusement recueilli par la Shoah-Foundation de Steven Spielberg, fondation destinée à recueillir en vidéo 50000 témoignages dans près de 50 pays afin de prouver à l'univers que les révisionnistes sont des faussaires de l'histoire. Wilkomirski multiplie les déplacements et les conférences, en particulier dans les écoles. Il amasse une fortune. Premier miracle : il retrouve son père en Israël ; il s'agit d'un survivant de Majdanek portant le nom de Jaacov Morocco ; sous l'œil des caméras, le père et le fils tombent en pleurant dans les bras l'un de l'autre. Second miracle : une californienne disant s'appeler Laura Grabowski et se présentant en rescapée d'Auschwitz prétend l'avoir connu dans ce camp : les retrouvailles, là encore, se font en présence des caméras, à l'aéroport de Los Angeles. Laura Grabowski l'accueille à bras ouverts et à grands cris : « *He's my Binji !* » <sup>(3)</sup>. Pour sa part, elle exhibe des cicatrices dues aux expériences médicales de Mengele. Elle est musicienne. Notre clarinetiste et sa compagne partent en tournées de conférences et de concerts. Ils se rendent en pèlerinage à Auschwitz. Et là, sur place, toujours devant les caméras, notre héros révèle que Mengele lui avait infligé des expériences médicales pour changer en bleu le marron de ses yeux, épisode dont il n'avait pas soufflé mot dans son livre. »

En effet, il n'en souffla mot et dans le documentaire pour la télévision britannique *L'enfant des camps de la mort : vérité*

1. in Ryssen, *op. cit.* pp.213-214

2. NDLA – Remis par Danielle Mitterrand en 1997, alors présidente du jury.

3. NDLA – C'est mon Binji ! — diminutif de Benjamin.



ou mensonges de Christopher Oliglati en 1999, Wilkomirski refusa de décrire justement celui qui fut surnommé « l'Ange de la mort d'Auschwitz ».

Pour en revenir au quatrième de couverture de l'ouvrage, Anne Kling y va de ses commentaires : « Cette quatrième page de couverture ne ment pas. C'est vrai, Benjamin Wilkomirski ne connaît pas sa date de naissance, ignore ses origines précises et n'a plus aucun parent. Et ceci pour la meilleure des raisons : Benjamin Wilkomirski n'existe tout simplement pas. Et dès lors que l'on n'existe pas, tout le reste coule de source<sup>(1)</sup>... »

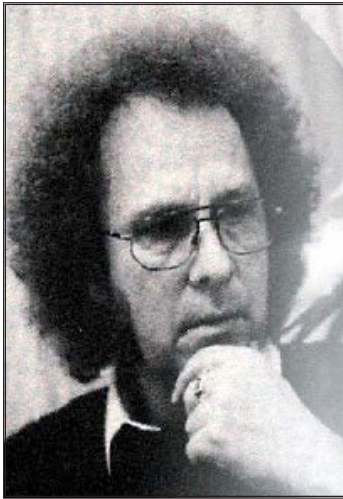
Il aura fallu attendre la deuxième tentative de révélation de la supercherie dans l'hebdomadaire suisse *Die Weltwoche* des 27 août et 3 septembre 1998 par un Juif lui-même, Daniel Ganzfried, Suisse d'origine israélienne, pour que la véritable identité de l'imposteur finisse par éclater. Il faut d'abord signaler que celui à l'origine de la première tentative, le journaliste suisse Hanno Helbling, chef du service culturel de la *Neue Zürcher Zeitung*, avait apparemment alerté contre cette imposture l'éditeur allemand en question, Suhrkamp. Comme nous le rassure Hervé Ryssen, « Hanno Helbling, n'ayant pas la chance d'être juif, avait été éconduit comme un vulgaire révisionniste », Helbling dont le nom sera vite oublié à la différence de Ganzfried qui récoltera tout le crédit de la révélation. Examinons maintenant le contenu de cette révélation :

« On apprend alors que, de son vrai nom, Benjamin Wilkomirski s'appelait en fait, Bruno Grosjean. Enfant naturel, né le 12 février 1941 à Bienne (canton de Berne), il est confié par sa mère, Yvonne Berthe Grosjean, à un orphelinat (à Abelboden, en Suisse alémanique — ndlr). Adopté par un couple de zurichois aisés, les Doesseker, il prend le nom de Bruno Doesseker. Sa mère meurt en 1981 et il en reçoit le maigre héritage. Il n'a jamais été juif. Sa naissance à Riga est une pure invention. Il a passé toute son enfance en Suisse et non à Majdanek, à Auschwitz ou en tel autre point de Lettonie, de Pologne ou d'Allemagne. Il n'a jamais vécu dans un orphelinat de Cracovie. Une analyse génétique prouve qu'il est dépourvu de tout lien de parenté avec Jaacov Morocco. Il n'a

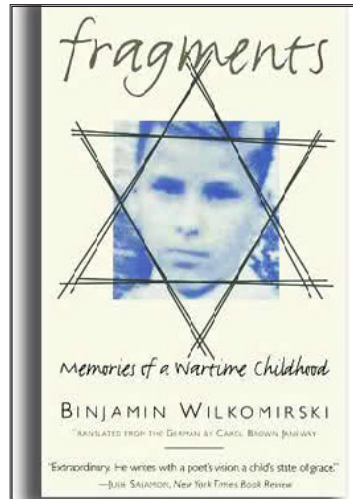
1. in Anne Kling, *op. cit.* p.112

connu Riga, Auschwitz ou Cracovie qu'en touriste et bien après la guerre<sup>(1)</sup>.>

Quant à Laura Grabowski qui, elle aussi a pu survivre comme par miracle, «elle est, ce qu'on appelle un escroc en ju-pou. De son vrai nom, elle s'appelle Laura Rose Wilson (Laurel Willson chez Anne Kling — ndlr) ; elle est née aux États-Unis de parents chrétiens à Auburn, dans l'état de Washington. Dix ans auparavant, sous le pseudonyme de Lauren Stratford, elle avait signé un livre où elle se présentait en victime de rituels sataniques et elle exhibait alors des cicatrices, les mêmes cicatrices que, plus tard, elle allait attribuer aux expériences de Mengele<sup>(2)</sup>.>



**Bruno Grosjean / Dösseker**



OU

**Benjamin Wilkomirski ?**

Anne Kling fait quant à elle observer que «derrière ci n'était nullement un pseudonyme mais la création délibérée d'une identité totalement fictive présentée comme réelle, se cachait un citoyen helvétique, Bruno Grosjean/Dösseker<sup>(3)</sup>, qui avait cru à la fois trouver un bon filon et régler un certain nombre de problèmes personnels en racontant sa pseudo-terrifiante

1. *in* Ryssen, *op. cit.* p.215

2. *ibid.*

3. NDLA – Orthographe du texte, Wikipedia écrit Dössekker.

enfance dans le camp nazi de Majdanek. Et, en suggérant également un passage à Auschwitz, pour faire bonne mesure<sup>(1)</sup>. »

Un personnage donc qu'Anne Kling avait tôt fait de comparer à ses collègues faussaires comme quelqu'un « d'affligé de toute évidence d'un problème d'identité, mais doté dans le même temps, d'un sens aigu du marketing. » Lui aussi souffrait visiblement d'un manque de reconnaissance sociale et d'argent, deux manques qu'il sut apparemment « assez bien combiner. »

Quant au choix du patronyme Wilkomirski choisi par notre nouvel « héros », peut-être serait-il intéressant de rappeler qu'en 1972, celui-ci rend visite à la famille Marx à Kattowice, en Pologne où il entendra notamment une violoniste nommée Wanda Wilkomirska et qui présentait d'ailleurs, certains traits de ressemblance. Suite à quoi, il décidera de nommer ainsi son personnage (qui naîtra bien des années après).

Le très bon ouvrage d'Anne Kling déjà cité, fait en outre entrer en scène deux personnages-clés, psychothérapeutes précisément, qui eurent semble-t-il une influence non négligeable sur notre sujet et qui vont nous intéresser nous aussi dans la mesure où cette démarche établira dès lors un parallèle avec le cas de notre « héroïne luesque » précédente ayant eu pour partenaire scolaire, comme nous l'avons vu, une juive, Marguerite Lévy, qui ne devint ni plus ni moins que sa belle-sœur. En effet, on apprend qu'à partir de 1979, l'état psychique de Grosjean/Wilkomirski « qui se détériore l'incite à débiter une psychothérapie. Là, vont entrer en jeu deux personnages qui auront une importance capitale pour la suite des événements : Elitsur Bernstein et Monika Matta, les deux psychothérapeutes qui le prendront en charge. En fait, au départ, il paraît que Bernstein souhaitait prendre des leçons de clarinette et c'est à ce titre qu'il aurait rencontré Dösseker. Il est tout à fait étonnant, et quasiment miraculeux, de constater que le psychothérapeute israélo/zurichois amateur de clarinette tombe pile, en 1979, sur ce candidat idéal en quête d'identité<sup>(2)</sup>. »

La « prise en mains » de notre futur survivant de l'Holocauste allait donc pouvoir se réaliser on ne peut mieux. Anne Kling poursuit (p.114) :

1. *in* Anne Kling, *op. cit.* p.112

2. *ibid.*, p.113-114

«Toujours est-il qu'il est à présent en de bonnes mains. Les deux collègues vont l'aider à accoucher de cette vraie-fausse identité qui est en lui, il en est sûr, mais dont le refoulement causé par son adoption l'a privé. Heureusement, grâce à eux, tout un pan de cette soi-disant vie antérieure va prendre corps et substance. Les voyages de retour vers le passé censés l'aider à repêcher, bribe par bribe, fragment par fragment, tous les souvenirs enfouis de cette enfance maudite, vont se multiplier, en des séances éprouvantes. Mais peu à peu, sa «véritable» identité se reconstruit, c'est l'essentiel. Oui, le rescapé, car c'est là le véritable statut qui se dessine peu à peu, s'appelle officiellement Dösseker, mais ce n'est que le nom de ses parents adoptifs. Un autre nom lui avait été attribué d'office lors de son arrivée en Suisse en provenance d'Europe de l'Est, affirme-t-il : celui de Grosjean. Mais ce n'était pas non plus son vrai nom. Son véritable nom, il s'en souvient à présent, c'est Wilkomirski. Benjamin Wilkomirski. Né à Riga, Lettonie.»

Le relais sera pris par Monika Matta, apprend-on, lorsque Bernstein se rend en Israël. Ainsi, «pendant deux ans et demi, les séances vont permettre au puzzle de prendre forme, petit à petit. Apparemment, jamais les deux collègues ne se sont demandé si les pièces surgies lors de ces séances reflétaient véritablement la réalité d'autrefois ou ne faisaient que sortir de l'imagination détraquée du patient.»

Notre Dr Jekyll en herbe donnera alors à son œuvre des points communs avec sa véritable nature comme le métier par exemple ou encore le pays de résidence ainsi que l'adoption, de façon à réaliser un subtil mélange de vrai et de faux, à la manière par exemple de nombreux sites de conspiration sur la Toile faisant ainsi croire aux lecteurs non avisés que l'intégralité d'une information ou ici, d'un livre, est authentique. Kling nous livre ensuite un commentaire étonnant concernant Bruno Grosjean en ce qui a trait au «règlement de quelques comptes» à propos de son adoption car :

«c'est sans tendresse affective qu'il parle dans son livre des parents qui lui sont attribués. Des parents fictifs, certes, mais on sent le ressentiment à l'égard des vrais parents adoptifs. Les rares accents sincères de cette compilation laborieuse d'horreurs en tous genres, c'est là que l'on les relève. Il aura même

l'ingratitude et l'incroyable toupet (le couple Dösseker étant décédé en 1985, il ne risquait pas d'être contredit) de prétendre, non dans le livre mais une interview, que ce père adoptif était un sympathisant nazi qui ne l'avait accueilli chez lui que parce qu'il était fasciné par le fait qu'il était « un des enfants du Dr Mengele ». Odieux mensonge qui sera réfuté plus tard <sup>(1)</sup>. Mais pour le reste, notre auteur à l'imagination trouble, en se frayant un chemin dans les méandres nébuleux de sa conscience, se gardera bien de donner les précisions et détails que l'on serait en droit d'exiger aux fins de vérification. Mais curieusement, à l'instar de nombre de ses « pseudo-coreligionnaires » rescapés narrateurs de la Shoah, c'est surtout lorsqu'il s'agit d'évoquer et de décrire les supplices indicibles endurés qu'il recouvre la mémoire, dans cette soif apparemment inextinguible de vouloir transmettre aux lecteurs des images atroces, visant à susciter la pitié et la compassion en court-circuitant chez ces derniers, toutes les étapes de la réflexion qui pourraient semer le doute ; bref, autant de symptômes que l'on retrouve dans la personnalité hystérique que les témoins et l'entourage verront alors d'abord comme une grande victime sans se rendre compte de la capacité de manipulation de cette première. Il faudra un certain temps pour que le tableau commence à révéler ses nuances cachées et donner ainsi au lecteur un aperçu plus conforme de la réalité. Il est pour cela fort envisageable que Grosjean ait pu trouver « l'inspiration » chez certains membres illustres de notre panthéon précédent.

Même si le livre avait été choisi dans le décernement du *National Jewish Book Award* devant celui d'Elie Wiesel lui-même, *All the Rivers Run to the Sea*, probablement à cause du « témoignage » d'un enfant, car comme tout le monde sait, un enfant ne peut mentir, et en dépit de l'ampleur dithyrambique qui accompagna sa parution, certains Juifs avaient commencé à prendre du recul devant celui qu'il croyait être un des leurs et plus particulièrement une fois l'imposture révélée, mais d'autres étaient encore là pour y trouver quelque excuse. À propos de l'imposture en question, Anne Kling apporte un élément intéressant au sujet de Hanno Helbling (rappelez-vous, le journaliste suisse ayant tenté le premier de mettre la super-

---

1. *ibid.* p.117

cherie sur le tapis), à savoir qu'il avait fait part dans une lettre de ses inquiétudes et ce, quelques semaines seulement avant la parution du futur best-seller, à Siegfried Unseld, le responsable juif des éditions Jüdischer Verlag qui s'apprêtaient à l'éditer. Sentant le risque de voir voler en éclats la possibilité de faire du livre un succès mondial, qui plus est, par la faute d'un Goy, entreprit alors toutes les mesures nécessaires en vue d'avoir en mains les « preuves » qu'il lui fallait présenter impérativement, sans quoi la parution du livre était vouée à l'échec. Après avoir envoyé en Israël Eva Korálnik, l'agent littéraire de Wilkomirski et elle aussi autre rescapée (!), pour y « rencontrer Léa Balint, spécialiste des « enfants sans identité » [...] qui estime que Wilkomirski est forcément passé par l'orphelinat de Cracovie dont il parle, étant donné qu'il connaît le prénom de Karola (qui l'avait bel et bien rencontrée dans un train Zurich/Paris en 1971 mais pour la première fois) qui, elle, y est passée de façon certaine. [...] Unseld est à présent rassuré et le fâcheux Helbling, ce goy, renvoyé dans le néant, lui et ses soupçons déplacés. Fort de toutes ces assurances et expertises, l'éditeur publie le livre. Mieux, même : il y ajoute à la fin un mot de blâme à l'égard de la société suisse qui a voulu à tout prix refouler les souvenirs de ces malheureux enfants. Voilà pour les Suisses. Et puis, comment imaginer qu'on puisse inventer des horreurs pareilles<sup>(1)</sup> ? »

Anne Kling met alors en lumière un autre détail de poids (p. 126) :

« ...toutes les personnes qui ont contribué, à un titre ou à un autre, à la parution de ce livre, sont juives : tous les promoteurs, défenseurs et éditeurs de Wilkomirski le sont, sans exception, et le seul non-juif qui apparaît dans cette affaire, (outre Grosjean mais nul ne le sait encore) est Hanno Helbling, cet empêcheur de tourner en rond. »

Par la suite donc, une fois la supercherie attestée (on l'a vu avec Ganzfried), d'autres viendront à la rescousse avec des commentaires relevant de leurs domaines respectifs ; ainsi, Wilkomirski se vit défendre par le psychanalyste juif français Jean-Jacques Moscovitz citant entre autres, l'impossibilité du récit si l'attaque contre les enfants juifs n'avait pas eu lieu et

1. *ibid.* pp.125-126

en accusant son coreligionnaire Ganzfried de «jalousie» ou encore par la journaliste juive d'origine russe, Elena Lappin qui publiera en 1999, *The Man with Two Heads*, traduit en français en 2000, *L'Homme qui avait deux têtes*, où elle relate la double personnalité du faussaire nullement responsable d'avoir menti, mais en pointant du doigt les Suisses entre autres.

Anne Kling termine en signalant le retrait des éditeurs du livre des circuits commerciaux bien que cette histoire figure toujours «au catalogue de certaines bibliothèques publiques» et en relevant la clémence du tribunal de Zurich à l'encontre de notre personnage, affublé alors de mythomanie mais non d'imposture selon un rapport du juge d'enquête à l'*Agence Télégraphique Suisse* le 12 décembre 2002 : «*Il n'existe pas de preuves que son auteur ait menti*». Ce qui permit à notre Dr Jekyll de conserver l'argent dû au succès de l'ouvrage, et désormais plus riche et respecté qu'auparavant, en somme ce qu'il recherchait depuis le début.

Evidemment, certains avaient aussi profité de l'occasion pour mettre cette «*mésaventure*» au profit du compte du révisionnisme, ce révisionnisme contre lequel avaient mis en garde d'autres défenseurs de notre héros suisse comme Judith Shulevitz au Canada ou encore Deborah Lipstadt dont l'appartenance ethnologique se passe de commentaires. Nous donnerons par conséquent le mot de la fin à Robert Faurisson :

«En matière de mensonge holocaustique, la justice helvétique, on le voit, ne raisonne pas autrement que la justice française, allemande, autrichienne, néerlandaise, canadienne ou australienne. Elle cautionne le mensonge commis de bonne foi ou même le mensonge *possiblement* commis de bonne foi<sup>(1)</sup>».

---

1. in Ryssen, *op. cit.* p.217





---

## CHAPITRE III

### Les témoignages des Goyim à l'appui des « martyrs »

Pour en revenir aux « témoignages oculaires » de première main des horreurs et de la barbarie nazies et passés en revue à la section précédente dans notre « panthéon » des célébrités, il faut savoir qu'il n'y eut pas que des membres de la communauté juive à s'illustrer, chacun à leur manière, dans toute cette mascarade. On l'a vu, la contagion est particulièrement forte quand elle a pour point de départ un état psychopathologique très porté sur l'hystérie et la communication d'atrocités, réelles ou non, capables d'atteindre l'individu s'étant laissé embarquer sur les flots de la pitié et de la compassion, trop ému par des récits aussi déstabilisants.



**Jan Karski**  
(1914-2000)

---

Entre alors ici en scène un résistant polonais de la Seconde Guerre mondiale qui, lors de la campagne de septembre 1939, fut fait prisonnier par les Soviétiques puis remis aux mains des Allemands ; il finira par s'évader deux mois plus tard pour rejoindre la résistance. L'individu en question, **Jan Karski** (1914-2000), de son vrai nom Jan Kozielski, aurait apparemment transporté

de Pologne occupée des microfilms contenant des informations collectées par la résistance polonaise, informations sur la base desquelles le gouvernement polonais en exil à Londres transmettra aux gouvernements alliés à la fin de 1942 un rapport semble-t-il accablant concernant les atrocités commises contre les Juifs en Pologne occupée par les nazis. Son premier livre, écrit en 1944, s'intitule *Story of a Secret State* paru aux États-Unis à Boston, attendra 4 ans pour devenir la première édition française, *Mon témoignage devant le monde – Histoire d'un État secret*, chez Self. Avec les quelques procédés de « mise à mort » décrits plus haut par nos « experts », Jan Karski, qui prétendait avoir visité le camp de Belzec en uniforme de garde estonien, s'était distingué à sa façon d'en décrire un autre, n'ayant rien à envier aux précédents sur le plan de la singularité. Voici un extrait de l'original (pp.339-354) :

« Les juifs étaient chargés sur des wagons recouverts de chaux vive.

Lorsque le chargement était complet, le train partait et atteignait une zone déserte à 80 milles de Belzec, où il restait fermé jusqu'à ce que tous les juifs fussent morts par l'action corrosive de la chaux et par étouffement<sup>(1)</sup>. »

Robert Faurisson citait un passage de la version française dans un article intitulé *Réponse à Pierre Vidal-Naquet*, en 1982 :

« Le plancher du train (contenant les juifs) avait été recouvert d'une épaisse couche de poudre blanche, de la chaux vive. Tout le monde connaît ce qui arrive quand on verse de l'eau sur la chaux... La chair moite mise au contact avec la chaux se déshydrate rapidement et brûle. Ceux qui se trouveraient dans le train seraient brûlés lentement jusqu'aux os... Le crépuscule tombait lorsque les 45 wagons (je les avais comptés) furent pleins. Le train, avec son chargement de chair torturée, vibrait et hurlait comme s'il était ensorcelé<sup>(2)</sup> ».

Carlo Mattogno nous fait remarquer qu'une histoire semblable apparaît déjà — sans référence à Belzec — dans le rapport du 25 novembre 1942 (d'après les *Documents du Foreign*

1. in *Annales d'Histoire Révisionniste*, N° 1, art. de Carlo Mattogno, p.86

2. in Ryssen, *op. cit.* p.190

*Office*, FO 371-30917-0917, p.78) et, avec référence à Belzec, dans le rapport du gouvernement polonais en exil à Londres du 10 décembre 1942 (*idem*, FO 371-30924-0924, p. 123) et dans un rapport reçu à Londres en décembre 1942 (*The Black Book of Polish Jewry*, p. 122)<sup>(1)</sup>.

Se pourrait-il que la contagion se fit à ce niveau, en supposant que le contenu des documents cités par Carlo Mattogno passa sous les yeux de celui qui allait être reconnu en 1982 « Juste parmi les nations » ? En effet, nous l'avons vu, Jan Karski aurait transporté des microfilms qui allaient être récupérés par le gouvernement polonais en exil à Londres dont il a de ce fait, très bien pu avoir connaissance de tout ou partie du contenu. Les propriétés particulières de la chaux auraient alors peut-être « tapé dans l'œil » à notre grand résistant qui, par mimétisme, assimilation ou pour tout autre raison, allait les considérer pour devenir partie intégrante de sa description des méthodes de boucherie nazie. En tout cas, celui-ci sera fait en 1994, citoyen d'honneur de l'État d'Israël. Sa participation dans les films sur la Shoah a bien-sûr, été jugée nécessaire ; on peut trouver notre héros goy notamment dans deux films de Claude Lanzmann, le documentaire « incontournable » *Shoah* de 1985 et en 2010, *Le Rapport Karski*. Des interviews furent également menées dont celle figurant dans les Archives de l'USC (University of South California) Shoah Foundation Institute.

Il y eut d'autres individus de la même trempe tels **Victor Martin** (1912-1989), sociologue belge et qui se distingua lui aussi, en ramenant d'une mission en Pologne occupée, de soi-disant informations fiables sur le destin des Juifs déportés en Allemagne et bien-sûr sur le fonctionnement du camp d'Auschwitz. Il se serait rendu à Sosnowitz où il y rencontra des Juifs



**Victor Martin**  
(1912-1989)

1. in *Annales d'Histoire Révisionniste*, N° 1, art. de C. Mattogno, p.86, *note de bas de page*

qui lui auraient affirmé que les femmes et les enfants étaient tués et brûlés. Il se serait ensuite rendu, aux fins de vérification, à Kattowitz, où il rencontra cette fois des ouvriers français lui confirmant ses incertitudes mais sans toutefois connaître la méthode de mise à mort.

Outre l'évocation de son nom dans l'ouvrage de Raul Hilberg (dans le panthéon plus haut) *La Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Fayard, 1988, un film documentaire de Didier Roten, *La Mission de Victor Martin*, lui fut consacré où était reconstitué l'extraordinaire périple de notre deuxième « juste ».



**Jan Nowak-Jezioranski**  
(1914-2005)

Citons encore **Jan Nowak-Jezioranski** (1914-2005), citoyen polonais et résistant notoire de la Résistance polonaise de la 2<sup>e</sup> Guerre mondiale et qui parlait de Jan Karski comme de son prédécesseur. Il écrivit *Courrier de Varsovie*, collection « Témoins », Gallimard, 1983.

**Witold Pilecki** (1901-1948) était connu pour avoir été le seul interné volontaire dans le camp d'Auschwitz. Ce résistant polonais aurait pris part à l'insurrection de Varsovie après s'être échappé du tristement célèbre camp de la mort en 1943 ; il aurait décrit lui aussi les atrocités commises dans les camps allemands. Son attention semblait manifestement plus se rapporter aux hor-



**Witold Pilecki**  
(1901-1948)

reurs teutoniques qu'aux victimes juives, mais cela ferait de lui si l'on peut dire, un « témoin » indirect <digne> de l'extermination des Juifs, vu que c'est sur ces derniers que les <boureaux> nazis bien connus ont donné en premier libre cours à leur haine, si l'on a bien appris sa leçon et vu aussi les chiffres de victimes avancés par notre autre résistant, ne risquant pas de pâlir en comparaison de ceux de nos « martyrs ». En effet, les informations dans ce qui fut appelé le « *rapport Pilecki* » indiquaient que 2 millions de personnes avaient été exterminées durant les premiers mois de l'existence d'Auschwitz et que trois autres étaient prévus dans les deux années à venir. En tout cas, il avait fini fusillé en mai 1948 par les communistes polonais.

Parmi les non-Juifs à avoir apporté à leur tour leur « témoignage » des grandes horreurs de cette guerre et corroborant ceux des versions officielles concernant les malheurs du peuple juif, il faut savoir qu'il n'y eut pas uniquement des individus du même acabit que les citoyens et résistants susmentionnés dont les dénonciations reflétaient apparemment leur bon-vouloir. Les autres « témoins », les plus importants, ceux placés justement du côté <obscur>, apportaient donc grâce à leurs aveux les preuves matérielles qui semblaient parfois faire défaut dans l'édification du génocide juif, preuves par conséquent mieux « cotées » dans le catalogue des récits exterminationnistes. Bien-sûr, les versions historiques dites officielles se sont bien gardé de livrer les dessous de ces aveux où seule la pointe émergée de l'iceberg informationnel, bien visible, peut être vue de tout le monde. Ainsi en fut-il de celui qui fut le premier commandant des camps de concentration d'Auschwitz-Birkenau, **Rudolf Höss** (à ne pas confondre avec Rudolf Hess).

Rudolf Franz Ferdinand Höss, né en 1900 à Baden-Baden, fut nommé commandant du plus vaste complexe du système concentrationnaire nazi, celui d'Auschwitz-Birkenau, poste qu'il occupera du 1<sup>er</sup> mai 1940 au 1<sup>er</sup> décembre 1943 puis entre mai et septembre 1944. Ses mémoires constitueraient un <document historique reconnu pour la compréhension de la Shoah, de l'univers concentrationnaire et de la mentalité des boureaux.> (d'après le site officiel *Wikipedia*). Mais c'est avec Robert Faurisson que nous allons ici entreprendre de plonger sous la surface afin de découvrir toute la partie immergée

de cet iceberg historique, grâce à un dossier lumineux paru dans le N°1 *des Annales d'Histoire Révisionniste*, Printemps 1987. Celui qui fut souvent appelé tout simplement « *le commandant d'Auschwitz* » comparut devant le Tribunal Militaire International en qualité de témoin le 15 avril 1946 où sa déposition fit sensation. En effet, Faurisson nous informe à la page 137 : qu' « à la stupéfaction des accusés et en présence de la presse du monde entier, il confessa les crimes les plus affreux que l'Histoire eût jamais connus. Il disait avoir personnellement reçu l'ordre de Himmler d'exterminer les juifs. Il estimait qu'à Auschwitz on avait exterminé 3 millions d'hommes dont 2500000 par le moyen de chambres à gaz homicides. »



**Rudolf Franz Ferdinand Höss**  
(1900-1947)

**Rudolf Höss, jeune officier et lors de son procès en 1947**

Notre « négationniste » poursuit avec ce qui constitua le cœur même des aveux du commandant, à savoir 4 pièces et par ordre chronologique :

« 1. Une déposition écrite signée le 14 mars (ou le 15 ?) 1946 à 2h30 du matin ; il s'agit d'un texte dactylographié de 8 pages, rédigées en allemand ; je ne pense pas qu'en temps ordinaire une seule instance judiciaire des pays démocratiques accepterait de prendre en considération ces pages dépourvues de tout en-tête et de toute référence administrative imprimée et four-

millant de corrections diverses, soit dactylographiées, soit manuscrites, sans l'accompagnement du moindre paraphe et sans aucun rappel, à la fin, du nombre de mots corrigés ou supprimés. Höss a signé une première fois après avoir écrit : « 14.3.46 2h30 ». Il a procédé de même après deux lignes qui auraient dû être manuscrites mais qui sont dactylographiées et qui disent :

J'ai lu le texte ci-dessus ; je confirme qu'il correspond à mes propres déclarations et que c'est la pure vérité.

Suivent les noms et signatures de deux témoins : deux sergents britanniques ; l'un n'a pas mentionné la date tandis que l'autre indique celle du 15 mars. Vient enfin la signature d'un capitaine de la 92<sup>e</sup> section de la sécurité militaire en campagne certifiant que les deux sergents ont été présents durant toute la procédure où [...] Höss a fait volontairement sa déposition. La date est celle du 14 mars 1946. Rien n'indique le lieu !

La cote que les Alliés ont attribuée à ce document est N° -1210.

2. Une déclaration sous serment (en anglais *affidavit*) signée le 5 avril 1946, soit 22 jours plus tard. Il s'agit d'un texte dactylographié de 2 pages  $\frac{1}{4}$ , rédigées en anglais. Ce dernier point est surprenant. Höss a donc signé là une déclaration sous serment, non pas dans sa langue mais dans celle de ses gardiens. Sa signature apparaît à 3 reprises : d'abord en bas des deux premières pages, puis, à la troisième et dernière page après un texte de 4 lignes, toujours en anglais, toujours dactylographiées et qui disent :

Je comprends l'anglais, langue dans laquelle est rédigé le texte ci-dessus. J'ai déposé selon la vérité ; j'ai fait cette déclaration volontairement et sans contrainte ; après avoir relu ma déposition, je l'ai signée et certifiée, à Nuremberg, Allemagne, le 5<sup>e</sup> jour d'avril 1946.

Suit la signature du lieutenant-colonel Smith W. Broockhart après la formule :

Après avoir prêté serment et signé en ma présence, le 5<sup>e</sup> jour d'avril 1946, à Nuremberg, Allemagne.

Par la forme, ce texte est, s'il se peut, encore moins acceptable que le précédent. En particulier, des lignes entières sont ajoutées en capitales manuscrites à la manière anglaise tandis



que d'autres sont biffées d'un trait de plume. Il n'y a aucun paragraphe en marge de ces corrections, aucun rappel, en fin de document, du nombre de mots rayés nuls.

La cote que les Alliés ont attribuée à ce document est PS-3868.

Pour dissimuler le fait que Höss avait signé une déposition sous serment qui était en anglais alors qu'elle aurait dû être dans sa propre langue, c'est-à-dire en allemand, et pour faire disparaître les ratures, les ajouts et les corrections, voici la supercherie qui fut utilisée à Nuremberg : on retapa le texte au propre et on le présenta comme une « *Translation* », sous-entendu de l'allemand en anglais ! Mais le tricheur alla trop vite en besogne. Il crut qu'un ajout manuscrit au § 10 (dû à une main anglaise) était un ajout à la fin du § 9. Le résultat de cette méprise est que la fin du § 9 est rendue totalement incompréhensible.

Il existe donc deux documents différents sous la même cote PS-3868 : la pièce signée par Höss et le « *remake* ». C'est ce dernier, autrement dit le faux grossier, qui fut utilisé devant le Tribunal de Nuremberg. [...]

3. La déposition orale, si spectaculaire, [...] qui fut faite devant le TMI le 15 avril 1946, soit 10 jours après la rédaction du doc. PS-3868. Paradoxalement, c'est un avocat de la défense qui a demandé la comparution de R. Höss : Kurt Kauffmann, défenseur d'Ernst Kaltenbrunner, dans l'intention manifeste de montrer que le responsable de l'extermination présumé était Himmler et non Kaltenbrunner. Quand vint le tour pour le représentant du ministère public (en la circonstance, le procureur adjoint américain, le colonel Harlan Amen) d'interroger Höss, il fit semblant de lire la déposition signée par ce dernier et, en réalité, il lut des extraits du « *remake* ». Harlan Amen donna un prétexte pour ne pas lire le § 9 (et, du même coup, le § 8). S'interrompant après la lecture de chaque fragment, il demanda à Höss si c'était bien là ce qu'il avait déclaré. Il reçut en tout et pour tout les réponses suivantes :

« *Jawohl* », « *Jawohl* », « *Jawohl* », « *Ja, es stimmt* », une réponse de deux lignes (contenant une énormité, à savoir que les



juifs hongrois auraient été tués à Auschwitz à partir de 1943 alors que le premier convoi de ces juifs n'est arrivé à Auschwitz que le 2 mai 1944), «*Jawohl*», «*Jawohl*», «*Jawohl*», une réponse d'une ligne, «*Jawohl*», «*Jawohl*» (IMG, XI, p. 457 -461).

Il y aurait eu normalement cent questions à poser sur cette extermination et ces chambres à gaz, c'est-à-dire sur un crime et sur un instrument du crime sans précédent dans l'Histoire, mais personne ne posa ces questions. En particulier, le colonel Amen ne sollicita aucune précision ni aucun complément sur le texte véritablement effrayant dont il donnait lecture ce jour-là en présence de journalistes qui, le lendemain, allaient en faire les grands titres de leurs journaux.

4. Les textes rassemblés généralement sous le titre *Le Commandant d'Auschwitz* parle. Höss aurait rédigé ces textes au crayon sous la surveillance de ses geôliers polono-communistes, dans sa prison de Cracovie, en attente de son procès. Il fut condamné à mort le 2 avril 1947 et pendu 14 jours plus tard dans le camp d'Auschwitz. Il fallut attendre 1958, soit 11 ans, pour voir publier en allemand ce qu'on peut appeler ses mémoires. La publication en fut faite par l'historien allemand Martin Broszat, sans respect pour les méthodes de routine des publications scientifiques. Broszat alla jusqu'à supprimer des fragments qui auraient fait trop clairement apparaître que R. Höss ou ses maîtres polonais avaient proféré des énormités, ce qui était dommageable pour la véracité de l'ensemble de ses récits<sup>(1)</sup>.

Faurisson précise alors que ces 4 pièces ont un étroit rapport de filiation où les contradictions ne font pas défaut mais se confirmant pour l'essentiel. Les 2 pages ¼ du document PS-3868 qui a servi de pièce centrale dans la déposition orale devant le TMI seraient alors un résumé des 8 pages du document N° -1210 qui représenterait ainsi la base et la matrice de ce procès. Mais la quantité impressionnante «d'erreurs grossières, de non-sens et d'impossibilités de toutes natures» dans les confessions de Höss alertèrent les révisionnistes qui prouvèrent ainsi que ladite quantité ne pouvait pas être receveuse du moindre crédit sans un examen approfondi de son contenu

1. *ibid.* art. de R. Faurisson, pp. 137 -141

et des circonstances de l'obtention des confessions en question. Ainsi, Robert Faurisson nous livre la partie la plus intéressante de ce dossier, celle ayant trait aux révélations en 1983, sur les tortionnaires britanniques de Rudolf Höss, obtenue grâce à la publication d'un livre qui allait apporter les preuves qui manquaient à l'hypothèse vraisemblable des révisionnistes selon laquelle Höss avait été torturé par des Britanniques de la 92<sup>e</sup> Field Security Section.

Il est donc relativement utile de s'appesantir ici un peu car l'envers du miroir en vaut une fois de plus la chandelle, comme vous allez le constater. Le livre en question, d'inspiration antinazie révèle l'identité du principal tortionnaire en question, un sergent britannique d'origine **juive**<sup>(1)</sup>. Le livre, *Legions of Death*, publié en 1983 chez Hamlyn Paperbacks, fut écrit par Rupert Butler qui, pour ce faire, s'était tourné vers des institutions prestigieuses telles que l'Imperial War Museum de Londres. Ce qui est vraiment incroyable dans cette affaire est que Butler remercie dans son livre deux personnes dont un « Juif » du nom de Bernard Clarke, notre sergent en question, « qui captura Rudolf Höss, le commandant d'Auschwitz ». Mais laissons la narration de tout cela à Robert Faurisson :

« Bernard Clarke n'éprouve aucun remords mais, au contraire, une certaine fierté d'avoir torturé un « nazi ». Rupert Butler, lui non plus, n'y voit aucun mal. Ni l'un ni l'autre ne mesurent l'importance de leur révélation. Ils disent que R. Höss a été arrêté le 11 mars 1946 et qu'il a fallu trois jours de torture pour obtenir « une déclaration cohérente ». Ils ne se rendent pas compte que cette prétendue « déclaration cohérente » n'est autre que la confession, véritablement folle, qui a été signée par leur victime pantelante le 14 ou le 15 mars 1946 à 2h30 du matin et qui allait définitivement sceller le sort de R. Höss et **marquer à jamais l'histoire du mythe d'Auschwitz, prétendu haut lieu de l'extermination des juifs en particulier grâce à l'emploi de prétendues chambres à gaz homicides**<sup>(2)</sup>.

[...] Le sergent juif et les cinq autres spécialistes de l'interrogatoire au troisième degré partent alors à la recherche de

---

1. C'est nous qui soulignons.

2. c'est toujours moi qui souligne

R. Höss qu'ils surprennent en pleine nuit, couché dans un recoin de la salle servant d'abattoir à la ferme.

Höss poussa un cri à la simple vue des uniformes britanniques. Clarke hurla : « Ton nom ? »

À chaque fois que la réponse était « Franz Lang », Clarke écrasait de son poing la face du prisonnier. Au quatrième coup Höss craqua et reconnut qui il était.

Soudain cet aveu déclencha l'écœurement des sergents juifs venus l'arrêter, dont les parents étaient morts à Auschwitz en vertu d'un ordre signé de Höss. Tout là-haut le prisonnier fut arraché de sa couchette et on lui arracha son pyjama. Il fut ensuite traîné nu vers l'une des tables d'abattage et là Clarke crut que coups et cris n'auraient pas de fin.

En fin de compte l'officier de santé intervint avec insistance auprès du capitaine : « Dîtes-leur d'arrêter ou c'est un cadavre que vous ramènerez ». On jeta sur Höss une couverture et il fut traîné vers la voiture de Clarke où ce dernier lui déversa dans la gorge une bonne rasade de whisky. Höss essayant alors de s'endormir, Clarke lui plongea son stick de commandant sous les paupières et en allemand lui ordonna : « Tiens ouverts tes yeux espèce de cochon, espèce de porc ! »

Alors, pour la première fois, Höss débita une justification qu'il allait si souvent répéter : « Je recevais mes ordres de Himmler. Je suis un soldat comme vous. Il fallait obéir aux ordres ». [...]

C'est ainsi que Bernard Clarke révèle :

Il y fallut trois jours pour obtenir (de Höss) une déclaration cohérente.

C'est cette déclaration, obtenue dans les conditions que l'on voit par des brutes de la Sécurité Militaire britannique et sous l'inspiration du cerveau malade du sergent interprète Bernard Clarke, qui deviendra la première confession de Höss, la confession primordiale répertoriée sous la cote № -1210. Une fois que le prisonnier torturé eut commencé de parler, Clarke dit qu'il fut impossible de l'arrêter. Et Clarke, pas plus conscient qu'en 1982 ou 1983 qu'en ces jours de 1946 de l'énormité de ce qu'il forçait Höss à confesser, rapporte alors une série d'horreurs fictives présentées ici comme réelles : Höss se mit en effet à raconter comment, ayant mis le feu aux monceaux de

cadavres, on recueillait (sic) la graisse qui en coulait pour la reverser sur les cadavres (!). Il évaluait à deux millions le nombre des morts du seul camp où il avait été à Auschwitz (!) ; les tueries atteignaient parfois le nombre de 10 000 victimes par jour (!).

Clarke était chargé de la censure des lettres adressées par Höss à sa femme et à ses enfants. Toutes les polices du monde savent que cette autorisation d'écrire à la famille constitue une arme psychologique. Pour faire chanter le prisonnier il suffit parfois de suspendre ou de supprimer cette autorisation. Clarke fait une intéressante remarque sur le contenu des lettres de Höss ; il nous confie :

Parfois le morceau était dur à avaler. Il y avait deux hommes dans cet homme. L'un était brutal et sans égard pour la vie humaine. L'autre était tendre et affectueux (p.238).

Rupert Butler termine son récit que Höss ne chercha plus à nier ou à échapper à ses responsabilités. Il est de fait qu'au procès de Nuremberg, Höss se conduisit avec une « apathie schizoïde ». L'expression est de l'Américain G.M. Gilbert, le psychologue de la prison chargé de la surveillance psychologique des prisonniers, en relation avec le ministère public américain. On veut bien croire que R. Höss était « scindé en deux » ! Il avait l'air d'une loque parce qu'on en avait fait une loque. [...]

À la fin de son propre procès, à Cracovie, Höss accueillit la sentence de mort avec une indifférence apparente. Rupert Butler observe à ce propos :

(Höss) s'était fait la remarque que les Alliés avaient reçu des ordres et qu'il n'était absolument pas question que ces ordres ne fussent pas exécutés (p. 238).

On ne saurait mieux dire. R. Höss, à l'instar de milliers d'accusés allemands rendus à la merci de vainqueurs totalement convaincus de leur bon droit, avait vite compris qu'il n'avait pas d'autre choix que d'en passer par la volonté de ces justiciers de l'Ouest ou de l'Est<sup>(1)</sup>.

Après avoir évoqué brièvement le traitement analogue subi par l'ancien gouverneur de Pologne, Hans Frank, et tiré du même livre, Robert Faurisson cite aussi les cas, parmi les

1. *ibid.* pp.144-147

plus célèbres, de Julius Streicher, Hans Fritzsche, Franz Ziereis, Josef Krame, Oswald Pohl... Mais il nous rassure quant à ce que devint la situation de Bernard Clarke (p. 148) :

« Bernard Clarke est « aujourd'hui un businessman prospère établi dans le sud de l'Angleterre » (*Legions of Death*, 1983, p. 235). On peut bien dire que c'est sa voix, et son esprit malade, qui se sont fait entendre à Nuremberg, le 15 avril 1946, quand le procureur Amen donnait lecture, fragment par fragment, à un auditoire stupéfait et bouleversé, de la prétendue confession de R. Höss. Ce jour-là prenait véritablement son envol un mensonge aux dimensions planétaires : le mensonge d'Auschwitz. À l'origine de cette prodigieuse affaire médiatique : quelques sergents juifs de la Sécurité Militaire britannique, dont Bernard Clarke, aujourd'hui<sup>(1)</sup> « businessman prospère établi dans le sud de l'Angleterre <sup>(2)</sup> » ».

Faurisson apporte de surcroît une autre information étonnante, celle tirée d'un document dont il reçut une copie de Mark Weber en 1983, et citant les paroles de celui qui se trouva dans la même voiture que Höss lors de sa conduite à la prison de Nuremberg (31 mars-1<sup>er</sup> avril 1946), Moritz von Schirmeister ; ce dernier rapporta qu'à propos des charges qui pesaient contre lui, Höss lui aurait confié :

*« Gewiss, ich habe unterschrieben, dass ich 2 ½ Millionen Juden umgebracht habe. Aber ich hätte genausogut unterschrieben, dass es 5 Millionen Juden gewesen sind. Es gibt eben Methoden, mit denen man jedes Geständnis erreichen kann — ob es nun wahr ist oder nicht ».*

*(Assurément, j'ai signé que j'avais tué 2 millions et demi de juifs. Mais j'aurais tout aussi bien signé qu'il y en avait eu 5 millions. Il y a précisément des méthodes pour obtenir n'importe quel aveu — qu'il soit vrai ou non)<sup>(3)</sup>.*

Nous apprenons alors que, « après lui avoir fait signer le doc. № -1210 à 02h30 du matin le 14 ou le 15 mars 1946, ils (les tortionnaires de Höss) obtinrent de lui une nouvelle signature le 16 mars, cette fois-ci au bas d'un texte en anglais, rédigé de la main d'un Anglais, avec un blanc à la place de l'endroit où

1. NDLA – Dans les années 1980.

2. *ibid.* p. 148

3. *ibid.* p. 149

aurait dû figurer le nom du lieu. Il fallait tout le cynisme, l'inconscience et la naïve rouerie de ses gardiens pour lui faire signer un simple billet où se lisait en anglais :

Déclaration faite volontairement à la prison de (passage en blanc) par Rudolf Höss, ancien commandant du camp de concentration d'Auschwitz le 16<sup>e</sup> jour de mars 1946.

J'ai personnellement organisé sur ordres reçus de Himmler en mai 1941 le gazage de deux millions de personnes entre juin/juillet 1941 et la fin de 1943 temps durant lequel j'ai été le commandant d'Auschwitz.

Signé :

Rudolf Höss

SS-Stubfhr. Ancien Kdt. d'Auschwitz-Birkenau

Même le mot *signed* (« signé ») était d'une main anglaise (1). ›

Nous concluons simplement ici l'affaire Höss (2) par une ironie incroyable et relevée par Robert Faurisson, ironie voulant « que cette confirmation de la thèse révisionniste (selon laquelle ce témoignage fut rendu sous la torture) fut involontairement apportée par un historien exterminationniste. »

Nous ne pourrions terminer ce volet consacré aux « témoignages » de Gentils sans évoquer un autre document incroyable, celui connu sous le nom de « rapport Gerstein ».

---

1. *ibid.* pp. 149 et 151

2. NDLA – Que nous reprendrons et compléterons au chapitre 6 avec Carlo Mattogno.



**Kurt Gerstein (1905–1945)**  
ou l'espion chez les « Justes »

**Kurt Gerstein** (1905–1945), cet ingénieur des mines allemand et membre du parti nazi bien qu'étant militant chrétien anti-nazi, avait été affecté pendant le 2<sup>e</sup> conflit mondial à l'Institut d'Hygiène de la Waffen-SS, département «hygiène de l'eau» à Berlin (où il mettra au point un système novateur de désinfection de l'eau qui lui vaudra les félicitations de ses supérieurs ainsi que la nomination de sous-lieutenant et chef du département «Hygiène Technique»). Il aurait été le té-

moïn, en août 1942, d'un gazage homicide dans le camp d'extermination de Belzec en Pologne suite à quoi celui-ci aurait alerté des personnes compétentes, notamment un diplomate suédois que nous découvrirons à la fin, sur le sort des Juifs d'Europe afin que ces dernières fassent de même avec les dirigeants politiques et le pape de l'époque, Pie XII. C'est en 1945 apparemment qu'il apporte un récit qui formera le cœur de son fameux « rapport » aux Alliés. Avant d'aller plus avant avec notre nouveau « Juste parmi les Gentils », précisons qu'une pièce de théâtre écrite sur la base de son « témoignage » dans les années 1960, *Der Stellvertreter. Ein christliches Trauerspiel* (en français, *Le Vicaire*) par le dramaturge Rolf Hochhuth, lui valut une renommée mondiale. Puis, en 2002, C'est Costa-Gavras qui s'inspirera de cette pièce pour réaliser son film *Amen*.

D'après *Wikipedia*, ce témoignage de Kurt Gerstein se composerait de deux séries de documents :

1. Le « rapport » spontané qu'il rédige durant le mois suivant sa constitution en prisonnier dans un français que l'historien juif Léon Poliakov qualifiera d'« hésitant » ;
2. Les interrogatoires menés à Paris dont le principal du 19 juillet où les explications de Gerstein peuvent être scindées en deux parties, d'une part la mission jusqu'au camp de Belzec et

d'autre part, le séjour à Belzec incluant la visite des camps de Treblinka et de Majdanek.

Le rapport Gerstein peut être consulté notamment dans la version éditée par Pierre Joffroy en annexe à son ouvrage *L'espion de Dieu. La passion de Kurt Gerstein* publié en 1969 où on trouve textuellement l'expression de Kurt Gerstein au moment de sa détention par les Alliés, c'est-à-dire avec les fautes de syntaxe, d'orthographe et autres incohérences typographiques.

Selon ce rapport (détaillé en partie sur le site *Wikipedia*), Gerstein serait arrivé à Belzec le 17 août 1942 où la visite des lieux lui aurait été faite par l'Hauptsturmführer Obermeyer que le général Globocnik lui avait présenté. La première chose qu'il remarque est l'odeur pestilentielle émanant des fosses où sont jetés les corps des suppliciés et assiste le lendemain à l'arrivée d'un premier convoi de déportés, « 45 wagons, contenant 6700 personnes, 1450 déjà morts à leur arrivée ». On fait se déshabiller les 5250 survivants (7x750). Un petit garçon juif de quatre ans leur distribue des ficelles pour relier les chaussures. Les femmes vont se faire couper les cheveux, lesquels sont mis dans des sacs. « Guidés d'une jeune fille extraordinairement belle [...] totalement nus, les hommes, les femmes, les jeunes filles, les enfants, les bébés [...] se dirigent vers les chambres de la mort [...]. La majorité (d'entre eux) sait tout. L'odeur (de puanteur) leur indique le sort [...]. La plupart sans mot dire » entrent dans les chambres, « Les hommes nus sont debout au pied des autres, 700-800 à 25 mètres carrés, à 45 m cube ! [...] ». Les portes se renferment. Mais le moteur Diesel ne démarre pas. Gerstein et Pfannenstiel attendent et observent, Wirth fulmine. À la lucarne de la porte en bois, Gerstein, montre à la main, note : « 50 minutes, 70 minutes, le Diesel ne marche pas ! Les hommes attendent dans leur chambre à gaz [...] Après deux heures 49 minutes — la montre a tout enregistré — le Diesel commence. Jusqu'à ce moment, les hommes dans les quatre chambres déjà remplis vivent, vivent, 4 fois 750 personnes à quatre fois à 45 mètres cube » ! De nouveau 25 minutes passent : « beaucoup, c'est vrai, sont morts [...] Après 28 minutes, encore peu survivent ; après 32 minutes, enfin — tout est mort ! — De l'autre côté, des travailleurs juifs ouvrent les portes de bois [...]. Comme des



colonnes de Basalte les morts sont encore debout, étant pas la moindre place de tomber ou de s'incliner [...]. On jète les corps bleus, humides de soudre [...]. Des dentistes arrachent par moyens de martels les dents d'or [...]. Les corps nus furent jetés dans les grandes fossées de 100 x 20 x 12 mètres environ, situés auprès des chambres de la mort. Après quelques jours, les corps se gonflaient et le tout s'élevait de 2-3 mètres par moyen de gaz, qui se formait dans les cadavres. Après quelques jours, le gonflement fini, les corps tombaient ensemble. Autre jour, les fossées furent remplies de nouveau et couvertes de 10 cm de sable». Le lendemain, 20 août, il visite Treblinka : « 8 chambres à gaz et vrais montagnes de vêtements et de linge, 34-40 m environ d'altitude ». Gerstein déclare avoir également visité Maidanek (« vu en préparation »).

Gerstein avait de plus déclaré qu'on lui avait demandé, début 1944, de grandes quantités d'acide prussique dont il soupçonnait un usage obscur. Et l'interrogatoire se serait terminé ainsi : « Dans les trois camps que j'ai visités, il est mort le jour de ma visite environ trente-cinq mille juifs [...]. Sans être très précis, je puis indiquer que le système d'extermination a dû commencer au mois d'avril 1942. Je pense que l'extermination a duré toute la guerre puisque je n'ai jamais entendu dire qu'elle ait cessé ». Le service qui, à l'intérieur du RSHA, s'en occupait « s'appelait le *Einsatz Reinhardt* ».

Kurt Gerstein clôt son « rapport » ainsi : « Je suis prêt de prêter serment que toutes mes déclarations sont totalement vrais ».

Ci-dessous, sont présentés les fac-similés de deux pages originales de deux versions du célèbre « *Gerstein Bericht* » sur les camps d'extermination de l'Aktion Reinhard, écrits tous deux lors de sa période de semi-captivité à Rottweil :

— Le Document « T1 », rédigé à la main, en français, par Gerstein, non signé, mais authentifié par les expertises graphologiques et daté du 26 avril 1945 ;

— Le Document « T2 », dactylographié en français par Gerstein, signé de sa main et daté aussi du 26 avril 1945 ; cette version fut celle présentée à Nuremberg sous l'appellation PS 1553.

Pour se faire maintenant une meilleure idée de la valeur de ces pièces et du prétendu « *Gerstein Bericht* » tirés à hue



3 Kurt Gerstein 26 avril 1945.

1553 P.S

2

Après dix minutes le premier train arriva!-Vraiment, après quelques minutes le premier train arriva de Lemberg. 45 wagons, contenant 6.700 personnes, 1450 déjà morts à leur arrivée. Derrière les petites lucarnes aux fils barbelés des enfants, jaunes, pleins de peur, femmes, hommes. Le train arrive: 200 Ukrainiens, contrainsts à ce service, arrachent les portes et, avec caraches de cuir, ils chassent les personnes en dehors des voitures. Alors un grand parleur -haut donne les instructions: Au plein vent, quelques dans la baraque, se déshabiller de tout vêtement, aussi prothèse et lunettes. Avec petit morceau de ficelle, offert par un petit garçon juif de 4 ans, joindre ensemble les chaussures. Rendre tout valeur, tout argent au guichet. Valeurs sans bon, sans reçu. Alors les femmes, les jeunes filles au coiffeur-faire couper à un ou deux coups les cheveux, qui disparaissent dans des grands sacs de pomme de terre " pour en faire quelques choses spéciales pour les sous-marins, épaisseurs etc". - me dit le SS-Unterscharführer du service. - Alors, le marche commence: A droite, à gauche le fil barbelé, en derrière deux douzaines Ukrainiens avec fusil, Guidé d'une jeune fille extraordinairement belle, ils s'approchent. Moi même avec le Hauptmann Wirth, police, nous nous trouvons avant les chambres de la mort. Totalelement nus, les hommes, les femmes, les jeunes filles, les enfants, les bébés, les à une seule jambe, tous nus, passent. Au coin, un SS fort, qui à haute voix pastorale dit aux pauvres: Il vous n'arrivera ni le moindre! Il ne vous faudra rien que vivement respirer, cela fait forte les poumons, cette inhalation, c'est nécessaire contre les maladies contagieuses, c'est une belle désinfection! - Demandé, quelle serait leur sort il leur dit: Vraiment, les hommes doivent travailler, bâtir des rues et des maisons. Mais les femmes ne sont pas obligées. Seulement si elles veulent elles peuvent aider au ménage ou dans la cuisine. - Pour quelques de ces pauvres gens petit espoir encore une fois, assez pour les faire marcher sans résistance aux chambres de la mort, - la majorité sait tout, par l'odeur leur indique le sort! - Alors ils montent le petit escalier et -voient la vérité! Mères, nourrices, les bébés à la poitrine, aues, beaucoup d'enfants de tout âge - nus - ils hésitent, mais ils entrent dans les chambres de la mort, la plupart sans mot dire, poussés des autres derrière eux, agités par les caraches de SS. - Une juive, 40 ans environ, les yeux comme des flambeaux, cite le sang de leur enfants sur leurs meurtriers. Recevant 5 coups de carache au visage de part de hautmann de police Wirth lui même, elle disparaît dans la chambre de gaz. Beaucoup font leurs prières, d'autres disent: Qui est ce qui nous donne de l'eau pour la mort? (Rite Israélitique?) - Dans les chambres, la SS presse les hommes. "Bien remplir" - le hautmann Wirth a ordonné. Les hommes nus sont debout aux pieds des autres, 700-800 à 25 mètres carrés, à 45 m oube! - Les portes se ferment. Cependant, le reste du train, nus, attendent. On me dit: aussi en hiver nus! - Mais ils se peuvent emporter la mort! - C'est pour cela, donc, qu'ils sont ici! - était la réponse! - à ce moment, je comprends pourquoi "Ferdinand Heckenholt". - Heckenholt, c'est le chauffeur du "Diesel", dont les échappements sont destinés à tuer les pauvres! SS-Unterscharführer Heckenholt se donne quelque peine pour faire en marche le moteur Diesel. Mais il ne marche pas! Le hautmann Wirth arrive. On voit, il a peur, parceque moi, je vois le désastre. Oui, je vois tout, et j'attends. Mon chronomètre "stop" a fixé tout. 50 minutes, 70 minutes, - le Diesel ne marche pas! - Les hommes attendent dans leurs chambres de gaz. En vain. On les écoute pleurer. "Comme à la synagogue" - dit le SS-Sturmabführer Professor Dr. Pfannenstiel, ordinaris de l'hygiène de l'université de Marbourg/Lahn, l'ordinaire à la porte de bois. Le Hauptmann Wirth, furieux, fait 11, 12 coups de carache au visage de l'Ukrainien, qui est en aide de Heckenholt. - Après deux heures 49 minutes - la montre stop a tout enregistré - le Diesel commence. Jusqu'à ce moment les hommes dans les 4 chambres déjà remplis vivent, vivent, 4 fois 750 personnes à 4 fois 45 mètre cube! - De nouveau

le document « T2 »

📄 : [deuxiemeguerremondia.forumactif.com/t5621-le-rapport-gerstein](http://deuxiemeguerremondia.forumactif.com/t5621-le-rapport-gerstein)



et à dia par d'innombrables mordus de la gent exterminationniste, penchons-nous maintenant un instant sur les travaux de quelqu'un qui allait devenir un véritable spécialiste de la critique de textes et qui s'était justement intéressé de près aux « confessions » de Kurt Gerstein ; il s'agit de l'ingénieur agronome français Henri Roques qui nous a malheureusement quittés récemment ; nous tenons ainsi à rendre un hommage particulier à celui dont la thèse universitaire avait été établie aux fins de présentation d'une édition critique de ces soi-disant confessions et qui donna lieu à un scandale dans le monde universitaire, thèse qui fut appelée la « *thèse de Nantes* ». Voici quelques-uns des commentaires de celui qui se basa notamment sur les écrits d'un autre puriste du genre, personnage reconnu par tous comme le père spirituel du révisionnisme, Paul Rassinier :

« J'avais [...] le souvenir d'une présentation comparative faite par Rassinier dans son livre *Le Drame des Juifs européens*. Sur 10 à 12 pages, il présentait en parallèle :

— d'une part la version française du document attribuée à Gerstein par Poliakov en 1951 dans *Bréviaire de la Haine* ;

— d'autre part la version française du document attribuée à Gerstein par le Tribunal de Jérusalem en 1961 et présentée par le même Poliakov dans *Le Procès de Jérusalem*.

Paul Rassinier relevait des différences importantes et inexplicables pour un même document. De plus, une phrase de l'historien était restée dans ma mémoire : « De tous les témoignages relatifs aux chambres à gaz homicides, m'avait dit Rassinier, le plus fou, le plus extravagant, c'est celui de Gerstein ».

« Or, en 1979, près de 12 années après la disparition de mon ami, je retrouvais ce témoignage qualifié de fou et d'extravagant dans une déclaration d'historiens, signée par 34 universitaires français. « [...] L'idée de tirer les choses au clair s'imposa progressivement à moi ; je relus les livres de Rassinier, ceux de Poliakov, de Saul Friedländer et de Pierre Joffroy<sup>(1)</sup>. »

Après avoir obtenu l'accord d'un professeur de Lettres pour qu'il devienne le rapporteur de sa thèse, Henri Roques se

1. *Annales d'Histoire Révisionniste* N° 3, Automne-Hiver 1987, pp. 106-107

mit à effectuer ses « recherches qui s'effectuèrent essentiellement à deux endroits :

1) aux Archives de l'Eglise évangélique de Bielefeld en Westphalie, qui possède un dossier unique concernant Gerstein ; la plupart des documents ont été remis à ces archives par la veuve de l'ancien officier SS. C'est là que j'ai découvert une sixième version des « confessions » s'ajoutant à cinq versions déjà connues mais jamais publiées intégralement ;

2) à la Direction de la Justice militaire à Paris, où est conservé le dossier du criminel de guerre Kurt Gerstein, inculpé d'assassinat et complicité le 5 juillet 1945 par un juge d'instruction militaire français. Le dossier Gerstein avait mystérieusement disparu des archives militaires françaises de novembre 1945 à août 1971. À cette dernière date, il avait été retrouvé « par hasard » et il semble que personne avant moi n'ait cherché à étudier sérieusement les pièces que ce dossier contient<sup>(1)</sup>. »

Henri Roques parle même de huit versions pour lesquelles il avait dressé de grands tableaux à des fins comparatives, puisque la version № 5 présentait apparemment deux textes en français différents et une traduction en anglais. Il poursuit :

« L'étude de l'authenticité des textes me conduit à mettre en doute l'authenticité des deux versions rédigées en allemand ; je considère, en effet, que ces textes allemands ont été fabriqués, au moins partiellement, à partir des textes en français qui, eux, semblent avoir été rédigés par Gerstein. L'un de ces deux textes, celui daté du 4 mai 1945, a d'ailleurs été retrouvé au printemps de 1946 dans des circonstances peu claires à l'hôtel Mohren de Rottweil, dans le Wurtemberg, où Gerstein avait été interné comme prisonnier de guerre par l'armée française.

« Quant à la véracité des textes, elle trouve son point fort dans le relevé des invraisemblances et des étrangetés qui parsèment le récit de l'ex-officier SS. J'en ai énuméré 29, mais j'ai bien conscience que ma liste est incomplète. [...]

« Selon Gerstein, dans trois petits camps de Pologne nommés Belzec, Treblinka et Sobibor, on exterminait 60000 personnes par jour. Or, pour ces trois camps, l'*Encyclopedia judaica* donne les statistiques suivantes, qui ne reposent d'ail-

1. *ibid.* pp.107 -108

leurs sur aucun fondement scientifique : 1 600 000 personnes, ce qui est déjà peu crédible. Selon Gerstein, le total des victimes serait de 28 millions, à raison de 60 000 morts journalières pendant les périodes officielles de fonctionnement des trois camps. D'ailleurs, dans la version portant la cote PS-1553, Gerstein lui-même donne le chiffre de 25 millions de victimes.

«Cet étrange officier SS, qui ne manquait pas d'imagination, a vu (nous aussi plus haut, ndlr) des tas de chaussures ou de linge qui atteignaient 35 à 40 mètres de hauteur, soit l'équivalent de 10 à 12 étages. N'a-t-il pas eu conscience de l'absurdité d'une telle affirmation ? Comment aurait-on pu accéder à de telles hauteurs pour placer ses chaussures ? Ces monticules, en outre, auraient été repérables de très loin, alors que Gerstein nous dit que l'extermination dans les camps devait se dérouler dans le plus grand secret.

«Gerstein nous dit encore dans chacune des versions de son récit que 700 à 800 personnes étaient entassées debout dans une pièce de 25 mètres carrés (cf plus haut avec le « *témoignage* » de Yankel Wiernik, ndlr). Une simple division permet de s'interroger sur la possibilité d'entasser 30 personnes environ sur 1 mètre carré.

«Enfin, Gerstein se vante d'avoir fait disparaître sa cargaison d'acide cyanhydrique en l'enterrant 1200 mètres avant l'entrée du camp. On peut déjà penser que l'opération ne dut pas être facile.

«Mais, pour comble d'in vraisemblance, l'officier SS prétend que personne ne lui a demandé de rendre compte de sa mission à son retour à Berlin. Était-il courant, dans l'armée allemande comme d'ailleurs dans n'importe quelle armée du monde, de charger un officier d'une mission secrète et de ne pas se soucier de savoir si cette mission avait été remplie<sup>(1)</sup> ? »

C'est en 1986 que l'« *affaire Roques* » atteint toute la France, les 22 et 23 mai précisément, suite à l'impulsion donnée par la publication d'un numéro du *Monde juif*, le numéro du premier trimestre 1986 qui venait d'être abondamment distribué à l'Université de Nantes. À la suite de plusieurs déboires, Henri Roques se vit retirer son diplôme avant qu'il ne puisse venir le récupérer ; ce dernier n'avait en effet pas jugé utile d'al-

1. *ibid.* pp. 109-110

ler le chercher à Nantes du fait de son «esprit et sa conscience parfaitement tranquilles». Le «séisme médiatique», parti de Nantes fin avril 1986 avait alors atteint le fameux Centre Simon Wiesenthal à Los Angeles le 3 juillet suivant qui, à l'annonce de l'annulation de la soutenance de thèse d'Henri Roques, avait publié un communiqué particulièrement insultant pour la France (cité à la page 114 des *Annales d'Histoire Révisionniste* № 3) :

« Cette mesure montre que la France reconnaît non seulement sa responsabilité envers les victimes de l'Allemagne nazie, mais aussi la menace que font peser sur les normes universitaires et sur la vérité historique ceux qui tentent de nier les crimes du III<sup>e</sup> Reich ou de disculper celui-ci. »

«Comment expliquer qu'une thèse de critique de textes, consacrée à un sujet aussi limité que le témoignage d'un officier SS sur un gazage homicide dans un petit camp de concentration de Pologne, ait provoqué un tel raz-de-marée dans les médias et dans un certain nombre de cercles politiques soucieux de ne pas déplaire aux milieux du sionisme international ?

«Le prétendu «*Gerstein Bericht*» représente une preuve capitale de l'existence des chambres à gaz homicides, disent les exterminationnistes. Admettons-le. Dans ces conditions, pour quelle raison cèdent-ils à une véritable panique parce qu'une seule de ces prétendues très nombreuses preuves est sérieusement contestée ? Le récit de Gerstein ne fut même pas retenu à charge contre les accusés par le Tribunal Militaire de Nuremberg<sup>(1)</sup>. »

Comme nous allons le voir, les réponses à ces questions, qui vont nous être ici données de main de maître par Henri Roques, résument remarquablement à elles seules la mentalité juive cosmopolite :

«On ne peut trouver d'explication au comportement de nos adversaires que si l'on a pleinement conscience qu'il s'agit chez eux d'un comportement religieux. Une religion repose sur un dogme ; un dogme a l'impérieux besoin de s'appuyer sur de Saintes Écritures. Or, le «*Gerstein Bericht*» est considéré comme une Sainte Écriture. En conséquence, l'exercice de mon esprit critique à l'égard du «*Gerstein Bericht*» est apparu

1. *ibid.* p.122

comme une sorte de profanation. L'image idéale de l'Obers-turmführer Kurt Gerstein avait été religieusement construite par Léon Poliakov, par Rolf Hochhut, par Saul Friedländer, par Pierre Joffroy ... Pour Poliakov, Gerstein, nous l'avons dit, est un « Juste parmi les Gentils » ; pour Hochhut, le militant de l'Église confessante est un pur chrétien fidèle à l'Évangile, à cet Évangile que le pape Pie XII a trahi par son réalisme politique qui ressemble à de la lâcheté ; pour Friedländer, l'officier SS est un « saint égaré dans le siècle » ; pour Joffroy, Gerstein monte sérieusement en grade dans la hiérarchie céleste : il devient « l'espion de Dieu » ; l'auteur-hagiographe ajoute même dans son titre : *La passion de Kurt Gerstein*, comme s'il s'agissait d'un nouveau Christ. »



Léon Poliakov, un des promoteurs de Gerstein

Ainsi, « le personnage de Gerstein, remodelé par ses thuriféraires, pouvait parfaitement tenir le double rôle que l'on cherchait à lui faire jouer :

- 1) nous faire pénétrer sans aucune défense intellectuelle dans le monde de « la magique chambre à gaz », selon l'expression d'un très grand auteur français, Louis-Ferdinand Céline ;
- 2) nous faire admettre la culpabilité universelle de tous ceux qui ont gardé le silence, à l'exemple du pape Pie XII, devant le plus grand crime de l'histoire du monde<sup>(1)</sup>. »

Henri Roques enfonce alors le clou à propos de sa thèse :

« Il n'est pas impossible que ma thèse, qui repose essentiellement sur le bon sens, ait pulvérisé l'image idéale de Saint-Gerstein. En effet, depuis dix-huit mois, ni Poliakov, ni Hochhut, ni Friedländer, ni Joffroy ne se sont levés pour dé-

1. *ibid.* pp. 122-123



fendre la mémoire de leur héros. Ils ont été silencieux, à une exception toutefois, celle de Saul Friedländer. Ce professeur israélien, qui enseigne l'histoire à l'Université de Tel-Aviv et à l'Institut d'Études européennes de Genève, a eu l'occasion de s'exprimer le 30 mai 1986 [...] à Paris où il participait à la fameuse table ronde réunie [...] en contre-jury pour proclamer la nullité de ma thèse :

« *Gerstein était un homme très fragile, peu préparé à être un témoin* ».

Quel aveu ! Il m'est aisé de répliquer que ma thèse a justement pour objectif de démontrer qu'un témoin très fragile comme Gerstein n'a pu donner qu'un témoignage lui aussi très fragile<sup>(1)</sup>, »

Nous venons de voir que le personnage de Gerstein était manifestement « *très fragile* » et il ne serait peut-être pas dénué d'intérêt ici de rappeler qu'un membre de sa famille, Berthe Ebeling, était une malade mentale dont la mort prétendument naturelle en février 1941 aurait suscité chez lui une violente réaction car il clamait qu'elle avait été assassinée dans le cadre du programme *Aktion 4*, entreprise d'euthanasie contre les aliénés. Notre « *Juste parmi les Gentils* » avait alors décidé de rentrer dans le système afin de pouvoir juger par lui-même. Il semble évident que son rabattement dans la foi chrétienne devait beaucoup à toutes sortes de déboires auxquels il dut faire face, compte-tenu de son profil psychologique d'une part et de certaines situations rencontrées de l'autre.

On vient de le voir, cet homme est devenu, après la lecture « canonique » de ses confessions, un saint, un opposant irréductible au régime nazi et aurait intégré les effectifs de la SS pour en percer les secrets, exactement comme il avait plongé au cœur du pouvoir pour y déceler les programmes mis sur pied comme ceux liés à l'euthanasie, vu qu'il soupçonnait que Berthe Ebeling, une parente, avait été supprimée de cette manière. Le premier volume des *Annales d'Histoire Révisionniste* avait déjà consacré justement un volet à ce sujet en se basant sur les travaux remarquables d'Henri Roques et en développant une hypothèse détaillée quant aux dessous des confessions de celui qui fut surnommé Vati. En voici un extrait :

---

1. *ibid.* p. 123

«La preuve de cette interprétation serait sa rencontre dans le train Varsovie-Berlin avec le diplomate suédois, le Baron Von Otter, auquel il fait un récit substantiellement identique à celui de ses confessions d'un gazage auquel il aurait assisté à Belzec en juin 1942.

[...] Remarquons cependant qu'à l'époque où K. Gerstein s'engage dans la SS, l'Allemagne est vainqueur sur tous les fronts. La SS, considérée comme un ordre d'élite, sélectionne ses membres ; il est exclu que Gerstein entre et soit promu dans la SS, à moins que la Gestapo n'ait, soit caché, soit couvert, ses activités antérieures d'agitateur anti-nazi. Ce mystère s'expliquerait si l'« anti-nazi » Gerstein, qui ne prenait guère de précaution dans ses activités, ses déclarations, ses contacts, avait l'habitude de rendre compte à la Gestapo de ses activités, autrement dit s'il agissait en provocateur.

«De même on est en droit de se demander si sa rencontre avec le baron Von Otter, qu'il utilise en 1945 dans ses confessions pour se faire passer de la situation d'accusé à celle d'accusateur et lui éviter ainsi le poteau d'exécution, n'a pas été elle aussi réalisée dans le cadre d'une provocation.

«Début 1942, l'Allemagne triomphe. Certains milieux sionistes développent une intense propagande en Angleterre et aux États-Unis. Des rumeurs circulent faisant état de l'extermination massive des juifs dont les corps seraient utilisés — c'était la vérité de l'époque, aujourd'hui abandonnée — pour faire du savon et des engrais. [...] **On sait maintenant qu'il existait aussi une collaboration secrète entre certains milieux sionistes et les autorités nazies, afin de promouvoir une solution de la question juive conforme à leurs vues, et que le sionisme était le seul courant du judaïsme agréé par le national-socialisme**<sup>(1)</sup>. En se livrant à une provocation par l'intermédiaire de Gerstein, auprès du diplomate neutre Baron Von Otter, un service nazi pouvait à la fois vérifier l'attitude du gouvernement suédois, et, si l'information circulait, faire de fermes représentations auprès de ce gouvernement neutre pour sa collaboration à la diffusion de propagande anti-allemande, dont le contenu, de toute façon, à l'époque, ne gênait

---

1. NDLA – C'est encore moi qui souligne car on en reparlera dans la troisième partie de cet ouvrage.

pas l'Allemagne. En même temps, cela fournirait de l'eau au moulin de l'agitation juive en Angleterre et aux États-Unis et permettrait au gouvernement allemand d'obtenir divers avantages matériels, militaires et diplomatiques en échange de l'amélioration du sort des juifs.

«Ainsi, le SS K. Gerstein se serait livré à une comédie et à une manipulation envers le Baron Von Otter dans le train Varsovie-Berlin, sur les ordres d'un service nazi, et, en 1945, dans la débâcle et particulièrement menacé de mort, il aurait fabriqué autour de ce fait réel une version apologétique destinée à lui sauver la vie !

«Ce qui confirme cette hypothèse, c'est le fait qu'après sa rencontre avec Von Otter, Gerstein n'a fait aucune autre tentative ayant laissé des traces pour révéler au monde son terrifiant secret. Ce « saint », entre le 20 août 1942 et avril 1945, n'a laissé ni fait parvenir à quiconque aucun document écrit ! Lui qui, selon ses dires, serait parvenu à faire disparaître et enterrer 100 ou 250 kilos d'acide cyanhydrique avec la complicité d'un chauffeur SS qu'il n'avait jamais rencontré auparavant et qui ne le dénonce pas (!), n'est pas parvenu à cacher quelque part le moindre texte, le moindre document.

«Ce qui confirme surabondamment cette hypothèse, c'est que le noyau de ses confessions de 1945 tourne autour du récit qu'il a fait *en termes proches* le 20 août 1942 au Baron Von Otter. Or, si sa version était vraie — n'oublions pas qu'après le 20 août 1942, Gerstein est resté dans la SS où il a été promu et où il s'est occupé de désinfection et de Zyklon B — il aurait dû à ce poste glaner des masses d'informations, de précisions, de noms, d'éléments techniques. Au lieu de cela, en avril 1945, il n'a rigoureusement rien de plus à dire que ce qu'il avait déjà dit en août 1942 et qui était conforme aux rumeurs qui commençaient à circuler, sans que ce « témoin » soit capable d'apporter une précision supplémentaire.

«Enfin, cette hypothèse expliquerait l'état de confusion mentale et de dérégulation manifeste dans les confessions, les différentes moutures et brouillons. Menacé de mort, et alors que la croyance aux chambres est en train de devenir un dogme tel que même les dirigeants nazis y croient, Gerstein se

demande si le récit qu'on lui a dicté et la comédie qu'il a jouée à Von Otter n'avait pas un fond de vérité<sup>(1)</sup> !»

En tout cas, après avoir été soupçonné, lui qui soupçonnait au début, d'être celui ayant mis au point la chambre à gaz homicide, son récit de la mission dont il avait été chargé laissant apparaître « trop d'invéraisemblances » aux yeux des officiers français, il sera inculpé de participation directe ou indirecte à l'assassinat de nombreux déportés, notamment en fournissant 260 kilos de cyanure aux fins d'asphyxie des victimes dans les chambres à gaz. À la prison du Cherche-Midi, en attendant de passer devant la justice militaire, il sera placé en isolement cellulaire où il se pendit le 25 juillet 1945 après qu'il eût laissé une lettre inachevée où il demandait à un ami hollandais de témoigner en sa faveur. Nous terminerons cependant l'étude de son fameux rapport dans le 6<sup>e</sup> chapitre de ce premier panorama.

---

1. *Annales d'Histoire Révisionniste* N° 1, Printemps 1987, pp. 178-180

---

## CHAPITRE IV

### Le *Journal* d'Anne Frank

L'historien ennemi des révisionnistes Pierre Vidal-Naquet, dont nous avons reproduit au tout début de ce panorama « déconstructionniste » un certain commentaire à propos de son coreligionnaire, Elie Wiesel, en guise de citation, avait répondu le 7 novembre 1980 à un journaliste de la revue *Regards* en ces termes :

*« Il arrive d'ailleurs à Faurisson d'avoir raison. J'ai dit publiquement et je répète ici, que lorsqu'il montre que le journal d'Anne Frank est un texte trafiqué, il n'a peut-être pas raison dans tous les détails, il a certainement raison en gros et une expertise du tribunal de Hambourg vient de montrer qu'effectivement ce texte avait été pour le moins remanié après la guerre, puisque utilisant des stylos à bille qui n'ont fait leur apparition qu'en 1951. Ceci est net, clair et précis. »*

Avant de nous lancer dans de plus amples investigations au sujet de ce qui se cache derrière le fameux *Journal*, nous commencerons avec une autre Anne, Anne Kling (déjà citée auparavant), par un bref aperçu de la popularité du document en question, un « livre-clé » du XX<sup>e</sup> siècle :

« Un « livre-clé » du XX<sup>e</sup> siècle, il s'agit du terme dithyrambique habituellement employé pour qualifier ce texte devenu un pilier de la littérature sur la Shoah. Un texte qui est toujours lu et étudié dans de très nombreux établissements scolaires, ce qui lui confère une responsabilité toute particulière.

« Cet ouvrage « *autobiographique* » est même classé en 19<sup>e</sup> position dans la liste des 100 meilleurs livres du XX<sup>e</sup> siècle. Carrément. À ce stade, il convient de s'arrêter un moment

pour examiner de plus près cette liste prestigieuse. En réalité, ce classement franco-français, établi en 1999, n'est que le fruit d'une opération conjointe de la Fnac et du journal *Le Monde*. De quoi relativiser la chose. Dans un premier temps, libraires et journalistes ont été invités à établir une liste de deux cents titres. Puis dix-sept mille français ont fait leur choix dans cet inventaire politiquement correct. Dans ce classement hétéroclite, *Le Journal d'Anne Frank* se trouve juste entre *Le Lotus Bleu* d'Hergé et *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss.

« Il n'en a pas moins connu une diffusion planétaire qui n'a pas cessé à ce jour : trente millions d'exemplaires vendus, des traductions en 67 langues. Depuis 2009, *Le Journal* est également inscrit au Registre « *Mémoire du monde* » de l'Unesco qui recense les biens du patrimoine documentaire mondial « d'intérêt universel ».

« Un beau succès, hélas *post-mortem*, pour la jeune Anne qui rêvait de devenir écrivain <sup>(1)</sup>. »



**Anne Frank (1929–1945)  
née Annelies Marie Frank**

**Anne Frank**, née Annelies « Anne » Marie Frank (1929–1945) à Francfort, vécut la majeure partie de sa vie à, ou près, d'Amsterdam aux Pays-Bas, après quoi elle perdit en 1941 sa citoyenneté allemande. Une renommée internationale couronna à titre posthume la publication de ses expériences lors de l'occupation allemande des Pays-Bas quand celle-ci était restée cachée. Mais comme le demande l'autre Anne, « Y a-t-il quelqu'un au monde

pour ignorer qui était Anne Frank, l'emblème par excellence de la Shoah, l'icône sacrée toutes catégories confondues ? » Et pour cause !

1. Anne Kling, *Menteurs et Affabulateurs de la Shoah*, op. cit., p. 185-186

Voici une description des succès du fameux *Journal* aux États-Unis, présentée sur la quatrième de couverture de l'édition Cardinal du "*Diary of Anne Frank*", 1963, New York, et également incluse dans l'ouvrage de Ditlieb Felderer intitulé *Anne Frank's Diary – a Hoax*, AAARGH Editions Internet, 2005, p. 10 (la traduction étant la mienne) :

« ♦ A top best-selling book !

Anne Frank lived in hiding with seven other people in a secret nest of rooms in Amsterdam. Her diary reveals the life of this group of Jews waiting in fear of being discovered by the Nazis. It has rightly been called 'one of the most moving documents to come out of World War II.'

♦ And in its American editions alone it has already sold over 2,500,000 copies.

♦ A Pulitzer prize-winning play !

*The Diary of Anne Frank* was one of the most highly honored plays in Broadway history. It was awarded the Pulitzer Prize, the New York Drama Critics Circle Award and the Antoinette Perry Award.

♦ And a great motion picture

George Steven's production of *The Diary of Anne Frank* is filmed in Cinemascope and stars Millie Perkins as Anne Frank.

« ♦ Une des meilleures ventes de livres !

Anne Frank vivait cachée avec sept autres personnes dans un nid secret de pièces à Amsterdam. Son journal révèle la vie de ce groupe de Juifs attendant dans la peur d'être découverts par les Nazis. Il a été appelé à juste titre 'l'un des documents les plus émouvants à sortir de la IIe Guerre Mondiale'

♦ Et rien que dans ses éditions américaines, il s'est déjà vendu à plus de 2,5 millions de copies.

♦ Une pièce lauréate du prix Pulitzer !

*Le Journal d'Anne Frank* fut l'une des pièces les plus hautement honorées de l'histoire de Broadway. Elle se vit décerner le Prix Pulitzer, la Récompense du Cercle de Critiques de Théâtre de New York et la Récompense Antoinette Perry.

♦ Et un grand film

La production de George Steven du *Journal d'Anne Frank* est filmée en Cinemascope et met en vedette Millie Perkins dans le rôle d'Anne Frank.

♦ *Philadelphia Inquirer*

Ditlieb Felderer nous informe que la pièce qui se vit octroyer le Prix Pulitzer avait été l'œuvre de Frances Goodrich et de son futur mari, le dramaturge Albert Hackett et fut produite comme pièce théâtrale de Broadway le 5 octobre 1955 sous le titre *The Diary of Anne Frank*. Devant de telles louanges, Felderer nous fait remarquer en haut de la page 11, à quel point les personnalités éminentes et les journaux appuient cette mascarade sans se poser de questions. En parlant de la pièce de théâtre justement, il nous livre, toujours à la même page :

«le 26 octobre 1956, la pièce avait sa première à Stockholm en Suède, au théâtre Intima. Au Danemark, la pièce parut à Allessenen en 1956 et à Aalborg Teater en 1957.

«Littéralement, des milliers de gens avaient été affectés par la pièce de théâtre, leurs larmes coulant jusque sur leurs mentons. La pièce est remplie de déformations où de vrais événements ont été falsifiés. Les Allemands et tout ce qu'il y a avec eux sont dépeints comme de véritables bêtes. La manière irréfléchie dans laquelle la pièce se poursuit en déformant les vrais événements alla apparemment si loin que même Schnabel fut forcé de donner une correction à certains d'entre eux dans son livre *Anne Frank Spur eines Kindes*. En octobre 1960, des étudiants de l'Université de Moscou donnèrent leur première représentation de la pièce réalisée par les Hackett. [...]

«George Stevens produisit un film coûteux en Cinémascope qui mettait en vedette Millie Perkins dans le rôle d'Anne Frank. La *Twentieth Century Fox* lança le film *The Diary of Anne Frank* sur les écrans en 1959. La première suédoise eut lieu le 14 septembre 1959. Selon un bulletin d'information, G. Stevens investit un million de couronnes à reconstruire des décors «*authentiques*» où se produisirent les événements. [...] la plupart des scènes furent toutefois prises à Hollywood où une copie de l'entrepôt fut faite reposant sur des ressorts, qui «*permet au bâtiment de trembler aux explosions de bombes*» (*Stockholms-Tidningen*, 30 juin 1958). Le film s'étendit de plus sur la propagande de haine vomie par les Sionistes à l'encontre des Palestiniens et des Allemands. On prétendit que cette petite fille juive «*devenant le symbole de l'enfant Juif Persécuté*» (*Encyclopedia Judaica, Jerusalem, 1971-72, 54*) donna suffisam-



ment de raisons pour lesquelles les Palestiniens devaient devenir les victimes à cause d'Hitler. Presqu'aucune critique ne fut prononcée dans les médias publics face à un lavage de cerveau aussi monstrueux. Il serait intéressant de savoir combien d'argent le père a réalisé sur ces projets. Certains ont affirmé qu'ils représentaient des millions. Une estimation fut de l'ordre de 20 millions de Deutsch Marks (Heinz Roth, *Anne Frank's Tagebuch — Der Grosse Schwindel*). Au moins une école et une rue ont été nommées d'après Anne Frank (*Aftonbladet*, Stockholm, journal, 12 décembre 1956). L'école Montessori qu'elle fréquentait fut renommée d'après elle (*Schnabel*, 2 :42, *Anne Frank Foundation Amsterdam* : 5).

Le livret de la Fondation Anne Frank à Amsterdam comporte un article de Henry F. Pommer où il dit de la fille :

*« La légende qu'elle fonda est du genre que ses destructeurs ont voulu anéantir. Elle est une Juive dont les Allemands parlent comme d'une sainte ; elle était un objet de haine, et est devenue un véhicule d'amour. À Francfort-sur-le-Main, une plaque commémorative marque la maison où elle vécut de 1930 à '33, et en '57, son anniversaire fut célébré en l'Église St-Paul... et la maison où elle écrivit le Journal a été transformée en musée par un groupe de Chrétiens. À Vienne et Tel-Aviv, des fonds ont été collectés pour planter une forêt Anne Frank près de Jérusalem. À Berlin-Ouest, un centre d'œuvres sociales pour jeunes personnes a été nommé d'après elle pour symboliser la tolérance raciale et sociale. Aux États-Unis, les 25 mois de cachette d'Anne devinrent l'objet d'une pièce lauréate du Prix Pulitzer extrêmement populaire, et d'un film onéreux excellent. La pièce produisit à son tour une vague de philo-Semitismisme en Allemagne ».*

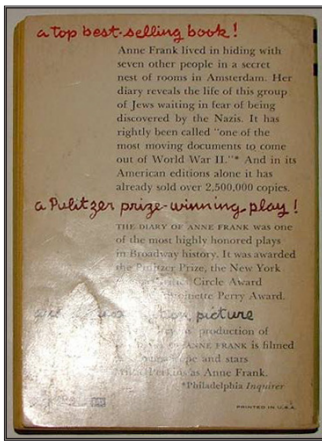
Le même auteur affirme que « Anne a été l'objet de recherches conduisant à une BIOGRAPHIE SOIGNÉE » voulant ainsi manifestement dire par là le livre ridicule de Schnabel. Tout cela doit paraître écœurant aux lecteurs quand nous présentons maintenant les preuves que le « document » n'est rien d'autre qu'une fraude palpable. Dans le but de perpétrer l'arnaque, une organisation fut créée :

« Après la II<sup>e</sup> Guerre Mondiale, une organisation au nom d'Anne Frank fut établie et maintenue dans la maison où la famille s'était cachée pendant la guerre. La Maison d'Anne Frank

sert de musée et lieu de rencontre pour la jeunesse pour favoriser les objectifs de la paix<sup>(1)</sup>». (*Encyclopedia Judaica*, 54)»

Felderer cite juste après un bulletin d'informations du *Stockholms Tidningen*, du 4 mai 1960 :

«En tant que digne présentation pour la commémoration des 15 ans en Hollande de sa libération, la célèbre Maison d'Anne Frank de Prinsengracht à Amsterdam, fut ouverte mardi après trois années de rénovations révérencielles. Otto Frank, le père d'Anne Frank, qui prit part aux cérémonies, devint si ému qu'il fut incapable de terminer son discours ».



4<sup>e</sup> de couverture du livre de poche de l'édition Cardinal, *The Diary of Anne Frank* 1963, New York

Après toutes ces émotions, jetons maintenant un œil sur le contexte historique du *Journal* : «Les nazis envahissent les Pays-Bas, pourtant neutres, en 1940 et intensifient la persécution et la déportation des juifs à partir de 1942. Le camp de transit de Westerborck, situé à l'est du pays, près de la frontière allemande, sert de lieu de rassemblement obligé avant le départ des convois vers l'Allemagne ou la Pologne. Certains juifs résidant en Hollande vont dès lors décider de se cacher pour tenter d'échap-

per à ce sort, C'est le cas de la famille Frank ; le père Otto, la mère Edith et les deux filles Anne et Margot. Cette dernière est convoquée début juillet 1942 par la Gestapo pour le travail obligatoire, circonstance qui précipite la décision familiale de disparaître dans la nature. La cachette choisie, et préparée depuis un certain temps déjà, n'est pas d'une folle originalité : elle se situe tout simplement à l'arrière de l'entreprise créée par Otto Frank au 263, Prinsengracht à Amsterdam. Il s'agit d'un appartement « secret » qui sera désormais connu sous le nom de l'*Annexe*. Une famille amie d'associés les rejoindra, puis un

1. in Ditlieb Felderer, *The Diary of Anne Frank – A Hoax*, AAARG Éditions, Internet, 2005, p. 12.

dentiste. Ils seront huit en tout à partager cette clausturation qui durera du 9 juillet 1942 au 4 août 1944, date de leur arrestation.

«Au début de leur réclusion, Margot a 16 ans et Anne, 13. Cette dernière a reçu en cadeau d'anniversaire, le 12 juin 1942, un carnet d'autographes à la couverture rouge et blanche dont elle fera son journal intime. Elle commence à en noircir les pages le jour même. Elle ignore à ce moment-là que bientôt sa famille se cachera. Ce journal finira par prendre la forme de lettres à une amie imaginaire, Kitty, à laquelle elle raconte d'abord sa petite vie de lycéenne et ses aspirations, communes à bien des jeunes de son âge. Elle lui décrira ensuite, naturellement, les péripéties de la vie dans l'Annexe, ce qui lui sera d'autant plus aisé qu'elle aura dorénavant beaucoup de temps disponible.

«La dernière lettre à Kitty date du 1<sup>er</sup> août 1944, trois jours avant leur arrestation<sup>(1)</sup>.»

Par la suite, apprend-on, à la suite d'un coup de téléphone anonyme pour les dénoncer, nos huit personnes auraient été arrêtées le 4 août 1944 par un officier nazi accompagné de policiers hollandais. Notre chasseur de nazis Simon Wiesenthal (voir plus haut), aurait paraît-il réussi à dénicher en 1963 l'officier nazi en question, un autrichien du nom de Karl Silberbauer. Notre chasseur international espérait alors le soutien d'Otto Frank afin de le faire condamner mais il appert que le père de famille des Frank aurait avancé le caractère correct et non-brutal de l'arrestation ; les poursuites à l'encontre de Silberbauer étant donc ensuite abandonnées, au grand dam de Wiesenthal qui aurait alors traité Otto Frank de «*fou*». Les futurs déportés avaient eu le temps de préparer leurs affaires à emporter dans ce camp hollandais. Et pourtant, nous fait remarquer Anne Kling à la page 188, «Anne (Frank) ne mit pas dans sa valise l'objet auquel elle tenait énormément : son journal intime.» Ce journal auquel elle tenait tant qu'elle aurait apparemment préféré être brûlée à sa place. De plus, sa sœur Margot tenait aussi un journal qu'elle aurait emmené avec elle mais Anne aurait laissé le sien derrière. Anne nous livre alors les détails de la découverte officielle du *Journal*, celle qui est '*systématiquement écrite et racontée*' :

1. in Anne Kling, *op. cit.*, pp.186-187

«Silberbauer empoigna une serviette qui se trouvait là, en répandit le contenu sur le sol — les écrits d'Anne Frank, justement –, et ne se préoccupa plus de tous ces papiers épars, pourtant couverts d'une écriture à l'apparence plutôt adulte. Étonnante attitude de la part d'un policier habitué aux perquisitions. Par la suite, les policiers revinrent à l'*Annexe* à deux reprises et ne s'en occupèrent pas davantage. Ce fut la secrétaire-amie Miep Gies qui, quelques jours plus tard, découvrit ces papiers par terre, comprit aussitôt qu'il s'agissait du journal d'Anne (tous les familiers connaissaient son existence), et... l'enferma dans son bureau du rez-de-chaussée, sans le lire précisa-t-elle<sup>(1)</sup> !»

Mais Kling nous révèle ici un détail surprenant :

«Miep Gies, qui avait aidé à cacher des juifs pendant deux ans — ce qui équivalait à un crime aux yeux des occupants –, pouvait pourtant s'attendre à une enquête, et donc à de gros ennuis. Or, loin de s'inquiéter, elle conserva tranquillement dans son bureau, sur les lieux mêmes de la cachette — sans les lire ! –, des écrits fortement compromettants pour elle et les autres «*protecteurs*». Car le *Journal d'Anne Frank* fourmillait de détails et de noms, autant de complicités qui auraient sans doute intéressé les nazis. Du reste, Miep Gies avait raison de ne pas se faire de souci car elle ne fut pas inquiétée le moins du monde. [...]

«Toujours est-il qu'elle déclara avoir remis tous ces papiers à Otto Frank, seul rescapé, lorsqu'il reviendra à Amsterdam en juillet 1945. Il sera hébergé par le couple Gies jusqu'à son départ pour la Suisse et son remariage en 1953 avec une survivante d'Auschwitz.

«Commencera alors l'odyssée de ce document qui, entre diverses mains, subira un certain nombre d'altérations et de remises en forme au fil des années et des traductions. Ce qui tend à fortement relativiser son caractère strictement autobiographique.»

Évidemment, autant de lettres écrites à «*Kitty*» pendant deux ans ne pouvaient toutes prendre place dans le petit carnet d'origine, raison pour laquelle nous rappelle Anne Kling à la

---

1. *ibid.*, p. 189

page 190, «Anne écrira par la suite sur deux cahiers cartonnés puis sur des feuilles volantes : 338 feuillets pour être précis. Apparemment les feuilles éparpillées par terre auxquelles les nazis n'auraient pas prêté attention.»

Puis «c'est à partir de ce moment-là, c'est-à-dire vers la fin de la réclusion, qu'elle aurait commencé à procéder à un toilettage de son journal, en vue d'une publication éventuelle après la guerre sous forme de roman. Tout en poursuivant la première version, à savoir ses lettres à son amie imaginaire. Et c'est pour cette raison qu'au départ de ce jeu de pistes très embrouillé, il y aurait deux versions du journal écrites par Anne Frank.»

En effet, l'édition Calmann-Lévy de 1950 publiait deux lettres d'Anne Frank du 29 mars et du 11 mai 1944 respectivement (citées dans l'ouvrage d'Anne Kling) :

*«Hier soir, lors de l'émission de la Hollande d'outre-mer, le ministre Bolkestein a dit dans son discours qu'après-guerre l'on ferait une collection de lettres et des mémoires concernant notre époque. Naturellement, tous les yeux se sont tournés vers moi : mon Journal serait pris d'assaut. Figure-toi un roman sur l'Annexe publié par moi, n'est-ce pas que ce serait intéressant !» Et :*

*«En tout cas, après-guerre, je voudrais publier un roman sur l'Annexe. Je ne sais pas si je réussirai, mais mon journal me servira de document. À part l'Annexe, j'ai d'autres sujets en tête. Je t'en parlerai plus longuement, quand ils auront pris forme.»*

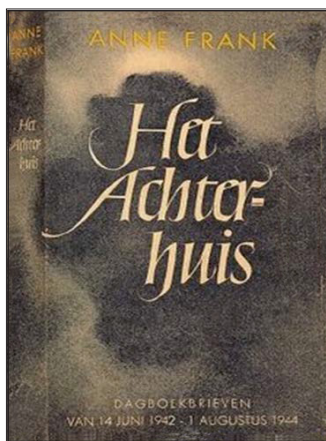
Le scénario qui se présente alors est celui du père d'Anne Frank qui va se retrouver, après la guerre et grâce à celle qui l'a hébergé, en possession des écrits de sa fille, ces mêmes écrits, tellement précieux on l'a vu, que la fillette n'avait même pas pris la peine d'emporter au camp hollandais. Sachant que le plus grand souhait d'Anne était de voir la publication du journal, il consulte certains amis dont la réaction s'avéra «très favorable». Mais un travail de «recomposition» des deux textes de la fillette s'annonce nécessaire où il fera appel pour ce faire, à Isa et Albert Cauvern, un couple d'amis néerlandais. Otto Frank donnera comme raisons à ce remaniement par la suite, la présence de «redites, d'indiscrétions, passages sans intérêt» et plus étonnant, des «omissions», omissions qui furent com-

blées par ses soins. Anne Kling cite à cet égard à la page 191, la réponse du père Frank à Robert Faurisson qui l'interrogera en 1977 :

« *C'était une tâche difficile. J'ai fait cette tâche selon ma conscience.* »

Comme le dit Kling, il n'en a sûrement pas été aussi difficile pour notre ami vu que celui-ci semblait beaucoup apprécier et rédigeait même des poèmes pour les anniversaires dont certains avaient été retranscrits par Anne dans le Journal. Anne Kling nous en donne alors le résultat :

« C'est cette version recomposée sous la supervision d'Otto Frank et de surcroît « mise aux normes internes » par la maison d'édition Contact, qui est publiée en 1947 à Amsterdam en néerlandais sous le titre *Het Achterhuis : Dagboekbrieven van 12 Juni 1942 — 1 Augustus 1944* (*L'Annexe : Notes de journal du juin 1942 — 1<sup>er</sup> août 1944*). Dans la foulée, *Le Journal* est traduit en allemand et en français : l'édition Calmann-Lévy de 1950<sup>(1)</sup>. »



**Version hollandaise  
originale de 1947**

Mais on apprend que c'est à partir de la version anglaise, Anne Frank : *The Diary of a Young Girl* en 1952, que *Le Journal* connaîtra la consécration et le succès mondial et dont nous avons donné un bref aperçu plus haut. Mais la présence de contradictions et divergences entre les différentes versions en poussa certains à se poser des questions sur l'authenticité dudit document, entre autres, Robert Faurisson. C'est en rendant alors visite à Otto Frank

en Suisse pour lui faire part de son opinion que Faurisson, qui avait aussi visité attentivement l'Annexe suite à l'intention d'un tribunal de Hambourg dans le cadre du procès d'Ernst Römer (qui avait été traîné en justice pour avoir justement douté de

1. *ibid.* p.191

l'authenticité du Journal), aurait reçu du premier, alors âgé de 88 ans, la réponse suivante :

*« Mr Faurisson, vous avez théoriquement et scientifiquement raison. Je vous approuve à 100 %... Ce que vous me signalez était en effet, impossible. Mais, dans la pratique, c'est pourtant bien ainsi que les choses se sont passées. »* Ou encore : *« Vous avez tout à fait raison. Dans les explications qu'on donne aux visiteurs, il faut simplifier. Cela n'est pas si sérieux. Il faut rendre cela agréable aux visiteurs. Ce n'est pas la manière scientifique. On n'a pas toujours la chance d'être scientifique. »*

Même si ce tribunal de Hambourg avait demandé cette fois une analyse chimique de l'encre et du papier utilisés dans ce manuscrit, les conclusions n'en avaient malheureusement pas été convaincantes. Mais en tout cas, comme on peut le constater, la vérité ne semble pas avoir grande importance chez tous nos « martyres ». En effet, avec Otto Frank, à l'instar de tous ses congénères précités, le « palpable », le « rationnel », le « concret », le « factuel », le « vérifiable », le « démontrable » et autres qualificatifs relevant du côté objectif, sont tous reléguables au domaine du futile, du secondaire, de l'abstrais, du non-opérant, du sans intérêt, à la grande différence des « témoignages » de la communauté et autres adeptes inconditionnels de la version politiquement correcte, bien au service ceux-là, du dogme de la pensée fanatiquement religieuse où seule la foi et l'idéologie du moment se doivent d'être tenues de la plus haute estime. De plus, le père Frank nous témoigne du caractère miraculeux de la situation qu'il vécut ; il nous dit effectivement que c'était « impossible » mais que « c'est bien ainsi que les choses se sont passées ». Le miracle, on l'a vu, semble être assez endémique chez la plupart de nos rescapés, sinon ils ne seraient plus là pour en témoigner. De même pour le Journal, l'aspect « historique, véridique ou même vraisemblable », nous dit Anne Kling, est « totalement secondaire par rapport à la charge émotionnelle censée s'en dégager. Une charge émotionnelle qui interdit de se poser des questions, forcément malvenues. » (p.192)

Ce serait alors à cause de telles contestations justement que l'Institut d'Amsterdam pour la *Documentation de Guerre* (le RIOD) s'était mis à publier une édition prétendument com-



plète et non remaniée des *Journaux d'Anne Frank* après avoir hérité des manuscrits originaux à la mort du père en 1980, édition « savante » nous dit Anne Kling, dont la concrétisation en 1986 pour la version hollandaise, en 1988 pour l'allemande et 1989 pour l'anglaise et la française, soit après un certain nombre d'années, était censée restituer à peu près l'intégralité des originaux en incluant aussi les passages supprimés par Otto Frank. Mais il appert justement que cette version, la 4<sup>e</sup>, ne comprenait aucune description détaillée, aucun plan de l'Annexe, pourtant présents dans l'édition de 1950. Puis une édition soi-disant « définitive » fut publiée à l'intention du public où la page de garde de la version française parue dans *Le Livre de Poche* 1992, affichait clairement « l'embarras des éditeurs et les difficultés rencontrées à présenter un ouvrage soi-disant autobiographique ». Cette édition révélait en revanche un autre acteur dans l'établissement du texte, soi-disant spécialiste de littérature pour la jeunesse, Mirjam Pressler. Les thuriféraires du fameux *Journal* pensaient alors pouvoir maintenant dormir sur leurs deux oreilles quand une nouvelle « mini-bombe » éclata en juillet 1988 avec la découverte de deux lettres et d'une carte postale écrites par les sœurs Frank en 1940 et adressées à leurs deux correspondantes américaines qui étaient aussi deux sœurs, Betty Ann et Juanita Wagner. L'authentification de ces pièces par la fondation Anne Frank d'Amsterdam ayant été réalisée, le problème de taille provenait de l'écriture d'Anne Frank qui, ayant 11 ans en 1940 et avait d'ailleurs signé Annelies Marie Frank, son nom d'état-civil, était « radicalement différente des spécimens d'écriture, de type adulte, présentés dans les éditions « définitives » : spécimens datant de juillet 1941 (Anne avait alors douze ans) et de juin 1942 (elle en avait treize). » Effectivement, comme nous le dit Anne Kling, il y a de quoi se poser encore bien des questions, d'autant plus que d'autres singularités se rencontraient dans le *Journal*. Outre un certain nombre de lettres, onze exactement, qui furent ajoutées à l'édition française de 1989 et qui étaient tout simplement absentes de celle de 1950, d'autres lettres présentes dans les deux versions affichent des dissemblances telles que nous aurions affaire à deux textes différents donnant ainsi au sens général du document une orientation altérée. De plus, comme nos huit re-



clus vivaient cachés, rappelez-vous, le maintien du silence devait donc être de mise. Il n'en est rien bien au contraire. Robert Faurisson avait soulevé à ce sujet des remarques pertinentes, à propos justement du bruit généré par autant de personnes, et qui furent «superbement ignorées». Parmi les exemples entrant ici en ligne de compte, citons l'aspirateur :

«[...] Margot a cassé l'aspirateur et nous n'avons pas eu de courant de toute la journée. Maman lui a dit : «Mais Margot, on voit bien que tu n'as pas l'habitude de travailler, sinon tu aurais su qu'on n'éteint pas un aspirateur en tirant sur le fil.» » (Ed. 1989)

Mais Anne (Kling) nous rassure, «l'aspirateur cassé va réapparaître, apparemment réparé. Anne (Frank) nous informe que M<sup>me</sup> Van Dann le passait à 12<sup>h</sup>30. Certes, c'était l'heure de la pause des magasiniers, mais ne craignaient-ils pas d'être entendus par d'autres voisins ? » (p. 196)

D'autres détails formidables vont ainsi «confirmer» le côté miraculeux d'autant de mois passés cachés dans l'*Annexe* :

«[...] les rideaux accrochés aux fenêtres dès leur arrivée, lesquelles fenêtres étaient tantôt ouvertes tantôt fermées, le jeune Peter coupant du bois devant la fenêtre ouverte, les allées et venues quotidiennes des «protecteurs», le poêle qui émettait forcément de la fumée, les déchets à évacuer, etc. (1) »

Bien-sûr, pendant tous ces mois de cachette (25 !), pourvoir aux besoins de huit personnes a dû représenter une tâche quelque peu dantesque, comme on peut se l'imaginer. Il n'en fut rien : «[...] si l'on en croît Anne Frank, ce ravitaillement ne semble pas avoir posé de problèmes particuliers. Ceci grâce à l'obligeance de leurs protecteurs qui faisaient un large usage du marché noir et ramenaient régulièrement assez de provisions pour tout le monde. Sans parler de la complaisance du marchand de légumes, parfaitement au courant de leur cachette, et tellement sympa : «*Notre marchand de légumes achète ses pommes de terre à la Wehrmacht et les livre en sacs dans le bureau privé. Il sait que nous nous cachons, et c'est pourquoi il prend soin de venir toujours pendant la pause de midi, quand les magasiniers sont partis*» (4 mars 1943, *ibid.*). Il semblerait que personne, à l'extérieur, ne se soit jamais étonné du manège

1. *ibid.* p.196

de ce marchand de légumes et de ses livraisons régulières en plein jour dans un immeuble de bureaux<sup>(1)</sup>.>

Ce qui est d'autant plus miraculeux que les problèmes d'approvisionnement n'étaient pas absents et qu'ils affectaient non seulement tout le monde mais surtout les Juifs. Anne Kling nous informe à la page 197 qu'à partir «de mai 1942, ces derniers eurent l'obligation de se fournir uniquement dans les épiceries juives où manquaient généralement les produits frais et il leur devint par conséquent très difficile de se procurer fruits et légumes. Mais, encore une fois, cette pénurie n'avait pas gagné l'Annexe : «*Si je ne prends pas beaucoup d'un légume vert que je n'aime pas du tout et mange des pommes de terre à la place, Van Daan et surtout Madame sont choqués et me trouvent bien trop gâtée*» (27 septembre 1942, *ibid.*). Ou encore : «*Margot : un appétit de souris, ne parle pas du tout. Les seules choses qu'elle absorbe : légumes verts et fruits*» (9 août 1943, *ibid.*).>

Comment se fait-il que tout ce petit monde ne fut pas dénoncé plus tôt ? De plus, pourquoi prendre autant de risques avec autant de personnes lorsque l'on veut se cacher ? Pourquoi s'embarrasser d'autant de personnes supplémentaires ? Et chose encore incroyable, on alla chercher le dentiste, Albert Dussel, sans qu'il l'exige mais à la demande d'Otto Frank. Qui plus est, ce huitième occupant qui dut partager la chambrette d'Anne alors que Margot dut «aller se nicher ailleurs», sera «une source de rancœurs et même de danger», quand celui-ci se mettra à tenir une correspondance avec l'extérieur : «*Dussel ne se plie absolument pas au règlement de l'Annexe, non seulement il écrit des lettres à sa femme, mais il entretient aussi une aimable correspondance avec diverses autres personnes [...]* Papa lui a strictement interdit de continuer» (lettre du 18 mars 1943, Ed. 1989).

Comme si cela n'était pas déjà assez, notre dentiste ne semblait pas porté sur le partage des denrées (comme l'indiquait une autre lettre du 1<sup>er</sup> mai 1943). Oui, effectivement, comme le fait remarquer Anne Kling, c'est «plus que curieux. Stupéfiant.» Pour en terminer avec les sujets d'étonnement suscités par le Journal, il faut citer le cas de Karl Silberbauer, celui qui avait arrêté tout notre petit monde et qui avait lu par

1. *ibid.* pp.196-197

la suite le *Journal*, qui aurait déclaré aux journalistes hollandais venus l'interroger en 1963, son incompréhension face à la connaissance des chambres à gaz par Anne Frank : « **« Nous ignorions tous, dit-il, ce qui attendait les juifs. Je ne comprends surtout pas comment Anne dans son *Journal* pouvait affirmer que les juifs étaient gazés** »<sup>(1)</sup>. »

En effet, Anne Frank, dans deux lettres notamment, celles du 9 octobre 1942 et du 3 février 1944 respectivement, évoque les informations de la radio anglaise concernant les chambres à gaz :

*« Si cela se produit déjà en Hollande, qu'est-ce que ce doit être dans les régions lointaines et barbares dont Westerbork n'est que l'antichambre ? Nous n'ignorons pas que ces pauvres gens seront massacrés. La radio anglaise parle de chambres à gaz. Peut-être est-ce encore le meilleur moyen de mourir rapidement. J'en suis malade ».* Et puis :

*« La radio anglaise a toujours dit la vérité. Admettons même que leurs émissions soient exagérées, ça ne vous empêchera pas de reconnaître la réalité. Car vous ne pouvez nier le fait que des millions de gens paisibles soient assassinés ou gazés sans aucun ménagement, en Russie aussi bien qu'en Pologne ».*

Sil'onsonge un instant au caractère secret de l'« *Endlösung* », la fameuse *Solution finale*, ces lettres seraient du reste très curieuses mais il faut signaler à cet effet un compte-rendu de la BBC le 2 juin 1942 à propos de l'enquête menée par ce syndicat socialiste juif antisioniste qu'était le Bund sur la Shoah ; selon ce compte-rendu, le rapport du Bund « *détaille les massacres, parle du premier des centres d'extermination, cite Chelmno et ses camions à gaz — « mille personnes sont gazées tous les jours » —, et fournit un premier bilan : 700 000 juifs sont déjà morts* » (cité dans *Pacte avec le diable* de Fabrizio Calvi, 2005).

Ainsi, Anne Frank s'en est-elle peut-être inspiré mais d'après Anne Kling, ces informations servaient de propagande de guerre auprès des Alliés et qu'apparemment, même les populations juives les plus concernées, celles vivant en Europe de l'Est, n'y croyaient pas. Un exemple flagrant en est fourni par les Juifs hongrois qui ne connaissaient même pas le « nom

1. Cité par Anne Kling et souligné par moi.

d'Auschwitz-Birkenau en mai 1944 en s'y laissant conduire par centaines de milliers sans opposition». Mais le meilleur exemple de cette ignorance est donné par Simone Veil qui était alors une contemporaine d'Anne Frank et qui avait déclaré en février 1985 : *« J'avais seize ans et demi lorsque j'ai été déportée de Drancy à Auschwitz avec ma famille. Après deux jours et demi de voyage en train, je suis arrivée à Auschwitz-Birkenau. C'était le 15 avril 1944. On nous a poussés hors des wagons, de nuit, sous la lumière d'immenses projecteurs. [...] Puis hommes et femmes ont été séparés. Nous ne croyions pas alors aux histoires de chambre à gaz. Pour nous, il ne pouvait s'agir que d'un effroyable mensonge »*. Et comme le fait lumineusement remarquer Anne Kling à la page 201, non pas sous les projecteurs immenses d'Auschwitz mais sous ceux des faits, « il est curieux de constater que ce qui était un effroyable mensonge pour Simone Veil en avril 1944, était une certitude pour Anne Frank en octobre 1942. »



**Etty Hillesum**  
la « rivale » d'Anne Frank

Anne Kling termine ainsi son chapitre sur Anne Frank en nous apprenant qu'une autre personne avait tenu à la même époque elle aussi, un journal, **Etty Hillesum**, dont les écrits, bien que « remarquables », ne furent publiés qu'en 1981 et dans lesquels cette dernière livrait dans son journal ses « réflexions d'ordre personnel et métaphysique, dans le contexte très particulier de la persécution des juifs à Amsterdam durant la guerre. » On pourrait arguer que, la condition des Juifs étant mise en avant elle aussi dans les écrits

de cette jeune Juive hollandaise, ceux-ci auraient dû également jouir de soutiens importants quant à une publication rapide mais un élément plaidait justement davantage en faveur de ceux d'Anne Frank et que nous donne la deuxième Anne,

même si ceux d'Etty Hillesum sont, d'après elle, supérieurs à ceux des réflexions d'une lycéenne, même douée :

« Mais précisément pour cette raison, [...], ils ne pouvaient prétendre à la diffusion populaire qui est celle du *Journal d'Anne Frank*. C'est bel et bien ce dernier, et lui seul, qui offre aux scolaires dont il est une lecture de base facile d'accès le socle émotionnel qui le rend à ce jour irremplaçable<sup>(1)</sup>. »

Concernant maintenant les travaux critiques menés sur la version anglaise, il est approprié de revenir sur le livre déjà cité, *The Diary of Anne Frank — A Hoax*, écrit par un ancien témoin de Jéhovah suédois, Ditlieb Felderer (que l'on a brièvement cité plus haut) ; nous disons « ancien » car c'est justement le rôle de premier plan qu'il tint dans la branche révisionniste qui le vit excommunié et *in fine*, expulsé de la secte en question. Et comme on pouvait s'y attendre, persécuté par les partisans et fanatiques de l'Holocauste pour couronner le tout. Nous allons nous appesantir un tant soit peu sur son ouvrage remarquable vu qu'il couvre des éléments non passés en revue par Anne Kling. Il évoque par exemple les changements stylistiques que l'on serait en droit de voir survenir dans les écrits d'une fillette passant de 13 à 15 ans. Il nous dit à la page 13 : « Par exemple, dans la 5<sup>e</sup> édition de la page 38, brochure officielle appelée *Anne Frank Foundation Amsterdam* (AFFA), sont montrées aux pages 6 et 10 des orthographes variées de la fillette à des âges différents. On ne nous montre manifestement pas son écriture à des âges différents. La brochure se concentre à la place sur des problèmes secondaires sans importance. C'est sûr, plusieurs exemplaires de sa propre écriture seraient ici les bienvenus. À la fin de la brochure, à la page 36, on nous montre finalement un extrait prétendant appartenir à Anne Frank (Fig. 13), alors âgée de 15 ans. Cet extrait, d'une manière ou d'une autre, le seul donné dans cette brochure, ne correspond pas à notre perception d'une fille de cet âge. Il n'a certainement pas de relation avec l'écriture qu'on trouve dans le N° de *Life*, International ed., du 15 septembre 1958<sup>(2)</sup>. »

Ditlieb Felderer donne alors aux pages 38, 40 et 41 de son ouvrage des exemples d'écritures différentes de notre jeune hé-

1. *ibid.* p.202

2. *in* Ditlieb Felderer, *op. cit.*, p.13

roïne, tirés des versions en langues étrangères. Felderer soulève alors à la page 14 des questions pertinentes au sujet de toute cette affaire : **«Pourquoi par exemple, au lieu de toutes ces histoires d'atrocité et de propagande sioniste apparaissant à la Maison d'Anne Frank, ne nous montre-t-on pas le vrai matériel d'origine de premier ordre d'Anne Frank<sup>(1)</sup> ?**



**Couverture de *Life* du 15 sept. 1958**  
**Autre échantillon supposé**  
**de l'écriture d'Anne Frank**

Pourquoi le véritable «journal» n'est-il pas exhibé à ce centre, un endroit beaucoup plus approprié pour un documentaire de la sorte que dans un soi-disant coffre-fort bancaire en Suisse ?» Eh bien-sûr, les autres documents originaux d'Anne Frank, à savoir les fameuses nouvelles, collection de fables et petites expériences personnelles, devraient aussi être du menu mais là encore on fait chou blanc. Felderer fait remarquer que «Mr Frank est si peu

concerné au sujet de «ses» documents qu'il n'a même pas pris la peine d'en exhiber des photocopies au musée !» Il nous fait comprendre que la Fondation Anne Frank ne devrait avoir aucune difficulté à exhiber de tels documents dans des vitrines adaptées, elle, qui est constamment en train de réclamer des fonds. Et pourtant, rien de tout cela ; attitude que Felderer donne comme indice aux chercheurs scrupuleux selon lequel il y aurait anguille sous roche. Le volume 4 de la *New Encyclopedia Britannica* de 1975, page 279, aurait alors indiqué en outre l'immensité du canular en nous informant que : «*La cachette sur Prinsengracht Canal est devenue un musée et un*

1. C'est toujours nous qui soulignons.

LIEU SAINT. *En 1957, 2000 jeunes Allemands ont marché sous la pluie vers le camp où Anne mourut* ».

Felderer s'est penché également sur la taille du *Journal* en question dont il est possible de juger grâce à une photo présentée à la page 5 de la brochure susmentionnée et selon laquelle, celui-ci serait « plutôt minuscule et de conception moderne ». Cela serait de plus confirmé par une déclaration où le carnet était gardé, ou fut trouvé, à l'intérieur de cahiers d'exercice, déclaration provenant d'un dépliant, *A Brief Guide to the Anne Frank House*, page 3 :

« Lorsque Miep et Elly, amis loyaux de la famille cachée, faisaient du rangement, elles trouvèrent les cahiers d'exercices dans lesquels Anne gardait son journal. » Felderer nous fait remarquer le mot journal, bien écrit au singulier. Et bien-sûr, comment alors une œuvre d'une telle longueur (plus de 230 pages imprimées dans l'édition Cardinal) a-t-elle pu tenir dans un journal aussi petit ? Là encore, le côté miraculeux cher à nos protagonistes a probablement dû se mettre de la partie, surtout si l'on sait que de l'aveu même d'Otto Frank, tout dans le Journal ne fut pas imprimé. Le seul moyen de savoir ce qui est resté « à l'écart » dans le manuscrit d'origine serait évidemment de retrouver ce dernier. Certains, à l'instar de Frau Minna Becker parlaient même de 3 journaux intimes, *drei festen Tagebuchern* I, II et III, et ce, sans donner leurs dimensions. Felderer mentionne alors une photographie du journal suédois *Expressen* du dimanche 10 octobre 1976, p. 7, figure 1, où l'on peut voir Mr Frank tenir le « journal » dans ses mains et qui s'avère être d'un grand format. Ceci, sans parler des bordures droites du *Journal* sur cette photo et des mêmes bordures, cette fois, aux coins arrondis de celui de la brochure.

Felderer en vient maintenant à la constitution même du *Journal* où nous demeurons toujours dans la conjecture. En effet, les renseignements que nous sommes en droit d'obtenir demeurent insaisissables : « Quelle sorte de couverture possédait le *Journal* ? Combien de pages écrites et non-écrites avait-il ? Comment les pages étaient-elles attachées : cousues, agrafées, scotchées ou collées ? Quel est son poids total ? Quelle structure le papier avait-il ? Quel(s) instrument(s) fut(ren)t utilisé(s) pour l'écrire : crayon, stylo-plume ou autre



*chose* ? Utilisa-t-on de l'encre ou un colorant à base d'aniline ? De quelle couleur était l'écriture ? Quelle était la couleur des pages où les entrées furent réalisées ? Les pages étaient-elles lignées — si oui, comment ? Y avait-il des choses collées ou attachées aux pages ? Peut-on y trouver des marques révélatrices quelconques ? Y avait-il de la ficelle autour du document ? Les coins étaient-ils droits ou arrondis, etc.<sup>(1)</sup> ?

George Stevens, dans sa préface de l'édition Cardinal, donne une description concordant plus ou moins avec celle de la brochure de l'AFFA (Fondation Anne Frank à Amsterdam), à savoir « *un petit livre-journal à damiers rouges et relié en toile* » ; la photo de la brochure de l'AFFA, quant à elle, représente « *une sorte de livre à damiers relié peut-être en plastique, ayant une sorte de mécanisme de verrouillage* ». Peut-être, avait-il, nous dit Felderer, une bande de l'autre côté pouvant être attachée et fermée avec une clé et il ressemblait de plus à un carnet d'écolier moderne. Mais, comme on l'a vu, il ne ressemblait en rien à celui du journal suédois. Comme si les contradictions ne suffisaient pas, Felderer relève encore la description du fameux journal lui-même où Anne Frank est censée avoir dit : « *Je n'ai pas l'intention de montrer à quiconque ce CARNET DE NOTES À COUVERTURE EN CARTON* (souligné par Felderer) *portant le fier de nom de 'journal'*. » (AFFA :14 ; Cardinal éd. :2) La question est alors posée en haut de la page 16 : « *La photo de l'AFFA d'un journal relié en plastique ou en toile avec mécanisme de fermeture ressemble-t-elle à un carnet de notes cartonné ? Difficilement.* »

La conclusion inhérente à la constitution du fameux *Journal* serait par conséquent la question de savoir comment quiconque d'une certaine probité, pourrait faire passer cette œuvre pour une production authentique de cette fille. Et Felderer ne manque pas de nous signaler que « *nombreux parmi ceux impliqués à la naissance de ce canular ne sont plus là, rendant ainsi difficiles les recherches sur les points vitaux.* » Et puis, « *Ces rares détracteurs qui osèrent exprimer leur critique furent tous singulièrement rejetés comme étant Antisémites* »<sup>(2)</sup>.

1. *ibid.* p.15

2. Le soulignement est le nôtre.



Une autre contradiction de taille relevée par notre auteur excommunié concerne celle entre les quartiers exigus de l'Annexe et le fait par exemple qu'Anne Frank « *écrivait tranquillement ses mots dans le petit journal VU UNIQUEMENT PAR ELLE* » (préface de l'éd. Cardinal). Comment huit personnes entassées dans un espace aussi exigu ont-elles pu ne pas avoir vu ou entendu parler du Journal ? La réponse sûrement encore du secteur du miracle.

Du côté des talents de notre jeune héroïne, il faut citer un passage de la page 13 de la brochure de l'AFFA : « On devait s'ATTENDRE à trouver des PETITES PREUVES EXTERNES du talent d'Anne. Quand elle allait se cacher, elle n'était pas une rédactrice de journal intime digne de beaucoup d'attention » (souligné en majuscules par Felderer). Voilà donc le genre d'excuse trouvé afin de pallier le nombre insignifiant de personnes pouvant attester des « talents littéraires » d'Anne Frank. Comme nous le dit si bien Felderer, « Si une excuse avait été inventée, une meilleure n'aurait pu être donnée. »

Puis, dans « *l'épilogue* » de la version Cardinal, on nous informe que : « À l'exception de TRÈS PEU DE PASSAGES étant de PEU D'INTÉRÊT POUR LE LECTEUR, le TEXTE ORIGINAL A ÉTÉ IMPRIMÉ. » Après avoir souligné les mots marquants de cet épilogue, notre excommunié suédois demande alors : « Comment se fait-il que si seulement « très peu de passages » apparemment de « peu d'intérêt pour le lecteur » furent laissés de côté, que le monde eut droit à un livre intégral prétendant être ses écrits ? [...] Qu'est-ce qui fut exclus et pourquoi ? » (p.17)

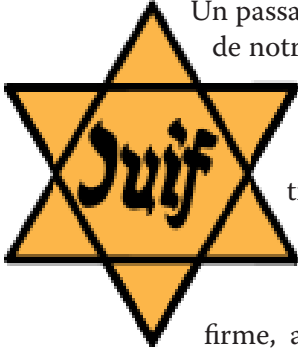
Nous trouvons en outre certains passages relatifs à la vie sexuelle d'une adolescente, une histoire laissant, d'après Felderer, « l'impression d'être le produit de quelqu'un essayant d'inventer l'état d'esprit d'un enfant mais sans y parvenir, l'aspergeant de portions « *sexy* » pour vendre l'histoire. Nous n'avons pas besoin ici de plonger dans les versions variées en circulation pour en déduire que ces portions qui furent omises concernent du sexe mature. Nous avons du mal à croire que cette fille, vivant dans des « quartiers aussi exigus » fût jamais impliquée dans ces choses. » Effectivement, nous nous posons la question nous aussi : comment une jeune adolescente pourrait-elle se préoccuper de tels rapports non seulement en

absence de toute intimité vu l'espace de vie très restreint qui caractérisait l'*Annexe*, et d'autre part en ce temps de guerre où l'obsession de nos malheureux locataires devait plus logiquement être tournée du côté de la discrétion la plus grande possible ? Comme on l'a vu juste avant, il n'en fut rien. Felderer donne une explication plausible si on la considère à partir d'un contexte moral juif où les enseignements proviennent de sources talmudiques car, nous dit-il, l'histoire ne nous donne pas l'impression d'avoir été écrite par une jeune fille saine mais comme étant plutôt l'œuvre de quelque(s) personne(s) essayant de monter en épingle quelque chose d'inventé. L'histoire sent l'œuvre dont l'objectif principal est la vente et l'utilisation à des fins de propagande. Même si les sources talmudiques, comme nous le rappelle Felderer, ne sont certainement pas étrangères à une perversité sexuelle, certains Juifs orthodoxes avaient du mal à digérer ces passages « *sexy* » en exprimant leurs objections au *Journal*. La brochure de l'AFFA citait notamment la jeune Anne qui « regrettait de ne pas avoir ses premières règles » mais que « petit à petit, toutefois, ces signes d'immaturation [...] diminuèrent. [...] Probablement, la mesure la plus frappante de ces changements fut sa LIAISON AMOUREUSE avec Peter Van Daan. »

Felderer poursuit dans son ouvrage en relevant notamment les curiosités concernant les entrées de date du *Journal* (très peu nombreuses au début puis augmentant au moment de la progression de sa liaison amoureuse), l'utilisation de surnoms (Pim pour le père Frank qui semble aller à l'encontre de règles de politesse dans une telle famille) et bien-sûr les gazages (sujet abordé avec Anne Kling). Ajoutons ici que Felderer explique que les Frank avaient probablement beaucoup de temps à écouter la radio, vu qu'ils n'avaient pas grand-chose d'autre à faire. « Les programmes radio anglais diffusaient constamment des histoires de propagande horribles au sujet des atrocités allemandes commises et vu que les Frank haïssaient les Allemands, ils prirent bien-sûr ces histoires fictives pour vraies<sup>(1)</sup>. » Il est bon ici de mentionner ce que la BBC diffusait déjà en décembre 1941, grâce au fomenteur de troubles Thomas Mann : « *Dans les hôpitaux allemands, les blessés*

1. *ibid.* p.19

*graves, les vieillards et les faibles SONT TUÉS PAR DU GAZ EM-POISONNÉ — dans une seule institution, 2 à 3000, a dit un médecin allemand* » (tiré du livre *The Hoax of the 20<sup>th</sup> Century* de A. R. Butz, cité par Felderer).



Un passage pour le moins révélateur de l'étude de notre ancien témoin de Jéhovah concerne la fameuse étoile jaune dont le *Journal* justement attribue l'origine aux Allemands, et de l'étoile en question, et du port de celle-ci, ceci, une fois encore, afin de faire grand cas de cette autre affaire. En effet, «une note de bas de page, nous dit-il, affirme, après l'affirmation «*Les juifs doivent p o r t e r une étoile jaune*» que : «*Pour les distinguer des autres, tous les juifs furent forcés par les Allemands de porter, de manière visible et proéminente, une étoile jaune à six pointes*» (20 juin-42 :3). On nous dit «*l'étoile jaune tape-à-l'œil parlait d'elle-même*» (9 juillet-42 :14 ; comparez : Dussel la portant sur son manteau<sup>(1)</sup> (17 nov.-42 :45)» Jusqu'ici, me direz-vous, rien de vraiment extraordinaire mais voici la suite : «La brochure de l'AFFA a trois images à la page 18 où l'étoile est bien visible.

Observez toutefois la seconde image à droite et vous y découvrirez au centre l'étoile de David<sup>(2)</sup>, bien mise en évidence dans un service religieux «juif». La vérité est que bien-sûr, la *Magen David* a été pendant longtemps, outre la *Ménorah* — candélabre à 7 ou 9 branches — le symbole juif le plus proéminent. **Ce furent en fait les dirigeants juifs eux-mêmes qui exigèrent que les juifs la portent bien en vue et fièrement<sup>(3)</sup>.** Plus de six ans avant que la loi oblige les juifs à porter l'étoile, le rédacteur-en-chef de



1. *ibid.* p.20

2. NDLA – *maguen David* ou *mahgen Dawid*, littéralement «bouclier de David» et *Magen David* dans le texte de Felderer,

3. C'est nous qui soulignons.

l'hebdomadaire sioniste *Juedische Rundschau* fut le premier à forger et populariser le slogan au sujet de l'étoile jaune que les juifs furent forcés de porter par la suite : « *Portez-le fièrement, l'emblème jaune* ». Si la Croix-Rouge pouvait montrer une croix, les nazis leur Svastika, l'Armée du Salut leurs emblèmes, etc., il y a peu de raisons pour lesquelles les juifs ne pourraient pas porter leur emblème le plus cher sans qu'on leur nuise. En effet, le tout premier n° de *Die Welt*, la revue sioniste de (Theodor) Herzl, la portait comme son emblème<sup>(1)</sup>. C'est évidemment l'emblème du drapeau national (anciennement sioniste) de l'état d'Israël.

« Voyant que la plupart des gens ne sont pas conscients de ces faits », nous informe-t-il, « les sionistes l'ont utilisée (l'étoile jaune) comme preuve de leur cruelle persécution. » Ditlieb Felderer parle alors en toute connaissance de cause des témoins de Jéhovah qui, « n'ayant jamais affirmé qu'ils porteraient fièrement un signe, furent forcés d'en porter un. Dans leur cas, on peut dire qu'ils furent punis à porter un signe **mais certainement pas les juifs qui désiraient eux-mêmes le porter. Si Hitler avait eu l'intention de faire honte aux juifs, il aurait pu les forcer à porter le bonnet d'âne traditionnel. Il leur demanderait difficilement de porter leur symbole le plus cher s'il avait voulu les punir en le portant** »<sup>(2)</sup>. Il est possible que ces parties au sujet de l'« étoile jaune » soient des interpolations ou du moins, certaines d'entre elles<sup>(3)</sup>. »

Vu l'étude importante et complète réalisée par Ditlieb Felderer sur le *Journal d'Anne Frank*, nous passerons sur d'autres éléments curieux comme l'*Annexe* secret et la mystérieuse porte, les vitres recouvertes de papier, la nourriture à profusion, le caractère d'enfant gâtée d'Anne Frank la révélant d'une nature loin d'être attachante, les querelles incroyables entre nos occupants de l'*Annexe*, le complexe anal (caractéristique typique de nombreux Juifs, présente dans le *Journal* que Felderer illustre en citant deux exemples ayant apporté une contribution dans ce domaine, celui de Charlie Chaplin « remuant notamment son derrière devant les spectateurs » et

1. *ibid*

2. Nous soulignons à nouveau.

3. *ibid.*

celui de Sigmund Freud avec sa théorie selon laquelle une « obsession portée sur l'anus est la principale influence de notre développement émotionnel ») et l'extravagance sexuelle, entre autres.

Nous donnerons donc le mot de la fin à celui qui consacra un ouvrage intégral sur le *Journal d'Anne Frank* et pour lequel il fut excommunié et persécuté ; voici des extraits tirés d'une rubrique intitulée *Colporteurs de haine et Bellicistes*, aux pages 20 et 21 : « Nous en apprenons beaucoup au sujet de la véritable intention du journal lorsque nous observons la façon avec laquelle il paraît aux perdants de la guerre. Le journal a été annoncé comme le document le plus véridique à sortir de la Deuxième Guerre Mondiale montrant les cruautés du peuple allemand sous Hitler. L'un des objectifs principaux de Mr Frank et de ses acolytes était manifestement **de perpétuer la haine contre les Allemands, donner l'impression que les juifs étaient les seules véritables victimes de ces événements tragiques tout en donnant au monde une excuse aux juifs à évincer en barbares de leur patrie les Palestiniens.** [...] Par l'intermédiaire de livres, articles de journaux, articles condensés de magazines, films, pièces de théâtre, jeux d'école, disques, tourisme et autres projets, le monde fut conditionné en entendant parler d'Anne Frank et continue toujours d'en entendre parler. C'est pourquoi la « légende » d'Anne Frank ne doit jamais disparaître. Si elle tombe et meure, toute la conspiration sioniste tombera avec. *« Si vous ne nous soutenez pas, nous rappellent-ils, vous êtes tout aussi cruels et coupables que ces fichus Allemands qui envoyèrent par le train, Anne Frank à sa mort et six millions d'autres juifs »*. Le cri ne doit jamais mourir. Il ne doit jamais mourir. Et quelle personne sensible désirerait que cela survienne à quelqu'un, encore moins un enfant ! »



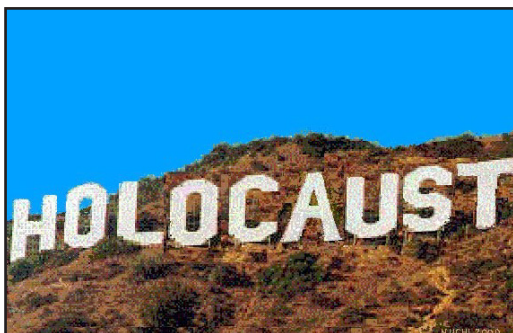
---

## CHAPITRE V

### L'Audiovisuel au service des « martyrs »

On l'a vu précédemment, la famille Frank passait beaucoup de temps à écouter la radio ; celle-ci représentait à cette époque un outil de propagande formidable, vu qu'il apportait par de la parole vivante la confirmation de l'idée que tout un chacun pouvait se faire d'événements qui, rapportés jusque-là dans les journaux, restaient couchés sur papier. Les Frank avaient donc pu se rendre compte, grâce aux diffusions de la BBC, des 'gazages' de leurs malheureux coreligionnaires et prendre ainsi part psychologiquement à ce drame généralisé. Mais une autre étape fut franchie au fil des progrès de la technologie en venant combler le seul trou qui existât alors, celui qui empêchait d'avoir une confirmation 'imagée' des événements en question. L'arrivée de la télévision et du cinéma furent donc l'occasion pour les propagandistes acharnés de la cause holocaustique de faire avancer plus considérablement encore leurs chances de gagner à leur cause un public de plus en plus nombreux ; ainsi, l'Holocauste, pour espérer devenir une nouvelle religion universelle se devait-il impérativement de bénéficier autant que faire se peut de ce nouveau média fantastique. En effet, la confirmation par l'image de paroles entendues peut supprimer une très grande part de doute, permettant ainsi d'orienter et de formater à dessein l'opinion des masses. Nos adeptes et thuriféraires de la Shoah ont donc mis les bouchées doubles, de peur de voir glisser pareil média entre les mains d'individus susceptibles de retarder leurs projets de contamination planétaire. C'est donc fort logiquement qu'ils se sont mis en quête de mettre le grappin sur ce qui allait devenir un autre symbole mondial, Hollywood.





N'ayez crainte mes amis,  
la Colline veille à votre éducation...

Grâce notamment aux efforts inlassables d'institutions telles la Ligue Anti-Diffamatoire (Anti-Defamation League, ADL), de moins en moins d'Américains, d'après un son-

dage cité par le Juif Joel Stein dans un article du *Los Angeles Times* du 19 décembre 2008, croiraient en l'affirmation selon laquelle «les juifs contrôlent Hollywood» (22 % en 2008 contre 50 % en 1964). Voici donc un petit aperçu de la façon avec laquelle Hollywood est profondément juive :

- ❑ **News Corp.** . . . . . : Président Peter Chernin (☆) ;
- ❑ **Paramount Pictures** : Président Brad Grey (☆) ;
- ❑ **Walt Disney Co.** . . . . : Directeur Robert Iger (☆) ;
- ❑ **Sony Pictures** . . . . . : Michael Lynton (*surprise, juif hollandais*) ;
- ❑ **Warner Bros.** . . . . . : Président Barry Meyer (☆) ;
- ❑ **CBS Corp.** . . . . . : Directeur Leslie Moonves  
(*tellement juif que son grand-oncle fut le 1<sup>er</sup> premier ministre d'Israël*) ;
- ❑ **MGM.** . . . . . : Président Harry Sloan (☆) ;
- ❑ **NBC Universal** . . . . . : Directeur Jeff Zucker (*méga-juif*)<sup>(1)</sup>.

Voici maintenant les commentaires du célèbre acteur américain Marlon Brando lors de son passage chez Larry King il y a maintenant pas mal d'années (le 9 avril 1996) :

*«Hollywood est dirigée par les juifs ; elle est la propriété des Juifs –et ils devraient avoir plus de sensibilité à propos du problème des gens qui souffrent. Parce que... nous avons vu... les latinos, nous avons vu les Chinetoques, nous avons vu les dangereux Jap bridés, nous avons vu les malins Philippins, nous avons tout vu mais nous ne voyons jamais le youpin. Parce*

1. [jewwatch.com/jew-entertainment-hollywood-jewish-monopoly.html](http://jewwatch.com/jew-entertainment-hollywood-jewish-monopoly.html)

*qu'ils savaient parfaitement bien que c'est là où vous fixez les (limites). »*

Le site du journaliste américain Jeff Rense avait fait paraître un article de Ben Stein intitulé *Do Jews Run Hollywood ?- You Bet They Do...& What Of It ?* (*Les Juifs dirigent-ils Hollywood ? — Encore heureux que oui...& qu'est-ce que ça peut faire ?*), avec ces paroles de Marlon Brando en introduction qui avaient scandalisé les ondes. Nous apprenons de la bouche de cet autre Stein qu'il «est d'abord extrêmement clair à Hollywood, que les Juifs sont, pour ainsi dire, en «charge» d'Hollywood d'une façon non reproduite dans aucun autre grand marché, à l'exception peut-être des vêtements ou de la ferraille ou des boîtes pliantes.»

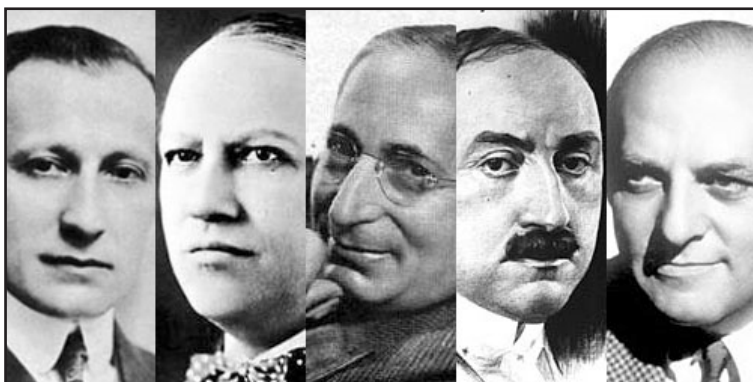
- ♦ «À la puissante Paramount, l'actionnaire dirigeant est Sumner Redstone. Le chef de studio est Jon Dolgen. Chef de production, Sherry Lansing — tous membres de la tribu.
- ♦ «Dans la titanique Disney, le PDG est Michael Eisner, le Juif le plus assimilé du monde, qui pourrait tout aussi bien être presbytérien. Directeur adjoint Michael Ovitz, champion de karaté mais aussi juif. Chef de studio Joe Roth.
- ♦ «Dans la société nouvellement revitalisée ICM, les chefs sont Jeff Berg et Jim Wiatt. Dans la toujours dominante CAA, Jack Rapke et d'autres membres de ma foi prédominant. Chez William Morris, Jon Burnham et d'autres Juifs dominent dans l'ensemble.

«Cela a toujours été vrai à Hollywood. Les anciens fourreurs qui créèrent Hollywood, étaient des immigrants juifs d'Europe de l'Est, et tout le grand édifice de fabrication imaginaire à Hollywood est leur œuvre. Des noms tels que Zukor et Lasky et Goldwyn et Cohn sont la fondation de culture de masse en Amérique et dans le monde<sup>(1)</sup>.»

Comme nous le rappelle le journaliste français Henri de Fersen dans *L'Imposture Antiraciste* (publications HdF, p. 210), «les pionniers d'Hollywood étaient tous membres des B'naï B'rith... Le cinéma, c'est le triomphe du virtuel. Le trotscomunautaire s'y sent comme chez lui. Le cinéma permet de

1. [rense.com/general21/bet.htm](http://rense.com/general21/bet.htm)

montrer les événements non pas tels qu'ils sont, mais tels qu'on voudrait qu'ils soient. [...] Créé par les francs-maçons Lumière, le cinéma est la plus formidable arme qui soit, gonflant le moral des uns, culpabilisant les autres, incitant à la haine les troisièmes... La raison pour laquelle les gauchistes contrôlent le cinéma est évidente : qui finance les films ? Les banques et les trusts. Qui sont les communistes ? Les membres d'un parti financé par les banques et les trusts. Pourquoi les banques et les trusts financent-elles le communisme ? Parce que le communisme n'est que l'application du Talmud. »<sup>(1)</sup>



Éminents fondateurs des industries du «rêve» américain de gauche à droite : *Adolph Zukor (Paramount), Carl Laemmle (Universal), Louis B. Mayer (MGM), William Fox (20<sup>th</sup> Century Fox) et Harry Cohn (Columbia). Manquent les frères de la Warner Bros (Harry, Albert, Sam et Jack Warner), Samuel Goldwyn (Goldwyn Pictures Corporation) et Jesse L. Lasky (cofondateur de Paramount avec Adolph Zukor).*

Ayant bâti un empire dans un domaine aussi prometteur, nos protagonistes ne tardèrent pas, au sortir du deuxième conflit mondial, à user des formidables moyens à leur disposition afin de répandre de manière plus convaincante encore, l'horreur de l'Holocauste. En effet, le site très officiel *Wikipedia*, ayant dressé la liste (non exhaustive) des productions cinématographiques hollywoodiennes ou autres traitant du génocide

1. C'est nous qui soulignons.

en question, en donnera six pour les années 1940, dont la première en 1946, intitulée *The Stranger*, réalisée par et avec Orson Welles, et qui représenterait le premier long-métrage à inclure des scènes de camps de concentration. D'autres pays avaient suivi la voie tracée par nos pionniers afin d'emboîter le pas à la machinerie hollywoodienne sans jamais s'écarter d'un pouce de la voie idéologique du politiquement correct. Et c'est ainsi que la Pologne produisit trois films pendant cette décennie, ou faudrait-il plutôt dire, fin de décennie ou demi-décennie, dont un en partenariat avec l'état d'Israël (1 en 1947, 2 en 1948) :

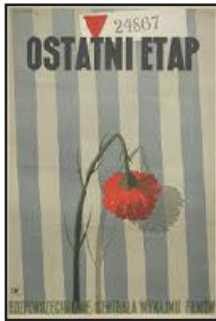
- 1947 *Ostatni etap* (*The Last Stage — La dernière étape*) de Wanda Jakubowska, premier drame connu de l'Holocauste ;
- 1948 *Ullica Graniczna* (*Border Street — La Vérité n'a pas de Frontière*) de Aleksander Ford ;
- 1948 Pologne/Israël *Unzere kinder* (*Our Children — Nos Enfants*) de Natan Gross/Shaul Goskind.

La décennie se terminait alors avec deux productions américaines, une en 1948 de Fred Zinnemann, *The Search*, avec Montgomery Clift, et une autre (américano/ouest-allemande) en 1949 de Herbert B. Fredersdorf et Marek Goldstein, *Lang is der Weg* (*Long Is The Road*).

Six productions du genre seront au programme des années 1950 dont par exemple celle de 1953, réalisée par Edward Dmytryk, *The Juggler* (*Le Jongleur*) mettant en vedette l'acteur juif Kirk Douglas, de son vrai nom Issur Danielovitch Demsky. Et bien-entendu, sans oublier celle brièvement évoquée dans le chapitre précédent, réalisée par George Stevens en 1959, *Le Journal d'Anne Frank*, ayant récolté trois Oscars. C'est surtout à partir des années 60 que les productions vont s'accroître significativement avec quelque quinze titres dont celle du cinéma français, *L'Armée des Ombres* (1967), réalisée par le cinéaste juif Jean-Pierre Grumbach, plus connu sous le nom de Jean-Pierre Melville. À noter que cette même année eut droit à une autre variante du *Journal d'Anne Frank* pour la télévision. Et puis une vingtaine de films dans la décennie 1970 et une trentaine dans les années 80 où le relais fut transmis cette fois à un autre membre de la Tribu, le bien-nommé Claude Lelouch

avec *Les Uns et les Autres* en 1981 ; citons aussi l'adaptation cinématographique du livre de Martin Gray (cf plus haut) en 1983, *Au Nom de tous les Miens*, réalisation franco-canadienne de Robert Enrico et le film de Louis Malle de 1987, *Au Revoir, Les Enfants*. Viennent ensuite 52 films pour la décennie 1990 et un peu moins, une bonne quarantaine pour les années 2000.

Quelques matériaux promotionnels (affiches) des films en question :



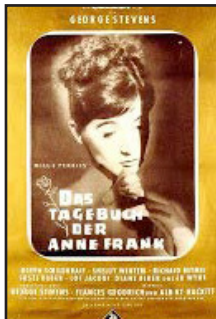
Edward Dmytryk  
(USA, 1953)



Wanda Jakubowska  
(Pol., 1947)



Louis Daquin  
(Fr., 1951)



George Stevens  
(USA, 1959)



Robert Enrico  
(Fr./Can, 1983)



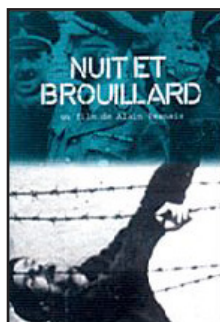
Louis Malle  
(Fr., 1987)

Quant aux films-documentaires, comme on peut l'imaginer, ils ne sont pas en reste non plus :

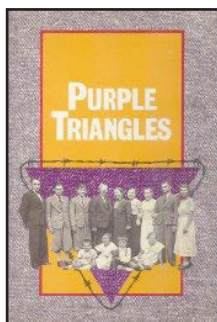
- ♦ 9 productions pour les années 40 dont 5 rien que pour la seule année 1945 où l'on découvre entre autres cinéastes, George Stevens (celui du premier film sur Anne Frank), Aleksander Ford (réalisateur du film polonais plus haut) et

un certain Alfred Hitchcock avec *Memory of the Camps*, vers 1946, non terminé et reconstruit par American PBS ;

- Le réalisateur français Alain Resnais avait, quant à lui, réalisé en 1955 le seul documentaire de cette décennie et intitulé *Nuit et Brouillard* ;
- 8 productions pour les années 1960 ;
- 4 pour les années 1970 ;
- 26 pour les années 1980 ;
- 69 pour les années 1990 ;
- 48 pour les années 2000.



**Alain Resnais**  
(Fr., 1955)



**Martin Smith**  
(UK, 1991)

Comme nous pouvons le constater, c'est la décennie 1990 qui semble la plus féconde en œuvres du genre et c'est aussi celle qui vit en France la promulgation de la loi dite Fabius-Gayssot, désignation courante de la loi française n° 90-615 du 13 juillet 1990, loi « *tendant à réprimer tout acte raciste, antisémite ou xénophobe* ». Il faut savoir que « la proposition de loi officielle du député communiste Jean-Claude Gayssot et du sénateur communiste Charles Lederman » à l'origine de ladite loi, fut d'abord inspirée par le rabbin Sirat et l'historien Pierre Vidal-Naquet. Mais Robert Faurisson va encore plus loin en nous disant qu'elle avait un précédent, une loi du dictateur dominicain Rafael Trujillo de 1955 et révélée notamment dans un livre de Hans-Magnus Enzensberger publié en 1964, *Politik und Verbrechen*, Francfort, Suhrkamp Verlag, où on pouvait lire page 46 :



« En 1955, soit en l'an XXV de l'ère Trujillo », le Congrès dominicain prit un décret selon lequel toute déclaration publique qui ne correspondrait pas à la vérité historique serait considérée comme une falsification de l'Histoire et punie par la loi. Pour ce qui était de la vérité historique, c'était à l'Académie d'Histoire de Ciudad Trujillo d'en décider. »

Bien-sûr, comme nous le dit ce passage du livre, cette vérité devait être décidée, ce qui ne sembla pas poser trop d'embûches à nos pondeurs de lois quant à son contenu officiel. Mais le contexte du politiquement acceptable était déjà mis en place depuis belle lurette et nos cinéastes n'avaient pas attendu que de pareilles lois soient votées dans leurs pays respectifs pour laisser libre cours à leurs « talents » cinématographiques en mal de superproductions ou documentaires holocaustiques. C'est ainsi qu'en 1985, vit le jour, en France justement, une de ces superproductions (une des 26 mentionnées plus haut). Tourné dans les années 1976 à 1981 comme film-documentaire sur le thème qui nous concerne, le film sortit à l'automne 1985 ; son titre : *Shoah*, tout simplement. Son réalisateur : le Juif (on ne s'en serait pas douté) Claude Lanzmann.

Et puis surtout sa durée : 613 minutes, soit plus de 10 heures !

Aux fins d'analyse du film-fleuve en question, il sera bon pour cela de confier la tâche à Jacques Gillot, auteur d'une très bonne critique à ce sujet et paru dans le volume N° 3 des *Annales d'Histoire Révisionniste* (automne-hiver 1987). Comment nous le présente-t-il ?

« Le film « *Shoah* » est une œuvre commémorative et, à ce titre, appelle le recueillement, mais elle se prétend aussi historique et, par-là, elle s'offre à la critique.

« La critique de « *Shoah* » est d'autant plus nécessaire que ce film marque un tournant abrupt dans la fonction des documents et des témoignages relatifs à la décision et à l'exécution de l'ordre de supprimer des peuples à l'aide de chambres à gaz industrielles<sup>(1)</sup>. »

Compte-tenu de l'« abondance » de témoins de première main aujourd'hui ayant survécu aux « gazages » et ce, au détriment des documents, presque tout, nous dit-il, allait devenir

1. in *Annales d'Histoire Révisionniste*, N° 3, op. cit., p. 63



oral : « Exception faite d'une interprétation du *« procès-verbal de la conférence de Wannsee »* (20-1-1942) où, disait-on, avait été décidée la solution finale, et la lecture, dans le film, d'une étrange lettre sur les camions à gaz, M. Claude Lanzmann ne présente donc pas de documents d'archives, mais seulement des témoins. »

Jacques Gillot cite alors page 64, quelques articles de la presse qui avait alors pris acte de cet état de fait :

« *Pas une seule image d'archives dans le miroir sans fond qui nous assène, au présent, l'abominable.* » (*L'Événement*, Jean-Francis Held, 2 mai 1985) ;

« *Je me suis donc retrouvé avec un problème qui me semblait insoluble : comment faire un film avec du rien.* » (*Le Nouvel Observateur*, « Shoah : la mémoire longue », 26 avril 1985) ;

« *Il fallait faire ce film avec du rien, sans document d'archives, tout à inventer.* » (*Le Matin*, « Six millions de morts par le détail », 29 avril 1985) ;

« *Il s'agissait donc de faire un film avec des traces de traces de traces [...] Avec le rien, on revient au rien... C'est pourquoi ce film ne pouvait être fait qu'au présent. Non avec la mémoire mais avec la vie.* » (*L'Express*, « Shoah : la mémoire infinie », 10 mai 1985)

Gillot poursuit en signalant qu' : « il n'est pas qu'au journal *Le Nouvel Observateur*, qui, pourtant, le 21 septembre 1984, publiait encore une photographie de ce qui était censé être la chambre à gaz du camp de Majdanek, qui ne tienne compte soudainement de cet état de choses en écrivant aujourd'hui : « *Il n'existe aucune photographie des chambres à gaz et les cadavres sont partis en fumée. Mais il reste des témoins.* » (*Le Nouvel Observateur*, 26 avril 1985)

« Le spectateur aura donc affaire à des témoins ; et à des témoins directs :

« *J'ai choisi ceux qui avaient été les témoins directs de la mort d'un peuple.* » (*L'Express*, 10 mai 1985) ;

« *Pour les survivants juifs, c'était finalement classique et pas tellement compliqué. On peut les retrouver parce que des survivants, il y en a. En revanche, il fallait les sélectionner.* » (*Le Matin*, 29 avril 1985) ;

« C'est évidemment ce qu'il fallait faire : des hommes qui parlent l'un après l'autre en face de nous, des rescapés, des témoins, des fonctionnaires de la machine. » (*L'Événement*, 2 mai 1985)<sup>(1)</sup> »

C'est bien-sûr la contribution apportée par nos « *témoins de première main* » qui serviront dans ce documentaire interminable<sup>(2)</sup> de preuves aux fins de substitution à la pénurie des documents qui auraient été ô combien plus précieux. Jacques Gillot nous pose alors la question : « Pourquoi une telle substitution ? » La réponse qu'il se prête à nous livrer est d'autant plus complète qu'elle se rapporte à notre description de la psychopathologie associée à la contagion et échafaudée précédemment : « Tous les récits collectifs qui se donnent pour vrais et ne le sont pas reposent sur des témoignages émouvants et fautifs. **Le témoin qui rappelle une situation pénible en appelle aux sentiments de la compassion et inhibe le sens critique de ses auditeurs**<sup>(3)</sup>. Il faudrait être sans cœur pour poser des questions précises à un témoin lésé ! Malgré tout, il faut bien passer outre pour identifier la nature du film « *Shoah* », écrire l'histoire et rendre la justice. » (pp. 64 et 65)

Jacques Gillot cite ensuite à la page 65, le *Document de Nuremberg* NI-9912 intitulé *Directives pour l'usage de l'acide cyanhydrique (Zyklon)*, mettant en scène un certain Abraham Bomba (cf la photo dans notre panthéon des « *suppliciés* ») dont il serait, d'après lui, le sixième témoin direct à sortir de sa réserve, après MM. Dov Païsikovic (photo au chapitre 6), Filip Muller (voir plus haut), Martin Gray (idem), Maurice Benroubi et Alter Fajnszylberg :

« M. Bomba tient un salon de coiffure en Israël. Pendant la guerre, il exerçait son art, dit-il, dans la chambre à gaz de Treblinka. Il nous parle d'une chambre de 16 m<sup>2</sup>, qui aurait néanmoins contenu 60 ou 70 femmes, quelques enfants, seize coiffeurs et des bancs. Il ajoute que 5 minutes suffisaient pour couper les cheveux des femmes, pour nettoyer la pièce des cheveux coupés, gazer femmes et enfants, emporter les corps des malheureux, aérer, et rentrer à nouveau pour recommencer

1. *ibid.* p. 64.

2. NDLA – Notre jeu de mots.

3. NDLA – nous soulignons.

*l'horrible manège avec des victimes, cette fois, deux fois plus nombreuses ! Pour des raisons physiques, chimiques et biologiques, ce scénario est impossible dans la réalité. Ce récit contredit aux lois de la nature qui imposeraient, entre autres précautions, avant que les corps des victimes puissent être évacués, une vingtaine d'heures d'une aération très dangereuse pour le voisinage. »*

On nous indique logiquement juste après que, concernant les autres survivants cités, aucun de leurs témoignages ne résiste « aux objections scientifiques et techniques, ni à la confrontation avec leurs propres variations successives. [...] Quant à Martin Gray, il n'a tout bonnement pas été déporté à Treblinka <sup>(1)</sup>. »

Toutes ces absurdités ne produiraient alors que peu d'effets n'eussent été leurs relais par des « porteurs de plume en odeur de sainteté » tels Alain Finkielkraut qui aurait profité de la sortie de notre documentaire-fleuve pour affirmer dans *Le Quotidien de Paris* du 30 avril 1985 dans un article intitulé « Cette œuvre est d'abord un rituel » :

*« ... jusque-là notre souvenir était trop abstrait. Il était fait de chiffres... »*

Mais Gillot réplique fort à propos : « M. Finkielkraut se trompe. Jusque-là le « souvenir » n'était pas fait de chiffres. D'un seul chiffre plutôt, celui des « six millions », « donnée » dont M. Martin Broszat, directeur de l'Institut d'Histoire Contemporaine de Munich, a fini par reconnaître en 1979, devant un tribunal de Francfort, le caractère « symbolique ». Les « six millions » faisaient, selon M. Luc Rosenzweig dans *Libération* (« La recherche historique face au génocide juif », 5 juillet 1982), « figure d'emblème » :

*« ... ce chiffre, à mesure qu'avance l'historiographie sur le génocide, se voit révisé et généralement en baisse [...] ; en fin de compte, il va falloir se rendre à l'évidence : le génocide a échoué, et dans une mesure plus large que l'on avait d'abord supposé (sic). »*

« Maintenant que les nombres véridiques commencent à être connus, moins que jamais on ne veut entendre parler de

---

1. *ibid.* p.65

mesure. Pour détourner l'esprit de la froide détermination des responsabilités, qui requiert des faits et des dénombrements exacts, on voudrait maintenir ce chiffre abusif<sup>(1)</sup>.»

Le journal *L'Événement* du 2 mai 1985 s'exprimait sur notre docudrame-marathon :

« Presque dix heures de projection, donc, qui ne montrent rien si ce n'est des visages ; ce parti pris de sévérité s'inscrit rigoureusement dans la logique hallucinée de Claude Lanzmann. »

Jacques Gillot demande alors (p. 67) : « Si l'on tient tant à ce « parti pris de sévérité », est-ce parce que le récit halluciné de l'extermination permet d'abattre n'importe quel adversaire ? » Il illustre alors sa remarque avec l'exemple du pape Pie XII, à propos duquel il relève justement une « odieuse et notoire contre-vérité » exploitée par Claude Lanzmann en 1985. En effet, notre souverain pontife s'était porté à protéger les Juifs pendant la guerre et avait ainsi bénéficié de la reconnaissance des autorités juives, dont Israël Zolli, le Grand Rabbin de Rome (qui s'était converti au catholicisme) ou encore Mme Golda Meir, ministre israélien des Affaires étrangères notamment, et ce, jusqu'en 1961. Pourquoi alors cette année-là ? Tout simplement parce qu'à partir de 1961, le « *Procès-Verbal de Wannsee* » (celui qui prétendument scellait le sort de la question juive) fut présenté au procès « sensationnel » d'Eichmann à Jérusalem et imposait la croyance d'un début d'extermination systématique après janvier 1942. Cela signifiait en réfléchissant un peu, la création rétroactive et ex nihilo d'un « silence du pape ». (mots soulignés par Gillot). Pour cela, lors de ce fameux procès d'Eichmann en 1961 donc, le « *Procès-Verbal de Wannsee* » fut présenté ainsi comme « authentique et significatif d'une volonté de génocide. Par suite, la thèse d'une extermination qui aurait commencé en 1942, devint, en Israël, une vérité de foi. Il devenait indispensable de révéler au monde ce « silence du Pape ». » (p. 67)

Nous apprenons alors que ce fâcheux dénouement fut « le fait d'un protestant allemand de 25 ans, Rolf Hochhuth (dont on a parlé avec l'affaire Kurt Gerstein), sous l'espèce d'une méchante pièce de théâtre appelée *Le Vicaire*. Le héros jésuite

1. *ibid.* p. 66

de cette pièce se joignait à des Romains d'origine juive qui défilaient sous les fenêtres du Pape, lequel, en toute connaissance de cause, les regardait partir pour la chambre à gaz d'Auschwitz<sup>(1)</sup> !>



**L'affiche du film-fleuve...  
...et son réalisateur**

En tout cas, les contre-vérités de ce genre ne semblèrent pas avoir fait changer d'avis la Fondation du Judaïsme Français qui « a cru bon de décerner son prix à M. Claude Lanzmann pour son film « *Shoah* ». Mme Simone Veil, MM. Gaston Defferre, Robert Badinter, Jean Laurain et David de Rothschild, président de la Fondation, étaient présents. Ils écoutèrent Mme Elizabeth de Fontenay, présidente du jury, rendre au film cet hommage : « *Cet exercice de piété qui maintient la douleur au présent et le deuil à son paroxysme* ». A-t-on jamais entendu un compliment plus amphigourique ?>

Le Journal *Le Monde* du 25 mai rapporte la réponse du lauréat :

*« Le cinéaste a évoqué, dans sa réponse, les dix années de sa vie qu'il a consacrées à l'exploration de l'horreur, horreur dont le souvenir lui fait dire : « Ça continue, ça n'en finit pas, il ne pouvait en être autrement ». »*

Pour ouvrir une parenthèse, il est curieux de voir comment des clichés, des phrases, ou des mots-clés, peuvent revenir dans le langage de nos grands martyrs ; en effet, à propos de

---

1. *ibid.* p.67

la dernière partie de la phrase ci-dessus rapportée par ce journal, «...il ne pouvait en être autrement», nous allons l'espace d'un instant, retrouver notre cher Elie Wiesel qui avait raconté à un reporter du *New York Times* qu'il avait été heurté par un taxi à Times Square : «*J'ai parcouru la distance d'un bloc en vol plané. J'ai été heurté au coin de Broadway et de la 45e rue, et l'ambulance m'a ramassé à la 44e. Je présente la vérité sans fard. Je ne peux pas faire autrement*<sup>(1)</sup>». Il semble donc difficile à nos protagonistes de raconter autre chose que la vérité, la leur bien-sûr. Fermons cette petite parenthèse alors pour conclure ce dossier avec Jacques Gillot :

«Au refus malsain de la fin d'un deuil, exprimé par Mme de Fontenay, répondent les dix années que M. Lanzmann a consacrées à l'exploration de l'horreur sous l'espèce de 350 heures d'enregistrements cinématographiques. Cette montagne de pellicule sera entreposée au Mémorial Yad Vashem de Jérusalem et mise à la disposition des futurs scénaristes de la «*Shoah*» indéfinie.

«[...] L'histoire, c'est dans sa nature, s'écrit. À quoi bon, dès lors, ces productions coûteuses et ces lois extraordinaires qui vont à l'encontre des dispositions déjà existantes de la loi et contreviennent à la liberté des recherches historiques qui est essentielle à la formation de la libre opinion ?

«Quand la contrainte devient nécessaire au maintien d'un récit, c'est que l'élément de vérité qu'il contenait disparaît. Souvent, les justiciers insatiables ruinent la justice, et les mémorialistes exaltés, l'histoire.

«En octobre 1985, la télévision française diffusera «*Shoah*» en trois épisodes d'un total de neuf heures et demie. Par cette «piqûre de rappel» du docudrame «*Holocauste*» infligé en 1979 au monde entier, on cherche à éviter le débat historique sur les chambres à gaz et le génocide. Mais, tôt ou tard, ce débat devra avoir lieu au grand jour, malgré, ou à cause, de «*Shoah*» et de M. Claude Lanzmann<sup>(2)</sup>.»

Mais en attendant, comme le disait Léon Jick dans son livre *The Holocaust: Its Use and Abuse within the American Public*, Yad Vashem Studies, Jérusalem, 1981, p. 316 :

1. in H. Ryssen, *op. cit.*, p. 186

2. AHR, N° 3, *op. cit.*, p. 70

« L'expression 'Il n'y a pas de business qui vaille le Shoah-business' constitue, c'est triste à dire, une vérité indiscutable ».

Pour terminer ce volet consacré à l'audiovisuel, nous n'oublions pas d'évoquer tous ces documentaires télévisuels dont les retransmissions assaillent et bombardent *ad nauseam* le petit écran, et plus particulièrement celles de la chaîne franco-allemande Arte et ce, plus de soixante-dix ans après les faits supposés. Cela en devient d'ailleurs même lassant que d'entendre répéter dans ces reportages auto-proclamés de faits, des soi-disant « *rescapés* » uniques, « *seuls survivants* » ou autres « *échappés de justesse* », portant à satiété le sentiment de ras-le-bol de tout esprit critique respectueux de la Vérité. D'un autre côté, ces élucubrations peuvent aussi être prises comme un divertissement, à l'instar des « drames vécus » de toute la ribambelle de cas irrécupérables dont on a pu esquisser quelques portraits dans le premier chapitre.

Pour en revenir à Hollywood, le bois de houx, quoi de plus naturel quant au choix d'un arbuste qui fut jadis une source favorite pour la confection de baguettes magiques ? Le bois de houx était, outre le chêne, le plus sacré des druides vu qu'il était sacré à la déesse-mère des morts de la mythologie nordique Hel (ou Hela), et qui donnera Dame Holle dans le folklore germanique. Ainsi, Holle-, Hel- ou Hollywood, le « lieu de la magie », fut-il adopté comme symbole du foyer de la fantastique machine de propagande de masse et de lavage de cerveau illuministe californienne. Quant aux baies de ce petit arbre, leur couleur rouge vif symbolise le sang, moyen de subsistance privilégié des vampires dont la couleur sied par conséquent parfaitement au communisme ; une couleur également on ne peut mieux adéquate pour le célèbre tapis foulé par les vedettes du grand écran adulées telles des divinités aux quatre coins du monde. Faut-il aussi mentionner le *Magic Castle*, sis au 7001 Franklin Av. à Hollywood, le club nocturne du gratin des magiciens et autres enthousiastes de la prestidigitation, servant de *clubhouse* privé à l'Académie des Arts magiques ? Faut-il mentionner encore le Hollywood & Highland Center, situé au cœur d'Hollywood, le long du célèbre *Walk of Fame*, dont le joyau est une massive cour de trois étages représentant la porte de Babylone (un élément du panorama californien qui



aurait été soi-disant inspiré par une scène du film muet de 1916 de D. W. Griffith, *Intolerance*, un mastodonte cinématographique de 3 heures et demi), Babylone, la cité antique ayant vu naître la Fraternité du Serpent ? Pour en terminer temporairement avec Hollywood (nous y reviendrons dans la 3<sup>e</sup> partie de l'ouvrage), Hollywood donc, lieu magique par excellence où les étoiles brillent, non pas dans le ciel mais sur le trottoir, il serait peut-être d'ailleurs amusant de demander à quelque cinéaste local d'envergure mondiale tel Spielberg, de réaliser quelque superproduction à propos de... Dresde par exemple...



Laissez l'«*Étoile du Berger*» vous indiquer le chemin...

---

## CHAPITRE VI

### Passage au crible «négaionniste»

« En visite en Allemagne, j'ai vécu avec une grande émotion la discussion relative à Holocaust. J'ai réussi à cette époque-là à échapper à l'enfer des années terribles. Le temps que j'ai passé à Buchenwald et à Auschwitz reste gravé dans ma mémoire d'une manière indélébile.

Au cours de près de trois années de détention, j'ai vu l'homme à son stade primitif : la démesure d'hommes, qui détenaient un pouvoir sur des hommes jusqu'à la brutalité folle ; mais aussi les trésors de tolérance et la grande âme de mon peuple. **Comme la vérité est indivisible, je dois dire également qu'en ces temps difficiles j'ai reçu de beaucoup d'Allemands aide et réconfort** et que je n'ai ni vu ni entendu parler de chambres à gaz, mais que je n'ai appris leur existence qu'après ma libération. Sur ces sujets, je suis comme beaucoup d'Allemands, et je comprends donc le doute si souvent exprimé maintenant et j'estime qu'il est important que soit fait un examen complet par des gens qui n'ont pas participé du tout à ces événements ; **car seule la vérité peut nous aider à parvenir à un accord, entre nous — maintenant — et dans les générations futures**<sup>(1)</sup>. »

Esther Grossmann (Holon, Israël)

Comme le disait si bien Jacques Gillot quelques lignes plus haut, « on cherche à éviter le débat historique sur les chambres à gaz et le génocide » ; aussi est-il peut-être alors opportun ici, en attendant qu'il ait lieu « au grand jour », de dresser une vue d'ensemble de toute cette supposée indicible tragédie en com-

---

1. Passages en gras soulignés par E. Grossmann.

pagnie des vrais analystes-historiens, ceux-là mêmes que les grands pontes embaumeurs de la sacro-sainte version évangélico-génocidaire ainsi que nos grands penseurs de hall de gare, férus d'Holocauste de sex-shop, ont qualifiés de « négationnistes » ou plus simplement de « négateurs », en d'autres termes, de purs criminels. Qu'on ne s'y méprenne, le révisionnisme n'est ni de droite, ni de gauche mais tente de rester le plus objectif et impartial possible en matière de conclusions à tirer d'après tel ou tel récit, tel document par-ci, tel témoignage par-là ; son entreprise vise donc à essayer de mettre le récit historique en accord avec les faits vérifiables. La rigueur et l'acribie notamment, pouvant illustrer le travail de bon nombre de ces « négationnistes » face aux documents disponibles, relève d'ailleurs davantage chez ces personnes d'un réel désir de se rapprocher le plus des faits et non des fables, mythomanies et autres délires de névropathes, et dont on a passé en revue quelques morceaux choisis dans les chapitres précédents. Ainsi, le révisionniste, autant que faire se peut, ne prétend-il pas énoncer *la vérité* d'un fait ou d'un événement, il prétend en vérifier l'exactitude.

L'élément central de cet Holocauste, la chambre à gaz, a pu bénéficier de descriptions et de commentaires aussi variés que nombreux au fil de l'évolution de la tendance du moment. C'est avec l'analyse d'une telle évolution que nous poursuivrons notre parcours avec un Italien (que l'on a déjà cité) qui avait fini par se spécialiser dans la critique de texte et l'analyse historique de documents en diverses langues après des études classiques et supérieures orientées vers la linguistique et l'exégèse (Latin, Grec, Hébreu, Sanskrit), Carlo Mattogno. Mais il est préférable pour cela d'entreprendre au préalable avec ce chercheur des fouilles pour le moins complètes dans cet incroyable chantier de racontars, de pseudo-preuves et de pseudo-accusations, chantier qui allait par la suite recevoir l'expression de « *plan d'extermination des Juifs* ».

## A

CARLO MATTOGNO (1<sup>re</sup> PARTIE)

Ce n'est peut-être pas un hasard si le premier volume des *Annales d'Histoire Révisionniste* attaque son premier dossier avec la très brillante étude du jeune Carlo Mattogno (à l'époque, en 1987), intitulée *Le MYTHE de l'extermination des juifs*.

«Ce qui frappe le plus, nous dit-il, dans l'étude de la volumineuse littérature consacrée à l'«extermination» des juifs, c'est la disproportion qui existe entre une accusation aussi grave et la fragilité des preuves fournies pour la soutenir<sup>(1)</sup>.»

En effet, comme l'avait bien souligné un compatriote de Mattogno, Enzo Collotti, l'organisation d'une telle tragédie a dû bénéficier de l'aide d'une multitude de secteurs et de personnes. De même, Gerald Reitlinger souligne que «*L'Allemagne hitlérienne est un État policier au plus haut degré, qui a laissé des centaines de tonnes de documents et des milliers de précieux témoins, de sorte que finalement, il n'est rien en vérité que cet adversaire n'ait confié au papier.*»

Ce qui fait qu'à la fin de la guerre, les Alliés furent à même de saisir toutes les archives du gouvernement allemand, dont les secrètes, et les passer ainsi au crible (en vue du procès de Nuremberg aux fins de servir de preuves contre les criminels de guerre nazis). Mattogno nous donne le chiffre de 1100 tonnes de documents examinés par les Américains parmi lesquels 2500 auraient été sélectionnés. Devant une telle exubérance de pièces écrites, les preuves de l'«extermination des Juifs» devaient donc être un jeu d'enfant à assembler mais la situation s'avéra quelque peu problématique. Mattogno cite alors (p. 16, 17) le grand historien de l'antisémitisme, Léon Poliakov dans son livre de 1979, *Bréviaire de la haine*, p. 124 : «*Les archives éventrées du III<sup>e</sup> Reich, les dépositions et récits de ses chefs, nous permettent de reconstituer dans leurs moindres détails la naissance et le développement de ses plans d'agression, de ses campagnes militaires et de toute la gamme de procédés par lesquels les Nazis entendaient recréer le monde à leur façon. Seule, la campagne d'extermination des Juifs reste, en ce qui concerne sa conception, ainsi que sous bien d'autres aspects essentiels, plongée dans le brouillard. Des inférences et des*

1. in AHR, N° 1, p. 15

*considérations psychologiques, des récits de 3<sup>e</sup> ou de 4<sup>e</sup> main, nous permettent d'en reconstituer le développement avec une vraisemblance considérable. Certains détails, cependant, resteront inconnus à tout jamais. En ce qui concerne la conception proprement dite du plan d'une extermination totale, les trois ou quatre principaux acteurs sont morts. Aucun document n'est resté, n'a peut-être jamais existé. Tel est le secret dont les maîtres du III<sup>e</sup> Reich, aussi vantards et cyniques qu'ils aient été à d'autres occasions, ont entouré leur crime majeur».*

Comme il ne peut y avoir de plan sans ordre, ce dernier devait donc être recherché chez le Führer lui-même, mais le «fantomatique «*Führerbefehl*» (ordre du Führer)» s'avéra plonger lui aussi dans «l'obscurité la plus impénétrable». Mattoigno cite alors ce problème soulevé par d'autres partisans exterminationnistes comme Walter Laqueur, Colin Cross, Christian Zentner, Saul Friedländer ou encore Joachim Fest. Mais l'absence de preuves n'étant pas une preuve de l'absence, comme on le sait, nos «historiens officiels» ont pu alors laisser libre cours à leur imagination et aux «spéculations les plus diverses», notamment en ce qui a trait à l'ordre d'Hitler. Ainsi, Poliakov, encore lui, put affirmer «avec certitude» la réalité de l'ordre d'«extermination».

«C'est pourquoi tout ce que les historiens officiels peuvent affirmer «avec certitude», pour reprendre l'expression de Poliakov, est que la prétendue «décision» du Führer fut prise — et le prétendu «ordre d'extermination» fut donné — dans un laps de temps de près de deux ans ! «Tout aussi fantomatique est le prétendu ordre de Himmler qui aurait mis fin à l'«extermination» des juifs<sup>(1)</sup>.» Il cite alors Olga Wormser-Migot : «*Pas plus qu'il n'existe d'ordre écrit en clair d'extermination par les gaz à Auschwitz n'existe d'ordre écrit ordonnant de les cesser en nov. 1944*».

Celle-ci ajoute précisément, dans son livre *Le Système concentrationnaire nazi* (1933-1933), PUF, 1968, p.13 : «*Dernière remarque à propos des chambres à gaz : ni aux procès de Nuremberg, ni au cours des différents procès de zone, ni au procès de Höss à Cracovie, d'Eichmann en Israël, ni aux procès des commandants de camp, ni, de novembre 1964 à août*

1. *ibid.* pp.20-21

1965, au procès de Francfort (accusés d'Auschwitz de « seconde zone ») n'a été produit le fameux ordre signé de Himmler, du 22 nov. 1944, sur la fin de l'extermination des Juifs par les gaz, l'ordre de mettre fin à la Solution finale ».

Carlo Mattogno fait remarquer (p. 21) : « Étrangement, cet ordre fantomatique, que même le *Kalendarium* d'Auschwitz fait remonter au 26 novembre, est censé être parvenu aux crématrices d'Auschwitz le 17 novembre, soit 9 jours avant que l'ordre lui-même ait été délivré ! »

Et donc, « en conclusion, il n'existe aucun document établissant la réalité du « plan d'extermination » des juifs, de telle sorte qu'« il est difficile de dire comment, quand et par qui exactement l'ordre d'exterminer les juifs a été donné<sup>(1)</sup> ». »

En effet, ce prétendu plan d'extermination des Juifs, outre qu'il n'est corroboré par aucun document comme on vient de le voir, est démenti, nous avise Mattogno, de façon décisive par la politique du national-socialisme en matière d'émigration juive. Hitler déclarait déjà dans une lettre du 16 septembre 1919 à son ami Gemlich, et considérée comme « le 1<sup>er</sup> document écrit de la carrière politique de Hitler », que le but dernier de l'antisémitisme devait être, « inébranlablement et avant tout, l'éloignement des Juifs<sup>(2)</sup> (*die Entfernung der Juden*) ». Cela fut de nouveau confirmé dans le fameux discours prononcé par Hitler le 13 août 1920, « Pourquoi sommes-nous (des) antisémites ? » (*Warum sind wir Antisemiten ?*) dans lequel il répéta que « la connaissance scientifique de l'antisémitisme devait se traduire en action pour aboutir à « l'éloignement des juifs de notre peuple » (*Entfernung der Juden aus unserem Volke*). » C'est cette solution de la question juive qui devint le principe inspirateur du programme politique national-socialiste et de sa doctrine raciale. Nul étonnement donc que cette solution finale à l'égard des Juifs fut le point essentiel de la politique d'Hitler dès son accession au pouvoir. Mattogno poursuit : « Le 28 août 1933, le ministère de l'Économie du Reich convint, avec l'Agence juive pour la Palestine, de ce qu'on nomme l'*Haava-*

1. *ibid.* p. 22 et c'est nous qui soulignons.

2. C'est nous qui soulignons ici et au paragraphe suivant.

*ra-Abkommen*, qui est un accord (*Abkommen*) économique pour favoriser le transfèrement (*Haavara*) des juifs allemands en Palestine. » (p. 25)

Nous apprenons ensuite qu'à la fin de 1936, un « Service pour les questions juives » fut constitué auprès du Service de Sécurité des SS dont le but essentiel était « l'étude de toutes questions préparatoires pour une **émigration massive des juifs** ». De plus, en avril 1938, fut instituée à Vienne, la *Zentralstelle für jüdische Auswanderung* (Bureau central pour l'émigration juive) dont la direction fut confiée par Heydrich à Adolf Eichmann. Ce même Heydrich aurait déclaré que l'éviction des Juifs de la vie économique allemande n'avait pas résolu « le problème fondamental du but final », à savoir l'éloignement des Juifs de l'Allemagne. Un Service central pour l'émigration juive fut alors établi à Vienne, grâce auquel « 50 000 juifs au moins avaient quitté l'Autriche alors que dans le même laps de temps 19 000 juifs seulement avaient abandonné l'Ancien Reich. » C'est pourquoi Heydrich proposa d'établir dans le Reich un service semblable à celui de Vienne et d'organiser une « opération migratoire à réaliser en l'espace de 6 à 8 ans. »

C'est aux fins de surmonter les problèmes économiques liés à l'émigration juive qu'Hitler approuva le plan Schacht en décembre 1938 où il était fait mention que le Gouvernement allemand gèlerait « les biens des juifs pour en faire le fonds de garantie pour un emprunt international amortissable en 20-25 ans. En supposant que les biens des juifs aient valu un milliard et demi de marks, il y aurait eu une quantité de devises suffisante pour financer l'émigration dans l'ordre des juifs du Grand Reich pendant 3 à 5 ans ». Ce plan avait fini toutefois par être abandonné mais « la politique nationale-socialiste en matière d'émigration juive avançait cependant rapidement. » En effet, le 24 janvier 1939, Göring promulgua un décret sanctionnant l'établissement d'un Service central du Reich pour l'émigration juive (*Reichszentrale für jüdische Auswanderung*) et résuma ainsi le principe inspirateur de la politique nationale-socialiste : « *L'émigration des juifs d'Allemagne doit être encouragée par tous les moyens (Die Auswanderung der Juden aus Deutschland ist mit allen Mitteln zu fördern).* » Carlo Mattogno nous dit que Göring confia alors la direction de



ce Service central à Reinhard Heydrich, chef de la Police de Sûreté. Au cours de la 1<sup>ère</sup> séance du Comité de ce Service central du 11 février 1939, Heydrich «discuta avant tout du plan Schacht-Rublee :

« *Ce plan est évidemment destiné à devenir la base d'une émigration juive, massive et organisée ; mais son exécution ne semble pas encore assurée, et ce serait une erreur de compter uniquement sur lui. Il faut donc continuer à favoriser l'émigration par tous les moyens à notre disposition, en faisant abstraction du plan*<sup>(1)</sup> ».

Mattogno cite également page 28, un rapport du ministère des Affaires étrangères du 25 janvier 1939, intitulé *Die Judenfrage als Faktor der Aussenpolitik im Jahre* (La question juive comme facteur de la politique étrangère durant l'année 1938) en guise de confirmation de ce qui précède :

« *Le but final de la politique allemande à l'égard des juifs est l'émigration de tous les juifs vivant sur le territoire du Reich (Das letzte Ziel der deutschen Judenpolitik ist die Auswanderung aller im Reichsgebiet lebenden Juden)* ».

Un autre « Service central pour l'émigration juive » fut alors mis sur pied à Prague sur ordre de Heydrich à Eichmann, apprend-on, après la création du Protectorat de Bohême-Moravie, dont les principes étaient exactement les mêmes, à savoir notamment, « **l'accroissement et le règlement accéléré de l'émigration des juifs de Bohême-Moravie** ».

La Pologne rapidement vaincue avait laissé aux dirigeants du Reich l'occasion d'espérer une « solution provisoire à la question juive » mais, en raison de « circonstances défavorables, ce projet ne fut jamais réalisé complètement. » Ce qui n'empêcha pas le gouvernement national-socialiste de poursuivre sa politique d'émigration. Puis ce fut alors la défaite de la France qui avait fourni « l'occasion d'une réalisation en grand » d'une telle politique, notamment grâce à une île des colonies françaises, Madagascar ; en effet, Himmler aurait, selon Poliakov (cité par Mattogno), déjà mentionné la « *question de Madagascar* » semble-t-il lors de la réunion du 12 novembre 1938, où Göring aurait rapporté également l'accord du Führer afin de « parvenir

---

1. *ibid.* p.28

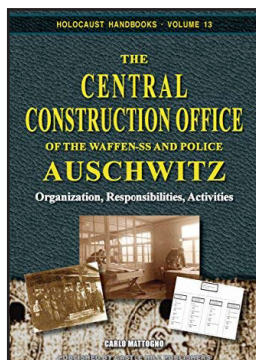
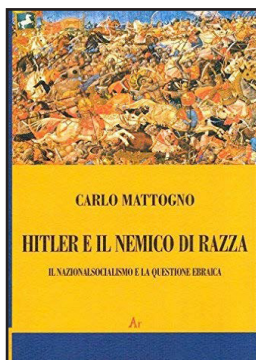
à une solution de la question de Madagascar». Cette grande île permettait alors effectivement à ce moment de nourrir l'espoir de «*parquer tous les juifs*» selon Poliakov, et qui plus est, française.

Dans une note de mai 1940 (citée par Mattogno p.33), *Einige Gedanken über die Behandlung der Fremdvölkischen im Osten* (Quelques réflexions sur le traitement des personnes de race étrangère à l'Est), Himmler s'exprimait : «*J'espère voir la notion de juif définitivement effacée grâce à l'émigration de tous les juifs vers l'Afrique ou dans une colonie*» tout en repoussant «**la méthode bolchévique d'extermination physique d'un peuple avec l'intime conviction qu'elle est incompatible avec l'esprit germanique et inconcevable**<sup>(1)</sup> (*die bolschewistische Methode der physischen Ausrottung eines Volkes aus innerer überzeugung als ungermanisch und unmöglich*)».

Le «*projet Madagascar*» aurait été élaboré suite à une lettre de Himmler du 24 juin 1940 à Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères, où ce premier laissait entendre que le problème de l'émigration des 3250000 Juifs sous domination allemande était insoluble et qu'une *solution finale territoriale* (*eine territoriale Endlösung*) devenait nécessaire. Par la suite, un rapport émanant du responsable des affaires juives au ministère des Affaires étrangères, Franz Rademacher, dans lequel notamment «*la France doit rendre l'île de Madagascar disponible pour la solution de la question juive*», fut approuvé par Ribbentrop et transmis à l'Office central de Sûreté du Reich qui, à son tour, «*élabora un plan détaillé pour l'évacuation des juifs à Madagascar [...]* qui fut approuvé par le *Reichsführer SS*». Carlo Mattogno nous indique que Ribbentrop avait mentionné lors de son interrogatoire à Nuremberg sur un document du 24 septembre 1942, «*que le Führer avait alors en projet l'évacuation des juifs d'Europe vers l'Afrique du Nord — mais on parlait également de Madagascar*». (p. 36)

---

1. Notre soulignement.



### Deux ouvrages de l'historien italien Carlo Mattogno

Ainsi, comme le fait si bien remarquer Carlo Mattogno, «la tristement célèbre «*solution finale de la question juive*» se rapportait donc simplement au transfèrement des juifs européens à Madagascar<sup>(1)</sup>.» De plus, Léon Poliakov le reconnaissait lui-même dans *Le Procès de Jérusalem*, Paris, 1963, p. 152 : «*Jusqu'à son abandon, le « Plan Madagascar » fut parfois désigné par les dirigeants allemands sous le nom de «solution finale de la question juive»*».

Les historiens officiels assimileront alors par la suite cette «solution finale» à l'«extermination» des Juifs, assimilation illustrée notamment par Gérard Reitlinger dans son livre *La soluzione finale*, Milan 1965, p. 19 (cité par Mattogno) :

*«Solution finale du problème juif fut une des phrases conventionnelles pour désigner le plan hitlérien d'extermination des juifs européens. Les fonctionnaires allemands s'en servirent à partir de l'été 1941, pour éviter de devoir admettre entre eux l'existence de ce plan ; cependant, même auparavant et ce en diverses occasions, l'expression avait été utilisée pour désigner, en substance, l'émigration des juifs».*

Les enquêteurs de Nuremberg, nous explique Carlo Mattogno, «se rendaient parfaitement compte qu'un «plan d'extermination» ayant provoqué — selon l'accusation — la mort de «plus de 4 millions et demi» ou de «6 millions» de juifs ne pouvait pas avoir été réalisé sans laisser la moindre

1. *ibid.* p.38

trace dans les archives nazies et, du point de vue juridique, ils ne pouvaient pas avoir recours à l'échappatoire utilisée par les historiens officiels selon lesquels tous les documents compromettants ont été détruits.

«Ils élaborèrent alors la méthode exégétique audacieuse qui permet de faire dire ce que l'on veut à n'importe quel document. Le fondement de cette méthode exégétique repose sur la spéculation arbitraire selon laquelle les autorités suprêmes nationales-socialistes auraient adopté jusque dans les documents les plus réservés une sorte de langage codé dont les enquêteurs de Nuremberg prétendaient naturellement avoir découvert la clé. D'où la déformation systématique — en fonction de l'« extermination » — de documents tout à fait anodins<sup>(1)</sup>.»

Comme on peut s'y attendre, c'est l'interprétation de cette « solution finale » (*Endlösung*) qui représente l'exemple «le plus connu de ce travestissement systématique», en devenant alors synonyme d'« extermination ». Mais, en réalité, réitère Mattogno à la page 41, «la « solution finale de la question juive » souhaitée est une « solution par la voie de l'émigration et de l'évacuation ».» Ce qui était d'ailleurs précisément identifié comme tel par Heydrich lui-même dans une lettre du 6 novembre 1941, lettre qui fut utilisée par Gérald Reitlinger, à la p.108 de son livre déjà cité, et William L. Shirer dans *Storia del Terzo Reich*, Turin 1971, p.1464, comme pièce justificative de l'« extermination » mais qui s'était vu alors amputée par nos deux historiens officiels, de la partie qui «parlait justement d'émigration et d'évacuation !» On nous donne alors comme document supplémentaire se référant **exclusivement** à l'émigration et à l'évacuation juives, la lettre de Göring du 31 juillet 1941, elle-même «confirmée par un document très important, le mémorandum de Martin Luther du 21 août 1942». Carlo Mattogno nous informe (page 58) qu'à ce moment, «après avoir évoqué le projet de Madagascar, à présent dépassé par les événements, Luther poursuit en notant que la lettre de Göring du 31 juillet 1941 fait suite à une lettre de Heydrich dans laquelle celui-ci l'informait que :

«*Le problème d'ensemble des quelque trois millions deux cent cinquante mille juifs des territoires qui se trouvaient sous*

1. *ibid.* pp.38-39

*souveraineté allemande ne pourrait plus être résolu par l'émigration ; une solution finale territoriale (eine territoriale Endlösung) serait nécessaire. Conscient de cela, le Reichsmarschall Göring chargea, le 31 juillet 1941, le Gruppenführer Heydrich de faire, en collaboration avec les instances centrales allemandes intéressées, tous les préparatifs nécessaires pour une solution d'ensemble de la question juive dans la sphère d'influence allemande en Europe [...] ».*<sup>1</sup>

On nous rapporte la suite des propos de Luther dans ledit mémorandum :

*« Conformément à cet ordre, le Gruppenführer Heydrich convoqua en séance, le 20 janvier 1942, tous les services allemands intéressés [...]. À cette séance, le Gruppenführer Heydrich expliqua que la charge du Reichsmarschall Göring lui avait été confiée sur l'ordre du Führer et que le Führer avait désormais autorisé l'évacuation des juifs vers l'Est comme solution à la place de l'émigration »*<sup>(1)</sup>.

*Conformément à cet ordre du Führer l'évacuation des juifs d'Allemagne fut entreprise ».*

Cette destination, apprend-on grâce au document NG-2586-J, était constituée par les territoires de l'Est via le Gouvernement général :

*« L'évacuation vers le Gouvernement général est une mesure provisoire. Les juifs seront transférés ultérieurement dans les territoires de l'Est occupés dès que les conditions nécessaires seront réalisées ».*

La conférence de Heydrich mentionnée par Luther se tint le 20 janvier 1942 à Berlin, au Grand Wannsee 56/58. Ce qui devint connu sous le nom de « *procès-verbal de Wannsee* » devint aussi la proie des historiens officiels comme une preuve de l'« extermination » des Juifs. Ce procès-verbal qui exposait notamment le **refoulement** des Juifs au-travers d'une politique d'émigration de ceux-ci hors du Reich mais certainement pas une extermination, avait analysé également les dangers liés à cette émigration en tant de guerre. Nous apprenons, grâce au document NG-2586-G, la suite de ce fameux procès :

*« Entre-temps, le Reichsführer SS et chef de la Police allemande (Himmler) a interdit l'émigration des juifs, vu les dan-*

1. C'est nous qui soulignons.

gers d'une émigration en temps de guerre et vu les possibilités qui s'offraient à l'Est. Avec l'autorisation préalable du Führer, l'émigration a dès lors laissé place à une autre possibilité de solution : l'évacuation des juifs vers l'est<sup>(1)</sup>.

On ne saurait cependant considérer ces actions que comme des palliatifs (Ausweichmöglichkeiten), mais les expériences pratiques déjà recueillies en ce domaine sont d'une importance significative pour la future solution finale de la question juive ». Mattogno fait alors judicieusement remarquer ici que « si les évacuations vers l'Est avaient réellement signifié la déportation des juifs dans des « camps d'extermination » de l'Est, elles n'auraient certainement pas pu être qualifiées de « palliatifs<sup>(2)</sup> » ».

C'est donc bien par ordre du Führer que cette *Endlösung*, c'est-à-dire l'émigration totale des Juifs européens, fut remplacée par une évacuation vers les territoires occupés de l'Est, « mais seulement comme palliatif en attendant de reprendre la question après la conclusion de la guerre. » Cette volonté d'Hitler d'évacuer tous les Juifs d'Europe peut se lire dans divers documents dont un autre mémorandum de Luther à Rademacher daté de Berlin du 15 août 1940 ou encore une note de la Chancellerie du Reich de mars-avril 1942 (document PS-4025 cité par notre chercheur) où Hitler entendait s'occuper de la solution de la question juive après la guerre ; ce dernier avait de plus affirmé le 24 juillet 1942 qu'après la fin de la guerre, il « frapperait ville après ville, si les juifs ne déménageaient pas et n'émigraient pas à Madagascar ou dans un autre État national juif ». Le regroupement des Juifs à l'Est dans l'attente de leur octroi d'un territoire transpirait également dans une note de Goebbels du 7 mars 1942 dans son journal. Cette intention nazie à propos des Juifs après la guerre se rencontre encore dans un document remontant à l'été 1941 et intitulé la *Braune Mappe* (le Dossier Brun) et consultable dans le document PS-702 où on peut lire : « Toutes les mesures concernant la question juive dans les territoires occupés de l'Est devront être prises avec l'idée qu'après la guerre la question juive trouvera en Europe une solution générale ». (cité p. 46)

1. C'est nous qui soulignons.

2. *ibid.* p. 44

Ce projet de Madagascar qui avait été mis sur pied initialement dans le cadre de cette politique, s'était alors vu remplacé, conformément aux directives d'Hitler, par les territoires occupés de l'Est car, d'après une lettre d'information de Rademacher du 10 février 1942 (dans le document NG-5570), « [...] *la guerre contre l'Union soviétique nous a permis de disposer de nouveaux territoires pour la solution finale* (für die *Endlösung*). *En conséquence, le Führer a décidé d'expulser les juifs non pas à Madagascar, mais vers l'Est. Ainsi, il n'est plus besoin d'envisager Madagascar pour la solution finale* (Madagascar braucht mithin nicht mehr für die *Endlösung* vorgesehen zu werden) ».

Bien-sûr, cette *Endlösung*, on vient de s'en rendre compte, n'ayant rien à voir avec une quelconque extermination des Juifs, fut interprétée comme telle par de nombreux partisans exterminationnistes (c'est logique !) comme George Wellers qui faisait ainsi savoir que la tâche de faire émigrer et d'évacuer les Juifs était 'dépassée, sinon close' et que tous ces plans et solutions à l'égard de cette politique, ne pouvaient être, par conséquent, que l'«extermination». (note de bas de page de Carlo Mattogno, p. 48) En 1943, nous informe Mattogno, 'des rumeurs circulèrent selon lesquelles les juifs étaient tués'. L'ancien chef de la Chancellerie du Führer, Hans Lammers, qui fut interrogé au procès de Nuremberg, avait essayé de remonter vainement à la source de ces rumeurs ; il en avait alors conclu à de la 'propagande radiophonique' (se rappeler à ce sujet le cas de la famille Frank). Mais, 'pour tirer cette affaire au clair, Lammers se tourna à nouveau vers Himmler, lequel nia que les juifs fussent tués légalement : ils étaient simplement évacués vers l'Est et c'était là la tâche que Hitler lui avait confiée. Au cours de ces évacuations, des personnes étaient âgées ou malades, avaient pu mourir, bien entendu, et il avait pu se produire des accidents, des attaques aériennes et des révoltes que Himmler avait été contraint de réprimer dans le sang à titre d'exemple, mais c'était tout.' (p. 50)

Ainsi dans le document IMG, volume XI, pp. 61-63, on peut avoir un aperçu du dialogue entre ce même Lammers et son interrogateur, le Dr Thoma :

— Dr Thoma : *Himmler ne vous a jamais dit que la solution finale des juifs consistait dans leur extermination ?*



— Lammers : *Il n'a jamais été question de cela. Il a parlé seulement d'évacuation* (Evakuierung).

— Dr Thoma : *Quand avez-vous appris que 5 millions de juifs avaient été exterminés ?*

— Lammers : *Je l'ai appris ici il y a quelques jours.*

Et voilà ! Comme le dit Carlo Mattogno, c'est seulement à Nuremberg que le chef de la Chancellerie du Reich avait pris connaissance de la prétendue « extermination » des Juifs<sup>(1)</sup> !

Pour les amateurs de chiffres et de statistiques, notre chercheur italien mentionne le rapport statistique de Richard Korherr, *Die Endlösung der europäischen Judenfrage* (la solution finale de la question juive européenne) d'après le document NO-5193, et résumant numériquement les résultats de la politique nationale-socialiste en matière d'émigration juive : « jusqu'au 31 décembre 1942, 557 357 juifs avaient émigré de l'Ancien Reich, du territoire des Sudètes, du Protectorat de Bohême-Moravie et d'Autriche. Un nombre au moins égal avait émigré des territoires de l'Est et du Gouvernement général car le chiffre reproduit par Korherr — 762 593 juifs — additionne les émigrations et l'excédent de la mortalité naturelle.

« En conclusion, Adolf Hitler, de 1933 à 1942, a autorisé l'émigration d'au moins un million de juifs qui se trouvaient sous son contrôle<sup>(2)</sup>. »

Comme la chambre à gaz est le symbole du mode de mise à mort, Auschwitz représente celui du lieu. Ce serait apparemment au vu de sa « sphère d'intérêt » d'environ 40 km<sup>2</sup> et au fait que ce camp de concentration « était le centre de gravité d'une vaste zone industrielle qui fournissait en main-d'œuvre de nombreuses industries allemandes. » De plus, « au cours des années 1942-44, le camp central d'Auschwitz comptait 39 camps extérieurs, dont 31 pour les détenus utilisés comme main-d'œuvre ; 19 d'entre eux employaient en majeure partie des détenus juifs. » Ainsi, même les ghettos se transformèrent-ils en centres économiques de grande importance. En effet, une lettre du SS-Obergruppenführer Pohl, chef du SS-WVHA au Reichführer-SS en date du 30 avril 1942 (dans le

1. Nous soulignons.

2. *ibid.* pp. 50-51

document R-129) stipulait : *« La guerre a rendu nécessaire un changement évident de structure des camps de concentration allemands et a modifié radicalement leurs tâches quant à l'emploi des détenus. L'augmentation du nombre des détenus pour des raisons uniquement de sécurité, de rééducation ou de prévention n'est plus au premier plan. L'accent principal est mis sur l'aspect économique. La mobilisation de toutes les capacités de travail, pour les tâches de la guerre (accroissement de l'armement) tout d'abord, et plus tard pour les constructions en temps de paix, doit chaque jour davantage être mise au premier plan ».*



**Entrée d'Auschwitz I et sa célèbre inscription  
ARBEIT MACHT FREI (le travail rend libre)**

Ce qui valut également pour les Juifs car Himmler avait envoyé le 25 janvier 1942 déjà, un ordre adressé à l'inspecteur général des camps de concentration, le SS-Brigadeführer Glücks, *« d'accueillir, au cours des 4 prochaines semaines, 100000 juifs et jusqu'à 50000 juives en camps de concentration. D'importantes tâches économiques seront confiées aux camps de concentration dans les prochaines semaines ».* (doc. NO-500 cité par Mattogno p. 53)

Ainsi, d'après le document NO-5194, 'au début de 1943, 185000 juifs environ étaient employés dans l'industrie de

guerre sur le territoire sous influence du Reich». D'après le NO-599 maintenant, «le 7 septembre 1943, tous les camps de travail juifs existant dans le Gouvernement général — 10 dans le seul district de Lublin — furent relevés par le SS-WVHA et devinrent des camps auxiliaires de Lublin». Suivant le document NO-020-A, «le 5 avril 1944, il y avait, dans les territoires sous juridiction allemande, 20 camps de concentration et 165 camps de travail». En mai 1944 maintenant, d'après le document NO-5689, «Hitler ordonna que 10 000 Waffen-SS avec officiers et sous-officiers soient affectés à la surveillance des 200 000 juifs que le Reichsführer-SS envoie dans les camps de concentration du Reich pour les employer dans les grandes constructions de l'organisation Todt et dans d'autres tâches d'importance militaire». Cela, nous rappelle Mattogno, dans le programme de *constructions Jäger (Jäger-Bauprogramm)* du directeur ministériel Dorsch.

Le document NO-1874 nous relate de son côté une déclaration d'Himmler (rapportée par l'ancien ministre hongrois de l'Intérieur, Gabor Wajna) que «depuis que les juifs sont employés dans le programme *Jäger*, la capacité de travail a augmenté de 40%». Notre révisionniste fait alors remarquer à juste titre, «l'importance du potentiel de travail représenté par les juifs apparaît encore plus nettement, si l'on considère le besoin pressant de main-d'œuvre de l'économie de guerre allemande.»

Il ressortirait que, selon un rapport du plénipotentiaire général pour l'emploi de la main-d'œuvre nommé par Himmler, Fritz Sauckel, et envoyé à Hitler et Göring le 27 juillet 1942, 5 124 000 travailleurs étrangers étaient employés dans le Reich. En dépit de cela, le besoin de main-d'œuvre était tel qu'en janvier 1943 Sauckel ordonna la mobilisation totale de tous les Allemands pour l'économie de guerre. Sauckel aurait alors fait part, le 5 février 1943, au congrès des Gauleiter à Posen que «la dureté inouïe de la guerre» l'avait contraint à «mobiliser, au nom du Führer, plusieurs millions d'étrangers pour les employer dans toute l'économie de guerre allemande afin d'assurer à celle-ci un rendement maximum». (cité par Mattogno p. 54)

Il fallait donc aussi pour cela améliorer les conditions de vie dans les camps. Le 20 janvier 1943, le SS-Brigadeführer

Glücks, chef de l'Amstgruppe D du SS-WVHA, avait transmis à cet effet aux commandants des camps de concentration l'ordre d'Himmler du 28 décembre 1942, d'abaisser 'par tous les moyens la mortalité dans les camps, en la considérant comme « personnellement responsable de l'épuisement de toute possibilité de préserver la force physique des détenus<sup>(1)</sup> ».

Ces directives semblèrent porter leurs fruits puisque le document PS-1469 montra que, 'grâce à l'amélioration des conditions hygiéniques, de nourriture et d'habillement, la mortalité dans les camps de concentration était en constante diminution, étant tombée de 10 % en décembre 1942 à 2,09 % en 1943.' Cela avait d'ailleurs fait l'objet d'une remarque du SS-Obergruppenführer Pohl, le 30 septembre 1943 dans un rapport statistique au Reichsführer-SS. Carlo Mattogno fait de plus porter à notre connaissance à la page 55 un extrait du *Hefte von Auschwitz*, *Wydawnictwo Panstwowego Muzeum w Oswiecimiu*, 6, 1962, p. 78, dans lequel 'un ordre du SS-WVHA du 18 novembre 1943 au commandant d'Auschwitz prescrivait de donner une prime aux détenus — même juifs — qui se seraient distingués au travail.' Notre chercheur italien en profite alors pour donner le coup de grâce : 'L'« extermination » des juifs était donc une absurdité économique', ce qu'avait d'ailleurs reconnu le « grand » historien de l'antisémitisme, Léon Poliakov.



Le timbre allemand de 2006

Mais il faut préciser à ce moment que pour beaucoup d'historiens officiels, cette « extermination » primait,

d'après Mattogno, 'n'importe quelle exigence économique,

1. *ibid.* p.55

même au risque de revêtir un caractère nettement anti-économique», ce dernier citant pour cela un passage du livre de la journaliste juive Hannah Arendt (un timbre allemand avait été imprimé en sa mémoire en 2006) intitulé *Le Système totalitaire*, Paris 1972, p. 182 : « *Le caractère incroyable des horreurs est étroitement lié à leur inutilité sur le plan économique. Les nazis poussèrent carrément l'inutile jusqu'au nuisible quand, en pleine guerre, et malgré la pénurie de matériaux de construction et de matériel roulant, ils dressèrent d'énormes et coûteuses entreprises d'extermination et organisèrent le transport de millions de gens. Du point de vue d'un monde strictement utilitaire la contradiction manifeste entre cette façon d'agir et les impératifs militaires donne à toute l'entreprise un air fou et chimérique* ».

Bien-sûr, si cette « extermination » primait tout le reste, pourquoi alors s'embarrasser d'opérations massives d'émigration puis d'évacuation, on l'a vu, alors qu'il aurait été beaucoup plus simple de la réaliser sur place ? En réalité, nous dit Carlo Mattogno en citant Gérard Reitlinger, « l'« *Europa-Plan* », dont les pourparlers commencèrent sous une forme officielle au printemps 1944, montre jusqu'à quel point les nazis furent utilitaristes en ce qui concerne les juifs. Himmler proposait l'échange d'un million de juifs (enfants, femmes, gens âgés) « contre 10000 camions, mille tonnes de café et un peu de savon ».

Mais Poliakov lui-même dans son *Bréviaire de la haine*, p. 296, nous relate alors que :

« *C'est en réalité du côté des Alliés que surgirent les obstacles. Joel Brandt<sup>(1)</sup> fut interné par les autorités britanniques sans avoir eu la possibilité d'accomplir sa mission ; et le State Department interdit au Dr Schwartz, le directeur de l'American Jewish Joint, de traiter avec des sujets ennemis* ».

Lord Moyne, alors ministre d'État britannique pour le Moyen-Orient aurait répondu à la proposition allemande transmise par Joel Brandt : « *Et que devrais-je faire d'un million de juifs ? Où irais-je les mettre ?* » (Gérald Reitlinger, *La Soluzione finale*, p. 545)

---

1. NDLA – Celui qui conduisait la négociation pour la partie juive.

Un autre passage du *Bréviaire de la haine*, p.126, relevé par Carlo Mattogno, vient mettre en évidence une parcelle de lucidité chez Poliakov à propos de cette « extermination » :

« *Haine des juifs* », « *folie de Hitler* », sont des termes trop généraux, et qui, par-là même, ne veulent rien dire ; et Hitler — tout au moins que le sort du III<sup>e</sup> Reich n'avait pas été scellé — savait être un politicien calculateur et avisé. Nous avons vu, du reste, que l'extermination des juifs ne faisait aucunement partie de l'ensemble des visées nazies. Dès lors, pourquoi cette décision, dont nous avons vu tout ce qu'elle comportait d'irrationnel, a-t-elle été prise, et pourquoi justement à cette époque donnée ?

*Tâchons donc de voir plus avant, tout en gardant pleinement conscience de ce que des déductions pareilles, en l'absence de tout témoignage, tout procès-verbal, toute pièce péremptoire, peuvent offrir de spéculatif et de fragile.*

On reste ainsi dans le flou le plus total quant au moment et à la raison même de la décision d'« extermination » et bien-sûr par qui. Mattogno nous livre ici sa conclusion (p. 57) : « Au sujet de ces raisons de cette prétendue décision, en effet, **l'historiographie officielle n'est en mesure de fournir que des « déductions » qui sont « spéculatives » et « fragiles » et sont en outre en contradiction manifeste avec la RÉALITÉ de la politique nationale-socialiste en matière d'émigration juive.** »

Il laisse alors le mot de la fin à celui qui fut « sous-directeur de l'école spécialisée dans les études européennes contemporaines de l'Université de Reading et, depuis 1968, professeur d'histoire contemporaine allemande auprès de cette université », Robert Cecil :

« *Le massacre des Slaves, comme celui des juifs, fut un homicide rituel, qui non seulement ne contribua en rien à la victoire militaire mais, comme nous le verrons bientôt, gêna considérablement la Wehrmacht dans sa tâche.* »



## B

CARLO MATTOGNO (2<sup>e</sup> PARTIE)

Le chercheur italien Carlo Mattogno avait également dressé une liste très complète d'ouvrages sur le révisionnisme historique, incluant d'une part ceux traitant contre les « criminels de guerre » nazis, et d'autre part, ceux traitant des crimes de guerre des Alliés, sans oublier naturellement ceux de celui qui fut à juste titre considéré comme le précurseur du révisionnisme historique actuel, Paul Rassinier. En effet, Paul Rassinier, « socialiste, résistant, arrêté par la Gestapo en octobre 1943, torturé pendant 11 jours, déporté à Buchenwald puis à Dora pendant 19 mois, invalide à 95 % des suites de déportation, titulaire de la « médaille de Vermeil de la Renaissance française » et de la « Rosette de la Résistance<sup>(1)</sup> », fut le premier à mettre en doute la réalité de l'« extermination » des Juifs. L'œuvre de ce grand résistant fut reprise et poursuivie, nous souligne Mattogno, par d'autres chercheurs ayant « produit une riche littérature révisionniste ». Le travail remarquable de cet historien italien avait donc porté aussi sur cette compilation de documents, ouvrages et autres écrits disponibles, à la fois par les pro- et anti-révisionnistes, en remontant aussi près de la source que possible. Il avait pu ainsi prendre connaissance non seulement des écrits à l'encontre des « négateurs » et de leurs réactions littéraires mais également des procès dirigés contre ces premiers et de leurs déboires ainsi encourus. Il cite par exemple le cas de Ditlieb Felderer (voir chapitre 4), arrêté le 26 novembre 1982 et condamné à 10 mois de prison fermes en mai 1983 pour avoir diffusé des « documents incitant à la haine », bien-sûr, vous l'aurez compris, pour avoir nié la réalité de l'« extermination » des Juifs. Il évoquera encore les procès de Robert Faurisson et de Thies Christophersen sans oublier le retrait de titre de docteur de Wilhelm Staglich ou l'annulation de la soutenance de thèse de doctorat d'Henri Roques à propos de l'affaire Gerstein (voir chapitre 3).

Après les fondements de son travail vus plus haut concernant la vraie nature de la « solution finale » et ce recensement de la littérature spécialisée, nous allons maintenant pouvoir

---

1. *ibid.* p.69



avec lui nous attaquer au symbole même de ce prétendu génocide, la chambre à gaz.



**Sir Hartley Shawcross**

Lors du procès de Nuremberg, nous dit-il page 73, «le représentant du ministère public anglais, Sir Hartley Shawcross, dans son réquisitoire du 26 juillet 1946, accusa les Allemands d'avoir tué plus de 6 millions de juifs « dans les chambres à gaz et les fours d'Auschwitz, Dachau, Treblinka, Buchenwald, Mauthausen, Maidanek et Orianenbourg»».

Il est évident que des «témoins oculaires» peuvent être associés avec chaque «chambre

à gaz» et qui donnèrent, outre ceux que l'on a déjà passés en revue au premier chapitre, des descriptions «précises» ; ainsi, Mattogno commence par l'abbé Georges Hénocque à propos de celle de Buchenwald puis par le SS-Obersturmbannführer Kaindl, ancien commandant du camp de concentration d'Orianenbourg-Sachsenhausen. Voici maintenant celle qu'il donne du docteur juif d'origine tchèque, Franz Blaha (d'après le document IMG, vol. V, p.198, inclus au procès de Nuremberg sous la cote PS-3249) et dont on avait évoqué dans le chapitre un de ses «témoignages» concernant les peaux prélevées sur les cadavres, et qui fut détenu dans le camp de Dachau :

*« Dans le camp, il y eut de nombreuses exécutions par les gaz, exécutions par les armes et par injections. La chambre à gaz fut achevée en 1944 et je fus appelé par le Dr Rascher pour examiner les premières victimes. Des 8 ou 9 personnes qui se trouvaient dans la chambre, trois étaient encore vivantes et les autres semblaient mortes. Leurs yeux étaient rouges et leurs visages boursoufflés. De nombreux détenus furent tués par la suite de cette façon<sup>(1)</sup> ».*

1. *ibid.* p.74

Mais, apprend-on à la page 75, le 19 août 1960, le journal allemand *Die Zeit* № 34, p. 16, publia — sous le titre *Keine Vergasung in Dachau* (« Pas de gazage à Dachau ») — une lettre du Dr Martin Broszat de l'Institut d'Histoire contemporaine de Munich dans laquelle ce dernier déclarait :



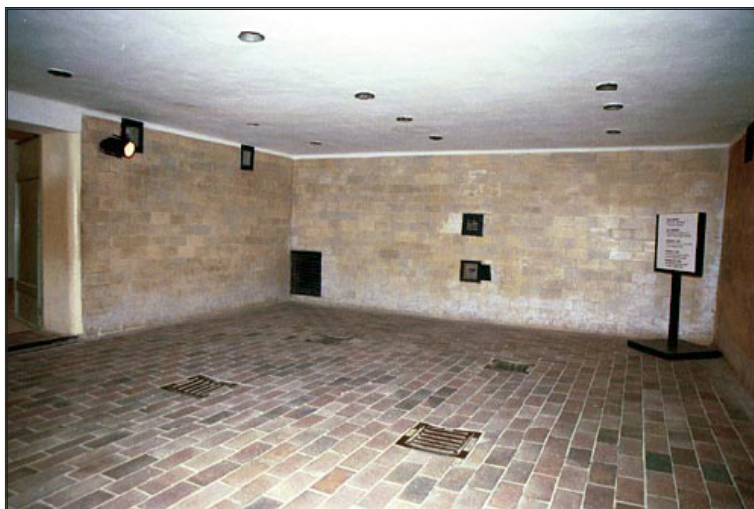
**Le Dr Franz Blaha**  
(debout à gauche sur la photo)

« Ni à Dachau, ni à Bergen-Belsen, ni à Buchenwald, des juifs ou d'autres détenus n'ont été gazés. La chambre à gaz n'a jamais été complètement terminée ni mise en service ». Puis :

« L'extermination massive des juifs par l'emploi des gaz a commencé en 1941-1942 et a eu lieu exclusivement (ausschliesslich) en quelques rares emplacements choisis à cet effet et pourvus des installations techniques correspondantes, avant tout (vor allem) dans le territoire polonais occupé (mais en aucun endroit du Reich) : à Auschwitz-Birkenau, à Sobibor-sur-Bug, à Treblinka, Chelmno et Belzec ».

Mattogno cite même le « grand chasseur de nazis » Simon Wiesenthal dans le *London Books and Bookmen* d'avril 1975, p. 5, confirmant qu'« il n'y eut pas de camps d'extermination sur le territoire allemand ». Ce qui fait qu'en conclusion, « ni à Buchenwald, ni à Orianenbourg, il n'a existé de « chambres à gaz », tandis que la prétendue « chambre à gaz » de Dachau n'a jamais été utilisée. » Carlo Mattogno se sert aussi de la publication officielle sur ce camp (*Wie war das im KZ Dachau ? Kuratorium für Sühnemal KZ Dachau*, 1981, p. 16) qui affirmait catégoriquement que ladite chambre « ne fut jamais mise en service » ou encore « aucun être vivant pour le gazage ». Mais selon Mattogno, il n'existerait pas la moindre preuve que ce

local (voir photo ci-dessous) ait jamais été ou fût destiné à être une « chambre à gaz ».



**La prétendue chambre à gaz du camp de Dachau**

En conséquence de quoi, nous dit-il, « les « témoignages oculaires » de ceux qui prétendent avoir vu dans ces camps des « chambres à gaz » ou y avoir assisté à des « gazages » sont faux.

« Cet état de choses aurait dû pousser n'importe quel historien sérieux à effectuer une révision critique de **toutes** (c'est Mattogno qui souligne) les sources concernant l'« extermination » des juifs mais rien de tel ne s'est produit<sup>(1)</sup>. » Exception faite toutefois d'Olga Wormser-Migot dans son livre *Le Système concentrationnaire nazi*, PUF, 1968, p. 541-544 (déjà cité précédemment) mais pour les camps de l'Ancien Reich uniquement. À ce stade, il est bon aussi de rapporter (puisque Carlo Mattogno le cite brièvement) le cas de Michel de Boüard. Cet ancien résistant, historien et archéologue français qui, à ses débuts, croyait aussi en l'existence de ces soi-disant chambres de la mort avait fini par y renoncer devant l'étalage d'autant de « preuves » et avait alors soutenu la désormais célèbre thèse de Henri Roques. En effet, celui-ci avait parlé à deux reprises d'une chambre à gaz dans sa monographie du camp de Mauthausen

1. *ibid.* p. 76

qu'il avait donnée en 1954 dans la *Revue d'histoire de la Seconde Guerre mondiale* : « [...] où ais-je acquis qu'il y avait une chambre à gaz à Mauthausen ? Ce n'est pas pendant mon séjour au camp car ni moi ni personne ne soupçonnions qu'il pouvait y en avoir ; c'est donc un bagage (c'est lui qui souligne) que j'ai reçu après la guerre, [...] ». (note de bas de page p. 76)



**La prétendue chambre à gaz de Mauthausen**

Ayant dès lors en mains les éléments infirmant définitivement l'existence de ces soi-disant lieux d'exécution (pris en compte même par certains partisans de l'extermination, on l'a vu) sur le territoire du Reich, nous sommes alors pleinement en droit maintenant de nous poser les mêmes questions à l'égard de ceux de la Pologne qui, tel que vu précédemment, posséda sur son sol les camps les plus « huppés » du gratin exterminationniste avec notamment celui dont la destinée était de devenir tout simplement le symbole quintessentiel de l'*Holocauste*, Auschwitz. Nous laisserons alors pour ce faire, le soin à un spécialiste en la personne de Robert Faurisson, de formuler une telle demande (et soulignée par mes soins) :

*« Pourquoi les « preuves », les « certitudes », les « témoignages » rassemblés sur les camps qui, géographiquement, nous sont proches, n'ont soudain plus de valeur, alors que les*

« preuves », les « certitudes », les « témoignages » rassemblés sur les camps de Pologne resteraient vrais<sup>(1)</sup> ? »

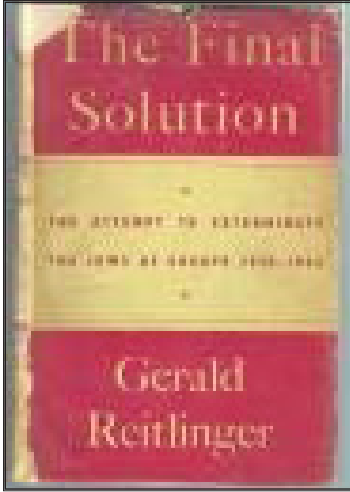
C'est à ce moment que Carlo Mattogno, p. 77, choisit un passage du livre traduit dans sa langue natale, de l'auteur évoqué plusieurs fois, Gerald Reitlinger, *La Soluzione finale. Il tentativo di sterminio degli ebrei d'Europa 1939-1945*, Milan 1965, p. 651, et qui mettra encore superbement en lumière le côté psychopathologique et hystérique de la communauté « martyre » (développé au début de l'ouvrage) :

« La plus grande partie de la documentation sur les camps de la mort en Pologne, par exemple, a été recueillie par les commissions d'enquête du Gouvernement polonais et par la Commission centrale d'Histoire juive de la Pologne en interrogeant les survivants physiquement valides, qui étaient rarement des hommes cultivés. De plus le juif d'Europe orientale est rhétoricien de nature, il aime s'exprimer en usant de comparaisons fleuries. Lorsqu'un témoin déclarait que les victimes en provenance du lointain Occident arrivaient au camp de la mort en wagon-lit, il voulait probablement dire qu'ils arrivaient dans des voitures de voyageurs et non dans des fourgons à bestiaux. Parfois l'imagination dépassait toute crédibilité, comme lorsque les contrebandiers de la nourriture du ghetto étaient décrits comme des hommes gigantesques, avec des poches qui allaient du cou aux chevilles. Même les lecteurs qui ne souffrent pas de préjugés raciaux peuvent trouver un peu trop gros, pour arriver à les digérer, les détails sur ces assassinats monstrueux, et être amenés à crier CREDAT JUDAEUS APPELLA<sup>(2)</sup> et à reléguer ces récits parmi les fables. Au fond, les lecteurs ont le droit de penser qu'il s'agit de témoins « orientaux » pour lesquels les nombres ne sont que des éléments de rhétorique. Même leurs noms — Sunschein, Zylberdukaten, Rothbalsam, Salamander :

1. Serge Thion, *Vérité historique ou vérité politique ? Le dossier de l'affaire Faurisson. La question des chambres à gaz, La Vieille Taupe* 1980, p. 87 in AHR N° 1, p. 77

2. NDLA – Littéralement « Que le Juif Apelle le croie », c'est-à-dire « À d'autres » ou encore « Tu l'as dit bouffi » — *apelle* est un nom juif de fantaisie qui signifie « sans peau » en renvoyant à la circoncision et qui était chez les Romains et les Grecs, source d'étonnement, de dégoût et de dérision.

*Rayon de soleil, Ducat d'argent, Baume rouge, Salamandre —  
semblent tirés de l'imagination.»*



**L'édition originale du livre  
de Gerald Reitlinger,  
London, 1953**

L'anglais exterminationniste Gerald Reitlinger mentionnait bien pourtant dans son livre, p. 71 notamment, la « médiocre valeur probante » des recherches entreprises après la guerre par ces commissions d'enquête polonaises et qui consistaient « essentiellement en descriptions détachées, de personnes isolées, assez rarement confirmées par d'autres sources ».

Voici maintenant l'analyse détaillée de Carlo Mattogno à propos donc des « chambres de la mort » de l'Est :

« Les « preuves » de l'existence de « chambres à gaz » dans les prétendus « camps d'extermination » de l'Est sont donc constituées presque exclusivement par des « témoignages oculaires » extrêmement suspects dont la véracité est admise *a priori* (souligné par Mattogno) par les historiens défendant la réalité de l'« extermination » des juifs, et ce manque intentionnel d'esprit critique est la caractéristique essentielle de leur méthode de travail historiographique. » (p. 78)

Il semble que les historiens officiels aient effectivement manqué de prudence face à de telles « preuves » exterminationnistes. Mattogno poursuit :

« L'un des premiers « témoignages oculaires » sur Treblinka — le rapport envoyé le 15 novembre 1942 par l'organisation clandestine du ghetto de Varsovie au Gouvernement polonais en exil à Londres — décrit l'« extermination » de juifs dans ce camp comme s'effectuant avec la VAPEUR D'EAU !



«En mars 1942 — lit-on dans ce rapport — les Allemands commencèrent la construction du nouveau camp de Treblinka B — aux abords du camp de Treblinka A — qui fut achevé à la fin avril 1942. Vers la 1<sup>ère</sup> moitié de septembre, il comprenait deux « maisons de la mort ».

«La « maison de la mort № 2 » (*dom smierci* № 2) était une construction en maçonnerie longue d'environ 40 m et large de 15. D'après la relation d'un témoin oculaire (*wg relacji naocznego swiadka*), elle contenait dix locaux disposés des deux côtés d'un couloir qui traversait tout l'édifice. Dans les locaux étaient installés des tubes à travers lesquels passait la vapeur d'eau (*para wodna*).

«La « maison de la mort № 1 » (*dom smierci* № 1) se composait de 3 locaux et d'une chaufferie. Le rapport poursuit : «À l'intérieur de la chaufferie il y a une grande chaudière pour la production de vapeur d'eau et, à l'aide de tubes courant à travers les chambres de la mort et étant équipés d'un nombre approprié de trous, la vapeur surchauffée se dégage à l'intérieur des chambres<sup>(1)</sup> ».

C'est ainsi donc qu'on se débarrassait des « victimes », par la vapeur d'eau ! Le bulletin cité par l'auteur et intitulé *Likwidacja żydowskiej Warszawy*, « Treblinka », *Biuletyn Żydowskiego Instytutu Historycznego*, Varsovie, janvier-juin 1951, № 1, p. 93-100, continue ainsi :

*« De cette manière, les chambres d'exécution se remplissent complètement, puis les portes se ferment hermétiquement et la longue asphyxie (duszenie) des victimes par la vapeur d'eau (para wodna) qui sort des nombreux trous des tubes commence. Au début des hurlements parviennent de l'intérieur, se calment lentement et après 15 minutes l'exécution est effectuée ».*

La Commission suprême d'enquête sur les crimes allemands en Pologne, apprend-on grâce au document coté PS-3311 (dont un extrait fut lu lors du procès de Nuremberg), aurait ainsi repris et élevé au rang de « vérité officielle » cette histoire de vapeur d'eau, commission qui accusa l'ancien gouverneur Hans Frank d'avoir ordonné l'installation d'un « camp d'extermination » à Treblinka pour l'élimination massive des

---

1. AHR № 1, *op. cit.*, pp. 78-79



juifs « dans des chambres remplies de vapeur » (*in Dampf gefüllten Kammern*) !

Par la suite, cette version basée sur la vapeur d'eau ne fut plus de mise et le mythe des « chambres à gaz » à monoxyde de carbone s'imposa et « constitue toujours<sup>(1)</sup> la vérité officielle à propos de trois « camps d'extermination » de l'Est. » Il faut ajouter quelques précisions ici avec Carlo Mattogno en ce qui a trait à un « gazage » par le monoxyde de carbone (CO). En note de bas de pages 79-80, nous dit-on, « une excellente étude réalisée par l'ingénieur américain Friedrich p. Berg, intitulée « *The Diesel Gas Chambers: Myth Within a Myth* » (*Journal of Historical Review*, Printemps 1984, p.15-46) montre qu'un « gazage » par le CO produit par un moteur Diesel (d'après l'historiographie officielle, le CO pour les « chambres à gaz » était produit par des moteurs Diesel) est on ne peut plus **irrationnel et inefficace**<sup>(2)</sup>. En effet, tandis qu'un moteur Diesel produit une concentration moyenne de CO inférieure à 0,4 %, un moteur à essence émet normalement 7 % de CO et 1 % d'oxygène. En modifiant le carburateur, on peut arriver à une concentration de CO de 12 % (30 fois supérieure à celle d'un moteur Diesel) et c'est pourquoi « l'histoire de la chambre à gaz Diesel est incroyable rien que pour ces raisons ». »

Ainsi, découvre-t-on, la magie se mit de la partie. « Ce qui s'est passé est simple : il a suffi de transformer en « *chambres à gaz* » les « *chambres à vapeur* » du rapport du 15 novembre 1942 ! » Mattogno livre ici à cet égard, un morceau choisi du livre de Yankel Wiernik, *A Year in Treblinka*, New York, 1944, p.13, concernant la description de la « chambre à gaz » et le nombre de personnes entassées dedans, et que nous avons reproduit dans le premier chapitre de cet ouvrage. Comme nous le rapporte le chercheur italien, « la disposition même des locaux de la nouvelle construction (décrite par Wiernik) est entièrement tirée du rapport du 15 novembre 1942 [...] ». Que l'on se rappelle alors ici la remarque de G. Reitlinger, « ... les lecteurs ont le droit de penser qu'il s'agit de témoins « orientaux » pour lesquels les nombres ne sont que des éléments de rhétorique. »

1. NDLA – À la fin des années 80.

2. Nous soulignons

Selon Mattogno, c'est apparemment après trois semaines seulement de l'ouverture du camp de Belzec que le 'premier mythe de l'« extermination » des juifs naquit, le 8 avril 1942<sup>(1)</sup>.>

Il cite pour cela un passage d'un article de Michael Tregenza sur le *Camp de la mort de Belzec* dans le *Wiener Library Bulletin*, № 41-42, 1977, p. 16-17, où 'les victimes étaient rassemblées dans une mesure qui avait pour sol une plaque métallique à travers laquelle on faisait passer le courant électrique qui foudroyait les juifs.' De plus, apprend-on, la *Kronika oswiecimska nieznanego autora* (Chronique d'Auschwitz de l'auteur inconnu) faisait apparaître une histoire semblable où, à Belzec, les Juifs étaient électrocutés (*elektryzowano*). Un autre article du *Wiener Library Bulletin*, № 9-10, 1955, p. 22, cette fois, présente un rapport daté du 10 juillet 1942, arrivé à Londres en novembre de la même année et publié le 1<sup>er</sup> décembre dans la *Polish Fortnightly Review* du 1<sup>er</sup> décembre 1942, p. 4, qui décrit l'« extermination » des Juifs à Belzec en ces termes :

«Après avoir été déchargés, les hommes vont dans une baraque à droite, les femmes dans une baraque à gauche, et tous se déshabillent, apparemment pour se préparer à prendre un bain. Après qu'ils se sont déshabillés, les deux groupes vont dans une 3<sup>e</sup> baraque où il y a une plaque électrifiée avec laquelle les exécutions s'effectuent».

Une autre variante décrite par Reitlinger dans son livre, p. 172, mentionne l'eau à la place de la plaque métallique où le courant électrique traversait ici l'eau dans laquelle les Juifs se trouvaient immergés. Suite à un rapport rédigé apparemment par le «témoin oculaire» Jan Karski (voir chapitre 3) que celui-ci aurait remis (selon un certain Martin Gilbert) le 25 novembre 1942 au gouvernement polonais en exil à Londres, réapparaissait alors l'électrocution sur plaque métallique.

Dans un autre rapport du gouvernement polonais en exil à Londres, cette fois du 10 décembre 1942 (inclus dans les *Documents du Foreign Office* sous la cote FO 371-30924-0924, p. 122), on peut lire : «Au début, on fusillait ; toutefois, il a été rapporté que, par la suite, les Allemands appliquèrent de nouvelles méthodes, telles que le gaz toxique, à l'aide duquel la population juive fut exterminée à Chelm, ou l'électrocution, pour

1. *ibid.* p. 82

*laquelle fut organisé un camp à Belzec où, au cours des mois de mars et avril 1942, les juifs des provinces de Lublin, Lwow et Kielce furent exterminés par dizaines de milliers ».*



**L'entrée du camp de Belzec**

Au 3<sup>e</sup> rang des camps d'extermination où 600 000 Juifs auraient été prétendument « gazés », Belzec devient ainsi une version miniature de l'ensemble de la légende de l'Holocauste.

Cette histoire, nous dit Carlo Mattogno page 83, fut répétée le 19 décembre 1942, en citant un article du *New York Times* du 20 décembre 1942, p. 23, dans une déclaration de l'Inter-Ally Information Committee :

*« L'on ne dispose pas de données réelles sur le sort des déportés, mais des nouvelles sont disponibles — des nouvelles irréfutables — selon lesquelles des lieux d'exécution à Chelm et à Belzec ont été organisés, où ceux qui ne sont pas fusillés sont tués en masse par électrocution et par usage de gaz mortels ».*

La version du courant électrique se retrouve encore dans un rapport du 1<sup>er</sup> novembre 1943, tirée du livre d'Abraham (Alfred) Silberschein, *Die Judenauströpfung in Polen* (L'Extermination des Juifs en Pologne), Genève 1944, série V, p. 21-22, à propos de l'« enfer » de Belzec (*Die Hölle von Belzec*) :

*« Aux juifs qui étaient envoyés à Belzec, on ordonnait de se déshabiller comme pour prendre un bain. Ils étaient effectivement conduits dans une installation de bains qui pouvait contenir plusieurs centaines de personnes. Mais là ils étaient tués en foule par le courant électrique ».*

C'est en 1944, poursuit Mattogno, que le mythe s'enrichit ; en effet, les thèmes de l'eau et de la plaque métallique vont se trouver associés dans une nouvelle version. L'exemple nous en est donné par un article du *New York Times* du 12 février 1944 publiant le récit d'un « jeune Juif polonais » relatif à l'« usine des exécutions » de « Beljec » (orthographe du journal) :

*« Les juifs étaient poussés nus sur une plateforme métallique fonctionnant comme un élévateur hydraulique qui les descendait dans une énorme cuve pleine d'eau jusqu'au cou des victimes, a-t-il déclaré. Ils étaient électrocutés par le courant conduit par l'eau. L'élévateur soulève ensuite les corps jusqu'à un crématoire qui se trouve en haut, a dit le jeune homme ».*

Le journal citait visiblement la source de ce récit comme provenant d'« individus s'étant enfuis après avoir été réellement à l'intérieur de l'usine », c'est-à-dire de « témoins oculaires ». C'est cette forme-là du mythe qui fut reprise par un certain Stefan Szende dans un autre morceau d'anthologie (cf Chapitre 1).

Dans la série III cette fois de l'ouvrage de Silberschein, nous pouvons découvrir que le mythe connaîtra alors une autre variante comme instrument d'« extermination », avec celle du « four électrique » (!) :

*« Puis, ils pénètrent dans une 3<sup>e</sup> baraque qui contient un four électrique (eine elektrischen Ofen). C'est dans cette baraque qu'ont lieu les exécutions ».*

En 1945, nous dit Mattogno, la 1<sup>ère</sup> version du mythe s'éleva au rang de vérité officielle en ce qui concerne le camp d'« extermination » de Belzec et qui fut acceptée dans le rapport du gouvernement polonais et lue par L. N. Smirnov, représentant soviétique de l'accusation, à l'audience du 19 février 1946 du procès de Nuremberg.

Après ce début d'évolution des moyens de « mise à mort » qui commença par de la vapeur d'eau, puis par le monoxyde de carbone, l'électrocution, l'association eau-courant électrique, nous avons maintenant l'emploi de la chaux vive, pro-

cédé décrit par un autre « témoin oculaire » que nous avons découvert au chapitre trois, Jan Karski. Mais c'est finalement le mythe des « chambres à gaz » à monoxyde de carbone qui, selon Carlo Mattogno (p. 86), « s'est également imposé définitivement comme vérité officielle pour Belzec. » Mythe qui aurait reçu alors la sanction officielle de la Commission d'enquête sur les crimes allemands en Pologne et apparu brusquement en 1946 dans le recueil *Documenty i materialy*, vol. 1, p. 217-224.

Une nouvelle version s'appuya, nous dit-on, sur un autre « témoignage oculaire », celui d'un soi-disant échappé miraculeux du camp de Belzec, le Juif polonais Rudolf Reder qui passe pour être l'un des deux seuls survivants et témoins connus, selon *Wikipedia*, de ce camp avec (C)Haim Hirszman. Ce témoignage serait, d'après Carlo Mattogno, un plagiat en grande partie du fameux rapport Gerstein (voir Chapitre 3) qui reste, aux yeux du chercheur italien, un « cas typique de l'absence d'esprit critique et de la mauvaise foi des historiens officiels lorsqu'ils choisissent leurs « preuves ». » En effet, notre « négateur » aurait relevé dans l'étude *Il rapporto Gerstein. Anatomia di un falso*, « 103 absurdités, contradictions internes et externes, falsifications historiques, contradictions par rapport à l'historiographie officielle, exagérations hyperboliques et invraisemblances qui font qu'on ne peut accorder le moindre crédit à ce « témoignage oculaire <sup>(1)</sup> ». »

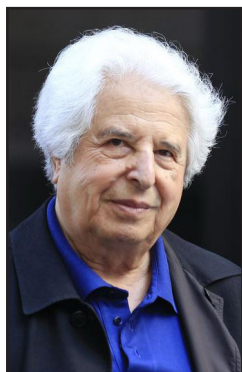
Un tristement célèbre rapport donc, dont des historiens officiels tels que Saul Friedländer et Helmut Krausnick relèvent pour l'un, la « véracité » et pour l'autre, la « vraisemblance ». Les historiens officiels, nous dit Mattogno page 87, « justifient les faux témoignages — qu'ils reconnaissent eux-mêmes comme tels — sur Treblinka, Sobibor et Belzec, en soutenant que, pendant la guerre, on avait une connaissance précise uniquement de l'existence de l'« extermination », mais non de ses modalités concrètes et techniques. »

Un autre historien déjà cité, Pierre Vidal-Naquet, admet toutefois une part de « fantaisies et de mythes » en déclarant que ceux-ci n'ont pas existé par eux-mêmes, mais plutôt « comme une ombre portée de la réalité, comme un prolongement de la réalité ». (p. 88)

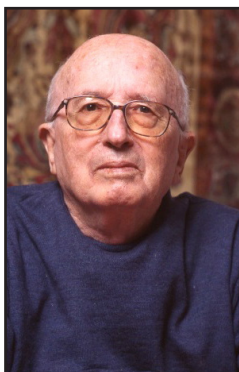
---

1. *ibid.* p. 87

Par un bel effet miroir auquel le lecteur est désormais accoutumé, cette argumentation, nous fait-on remarquer, est une «excellente application du principe méthodologique voulant que «la conclusion précède les preuves» que Vidal-Naquet attribue à l'historiographie révisionniste.»



Saul Friedländer



Pierre Vidal-Naquet

Reposons alors ensemble la question de Robert Faurisson : «Pourquoi les «témoignages oculaires» relatifs aux «chambres à vapeur» de Treblinka, au «chlore» et aux «caves» de Sobibor et à l'«extermination» des juifs à Belzec par le courant électrique ou par les trains de la mort sont-ils subitement tenus pour faux, tandis que les «témoignages oculaires» relatifs aux «chambres à gaz» sont considérés comme vrais ?» (p. 88)

Des témoignages alors comparables et équivalents sur le plan de la «crédibilité» mais contradictoires sur celui du contenu faisant en sorte que «c'est seulement lorsqu'on admet *a priori* l'existence des «chambres à gaz» — la conclusion précède les preuves ! — que l'on peut parler de «fantaisies» et de «mythes» qui sont «comme une ombre portée de la réalité».

Le moment est donc venu maintenant d'étudier cette genèse du mythe des «chambres à gaz» d'Auschwitz, devenues comme chacun le sait, le symbole par excellence de toute l'industrie de l'Holocauste. Et c'est de surcroît, et étonnamment, un mythe qui s'imposa très tard car, nous indique Martin Gilbert dans *Auschwitz und die Alliierten*, p. 9, «le plus grand de tous les lieux de supplice, *l'usine de la mort* d'Auschwitz-Bir-



kenau, réussit à garder son secret jusqu'à l'été 1944 ». D'après un article du *New York Times* du 3 juillet 1944, p. 3, circulèrent en effet, en juillet 1944, les rapports de deux Juifs slovaques évadés d'Auschwitz le 7 avril, Alfred Wetzler et Rudolf Vrba (évoqués brièvement à la fin du 1<sup>er</sup> chapitre avec photo pour le second) et qui furent publiés aux États-Unis par le *War Refugee Board* en novembre 1944 avec deux autres rapports, l'un des deux Juifs qui s'échappèrent d'Auschwitz le 27 mai, Czeslaw Mordowicz et Arnost Rosin, l'autre d'un « commandant polonais » qui n'est pas autrement identifié.

### Les trois autres «échappés» d'Auschwitz



Czeslaw Mordowicz



Arnost Rosin



Alfred Wetzler

Parmi tous ces prétendus « procès-verbaux d'Auschwitz », le plus important d'après Carlo Mattogno, celui d'Alfred Wetzler, « est visiblement faux : celui-ci présente, en effet, un plan et une description des crématoires I et II (II et III selon la numérotation officielle) de Birkenau complètement inventés<sup>(1)</sup>, comme on s'en aperçoit par la simple comparaison avec la plan original.

« Il déclare en effet que, dans la « chambre des fours », il y avait « neuf fours ayant chacun quatre ouvertures » rassemblés « autour » d'une haute cheminée, ce qui est faux aussi bien en ce qui concerne le nombre que la disposition des fours, puisque, dans les crématoires II et III, il y avait en fait 5 fours à 3 ouvertures disposés longitudinalement l'un à côté de l'autre<sup>(2)</sup>. »

1. C'est nous qui soulignons.

2. AHR N° 1, *op. cit.*, p. 89



Figurant parmi les historiens officiels pour qui les absurdités relevées ci-haut ne semblent pas nuire à l'authenticité de ce rapport, Mattogno cite Georges Wellers (évoqué brièvement au 1<sup>er</sup> chapitre avec photo dans le « panthéon ») dont le cas est lui aussi typique en ce qu'il « utilise maladroitement la fausse description d'Alfred Weztler dans deux ouvrages où est reproduit le vrai plan original du crématoire II de Birkenau (dans son livre *Les Chambres à gaz ont existé*, Éditions Gallimard 1981, p. 114 -115, avec le plan du crématoire en hors-texte et dans le livre d'Eugen Kogon, Hermann Langbein, Adalbert Rücker et tous autres, *Les Chambres à gaz, secret d'État*, Éditions de Minuit 1984, p. 207-208 avec le plan du crématoire II aux pages x-xi — la version de Wellers figure au chapitre 7 traitant d'Auschwitz, livre qui n'est pas de lui ; Mattogno indique correctement les auteurs de ce livre à la note suivante alors qu'il laissait entendre qu'il en était l'auteur dans celle-là, mais il s'agit sans doute d'une étourderie de sa part. Le « témoignage oculaire » de Georges Wellers inclus dans ce collectif d'auteurs au chapitre 7 donc, est tiré d'un autre livre de Wellers, *De Drancy à Auschwitz*, Éd. du Centre de documentation juive contemporaine, Paris 1946, pp. 202 et sq.,<sup>(1)</sup> » Signalons au passage que son ouvrage cité plus haut, *Les Chambres à gaz ont existé*, avait été dirigé contre Robert Faurisson, un ouvrage « anti-négationniste » en somme.

« Mais ce n'est pas tout », nous prévient notre « négateur » italien p. 90. « Il tente péniblement de minimiser les très graves contradictions existant dans le rapport du « témoin oculaire » Alfred Weztler en écrivant :

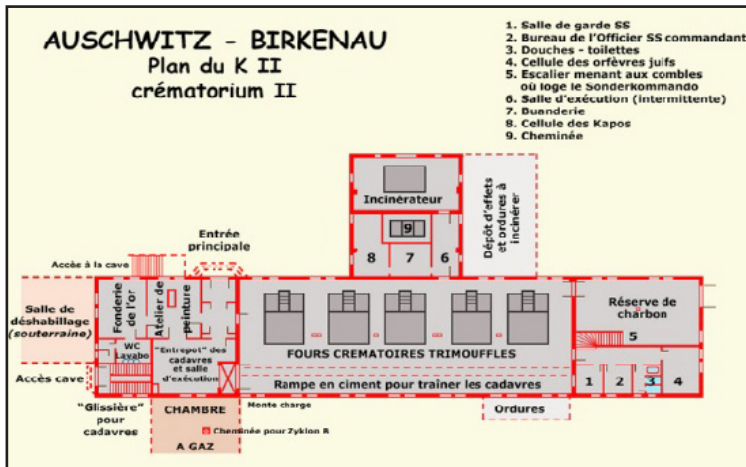
*« Que quelques témoins aient commis des erreurs de détail dans leurs diverses descriptions est compréhensible. C'est ainsi que Weztler parle de trois ouvertures dans le plafond de la chambre à gaz : en fait, il y en avait quatre »*<sup>(2)</sup> »

Mattogno nous fait part ici de sa conclusion : « Et c'est tout. On peut déduire de là que certains historiens extermina-

1. *ibid.* p. 90 ;

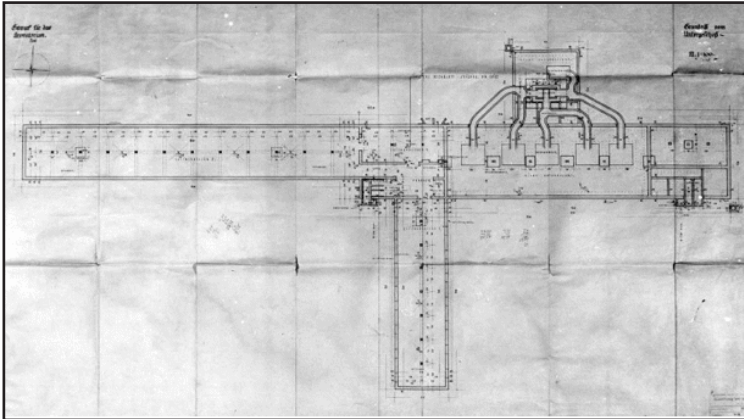
NDLA – Ce qui fait que nous avons bien finalement deux ouvrages en question de Wellers

2. NDLA – Bien cité cette fois dans ce collectif d'auteurs, p. 211



### Reconstitution du Krématorium II d'Auschwitz-Birkenau

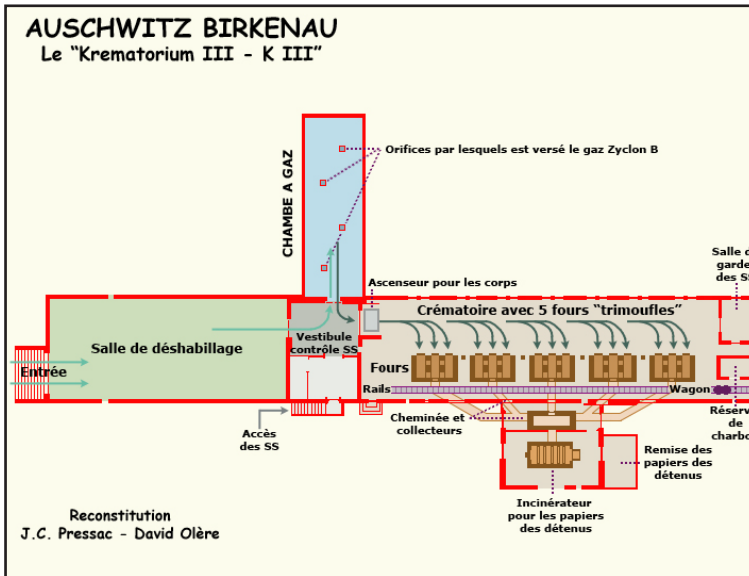
↳ <http://www.encyclopedie.bseditions.fr/image/article/plan/NAZIPLANBIRK0006.jpg>



### Plan du Krématorium II :

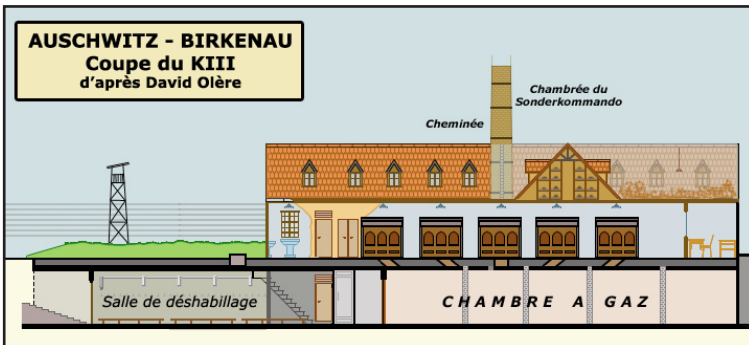
à G., vestiaires, en bas « chambre à gaz » et à D., fours crématoires

↳ <http://www.lycee-jeanmace.fr/Projets/pologne/cho3/>



### Reconstitution du Krématorium III d'Auschwitz-Birkenau

<http://www.encyclopedie.bsditions.fr/image/article/plan/NAZIPLANBIRK0008.jpg>



### Coupe du krématorium III montrant en sous-sol la « chambre à gaz » <sup>(1)</sup>

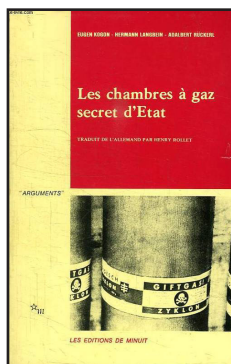
<http://www.encyclopedie.bsditions.fr/image/article/plan/NAZIPLANBIRK0009.jpg>

tionnistes ne pêchent pas par un excès de scrupule dans leur lecture des textes.»

Ci-dessous, les couvertures des deux livres cités par Carlo Mattogno :



**Livre de Wellers**  
**1981**



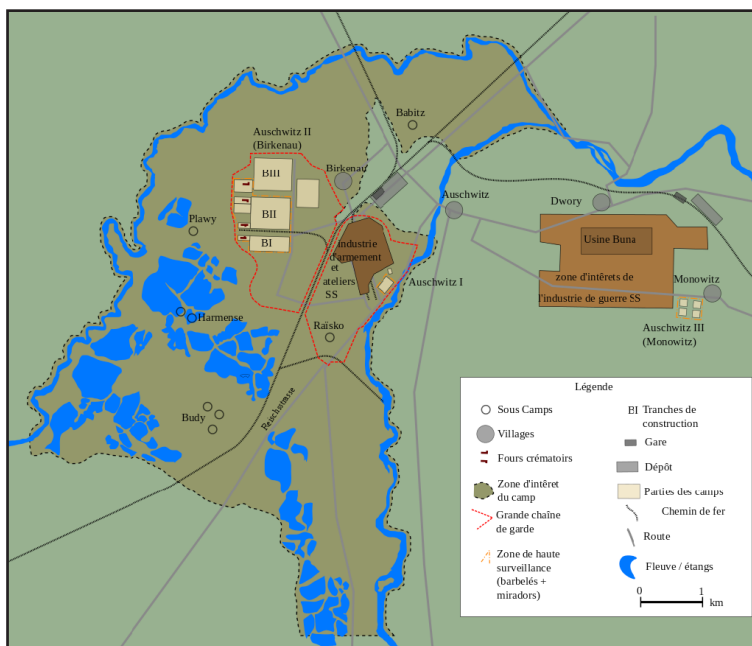
**Collectif d'auteurs**  
**1984**

Continuons notre chemin dans la « capitale » de l'Holocauste derrière notre guide pour nous arrêter cette fois dans celui de Monowitz, appelé également camp de Monowitz-Buna ou Auschwitz III. Carlo Mattogno cite alors la description de cet autre « camp de la mort » donnée par le Sturmbannführer de la SS, Georg Konrad Morgen, lors de l'audience du 8 août 1946 au procès de Nuremberg, en se référant au document IMG, vol. XX, pp. 550-551. Voici donc ce que relata cet officier au sujet du *Vernichtungslager Monowitz* :

*« Puis les camions partaient. Ils n'allaient pas au camp [...] d'Auschwitz, mais dans une autre direction, au camp d'extermination de Monowitz, qui était à une distance de quelques km. Ce camp [...] était composé d'une série de crématoires. Ces crématoires n'étaient pas reconnaissables comme tels de l'extérieur. On pouvait les confondre avec de grandes installations de bains. Même les détenus le savaient. Ces crématoires étaient entourés par une clôture de fil de fer barbelé et étaient surveillés à l'intérieur par les groupes de travail juifs [...].*

*[...] Partout à l'horizon des cheminées fumaient. Le camp lui-même était surveillé à l'extérieur par un détachement spécial d'hommes de la Baltique, estoniens, lituaniens et d'ukrainiens. Tout le déroulement technique était presque exclusive-*

*ment entre les mains des détenus eux-mêmes qui en étaient chargés et qui n'étaient que de temps à autre surveillés par un Unterführer. L'exécution proprement dite était accomplie par un autre Unterführer qui libérait des gaz dans ce local<sup>(1)</sup> ».*



### Plan de situation des trois camps d'Auschwitz, à l'été 1944

<sup>(1)</sup> [https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/3/3a/Carte\\_Auschwitz.svg](https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/3/3a/Carte_Auschwitz.svg)

Mattogno nous revient alors en ces termes (p. 91) : « En réalité, le camp de Monowitz, de même que les 39 camps extérieurs d'Auschwitz, n'a jamais possédé de « *chambre à gaz* »<sup>(2)</sup> ».

Le livre de Martin Gilbert déjà cité plus haut, mentionnait p. 153 un rapport du 18 avril 1943 au sujet des méthodes d'assassinat, en plus des « chambres à gaz » et des exécutions par les armes :

« [...] »

*b) Chambres électriques : ces chambres possédaient des parois métalliques ; les victimes étaient amenées à l'intérieur, puis on branchait la haute tension ;*

1. *ibid.* pp. 90-91

2. Nous soulignons.

c) *Le système du prétendu marteau pneumatique (Hammerluft system) ; il s'agissait de chambres spéciales dans lesquelles le « marteau » descendait du plafond et où les victimes étaient tuées au moyen d'une installation spéciale sous une haute pression d'air».*

Mais, note Mattogno, «ainsi que le commente Martin Gilbert, ces deux méthodes étaient de la « pure fantaisie ».»

C'est en 1945, apprend-on, que la version des «gazages» au moyen de douches factices s'affirma auprès des faux témoins les plus naïfs qui, ainsi, la répercutèrent.

Quelques exemples parmi ces faux témoignages nous sont alors donnés par Carlo Mattogno :



**Hadassa Bimko Rosensaft**  
(1912 – 1997)

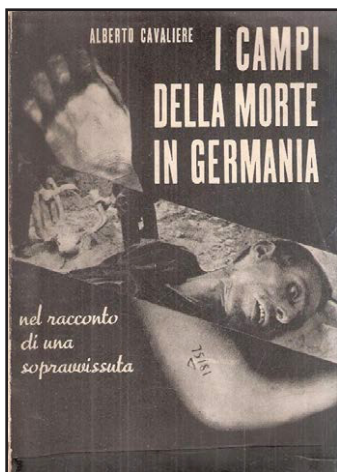
— celui, pour commencer, de la doctoresse **Hadassa Bimko Rosensaft** (1912–1997), mieux connue sous le nom d'Ada Bimko ; celle-ci, qui aurait été créditée d'avoir sauvé la vie de milliers de victimes de l'Holocauste à la fois durant et après la guerre, s'est vu incarner pour certains, l'essence juive de l'Holocauste. Au procès de Belsen, notre «*héroïne*» décrivit ainsi les «vaporisateurs» (*sprays*), les deux «tuyaux» (*pipes*) et les

deux «énormes récipients métalliques contenant le gaz» (*huge metal containers containing gaz*) de la «chambre à gaz» de Birkenau qu'elle prétendait avoir visitée.

— Celui maintenant de Sofia Schafranov (1891–1994) recueilli dans le livre d'Alberto Cavaliere, *I campi della morte in Germania nel racconto di una sopravvissuta*, Milan 1945, p. 40, qui relate ce qu'un détenu lui aurait raconté :

*« On simulait une douche et aux victimes, alors pourtant qu'elles savaient quel genre de douche il s'agissait, on donnait*

*même des serviettes et un morceau de savon ; après quoi, on les faisait se dévêtir et on les poussait dans des chambres basses en ciment, hermétiquement closes. Au plafond étaient fixés des robinets d'où sortait un gaz toxique à la place de l'eau. »*



**Version originale  
du livre d'A. Cavaliere**

Bien que cette histoire fût répétée au procès de Degesch en 1949 où un autre « témoin » avait entendu dire qu'« à Birkenau, le gaz était introduit dans des locaux par des douches factices », l'inventeur du Zyklon B, le Dr Heli, ainsi qu'un physicien présent, le Dr Ra. (*les seules lettres données dans le texte imprimé du jugement, note Mattogno*), avaient alors déclaré comme « impossible la technique de « gazage » décrite »<sup>(1)</sup>. L'histoire fut alors rejetée comme fausse.

Mais malgré cela, les résistants italiens Vincenzo et Luigi Pappalettera, à la vue de la photographie de la « chambre à gaz » de Mauthausen (voir plus haut), commentèrent :

*« Aux douches, les prisonniers étaient inondés, non par de l'eau, mais par du gaz meurtrier qui jaillissait des petits trous »* (commentaire tiré du numéro spécial sur le procès de Nuremberg, N° 156 de la *Storia illustrata*, nov. 1970, p. 78, cité par Mattogno).

— 3<sup>e</sup> « expérience vécue », celle de Leo Laptos ; ce prisonnier polonais qui avait travaillé comme pharmacien à Birkenau (histoire racontée dans le texte de Louis de Jong, *Die Niederlande und Auschwitz*, vzf 17<sup>e</sup> année, cahier 1, janv. 1969, p. 9) aurait relaté que :

*« les chambres à gaz étaient équipées comme des salles de bains où les gens allaient sous prétexte de prendre une douche, mais qu'au lieu de l'eau c'était du gaz qui sortait des conduites et que le sol basculait, si bien que les cadavres tombaient sur un*

1. *ibid.* p.92



*tapis roulant qui les transportait dans le crématoire* ». Comme nous le fait remarquer Mattogno à la page 93, Laptos mélange ici « ce mythe avec ceux relatifs à Sobibor et à Belzec. »

— 4<sup>e</sup> cas, celui « non moins fantaisiste » du récit d'un ancien détenu d'Auschwitz, au procès de Degesch, d'après lequel « un gaz, appelé par les détenus *Faulgas* (gaz de putréfaction) était recueilli (*gesammelt*) par un *Faulkommando* dans les zones marécageuses et était utilisé à Birkenau pour les « exterminations (1) ». »

— enfin, le Dr Reszö Kastner qui, concernant la période d'« extermination », aurait rapporté un message de Bratislava selon lequel « *les SS étaient sur le point de réparer et de remettre à neuf les chambres à gaz et les crématoires d'Auschwitz qui étaient hors d'usage depuis l'automne 1943* » (*die seit dem Herbst 1943 ausser Gebrauch waren*). Mattogno cite le document PS-2605 dans lequel Kastner aurait affirmé dans une déclaration sous serment en 1945 :

« *Un communiqué disait qu'à Oswiecim (Auschwitz) on travaillait fébrilement au réaménagement des chambres à gaz et des crématoires qui n'étaient plus en fonction depuis plusieurs mois (die monatelang nicht in Betrieb waren)* ». Une affirmation alors en parfaite contradiction avec la Commission d'enquête sur les crimes allemands en Pologne qui « ne signale, pendant la période en question, aucun arrêt de l'activité des « chambres à gaz » et des fours crématoires ». C'est la raison pour laquelle, nous indique notre « négationniste » italien, « dans l'édition du rapport Kastner de 1961, le passage susmentionné (*die seit dem Herbst 1943 ausser Gebrauch waren*) a été supprimé ! »

En février-mars 1945, les Soviets auraient effectué une « expertise technique » des « chambres à gaz » d'Auschwitz utilisée alors par la Commission extraordinaire d'enquête sur les crimes allemands à Auschwitz selon laquelle (dans le document URSS-8 présenté au procès de Nuremberg le 6 mai 1945) plus de 4 millions de personnes ont été assassinées dans ce camp. Voici quelques détails de la Commission soviétique :

---

1. *ibid.* p.93

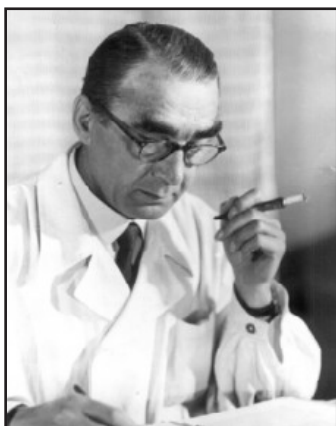
- Dans le crématoire № 1, qui exista pendant 24 mois, on pouvait brûler 9000 cadavres par mois, ce qui donne un total de 216000 pour toute la durée de son existence.
- Crématoire № 2, 19 mois, 90000 cadavres/mois, total : 1710000 ;
- crématoire № 3, 18 mois, 90000 cadavres/mois, total : 1620000 ;
- crématoire № 4, 17 mois, 45000 cadavres/mois, total : 765000 ;
- crématoire № 5, 18 mois, 45000 cadavres/mois, total : 810000.

La capacité totale des 5 crématoires était de 279000 cadavres/mois, pour un total de 5121000 cadavres pour toute la durée de leur existence.

La réduction de ce chiffre à 4 millions, nous explique Mattogno (p.95), serait due au fait 'd'une part, que les Allemands brûlèrent un grand nombre de cadavres sur des bûchers, de l'autre, que les crématoires ne fonctionnaient pas toujours à plein régime.' Un chiffre qui faisait même « rire » selon Reitlinger.

Ainsi, apprend-on, un tel calcul est faux vu que la capacité maximale de crémation de 270000 cadavres/mois pour les 4 fours de Birkenau, soit 9000/jour, est 9 fois supérieure à la capacité réelle. Mattogno cite pour ce faire, l'exemple du crématoire du cimetière de Hambourg-Oejendorf équipé de 4 fours à gaz Volkmann-Ludwig dont chacun peut incinérer jusqu'à 21 cadavres en 24 heures ; en effet, si ceux de Birkenau avaient été aussi efficaces, 'les 46 fours n'auraient brûlé que 966 cadavres/jour' (note de bas de page 95).

Il serait également ressorti des enquêtes de la « Commission technique » soviétique que le gaz « Zyklon A » avait été employé dans les « chambres à gaz » d'Auschwitz alors que ce gaz, d'après le *Schwurgericht des Landgerichts Frankfurt am Main*, séance du 27 mai 1955, vol. XIII, p.138, 'n'était plus en usage depuis les années 20.' Cette conclusion est à mettre en parallèle, quant à sa valeur, avec le massacre dans la forêt de Katyn qui fut porté au crédit des Allemands (dans le document IMG, vol. VII, p.470), tend à nous rappeler notre chercheur italien, alors qu'il fut l'œuvre des Russes.



**Le juge Jan Sehn**  
(1909 – 1965)

cette commission. Ce juge d'investigation polonais qui avait d'ailleurs donné son nom en 1966, à l'Institut de Recherches Médico-légales de Cracovie, aurait affirmé quelques pages plus tôt dans son livre à la page 132 :

« Les documents très détaillés recueillis par la Commission extraordinaire d'État soviétique ainsi que par la Commission générale d'enquête sur les crimes hitlériens en Pologne prouvent que le « rendement » des chambres à gaz de Brzezinka (Birkenau) était à près de 60 000 personnes par 24 heures (1). »



**Édition originale 1957**

Carlo Mattogno cite ensuite le cas de Jan Sehn, juge d'instruction et membre de la « Commission générale d'enquête sur les crimes hitlériens en Pologne » qui avait réduit à 8 000 (dans son livre *Le Camp de concentration d'Oswiecim-Brzezinka*, Varsovie 1957, p.147-148) le chiffre de 12 000 cadavres incinérés quotidiennement qui représentait la capacité d'incinération des 4 fours de ce camp en 24h, « établie » par

Avant de poursuivre avec Carlo Mattogno, nous reproduirons un passage qui n'est pas cité par le chercheur italien ici mais qui s'inscrit définitivement dans la sphère obsidionale de nos « témoins oculaires » passés en revue au 1<sup>er</sup> chapitre. Voici ce que Jan Sehn écrit dans son livre à la page 139 :

« *Déshabillés, les juifs allaient vers la chambre à gaz. Celle-ci était équipée de douches et de tuyauteries*

1. *ibid.* p.96

*qui donnaient l'impression d'une salle de bains. Les femmes et les enfants entraient en général les premiers, puis les hommes, qui étaient toujours moins nombreux. À coups de bâtons et avec l'aide des chiens, on entassait dans cette chambre de 210 m<sup>2</sup> près de 3000 victimes. Les portes étaient ensuite rapidement fermées et vissées, et le personnel chargé de la désinfection lançaient le Cyclone dans les chambres à gaz par les pulvérisateurs installés spécialement pour assurer un effet maximum et rapide du poison. Le gaz se répandait immédiatement<sup>(1)</sup> ».*

Comme nous venons de le constater, les chiffres ne sont tout de même pas de la trempe de ceux de Yankel Wiernik (voir chap. 1) mais l'affabulation n'en est pas éloignée pour autant ; de plus, la description est tout sauf précise (que sont ces pulvérisateurs ?).

C'est à partir de 1945, reprend Mattogno (p. 97), que l'on « assiste à une prolifération de « témoignages oculaires » sur les « chambres à gaz » d'Auschwitz ; c'est ce que G. Wellers appelle une « abondance de preuves » (dans son livre déjà cité, p. 129). »

Concernant l'activité des crématoires de Birkenau dont le nombre variait suivant les auteurs, Rudolf Höss (voir chapitre 3) aurait rédigé dans les *Aufzeichnungen* (Notes) à Cracovie (dans *Auschwitz vu par les SS*, édition du Musée d'État à Oswiecim, p. 128) ce qui suit :

*« Au bout d'un temps très court, le crématoire III (IV) fut hors d'usage et on ne l'utilisa plus jamais depuis ».*

Voici maintenant la version inverse de **Per(r)y Broad** (1921 – 1993), sous-officier (SS-Unterscharführer) d'origine brésilienne qui avait rejoint la Waffen-SS en 1941 comme étranger et qui avait servi de traducteur et sténographe au quartier général d'Auschwitz de 1942 à 1945 (passage tiré du livre précité, p. 195) :

*« Les quatre crématoires marchaient à toute vapeur. Mais bientôt, à la suite d'un*



**Per(r)y Broad**  
(1921 – 1993)

1.  <http://sansconcessiontv.org/phdnm/sur-le-rendement-des-fours-crematoires/>

*surchargement continu, les fours restèrent en panne, et seul le crématoire III (IV) fumait encore».*



**Dov Paisikovic**  
(1924 – 1988)

Quelle version croire ? Pour cela, faisons appel avec Carlo Mattogno à du renfort. Entre en scène alors **Dov Paisikovic**, un Juif hongrois qui « affirme avoir fait partie du « *Sonderkommando* » de mai 1944 (son entrée à Auschwitz) jusqu'à l'évacuation, en janvier 1945 (passage tiré de l'ouvrage de Poliakov, Auschwitz, Julliard 1964, p. 166 repris par Mattogno) :

*« Les crématoires étaient si solidement construits que pendant tout ce temps je n'eus connaissance d'aucune défaillance de fours ni de crématoires tout entiers<sup>(1)</sup> ».*

Comme nous pouvons le constater, Paisikovic les contredit tous les deux.

Ces « témoins oculaires », nous dit Mattogno, sont « à leur tour contredits par la Commission polonaise d'enquête sur les crimes allemands en Pologne, qui déclare qu'en août 1944 « les crématoires furent fermés (were closed) et à partir de ce moment les cadavres furent brûlés seulement (only) dans des fosses » ».

Comme si tout cela ne suffisait pas, on apprend (page 98) que le *Kalendarium der Ereignisse im Konzentrationslager Auschwitz-Birkenau*, plus connu sous l'appellation *Kalendarium d'Auschwitz*, « ne signale pas la moindre panne dans le fonctionnement des 4 crématoires de Birkenau jusqu'au 7 octobre 1944 lorsque, à cause de la révolte du « *Sonderkommando* », le crématoire IV fut incendié. »

Concernant maintenant la capacité des fours en question, Mattogno reprend les chiffres avancés par nos « témoins » ainsi que par d'autres, en citant directement des passages de livres ou encore de documents présentés au procès de Nuremberg :

1. AHR N° 1, *op. cit.*, p. 97

- pour Alfred Weztler, 36 fours pour les K. II et K. III, avec une capacité de « 3 cadavres normaux à la fois » qui mettaient « 1,5<sup>h</sup> » pour être « complètement consommés », soit une « capacité quotidienne d'environ 2000 corps » pour chaque crématoire ;
- pour Dov Paisikovic, 15 fours et les « cadavres mettaient environ 4 minutes (sic !) à se consumer », soit une capacité de crémation de 6000 cadavres/24<sup>h</sup> ;
- pour Miklos Nyiszli, des cadavres « mis par 3 » dans chacun des 15 fours et « incinérés en 20 minutes », c'est-à-dire, « l'incinération quotidienne de 5000 personnes » ;
- pour le Dr Bendel, 16 fours avec une capacité de crémation « d'environ 2000 cadavres/24<sup>h</sup> » ;
- pour Rudolf Höss, on a fait « confesser » d'abord 10 fours pouvant incinérer 4000 cadavres/24<sup>h</sup>, puis 15 fours « pouvant incinérer environ 2000 cadavres/24<sup>h</sup> ».

Concernant alors les 'chiffres des victimes d'Auschwitz proposés par les divers « témoins », G. Wellers écrit qu'ils « varient entre 8 millions et 1,5 million, c'est-à-dire dans la proportion de 5,3 à 1<sup>(1)</sup> ». Les « preuves » comme on vient de s'en rendre compte ne font pas défaut mais celles-ci, nous indique le chercheur italien, sont 'fausses et contradictoires'.

Nous en arrivons maintenant aux fameux survols du « camp de la mort » par les Alliés. Dès le 4 avril 1944, nous dit-on, des avions américains avaient survolé et photographié le camp d'Auschwitz (voir photo ci-dessous). Puis, le complexe industriel IG-Farben, Auschwitz et Birkenau furent photographiés au cours de la mission du 26 juin et enfin, durant celle du 25 août, des photos furent prises montrant clairement le camp d'Auschwitz et les K. II et K. III de Birkenau (voir ci-dessous).

« Lorsque, le 13 septembre 1944, les Américains effectuèrent un raid aérien contre le complexe IG-Farben, nous dit Mattogno, ils connaissaient donc bien le camp d'Auschwitz-Birkenau.

« À cette occasion, deux bombes tombèrent accidentellement sur Birkenau, l'une d'entre elles touchant les voies de raccordement qui conduisaient aux crématoires. » Il était donc fa-

---

1. *ibid.* p.99

cile effectivement à ce moment-là de profiter de l'occasion pour détruire la tristement célèbre « usine de la mort » de Birkenau. Que se passa-t-il alors ? Laissons la parole à notre spécialiste : « Et pourtant rien de tel ne se produisit. Pourquoi Auschwitz ne fut-il donc pas bombardé ? La seule réponse à cette « inquiétante question » peut être la suivante : l'analyse des photographies aériennes d'Auschwitz-Birkenau avait démontré que ce camp **ne dissimulait aucun terrible « secret »**<sup>(1)</sup>, et que, par conséquent, **les crématoires n'avaient pas été jugés dignes ne fût-ce que d'une bombe.** » (p. 100)

Ainsi, nous rassure-t-il, « ce n'est pas un hasard si les photos susdites (celles tirées des Bundesarchiv Koblenz, plus nombreuses et plus intéressantes que celles publiées dans *The Holocaust Revisited* — note de bas de page) n'ont été publiées qu'en 1979 (!) et avec des légendes de la CIA *ad usum Delphini*<sup>(2)</sup>. »

Concernant les photographies en question, nous informe Mattogno (p. 100), « en effet, non seulement elles ne démontrent pas l'existence effective des procédés d'« extermination » à Auschwitz, mais elles en démentent catégoriquement un aspect essentiel, celui des fosses de crémation. »

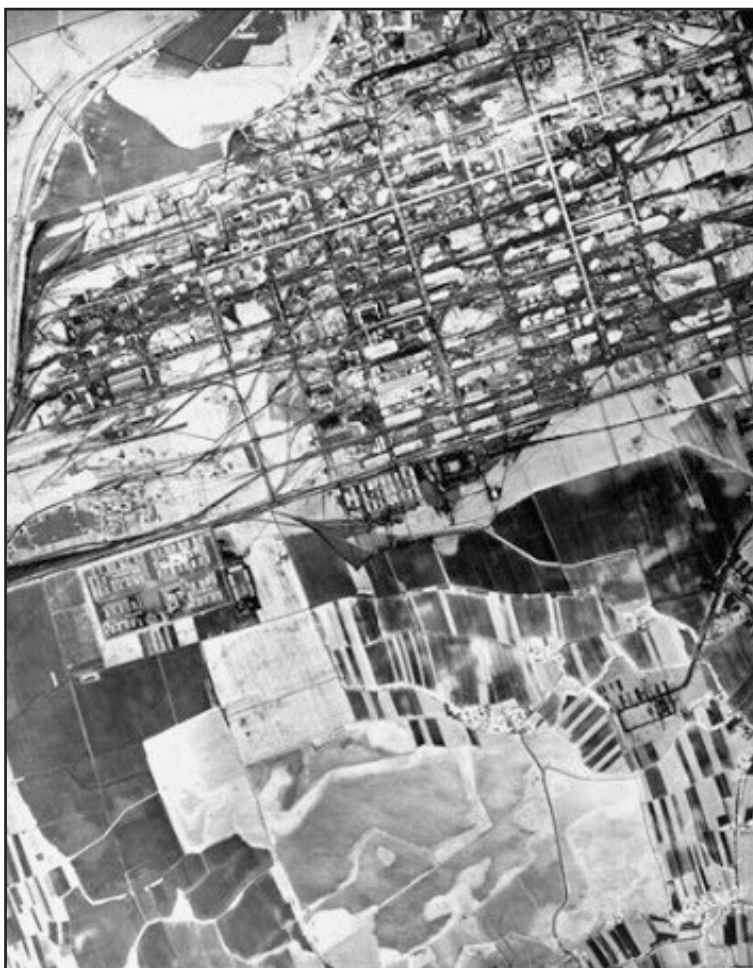
C'est aux « procès-verbaux » d'Auschwitz, poursuit-il, que « l'origine de ce mythe, repris ultérieurement par divers « témoins oculaires » avec des contradictions qui ne sont pas sans importance, peut en effet être attribuée précisément. »

À propos de Mordowicz et Rosin (voir photos plus haut), le rapport qu'ils auraient rédigé (tiré de l'*Executive Office of the President, War Refugee Board*, p. 36 et d'*Auschwitz et Birkenau*, Office français d'édition, p. 34) affirme « qu'en mai 1944, durant l'afflux des juifs hongrois, et comme les crématoires ne parvenaient pas à incinérer tous les cadavres des « gazés », de grandes fosses de 30 m de long et de 15 de large, où les cadavres étaient brûlés jour et nuit, furent creusées dans le « *Birkenwald* », c'est-à-dire dans le bois de bouleaux, voisin de Birkenau. »

1. C'est nous qui soulignons.

2. NDLA – Littéralement, à *l'usage du Dauphin*, formule latine employée ironiquement à propos de publications expurgées ou arrangées pour les besoins de la cause.





☞ <http://www.akadem.org/medias/documents/2-auschwitz.pdf>

**Photo aérienne**

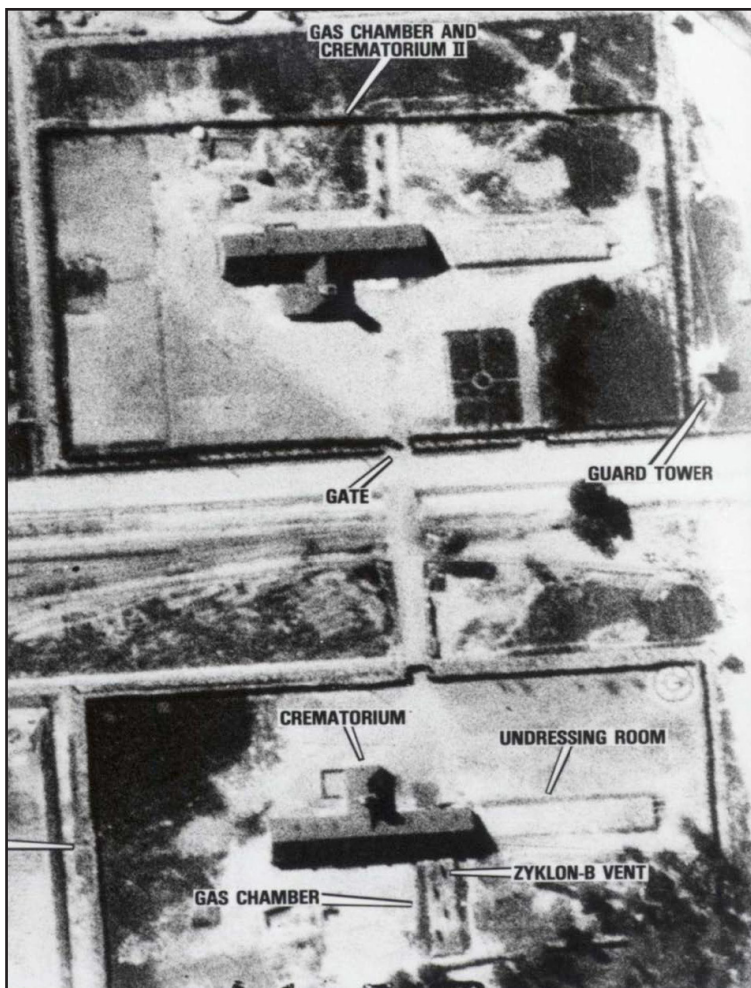
**le camp d'Auschwitz prise par les Alliés le 4 avril 1944.**


**Le camp est le petit rectangle au centre de la photo à gauche,  
les usines sont en haut**

Mattogno cite alors un passage du livre de Miklos Nyiszli, *Médecin à Auschwitz, Souvenirs d'un médecin déporté*, traduit et adapté du hongrois par Tibère Kremer, Paris 1961, p. 94 :

«[...] des deux fosses de crémation longues de 50 m et larges de 6 qui se trouvaient dans un bois de bouleaux à 500 – 600 m du crématoire v, s'élevait une « épaisse colonne

de fumée tourbillonnante» qui était visible de «chaque point du KZ» et «à chaque heure du jour et de la nuit». Et puis, «durant la journée cette fumée couvrait en épais nuages, le ciel de Birkenau».»



 <http://sansconcessiontv.org/phdnm/sur-le-rendement-des-fours-crematoires/>

**Photo du 25 août 1944 des crématoires II et III de Birkenau avec, en légende, les prétendues ouvertures dans le toit pour le déversement du Zyklon B (Zyklon-B vent)**

Le document NI-11984 maintenant rapporte les propos de Per(r)y Broad qui soutenait que :

«aux alentours de Birkenau il y avait à peu près 10 grands centres d'incinération où l'on brûlait sur des bûchers de 200 à 1000 hommes à la fois. La lueur de ces centres de feu était encore visible dans un rayon d'au moins 30 km».

Comme si toutes ces «expériences vécues» n'étaient pas assez fortes, l'inexplicable est encore une fois au rendez-vous quant à ces fosses ; en effet, Carlo Mattogno nous informe (p. 101) que «les fosses de crémation, situées exclusivement au début dans le «Birkenwald» par les «témoins oculaires», se déplacèrent ensuite mystérieusement dans la cour du crématoire v.»

Revenons un instant sur la Commission d'enquête sur les crimes allemands en Pologne, vol. I, p. 88-89, qui «établit» en effet qu'entre mai et août 1944 :

*«Six énormes fosses furent creusées derrière le crématoire v ; les anciens fours furent rouverts près de l'installation de garage dans le bois et les cadavres y furent incinérés sans interruption. Lorsque les opérations marchaient à plein rendement, en août 1944, le nombre des cadavres brûlés atteignit les 24 000 par jour».*



**Jaquette de l'édition  
originale de 1974**

Et de retour dans les pages d'*Auschwitz vu par les SS*, déjà cité et qui contiendrait les «mémoires» et déclarations du trio Rudolf Höss/Per(r)y Broad/Johann Paul Kremer, nous retrouvons Per(r)y Broad (p. 195), selon lequel, pendant cette période de mai à août 1944, «seul le crématoire III (IV) fumait encore» ; de plus, pour lui, les fours de crémation étaient situés «dans l'arrière-cour du crématoire».

Voici donc la réaction de Carlo Mattogno (pp. 101-102) inhérente à cette activité débordante de crémation : «En conclusion, entre mai et août 1944, Birkenau était prétendument un enfer de feu dont les flammes dévoraient jusqu'à 25 000 ca-

davres par jour et dont la fumée couvrait d'épais nuages le ciel du camp.

«Or, les photographies aériennes du 26 juin et du 25 août 1944 (voir ci-dessus et ci-dessous) ne révèlent absolument pas la présence de ces énormes fosses de crémation ; de plus, elles ne présentent pas la moindre trace de fumée, non seulement des fantomatiques bûchers mais également des cheminées des crématoires.

«La source la plus importante de la «vérité» officielle sur Auschwitz est notoirement constituée par les «confessions» de Rudolf Höss, dont la véracité est acceptée sans esprit critique et de manière dogmatique par tous les historiens officiels<sup>(1)</sup>.»

Dans son «autobiographie», *Kommandant in Auschwitz, Autobiographische Aufzeichnungen des Rudolf Höss, Herausgegeben von Martin Broszat*, Munich 1981, p. 149, Höss écrit au sujet de son premier interrogatoire par les Anglais : «Mon premier interrogatoire se déroula sous arguments frappants. Je ne sais pas ce que contenait la déposition, bien que je l'aie signée. Mais l'alcool et le fouet furent trop, même pour moi».

À propos de cet interrogatoire justement, Mattogno nous informe en note de bas de page 102, qu'il a été admis et prouvé en 1983 par Rupert Butler dans son livre *Legions of Death* (Hamlyn Paperbacks, 1983, p. 235-238) que Rudolf Höss a été interrogé au 3<sup>e</sup> degré par les Britanniques en 1946 ; une information dont l'importance historique fut montrée par Robert Faurisson.

Mattogno continue avec l'éditeur du livre, Martin Broszat indiquant (p.149, note 1) : «Il s'agit d'un procès-verbal de 8 pages dactylographiées que Höss signa le 14.3.1946 à 2h30 (*document de Nuremberg NO-1210*). En ce qui concerne le contenu, il ne diffère sensiblement en aucun point de ce que Höss déclara ou écrivit à Nuremberg ou à Cracovie».

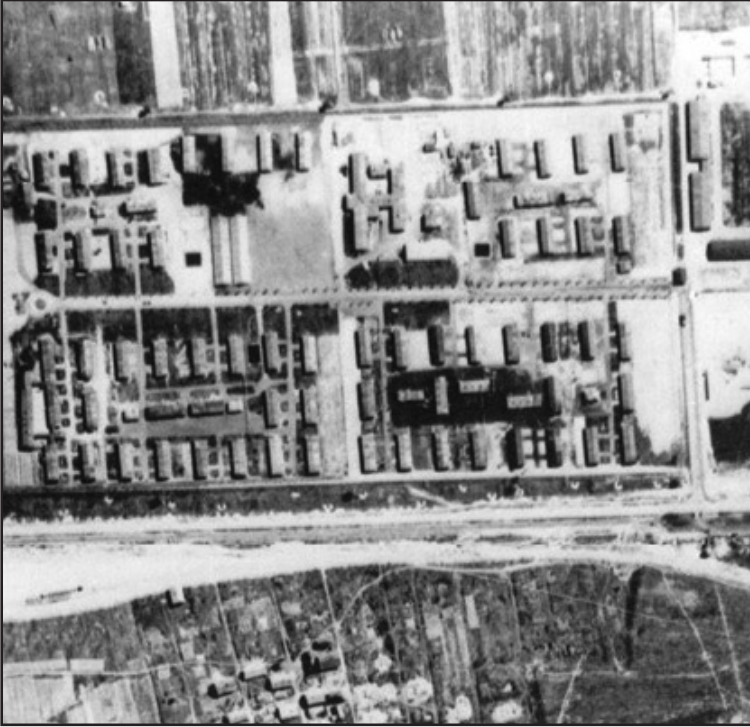
Ainsi, apprend-on, «la 1<sup>ère</sup> «confession» de Rudolf Höss, celle ayant servi de modèle à toutes les autres, a donc été inventée par les enquêteurs anglais.

---

1. C'est nous qui soulignons.



**PHOTOGRAPHIES AÉRIENNES PRISES  
par l'aviation alliée le 26 juin 1944**

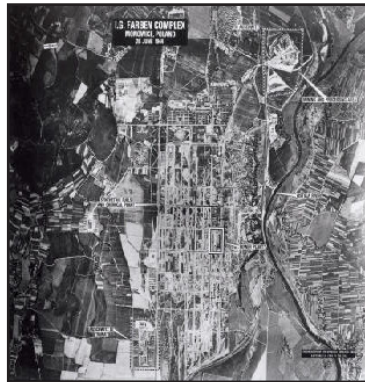


<http://www.cndp.fr/crdpcreteil/index.php/component/ressources/?task=view&id=167>

**Photo du camp d'Auschwitz III-Monowitz**

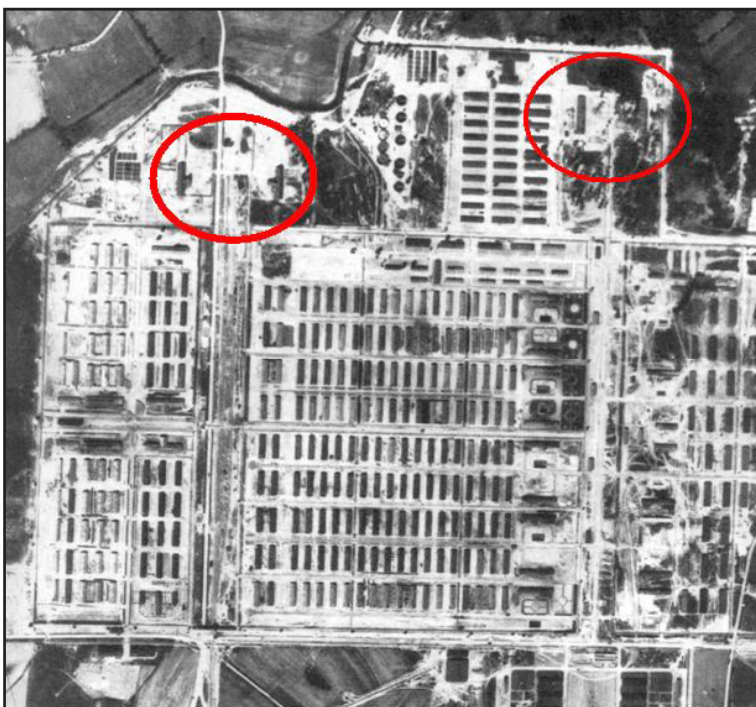


**Le complexe d'Auschwitz-Birkenau**



**L'usine Buna-Werke d'IG Farben**

<http://www.lethist.lautre.net/auschwitz.htm>



☞ [http://www.phdnm.org/uploads/3/o/o/1/3001973/birkenau\\_25viii\\_44.jpg](http://www.phdnm.org/uploads/3/o/o/1/3001973/birkenau_25viii_44.jpg)

#### PHOTOGRAPHIE DU CAMP D'AUSCHWITZ LE 25 AOÛT 1944

«Pour s'en convaincre sans l'ombre d'un doute, il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur le document en question<sup>(1)</sup>.»

Dans le document présenté à Nuremberg PS-3868, Höss «confesse» avoir été convoqué à Berlin en juin 1941 par Himmler qui lui aurait fait savoir qu'Hitler avait ordonné «la solution finale de la question juive en Europe», soit «l'extermination totale de tous les juifs d'Europe», mais rappelle le révisionniste italien, **«comme on lui a fait «avouer» dans la déclaration sous serment du 5 avril 1946<sup>(2)</sup>** — ce qui non seulement est faux, puisque la «solution finale», comme nous l'avons vu, désignait à cette époque l'émigration des juifs européens à Madagascar, mais contredit également chronologiquement l'élément charnière de l'historiographie officielle [...].» Cette contradiction, nous dit-on, avait d'ailleurs été éliminée

1. AHR N° 1, *op. cit.*, p.102

2. Notre soulignage.

par Gerald Reitlinger (dans son livre déjà cité *La Soluzione finale*, p. 131 -132) en différant d'autorité d'un an la date de la prétendue convocation de Höss et du prétendu ordre du Führer.

Parmi d'autres détails de la « confession » de Höss, il faut citer l'existence, en juin 1941, de trois *camps d'extermination* dans le Gouvernement général : Wolzek (qui n'a jamais existé), Belzec et Tublinka (*sic*) au lieu de Treblinka. Ces deux derniers entrèrent respectivement en service — selon l'historiographie officielle rappelle Mattogno — en mars et juillet 1942. Ferait aussi partie de cette « confession » une visite de Höss du camp de Treblinka au printemps 1942, lequel aurait assisté à un processus de gazage. Vu que la construction du camp en question débuta le 1<sup>er</sup> juin et que, selon la Commission polonaise d'enquête sur les crimes allemands en Pologne (vol. 1, p. 96), le 1<sup>er</sup> gazage y aurait été effectué le 23 juillet 1942, son « aveu » est donc impossible.

« Mais ce n'est pas tout », nous prévient le chercheur italien (p. 103). « Le commandant du camp rapporta à Höss qu'au cours du semestre précédent, il avait « gazé » 80 000 personnes, **ce qui signifie que les « gazages » avaient commencé pendant l'automne 1941, c'est-à-dire plusieurs mois avant que le camp n'ait été construit !** »

Selon à nouveau le document PS-3868, le commandant de Treblinka « devait s'occuper principalement de la liquidation de tous les Juifs du ghetto de Varsovie », or la déportation des Juifs dans ce camp, nous informe-t-on, ne commença que le 22 juillet 1942.

Voici maintenant un compte-rendu de Carlo Mattogno (p. 104) des erreurs que les enquêteurs anglais ont fait « avouer » à Höss, lesquels avaient une connaissance « très approximative » concernant les camps polonais, même celui d'Auschwitz :

- les 2 premiers crématoires de Birkenau furent achevés en 1942 (correction : les K. IV et K. II furent achevés respectivement le 22 et le 31 mars 1943 (*Helfe von Auschwitz*, Wydawnictwo Panstwowego Muzeum w Oswiecimiu, 4, 1961, pp. 85 et 87) ;
- ils avaient chacun 5 fours doubles (correction : les K. II et K. III avaient chacun 5 fours triples « à trois mouffles » « même référence que ci-dessus, p. 110 ») ;



- ils pouvaient incinérer 2000 cadavres en 12h (correction : s'ils avaient été aussi efficaces que ceux du crématoire du cimetière de Hambourg-Oejendorf «voir plus haut», les fours des K. II et K. III de Birkenau n'auraient pu brûler que 630 cadavres/24h) ;
- les deux autres crématoires furent achevés 6 mois après (correction : les K. V et K. III furent achevés respectivement le 4 avril et le 25 juin 1943 «même référence que plus haut, p. 88 et 109») ;
- ces derniers possédaient chacun 4 fours (correction : les K. IV et K. V possédaient chacun un four à huit moufles «même référence et même page que la précédente»).

Le document PS-3868 indique que Höss aurait «avoué» qu'à Auschwitz, 3 millions de personnes furent assassinées dont 2,5 dans les «chambres à gaz». Mais dans sa célèbre «autobiographie» de Cracovie citée plus haut, *Kommandant in Auschwitz* (qui fut traduite en français sous le titre *Le commandant d'Auschwitz parle*, en diverses éditions), p.167, Höss affirme : «*Je considère de toute façon que le chiffre de 2,5 millions est excessif. Même à Auschwitz les possibilités d'extermination étaient limitées*». Chiffre qu'il aurait réduit ensuite, nous dit Mattogno, devant le Tribunal suprême polonais, à 1135000 (en citant le livre de William L. Shirer, *Storia del Terzo Reich*, Turin 1969, p.1476).



L'édition citée par  
Carlo Mattogno

Höss aurait répété la «confession» du document NO-1210 dans les déclarations sous la foi du serment du 5 avril et du 20 mai 1946 selon les autres documents présentés à Nuremberg (PS-3868 et NI-034), en précisant qu'un demi-million de personnes moururent de faim et de maladie, alors qu'au total, 405222 détenus, dit-on, furent immatriculés à Auschwitz (selon *Problèmes choisis de l'histoire du KL Auschwitz*, Édition du Musée d'État à Oswiecim, p.17),

chiffre ne comprenant pas, d'après l'historiographie officielle, les Juifs destinés à l'« extermination ».

Ainsi, « les enquêteurs anglais ont finalement déplacé jusqu'en mars 1945 l'ordre fantomatique de Himmler qui aurait décrété la fin des « gazages », ce qui est en contradiction avec les données pareillement contradictoires de l'historiographie officielle<sup>(1)</sup>. »

De ces mêmes « confessions » que Höss aurait poursuivies une fois extradé en Pologne, les Polonais ont alors revu et corrigé notamment celle du 14 mars 1946 rédigée par les enquêteurs anglais, en la « développant dans l'« autobiographie » proprement dite et dans l'annexe intitulée « Solution finale [...] », qui constituent **la source essentielle de la « vérité » officielle sur Auschwitz**<sup>(2)</sup>.

Mattogno nous livre juste après sa conclusion : « Il n'est que trop facile d'imaginer de quelle manière ces « confessions » ont été extorquées à Rudolf Höss : **il suffit de penser aux méthodes des grands procès de Moscou pour contraindre les accusés à faire la « confession » désirée.**

C'est lors de l'installation du climat de la guerre froide que les Polonais, apprend-on à la page 150 du livre déjà cité, *Kommandant in Auschwitz*, ont permis à Höss de décrire le traitement qu'il avait ainsi subi par la justice « bourgeoise » :

*« Au bout de quelques jours, je fus conduit à Minden-sur-la-Weser, centre des interrogatoires de la zone anglaise. Là, j'ai subi un traitement encore plus brutal de la part du procureur militaire, un commandant anglais (le commandant Bernard Clarke ; cf chap. 3). Le régime de la prison où je me vis enfermé correspondait à son attitude. [...] ».*

Höss fut ensuite conduit de Minden à Nuremberg :

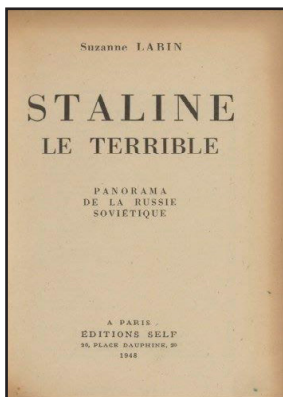
*« Les conditions de mon séjour étaient excellentes sous tous les rapports ; nous disposions d'une grande bibliothèque et je pouvais employer tout mon temps à lire. Mais les interrogatoires étaient très pénibles : on ne m'infligeait pas de sévices, mais la pression morale était très dure à supporter. Je ne puis en vouloir à mes juges : **ils étaient tous juifs**<sup>(3)</sup>. Ce sont ces juifs*

1. *ibid.* p. 105

2. Expliqué par Mattogno et souligné par nous.

3. C'est nous qui soulignons.

*désireux de tout savoir qui m'ont psychologiquement disséqué. Ils ne laissaient subsister aucun doute sur le sort qui nous attendait».*



**Le livre de 1948  
de Suzanne Labin**

En revenant sur les méthodes des grands procès de Moscou, Mattogno tire un passage du livre de Suzanne Labin, *Staline le Terrible*, Paris 1948, aux fins d'illustration de ce qui arriva à Rudolf Höss. On peut lire en effet à la page 138 du livre de cette politologue française qui fut réputée pour sa dénonciation constante des crimes du communisme :

*«Les otages servent à alimenter l'essentiel des tortures morales. En voici une, par exemple, très simple, et qui restera invisible pour les journalistes étrangers admis dans la salle du procès : on projette devant le prévenu un fil montrant des tortures raffinées, et on lui susurre que tel sera le sort de sa femme ou de sa petite fille si ... ».*

La confirmation de ces méthodes de torture fut même apportée par «la commission d'enquête américaine, composée des juges van Roden et Simpson, qui fut envoyée en Allemagne en 1948 pour enquêter sur les irrégularités commises par le Tribunal militaire américain de Dachau — qui avait jugé 1500 Allemands en en condamnant 420 à mort (d'après Gerald Reitlinger dans *La soluzione finale*, déjà cité, p. 617) — et avait établi que **les accusés avaient été soumis à des tortures physiques et psychiques de toute sorte afin de les forcer à faire les « confessions » désirées.**

«Ainsi, dans 137 cas sur les 139 examinés, les accusés allemands avaient reçu, au cours des interrogatoires, des coups de pied dans les testicules qui leur avaient laissé des blessures inguérissables<sup>(1)</sup>.»

Mais rien d'étonnant à tout cela, nous fait comprendre le révisionniste italien, car cela «rentre dans la logique des pro-

1. *ibid.* p. 106

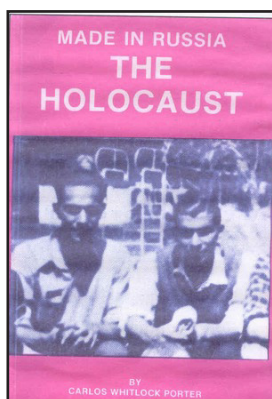
cès contre ceux qu'on appelle les « criminels de guerre » nazis » dont le principe inspirateur fut candidement exposé par le procureur général des États-Unis, Robert H. Jackson, pendant l'audience du 26 juillet 1946 au procès de Nuremberg (tiré du document IMG, vol. XIX, p. 440) et à qui nous donnerons le mot de la fin : « *Les Alliés se trouvent encore techniquement en état de guerre avec l'Allemagne, bien que les institutions politiques et militaires de l'ennemi se soient effondrées. En tant que tribunal militaire, ce tribunal représente une continuation des efforts de guerre des nations alliées* ».

## C

## CARLOS WHITLOCK PORTER

Quittons maintenant l'Italie et remontons l'Europe pour retrouver un 2<sup>e</sup> grand « négationniste », Carlos Whitlock Porter, installé en Belgique car ayant renoncé à sa citoyenneté américaine en 1984. Né en 1947 d'une famille d'officiers de la Navy et d'avocats, ce natif de Californie était devenu traducteur professionnel et membre de l'Institut de Linguistique après des études en Europe. Il traduisit ainsi lui-même son ouvrage *Not Guilty at Nuremberg* de son anglais natal en allemand, italien, français, portugais et espagnol. Après avoir lu d'abord *The Hoax of the 20<sup>th</sup> Century* d'Arthur Butz (Le canular de l'Holocauste) qui l'avait convaincu, il s'était mis ensuite à lire de Miklos Nyiszli, *I was doctor in Auschwitz* (cité plus en haut en français) où il découvrit l'histoire absolument incroyable selon laquelle une jeune femme avait échappé au gaz de la mort parce que son nez se trouvait très près du sol mouillé en béton. Sachant que l'air humide ne neutralise en aucune manière les gaz empoisonnés, il vit l'absurdité totale de cette histoire. Sa croyance en une vilaine imagination de toute l'histoire de l'Holocauste se trouva alors solidement établie après la lecture du livre « volumineux, incroyable et dénué de toute autorité » (selon Metapedia.org) de William S. Shirer sur l'Holocauste. C'est après les constatations qui précèdent ainsi qu'un travail minutieux, précis et détaillé dans les domaines qui l'intéressaient dans son étude de l'Holocauste et des procès des crimes de guerre allemands (qu'ils souhaitent voir étudiés conjointement avec ceux des crimes de guerre japonais

à des fins comparatives) en y incluant le droit, la toxicologie et la chimie, qu'il put exposer les «erreurs judiciaires absurdes et abominables» des tribunaux illégaux («*kangaroo courts*»). Nous évoquons son ouvrage cité plus haut (traduit par «*Non-coupables*» au procès de Nuremberg) et bien-sûr son livre de 1988, *Made in Russia THE HOLOCAUST*, Historical Review Press, mais nous traiterons plus particulièrement ici d'un autre, *Voici les preuves de l'Holocauste*<sup>(1)</sup>, critiques d'une brochure de l'américain Joseph Wolfe.



**Le livre de 1988  
de Carlos W. Porter**

Les archives que les Allemands avaient laissées intactes à la fin de la guerre et qui furent saisies par les Alliés lorsque ceux-ci envahirent le Reich, auraient alors été transportées aux États-Unis et déposées au Center for *Captured German and Related Records* dont le sous-directeur était Robert Wolfe, spécialiste en chef des Archives Nationales américaines. Ce dernier a publié en 1993, *Holocaust: the documentary evidence*, une brochure de 37 pages censées prouver, dans un recueil

de 33 documents, l'extermination des Juifs par les Allemands de 1941 à 1945. Porter nous apprend à la p.3 qu'incapable de trouver de solides pièces à conviction aux fins d'authentification du «plus grand génocide» de l'Histoire, Wolfe «en a été réduit à user des moyens les plus malhonnêtes» afin de «faire dire aux documents ce qu'ils ne disaient pas.» On nous rappelle d'ailleurs que dans ce «génocide», les historiens officiels prétendent que les SS eurent recours aux chambres à gaz homicides (dans les «camps d'extermination»), aux camions à gaz homicides (dans les territoires de l'Est) et aux fusillades en plein air par des commandos spéciaux appelés *Einsatzgruppen* (en URSS). 1<sup>ère</sup> conclusion de Porter : «Par conséquent, tous les documents qui, dans cette brochure, n'évoquent ni les meurtres de masse, ni les chambres à gaz, ni les camions à gaz,

1. Document pdf disponible sur le site d'histoirebook.com

ni les *Einsatzgruppen* doivent immédiatement être écartés<sup>(1)</sup>. ›  
Entrent ainsi en ligne de compte :

- un cliché montrant Hitler, Rudolf Hess, Viktor Ludze et Himmler au congrès national du NSDAP en 1934 (photo ci-dessous) :



- deux clichés montrant deux scènes de vie à la campagne (dont une ci-dessous) sous Hitler et un cliché montrant des prisonniers soviétiques capturés en 1941 :



**Scène de vie  
campagnarde**



**Prisonniers soviétiques  
capturés en 1941**

- le fac-similé du rapport de Heydrich à Göring suite aux débordements antisémites de la nuit du 9 au 10 novembre 1938 baptisée « Nuit de Cristal » ;

---

1. C. W. Porter, *Voici les preuves de l'« Holocauste »*, doc. pdf, p. 4



- les deux fac-similés sur l'autorisation signée par Hitler le 1<sup>er</sup> septembre 1939 de pratiquer l'euthanasie et sur la protestation de l'évêque de Limbourg le 31 août 1941 ;
- les 2 fac-similés et le cliché du rapport du Dr Rascher à Himmler le 5 avril 1942, traitant des expérimentations médicales au camp de Dachau ;
- les 3 clichés montrant des Juifs en partance pour la Palestine, une actrice juive hongroise et un savant juif hongrois. Porter y rajoute (p. 4) :
- Les 2 clichés montrant la liquidation du ghetto de Varsovie (photos reproduites ci-dessous) par les Allemands en avril-mai 1943, extraits du « *Rapport Stroop* » qui fut produit à Nuremberg sous la cote PS-1061 où l'on peut voir de la fumée, des incendies, des soldats en armes et prisonniers (dont certains ont les bras levés), autant d'éléments que Wolfe utilise pour accréditer la légende de ce gigantesque soulèvement (photos ci-dessous). Porter nous explique ici que cet événement est abusivement lié à l'Holocauste par les historiens qui prétendent que les Juifs de ce fameux ghetto se sont révoltés une fois au su de ce qui les attendait et qu'ils préféreraient ainsi mourir les armes à la main. Mais **Robert Faurisson a démontré qu'il n'y avait jamais eu d'insurrection du ghetto de Varsovie**<sup>(1)</sup>. Celui-ci fut évacué par les Allemands pour des raisons de sécurité et les Juifs furent transférés à Lublin. Une opération de police fut toutefois organisée pour évacuer quelques centaines de Juifs (sur un total de... 55000 environ) qui, vivant de rapines dans le ghetto s'étaient opposés par la force à leur transfert. Ce sont ces escarmouches, nous dit Porter, qui nous sont présentées aujourd'hui comme une révolte « apocalyptique » où, excepté ces accrochages, la liquidation de ce ghetto fut « une banale opération de transfert de population », opération n'ayant de surcroît aucun rapport avec l'Holocauste.

---

1. Nous soulignons.





Premier cliché du « *Rapport Stroop* »  
sélectionné par Wolfe dans sa brochure



Deuxième cliché du « *Rapport Stroop* »  
sélectionné par Wolfe dans sa brochure

- le cliché montrant des rangées de déportés morts au camp de Nordhausen (photo page suivante) que Wolfe accompagne d'une légende laissant croire que ceux-ci auraient été massacrés par les Allemands au moment de leur départ ;



**Cliché de Nordhausen pris par les Américains  
peu après la libération du camp**

On nous précise bien que **ces déportés ne furent pas tués par les Allemands mais lors du bombardement du camp par les Anglo-Américains le 4 avril 1945<sup>(1)</sup>** qui cherchaient à détruire une station SS d'émission radiophonique [...] installée dans un bâtiment du camp où, à partir de mars 1945, avaient été rassemblés les malades, les invalides et inaptes au travail venus du camp de Mittelbau. Cliché sur lequel «on voit d'ailleurs nettement les bâtiments endommagés», nous indique Porter (p.18).

---

1. Notre soulignage.

«Tout ce matériel représente un total de 14 documents», nous indique Carlos Porter. «Si l'on y ajoute les 3 clichés ne datant pas des années 1933-1933, on arrive à un total de 17 documents. 17 documents sans rapport avec l'Holocauste dans une brochure prétendant apporter la... «preuve documentaire» de l'Holocauste<sup>(1)</sup> !»

Sur les 33 documents de cette brochure mentionnés plus haut, il nous en reste donc 16 dont nous allons avec Carlos Porter, déterminer la valeur. Ces 16 pièces, «que nous n'avons pas encore écartées, demande-t-il, forment-elles un système cohérent et complet de pièces à conviction (pour accuser les Allemands soupçonnés d'avoir exterminé plusieurs millions de juifs) ?» Fait extrêmement révélateur, nous dit-il, l'auteur (Wolfe) n'a même pas commencé par le commencement. En effet, l'arme par excellence du crime qui allait devenir le symbole de toute cette «tragédie», la chambre à gaz, n'a aucune photo de publiée dans ladite brochure ; Wolfe ne présente non plus aucun local qui aurait pu faire penser à une chambre à gaz (même à l'état de ruine rappelle Porter), ni de camion à gaz. «Quant aux documents écrits publiés, ils forment un groupe hétérogène sans aucune valeur probatoire.»

Ainsi, Wolfe présente à la page 28 une page du *Livre des décès de Mauthausen* allant du 27 mars 1942 au 8 novembre 1943 (reproduction page suivante).

La légende accompagnant cette page indique : «Cette page montre le pays et l'ethnie d'origine, le nom, la date de naissance, le lieu de naissance et la cause ainsi que l'heure de la mort de 32 personnes — Russes, Polonais ; Tchèques et Allemands chrétiens aussi bien que juifs (souligné par Porter). Parmi les différentes causes de la mort, on trouve «angine», «attaque cardiaque», «dérangement intestinal extrême», «suicide par pendaison», «suicide avec l'électricité à haute tension» et «tué par balles alors qu'il tentait de s'enfuir».

Porter livre donc sa 2<sup>e</sup> conclusion : «Par conséquent, pas plus que les 17 documents évoqués, cette pièce ne vient démontrer l'Holocauste. On écartera de même le cliché de la page 13 montrant des prisonniers de Mauthausen lors de leur libération le 6 mai 1945<sup>(2)</sup>.»

1. *ibid.* p.19

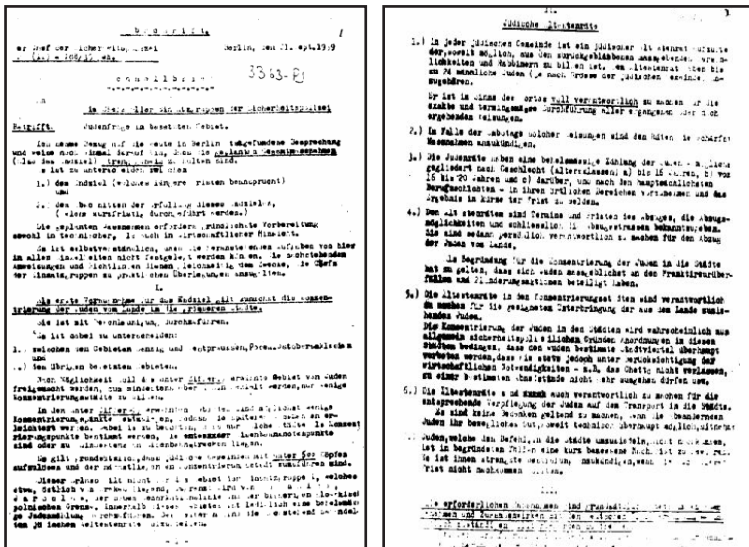
2. *ibid.* p.20

Pl. Nr.	Les. 11.11.1939	Geburts- Tag u. Ort	Todesursache	Tages- Anzahl Todes
1094/1	Porter	19.1.19	Tristram	1.1.19
11070/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1108/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1109/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1110/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1111/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1112/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1113/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1114/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1115/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1116/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1117/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1118/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1119/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1120/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1121/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1122/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1123/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1124/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1125/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1126/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1127/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1128/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1129/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1130/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1131/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1132/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1133/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1134/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1135/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1136/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1137/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1138/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1139/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1140/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1141/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1142/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1143/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1144/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1145/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1146/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1147/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1148/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1149/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19
1150/1	Porter	1.1.19	Tristram	1.1.19

Wolfe reproduit ensuite à la page 22 de sa brochure une copie carbone d'un télégramme de Heydrich daté du 21 septembre 1939 (reproduction ci-dessous) et adressé à tous les supérieurs de la Police de Sécurité où est abordé le problème de la « *Question juive dans les Territoires occupés* » (c'est-à-dire pour l'heure, en Pologne précise Porter). Il y est aussi question de mesures devant être tenues « *strictement secrètes* ». Heydrich évoque un « *objectif final* » (*Endziel*) devant être différencié des étapes pour y parvenir, la 1<sup>ère</sup> d'entre elles étant le regroupement des Juifs dans des lieux non loin des grandes villes avec, pour chaque communauté, la création d'un Conseil des Sages juif chargé d'assurer l'application des ordres.

Comme le fait remarquer Porter, « nulle part, il n'est question d'extermination. » Il ajoute : « Malgré l'emploi du terme indéfini « *Endziel* », ce document ne peut même pas être considéré comme une simple pièce à conviction. » (p. 20) Nous apprenons en outre que ce document, enregistré à Nuremberg sous la cote PS-3363, ne fut même pas utilisé lors des audiences du fameux procès, prouvant par-là « sa valeur probatoire considérée comme nulle » aux yeux des vainqueurs eux-mêmes.





Le télégramme de Heydrich à propos de la question juive (21.09.1939), enregistré à Nuremberg sous la cote PS-3363.

Wolfe, à la page 27 de sa brochure, publie les deux premières pages du *Protocole de Wannsee* (20 juin 1942) où il reprend, en guise d'explication, la thèse selon laquelle à Wannsee aurait été « inauguré un plan systématique de destruction de tous les Juifs dans les territoires contrôlés par le Reich et ses alliés ». Porter en profite pour citer l'exterminationniste connu et professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, Yehuda Bauer, qui, en 1992, aurait qualifié cette thèse d'« histoire inepte » (*silly story*). Porter appuie alors ses arguments avec l'abandon de cette thèse cette fois par les exterminationnistes réunis au congrès de Stuttgart en 1984, qui se fit « dans la plus grande discrétion. » Il termine alors avec un passage du livre de Jean-Claude Pressac, *Les crématoires d'Auschwitz. La machine du meurtre de masse* (Éd. du CNRS 1993, p. 35) :

« Si une action de « refoulement » des Juifs vers l'Est fut bien prévue (à Wannsee) avec l'évocation d'une « élimination naturelle » par le travail, personne ne parla encore de liquidation industrielle ».

Carlos Porter y va donc de sa 3<sup>e</sup> conclusion : « Dès lors, plus personne ne peut considérer le protocole de Wannsee

comme étant une preuve de l'existence d'un plan systématique de destruction<sup>(1)</sup>.>

- 2 -	
SS-Gruppenführer Hofmann	Rasse- und Siedlungshauptamt
SS-Gruppenführer Müller	Reichssicherheits-
SS-Obersturmbannführer Eichmann	hauptamt
SS-Oberführer Dr. Schöngarth	Sicherheitspolizei
Befehlshaber der Sicherheits-	und SD
polizei und des SD im General-	
gouvernement	
SS-Sturmbannführer Dr. Lange	Sicherheitspolizei
Kommandeur der Sicherheitspoli-	und SD
zei und des SD für den General-	
bezirk Lettland, als Vertreter	
des Befehlshabers der Sicher-	
heitspolizei und des SD für das	
Reichskommissariat Ostland.	
II. Chef der Sicherheitspolizei und des SD.	
SS-Obergruppenführer H e y d r i c h , teilte	
eingangs seine Bestellung zum Beauftragten für die	
Vorbereitung der Endlösung der europäischen Juden-	
frage durch den Reichsmarschall mit und wies dar-	
auf hin, daß zu dieser Besprechung geladen wurde,	
um Klarheit in grundsätzlichen Fragen zu schaffen.	
Der Wunsch des Reichsmarschalls, ihm einen Ent-	
wurf über die organisatorischen, sachlichen und	
materiellen Belange im Hinblick auf die Endlösung	
der europäischen Judenfrage zu übersenden, erfor-	
dert die vorherige gemeinsame Behandlung aller	
an diesen Fragen unmittelbar beteiligten Zentral-	
instanzen im Hinblick auf die Parallelisierung	
der Linienführung.	

2<sup>e</sup> page du protocole de Wannsee publiée par Wolfe

Wolfe, apprend-on ensuite, «trompe son lecteur à propos du «*rapport Kohrerr*»» où ce premier, à la page 34 de sa brochure, reproduit entièrement la 1<sup>ère</sup> et la 9<sup>e</sup> page et partiellement la 16<sup>e</sup> du rapport en question daté du 27 mars 1943. Le statisticien Richard Kohrerr avait apparemment été chargé

1. *ibid.* p.22

par Himmler de rédiger un rapport sur l'évolution du nombre de Juifs dans la sphère d'influence allemande jusqu'au 31 décembre 1942. Voici donc ce que Wolfe écrit dans la brochure : « *La dernière demi-page du rapport, reproduite ici, dit dans un passage : 'En somme, depuis 1933, la communauté juive d'Europe... aura bientôt perdu la moitié de son effectif' par le meurtre et l'immigration [...].* »

*Heinrich Himmler retourna le rapport au Dr Kohrerr pour correction, lui demandant de remplacer l'expression aisément reconnaissable 'traitement spécial des Juifs' par 'transport des Juifs dans l'Est de la Russie', cela afin que la réalité du meurtre ne soit pas exposée. En réalité, le rapport estimait combien de Juifs avaient été 'transportés' vers leur mort et combien étaient encore à tuer.*

Carlos Porter intervient donc encore pour signaler la 'malhonnêteté (de Wolfe) qui consiste à ajouter, immédiatement après la phrase traduite du rapport cité, l'expression : « *par le meurtre et l'immigration* ». » En effet, 'cet ajout laisse le lecteur inattentif croire que le statisticien allemand étudiait en toute connaissance de cause l'état d'avancement de l'Holocauste au 31 décembre 1942. En vérité, son rapport ne contient nulle allusion à un quelconque meurtre de masse<sup>(1)</sup>. » Porter explique ensuite à la page 23 que lorsque Kohrerr corrigea son rapport (expression « *traitement spécial des Juifs* » remplacée par « *transport des Juifs dans l'Est de la Russie* »), il ne s'agissait nullement de camoufler un prétendu massacre de masse mais juste de remplacer un terme par un autre, plus adéquat. Aujourd'hui d'ailleurs, nous savons qu'effectivement de nombreux Juifs n'ont fait que transiter par Auschwitz ou Treblinka et ont été, ensuite, envoyés plus loin à l'Est. » Ce qui l'amène à sa 4<sup>e</sup> conclusion : « Par conséquent, les affirmations de R. Kohrerr sont confirmées et son rapport du 27 mars 1943, loin de prouver l'Holocauste, démontre au contraire que les Juifs étaient, conformément à ce qui avait été dit à Wannsee, « refoulés » vers l'Est<sup>(2)</sup>. »

1. Notre soulignement.

2. *ibid.* p. 23



-9-

## V. DIE EVAKUIERUNG DER JUDEN

Die Evakuierung der Juden löste, wenigstens im Reichsgebiet, die Auswanderung der Juden ab. Sie wurde seit dem Verbot der jüdischen Auswanderung ab Herbst 1941 in großer Stille vorbereitet und im Jahre 1942 in gesamten Reichsgebiet weitgehend durchgeführt. In der Bilanz des Judentums erscheint sie als "Abwanderung".

Bis 1.1.1943 wanderten nach den Zusammenstellungen des Reichssicherheitshauptamtes ab:

aus dem Altreich mit Sudetenland	100 516 Juden
aus der Ostmark	47 555 "
aus dem Protektorat	69 677 "
<b>Zusammen</b>	<b>217 748 Juden</b>

In diesen Zahlen sind auch die ins Altersghetto Theresienstadt evakuierten Juden enthalten.

Die gesamten Evakuierungen ergaben im Reichsgebiet einschl. Ostgebieten und darüber hinaus im deutschen Macht- und Einflußbereich in Europa von Oktober 1939 oder später bis zum 31.12.1942 folgende Zahlen:

1. Evakuierung von Juden aus Baden und der Pfalz nach Frankreich..... 6 504 Juden
2. Evakuierung von Juden aus dem Reichsgebiet einschl. Protektorat und Bezirk Bialystok nach Polen..... 170 642 "
3. Evakuierung von Juden aus dem Reichsgebiet und dem Protektorat nach Theresienstadt..... 87 195 "
4. Transportierung von Juden aus den Ostprovinzen nach dem russischen Osten: ..... 1 449 692 "
- ↳ wurden durchgeschleppt durch die Lager im Generalgouvernement..... 1 274 166 Juden
  - ↳ durch die Lager im Warthegau..... 145 501 "
5. Evakuierung von Juden aus anderen Ländern, nämlich:
  - Frankreich (seit vor dem 10.11.1942 besetzt)..... 41 911 Juden
  - Niederlande..... 58 571 "
  - Belgien..... 16 886 "
  - Norwegen..... 532 "

p. 9 du rapport Koherr

Oltre ce document (page suivante) cité par Porter aux fins de discrédit de Wolfe, nous avons aussi le témoignage de l'accusé à Nuremberg Paul Roser, dans le TMI, VI, 305, confirmant cette déportation «au-delà du Gouvernement général» ou encore celui de l'ancien secrétaire d'État dans le Gouvernement général, Joseph Bühler, dans le TMI, XII, 74.

Porter s'attaque ensuite à la page 26 de la brochure de Robert Wolfe où ce dernier reproduit la 1<sup>ère</sup> page d'un document censé démontrer l'existence des camions à gaz utilisés aux fins de tuer les Juifs. Nous apprenons qu'il s'agit

21 mars 46

internés dans des camps de concentration. Hitler a dit que les Juifs devaient travailler ou être fusillés. Cela se passait au mois d'avril 1943.

Maintenez-vous que ni Hitler ni vous-même n'étiez au courant de cette politique d'extermination des Juifs?

ACCUSÉ GÖRING. — Je n'ai aucune preuve d'authenticité de ce document. Si Hitler...

SIR DAVID MAXWELL-FYFE. — Veuillez répondre à ma question... Prétendez-vous toujours que ni Hitler ni vous-même ne connaissiez la politique d'extermination des Juifs?

ACCUSÉ GÖRING. — En ce qui concerne Hitler, j'ai dit que je ne le croyais pas. Quant à moi personnellement, j'ai dit que j'ignorais, même approximativement, jusqu'à quel point ces choses se sont passées.

SIR DAVID MAXWELL-FYFE. — Vous ignoriez l'étendue de ces faits, mais vous saviez qu'il existait une politique qui visait à l'extermination des Juifs?

ACCUSÉ GÖRING. — Non, une politique d'émigration et non pas d'extermination des Juifs. Je savais seulement qu'il y avait eu quelques cas isolés de perpétrations de ce genre.

SIR DAVID MAXWELL-FYFE. — Merci.

Extrait du document TMI, IX, p. 655, présenté à Nuremberg et cité par Porter confirmant la déportation des Juifs à l'Est.

Il ne figure évidemment pas dans la brochure de Wolfe.

du rapport du lieutenant SS August Becker adressé le 16 mai 1942 au lieutenant-colonel SS Walter Rauff. Porter cite alors ce qu'on peut lire en guise d'explication :

*«Exemplaire extrait d'une suite de missives traitant des nombreux problèmes posés par les Camions-S, ou véhicules spéciaux utilisés comme chambres à gaz mobiles, ce rapport déclare : «J'ai déguisé le camion en caravane en y peignant... des fenêtres comme celles souvent vues dans les fermes de la région.» Malgré cela, les civils continuèrent à les appeler «camions de la mort.» » Cette fois, outre la malhonnêteté de Wolfe, c'est une fausse traduction qui est de mise. En effet, Porter nous offre ici (en page 28) la teneur réelle du document : «J'ai fait camoufler les véhicules du groupe D en caravanes et, par la même occasion, j'ai fait installer, sur chaque côté, un contrevent sur les petits camions, et deux sur les grands, comme on en voit souvent sur les fermes. Les véhicules étaient devenus si connus que non seulement les autorités, mais aussi la population civile les désignaient : «camions de la mort» dès qu'un de ces véhicules apparaissait. D'après moi, le secret ne pourra être longtemps*

*gardé, même malgré le déguisement [...]* ». Notre révisionniste belge livre ensuite son explication en citant le document présenté à Nuremberg sous la cote TMI, XIII, 186 :

«L'histoire de ces véhicules de la mort a commencé fin 1943 lorsque, après avoir repris Kharkov, les Soviétiques organisèrent un procès spectacle à quelques Allemands faits prisonniers. Ils étaient accusés d'avoir perpétré des gazages avec des camions spécialement conçus pour. Naturellement, ils «avouèrent».

«En Allemagne, certaines hautes personnalités s'alarmèrent. Parmi elles, le chef du service de la radio au ministère de la Propagande, Hanz Fritzche, qui alla s'enquérir auprès de J. Goebbels. À Nuremberg, il déclara :

*«Je me suis rendu chez Goebbels avec ces communiqués (concernant les gazages homicides dans des camions) pour lui demander ce qu'il en était ; il me répondit qu'il voulait faire examiner la chose et qu'il voulait en discuter avec Himmler et Hitler. Le lendemain, il m'annonça un démenti, mais ce démenti ne fut pas publié officiellement sous prétexte que l'on désirait établir les faits plus clairement encore au cours d'un procès allemand. Mais le Dr Goebbels me déclara très nettement que les voitures à gaz mentionnées dans le procès de Kharkov étaient le produit de la fantaisie et qu'il n'y avait aucune preuve de leur existence<sup>(1)</sup>».*



**Le livre publié en 1994  
de Pierre Marais**

«À notre connaissance, poursuit Porter, il n'existe qu'un seul livre entièrement consacré aux « camions à gaz » celui de Pierre Marais, *Les camions à gaz en question* (éd. Polémiques 1994, 326p.)

1. *ibid.* p. 29 ; c'est nous qui soulignons et l'on pourra encore, dans la section qui suit, prendre la température d'un autre retournement accusatoire en ce qui concerne justement des camions à gaz et bien réels ceux-là.

«L'auteur, continue Porter, qui a mené une enquête très approfondie, s'est rendu aux archives de Coblenz. Alors qu'il s'attendait à trouver un volumineux dossier formé d'échanges de correspondances sur la faisabilité de l'opération, de décisions d'ouverture de crédits, de correspondances de consultations d'entreprises, de réceptions de devis accompagnés de plans, de lettres de commande, de réceptions de factures, etc. (le tout pouvant atteindre le millier de pages), il n'a découvert qu'un dossier disparate de... 22 pages.» (p. 29)


«Pierre Marais explique, reprend Porter, calcul à l'appui, pourquoi ces «camions à gaz», tels qu'ils ont été décrits par les différents «témoins» et tels qu'ils auraient permis d'assassiner 97000 personnes n'auraient jamais pu fonctionner : l'énorme surpression aurait provoqué l'explosion de la partie réservée au gazage homicide (pp. 119-123 du livre).»

Revenons alors au document reproduit par Wolfe, constitué par cette lettre du 16 mai 1942. Dans son livre à la page 39, p. Marais considère «*l'authenticité de cette lettre comme douteuse*». Pour Carlos Porter, «cette pièce fait partie de tous les faux documents ayant été produits en 1945 afin d'accabler le vaincu.» Mais Wolfe ne recula pas pour autant devant le caractère apocryphe du document en question pour le publier comme «preuve» dans sa brochure. Porter reprend alors ce point (page 30) en revenant sur l'erreur de traduction avec notamment le verbe «peindre» («*malen*» en allemand) qui ne figure pas dans l'original où le verbe utilisé est «*anbringen*», signifiant «installer» ou «fixer». La différence est telle, nous dit-il, qu'on ne peut croire en une erreur d'attention. Ainsi, «Wolfe a **volontairement** (c'est Porter qui souligne) remplacé «installer» par «peindre». Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il a cru que «*Fensterladen*» signifiait «fenêtres». Or, comment croire qu'une chambre à gaz homicide ait pu être munie de fenêtres ? Les victimes les auraient brisées. Voilà donc pourquoi R. Wolfe a changé «installer» en «peindre». Ce simple fait démontre la malhonnêteté foncière de l'auteur...»

Le révisionniste relève ensuite un autre exemple de fausse traduction à la page 25 de la brochure concernant maintenant une boîte de Zyklon-B où Wolfe reproduit le fac-similé d'une facture de la firme Degesch suite à une livraison de ce tris-

tement célèbre insecticide au camp d'Auschwitz. Porter fait d'ailleurs remarquer que « nous reconnaissons les fameuses factures données par... Kurt Gerstein lorsqu'il s'était constitué prisonnier. » Voici donc ce qu'on peut lire à cette page 25 en guise d'explication :

« Cette facture de la Deutsche Gesellschaft für Schädlingsbekämpfung — D E G E S C H (Association allemande pour la lutte contre les insectes) mentionne la livraison de 390 boîtes de gaz cyanhydrique Zyklon-B à utiliser au camp de concentration d'Auschwitz pour la « désinfection et l'extermination ». Développé et utilisé à l'origine comme un insecticide et un pesticide odoriférant, le gaz cyanhydrique Zyklon-B sans odeur a été employé pour les exécutions dans les chambres à gaz à Auschwitz et probablement à Majdanek [...] ».

<b>D E G E S C H</b> DEUTSCHE GESELLSCHAFT FÜR SCHÄDLINGSBEKÄMPFUNG M.B.H. <b>FRANKFURT/M.</b>		neue Anschrift: <b>DEGESCH</b> Friedberg/Hessen Kallersberg, 70, Postfach 58			
VERSEHRUNGSSTR. 9 / FERNSPRECHER: ORTSRUUF 20121 / FERNRUUF: 300-66 / NACHTRUUF: 261-61 / ORTANSRUUF: DEGESCH POSTANSCHRIFT: DEGESCH FRANKFURT/M., SOHLISSTR. 348 POSTSCHECKE ALON FRANKFURT/M. TRONOMME, A.M. CODE					
Herrn Obersturmführer Kurt Gerstein (1) Berlin Leipzigerstrasse 51/52		<b>RECHNUNG</b> Mo. Frankfurt a. M., den 31. Mai 1944			
D.G.S.	Wir sandten am 31. Mai ab Dessau mit einem Wehrmachtfrachtbrief des Heeres-Standortverwalt. Dessau an das Konzentrationslager Auschwitz, Abteilung Entwesung und Seuchenabwehr, Station: A u s c h w i t z als Frachtgut folgende Sendung: <b>Z Y K L O N B</b> Blausäure ohne Reinstoff			Exemplare	Rechnung
50185/97	= 11 Kisten, enthaltend je 30 = 390 Büchsen à 500 g = 195,- kg			5.--	975.--
Brutto: 832,00 kg Tara: 276,25 " Netto: 555,75 "					
Die Etiketten tragen den Vermerk: " Vorsicht, ohne Warntoff "					
49374					

La facture reproduite par Wolfe

Explications de Carlos Porter (p.32) : 'L'expression « la désinfection et l'extermination » est écrite entre guillemets, ce qui laisse croire qu'elle se trouve effectivement dans le document reproduit. Or, l'expression utilisée dans le texte de la facture est : « *Entwesung und Seuchenabwehr* », ce qui signifie : « *désinfection et prévention des épidémies* ». Wolfe a donc tout simplement assimilé la protection des détenus d'Auschwitz (la prévention des épidémies) à leur « extermination ». Quel cynisme !>

Une autre « preuve » frelatée maintenant, celle à la page 30 de la brochure où Wolfe reproduit la 1<sup>ère</sup> et la 15<sup>e</sup> page d'un rapport d'activité des *Einsatzgruppen*, daté du 7 octobre 1943 mentionnant l'exécution de... 33771 Juifs à Babi Yar, un ravin non loin de la ville de Kiev, en Ukraine. Relevons à ce propos une note très intéressante de Porter à ce sujet. En effet, il nous apprend (p.33) : 'Depuis plusieurs années, les *Einsatzgruppen* sont décrites comme ayant été des unités mobiles qui, un peu partout dans l'Est, se seraient déplacées à grande vitesse, semant la destruction et la mort des Juifs sur leur passage. Cette thèse n'est pas innocente. **Elle permet de sauvegarder le mythe des six millions de Juifs massacrés**<sup>(1)</sup>. Immédiatement après la guerre, en effet, les vainqueurs ont prétendu que l'Holocauste avait eu lieu principalement dans les chambres à gaz des camps d'extermination. On parlait de 4 millions de morts à Auschwitz, d'1,5 million à Majdanek... **Ces estimations permettaient d'arriver sans problème au chiffre sacré de 6 millions.**> Puis il enchaîne :

« Avec le temps, cependant, il fallut réviser ces chiffres extravagants à la baisse. Aujourd'hui on parle d'un million de morts à Auschwitz [...]. Par conséquent, il n'est plus possible, avec les « camps d'extermination » d'arriver à un total de 6 millions. C'est pourquoi les exterminationnistes ont recours aux fantomatiques *Einsatzgruppen* qui, d'après Raul Hilberg (cf photo dans le « panthéon » au chapitre 1<sup>er</sup>), auraient fusillé « à ciel ouvert » pas moins de 1300000 Juifs. **Le nombre des victimes juives de l'Holocauste obéit donc à la loi des vases communicants : lorsqu'il baisse dans les camps, il augmente chez les *Einsatzgruppen* pour garder un niveau constant !>**

1. Nous soulignons ici et après.



On nous explique alors que la thèse des fusillades à ciel ouvert est apparue le 3 janvier 1946 à Nuremberg, lorsque l'ancien commandant de l'*Einsatzgruppe D*, Otto Ohlendorf, comparut comme témoin de l'accusation en prétendant qu'une des principales missions de ces unités mobiles avait été la liquidation des Juifs à l'arrière du front russe. Mais les instructions avaient été données oralement, nous révèle le document TMI-IV, 322-323, si bien qu'il n'en subsistait aucune trace. Ce soi-disant témoin avait également ajouté (même document, p. 325) que, dans sa région, la 11<sup>e</sup> armée leur avait demandé d'entreprendre la liquidation « *dans un rayon de 200 km autour du Quartier Général du commandant en chef* ». Selon les pp. 325 à 327 maintenant dudit document, Ohlendorf aurait prétendu enfin qu'en un an d'activité (juin 1941 – juin 1942), son groupe avait assassiné 90 000 personnes, toutes ayant été fusillées puis enterrées dans des fossés ou dans des excavations naturelles. Il faut alors savoir, nous dit Porter en citant cette fois le document TMI, XX, 662 (p. 35), que le commandant de cette 11<sup>e</sup> armée qui allait devenir le maréchal Erich von Manstein, et qui témoigna à Nuremberg les 9 et 10 août 1946, aurait qualifié l'ordre de liquider les Juifs dans un rayon de 200 km d'« *absolument stupide* » et affirma ne jamais l'avoir donné. La page 660 du même document présentait de plus le maréchal en question démentant sa rencontre avec Ohlendorf pendant la marche de l'armée, comme ce dernier le prétendait. Le TMI, IV (pp. 329...), nous indique de plus qu'Ohlendorf prétendait aussi avoir utilisé des... camions à gaz, ce qui permet de nous poser des questions justement quant à la sincérité de notre « témoin ».

La vérité commença à poindre, nous indique Porter, dans les mois qui suivirent lorsque l'avocat du maréchal Erich von Manstein qui avait été traduit en justice, Réginald Paget, « mena une enquête sur ces mystérieux *Einsatzgruppen*. Il parvint à démontrer qu'il n'y avait jamais eu plus de 3 000 hommes et femmes dans ces groupes d'intervention tout le long de l'immense front russe, y compris le personnel d'administration, les secrétaires, télétypistes, radios, interprètes et chauffeurs de camions et que ces groupes **n'étaient pas organisés pour exterminer la population juive de la Russie occupée** <sup>(1)</sup>. »

---

1. C'est nous qui soulignons.





SS-Gruppenführer  
Otto Ohlendorf



Portrait du maréchal  
Erich von Manstein

Vu maintenant que selon Ohlendorf dans le TMI, IV, p. 329, les dizaines de milliers de prétendues victimes auraient été enterrées dans des fosses qui «*étaient comblées par les commandos afin d'effacer la trace de l'exécution et nivelées ensuite par des travailleurs forcés pris dans la population*», de très nombreux charniers auraient dû être ouverts, nous signale logiquement Porter, par les Soviétiques à partir de 1944. Notre révisionniste cite alors la remarque de Robert Faurisson dans les *Annales d'Histoire Révisionniste* № 8, p. 135<sup>(1)</sup> : «*Plus il se découvre de charniers en (ex-)Union soviétique et plus on s'aperçoit que des massacres mis sur le compte des Allemands étaient, comme à Katyn (mais pas seulement à Katyn), en fait imputables au NKVD*».

Carlos Porter cite alors le bon sens exemplaire de l'ingénieur chimiste allemand Germar Rudolf, auteur du célèbre rapport Rudolf (rapport d'expertise sur la formation et le contrôle de la présence de composés cyanurés dans les «chambres à gaz» d'Auschwitz dont la diffusion à partir de 1992, lui valut de nombreuses persécutions, condamnations et 3 ans et huit mois d'incarcération en Allemagne) dans un passage (que nous nous permettons de souligner intégralement) de son livre intitulé *Combien de juifs ont effectivement disparu*, éd. VHO 1997, p. 46:

*« Si on avait découvert (des charniers allemands), les communistes staliniens, qui étaient connus pour leur appareil efficace de propagande, leur auraient fait une large publicité en présence de commissions d'enquête internationales. Ils auraient ainsi rattrapé leur impair de Katyn et rendu la pareille aux Allemands qui, précisément à cette époque, révélaient avec l'aide de commissions d'enquête internationales le massacre commis par les Soviétiques sur des officiers polonais. Mais non, la pacifique Union Soviétique n'a pour sa part jamais pensé à quelque chose d'aussi (simple). Même aujourd'hui, alors qu'après 50 ou 60 ans on découvre des centaines de milliers de victimes de Staline, il n'y a toujours aucune trace des charniers [...] allemands<sup>(1)</sup> ».*

L'avocat d'Erich von Manstein avait aussi, après enquête, suite à un autre rapport d'activité des *Einsatzgruppen* mentionnant un massacre de 10000 Juifs à Simferopol, établi, sans être contredit nous dit-on, « que le nombre de victimes se situait aux environs de... 300 et qu'il ne s'agissait « probablement » pas que de Juifs mais d'un « ensemble varié de gens suspects d'activité de résistance » ». En plus donc des erreurs et autres invraisemblances criblant ces fameux rapports, ces derniers parlent de Katyn, selon le document NTM, IX, pp. 97-117, comme d'un... crime allemand.

En revenant sur le « massacre » de Babi-Yar, l'expert canadien en photographies aériennes, John Clive Ball, avait analysé en 1992 deux clichés aériens du ravin pris le 26 septembre 1943. Bien qu'il semble manquer la référence écrite de ce Canadien dans le livre de Carlos Porter, ce dernier cite le passage de la « conclusion sans appel » de Ball, tiré vraisemblablement de son livre de 120 p. intitulé *Air Photo Evidence*, Ball Ressources Services Ltd, Delta B.C., 1992 ; la page n'est donc pas mentionnée<sup>(2)</sup> mais voici ses propos :

*« Les photographies aériennes de Kiev montrant le ravin de Babi Yar et le cimetière juif attenante prises en 1943 révèlent que ni le sol ni la végétation ne sont remués comme on aurait pu s'y attendre si du matériel et de l'essence avaient été apportés une semaine auparavant aux centaines de travailleurs qui auraient eu à creuser le sol et à enterrer les milliers de corps en un mois ».*

1. *ibid.* p.36

2. NDLA – Il s'agit en fait, après recherches, de la p. 114 au chapitre 10



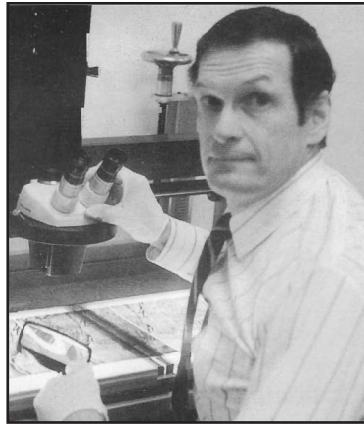
Éditions originales de 7 ouvrages de Germar Rudolf  
dont celle du fameux Rapport (la 1<sup>ère</sup> à gauche)

Porter y tire une 5<sup>e</sup> conclusion : «Dès lors, on ne saurait considérer le rapport reproduit par Wolfe comme « preuve » de l'Holocauste.»

Profitons ici puisque l'occasion nous en est donnée, d'ajouter les impressions personnelles de Germar Rudolf au sujet du livre précédent : *«Je me rappelle le jour où j'ai tenu entre mes mains le livre démesuré faisant école de 120 pages de John C. Ball, Air Photo Evidence. Cela m'en boucha un coin. Qui pourrait bien résister à la puissance convaincante des photos aériennes prises principalement par les avions de guerre alliés au-dessus des sites prétendus avoir été des lieux de meurtres en masse des Nazis ? Après le Rapport Leuchter<sup>(1)</sup>, je pense que c'était ce travail même qui porta le coup le plus fatal au récit orthodoxe de l'Holocauste. Pour la première fois, ce travail rendait accessible au public les nombreuses photos prises par les avions de reconnaissance alliés et allemands pendant la guerre. Et le meilleur de tout ceci était que ces photos furent analy-*

1. NDLA – Que nous verrons un peu plus loin.

*sées foncièrement et d'une manière experte par Ball, expliquées au lecteur laïc et amenées dans un contexte compréhensible. À cause de son format massif, ce livre n'a jamais été posté en ligne<sup>(1)</sup> ».*



### La couverture du livre ... & ... son auteur

Porter reproduit alors dans son livre à la p.36 la photo (ci-dessous) du 26 septembre 1943 de Babi Yar en indiquant l'endroit (correspondant à la longue «languette» noire partant du milieu de la photo et se dirigeant vers le bas et la droite pour aboutir au bord inférieur) où 33000 Juifs selon le rapport cité par Wolfe et 100000 selon les Soviétiques à Nuremberg (d'après le document TMI, VII, pp. 462 et 567) auraient été massacrés. La photo est tirée de l'ouvrage ci-dessus.



### La photo du ravin de Babi Yar

1. <http://germar-rudolf.com/2012/05/air-photo-evidence/>; il faut préciser toutefois que ce n'est plus le cas maintenant puisqu'il est téléchargeable notamment chez [balderexlibris.com](http://balderexlibris.com)

Continuons maintenant sur notre lancée en compagnie de Carlos Porter. «Incapable, nous dit-il, de présenter un document allemand relatif aux chambres à gaz homicides, Wolfe en est réduit à produire 2 clichés aériens d'Auschwitz pris le 26 juin et le 25 août 1944 par des avions de reconnaissance alliés (p. 33). [...] À côté de ces 2 documents, l'auteur reproduit un agrandissement de la photo du 25 août 1944, pris alors qu'un convoi de déportés arrivait.» Ce document qui avait été analysé puis annoté en 1978 seulement par 2 membres de la CIA spécialistes de clichés aériens (Dino Brugioni et Robert C. Poirier) qui mentionnaient bien-sûr les chambres à gaz, fut publié en 1979 (année que l'on avait déjà vue avec Carlo Mattogno plus haut). Aux fins de satisfaire la curiosité du lecteur quant à un tel délai de publication de ces clichés accusateurs, Wolfe explique dans sa brochure que l'équipement de l'époque d'une part (ainsi que le temps et les ordres), ne permettait pas aux équipages alliés et analystes de photos d'analyser autre chose que les zones cibles en se concentrant uniquement sur l'usine IG Farben (à Auschwitz III) et ratant du même coup Auschwitz II, et que d'autre part, la technologie 34 ans plus tard avait cette fois permis aux analystes du Centre National d'Interprétation de la CIA (NIPC) de localiser les photos aériennes révélant l'extermination et autres activités de ce camp d'Auschwitz II (Birkenau) en pouvant alors identifier les détails du cliché «uniquement», nous dit-il, parce qu'ils «ont eu accès aux rapports d'après-guerre ainsi qu'aux documents allemands saisis qui leur ont suggéré où et quoi regarder.» Voici maintenant les trois raisons données par Porter visant à rejeter ces explications de Wolfe :

1. La technologie de l'époque permettait déjà par exemple de se rendre compte de l'activité des usines allemandes, celles en activité et celles en arrêt ou encore de pouvoir différencier *la fumée de la vapeur* ; il reproduit alors un rapport d'interprétation américain du 28 juillet 1944 et sa traduction en français à propos d'une photographie prise un mois plus tôt (voir reproduction page suivante).

2. L'ineptie selon laquelle les clichés d'Auschwitz II n'ont pas été analysés. Lorsque les photos des premières reconnaissances alliées furent prises au-dessus d'Auschwitz, c'est juste-

ment l'analyse de ces dernières qui permit aux Alliés, qui ne savaient pas ce qu'ils allaient trouver, de découvrir l'emplacement des usines et des baraquements des déportés.

3. L'ineptie selon laquelle les rapports d'après-guerre et les documents allemands saisis étaient nécessaires pour savoir « où et quoi regarder ». En effet, nous explique Porter (p. 39), « si tel était le cas, leur travail n'aurait aucun sens — cela reviendrait à exiger la réponse à un problème avant de le résoudre. »

Porter nous apprend ensuite que depuis janvier 1944, d'après les historiens de l'extermination, les services américains savaient tout sur les (prétendus) meurtres à Auschwitz, en citant André Kaspi dans le collectif d'auteurs *L'Allemagne de Hitler*, éd. du Seuil 1991, p. 280 : « en janvier 1944, l'OSS dispose d'un rapport très complet sur Auschwitz, avec des chiffres précis, une description des méthodes de sélection et de gazage ». Il y aurait même un rapport (selon le mensuel *Historia*, éd. du VHO, 2001, p. 3) remis par des Juifs, dès le 8 décembre 1942, à la Maison Blanche mentionnant « *Oswiecim, près de Cracovie* » comme un centre de l'extermination des Juifs. Tout ceci donc afin de mettre en relief l'« omission » ou la retenue de Wolfe quant à la publication de ces détails lourds d'implication.

« Lorsqu'on connaît leur existence (des documents ci-dessus) », poursuit notre « négateur » belge, « on s'aperçoit que les faits s'enchaînent ainsi :

- 1942-1942 : la rumeur monte selon laquelle à Auschwitz, les Allemands exterminent les juifs en les gasant ;
- 1944 : les avions de reconnaissance alliés prennent de très nombreux clichés d'Auschwitz I, II et III ;
- 1945-1945 : les clichés aériens dorment dans les archives. En particulier, ils ne sont utilisés **ni au grand procès de Nuremberg, ni à tous les autres**<sup>(1)</sup>.

Au sujet de l'accusation de Nuremberg n'ayant pas présenté ces clichés, celle-ci, nous informe Porter, n'a pas montré non plus **une seule photographie d'une chambre à gaz d'Auschwitz**, en se contentant d'un film mensonger sur les camps qui fut projeté lors de l'audience du 29 novembre 1945.

1. C'est nous qui soulignons ici et page suivante.



28

AUSCHWITZ

*Traduction française du premier rapport ci-contre*

28 juillet 1944

Rapport d'interprétation n°D326R

Sortie 60 PR 522 épreuves 4043-48

Date de photographie : 26 juin 1944

Échelle : (F.L.36")

OSWIECIM [AUSCHWITZ]

Activité à l'usine IGF

1. Généralités

La mission du 26.6.44 montre entièrement l'usine sur des clichés à bonne échelle. Bien que les fabriques de gaz soient actives, il n'y a aucune preuve de production d'essence synthétique.

2. Détail de l'activité à la section essence synthétique

(i) De la fumée s'échappe d'une cheminée du bouilleur, mais aucune vapeur ne peut être détectée dans la tour de refroidissement terminée qui dessert le hall du générateur.

(ii) Un générateur de la fabrique de gaz liquide a une cheminée qui fume, et cinq réservoirs de gaz sont pleins. L'usine LTC a une unité en fonctionnement, et de même, la fabrique de gaz a une masse d'essence près de l'admission de charbon.

(iii) Aucune preuve de l'utilisation du reste de l'usine ne peut être trouvée ; en particulier, les tours de refroidissement desservant le compresseur ne sont pas en fonctionnement, et il n'y a aucun trafic.

(iv) Trois des six emplacements doivent être équipés en partie, bien qu'il ne soit pas possible de savoir avec certitude jusqu'où c'est complet. La construction des six emplacements supplémentaires progresse.

3. Activité à la section caoutchouc synthétique

(i) Depuis le 4 avril 1944 (60 PR 288), un progrès considérable a été accompli à la section caoutchouc. Un second four a été terminé et le troisième est bien avancé. L'usine [ici, mot inconnu] a considérablement

**Traduction d'un rapport  
d'interprétation US d'une photo prise le 26.06.1944**

Ce film, ainsi que de nombreuses photographies, composerait le document coté PS-2430 qui fut produit comme « preuve » par les Américains à Nuremberg aux fins d'illustration de la nature de ces camps. Vu que ces derniers n'ont pas libéré Auschwitz, nous fait-on remarquer, le film en question ne montrait pas ce camp. En effet, les scènes sélection-



nées montrent à la place Bergen-Belsen, Dachau, Buchenwald, Mauthausen, Nordhausen et quelques sous-camps dont Ohrdruf, Leipzig, Pegnig, Arnstadt, Hannovre ou encore Breendonck (le Drancy belge) et l'asile d'Hadamar. Ajoutons aussi que ce document montre trois clichés de bâtiments à Auschwitz mais aucun crématoire ni même un seul cliché aérien pris au-dessus du « camp de la mort ».

Nous n'entrerons pas ici dans les détails de ce film mais Porter indique qu'il est truffé de mensonges comme le non-ensevelissement de cadavres à Bergen-Belsen, résultat d'une politique soi-disant délibérée des autorités ou encore cette mise en scène montrant le Dr Klein (le médecin du camp condamné à mort puis exécuté) contraint de poser au milieu des typhiques alors qu'il fut dit marcher sur « ses » victimes ; en effet, on nous cite un extrait du livre *Le Racisme en 1000 images*, p. 253, où l'on peut lire : « *Debout au milieu des charniers de Bergen-Belsen, le «médecin» nazi Klein peut se repaître de tout son soûl d'horreur* ». Ces images et documents serviront ainsi de fondement à la propagande d'après-guerre et au mythe de l'Holocauste qui perdurent encore aujourd'hui.



**Le Dr Klein forcé de poser parmi des cadavres  
n'étant pas les siens mais ceux du typhus**

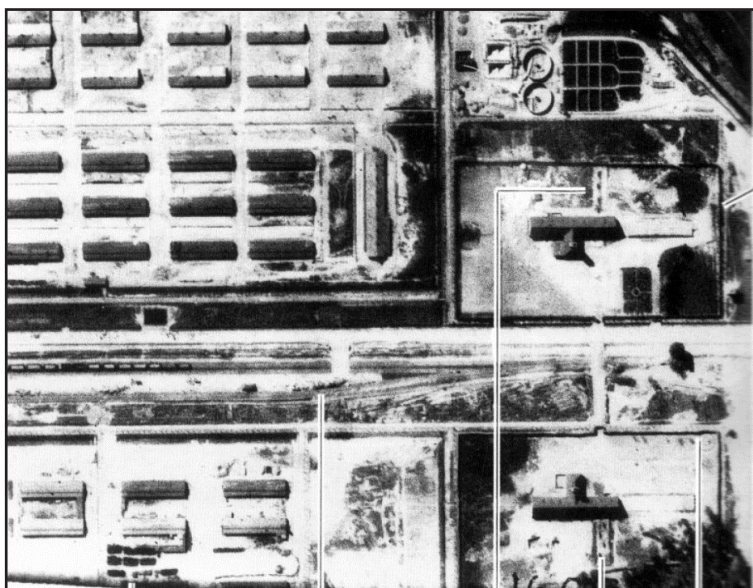
En avant maintenant pour la 6<sup>e</sup> conclusion de Carlos Porter : « Si les clichés pris en 1944 n'ont jamais été utilisés lors des procès d'après-guerre, c'est que leur analyse avait infirmé les rumeurs qui circulaient depuis 1942, donc qu'ils ne pouvaient être utilisés comme « preuves ». » Et la suite soulignée par nos soins : **« Voilà pourquoi il a fallu attendre la fin des années 70 et la poussée des révisionnistes, pour que, mises au pied du mur, les autorités consentent enfin à les montrer<sup>(1)</sup>. »** Des photos aériennes d'Auschwitz dont « dès 1976, Arthur Robert Butz, auteur révisionniste, affirmait qu'elles ne pouvait pas ne pas exister » (passage du livre de Wilhelm Stäglich, *Le mythe d'Auschwitz*, éd. La Vieille Taupe, 1986, p. 495, point 10, cité par Porter en bas de page). Ainsi, poursuit notre chercheur belge, « pour pouvoir trouver une preuve là où l'on n'avait rien vu 35 ans plus tôt, les exterminationnistes n'ont pas reculé devant la falsification et la tromperie. »

Commençons par le côté falsification. D'après l'histoire officielle mise en place en 1944, les soi-disant chambres à gaz homicides des crématoires II et III possédaient 1 ou plusieurs orifices au plafond. « C'est par là, nous dit Porter, que les Allemands auraient jeté les cristaux de Zyklon B ». On peut voir en effet sur le cliché du 25 août 1944 publié en 1979 (voir photo section précédente avec Carlo Mattogno), 4 taches apparaissant sur chacune des prétendues « chambres à gaz » que beaucoup des exterminationnistes comme Kogon, Langbein et Rückerl dans leur livre déjà cité plus haut (avec reproduction de la couverture), *Les chambres à gaz, secret d'État*, p. 209, considèrent comme une « confirmation » de l'existence de « 4 colonnes sur le toit plat de la chambre à gaz du crématorium II ». On nous livre l'explication à la page 40 du livre de Porter en revenant sur le travail faisant autorité de John C. Ball quand, en 1992, toutefois, cet expert-analyste canadien des clichés aériens **« a démontré que ces taches avaient été ajoutées sur les négatifs originaux par les agents de la CIA<sup>(2)</sup>.** Ball se fonde sur le fait qu'il ne s'agit ni d'ombres (« car elles vont dans une direction différente des autres ombres ») ni de cheminées (car « si on utilise un appareil stéréographique grossissant, elles n'ont pas de hauteur mesurable »).

C. Porter, *Voici les preuves de l'Holocauste*, doc. pdf, p. 40 1.

2. Les italiques sont de porter et les caractères en gras les nôtres.

Du côté de la tromperie maintenant. Wolfe coupe le cliché et mentionne une «tour de garde» à l'extrême droite en laissant ainsi penser le lecteur que le camp finissait au niveau des deux crématoires et donc que le «groupe» de nouveaux arrivants ne pouvait aller ailleurs qu'aux chambres à gaz<sup>(1)</sup>.



Cliché publié par Wolfe (la tour de garde se trouve au milieu de la photo à l'extrême droite ; le groupe en partance pour la «chambre à gaz» se trouve en bas à droite du convoi ferroviaire, en bas et à gauche du centre du cliché, au niveau de l'«intersection» de la voie ferrée ; la photo avec une signalétique fléchée se trouve au bas de la p. 37 du livre de Porter Carlos *Voici les preuves de l'«Holocauste»*)

En réalité, nous dit Porter, les clichés aériens démontrent que le chemin continuait au-delà des crématoires en aboutissant au «Sauna central», où les nouveaux arrivants étaient lavés puis passaient au camp A, le «camp de quarantaine». Ce passage dans ces lieux de désinfection se trouve justement confirmé par d'anciens déportés comme André Rogerie qui arriva à Birkenau début 1944 après avoir été évacué de Dora dans un convoi de malades.

1. *ibid.* p. 46

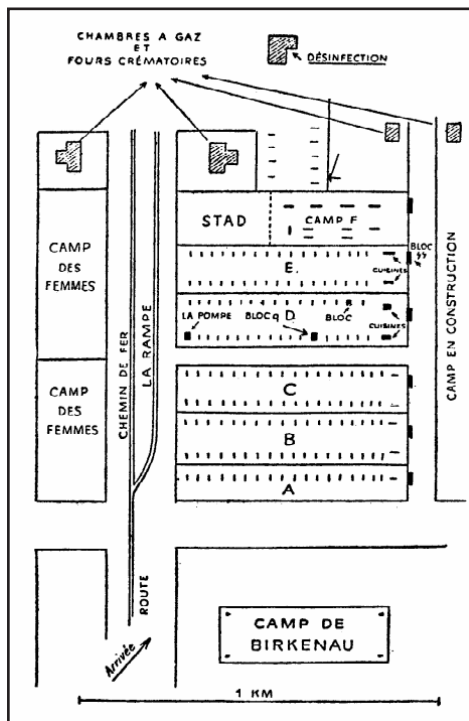


Le livre  
d'André Rogerie...

...et le plan du camp  
(avec en haut  
le bloc de désinfection)

Carlos Porter cite également un autre ouvrage exterminationniste comportant un plan de Birkenau, celui de Josef Garlinski, *Volontaire pour Auschwitz*, éd. Elsevier Séquoia, 1976, où se trouve dessinée la route conduisant de la rampe d'arrivée des convois ferroviaires au «Sauna central» en passant entre les crématoires II et III.

Son ouvrage *Vivre, c'est vaincre*, publié à compte d'auteur en 1946 et publié en 1990 chez Héraut Éditions comporte un plan sommaire montrant le bloc général de désinfection au-delà des crématoires, ce qui fait qu'il fallait nécessairement passer devant ces derniers pour y parvenir. Le témoignage de l'auteur exterminationniste non-juif André Rogerie confirme de plus l'existence d'un camp de quarantaine (camp A) où allaient les nouveaux après le lavage.



De plus, John C. Ball a conclu au sujet des clichés aériens d'Auschwitz datant de 1944 que 76 marques ont été ajoutées dont «4 marques dessinées sur les extensions des crématoires

*I et II et présentées comme 4 orifices utilisés pour déverser les cristaux de Zyklon B [...]* ».

La 7<sup>e</sup> conclusion donc de Carlos Porter (p.47) : « Le cli-ché du 25 août 1944, loin de prouver l'Holocauste, démontre au contraire la malhonnêteté des exterminationnistes qui n'hésitent pas à recourir aux trucages les plus honteux afin de soutenir leur thèse. »

Enfin, vu que Wolfe était incapable de présenter un seul ordre d'exterminer les Juifs venant d'Hitler, celui-ci en fut réduit, apprend-on, à tronquer les textes de deux discours très connus d'Himmler, prononcés à Posen les 4 et 6 octobre 1943, qui laissaient bien entendre l'évacuation des Juifs hors de leur sphère d'influence, afin de leur faire dire ce qu'ils ne disaient pas, à savoir une extermination. Concernant le passage des « *corps étendus* » par dizaines ou centaines, Himmler évoquait la lutte contre les partisans, qui, dans l'esprit du Reichsführer, devait également s'étendre aux femmes et enfants ; dans son discours du 16 décembre 1943 tenu devant des officiers de la marine de guerre réunis à Weimar, il lança en effet : « *Quand j'ai été obligé dans un village de donner l'ordre de marcher contre les partisans et les commissaires juifs — je le dis devant cet auditoire, et mes paroles lui sont exclusivement destinées — j'ai en principe donné l'ordre de tuer également les femmes et les enfants de ces partisans et commissaires. Je serais un lâche et un criminel vis-à-vis de nos descendants, si je laissais grandir les enfants pleins de haine de ces sous-hommes abattus dans le combat de l'homme contre le sous-homme* ».

Porter conclut ainsi en mettant en lumière qu'il « n'était nullement question d'exterminer tous les juifs mais uniquement les familles des partisans. » Bien-sûr, l'allocution qui précède, nous dit-on, aurait été mentionnée par Wolfe s'il avait été honnête.

À la p.29 de sa brochure, Wolfe produit une page du *Livre des décès de prisonniers de guerre détenus au camp de Mauthausen-Gusen*. Il cite ensuite avec de nombreuses coupures, nous dit Porter, un soi-disant ordre de l'Office central de sécurité du Reich provenant de Heydrich concernant l'exécution de tous les Juifs : « *(Tous les prisonniers soviétiques sont à trier comme) éléments indésirables pour des raisons politiques, criminelles ou autres... fonctionnaires du Komintern...*

*Commissaires du peuple et leurs députés... anciens commissaires politiques de l'Armée Rouge (et)... tous les Juifs... les commandos doivent demander au commandant du camp de lui remettre les prisonniers spécifiés... Les exécutions ne doivent être conduites dans le camp ou aux alentours immédiats*». Ce texte laisse ainsi croire que tous les Juifs soviétiques tombés aux mains des Allemands devaient être exécutés suite à un ordre. Cela représente-t-il le fameux ordre tant recherché des historiens exterminationnistes qui faisait alors défaut jusqu'à aujourd'hui ? Mais pourquoi ce document n'est-il pas opposé aux révisionnistes, nous demande Porter ? « Tout simplement, dit-il (p. 50), parce qu'en vérité, cette directive ne prouve rien. » Porter relève aussi que Robert Wolfe, « contrairement à son habitude, ne mentionne aucune source. Pourtant, l'ordre qu'il cite est très connu des historiens. Il a été enregistré à Nuremberg sous la cote PS-502 et produit lors du procès sous la cote d'audience USA-486. [...] Si l'auteur de la brochure a omis de mentionner sa source, c'est pour éviter qu'un lecteur trop curieux ne se réfère aux documents de Nuremberg et découvre la supercherie. » Voici en effet ce que découvrirait un tel lecteur : « loin d'ordonner l'exécution de « tous les Juifs », la directive enjoignait les commandos d'opérations de se rendre dans les camps de prisonniers russes et d'y trouver, dans un premier temps, « *des éléments paraissant sûrs, qu'ils soient communistes ou non* », afin de s'en servir comme indicateurs. Ces indicateurs devaient donner des renseignements qui permettraient d'opérer, par la suite, un tri entre :

- a) Tous les éléments indésirables au point de vue politique, criminel ou autre.
- b) Toutes les personnes qui (pourraient) être employées à la reconstruction des territoires occupés. »

(lignes soulignées par Porter)

Ce tri visait par conséquent à choisir ceux qui devaient reconstruire ce qui avait été détruit. En effet, la directive en question, nous dit Porter, « enjoignait les commandos de « *découvrir* » « *en particulier* » tous les fonctionnaires importants de l'État et du Parti Communiste. Puis venaient 9 autres catégories de personnes, « tous les Juifs » étant mentionné en 8<sup>e</sup> position seulement.



La 8<sup>e</sup> conclusion de Porter (p. 52) ; «Par ses troncatures abusives, Wolfe a donc transformé une directive de triage de prisonniers (avec éventualité d'exécution pour ceux ayant été reconnus indésirables) en ordre d'exécution systématique de tous les Juifs tombés aux mains des Allemands. Afin de cacher ses agissements, il n'a ni reproduit la directive sous forme de fac-similé, ni même donné une indication de source, préférant montrer une page d'un *Livre des morts* du camp de Mauthausen-Gusen sur laquelle figuraient les noms de 9 personnes (peut-être juives) exécutées.»

Qui sont les véritables « falsificateurs de l'Histoire » ?

Concluons maintenant tous ensemble avec notre « négateur » belge au sujet de cette brochure, *Holocaust, The documentary evidence*, réalisée par Robert Wolfe, sous-directeur d'un centre de conservation des documents allemands saisis en 1945 ainsi que des dossiers relatifs aux crimes commis durant la 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale, soit l'un des protagonistes les mieux placés pour prouver le massacre de 6 millions de Juifs par les nazis entre 1941 et 1945. «Or, loin de prouver l'Holocauste, son travail n'a fait que démontrer le **vide total**<sup>(1)</sup> devant lequel se retrouvent les historiens lorsqu'ils étudient la prétendue extermination des Juifs par les « nazis ». Wolfe a fouillé des tonnes de papiers, retourné des milliers de liasses, examiné des centaines d'épais dossiers ; il n'a pu que rassembler un maigre ensemble hétérogène de documents sans rapport avec le sujet, sans valeur probatoire, apocryphes ou bien ridicules. Afin de sauver la thèse qu'il défend, il n'a pas hésité à tronquer les textes, donner de mauvaises traductions et rédiger de fausses légendes. Parmi les documents qu'il a produits, aucun n'a résisté à l'analyse.» Carlos Porter qui nous a accompagnés tout au long de cette section termine sa brillante analyse par le coup de grâce :

«*Holocaust, The documentary evidence* est une brochure capitale, non pour les exterminationnistes, mais pour les révisionnistes. Parce qu'elle a été éditée par un organisme américain officiel et prestigieux, parce que son auteur principal était l'un des mieux placés pour prouver qu'un Holocauste avait eu lieu, **elle démontre, en 37 pages seulement, que, près de 50 ans après les faits**<sup>(2)</sup>, **il n'existe aucune preuve de l'Holocauste.**»

1. C'est nous qui soulignons.

2. NDLA – Date de l'année du travail de Carlos Porter pouvant être pro-





Finissons d'enfoncer le pieu par des photographies que Carlos Porter intégra dans son ouvrage (aux pages 6 et 9), des clichés de Varsovie «qu'on ne montre jamais...» (et pour cause !) :

**Le jeune Elie Wiesel  
peu après son arrivée en France**  
(voyez les marques de «terreur» sur son visage)



«Pas de fumée, pas d'incendie», nous dit Carlos : «ces juifs ont pu prendre leurs bagages et sont très faiblement escortés. Tout laisse penser qu'il'ont finalement obéi aux ordres d'évacuation allemands. Ils partent donc tranquillement ...»

— LES CAMIONS À GAZ.

Nous nous permettrons de prendre à part un élément présent du dossier précédent que nous avons évoqué, celui des camions à gaz. Nous avons vu avec Carlos Porter que le document TMI, XVII, p. 186, citait Hanz Fritzche, chef du service de la radio au ministère de la Propagande, qui, après s'être enquis auprès de Goebbels avait déclaré : «... le Dr Goebbels me déclara très nettement que les voitures à gaz mentionnées dans le

---

longée à plus de 70 ans ; c'est encore nous qui soulignons.



«faute de vêtements, certains enfants ont été habillés avec des uniformes allemands. Commentaire : Notez leur jeune âge. D'après un journal de l'époque, le plus jeune avait 5 ans (Voy. *Les Nouvelles du Matin*, 9 juin 1945). D'après la thèse officielle, ces jeunes de moins de 14 ans auraient dû être exterminés à Auschwitz.»



«Des escarmouches ont visiblement eu lieu (incendies)», poursuit Carlos. «Mais, là encore, ces juifs ont pu prendre des bagages et ne paraissent même pas escortés. Eux aussi ont finalement dû obéir aux ordres d'évacuation et partent tranquillement...»



«Les enfants souriants et en bonne santé  
dans le train les conduisant en France.»

*procès de Kharkov étaient le produit de la fantaisie et qu'il n'y avait aucune preuve de leur existence*». Pourquoi avons-nous dès lors décidé de reprendre ce détail ? Eh bien tout simplement afin de mettre en relief un élément qui nous est désormais familier, celui de l'inversion accusatoire, terme forgé par l'auteur français Hervé Ryssen. Quel rapport par conséquent entre cette inversion accusatoire et ces camions à gaz ? Si on a pu se rendre compte avec l'étude de Carlos Porter que les pièces présentées infirmaient la responsabilité allemande dans ces prétendus gazages homicides « ambulants » où l'on essaya de faire porter le chapeau aux Allemands en gisant de cette manière les Soviétiques, nous ne tiendrons pas compte de cette déclaration de Goebbels et donc de l'opinion de Carlos Porter (sur ce point uniquement) quant à l'inexistence de ces véhicules pour la simple et bonne raison que ces camions à gaz existaient bel et bien. Car le pire dans tout cela vient encore apporter de l'eau à notre moulin du retournement accusatoire ; en effet, voici quelques lignes tirées d'un autre ouvrage d'Anne Kling (citée précédemment) intitulé *Révolutionnaires juifs*, Éditions Mithra, septembre 2008, p. 93 :

« Nous sommes en 1937, période de grandes purges et de nettoyage à fond. Les exécutions, dans le secteur de Moscou, prennent une telle ampleur que nos braves fonctionnaires ont du mal à suivre. Tous ces ennemis du peuple à fusiller en même temps ! Sans compter toutes les munitions nécessaires pour leur tirer une balle dans la nuque à chacun, ça finit par coûter cher ! Et le temps que ça prend pour les assassiner un par un ! »

Le contexte nous est ainsi présenté pour nous révéler un personnage à l'esprit on ne peut plus « brillant », un personnage à même de résoudre tous ces petits « tracasseries » soviétiques :

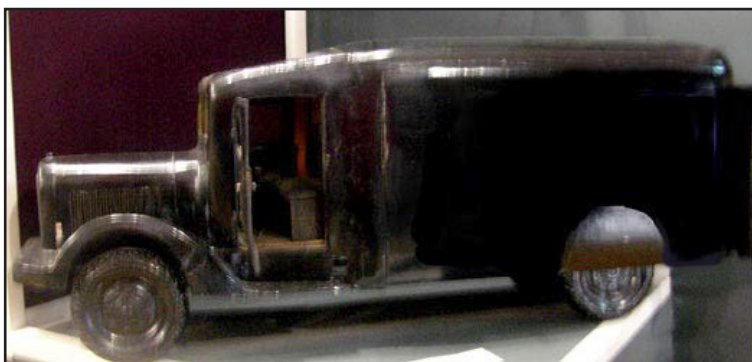
« C'est là que va intervenir la cervelle ingénieuse de notre bonhomme. Il va inventer un moyen moins onéreux de procéder. Un moyen simple, mais encore fallait-il y penser : le camion dont les gaz d'échappement sont orientés vers l'intérieur. Cette invention sera appelée en russe *dushegubka*, ce qui signifie « chambre à gaz ambulante <sup>(1)</sup> ». »

La simplicité de la procédure nous est expliquée par Anne Kling : « les « patients » étaient entassés (ce terme ne vous rappelle-t-il rien ?) dans un camion hermétiquement clos (même question posée aux lecteurs) renvoyant les gaz d'échappement vers l'intérieur, et c'était parti pour une longue promenade autour de Moscou. À l'arrivée, — ô miracle de la technique — ne restaient plus que des cadavres qui étaient escamotés dans un coin discret. Voilà, ce n'était pas plus compliqué que cela. Et relativement économique, encore que ... l'essence <sup>(2)</sup> ... »

Que vient faire ici l'inversion accusatoire me direz-vous ? Là encore ce n'est pas très compliqué ; cet intéressant personnage, créateur de cette petite « merveille » d'économie de munitions avait un nom comme tout le monde, Isaï(e) Davidovitch Berg, un Juif. Anne Kling nous fait comprendre que c'est grâce à Alexandre Soljénitsyne que « le coin d'un voile épais cachant ce qui n'était pas censé être exposé aux regards », a pu être soulevé. Isaï Davidovitch Berg, autre rouage du système bolchévique, s'est retrouvé, dans les années 1930, apprend-on, chef du service économique du NKVD pour la région de Moscou. « Chargé comme il l'était des problèmes économiques », nous dit Kling, « il devait donc veiller à dépenser et faire dépenser le moins d'argent possible. C'est logique. »

1. Anne Kling, *Révolutionnaires juifs*, Éd. Mithra, p. 93

2. *ibid.* pp. 93-94



Le camion à gaz (*dushegugky* au singulier),  
chambre à gaz mobile au monoxyde de carbone

МАКЕТ МАШИНИ "ДУШОГУБКИ", ЯКУ  
ВИКОРИСТОВУВАЛИ НІМЕЦЬКІ ОКУПАНТИ  
ДЛЯ ЗНИЩЕННЯ МИРНОГО НАСЕЛЕННЯ  
ХАРКОВА

La légende ukrainienne l'accompagnant  
(Musée de Kharkov en Ukraine)

Avant de retrouver Anne Kling, il est intéressant de signaler que le camion à gaz exposé (photo ci-dessus) au Musée de Kharkov, se trouve dans la ville même où les Soviets, rappelez-vous le document TMI, XVII, p.186 cité avec Carlos Porter, avaient organisé un 'procès-spectacle' aux Allemands faits prisonniers et accusés d'avoir commis plus tôt ces mêmes gazages. Incroyable exemple d'inversion accusatoire n'est-ce pas ? En effet, la légende accompagnant cette maquette stipule que les camions à gaz étaient utilisés par l'occupant allemand aux fins de tuer la population civile (d'après la traduction d'un de nos collègues russes).

Même si Berg finira liquidé, nous indique Kling, en 1939, celle-ci fait remarquer aussi que cette idée de tuer par le gaz 'était plus vieille que lui.' Elle nous révèle en effet (p.94) que cette idée : 'démontre en fait durant la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale, vite relayée par les Bolcheviks<sup>(1)</sup> qui n'étaient jamais en reste dans ce domaine. Les gaz seront largement utilisés par eux, souvent contre les paysans réfugiés dans les bois, notamment

1. NDLA – Lire Juifs.



à Tambov en 1921. Les ordres de Moscou spécifiaient : « *Les forêts où les bandits se cachent doivent être nettoyées par l'utilisation de gaz toxique. Ceci doit être soigneusement calculé afin que la couche de gaz pénètre les forêts et tue quiconque s'y cache* ». Mais il faut préciser ici qu'Anne Kling oublie de citer celui qui fut à l'origine de ces ordres : l'« ami et libérateur de tous les hommes asservis » (sous-titre du film documentaire de 1934 du Juif Dziga Vertov, *Tri pesni o Lenine*), cet autre Juif, Vladimir Illitch Oulianov dit Lénine.



2 affiches du film de Vertov

Voici maintenant chers lecteurs un passage d'un livre simplement intitulé *Mémoires*, paru aux éditions Presses de la Renaissance, 1980, écrit par un haut-gradé qui devait finir dans un hôpital psychiatrique, l'ex-Général de l'Armée Rouge et «dissident» Piotr Grigorenko (1907 — 1987), p. 340 :

«[...] Un jour que nous en étions venus à parler des atrocités fascistes, je dis :

«Quels monstres ! Non, plus que ça : il fallait être dégénéré jusqu'à la moelle pour inventer un truc comme les camions de la mort.»

Vassili Ivanovitch hésita un instant. Puis :

«Vous savez, Piotr Grigorévitch...» (Il s'obstinait à me vouvoyer, bien que nous eussions convenu depuis longtemps de nous dire « tu » et qu'il le fit avec Zénaïde<sup>(1)</sup>.)

1. NDLA – Épouse de l'auteur. ; c'est nous qui soulignons ici et après.

« ... les camions de la mort, **c'est nous qui les avons inventés** ... dans le cadre de la lutte contre les koulaks, comme on dit ; en fait, **pour exterminer de simples paysans.** »

Et il me fit ce récit.

Un jour, alors qu'il se trouvait à la prison d'Omsk, son camarade de cellule lui dit de venir à la fenêtre qui donnait sur la cour. Comme dans toutes les maisons de détention soviétiques, la fenêtre était pourvue d'un abat-jour : une caisse de planches qui ne s'ouvrait que sur le ciel. Mais il y avait une fente dans les planches, et on pouvait voir la porte d'entrée d'une autre aile de la prison.

« Observe, lui dit son compagnon. Ça fait deux jours que je regarde ce qui se passe à cette heure. » Un 'corbeau' — fourgon pénitentiaire sans vitres, pour le transport des détenus — arriva bientôt. Seule différence avec les autres 'corbeaux', la porte arrière de celui-ci était à deux battants et aussi large que la caisse.

Cette porte ayant été ouverte, les gardiens bourrèrent la voiture de détenus. « J'en ai compté 27, me dit Vassili Ivanovitch ; mais arrivé à ce nombre, je me suis arrêté. Parce que j'essayais de comprendre quel genre de gens c'étaient, et pourquoi on les enfournait dans ce fourgon, en telle quantité **qu'ils devaient se tenir debout l'un contre l'autre.** (cela ne vous rappelle-t-il rien chers lecteurs ?)

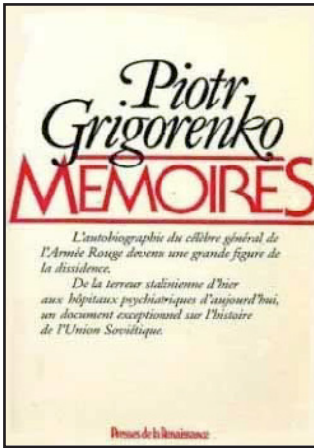
Finalement, les gardiens ferment la porte en poussant avec leurs épaules et le « corbeau » démarre. J'allais m'écarter de la fenêtre, mais l'autre me fit signe de rester, en me disant qu'ils vont bientôt revenir.

De fait, les revoilà même pas un quart d'heure après. Les gardiens rouvrent la porte ; elle vomit une fumée noire et des cadavres qui tombent par terre, les uns sur les autres. Les gardiens finissent de vider le fourgon avec de longs crocs. Puis ils jettent tous ces corps dans une trappe que je n'avais pas vue.

Je suis resté une semaine dans cette cellule, et tous les jours j'ai vu se répéter la même scène. Le corps de bâtiment où se trouvaient ces détenus était celui des « *koulaks* », à ce qu'on disait ; en fait, c'étaient des paysans : il n'y avait qu'à voir la façon dont étaient habillés les prisonniers qu'on enfournait dans ces fourgons. »



Ce récit m'horrifica. Pendant que Vassili Ivanovitch parlait, je ne pouvais m'empêcher de distinguer parmi ces pauvres paysans la figure de mon oncle Alexandre. On m'avait bien communiqué, officiellement, qu'il «était mort» à la prison d'Omsk<sup>(1)</sup>...



Le livre paru en 1980 ...



... et son auteur

On apprend aussi d'après le blog citant le passage précédent, que ces camions de la mort (pas de guillemets ici vu qu'ils furent bien réels, à la différence des «chambres à gaz») étaient des camions Ford, construits sous licence en URSS, et qui avaient été transformés pour être clos et recevoir les gaz d'échappement qui asphyxiaient les condamnés.

L'on découvre également que le «bon» Lénine créa en 1921, le «Cabinet» des poisons qui reçut le nom de son premier directeur Nicolas Iejov (on parlait alors du Cabinet Iejov ou Ejov), et qu'à partir de 1937, sous le règne du Juif Staline (dont le nom, Dzugashvili, signifie en géorgien «fils de Juif»), le laboratoire (à la tête duquel Iejov sera remplacé par Lavrenti Beria, Juif originaire de Mingrélie, province puis principauté du royaume de Géorgie) est dirigé par celui qui reçut le surnom de «Docteur de la mort» (ce surnom ne vous rappelle-t-il rien ?), un certain Grigori Moïssevitch Maïranovski, qui faisait ses expériences sur des cobayes humains (vraiment, ça ne vous

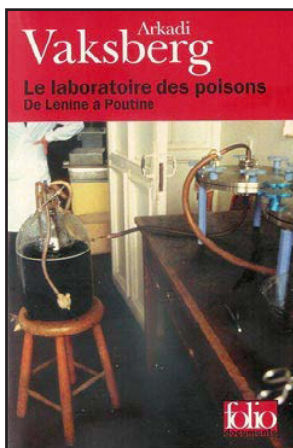
1. <http://www.apophtegme.com/IDEES/grigorenko.htm>

dit toujours rien ?). Maintenant que le lecteur est bien familiarisé dans ce domaine, inutile donc de préciser à quelle communauté ce cher Moïssevitch appartenait ; il suffit simplement de décortiquer son patronyme pour se rendre compte que ses ancêtres ne provenaient pas du fin fond de la Bourgogne. L'ironie du sort étant parfois curieuse, c'est un livre justement écrit par un Juif qui met en lumière cet épisode soviétique ; il s'agit de l'ouvrage *Le laboratoire des poisons — De Lénine à Poutine* écrit par le journaliste, essayiste et historien Arkadi Vaksberg, éditeur Buchet Chastel, 2007. En voici le texte du quatrième de couverture :

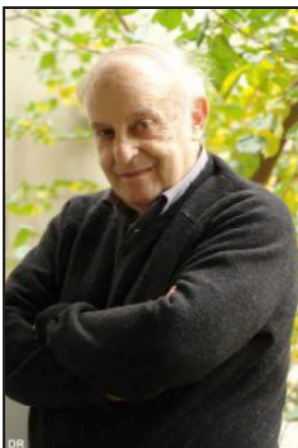
— LE LABORATOIRE DES POISONS :

En 1921, Lénine donnait l'ordre de créer un «laboratoire des poisons» en vue de «combattre les ennemis du pouvoir soviétique». Décision était prise de recourir à des méthodes terroristes pour assurer le succès de la révolution, ou du moins, le règne de ses maîtres. Ainsi, nombre d'exécutions extra-judiciaires, en URSS ou à l'étranger, se soldèrent-elles par un simple constat d'«insuffisance cardiaque», ou de suicides suite à une dépression... En fait toutes les méthodes étaient bonnes. C'est ainsi que certains moururent dans les mains des médecins qui devaient les soigner, que d'autres furent victimes d'étranges accidents de la route... On aurait tort de croire que ces pratiques ont disparu avec la mort de Staline. Dans la longue liste des victimes, on trouve la veuve de Lénine, le général soviétique Frounze, les généraux blancs émigrés Koupetov et Miller, l'écrivain Boris Pilniak, le président tchèque Jan Masaryk, et plus récemment l'ancien maire de Saint-Petersbourg, Anatoli Sobtchak ou le journaliste Chtchekochikhine.

Arkadi Vaksberg, au terme d'une longue et minutieuse enquête, retrace ici l'histoire d'une interminable série de meurtres politiques jusqu'à la tentative d'empoisonnement dont fut victime l'actuel président ukrainien Viktor Iouchtchenko, alors qu'il brigait les suffrages de ses compatriotes, contre un candidat qui avait les faveurs de Moscou. Un livre qui fait frémir... »



Le livre en question ... ..



... et son auteur

Nous apprenons également d'un autre livre d'Arkady Vaksberg, *Le mystère Gorki*, Albin Michel, 1997, p.443, cité par l'auteur français Henri de Fersan, que leur maître à tous, le chimiste David Lvovitch Talmud, dont les aïeux ne provenaient pas non plus du terroir berrichon, «était chef du département de toxicologie du NKVD et membre de l'Académie des Sciences ; celui-ci s'était livré notamment à des expérimentations de gaz de combat sur des cobayes humains.» C'est certain, contrairement à celui qui fut surnommé l'« ange de la mort » d'Auschwitz, le Dr Josef Mengele (que le lecteur a sûrement identifié au « Docteur de la mort » plus haut), dont le nom est rabâché à foison dans les livres d'histoire, ceux des individus ci-dessus mentionnés restent inconnus du grand public. Pour en revenir au livre de Vaksberg *Le laboratoire des poisons*, il faut citer un passage de l'article de Xavier Pellegrini, tiré du journal *Le Temps*, du 5 janvier 2008, à son sujet : «*Lorsque l'ancien agent secret Alexandre Litvinenko est assassiné au polonium, en novembre 2006, le livre du journaliste et essayiste Arkadi Vaksberg sur l'usage du poison en politique russe est déjà sous presse à Moscou*». En effet, concernant la possibilité de cet empoisonnement par Moscou (alors que Litvinenko se trouvait à Londres), Pellegrini précise en soulignant : «*Il (Litvinenko) venait d'écrire un livre dans lequel il justifiait*

*sa désertion par la persistance du laboratoire des poisons créé par Lénine<sup>(1)</sup> ».*

Ce petit détour s'avéra utile afin de mettre en lumière les véritables créateurs de cette technique d'assassinat par le gazage qui, comme nous avons pu nous en rendre compte, fut projetée tout simplement sur ceux dont le crime majeur était le fait même d'exister, en l'occurrence, ceux que l'on qualifie de pires bourreaux de l'histoire. Il nous apprend de plus que ce laboratoire existe toujours. En guise d'illustration de cette projection de tares sur l'ennemi, nous reproduirons une affiche bolchevik des années 1920 où le GPU (police privée du parti bolchevik ennemi du peuple, créée pour écraser toute opposition) frappe la tête des saboteurs contre-révolutionnaires. La légende de l'affiche, donnée sur le site de la Toile, souligne en rouge (ici en gras) : *« En fait, c'est le monde à l'envers : le parti-état érigé par Lénine est le vrai ennemi du peuple (en fait des peuples de l'empire russe défunt et même du monde entier...) qui doit traquer et éliminer toute opposition : d'où la répression permanente, quotidienne, pour empêcher que l'imposture bolchévique ne soit démasquée<sup>(2)</sup> »*.

Il suffit ici alors simplement d'extrapoler *l'imposture bolchévique* en **imposture holo-caustique** pour replonger en plein dans le sujet qui nous intéresse dans cet ouvrage. Ainsi, des appareils de propagande produisent des livres, «documentaires», romans et films manipulant les masses afin que celles-ci assimilent systématiquement chambre à gaz et nazi (ce dernier terme d'ailleurs, tel que nous le verrons dans le 3<sup>e</sup> panorama,



## L'affiche bolchévique des années 1920

1.  <http://fonjallaz.net/Communisme/Represii/labo-des-poisons/laboratoire-poison-Lenin2>

2.  <http://www.fonjallaz.net/Communisme/Represii/index.html>

est lui aussi une projection des tares de la sacrosainte Tribu sur l'ennemi désigné à l'époque, en l'occurrence le peuple allemand). C'est effectivement le monde à l'envers, les auteurs révisionnistes se voyant ainsi qualifiés de « négationnistes » ou « négateurs » pendant que les affabulateurs et autres détraqués cérébraux de tous poils, se voient couverts de tous les éloges par l'Establishment de la pensée unique. Ce système politique qui consiste au demeurant à faire triompher le mensonge pour parvenir à ses fins en devant donner nécessairement le pouvoir aux pires éléments de la société ou à des personnes particulièrement médiocres porte un nom : la kakistocratie (terme antinomique d'« aristocratie » que les masses n'entendront jamais prononcé bien entendu dans les médias).

## D

### LES DEUX RAPPORTS LEUCHTER

Nous ne pouvions terminer ce passage au crible «révisionniste» sans évoquer l'élément qui manquait pour donner le coup de grâce à la légende de l'Holocauste. En effet, des grands chercheurs que nous avons pu découvrir dans cet ouvrage tels que Ditlieb Felderer ou encore Robert Faurisson s'étaient déjà posés des questions relatives à la possibilité technique d'effectuer des gazages et incinérations massifs sur des individus et ce, dès les années 1970. En parlant donc d'extermination, il appert justement qu'un ingénieur américain se trouvait être un spécialiste des chambres à gaz d'exécution aux États-Unis. Son nom : Frederick «Fred» A. Leuchter Jr. Car avant lui, il faut bien dire que personne n'avait jamais examiné les chambres à gaz de Majdanek ni d'Auschwitz I, pas plus que les ruines de celles de Birkenau. C'est en février 1988, à la demande des révisionnistes, que Fred Leuchter se rendit en Pologne avec son équipe aux fins d'examens poussés de ce qui était devenu le symbole par excellence de la Shoah. Concernant cette demande des révisionnistes, c'est surtout Robert Faurisson qui avait suggéré au Canadien d'origine allemande Ernst Zündel (qui avait été traduit en justice à l'instigation d'une organisation juive, *Holocaust Remembrance Association*, après que celui-ci eût diffusé la version originale du livre contestant l'Holocauste de l'anglais Richard Harwood, *Did Six Million Really Die ?*)

de faire appel à Fred Leuchter, responsable de la construction des chambres à gaz servant à l'exécution des criminels dans plusieurs états américains. «Après accord de Zündel», nous dit Jürgen Graf dans son livre déjà cité, *L'Holocauste au scanner*, «Faurisson prit contact avec cet ingénieur qui partit pour la Pologne<sup>(1)</sup>.»

Leuchter rédigea ensuite un rapport d'expertise où ses conclusions se passent de commentaires : **«dans aucun des 3 camps (Majdanek, Auschwitz I, Auschwitz-Birkenau), il n'y avait eu de chambres à gaz destinées à l'extermination d'êtres humains.** Les seules chambres à gaz qui y avaient existé étaient des chambres de désinfection destinées à l'extermination de la vermine.» Nous citerons alors en intégralité les trois points qui forment l'assise des conclusions de l'ingénieur, tels que relatés par Jürgen Graf (pp. 23-24) :

- «1. Les «chambres à gaz» n'ont pas été construites comme telles et n'auraient jamais pu fonctionner. Elles ne sont pas étanches, si bien que le gaz mortel n'aurait cessé de se répandre à l'extérieur. C'eût été pure folie que de construire des chambres à gaz immédiatement à côté ou au-dessous de crématoires. Il manque des mécanismes de diffusion du gaz de même que des dispositifs permettant de réchauffer les chambres. Enfin, les installations d'aération que l'on y trouve sont insuffisantes. La ventilation de la «chambre à gaz» du Krema I, par exemple, n'était assurée que par une lucarne ; le gaz se serait immédiatement répandu dans l'hôpital SS situé en face de la «chambre à gaz» et aurait tué patients et médecins. On peut supposer qu'il aurait subsisté dans les chambres, une semaine encore après chaque gavage, une quantité de Zyklon B suffisante pour expédier dans l'autre monde toute personne qui y aurait pénétré. Les masques à gaz n'auraient sans doute pas offert une protection suffisante. Les «chambres à gaz» étaient en réalité des morgues. Celle du Krema I fut transformée plus tard en abri aérien.

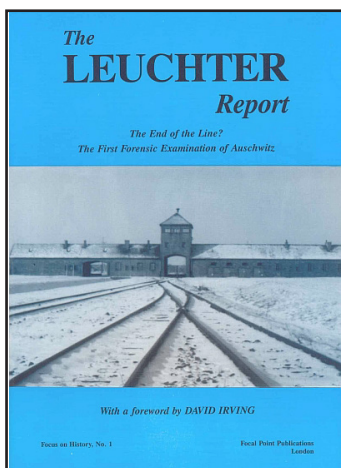
---

1. Jürgen Graf, *L'Holocauste au scanner*, 2<sup>e</sup> version revue et corrigée (traduite et adaptée de l'allemand), Guideon Burg Verlag, sept. 1993



2. Les crématoires n'auraient pu venir à bout que d'une fraction des prétendues victimes et les « fosses d'incinération » sont un **pur produit de l'imagination** <sup>(1)</sup>.
3. Leuchter et son équipe ont prélevé des échantillons de mortier aussi bien dans les « chambres à gaz » que dans une chambre de désinfection. Il faut savoir que le cyanure se maintient dans le mortier et la pierre durant des siècles. Alors que l'échantillon prélevé dans la chambre de désinfection présentait encore, au bout de 44 ans, une teneur en cyanure très élevée, les traces de cyanure présentes dans les échantillons prélevés dans les « chambres à gaz » étaient infimes, voire nulles. Qu'on ait trouvé de tels résidus dans quelques échantillons s'explique, d'après Leuchter, par le fait que ces locaux ont été désinfectés une ou plusieurs fois. »

À propos de ce dernier point, Graf mentionne l'explication de Germar Rudolf dans un de ses ouvrages, selon laquelle il s'agirait d'un phénomène chimique naturel suite à la découverte dans une ferme de Bavière de résidus de cyanure plus importants que dans les prétendues chambres à gaz de Birkenau. On apprend aussi que le test du cyanure fut effectué non par Leuchter lui-même mais par un docteur en chimie, James Roth, qui n'avait aucune idée de la provenance des échantillons.



**Le coup de grâce  
aux « exterminationnistes »**

Graf nous fait bien comprendre que les exterminationnistes n'auraient pas manqué « d'engager les meilleurs chimistes et ingénieurs avec mission de réaliser une contre-expertise » si le rapport Leuchter s'était avéré réfutable, mais nous dit-il, « **aucun chimiste ni aucun ingénieur n'a été missionné pour effectuer pareille contre-expertise** » <sup>(2)</sup>. »

1. C'est nous qui soulignons.

2. *ibid.* p. 24 ; nous soulignons.



On nous donne alors les deux seules tentatives de réfuter ledit rapport :

- la 1<sup>ère</sup>, celle du pharmacien français Jean-Claude Pressac dans un ouvrage tiré à 1000 exemplaires seulement, *Technique and Operation of the Gas Chambers*, Beate Klarsfeld Foundation, 515 Madison Av., New York, 1989. Ce livre qui ne se trouve pas en librairie, ne contient, malgré son titre, aucune donnée sur le fonctionnement des chambres à gaz ;
- la 2<sup>e</sup>, celle de l'Allemand Werner Wegner figurant, nous dit-on, dans l'anthologie *Die Schatten der Vergangenheit*, de Backes/Jesse/Zitelmann, Propyläen, 1990.

Graf nous informe que ces 2 tentatives furent disséquées par Udo Walendy point par point dans la revue *Historische Tatsachen*, N° 50 et que Robert Faurisson a exposé en détail dans la *Revue d'Histoire Révisionniste* N° 3, 'comment Pressac, dans son œuvre monumentale<sup>(1)</sup>, apporte de l'eau au moulin des révisionnistes.'

Le test du cyanure aurait été renouvelé d'abord par l'Institut d'expertises médico-légales de Cracovie, à la requête du Musée d'Auschwitz et ensuite par Germar Rudolf qui aurait abouti aux mêmes conclusions que Leuchter, 'qu'il critique sur quelques points mineurs. >

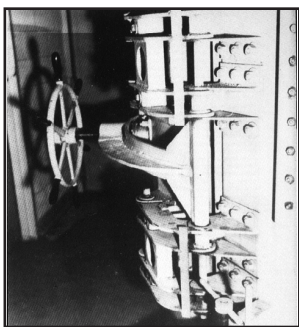
Graf termine en citant l'étude (non publiée) du président de la Chambre fédérale autrichienne des ingénieurs et expert judiciaire assermenté, Walter Lüftl, qui a dû démissionner de son poste de président de la Chambre des ingénieurs en mars 1992 après avoir qualifié de « techniquement impossibles » les gazages massifs d'Auschwitz.

Nous pouvons citer de notre côté un autre spécialiste des photos aériennes, Ken Wilson (dont la contestation de l'interprétation officielle des clichés aériens de Birkenau avait été reprise par John Ball), qui montra que les « chambres à gaz » homicides d'Auschwitz et Birkenau n'avaient pas de cheminées d'évacuation de gaz, qui eussent été alors indispensables.

---

1. NDLA – 564 pages.

Aux fins d'illustration comparative des portes d'entrée des « chambres à gaz » d'Auschwitz et de celle d'une chambre à gaz d'exécution américaine, nous reproduisons ci-dessous les clichés d'un site de Carlos Porter :



 <http://www.cwporter.com/bild2.htm>

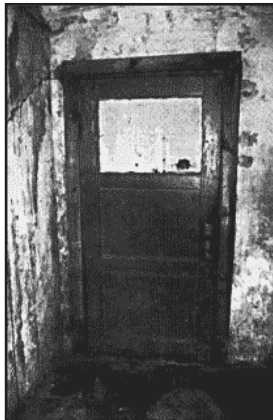
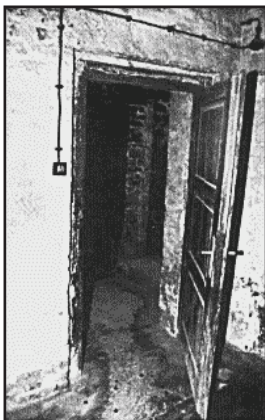
**Les légendaires portes et trappes  
des « chambres à gaz » d'Auschwitz**

 <http://www.cwporter.com/bild2.htm>

**La lourde porte d'une chambre à  
gaz d'exécution américaine Sans  
commentaires...**

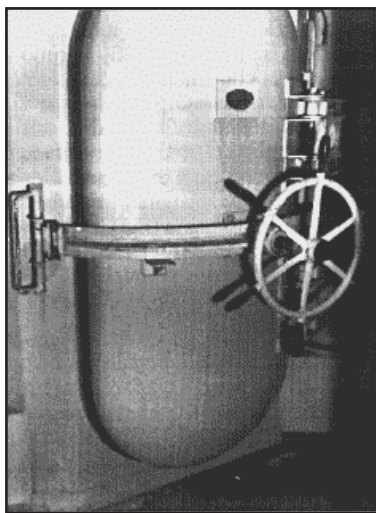
---

**Puis celles du site**  [historiography-project.com/misc/doors.php](http://historiography-project.com/misc/doors.php) :



**Portes № 1 & 2  
des 3 portes de  
la « chambre  
à gaz » du  
camp principal  
d'Auschwitz**

Le second rapport Leuchter date de l'année 1989, quand Ersnt Zündel lui avait demandé cette fois de se rendre dans ce qui était à l'époque la RFA, pour y examiner la prétendue «chambre à gaz d'exécution» de Dachau, ainsi qu'en Autriche, pour y examiner, près de Linz, celles de Mauthausen et du château de Hartheim, ainsi que les fours crématoires correspondants.



**Porte de la chambre à gaz  
homicide au pénitencier  
de Baltimore, Maryland**

Le résultat de ces enquêtes et analyses médico-légales, apprend-on dans la *Revue d'Histoire Révisionniste*

d'Henri Roques (que nous avons suivi lors de l'affaire Gerstein), 'devaient aboutir à un rapport technique et à une étude médico-légale sur l'efficacité du fonctionnement des installations susmentionnées en tant que chambres à gaz destinées à des exécutions<sup>(1)</sup>.>

On nous précise d'ailleurs que c'est surtout après la prise de possession de ces emplacements par les Américains à la fin de la guerre que des rumeurs circulaient selon lesquelles des exécutions de masse avaient eu lieu dans ces locaux alors que bon nombre d'historiens actuels sont d'accord pour rejeter l'utilisation de ces installations comme chambres à gaz ; c'est donc aux fins d'élimination de toute part de doute que cette 'enquête fut entreprise et ce rapport, rédigé.' L'objectif incluait alors 'l'enquête et l'inspection sur place des installations matérielles, la conception de ces installations et une description des procédures présumées de gazage appliquées lors des exécutions présumées.' Il fut aussi estimé 'le nombre maximum de personnes pouvant entrer dans ces présumées chambres à gaz et estimé le temps nécessaire à la ventilation.'

1. Henri Roques, *Revue d'Histoire Révisionniste* (1990-1992), PDF, p. 40

Pour mener à bien sa tâche, Fred Leuchter a pris des mesures et prélevé des échantillons pour analyse. On apprend également qu'il s'est procuré les brochures officielles en vente publique dans les trois musées se trouvant sur place aux fins d'examen. De plus, les documents traitant de la procédure d'utilisation du gaz cyanhydrique « Zyklon B » pour la désinsectisation furent aussi pris en compte par notre ingénieur américain. Il est bon de citer intégralement le résumé et les conclusions de Leuchter données par Henri Roques à propos de ces trois autres « chambres de la mort » (p. 41) :

«Après une étude des publications disponibles, un examen et une évaluation des installations qui existent à Dachau, Mauthausen et au château de Hartheim, compte tenu de la connaissance qu'il possède, en tant qu'expert, sur les critères de construction indispensables pour faire fonctionner une chambre à gaz, et compte tenu des connaissances que lui a apportée l'étude effectuée antérieurement sur les présumées chambres à gaz de Pologne (Auschwitz I, Birkenau, Majdanek), **l'auteur ne trouve aucune preuve qu'aucune de ces installations, c'est-à-dire celles de Dachau, Mauthausen ou du château de Hartheim, où l'on a fréquemment prétendu que se trouvaient des installations d'exécution par le gaz, ait jamais été utilisée en tant que telle ; l'auteur estime en outre qu'en raison de la conception et de la fabrication de ces installations, celles-ci n'ont jamais pu être utilisées en tant que chambres à gaz d'exécution** <sup>(1)</sup>. »

La méthodologie comprenant les procédures utilisées dans l'étude et les analyses médico-légales ayant abouti à ce rapport nous est donnée :

1. étude générale de la documentation disponible ;
2. inspection sur place + examen médico-légal des installations en question, comprenant le relevé des données matérielles (mesurage et analyse de la construction) et le prélèvement d'échantillons matériels (carrelage et mortier) rapportés aux États-Unis pour analyse chimique ;

---

1. C'est nous qui soulignons.

3. prise en considération de données logistiques enregistrées et visuelles (sur place) ;
4. données acquises lors de l'étude antérieure des présumées chambres à gaz d'Auschwitz I, Birkenau et Majdanek en Pologne ;
5. compilation des données ainsi fournies ;
6. analyse des renseignements obtenus + comparaison de ces renseignements avec ceux reconnus et avérés relatifs à la conception, à la procédure et à la logistique et les nécessités afférentes à la conception, à la fabrication et la mise en action des véritables chambres à gaz actuellement utilisées aux États-Unis ;
7. prise en considération des analyses chimiques des matériaux provenant des lieux mêmes ;
8. conclusions fondées sur les preuves ainsi accumulées.

En reprenant l'ensemble des chambres inspectées en Pologne plus les trois mentionnées ci-haut, par l'ingénieur américain, la *Revue d'Histoire Révisionniste* indique que : « il n'a jamais été possible de trouver une construction ou un équipement qui soit spécifique d'une chambre à gaz. On ne trouve pas de cheminées ayant la hauteur nécessaire, pas de ventilateurs, pas de générateurs de gaz, pas de prises d'air préchauffé, aucune peinture spéciale ou matériau d'étanchéité sur les murs, le sol ou les plafonds, aucune installation de sécurité pour ceux qui feraient fonctionner ces installations, et aucune conception matérielle cohérente qui aurait été utilisée de manière permanente dans ces présumées chambres à gaz. **On ne conçoit pas le fait que les Allemands, dotés d'une technologie hautement développée pour les chambres de désinsectisation, n'auraient jamais appliqué cette technologie aux présumées chambres à gaz d'exécution** <sup>(1)</sup>. »

Et pour terminer, la conclusion de Fred Leuchter nous est rapportée par la RHR :

« Après avoir étudié toute la documentation et examiné les emplacements à Dachau, Mauthausen et au château de Hartheim, cet enquêteur a établi qu'il **n'avait existé aucune**

---

1. *ibid.* p. 47 ; nous soulignons ici et plus bas.

**chambre à gaz d'exécution dans aucun de ces endroits. Le présent enquêteur affirme, au mieux de ses connaissances techniques, qu'on ne peut pas sérieusement considérer que dans ces emplacements, qu'il a inspectés, les présumées chambres à gaz aient été à l'époque utilisées ou puissent aujourd'hui fonctionner comme des chambres à gaz d'exécution.**

Fait à Malden, Massachusetts, le 15 juin 1989

FRED A. LEUCHTER, Jr

Ingénieur en chef

Fred A. Leuchter Associates

231 Kennedy Drive Unit N° 110

Boston, Massachusetts 02148 617/322-0104



**Le château de Hartheim, près de Linz, en Haute-Autriche**



---

## CHAPITRE VII

### Dénouement «déconstructionniste»

Aux fins de faire entrer le lecteur dans cet univers familier de tous qu'est l'«Holocauste», il a fallu débiter par les «témoignages» de nos grands suppliciés afin de lui rafraîchir la mémoire au cas où la diffusion outrancière de documents télévisuels ou autres rappels à l'ordre par l'Intelligentsia droit-de-l'hommesque et démocratique n'aurait atteint son but, à ceci près que la composante psycho-pathologique et hystérique caractéristique de la communauté en question fut présentée en premier lieu afin de donner une dimension ironique à une bonne partie de ces récits et autres romans de halls de gare passant tout simplement pour des faits et des preuves indiscutables. Nous avons ainsi pu nous rendre compte à quel point «les chiffres ne sont que des éléments de rhétorique» chez nos grands «martyrs» qui, pour ce faire, n'hésitent pas à mettre les «faits» au service de la conclusion et non l'inverse, une conclusion établie selon les diktats de l'état-major judaïque dont les principes fanatiquement religieux reposent, non pas sur l'Ancien Testament, mais sur la Kabbale et le livre le plus raciste qui soit, le Talmud. De ce fait, les valeurs et symboles inhérents à ces concepts sacrés doivent-ils se retrouver dans les événements d'importance majeure que les disciples concernés se doivent alors de reproduire en y adaptant des faits réels ou supposés. Ainsi, la vérité ne revêt-elle aucune importance aux yeux de nos zélotes et autres colporteurs de cauchemars délirants qui se rabattront alors sur des récits et des témoignages purement fantasmagoriques (avec quelquefois il est vrai, certains éléments factuels) afin de se conformer à l'idéologie et la ligne de conduite préalablement définies. Nous avons préve-



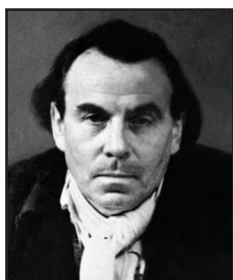
nu le lecteur, c'est un monde où tout est fait à l'envers ; ainsi, ces « fouille-merde » que sont les chercheurs de vérité et autres historiens de haute probité morale et intellectuelle pour lesquels la conclusion s'établit après l'analyse impartiale de faits et pièces documentaires relatifs à un événement concerné (ici la Seconde Guerre mondiale et l'Holocauste), passent pour les fous de service qui doivent donc être calomniés et attaqués autant que faire se peut. C'est pour cela que le milieu de l'Éducation les maintient sciemment dans les oubliettes afin que leur expertise, trop susceptible de faire écrouler l'échafaud de l'historiquement correct, reste dans les profondeurs de l'inconnu et ne puisse ainsi éveiller une quelconque part de doute chez les sujets un peu plus curieux que le *vulgum pecus*.

Mais nous savons aussi maintenant que cette ère électronique ne nous submerge pas uniquement de flots néfastes au développement humain car elle apporte aussi avec elle certaines possibilités de propagation contagieuse de l'information avec ici bien-sûr le sens de contagieux considéré positivement, à la différence des récits que nous avons passés en revue notamment dans le 2<sup>e</sup> chapitre où des Goyim s'étaient plongés à leur tour dans l'art de la fabulation et de l'affabulation, se mettant ainsi sans le savoir au service des « maîtres ».

En revenant à nos « fouille-merde », pour reprendre ce vocable du jargon journalistique, nous venons de voir avec l'ingénieur Fred Leuchter et ses deux rapports remarquables, que l'impossibilité technique et physique des fameuses ou tristement célèbres « chambres à gaz » était ainsi prouvée de manière définitive, lui, le spécialiste américain justement des chambres à gaz d'exécution et qui s'en était allé, avec tout son attirail, effectuer des mesures et autres prélèvements dans ces « chambres de la mort » des camps de concentration polonais et allemands, ceux-là mêmes que l'on fait encore visiter aux « touristes ». Comme nous avons réalisé un « panthéon » de certains de nos grands « témoins » et autres « expériences vécues » à la fin du premier chapitre, nous nous permettrons ici d'en reproduire un vrai, celui des « fouille-merde », en espérant qu'un jour, leurs travaux et conclusions pourront enfin être reconnus. Nous retrouverons bien-sûr les spécialistes mentionnés tout au long de ce panorama « déconstructionniste », soit

brièvement, soit plus longuement comme ceux du chapitre 5, auxquels nous en ajouterons d'autres que le temps et l'espace ne nous ont pas permis d'inclure ici malheureusement. Voici en tout cas quelques-uns des plus éminents membres de ce panthéon :

**LA GALERIE DES *FOUILLE-MERDE***



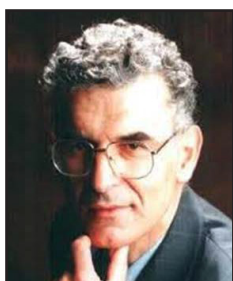
**Céline**



**Paul Rassinier**



**Robert Faurisson**



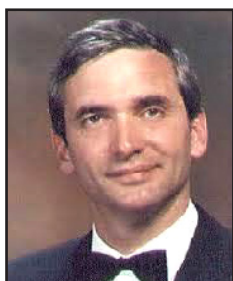
**Carlo Mattogno**



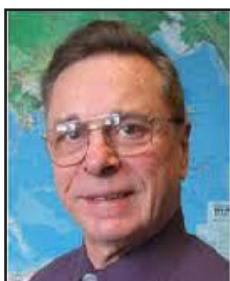
**Jürgen Graf**



**Serge Thion**



**Carlos W. Porter**



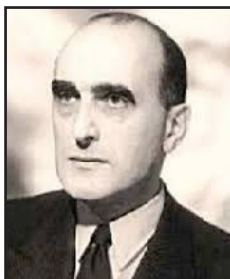
**Arthur Butz**



**Ernst Zündel**



**Ditlieb Felderer**



**Michel de Boüard**



**Fred A. Leuchter**



**Germar Rudolf**



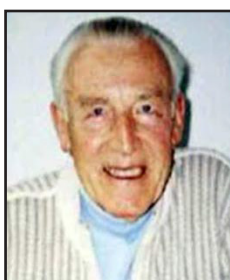
**Anne Kling**



**Henri Roques**



**Vincent Reynouard**



**Wilhelm Stäglich**



**Lenculus**

# DEUXIÈME PARTIE

## PANORAMA CRYPTO-HISTORIQUE

*« Pourquoi savons-nous tant de  
choses sur les anciens Romains  
et si peu de choses sur les Étrusques ?  
Comment se fait-il que chaque enfant  
a entendu parler des persécutions  
des empereurs romains contre les chrétiens,  
alors qu'il ne sait rien des persécutions  
que l'antiquité chrétienne  
fit subir aux païens et qui furent cependant  
beaucoup plus sanglantes que les premières ? »*

Karlheinz DESCHNER  
*(in Abermals krähte der Hahn  
Stuttgart, 1968, p. 470)*

« Un vérité niée mille fois devient un mensonge. »

*(Citation en effet miroir de celle en introduction au premier panorama)*



Nous commencerons tout simplement ce chapitre par le commencement, c'est-à-dire en donnant à la question posée ci-haut par K. Deschner, la réponse évidente selon laquelle «ce sont les Vainqueurs qui écrivent l'Histoire.»

La sortie victorieuse d'un conflit mondial permet alors à ces vainqueurs de décider du «type» de «vérité» à choisir en fonction des nouveaux objectifs à atteindre, vu la facilité dès lors de s'emparer de tous les organes et services de diffusion et de propagation de l'information et des renseignements. Tel l'adret d'une montagne permettant de distinguer nettement les détails d'importance couvrant ses pentes, la version officielle pareillement éclairée de l'Histoire permettra d'identifier ceux d'importance pour les vainqueurs.

Le lecteur étant désormais bien acclimaté au monde du renversement accusatoire, c'est donc du côté de l'ubac historique que nous allons entreprendre maintenant notre randonnée, vu que ce versant est maintenu sciemment dans l'ombre et que c'est là que se cachent d'autres éléments majeurs du sujet qui nous préoccupe.

À la différence du panorama précédent où l'accent fut porté, comme on l'a vu, sur le démontage et la «déconstruction» du thème le plus récurrent et le plus popularisé de la II<sup>e</sup> Guerre mondiale, à savoir l'«Holocauste», ce second panorama portera son attention sur les tragédies réelles, celles que les défenseurs acharnés de la «démocratie» et de la «paix» ont expédiées dans les ténèbres des oubliettes.





---

## CHAPITRE VIII

### Les Allemands des Sudètes et de Bohême-Moravie



Les frontières du territoire de l'Allemagne actuelle ne correspondent pas à ce qu'elles étaient au début de la Seconde Guerre mondiale. En effet, celui-ci comprenait alors des régions comme la Silésie et une partie de la Poméranie appartenant aujourd'hui à la Pologne ainsi que la Prusse Orientale, scindée aujourd'hui entre la Russie au nord et la Pologne au sud. Tous les Allemands ne vivaient pas alors exclusivement à l'intérieur de ces frontières, il y en avait une bonne partie vivant dans l'ouest de ce qui était alors la Tchécoslovaquie, une région appelée Bohême-Moravie. Ces Allemands se trouvaient alors majoritairement dans les zones frontalières de cette Bohême-Moravie avec le III<sup>e</sup> Reich, une région montagneuse portant le nom de Sudètes (voir croquis ci-contre).

Pour entreprendre notre périple de mise en lumière des faits passés sous silence de ce conflit concernant cette région, il a fallu s'en remettre tout particulièrement aux travaux d'un professeur germano-américain de littérature anglaise médiévale controversé et docteur ès lettres, Austin Joseph App (1902 – 1984). Taxé de « négationnisme » à l'instar de nos « fouille-merde » du premier panorama, ce sont ses travaux qui inspirèrent notamment la création de l'*Institute for Historical Review* basé en Californie et fondé en 1978. Ce qui nous fera principalement office de guide ici est son ouvrage intitulé *The Sudeten-German Tragedy*, Boniface Press, Takoma

Park, Maryland, 1979, qui fut traduit en français aux éditions Akribeia, Saint-Genis-Laval, 2009, sous le titre *La tragédie des Allemands des Sudètes*. Précisons ici toutefois que les éditions Akribeia ont supprimé trois passages et censuré quelques vocables du livre en question, passages que nous aurons alors le plaisir de donner traduits dans la conclusion de ce 2<sup>e</sup> panorama. Nous emprunterons également à d'autres sources comme le livre de l'auteur et avocat allemand, Heinz Nawratil, *Schwarzbuch der Vertreibung 1945 bis 1948 Das letzte Kapitel unbewältigter Vergangenheit*, Universitas, Munchen 1999, et traduite (intégralement) par ces mêmes éditions françaises (*Le Livre noir de l'expulsion, L'épuration ethnique des Allemands en Europe centrale et orientale, 1945-1948*, publication en 2001). Également activiste des droits de l'homme, Nawratil citera ses références parmi les Archives fédérales de Coblenze incluant notamment la *Dokumentation der Vertreibungsverbrechen* (Documentation sur les crimes de l'expulsion), disponible depuis 1974, l'ouvrage en plusieurs volumes de l'ancien ministère fédéral aux Expulsés, *Dokumentation der Vertreibung der Deutschen aus Ost-Mitteleuropa* (Documentation sur l'expulsion des Allemands d'Europe centrale et orientale) et surtout le document inédit du Service ecclésiastique de recherche des disparus (*Kirchlicher Suchdienst*) de Munich intitulé *Gesamterhebung zur Klärung des Schicksals der deutschen Bevölkerung in den Vertreibungsgebieten, 1965* (Enquête globale sur le destin de la population allemande dans les territoires d'expulsion) ainsi que les enquêtes de l'Office fédéral de la statistique aux fins de connaître l'ampleur des pertes allemandes pendant l'expulsion, et enfin, les recherches du Bureau d'Investigation de la Wehrmacht, l'autorité chargée d'enquêter sur les atteintes aux droits des peuples commises par les Alliés pendant la Seconde Guerre mondiale.

Laissons alors pour commencer la présentation du contexte ethno-historique à Austin J. App :

«[...] historiquement parlant, dès l'époque de Charlemagne, en 791, la Bohême-Moravie fut soumise à la tutelle assez lâche de l'Allemagne avant d'être placée très formellement sous la juridiction de l'Autriche en 1526, et encore plus nettement à partir de 1627. Les Allemands des Sudètes étaient donc sous

souveraineté allemande depuis un millier d'années quand, en 1918, les dictateurs de la paix leur dénièrent le droit à l'autodétermination. Et ils étaient au sens fort sujets autrichiens depuis 290 ans quand, le 4 mars 1919, les Tchèques assassinèrent par balles 54 Allemands des Sudètes et en blessèrent 107 autres au motif qu'ils manifestaient pour leur autodétermination <sup>(1)</sup>.>

C'est manifestement suite à l'éclatement programmé de l'empire austro-hongrois qui était selon App, «depuis plus d'un siècle un pilier d'ordre et de paix relative dans le sud de l'Europe centrale», que la population allemande des Sudètes (plus de 3 millions) dut sa «sujétion forcée aux Tchèques». De plus, apprend-on, c'est la malhonnêteté avec laquelle on appliqua ce principe d'auto-détermination des Allemands des Sudètes qui aboutira à «la tragédie de Versailles et de Saint-Germain, et la Seconde Guerre mondiale qui en était la suite logique.»

Dans le but apparent de réparer ainsi le tort causé à ces Allemands, les Accords de Munich furent signés les 29 et 30 septembre 1938 par Chamberlain, Daladier, Mussolini et Hitler, accords qui «fixaient les trois étapes au terme desquelles la zone à population majoritairement allemande devait être évacuée par les Tchèques et transférée à l'Allemagne.» (p. 20)

En effet, ces fameux accords prévoyaient que «les Tchèques de Tchécoslovaquie accordent l'autodétermination à ces régions majoritairement germanophones des Sudètes qui jouxtaient l'Allemagne et l'Autriche et qui, pendant 7 siècles et jusqu'en 1919, avaient appartenu à l'une ou l'autre.» Cela représentait, nous dit-on, un territoire de 22 582 km<sup>2</sup> avec une population de 2 945 261 personnes qui fut alors réuni à l'Allemagne après 30 ans de séparation. En conséquence de tout ceci, Hitler plaça la Bohême-Moravie sous Protectorat allemand, créé le 15 mars 1939, dont les provinces, nous explique Austin J. App, «historiquement, avaient fait partie des empires germaniques pendant mille ans, depuis Charlemagne jusqu'au stupide traité de Versailles. Militairement, elles étaient comme un poignard slave plongé dans les entrailles de l'Allemagne et de l'Autriche <sup>(2)</sup>.>

1. Austin J. App, La tragédie des Allemands des Sudètes, traduction française, éd. Akribia, Saint-Genis-Laval, 2009, p. 13

2. *ibid.* pp. 27-28

Un Protectorat que les Tchèques acceptèrent apparemment en travaillant « sous son égide avec une bonne volonté jusqu'au dernier mois du conflit. » Un dynamisme pouvant peut-être s'expliquer par le fait que ceux-ci « gagnèrent plus, mangèrent mieux et souffrirent moins qu'aucun autre pays d'Europe pendant la guerre » et s'illustrant notamment par une production tchèque plus élevée en 1945 qu'au début de la guerre.

Heinz Nawratil, de son côté, nous présente la situation de cette région à la fin de la guerre :

« À l'inverse des habitants de Silésie, de Poméranie et de Prusse Orientale, les Sudètes avaient déjà subi l'administration étrangère. Ils n'en avaient pas gardé les meilleurs souvenirs mais, dans le principe, entre 1919 et 1938, ils n'avaient pas eu à craindre pour leur vie. On s'attendait donc généralement à ce que l'après-1945 reproduise la situation qui avait prévalu dans l'entre-deux-guerres, d'autant que, par comparaison avec les horreurs de la guerre et de la dictature dans d'autres parties de l'Europe, les Allemands des Sudètes et les Tchèques avaient été relativement épargnés. Du reste, le peuple tchèque semblait plutôt calme et l'inquiétude ne semblait guère de mise<sup>(1)</sup>. » De plus, au moment où la capitulation de la Wehrmacht était signée à Reims par Jodl, « le front », nous informe Nawratil, « n'avait pas encore atteint la Bohême, hormis quelques secteurs peu étendus à l'ouest. » En conséquence, « en 1945, tout incitait donc à l'optimisme, c'est du moins ce que pensait l'homme de la rue. Dans un premier temps d'ailleurs, les événements parurent donner raison aux optimistes : l'arrivée des Russes fut tardive et se passa sans heurts<sup>(2)</sup>. »

Ainsi, les Allemands de cette terre devenue tchécoslovaque en 1919, qui, avant la Première Guerre mondiale, « comptaient parmi les plus heureux des hommes », ne connurent de plus, selon Austin J. App, « quasiment aucun mouvement de résistance dans le Protectorat. »

---

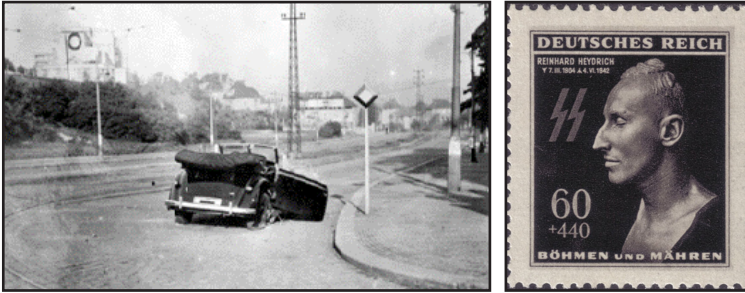
1. Heinz Nawratil, *Le livre noir de l'expulsion, L'épuration ethnique des Allemands en Europe centrale et orientale, 1945-1948*, traduction française, éd. Akribia, Saint-Genis-Laval, 2001, p. 77

2. *ibid.* p. 78

Il se produisit toutefois un événement qui, même s'il fut isolé et unique, s'avéra lourd de conséquences. En effet, App nous informe (p. 29-30) que « l'unique opération de partisans qui, précisément parce que ce fut la seule, bénéficia d'une publicité mondiale, fut l'assassinat, le 29 mars 1942, de Reinhard Heydrich (le chef de la Police de Sûreté du Reich — cf chapitre 6 — qui avait donné ordre à Eichmann de mettre sur pied un « Service central pour l'émigration juive » à Prague), à l'époque Protecteur de Bohême-Moravie. » App cite alors le passage du livre de William L. Shirer (dont nous avons parlé un peu avec Carlo Mattogno pour la version italienne), *Le IIIe Reich. Des origines à la chute*, Stock, Paris 2000, p. 1018, montrant que Heydrich ne tomba pas « sous les balles de résistants tchèques locaux », mais sous celles de « deux Tchèques (plus vraisemblablement un Tchèque et un Slovaque), Jan Kubis et Josef Gabeik, de l'armée libre tchécoslovaque formée en Angleterre et qui, tous deux, avaient été parachutés par la R.A.F. ». Cette opération avait alors reçu pour nom de code *Operation Anthropoid*, qui comptait apparemment 7 hommes dont Kubis et Gabeik (ou Gabchik) ; après que la mitrailleuse légère de ce dernier se soit enrayée au moment où il visait Heydrich dans sa Mercedes noire, Kubis jeta alors une grenade anti-char dans le cabriolet qui explosa et blessa grièvement Heydrich (qui mourut des suites de ses blessures).



Jan Kubis et Josef Gabeik



 <http://www.hagalil.com/archiv/2005/12/heydrich.htm>

### la Mercedes de type 320 B après l'attentat

C'est alors en découvrant que les habitants du village de Lidice (Liditz en allemand), situé près de Kladno en Bohême, avaient caché les assassins, que les Allemands, qui, «sur un plan légal», nous dit App, «étaient en droit de prendre de sévères mesures de dissuasion et même de représailles», décidèrent d'encercler «le village le 9 juin 1942, regroupèrent les femmes et les enfants et les emmenèrent en sécurité, mais exécutèrent tous les hommes de plus de 16 ans, 172 au total (Nawratil avance de son côté le chiffre de 186 et le site *Wikipedia* 184 pour une tuerie le 10 juin). Puis ils rasèrent entièrement le village<sup>(1)</sup>.»



 [casrom.free.fr/ryandescriptifoperations.htm](http://casrom.free.fr/ryandescriptifoperations.htm)

### le village de Lidice avant et après l'attaque des nazis :

1. Austin J. App, *op. cit.*, p. 30



Heinz Nawratil, quant à lui, nous explique à la p.134 de son livre, que la mort d'Heydrich avait été décidée dès 1941 par le cabinet tchèque en exil. «De jure», nous dit-il, «Heydrich était le représentant du protecteur du Reich à Prague ; de facto, c'était le tuteur du gouvernement tchèque de protectorat. Par une politique raffinée alternant le sucre d'orge et le fouet, il avait transformé la Bohême et la Moravie en bastion brun.» Le parachutage des deux hommes par un avion britannique, s'expliquait en outre selon lui, parce qu'il «manquait de résistants sur place.» Nawratil insiste bien à la p.135 que dans cette fusillade, «nulle trace d'assassinats d'enfants, comme le démontrèrent les procès ultérieurement engagés contre les auteurs de crimes nazis. Des faits analogues se produisirent quelque temps plus tard dans le village de Lezaky, où 33 habitants furent abattus.»



Affiche de propagande anglaise commémorant la destruction de Lidice

La suite des événements est racontée par le Dr App (p.30) : «Les propagandistes alliés ont présenté la destruction de Lidice, décidée pour éviter la répétition de ce genre d'assassinat, comme un monstrueux acte de barbarie. Or l'exécution de civils abritant des assassins sans uniforme est une pratique terrible mais légale en temps de guerre. **Ce sont les Britanniques et les Soviétiques qui violèrent le droit international en appelant à ces activités de partisans**<sup>(1)</sup>. Ils stigmatisèrent la

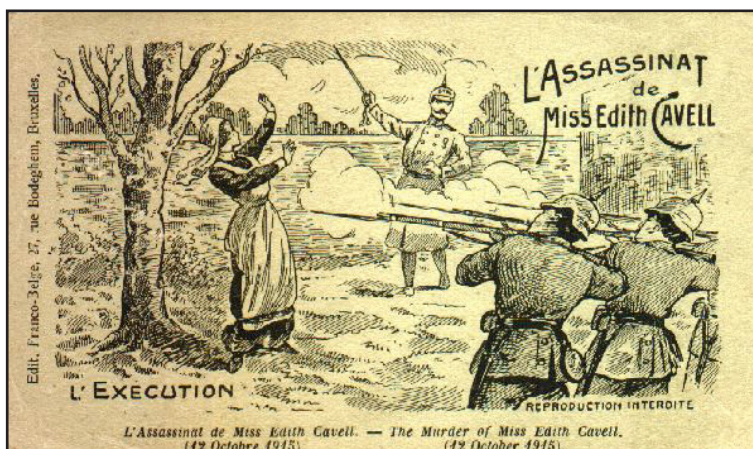
destruction de Lidice comme un acte de barbarie innommable du III<sup>e</sup> Reich.»

Il serait peut-être effectivement approprié de comparer cette tuerie de Lidice dénoncée comme une «monstrueuse atrocité» à celle de Katyn, près de Smolensk où les Soviétiques

1. C'est nous qui soulignons.



avaient abattu de sang-froid, en avril 1940, quelque 15 000 officiers polonais parfaitement innocents. App nous offre ensuite, à des fins de meilleure comparaison possible, l'exemple du village palestinien paisible et désarmé de Deir Yassin, assailli dans la nuit du 9 au 10 juin 1948 par 500 Israéliens en armes du gang juif Stern qui le transformèrent en abattoir où au moins 250 personnes furent massacrées. Ainsi, nous dit-il, «en comparaison, avec les actes de terrorisme génocidaire commis à Deir Yassin contre des hommes, des femmes et des enfants totalement innocents, les représailles allemandes à Lidice étaient bénignes<sup>(1)</sup>.»



**L'exécution d'Edith Cavell en 1915 avait déjà  
donné lieu à une propagande antiallemande...**

App nous rappelle alors un événement de la Première Guerre mondiale qui n'est pas sans rapport avec la nature de la propagande alliée nous concernant ici ; en effet, le 12 octobre 1915, l'exécution de l'infirmière espionne britannique Edith Cavell (qui avait donné lieu à un film américain en 1919) à l'hôpital de la Croix-Rouge de Bruxelles, qui avait aidé quelque 200 soldats anglais, français et belges à passer la frontière hollandaise, et ce, sur ordre du gouvernement du Kaiser, avait alors donné lieu à une propagande alliée similaire où, bien que les Allemands avaient parfaitement le droit de l'exécuter, selon notre auteur, «tout autant que les États-Unis avaient ce-

1. *ibid.* p.32

lui d'exécuter Ethel Rosenberg», le Kaiser fut présenté comme «*la Bête de Berlin*», tout comme Hitler sera surnommé «*l'Ogre du Bunker*» après que ladite propagande utilisât à cette fin la fusillade de Lidice. Nous reviendrons sur le cas d'Edith Cavell dans la conclusion finale de l'ouvrage.



...cette affiche  
(montrant la tombe de Cavell)

...et ce timbre



Ces représailles allemandes qui avaient donc suivi l'assassinat de Reinhard Heydrich on l'a vu, avaient alors donné à la presse mondiale l'occasion de «se déchaîner» en réagissant frénétiquement à cette tuerie mais, contrairement à ce qu'on pourrait s'imaginer, les Tchèques, nous informe Austin J. App, «semblent avoir eu suffisamment de bon sens pour reconnaître que des assassinats et l'asile donné à des assassins en temps de guerre méritaient la sanction infligée par les Allemands.»

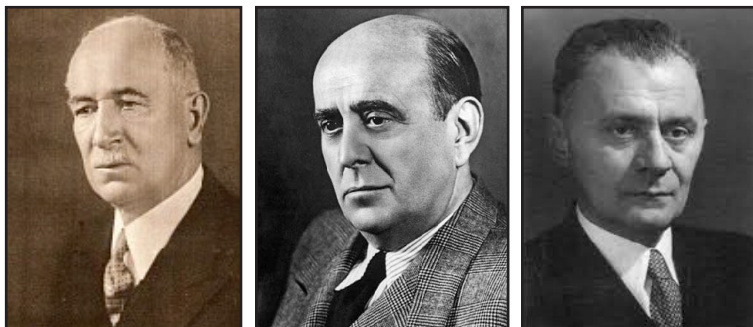
C'est à partir d'un moment précis, apprend-on d'un passage du livre d'Erich Kern (cité par App), *Verbrechen am deutschen Volk. Dokumente alliierter Grausamkeiten, 1939-1949*, Verlag K. W. Schütz, Göttingen, 1964, p.248, que la violence commença à gagner les rangs de la population tchèque :

«[...] Tout resta calme dans l'ensemble de la Tchécoslovaquie. Ils ne se soulevèrent qu'après que les forces armées américaines et soviétiques eurent foulé le sol tchèque<sup>(1)</sup>, à l'heure où la guerre était irrémédiablement perdue pour l'Al-

1. C'est nous qui soulignons.

*lemagne. Et avec la mauvaise conscience des collaborateurs, ils cherchèrent à rattraper le temps perdu en déployant une brutalité sauvage dans la résistance dont ils s'étaient abstenus depuis 1939 ».*

Mais en réalité, cette contre-productivité des mesures allemandes à Lidice n'était pas le résultat spontané de l'arrivée des troupes alliées en Tchécoslovaquie mais avait plutôt fait l'objet d'une conspiration calculée depuis des années et plus particulièrement par les représentants du gouvernement tchèque en exil, les francs-maçons Beneš, Mazaryk (le fils du fondateur de l'État tchèque) et Ripka. Erich Kern indique dans son livre (cité par App) que, «des années durant, le gouvernement tchèque en exil — Edvard Beneš, Jan Mazaryk et Hubert Ripka — avait comploté la dépossession et l'expulsion des Allemands de Bohême-Moravie aussi bien que du territoire des Sudètes internationalement reconnu partie intégrante de l'Allemagne depuis les accords de Munich.» Quant à Heinz Nawratil, il nous rappelle dans son livre cité plus haut (p. 79) que «peu de gens savaient ce qu'Edvard Beneš, chef du gouvernement tchécoslovaque en exil, avait annoncé dès le 27 octobre 1943 à la radio dans un message à ses compatriotes : «*Dans notre pays, la fin de la guerre s'inscrira en lettres de sang*».



Edvard Beneš

Jan Garrigue Mazaryk

Hubert Ripka

«L'idée même d'expulser des populations autochtones», poursuit App p.33, «pour tourner le principe d'autodétermination et annexer leur territoire est si brutale et si barbare que, pendant des centaines d'années, nul en Occident ne l'envisagea, pas plus que de manger les populations autochtones. Lors de la Première Guerre mondiale, les vainqueurs annexèrent

des territoires comme l'Alsace-Lorraine, les Sudètes, le Tyrol du Sud, Dantzig et son corridor au mépris du principe d'auto-détermination, mais aucun d'eux n'alla jusqu'à songer à asseoir ses prétentions par la dépossession totale et l'expulsion des populations d'origine. »

Nawratil cite de plus celui qui fut le commandant des forces armées tchécoslovaques à l'étranger, le général Jan Sergej Ingr, qui « s'exprimait en des termes qui ne laissaient guère de doute sur le destin promis aux Allemands des Sudètes » : « Lorsque notre heure viendra, la nation tout entière reprendra le cri de guerre des hussites : *«Frappez-les, tuez-les, ne laissez personne en vie !»* » Le volume IV / 1, p. 117, de la *Documentation sur l'expulsion des Allemands de Tchécoslovaquie du Ministère fédéral aux Expulsés*, citait le discours de Beneš de Melnik, le 14 octobre 1945 où ce dernier reconnaissait implicitement ce destin : « *Ces derniers temps, nous avons été l'objet de critiques dans la presse internationale. Le transfert des Allemands se serait effectué dans des conditions indignes et inadmissibles. Nous agirions comme l'ont fait les nazis avec nous, ce qui serait contraire à notre culture nationale et entacherait une réputation jusque-là intacte. Nous ne ferions en fait que copier les méthodes cruelles et sauvages des nazis. Que, dans le détail, ces reproches soient ou non fondés, je le dis tout à fait catégoriquement : nos Allemands doivent partir dans le Reich et ils partiront, d'une façon ou d'une autre* ».

Concernant le Tribunal Militaire International de Nuremberg, il faut savoir que celui-ci avait qualifié de crime de guerre passible de la peine de mort le transfert de quelques milliers de personnes et ce, notamment en référence aux ordres d'Hitler de déplacer des Allemands de la Baltique (Lituanie, Estonie, Lettonie), de l'est de la Pologne et de certaines parties de la Roumanie (Bessarabie, Bucovine et Dobroudja) aux fins de rapatriement de ceux-ci en Allemagne, ceci dans le but, selon l'auteur Shirer, de « tarir au moins une partie des sources de conflits en Europe ». Mais, « comble de l'ironie », nous signale App, « au moment même où, à Nuremberg, les juges fulminaient contre les Allemands pour quelques milliers de personnes déplacées, le 2 août 1945, leurs chefs d'État respectifs, H.S. Truman, C.R. Attlee et J.V. Staline imposaient la

paix de Potsdam qui prévoyait l'expulsion la plus importante et la plus monstrueuse de toute l'histoire de l'humanité<sup>(1)</sup>. Hypocritement drapés dans le manteau de la Charte de l'Atlantique, les trois dictateurs décrétèrent :

« [...] *il y aura lieu de procéder au transfert en Allemagne des populations allemandes restant en Pologne, en Tchécoslovaquie et en Hongrie*<sup>(2)</sup> ».

À propos de ces transferts justement, les trois dictateurs, « en jetant bas le masque de l'hypocrisie », firent bien comprendre qu'il s'agissait en réalité d'expulsions après avoir enjoint aux gouvernements des trois pays intéressés par ces mesures « de « *surseoir à toute expulsion* », le temps d'évaluer « *à quel moment et à quel rythme pourraient être effectués les transferts ultérieurs* ».

En revenant sur ce complot d'expulsion, App précise bien à la p. 36 que « l'expulsion monstrueuse de plusieurs millions d'Allemands des Sudètes, égaux en nombre à la population de l'Irlande, et 2 fois plus nombreux que celle d'Israël, avait été cyniquement conçue et méthodiquement préparée depuis des années par Edvard Beneš, Jan Mazaryk et Hubert Ripka, tous trois francs-maçons et « humanistes » auto-proclamés. » Elizabeth Wiskemann avait d'ailleurs indiqué dans son livre de 1956, *Germany's Eastern Neighbours*, Oxford University Press, Londres, à la p. 62 (citée par App), que Beneš et Ripka avaient déjà envisagé, « dès décembre 1938, le crime épouvantable de l'expulsion des Allemands des Sudètes au terme d'une guerre qu'ils appelaient de leurs vœux », c'est-à-dire bien avant la création du Protectorat de Bohême-Moravie par Hitler et plus avant encore la fusillade de Lidice. C'est dans un article intitulé *New Order in Europe*, tiré de *19<sup>th</sup> Century and After*, Londres, septembre 1941, et comprenant apparemment 8 pages en tout, que Beneš, alors en exil à Londres, lança un appel ardent à l'expulsion des Allemands des Sudètes. Mazaryk, le ministre des Affaires étrangères du gouvernement tchèque en exil, de son côté, d'après le document cité par l'auteur, *Zeittafel und Bibliographie*, publié par le ministère des Réfugiés à Bonn en

1. Nous soulignons.

2. *ibid.* pp. 35-36



1959, ici à la date de juillet 1942, p.12, aurait confirmé cette politique d'expulsion dans une lettre au fondateur du *Yiddish Scientific Institute*, l'Institut scientifique juif<sup>(1)</sup>, Max Weinr(e)ich.



Logo du YIVO

On apprend selon la même source, que le *Yiddish Scientific Institute of New York* avait fait paraître le 1<sup>er</sup> juin 1942 un article de Mark Vishnick, *Transfers of Populations as a Means of Solving the Problems of Minorities*, où ce dernier mettait en garde contre «des expulsions sans discernement sur une base

linguistique ou ethnique.» Mais Austin J. App avait décelé dans cet article autre chose : «Incidentement, cet article révèle que, malgré la propagande juive selon laquelle le III<sup>e</sup> Reich était en train d'exterminer tous les Juifs, le *Yiddish Scientific Institute* s'attendait à ce que bon nombre d'entre eux survivraient au III<sup>e</sup> Reich en Tchécoslovaquie et affirmait son désir de ne pas les voir expulser en tant que non-Tchèques par le trio Beneš-Mazaryk-Ripka.<sup>(2)</sup>»

Malgré les rumeurs d'extermination des Juifs par les nazis, cet Institut s'attendait à voir ces premiers survivre au III<sup>e</sup> Reich en Tchécoslovaquie.

Dans son exemple du cannibale et du missionnaire (p. 38 de son ouvrage), Austin J. App résume admirablement la perfidie et l'abomination des Alliés quant à la destruction de la population allemande ; voici son analyse avec les soulignements par nos soins qui s'imposent :

«[...] si, après la Seconde Guerre mondiale, les vainqueurs avaient voulu honorer les engagements qu'ils avaient pris dans la Charte de l'Atlantique, à savoir qu'il n'y aurait « pas de chan-

1. NDLA – Cet Institut, en abrégé YIVO, fondé en 1925 à Vilnius, en Lituanie aujourd'hui, mais en Pologne à l'époque, qui s'appelait Wilno, avait été relocalisé à Manhattan, New York, en 1940 pour s'appeler alors *Institute for Jewish Research*, l'Institut pour la Recherche juive.

2. *ibid.* p.37

gements territoriaux ne correspondant pas aux souhaits librement exprimés des populations concernées», **ils n'auraient pas pu annexer un pouce de territoire allemand ou autrichien. Ils auraient même dû restituer à l'Allemagne ce qui avait été à l'origine de la guerre, Dantzig et le corridor.** Les Alliés se trouvaient en conséquence dans la situation du cannibale auquel le missionnaire ordonne de renoncer à toutes ses femmes sauf une s'il souhaite être baptisé. Au bout de quelques mois, le missionnaire revient et le cannibale demande à être baptisé. A-t-il renoncé à ses femmes ? Oui. Comment s'est-il débarrassé d'elles ? Oh, c'est bien simple, il les a mangées à l'exception d'une seule. **Incapables d'arracher quoi que ce soit à l'Allemagne au titre de l'autodétermination wilsonienne, les Alliés — États-Unis, Angleterre, Russie soviétique — décidèrent de tuer en grand nombre les habitants allemands pour ôter toute raison d'être à un plébiscite.**»

Les étapes de la voie du génocide ouverte par les « Trois Grands » se trouvèrent ainsi jalonnées :

- 15 août 1942 : annulation des accords de Munich par le parlement britannique ;
- sept. 1942 : signalement au gouvernement tchèque en exil par ce même parlement de sa non-opposition à l'expulsion des Allemands des Sudètes ;
- 29 sept. 1942 : annulation des accords de Munich par De Gaulle (« qui s'arrogea le droit », nous rappelle App, « de parler au nom du gouvernement français en exil ») ;
- 05 déc. 1942 : réclamation publique (lors d'une conférence à l'université de Manchester) de Beneš de l'« expulsion des Allemands des Sudètes ».

Après avoir « embobiné » Roosevelt en lui faisant croire que les Soviets avaient déjà donné leur accord quant à cette expulsion aux fins d'obtenir le sien, Beneš chargea, lorsque que ce fut chose faite le 29 mai 1943, le Dr Hubert Ripka, le Secrétaire d'État au ministère des Affaires étrangères à Londres (et non ministre comme l'indique la traduction du livre d'Austin App, c'est Mazaryk qui était le ministre des Affaires étrangères), de solliciter l'approbation de l'ambassadeur soviétique Bogomolov, ce qui fut fait le mois suivant, le 6 juin. La tactique stratégique et astucieuse du franc-maçon Beneš (qui apparte-



nait à la loge № 1 Ian Amos Komensky de Prague) concernant son projet de génocide avait donc porté ses fruits d'autant plus que les Soviétiques, apprend-on, «manœuvrèrent de façon à pouvoir rejeter la responsabilité initiale sur Washington ou sur Londres.»

Austin App nous livre alors un premier constat sur la façon d'agir des démocraties occidentales : «Alors qu'elles auraient dû être moralement révoltées par l'idée même d'expulser des populations en vue de s'approprier leurs terres, **elles usèrent de faux-fuyants et précédèrent même le totalitarisme rouge**<sup>(1)</sup>,» entérinant ce que l'évêque Muench de Fargo du Dakota du Nord, cité dans le *Catholic Action News* de nov. 1946, appela «la migration forcée de millions de personnes [...] le plus grand crime de notre époque». «Pas seulement de notre époque», reprend App, «mais de tous les temps, car «il n'en existe aucun équivalent dans l'Histoire<sup>(2)</sup>».»

Selon le *Zeittafel* déjà cité, p.15, Churchill avait expliqué que la Charte de l'Atlantique ne s'appliquerait pas aux Allemands vaincus, ce qui fait par déduction qu'en cas de défaite, ces «Allemands devaient subir toutes les injustices décidées par les vainqueurs : **démantèlements, amputations, vols de territoires, expulsions en masse, exterminations en masse, viols en masse de femmes allemandes, etc.**» Il y eut bien-sûr, nous dit App, quelques voix élevées contre cette politique mais voici alors (p. 41) son opinion concernant celui que De Gaulle surnommait Bibi :

«Lorsqu'il était Premier ministre et avait tout pouvoir pour s'opposer à la barbarie des expulsions, Churchill ne cessa d'enjoindre le Parlement de les approuver ; mais sitôt qu'il n'eut plus aucun pouvoir, il se mit à condamner «la tragédie à une échelle prodigieuse» causée par sa politique antérieure.» Nous avons bien là effectivement comme le dit notre «négalionniste», une illustration de l'opportunisme hypocrite de tous les hommes d'État occidentaux.

Ce génocide ainsi mis sur pied avait de surcroît été planifié explicitement par ce qui fut appelé le programme de Kosice, nom de la ville dans l'est de la Tchécoslovaquie où Beneš et ses

1. C'est nous qui insistons.

2. *ibid.* p.39

ministres s'étaient établis en avril 1946. En effet, App nous révèle que ce programme (qui était aussi vu par certains auteurs comme un plan détaillé de la soviétisation de ce pays) « ordonna leur expulsion (des Allemands des Sudètes), ainsi que celle des Allemands des Carpates et des Magyars. Il retira la citoyenneté aux « Allemands et Hongrois de Tchécoslovaquie », ce qui les privait de leurs droits constitutionnels, et les exposait à des expulsions et poursuites en tant que criminels de guerre et traîtres. [...] Il ordonna également la confiscation de la propriété industrielle et agricole de ceux qui avaient accepté la nationalité allemande ou *s'étaient soumis au pouvoir allemand ou hongrois*. Mesure qui ruina et prolétarisa totalement les Allemands des Sudètes, mais [...] aussi la nouvelle Tchécoslovaquie à la veille de la prise de pouvoir bolchevique de 1948. »

Durant tout le temps de la guerre, les Tchèques, qui avaient collaboré avec les forces de l'Axe, rattrapèrent alors le temps perdu, nous dit-on, « en déployant une rare sauvagerie contre les Allemands des Sudètes. » Si le lecteur se rappelle du « calme » des Tchèques qui prévalait en 1945 ainsi qu'ils furent ceux ayant eu le moins à souffrir (de toutes les nations européennes engagées dans la guerre), il est alors en droit de se poser une question quant à un tel changement de cap mais nul besoin de se référer à un médium pour se douter que « cette orgie de haine et de massacres ne survint pas par hasard. » En effet, App indique qu'elle avait été « méthodiquement attisée par les dirigeants tchèques en exil, francs-maçons et communistes. » On avait vu plus tôt avec Nawratil un passage de l'allocution radiodiffusée de Beneš le 27 oct. 1943 mais App nous en donne un peu plus :

« [...] Nous ferons impitoyablement payer aux Allemands, **et avec intérêt**<sup>(1)</sup>, tout ce qu'ils ont commis sur nos terres depuis 1938 [...] il n'y aura pas de Tchécoslovaquie qui ne prenne part à cette tâche ni de patriote qui ne tire une juste **vengeance**<sup>(2)</sup> de la souffrance subie par la nation ».

1. Nous qui soulignons afin de demander au lecteur quelle ethnie se trouve à l'origine de l'usure et du taux à intérêt.

2. Idem, chez quelle ethnie ce thème est-il le plus récurrent ?

Après un appel à une Révolution violente de Beneš et à un génocide sanglant du général Ingr, c'est le Front national tchèque (à majorité socialo-communiste) qui fit de même le 25 février 1945 simultanément à la radio de Moscou et de Londres. Et voilà comment les Tchèques, «jusqu'ici l'un des peuples les plus civilisés et les plus honnêtes d'Europe», nous dit App, «furent fanatisés au point de déployer une sauvagerie unique dans l'histoire européenne. C'est ce qui explique qu'en moins d'un an, **un quart de million d'Allemands des Sudètes, des femmes et des enfants pour la plupart, fut tué par privation de nourriture, par coups et par balles**<sup>(1)</sup>.»

C'est le 5 mai 1945, nous dit-on, que la terreur commença où, «sur Radio Prague, un propagandiste du FN tchèque se fit l'écho d'Ilya Ehrenbourg (dont nous aurons l'occasion de reparler par la suite), le ministre juif<sup>(2)</sup> de la Propagande de Staline [...] : «**Tuez les Allemands partout où vous les trouvez !**» hurlait-il. «**Tout Allemand est notre ennemi mortel** <sup>(3)</sup>. **Soyez sans pitié pour les femmes, les enfants ou les vieillards ! Tuez chaque Allemand — Exterminez-les !**».» Permettez-moi maintenant chers lecteurs d'ouvrir une parenthèse à propos de cette date du 5 mai en citant un extrait du discours du Rabbin Aron au Temple israélite de Lunéville, prononcé en mai 1889 à l'occasion du centenaire de la Révolution française et recueilli dans le livre de Daniel Kimon, *La Guerre antijuive*, parue chez l'auteur, 1898, p. 58 : «*Avant 1789, qu'étions-nous ? Rien sinon le jouet d'un despote. Ballottés à tous les vents, n'ayant quelquefois point de lieu où reposer la tête. Avec le 5 mai 1789, digne pendant de la Révolution sinaïque dont nous célébrerons bientôt le glorieux anniversaire [...] Sans doute, le 5 mai ne termine pas notre émancipation totale, mais qu'importe, il la prépare. Le 5 mai, la déclaration des droits de l'homme est proclamée ; cette charte immortelle, ce Décalogue moderne, ou mieux, ce décalogue amplifié de l'humanité, est désormais bu-riné dans tous les cœurs ; comme un second Moïse, la France le présente au monde ; le 27 sept. 1791, les Israélites sont appe-*

1. *ibid.* p. 44

2. NDLA – Note : il était en réalité auteur propagandiste et non ministre.

3. Mortel pour qui en réalité et pour quelles raisons ? — nous verrons cela en temps utile.

*lés citoyens français...* » Comme nous pouvons le constater, ce 5<sup>e</sup> jour du 5<sup>e</sup> mois de l'année ne doit nullement sa particularité au hasard mais représente bien chez nos membres de la communauté juive une autre valeur symbolique très forte. Voici donc ce symbole appliqué à cet autre événement qui nous préoccupe ici et bien mis en relief par Austin J. App. Précisons que cet auteur puisa également ses révélations dans les pièces disponibles des 40 000 documents individuels (pour la partie est de l'Allemagne et le territoire des Sudètes) qui furent réunis dans les Archives fédérales de Coblence, ainsi que dans la 2<sup>e</sup> édition de 1951 du recueil *Dokumente zur Austreibung der Sudetendeutschen*, édité par le Dr Wilhelm Turnwald, source inestimable détaillant les horreurs de l'expulsion de 3,5 millions d'Allemands des Sudètes par les Tchèques. Il cite aussi pour finir certains livres faisant autorité et que nous verrons plus loin.

#### Maison de la Radio tchèque, 1945...

☞ <http://www.radio.cz/fr/rubrique/histoire/le-5-mai-1945-linsurrection-pragoise-a-eclate>



Le 5 mai 1945 donc, la population tchèque, qui, faut-il encore le rappeler, était un modèle de civisme, fut exhortée, apprend-on p. 46, par «des agents, parachutistes et émetteurs russes à se soulever brutalement contre les Allemands, et principalement les civils», alors que la Wehrmacht évacuait Prague. Même si «la terreur tchèque contre les prisonniers de guerre et les civils allemands ne commença qu'après la reddition allemande du 8 mai», c'est bien le 5 mai qui marqua le début de l'effroyable holocauste contre les Allemands des Sudètes.



**...Barricades  
de la rue Revolučni**

«Le 5 mai 1945, poursuit notre auteur, devant l'imminence de la capitulation allemande, des Tchèques, probablement des partisans, s'engagèrent à dresser des barricades dans plusieurs rues de Prague et à tirer sur les passants allemands<sup>(1)</sup>.»

Nous tendons ici le relais à Heinz Nawratil concernant cette date symbolique et confirmant le déroulement des événements du Dr App : «L'après-midi du 5 mai [...] une insurrection éclata dans la métropole tchèque (Prague, où vivait une forte

colonie allemande depuis le Moyen-Âge). Les débordements contre les civils commencèrent le 6 mai mais ce n'est qu'après la fin de la guerre que l'horreur atteignit son paroxysme<sup>(2)</sup>.»



**Corps d'Allemands assassinés gisant dans les rues de Prague**

Après être revenu sur la prise de l'émetteur radio par les insurgés qui «allait jouer un rôle décisif dans la préparation psychologique aux massacres», cette insurrection de Prague, nous dit-il, «tenait du reste plus du pogrome que du combat de libération.» Voici, aux pp. 85-86 de son livre, son explication de la raison pour laquelle ce qui se produisit alors revêtait un caractère unique :

«Car cet événement ne fut remarquable que par les **violences perpétrées contre la population civile allemande**<sup>(3)</sup>.

1. *ibid.* p. 62

2. Heinz Nawratil, *op. cit.*, p. 85

3. Nous soulignons.

La mort prenait des voies diverses. C'est ainsi que les victimes furent :

- frappées à mort,
- étranglées,
- noyées,
- poignardées,
- émasculées,
- piétinées par des hommes,
- piétinées par des chevaux,
- brûlées vives,
- mutilées de toutes les façons possibles,
- reliées à une pompe par le moyen de laquelle on introduisait du purin dans leurs entrailles,
- mises dans des tonneaux que l'on faisait rouler jusqu'à ce qu'elles succombent.

Nous épargnerons au lecteur les détails sur les assassinats de femmes enceintes. »

Voici par exemple la traduction de deux témoignages provenant du *Dokumente zur Austreibung der Sudetendeutschen*, cité plus haut et tirés du site en anglais et auto-publié par le Groupe d'Étude pour la Préservation des Intérêts Allemands des Sudètes en 1951. Il s'agit pour commencer de celui de Marianne Klaus en date du 26 juin 1946 (coté sous le rapport N° 63 du site) :

☞ [wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/whitebook/desg22.html#063](http://wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/whitebook/desg22.html#063)



« Le 9 mai 1945, mon mari Gotthard Klaus, 66 ans, fut battu à mort au QG de la police à Prague. Je le vis pour dernière fois le 10 mai, à 4h du matin. Il avait au visage des protubérances grosses comme le poing, son nez et sa bouche étaient une masse sanguinolente, et ses mains terriblement enflées. Je vis également comment deux hommes SS furent battus au visage avec des fouets jusqu'à ce qu'ils s'effondrent, on leur donna alors des coups de pied dans l'estomac jusqu'à ce que le sang jaillisse, et on les tira alors en bas les escaliers par les pieds. Je vis aussi une assistante de la Wehrmacht lapidée jusqu'à perte de connaissance, et comment elle fut alors pendue à un store de magasin. Le jour de la



*Révolution, je vis un homme SS pendu par un seul pied à un candélabre, et brûlant de la tête jusqu'en haut. Cela se passa le 9 mai 1945 à Prague ».*



**Vue aérienne du complexe pénitentiaire de Pankra(t)z**

Voici maintenant celui de Sebastian Herr, en date du 14 octobre 1946, coté N° 76 :

☞ <http://wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/whitebook/desg26.html>

*« Je suis un Allemand ethnique de Roumanie et travaillais comme tailleur dans l'École de Radiodiffusion SS à Leitmeritz. En mai l'année passée, je voulais retourner en Roumanie mais je fus arrêté à Prague et incarcéré à la prison de Pankratz. Là, le 22 mai de l'année passée, d'autres prisonniers et moi-même dûmes déterrer les corps de SS qui étaient morts pendant la Révolution et qui avaient été enterrés dans des charniers. Je vis en même temps sur les corps déterrés que leurs oreilles et leur nez avait été tranchés, leurs yeux, crevés, et leurs mains ébouillantées. Nous étions 60 à devoir faire ce travail d'exhumation, et, tout en travaillant, nous étions si abominablement frappés que nombreux d'entre nous perdirent connaissance. Quand on se lavait après ce travail d'excavation de corps, nous étions*



*poussés tête la première dans l'eau sale. Je viens juste d'être libéré de Pankratz ».*

Nous donnerons ici un aperçu du kaléidoscope d'horreurs qui commença dans la capitale tchèque dès le 5 mai, tiré d'une variante du site précédent de collecte d'informations et de témoignages relatifs à la tragédie étouffée des Allemands ethniques de Tchécoslovaquie ; il s'agit d'un dossier d'Ingomar Pust qui s'intitule *La Danse Macabre commença à Prague* :

« Dès l'après-midi du 5 mai, la plupart des bureaux allemands à personnel restreint de Prague avaient été assaillis. Les bureaux plus importants de la Wehrmacht et les baraquements furent les seuls qui pouvaient tenir le coup. Un groupe de soldats allemands, rassemblés par un capitaine résolu, défendit la Gare Mazaryk où des milliers de réfugiés et de blessés allemands s'étaient mis à couvert.

Un destin horrible rattrapa des milliers de blessés dans plusieurs hôpitaux. Après que ces hôpitaux fussent assiégés par la foule, les blessés cloués au lit furent abattus dans leurs lits. Mais même ceux qui pouvaient marcher, et qui étaient sortis ce jour, furent perdus. Tout soldat trouvé par lui-même était battu à mort ou pendu. Des milliers de blessés qui avaient été rassemblés à partir d'hôpitaux variés furent rassemblés aux baraquements de Scharnhorst et fauchés par le feu des mitraillettes.

La nuit du 5 au 6 mai, des affiches avaient été suspendues aux bâtiments et colonnes publicitaires : ... « *Nemcum smrt !* » Mort aux Allemands ! Au même moment, la radio exhortait sans cesse les Tchèques à exterminer les Allemands. Leurs maisons étaient systématiquement pillées. De nombreux habitants furent jetés par les fenêtres ou battus à mort mais des milliers de plus furent entassés dans des sous-sols et prisons improvisées et horriblement abusés.

« Les centres de résistance allemande essayèrent, avec des tanks et des commandos, d'empêcher les massacres de civils allemands, du moins dans leur voisinage immédiat. Les Tchèques contrecarrèrent toutefois ces efforts d'arrêter leur avance en rassemblant en troupeau devant eux des femmes et filles allemandes nues comme « obstacles anti-char » vivants.

«En d'innombrables endroits de la ville, des femmes avaient été rassemblées en troupeau à travers les rues, entièrement dévêtues, pressées à coups de gourdin et de fouet. Elles furent forcées de faire tomber les barricades et de rassembler les corps morts pour être emportés. Souvent, ces femmes violentées devaient jeter dans les charniers certains de leurs proches. Le rassemblement des Allemands se déroulait systématiquement, en ce que les propriétaires étaient requis pour rapporter tous les locataires allemands qui avaient été déclarés hors-la-loi.

«Les Allemands de Prague qui avaient déjà été rassemblés le 5 mai, eurent déjà un avant-goût des tortures qui leur étaient réservées en chemin vers les cinémas et écoles où ils devaient être internés. Des rassemblements de Tchèques de toutes les classes sociales les attendaient dans les rues. Les Allemands arrêtés — hommes, femmes et enfants de même — devaient se forcer un passage à travers les rues. On les attaqua avec des pierres, cannes, parapluies et même avec de l'eau bouillante. Les bras levés, ils continuèrent en titubant. Les femmes furent arrachées brusquement de leurs groupes et tirées dans les maisons et autres bâtiments les plus proches. Quiconque le désirait, pouvait les violer. Les infirmières furent déshabillées entièrement et violées en public. On rasa la tête des femmes avec des ciseaux à papier. On leur peignit le visage. On leur arracha les vêtements du corps, et on leur peignit sur le dos et la poitrine des svastikas. Elles furent violées par milliers. Nombreuses parmi elles furent forcées d'ouvrir la bouche de façon à ce que leurs bourreaux urinent dedans.

On pouvait voir partout des femmes nues forcées d'essuyer le trottoir à genoux. Des centaines d'Allemands furent poussés dans les égouts souterrains de Wenzel Square, où ils s'y tenaient si entassés que personne ne pouvait même bouger les bras.

«Mais ces tourments n'étaient rien comparés à ce qui devait arriver ensuite. Le pire sort frappa ces soldats en uniforme qui tombèrent dans les mains des seuls Tchèques en-dehors de Prague. Ceux qui furent simplement abattus étaient les chanceux. Nombreux furent torturés à mort, pendus, noyés dans des fosses d'aisance et roulés jusqu'à la mort dans des tonneaux.

À Prague même, ce jour vit la première exécution de masse de civils dans laquelle une part sans cesse croissante de la population participait soit activement soit comme spectateurs. Ce furent les mêmes personnes qui avaient été jusqu'alors les plus serviles laquais de la machine de guerre allemande. Mais tout ça n'était que le début de l'apocalypse d'horreur qui s'abattit sur les Allemands des Sudètes<sup>(1)</sup>.>

Comme on pouvait s'y attendre, ces pogromes ne se limitèrent pas seulement à Prague, mais gagnèrent d'autres localités comme celle de Ceské Budejovice, peut-on aussi apprendre, et ensuite les villes allemandes des Sudètes, principalement en Bohême du Nord. Afin de bien mettre en lumière le côté planifié à l'avance de ce génocide, il faut maintenant dire quelques mots sur une autre tragédie s'étant produite le 31 juillet 1945, soit quelques jours avant le début de la terreur. Il s'agit du massacre de la ville d'Aussig (*Usti nad Labem* en tchèque), ville sudète allemande de quelque 44 000 habitants, au nord de la Bohême.



**Carte postale d'Aussig-sur-l'Elbe (*Usti nad Labem*) en 1910**

Dans cette tragédie, les Tchèques avaient interprété comme un acte de sabotage du Wehrwolf l'explosion, le 30 juillet 1945, vers quatre heures de l'après-midi, d'un dépôt d'armes et de munitions saisies aux Allemands, à Schönprisen (banlieue

1.  <http://wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/sginferno/sg110.html>

d'Aussig), et en avaient ainsi profité pour se livrer à toutes sortes d'excès. «Comme si tout avait été convenu d'avance», nous indique Austin App p.77-78, «en l'espace d'une demi-heure les rues se remplirent de bandes de partisans qui agressèrent et abattirent tous les Allemands dans les rues. Lorsque les ouvriers allemands de l'usine de Schicht franchirent le pont après leur journée de travail, ils furent entourés, fauchés à la mitrailleuse et abattus ou noyés dans l'Elbe. Parmi les victimes, il y avait des femmes et des enfants.» Voici la description des événements reprise par Nawratil : «Les Allemands identifiables à leurs brassards blancs furent abattus en pleine rue. De même, les ouvriers de l'entreprise Schicht AG qui s'apprêtaient à franchir le pont de l'Elbe pour gagner leur domicile, au terme de leur journée, furent pris à partie par une foule déchaînée et abattus ou jetés dans le fleuve. Les femmes et les enfants ne furent pas épargnés. Les estimations concernant le nombre des victimes varient d'une source à l'autre. On parle de 700 à 2700 personnes<sup>(1)</sup>.» App avance de son côté 1500 victimes.



☞ [http://razyboard.com/system/morethread-wer-kennt-diesen-ort-heimat-freunde\\_aussig-1699209-5666218-o.html](http://razyboard.com/system/morethread-wer-kennt-diesen-ort-heimat-freunde_aussig-1699209-5666218-o.html)

**Photo du massacre d'Aussig**

1. *ibid.* pp.86-87

Selon Nawratil, au sujet des raisons secrètes de ce massacre, «une série d'indices donne à penser qu'il fut le fruit d'une décision tchèque **visant à accélérer l'élimination de la minorité allemande des Sudètes**<sup>(1)</sup>.» (p.87) D'après des témoignages que Heinz Nawratil aurait recueillis lui-même, les «débordements commencèrent une heure avant l'explosion et le pogrome fut soudain et général.» Vu les éléments qui précèdent, on peut déjà se demander si les Allemands sont vraiment responsables de l'explosion de l'entrepôt, point de départ «officiel» du massacre d'Aussig.

<http://sudeten.at/wDeutsch/wersindwir/geschichte/vertreibung/juli1945.shtml?navid=38>



**Illustration  
relative au massacre**

À propos de ce massacre, nous allons reprendre la traduction de deux autres témoignages tirés du site en anglais traitant du *Dokumente zur Austreibung der Sudetendeutschen*, déjà cité plus haut. Il s'agit pour commencer d'un témoignage direct du bain de sang du 30 juillet 1945 rapporté par Therese Mager en date du 11 août 1946 (rapport № 2 du site) :



«J'ai vécu jusqu'à l'évacuation à Aussig, au № 36 rue Teplitzer. L'après-midi du 30 juillet 1945, vers 16h30, je traversais la rue Schönriesener vers Aussig. J'entendis soudain le bruit de détonations en provenance de la raf-

1. C'est moi qui souligne.

finerie de sucre de Schönpriesen, et bientôt, je vis également s'élever des nuages de fumée. Au même moment, les Tchèques commencèrent à propager la rumeur que les Allemands étaient responsables de l'explosion, et commencèrent à persécuter quiconque portait un brassard blanc. J'étais moi-même dans le corps médical et mon brassard de la Croix-Rouge m'identifiait clairement comme infirmière. Les Tchèques déferlèrent dans les rues, frappèrent les Allemands ou leur tirèrent dessus quand ils essayaient de fuir.

«Je courus jusqu'au pont qui traverse l'Elbe et là, je vis des centaines d'ouvriers qui venaient de l'usine de fabrication Schicht, étant jetés dans l'Elbe. Les Tchèques poussèrent même sans ménagement femmes et enfants ainsi que les poussettes dans le fleuve. Ces Tchèques portaient surtout des uniformes noirs avec des brassards rouges (hommes SNB). Ils balançaient les femmes et les enfants qui ne pouvaient se défendre dans le fleuve depuis le pont haut de 18 m. J'évitai de traverser le pont. Après avoir assisté à ces scènes terrifiantes, au lieu de cela, je traversai en courant la (rue) Töpfergasse pour retourner vers la place de l'école d'Aussig. De là, je me rendis vers le cabinet de mon patron, le Dr N. Quatre personnes blessées s'y trouvaient déjà. Le Dr N. entra à ce moment. Elle avait elle-même tiré de la rue un homme gravement blessé. Il s'agissait de Josef Horn, 70 ans, d'Aussig, qui avait reçu trois blessures sérieuses à la tête et dont la gorge avait été tranchée. Nous emmenâmes Horn à l'hôpital où on lui refusa tout d'abord l'admission, et fut accepté seulement après beaucoup de supplications de notre part. La persécution de masse des Allemands durèrent jusqu'à tard dans la soirée. Nous entendions cris et pleurs de tous les coins de rue. Aucune autorité officielle ni les forces d'occupation russes ne prirent de mesures pour mettre un frein à ce meurtre en masse. De nombreux Allemands qui s'étaient initialement sauvés en sortant de l'Elbe à la nage, furent fusillés à la mitrailleuse. À Aussig, le nombre total de personnes qui perdirent la vie de cette manière fut estimé de 800 à 1000.

«Le 31 juillet, les persécutions régressèrent lentement. Les Allemands qui osèrent retourner dans les rues devaient dégager les trottoirs et étaient battus s'ils ne le faisaient pas sur-le-champ. À partir de ce moment, quiconque portait le



brassard blanc était une proie idéale aux abus et était traité en conséquence.

« J'appuie cette déclaration qui est mienne avec ma signature et suis préparée à la répéter sous serment à tout moment <sup>(1)</sup> ».

Voici maintenant le rapport № 4 du site citant le rapport de Max Becher en date du 14 décembre 1946 à propos du mauvais traitement et du meurtre d'ouvriers allemands :

*« Un dépôt de munitions explosa le 31 juillet 1945, dans une banlieue d'Aussig. On fit porter le chapeau aux Allemands et les Tchèques utilisèrent l'excuse pour une attaque sur eux. Aussig se trouve sur la rive gauche de l'Elbe, et l'usine où je travaillais, Georg Schicht-Schreckenstein, sur la rive droite. Il y a un pont reliant les deux côtés. Après le travail, à 16h30 cet après-midi, on nous fouilla pour des armes à la fois à la sortie de l'usine et à nouveau au pont. Une fois au pont, nous n'étions pas autorisés à nous retourner. Au bout d'Aussig, nous fûmes reçus par des centaines de Tchèques armés de matraques et de barres de fer. Je reçus plusieurs blessures sérieuses à la tête pendant que mon compagnon, un contremaître de 67 ans, eut le crâne enfoncé. J'appris plus tard que son corps avait été balancé dans le fleuve et rejeté sur la rive 16 km en aval. On me demanda alors de porter le corps d'un autre homme dont la tête avait été enfoncée, vers une décharge proche. Ils me dirent à mon retour que ce serait à mon tour d'être tué. Je fus forcé d'enlever ma veste et d'essuyer la mare de sang, pendant que j'étais frappé de toutes les directions. Je parvins à m'enfuir, mais un Tchèque suivit et m'attaqua. Il portait une lourde matraque et me blessa gravement avec. Il n'arrêta pas avant, comme je le suppose, de m'avoir cru mort. Lorsque je repris connaissance, deux Tchèques m'aidèrent à m'emmener vers une maison, où les habitants allemands avisaient la Croix-Rouge. Je fus emporté sur une civière et eus assez de chance d'être admis à l'hôpital à 22h cette nuit. Cela me sauva la vie. Voici ci-après mes blessures : 3 côtes cassées, bras gauche cassé, 6 blessures à la tête nécessitant 23 points de suture. Mon bras gauche, que j'avais utilisé comme bouclier contre les coups, était tellement enflé, que le fait qu'il avait été cassé ne fut*

---

1.  <http://wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/whitebook/desgo4.html#002>



*pas découvert avant 2 mois plus tard, lors d'une radiographie. Je restai à l'hôpital du 31 juillet au 20 octobre 1945, et dus poursuivre le traitement chez moi du 20 octobre au 19 novembre 1945.*

*Comme séquelles de mes blessures, je souffre toujours de sévères attaques de vertige lorsque je bouge la tête et regarde en l'air, et de douleurs dans les côtes pendant un travail manuel ou lors des changements de temps ».*<sup>(179)</sup>

Retrouvons maintenant le Dr App pour la suite des opérations où, le 11 mai 1945, «Klement Gottwald, communiste et vice-président du Front national, priva de la nationalité tchécoslovaque les Allemands et les Hongrois et ordonna aux Comités nationaux de punir les « Allemands, les traîtres et les collaborateurs » et de confisquer leurs biens.» Le décret officiel de confiscation de tous les biens allemands fut ainsi signé le 19 mai par nul autre que le «président autoproclamé de la Tchécoslovaquie reconstituée», Edvard Beneš. «Un vol», nous précise App (p. 45), «estimé à quelque 20 milliards de dollars, le plus grand vol de biens privés commis dans toute l'histoire, si l'on excepte celui commis, plus important encore, par les Polonais à l'encontre des Allemands de Prusse-Orientale, des Poméraniens et des Silésiens.»

App nous informe (p. 64), en citant une autre source fiable, le livre du Dr Kurt Glaser, *Czecho-Slovakia. A Critical History*, Caxton, Caldwell (Idaho), 1961, p. 116-117, qu'à l'arrivée à Prague, 2 jours plus tard, du président Beneš, «**plusieurs rangées d'Allemands furent mises en feu, torches vivantes en son honneur**». Comme le fait alors remarquer App, «loin de s'indigner contre les auteurs de cet acte sadique, Beneš, l'apôtre de la «démocratie», déclara le 16 mai :

*« Notre slogan sera que nous devons purger notre pays de tout ce qui est allemand, culturellement, économiquement et politiquement ».*

C'est cela que les monstres qui dictèrent la paix entendent par «l'égalité de droit pour tous les citoyens sans distinction de race, de nationalité ou de religion». Voyez-vous maintenant chers lecteurs le rapprochement avec 1789 ? Même plumage, même ramage, comme dirait ce cher Mr de La Fontaine.

Précisons toutefois que l'ombre de cette terreur avait déjà été projetée par l'envahissement de l'Armée Rouge fin 1944 des territoires occupés par les Allemands, avec la rafle en décembre 44 et janvier 45, des Allemands de Roumanie, Hongrie et Yougoslavie et qui avait permis notamment le 22 décembre 1944, la nationalisation des biens allemands par le faux Tito, faux Josip Broz (le vrai ayant été assassiné en 1917) mais vrai Juif (dont le vrai nom fut selon les sources, Iosif Walther Wais pour Henri de Fersan, Joseph Iosifevitch Klein pour Aleksander Matunovitch ou encore Josua Ambroz Mayer pour le site metapedia.org, montrant en tout cas que, si le patronyme en question ne peut être certifié pour le moment, ce n'est pas le cas en revanche de l'origine ethnique) et qui fut suivie de leur déportation en Union soviétique dans des camps de travail forcé.

C'est notamment grâce à des témoignages comme celui du père Pöss (contenus dans les *Documents of the Expulsion*, Vol. IV, p. 558-564), prêtre catholique qui avait survécu de justesse (un vrai survivant celui-là) à l'automne 1944 à la folie des Rouges et qui eut le courage de désigner son bourreau, le commandant du camp établi dans l'ancien château de Slovenska L'upca, le Juif Staudinger, que l'on put se rendre compte de la «sauvagerie meurtrière déployée dès l'origine par l'Armée soviétique», selon les termes d'Austin App ainsi qu'au fait «qu'en presque 7 ans d'occupation de presque toute l'Europe, les Allemands ne liquidèrent aucunement tous les Juifs et qu'à la capitulation, certains d'entre eux comme Staudinger étaient tout à fait là.» Ainsi, reprend-il p. 64, «la sauvagerie avec laquelle les Allemands des Sudètes furent expulsés est sans équivalent, sinon dans l'Ancien Testament et dans les annales du communisme. **Les meneurs de l'expulsion étaient des partisans, lesquels étaient des communistes et très souvent des Juifs**<sup>(1)</sup>.»

Penchons-nous maintenant plus longuement sur les méthodes et tactiques utilisées lors de cet holocauste, véritable celui-là, à des fins de prise de conscience et de réflexion. À la page 47 de son ouvrage, App relate certains détails relatifs à cette expulsion : «On donnait l'ordre aux populations de vil-

---

1. C'est bien-sûr nous qui insistons.

lages entiers de se rassembler dans un délai de quelques minutes sur la place du marché, là, elles étaient molestées physiquement, forcées d'aller à pied jusqu'à la frontière allemande ou rassemblées dans des camps — il en existait 51 ; on les affamait à raison de 750 calories/jour ; la nuit, on laissait les femmes à la disposition des soldats de l'Armée Rouge qui les violaient. Autre exemple de violence : les bourreaux frappaient les prisonniers sur les tibias et les parties génitales ; leur assénaient des coups de barre de fer et de tuyau de plomb sur la tête ; les disposaient face à face en les forçant à se frapper mutuellement le visage — toutes ces violences sans autre raison avouée que le fait que les victimes étaient des Allemands des Sudètes. Une méthode courante de mise à mort consistait à jeter les victimes dans un lac ou un fleuve ; on attachait par exemple une mère et son enfant avec des cordes pour qu'ils se noient ; ou encore on jetait jusqu'à 40 enfants à la fois dans un lac ou un fleuve et avec des perches, on les maintenait sous l'eau jusqu'à la noyade.›

Avant de continuer notre « inventaire » avec le Dr App, ajoutons quelques lignes à propos des camps mentionnés. App indique l'existence de 51 d'entre eux mais ne précise pas s'ils étaient en Bohême-Moravie ; Heinz Nawratil, de son côté, mentionne à la p.83 de son ouvrage (cité plus haut) ceux de tout le pays (après avoir puisé dans les Archives fédérales) : « La Tchécoslovaquie comptait 1215 camps d'internement, 846 camps de travail et pénitenciers, et 215 prisons, dans lesquels furent enfermés 350 000 Allemands. » Quant à la dénomination même de ceux-ci, Nawratil indique :

« À l'origine, les Tchèques avaient tout naturellement donné à ces lieux de terreur le nom qui les caractérisait : des camps de concentration (*Koncentracni tabor*). Plus tard, pour tenir compte de l'opinion internationale, ils reçurent successivement le nom de camps d'internement, puis de camps de regroupement. L'étiquette changeait mais les conditions de vie restaient les mêmes. »

Nawratil donne alors l'exemple du camp de Hanke, situé dans le cercle d'Ostrava (Moravie du nord) où 350 détenus succombèrent sous la torture. Lui aussi cite quelques méthodes employées comme celles qui « allaient des simples coups de

gourdin à la méthode chinoise dans laquelle un rat rongerait lentement les entrailles du supplicié. Ainsi, constate-t-il, « bien souvent, l'horreur des camps était telle qu'il faut remonter très loin dans l'histoire de l'Europe pour en retrouver des exemples semblables. Il n'est pas surprenant que certains détenus des camps aient vu leurs cheveux blanchir en l'espace d'une nuit et que d'autres aient sombré dans la folie<sup>(1)</sup>. »

Austin App revient p. 48 sur deux spécialités « particulièrement abominables des partisans juifs » qui consistaient à « dévêtir entièrement des hommes, et parfois des femmes, qu'ils pendaient la tête en bas avant de les arroser de kérosène et de les brûler ; ou bien ils arrachaient un enfant à sa mère, puis, écartant ses deux petites jambes, le fendaient en deux, et jetaient une partie à la mère, l'autre contre un arbre » (nous reparlerons de cet exemple plus loin avec un certain Homolka).

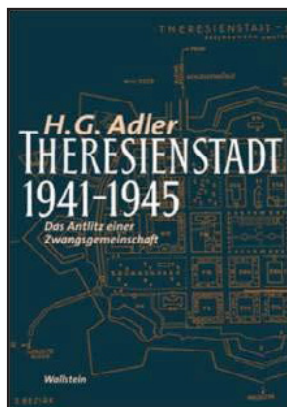
**Nous tenons bien à préciser ici que les descriptions détaillées des horreurs que vous venez de lire et qui suivent, ne proviennent nullement, à la différence des « témoignages oculaires » et autres « drames vécus » passés en revue dans le premier chapitre de cet ouvrage, de quelque esprit névropathe ou autre dégénéré mental, mais de vrais témoins qui les rapportèrent (y compris la dernière description) au Dr App durant l'été 1949.** Ainsi, poursuit-il, « hommes, femmes et enfants devaient rejoindre la frontière allemande ou autrichienne à pied et quasiment sans ravitaillement ; ceux qui s'effondraient sans pouvoir se relever étaient abattus. Parfois, quand une femme tombait d'épuisement, on mettait des allumettes enflammées sur ses plantes de pied. Quoi qu'il en soit, les expulsés n'étaient autorisés à emporter que quelques affaires personnelles et un peu de nourriture. Bien souvent d'ailleurs, ils étaient encore dépouillés en chemin. »

Nous poursuivrons donc notre parcours en reproduisant trois autres témoignages authentiques, faisant partie de trois documents distincts du livre déjà cité de Heinz Nawratil, tirés eux-mêmes de leurs trois sources respectives, ainsi que quelques autres provenant du site des survivants de ce drame sans nom que fut l'expulsion des Allemands des Sudètes, site créé grâce au livre édité par le Dr Wilhelm Turnwald cité plus

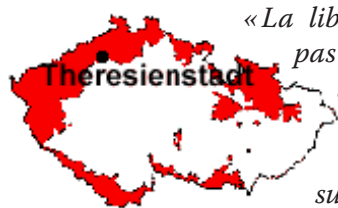
1. Heinz Nawratil, *op. cit.*, p. 84

haut, ce qui nous permettra de passer en revue des témoignages vécus dans différents camps de Bohême-Moravie.

Afin de montrer que tous les membres de la communauté juive ne sont pas tous pour autant affectés de la sorte par les symptômes décrits précédemment, nous commencerons par le Document 11 du livre de Heinz Nawratil citant le témoignage de Hans Günther Adler, écrivant sous le nom de H. G. Adler, un Juif qui avait été interné pour « motifs raciaux » au camp de Theresienstadt (Terezin en tchèque), qui fut surnommé la « petite forteresse » (dans lequel, soi-disant en passant, à un moment donné, le commandant qui s'appelait Karl Rahm était juif). Voici la description qu'il donne, tirée de son livre *Theresienstadt 1941-1945. Das Antlitz einer Zwangsgemeinschaft*, p. 218, de la fin de la guerre :



Le livre de H. G. Adler



« La libération de Theresienstadt ne mit pas fin à la misère du lieu. Malgré la liberté retrouvée, les anciens détenus n'étaient pas au bout de leurs souffrances ; quant à ceux qui leur succédèrent, leurs maux ne faisaient que commencer. La « petite forteresse » accueillit des Allemands du pays et des réfugiés du Reich. Certains avaient sans doute eu des choses à se reprocher pendant les années d'occupation, mais la majorité, dont beaucoup d'enfants et d'adolescents, n'étaient enfermés là que parce qu'ils étaient allemands. Seulement parce qu'ils étaient allemands... ? Cette phrase effrayante en rappelait une autre ; on s'était borné à remplacer « juif » par « allemand ». Les guenilles dont on affublait les Allemands étaient barbouillées de croix gammées. Les rations étaient misérables, les gens maltraités, leur sort n'était assurément pas meilleur que celui auquel nous avaient habitués les camps de concentration allemands. La seule différence

*était que ce lâche appétit de vengeance n'était pas subordonné comme chez les SS à une volonté de destruction massive. Le camp était sous administration tchèque, laquelle toléra le viol par les Russes des femmes prisonnières. À l'honneur des juifs de Theresienstadt, il faut dire que, malgré les appels à la vengeance des Russes et des Tchèques, aucun des anciens détenus ne s'en prit à ces prisonniers transportés en ville pour procéder au balayage des routes et à d'autres basses besognes, mais aussi pour soigner les malades du typhus ».*



**Prisonniers allemands condamnés (camp de Theresienstadt)**

Concernant maintenant ce recueil de témoignages dans le *Dokumente zur Austreibung der Sudetendeutschen*, voici le rapport № 92 de Hans Strobl (en date du 26 juin 1946) :

**« Sévères abus dans le camp.**

*Obéissant aux instructions officielles, ma famille et moi-même nous rapportâmes à la Police de Prague le 9 mai 1945, et fûmes détenus pendant 14 jours à Pankraz, où nous fûmes tous grossièrement maltraités. Je fus envoyé le 26 mai de là à Theresienstadt avec un transport de 600 prisonniers — aussi bien hommes que femmes et enfants. À notre arrivée, nous fûmes tous brutalement battus, de manière tout à fait arbitraire, avec des gourdins, manches de haches, crosses de carabines, etc. 59 hommes furent en même temps battus à mort ; la plupart d'entre eux étaient des hommes âgés qui ne pouvaient pas courir assez vite. Après cela, environ 200 personnes moururent des conséquences d'un mauvais traitement.*

*En ce qui me concerne, j'eus le coude réduit en bouillie, et les os de mon avant-bras furent brisés lors de l'abus que j'encourus. Il n'y avait pas d'aide médicale. Ce ne fut pas avant le 25 août, 3 mois plus tard, que je fus admis à l'hôpital de Leitmeritz pour être opéré. Je devais alors y rester 5 mois<sup>(1)</sup> ».*


Retrouvons maintenant Nawratil et le document 12 de son livre (p. 90), intitulé *Souvenirs d'un camp de concentration tchèque* où il rapporte le témoignage d'une doctoresse (qui n'est pas Ada Bimko) sur le camp d'Olmütz-Hodolein et tiré du livre de celui qui fut le fondateur de la Ligue des catholiques allemands de Bohême, le père E. J. Reichenberger, *Ostdeutsche Passion*, Düsseldorf, 1948, p. 158 :



« Pour ne pas lasser le lecteur, je prendrai au hasard quelques cas qui, par la brutalité dont la mort fut donnée, sont restés ancrés dans ma mémoire. Les exemples que je cite sont parfaitement vérifiables.

Le Dr C., président de conseil municipal, fut battu jusqu'au sang, après quoi on lui enfonça un tuyau dans le rectum avant de projeter dans ses intestins de l'eau froide sous pression jusqu'à ce qu'il en meure.

L'ingénieur H., fut deux fois pendu et deux fois décroché puis frappé avec un fouet de billes à plomb jusqu'à ce que la région comprise entre le *musculus gluteus maximus*<sup>(2)</sup> et le tendon d'Achille, ne fût plus qu'une préparation anatomique de muscles, de tendons, de vaisseaux sanguins et de nerfs mis à nu dans laquelle, en ces mois d'été, les larves de mouches pullulaient [...]. La forte perte d'albumine et la dysenterie qui s'y ajouta mit finalement un terme à ses souffrances. Dans les jours qui précédèrent sa mort, je pouvais le porter à bras le corps depuis la pièce centrale jusqu'à la salle des pansements ; il ne pesait plus que 30 kg. Cette méthode de mise à mort était l'une des plus courantes. Pendant trois mois, les salles de soins furent toutes pleines de patients dans cet état. Compte tenu de

1.  [wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/white-book/desg32.html#093](http://wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/white-book/desg32.html#093)

2. NDLA – Muscle grand fessier.



la largeur des blessures et des ruptures musculaires, il ne fallait pas songer pouvoir les guérir. Ils moururent tous...


Le cas le plus terrible fut celui d'une jeune fille allemande de 13 ans qu'on avait retrouvée violée, les intestins pendant de son vagin sur 30 centimètres. Un gynécologue tchèque, le Dr B., décida de l'opérer malgré tout. La jeune fille survécut. Le Dr B. étant décédé depuis, je peux révéler aujourd'hui ce qu'il me confia à l'époque : le violeur était un capitaine de l'armée tchèque».

Restons donc dans ce camp d'Olmütz-Hodolein avec cette fois, le rapport coté sous le N° 50 du site indiqué plus haut, en date du 12 février 1951 et rapporté par K. S. au sujet des mauvais traitements et vols du camp en question :

*« Durant l'occupation d'Olmütz, des centaines d'Allemands de tous âges et des deux sexes étaient enfermés dans les sous-sols des casernes, entassés si étroitement, qu'ils pouvaient à peine bouger. On les laissa comme cela 3 jours et même plus, sans une goutte d'eau ni un morceau de pain. Comme résultat de l'air vicié, de la saleté et de la crasse (personne n'était autorisé à sortir), il y eut plusieurs morts. I. G. figurait parmi ceux enfermés dans ces caves. Il m'a dit qu'il tient pour un fait que plus d'une centaine, voire même plusieurs centaines d'Allemands furent rassemblés comme du bétail dans les tunnels souterrains dans le Michaeler Ausfall, où ils furent emmurés vivants et moururent atrocement. I. G. passa également plusieurs mois dans la caserne 7 du camp d'Hodolein, où il dut endurer les rossées quasi-quotidiennes auxquelles tout le monde était soumis. Il fut alors si gravement blessé qu'il excréta du sang coagulé et ce fut presque un miracle qu'il ait même survécu. Karl Prachtl souffrit de plusieurs côtes brisées durant les rossées<sup>(1)</sup> ».*

Terminons avec un dernier cas relatif à ce camp, cas mettant bien en lumière le rôle joué par Beneš et Radio Prague dans ce terrible événement ; nous reproduirons ici partiellement (vu sa longueur) le témoignage de l'ingénieur Kurt Domes, rapporté le 17 janvier 1951 sous la cote du rapport N° 56 :

*« Le 5 mai 1945, ma femme et moi conduisions vers Hombok près d'Olmütz. Le 7 mai, les Russes entrèrent dans le village*

1.  [wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/white-book/desg18.html](http://wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/white-book/desg18.html)

*en marchant au pas. Ce fut le signal longtemps attendu des Tchèques pour commencer le vol et le pillage. Radio Prague émettait jour et nuit l'annonce : « Exterminez les Allemands où que vous les trouviez ». Le président Beneš prononça personnellement cette invitation au meurtre au début de mai dans un discours qu'il tint sur les ondes de la radio tchèque.*

*« Le 13 mai, à 11h45 du matin, Blaha, un lieutenant de police vint me chercher. [...] Les partisans m'emmenèrent au commissariat de police. Ces jeunes étaient les plus craints de tous, et, en effet, nous fûmes tous accueillis de 25 coups de ceinture en caoutchouc et de crosses de mitraillettes. Saignant au nez et à la bouche, je fus conduit au pas vers le champ de tir près d'Olmütz en même temps que 9 compagnons de souffrance. En chemin, aux environs du monastère de Hradisch, nous fûmes reçus par une trentaine de personnes, principalement des femmes, qui s'alignèrent des deux côtés de la route. Ces femmes étaient armées de matraques, avec lesquelles elles nous frappèrent violemment. Leur sadisme ne peut s'expliquer que comme résultat d'une incitation par la radio tchèque au meurtre organisé des Allemands pour lequel une exemption de punition était promise. Les Américains qui montaient au pas vers la ligne entre Prague et Pilsen, regardaient passivement les horribles crimes des Tchèques. »*

Après être parvenus au champ de tir, ils durent déterrer les cadavres d'hommes et de femmes, les laver, les déposer dans des cercueils et les charger sur des camions.

« Pendant tout ce temps, nous subissions un mauvais traitement constant. À 21h, malgré les menaces antérieures que nous devrions être tués, nous fûmes conduits à la prison d'Olmütz où nous dûmes nous tenir dans un petit passage avec le visage face au mur. Le mauvais traitement commença derechef. Les coups pleuvaient principalement sur nos têtes et le dos jusqu'à ce que le sang s'écoule de nos bouches et du nez. Nous fûmes alors jetés dans une étroite cellule où 7 d'entre nous furent confinés dans un espace d'environ 10 m<sup>2</sup>. Nous devions dormir là sur un sol en ciment froid sans couverture et nos chaussures seules en guise d'oreiller. Un seau non recouvert faisait office de toilette et la fenêtre était ouverte 15 minutes une seule fois par 24h. »

On l'informa alors 2 mois plus tard qu'il pouvait rentrer chez lui vu qu'il n'y avait rien contre lui. En apprenant cela, un policier lui répondit :

« Tu rentreras chez toi via le camp de concentration à Hodolein ! » Quiconque connaissait ce camp notoire, dans lequel on estima que plus de 3500 Allemands avaient été battus à mort de mai à novembre 1945, comprendrait que j'étais terrorisé. [...] Le camp à Hodolein était un soi-disant camp de casernes, hébergeant (3000) à 4000 internés. Aussi vite que les prisonniers mouraient ou étaient libérés, les effectifs étaient à nouveau comblés par les nouveaux arrivants, ce qui fait que rien que dans ce camp, environ 17000 Allemands avaient été internés au cours d'une année, entre mai 1945 et mai 1946. Les gardiens, surtout des jeunes de la pire espèce, étaient des sadiques nés. Spécialement quand ils étaient sous l'influence de l'alcool, les prisonniers étaient brutalement abusés. Tous les soirs, des bruits assourdissants et des cris terribles nous faisaient trembler. Un camarade fut tiré hors de nos lignes, déplacé d'un coin à l'autre du long couloir et puis fouetté avec une longueur de câbles en cuivre, de ceintures et de bâtons jusqu'à ce qu'il gît inconscient sur le sol. Si quelqu'un survivait à la torture et osait déposer une plainte, il était sûr de ne pas passer la nuit suivante. Ces rossées à mort étaient toujours exécutées le soir, surtout vers minuit. [...] Un de nos bourreaux les plus notoires était un certain Smetana d'Olmütz qui m'était aussi personnellement connu.

« Le 27 octobre 1945, on m'ordonna de me rendre à la salle de garde du baraquement N° 12 et j'y reçus un mauvais traitement de la plus terrifiante façon par 3 jeunes sous le commandement du notoire Smetana. Ils prirent tous part à la rossée. Un heureux coup du sort me sauva de cette terrible situation. Deux policiers arrivèrent avec un nouveau transport de 30 hommes des Sudètes. Je reçus un tel coup de pied que je volai contre la porte tel un morceau de papier pendant que le bourreau me hurlait : « Tu te rapporteras demain à minuit, on en finira alors avec toi ». »

C'est grâce à un ami professeur qu'il avait pu voir après s'être rapporté le matin afin de travailler à l'extérieur du camp, qu'il put quitter Hodolein non sans une insistance prolongée

de son ami. « J'échappai ainsi à une mort certaine à Hodolein. C'est mon beau-frère Stephan Wallaschek, un serrurier d'Olmütz et qui avait été interné dans le camp en même temps que moi, qui m'apprit par la suite à quel point j'avais eu de la chance. On lui ordonnait, les premières semaines, de déterrer des obus non explosés et devait aussi dormir la nuit avec d'autres compagnons de souffrance, en position accroupie. On leur interdisait de se coucher. Lors des parades de la journée, on le battait avec ceintures et bâtons. Le soir, il était enlevé de sa cellule, attaché sur 4 chaises et battu jusqu'à perte de connaissance. Après cela, on le brûlait avec des cigarettes et s'il montrait alors quelque signe de vie, les coups reprenaient. Cette procédure (dut) être subie 4 fois. Lorsque mon beau-frère fut si faible qu'il pouvait avancer uniquement en posant ses mains contre le mur, il fut libéré par le juge du camp [...]. Avec les reins déplacés, les dents enfoncées et sourd d'une oreille, il retourna chez lui. Même après un an, il était toujours incapable de marcher quelques hectomètres sans avoir mal. »

Kurt Domes poursuit et termine le récit de son calvaire :

« Un jour, je fus arrêté de nouveau par un agent de la police secrète et emmené au poste. Après 3 jours passés, je fus mis en prison pour la seconde fois et laissé dans l'incertitude. Un parent informa ma femme, qui se rendit à la police dans le but de découvrir de quoi on m'accusait. On l'informa à son arrivée qu'il n'y avait aucune accusation et que je serais libéré le jour suivant. Des mois d'emprisonnement passèrent et devant l'exhortation de ma femme, un avocat bien connu reprit l'affaire en mains. En prenant connaissance des archives judiciaires, il vit que, en fait, il n'y avait aucune accusation contre moi et obtint ma libération après 6 mois d'emprisonnement. À la date de ma libération, j'ai été détenu plus de deux ans, dans des cellules ou dans des camps d'internement, sans une accusation concrète, **simplement à cause de ma nationalité allemande**<sup>(1)</sup>.

« La description ci-dessus concernant mes expériences dans ma patrie est en conformité avec la vérité. Je me suis efforcé d'être objectif, et si quoi que ce soit semble exagéré, mes

---

1. C'est nous qui soulignons.


compagnons de souffrance peuvent confirmer l'exactitude de mes affirmations <sup>(1)</sup> ».



Deux sources d'importance dans le recueil  
de témoignages suivants cités par Heinz Nawratil

Voici maintenant le document 13 à la page 91 du livre de Nawratil intitulé *Épaves humaines*, tiré de celui de Jürgen Thorwald, *Die Grosse Flucht*, Munich-Zurich, 1979, p. 488 :

« Le soir du 20 mai <sup>(2)</sup>, le pasteur allemand Karl Seifert se trouvait avec quelques hommes de sa paroisse dans la région de Pirna (ville de Saxe, district de Dresde), sur la rive de l'Elbe. Oscillant entre fermeté et bon vouloir, l'imprévisible commandant soviétique de son village l'avait finalement autorisé à enterrer les morts allemands charriés jour après jour par le fleuve. Ils arrivaient de l'amont de l'Elbe, en Tchécoslovaquie. C'étaient des femmes, des enfants, des nourrissons, des vieillards, de vieilles femmes, des soldats allemands. Ils affluaient par milliers, mais, sur cette partie de la rive, le courant n'en déposait que quelques-uns que le pasteur et ses hommes ensevelissaient avant de dire une prière sur leur tombe. En cette soirée du 20 mai, le courant ne livra pas seulement des hommes attachés les uns aux autres et précipités dans l'eau, des Allemands et des

1.  [wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/white-book/desg19.html#056](http://wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/white-book/desg19.html#056)

2. NDLA – 1945.

*Allemandes étranglés, poignardés ou abattus dont on avait sectionné la langue, les yeux ou les seins. Il y avait là un bois de lit sur lequel on avait cloué ensemble, à l'aide de longues pointes, une famille allemande avec ses enfants. Quand les hommes libérèrent les mains enfantines des pointes qui les entravaient, le pasteur fut incapable de repenser aux mots qu'il se répétait souvent les jours, où, dans son commerce avec les Tchèques, la tristesse et la colère menaçaient de le submerger : « Mon Dieu, qu'avons-nous fait, pour qu'ils pêchent ainsi ? » Cette fois, il dit tout bas : « Mon Dieu, accueille leurs pauvres âmes ! » »*

Dirigeons-nous maintenant au sud de la Bohême-Moravie dans le camp de Budweis afin de prendre connaissance d'un des 2 rapports mentionnés par le site spécialisé cité plus haut à propos de ce camp, le rapport № 20, celui venant d'une certaine A. R. :



« Le jour de l'Ascension 1945, toute la population allemande de Budweis reçut l'ordre de se rapporter à l'agence pour l'emploi. Quand mes parents et moi nous approchâmes du bureau, nous fûmes saisis par un groupe de Tchèques qui, sans aucune raison, commencèrent à nous malmenner. Ils nous crachèrent également dessus et nous maltraitèrent d'autres façons, ils nous poussèrent alors avec coups de pieds et autres coups vers la porte de l'agence pour l'emploi où les gardes nous saisirent une fois de plus et nous frappèrent avec les crosses de leurs carabines jusqu'à ce que nous ne puissions plus nous redresser. Pendant notre rude traitement, d'autres familles allemandes arrivaient, parmi elles des femmes avec des bébés dans des landaus. Les Tchèques arrachèrent les bébés des landaus et les jetèrent dans le ruisseau à proximité. Les femmes furent poussées dans l'eau après eux. Chaque fois qu'une mère avec son enfant atteignait l'autre rive, elle était à nouveau saisie, frappée et rejetée dans l'eau. Cette procédure fut répétée aux acclamations et hurlements des Tchèques (dont la majorité étaient des femmes), jusqu'à ce que l'arrivée d'autres Allemands détournèrent leur attention. M<sup>me</sup> Wallisch, une employée de

l'agence, fut battue jusqu'à ce qu'elle soit à moitié morte, après quoi on la força à coups de crosse de carabine à lécher le sang du sol et des escaliers de l'agence. La cour ressemblait à un lieu d'exécution. Il y avait du sang partout, hommes et femmes gisaient par terre, à moitié battus à mort et horriblement défigurés. On donna alors l'ordre au reste des Allemands de s'aligner, pendant que les sentinelles se tenaient à côté, leurs carabines braquées sur eux ; quiconque osait s'appuyer contre quelque chose risquait un coup. Le moine Josef Seidl du monastère de Budweis fut brutalement matraqué et fouetté pour la seule raison qu'il était allemand.

« Les gens furent divisés en différents groupes de travail et emmenés par des gardes lourdement armés, pendant que la clique devant l'agence pour l'emploi les battait une fois encore. J'arrivai, avec le groupe de travailleurs auquel je fus assignée, à l'hôpital, où on me demanda de faire le ménage derrière les soldats allemands qui avaient été là. Les sentinelles nous surveillaient. Nous devions faire le plus dur labeur et étions insultés en nous appelant les *«salauds, cochons et putes d'Allemands»*, etc.

« [...] Un inspecteur du nom d'Emil Hacker, [...] était ivre la plupart du temps et [...] avait l'habitude de nous mener au fouet, [...]. Il m'ordonna de le suivre au grenier. [...] Au lieu de m'y emmener, il me conduisit dans une salle d'infirmerie au 3<sup>e</sup> étage, qu'il verrouilla de l'intérieur. [...] Lorsque je lui dis que je le méprisais et que je préférais être battue, il me viola brutalement. À partir de ce moment, je fus forcée d'exécuter les travaux les plus pénibles sous son commandement et fus constamment molestée par lui.

« [...] Ma grand-mère, une vieille femme de 73 ans, fut saisie dans son appartement par les sentinelles tchèques et tirée vers son voisin, un Mr Schadt. Ce dernier, qui avait déjà si terriblement été battu qu'il saignait, reçut à ce moment l'ordre de battre ma grand-mère. Lorsqu'il s'y refusa, il fut frappé plusieurs fois de plus et fut poussé en bas des escaliers. Dans son désespoir, ma grand-mère retourna chez elle et se trancha les artères avec un couteau de cuisine. Des Russes la trouvèrent, presque saignée à mort, la bandèrent et donnèrent l'ordre de l'emmener à l'hôpital. Allongée sur un brancard à l'hôpital, on l'insulta de vieille pute et on lui cracha dessus. On l'enferma



dans une cave sans fenêtres. Elle ne reçut aucun soin et sa blessure aucun pansement. Ma grand-mère souffrit de douleurs atroces. Ma tante, qui restait avec elle, fit appel à un docteur pour de l'aide, mais il dit en riant, «Ce n'est qu'une Allemande», et partit. Après plusieurs demandes, ma tante parvint enfin à obtenir un prêtre qui administra l'extrême onction. Ma grand-mère mourut le jour suivant.


«Plusieurs filles Allemandes furent incarcérées dans la prison. Chaque jour, les Russes venaient à la prison et empruntaient des femmes, qu'ils ramenaient le matin suivant.

«Pendant les moments horribles que je passai à l'hôpital, je vis également des aumôniers tchèques, attachés à l'unité militaire, qui se tenaient sur nous avec un pistolet à la main, et qui célébraient toutefois la communion le jour suivant<sup>(1)</sup>».

Concernant le camp de Hanke donné en exemple plus haut par Nawratil, ajoutons-y le rapport d'Alfred Kutschker du 3 août 1946 (coté sous le rapport № 46) :



«J'ai dû passer de début juin au 16 août 1945, par le tristement célèbre camp de Hanke, dans l'Ostrava morave (Mährisch Ostrau), où tous les autres internés et moi-même furent dépouillés à notre arrivée de tout ce que nous possédions, même les habits, sous-vêtements et chaussures, de façon à ce que nous fûmes complètement nus. On nous balança alors des guenilles avec lesquelles s'habiller. Comme toutes les autres personnes ici, je fus battu quotidiennement — 120 coups. Chaque jour nous étions étranglés jusqu'à ce que nous perdions connaissance. Six personnes furent battues à mort devant mes yeux mêmes, parmi elles, Langer, Miesner, Konetschny et Kron. Je dus passer alors un mois au tribunal d'instance de l'Ostrava morave, où on nous donna l'ordre de déterrer les corps des soldats allemands et de les balancer dans la fosse à ordures du cimetière de l'Ostrava silésienne. Je fus alors transféré d'Ostrava à la prison de Troppau, où je fus dégagé de mes obligations le 12 juillet de cette

1.  [wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/white-book/desgo9.html#o20](http://wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/white-book/desgo9.html#o20)

année sans même que l'on m'ait donné un procès. Il ne me reste absolument plus rien du tout pour appeler les miens, outres les habits sur mon dos et ce que me donnèrent quelques connaissances. Mes bagages de déporté pesaient en tout 20 kg<sup>(1)</sup> ».


Parmi les détenus du camp ci-dessus, le Dr App parle justement de l'un d'eux à la p. 68 de la traduction française de son ouvrage ; voici ce qu'il nous révèle :

« L'un d'eux, en larmes, raconta à son ami Ernst Schorz qu'il avait dû assister au viol de sa femme enceinte de 8 mois. Contrainte à se tenir debout toute nue contre un mur, elle avait été frappée à coups de bâton jusqu'à ce qu'elle avorte et qu'elle ne respire plus. Même alors, les sadiques « lièrent les mains et les pieds de sa femme, puis ils la hissèrent sur le mur et lui tranchèrent les deux seins ». » Austin en profite alors pour conclure ce cas d'une manière on ne peut plus réaliste afin de faire réfléchir les plus sceptiques<sup>(2)</sup> : **« Même les pires détracteurs du III<sup>e</sup> Reich n'osent pas insinuer qu'un SS ou tout autre soldat allemand se soit jamais livré à des actes aussi abominables. Cette sorte de chose était la spécialité exclusive des gens qui prétendaient juger les Allemands pour crimes de guerre ! »**

Nous terminerons cette liste de témoignages directs ci-dessous avec 3 rapports, respectivement celui de la prison de Karlsbad et du camp de Neurohlau, d'une part, avec le rapport coté № 35 livré par Hedwig Nao, en date du 13 septembre 1946 ; celui ensuite de Marie Rumler, résidante d'Arnau, coté sous le rapport № 109 daté du 14 janvier 1948 et enfin, celui de Maria Büchse du 20 juillet 1946, rapport № 125, à propos de 35 hommes disparus sans trace du camp de concentration de Taus / Bischofteinitz :



« Le 21 juillet 1945, mon mari de 80 ans, Marko Nao, fut arrêté juste en sortant de la rue et envoyé à la prison du Tribunal de Karlsbad. Malgré son âge et sa faible constitution, on lui fit accomplir des opérations de dé-

1.  [wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/white-book/desg17.html#o46](http://wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/white-book/desg17.html#o46)

2. Raison pour laquelle nous soulignons.

blaient. Le tout premier jour, il s'effondra au travail et dut être remmené à la prison. Les hommes qui le transportèrent furent battus, et mon mari fut également frappé sur la tête. Une semaine plus tard, il fut envoyé de la prison de Karlsbad au camp de concentration de Neurohlau, où il arriva dans un tel état de faiblesse, qu'il ne pouvait même pas donner son nom. Le 4 août 1945, il mourut de débilitation. On ne lui donna pas d'enterrement religieux et sa mort n'est par conséquent pas enregistrée et je n'en ai toujours pas été avisée à ce jour. J'ai dû l'apprendre des autres hommes emprisonnés en même temps que mon mari, et du Dr Kudlich, le médecin du camp de Neurohlau, de même que de l'administrateur allemand du camp, Korb ».



« Je vis dans la rue Gebirgs à Arnau dans les Montagnes des Sudètes. Résidaient aussi à la même adresse mon fils, Josef Rumler et sa femme Marie, née Petryk. Mon fils était maître-serrurier et ma bru ensei-

gnait l'anglais au lycée d'Arnau. Le 18 juin 1945, mon fils et sa femme avaient droit à un transfert. Lorsque les gens furent rassemblés sur la place du marché d'Arnau, mon fils a dû se tenir au mauvais endroit. Il fut terriblement battu et quand sa femme essaya de le protéger, elle fut aussi frappée et on lui fit un tour en la tirant par les cheveux. Ils furent tous deux conduits au tribunal de l'hôtel de ville, battus encore une fois et finalement abattus.

Je peux jurer de l'exactitude de cette information ; de plus, presque toute la population d'Arnau assista à l'incident ».



« Mon mari Emil Büchse, fut arrêté le 16 juin 1945 à Bishofteinitz par les deux officiers tchèques Karasek et Schlais et emmené à Taus après une fouille acharnée de 3h et demi de la maison, au cours de laquelle tout notre argent liquide, nos livres d'épargne, l'ap-

provisionnement en or de mon mari dont il avait besoin pour sa profession (il était dentiste), tous nos bijoux de famille et

même mon alliance furent confisqués. Mon mari avait déjà été exclu du Parti et du corps médical des SS en 1939 et n'avait pas été publiquement actif en aucune manière que ce soit. Toutes mes demandes aux bureaux appropriés, concernant le sort de mon mari, furent rejetées avec mépris. 35 autres hommes de Bishofsteinitz avaient également disparu sans laisser de trace, tous après avoir été remis au camp de concentration de Taus. Les femmes de ces hommes ne reçurent aucune information quant à ce qui arriva à leurs maris malgré leurs appels aux autorités plusieurs fois. Avant que nous soyons relocalisées (chassées), toutes les autres femmes et moi-même essayâmes de découvrir où nos maris étaient retenus, de façon à ce que nous pussions soit être établies ensemble avec eux ou obtenir du moins un acte de décès. Tous nos efforts furent en vain. En se basant sur les rapports de prisonniers libérés, nous pouvons supposer que nos hommes sont morts».

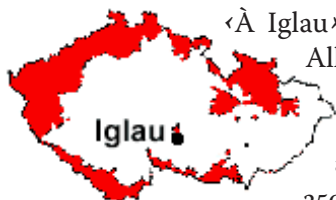
C'est dans ce contexte d'un «déferlement de haine vétéro-testamentaire et communiste» auquel s'était livré Radio Prague à l'encontre des Allemands, qu'un «certain professeur Zelenk, de l'université de Prague», reprend le Dr App (p. 65-66), «livra 20 femmes à une meute de Tchèques en disant : «*Je vous amène les truies allemandes*». La foule les frappa à coups de latte et de matraque en caoutchouc en hurlant : «*À genoux, prostituées allemandes*» (le Dr App nous indique que le terme est trop vil pour qu'il le reprenne ici). Elles tombèrent à genoux, et on leur tondit la tête avec des baïonnettes. Certaines de ces femmes qui n'avaient rien fait et n'étaient accusées de rien, leur seul crime étant d'être Allemandes, furent frappées à mort. L'une d'elles, une mère, Helen Burger, perdit connaissance quand un coup lui fracassa deux côtes. Lorsqu'elle revint à elle, son pied était en sang : quelqu'un avait tranché 4 cm de chair dans son mollet !»

Austin App nous révèle alors la suite de cet autre épisode tragique qui nous donnera un avant-goût du chapitre suivant de cet ouvrage : «Sur les 20 femmes torturées en même temps qu'Helen Burger, deux se suicidèrent et deux sombrèrent dans la folie. Elle-même survécut et fut conduite au camp Habigot où 1200 femmes étaient emprisonnées dans 4 baraquements. Le comble des exactions qui s'ajoutèrent à l'épisode de l'expulsion est rapporté ici. Une infirmière tchèque de la Croix-Rouge

sélectionnait les femmes jeunes et jolies, puis, pendant la nuit, elle laissait entrer la milice russe. Certaines furent violées jusqu'à 45 fois en une nuit. Leurs hurlements de désespoir résonnaient jusque dans les autres baraquements. Au matin, elles gisaient, apathiques, sur le sol crasseux, « le nez mordu et le visage griffé ».>



On nous emmène ensuite au camp disciplinaire de Kladno où « l'ingénieur Franz Rasch vit répandre de la poix brûlante sur le dos dénudé des internés, avant qu'ils ne soient battus. Au cours d'un des passages à tabac quotidiens, Rasch lui-même eut le rein enfoncé ».>

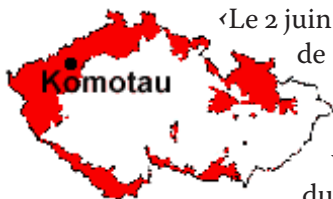


« À Iglau », poursuit le Dr App p.67, « 1200 Allemands se donnèrent la mort ; les autres, y compris les vieillards et les malades, furent conduits à coups de fouet jusqu'à Tengen ; 350 d'entre eux moururent en chemin. L'industriel Krebs resta à Iglau. Le 26 mai, on l'obligea à se pencher sur une chaise dans la salle d'audience puis, à l'aide d'une matraque en caoutchouc, on lui asséna 50 coups. Après quoi, il dut se dévêtir, on le conduisit dans la cour où une dizaine de tchèques armés de tuyaux, de matraques et de câbles formèrent une haie à travers laquelle il dut courir tandis qu'ils lui assénaient des coups dans l'estomac et les parties génitales jusqu'au moment où il perdit connaissance ».>

Comme le fait si bien remarquer notre révisionniste germano-américain, cette forme de haine paranoïaque ne trouve d'exemple que dans un livre bien particulier, l'Ancien Testament (inutile de préciser quelle communauté en est à l'origine), qui « caractérisa le Golgotha auquel les Allemands des Sudètes furent soumis ».> Et surtout, **« c'est ainsi que les protégés tchèques de Roosevelt et de Churchill firent valoir leur sens de la « démocratie » et leur droit de juger les Allemands pour crimes de guerre <sup>(1)</sup> ! »**

1. Austin J. App, *op. cit.*, p.67

Nous est décrit ensuite le calvaire de Karl Teuchner, originaire de Komotau, grâce à une lettre datée du 1<sup>er</sup> janvier 1948 que ce dernier rédigea à l'intention d'un de ses amis :



«Le 2 juin 1945, il fut arrêté. Il vit 6 Allemands de sa connaissance torturés à mort avec d'autres. Son neveu Roland fut matraqué à mort devant ses yeux. Le 9 juin, il devait être pendu sur la Turnplatz. Après avoir été battu au point qu'il n'était plus capable de se tenir debout normalement et que ses « testicules avaient enflé pour atteindre la taille d'un ballon de foot », on le jeta dans un camion qui le ramena à Komotau. Dans le camion, les Tchèques pressèrent des cigarettes allumées contre son visage et sa tête. À Komotau, on le fit rester 4h durant sur la place du marché, devant des Tchèques qui le couvrirent de crachats et jetèrent sur lui toutes sortes de saletés. On le conduisit à l'hôtel Weimar où il fut immédiatement dévêtu, ses mains liées derrière le dos et on le hissa de sorte que seule la pointe de ses pieds touchait le sol. Ils placèrent devant lui un portrait du Führer et toutes les 5 minutes il devait dire « Mon Führer je t'aime ! » Au bout de 2h, on le détacha et on le jeta tout nu dans une cave où gisaient, inconscientes et totalement dévêtues, 3 femmes qu'il connaissait. Peu après, on amena un autre homme, un certain Mai Franzl. Le 3<sup>e</sup> jour, on le conduisit avec d'autres au Glass Hut. Cette nuit-là, le 8 juin, entre 3 et 4h du matin, 67 hommes furent abattus, y compris le mari de « Frau Morthé et leur fils de 13 ans ». Teuchner ne survécut qu'en se faisant passer pour mort (1). »

Le Dr App rapporte une autre partie des écrits de Teuchner : « *Tortures, matraquages à mort, immolations par le feu étaient à l'ordre du jour. Chaque jour, il fallait que des gens meurent [...] Mittelbach s'éteignit sans un cri. Le Dr Schobert fut tué à coups de gourdin sous les yeux de son fils. Dymastschek, Schuster le photographe, Braun le vieux boutiquier de 75 ans, le prof. Kettner, âgé de 83 ans, le policier Hillart, Weber, Phillip, D. Korner, le professeur principal Kühn, etc., 386 hommes que je vis disparaître dans les conditions les plus abominables.*

1. *ibid.* pp.69-70

*[...] Accablé de douleur, le prof. Grössk perdit la raison et fut brûlé vif. Entièrement nu, Girschik, qui avait perdu une jambe, périt devant la tombe creusée, criblé par le feu de la mitrailleuse».*

Pour en revenir aux viols, la publication de novembre 1948 de la *Christlich Soziale Union* éditée par le juriste Bruno Stephen Stadler, que le Dr App rencontra à Wurtzbourg en 1949, met en évidence le fait que «les Tchèques livraient les jeunes filles et les femmes séduisantes aux commissaires et aux soldats soviétiques qui les violaient, souvent jusqu'à ce qu'elles meurent. En ce sens, **les Soviétiques apportèrent dans les Sudètes la confirmation que, dans toute l'histoire militaire européenne, c'est chez eux que les violeurs furent les plus bestiaux et les plus nombreux.**»



[http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/menekules\\_sudetenland\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/menekules_sudetenland_en)

**Des civils tchèques acclament l'arrivée des Américains.**

**Un Allemand tué, gisant à leurs pieds.**

*(on remarquera sur cette photo le bonheur sur le visage des enfants, ce qui en dit long sur la fanatisation de la population, vu le niveau de sensibilité normalement très élevé aux bas âges)*



Au sujet du comportement des Tchèques, Austin App indique qu'il est «heureux de rapporter qu'ils ne violaient pas systématiquement les femmes». Pour notre part, nous ne voyons qu'une mince différence entre le fait de livrer les femmes aux Soviétiques et le fait de se réjouir de les voir accomplir ces actes à leur place, car comme l'indique App à la p.69, les Tchèques «les livraient aux Russes en se réjouissant des sévices que leurs «glorieux» libérateurs rouges infligeaient aux jeunes filles et aux femmes allemandes !» Ces Tchèques qui, selon les termes mêmes du Dr App, «avaient une propension particulière à matraquer les femmes enceintes, à écraser les organes génitaux des prisonniers, à battre leurs victimes à mort, et surtout à pendre les suppliciés la tête en bas avant de les arroser d'essence et de les brûler vifs». En quoi la fréquence nettement moindre du viol chez nos protagonistes ferait d'eux des citoyens «meilleurs» ou «moins pires» que les Rouges, vu les atrocités sus-nommées portées à leur crédit et sous prétexte, de surcroît, qu'ils ne se livrèrent pas non plus à des actes de cannibalisme ?



**Port du «N» pour certains ... ..et du svastika pour d'autres**

Vu l'ampleur de cette tragédie des Sudètes, nous passerons sur d'autres points tels que la perte de la nationalité tchécoslovaque des Allemands et des Hongrois par un décret constitutionnel promulgué par nul autre que le président Beneš (le 2 août 1945), le port obligatoire d'un brassard blanc avec la lettre «N» pour «Nemec» (Allemand en tchèque) ou d'un Svastika avec matricule (avec toutes sortes de restrictions et discriminations comme l'interdiction de sortir après une certaine heure ou de fréquenter certains lieux publics,...),

les fermetures d'écoles allemandes, l'obligation aux habitants de Vinohrady (quartier de Prague) d'écrire « Allemand » en minuscules, de même que le terme « Hongrois » et bien-sûr, les lois de confiscation des fermes des Allemands des Sudètes (décrétées le 21 juin 1945, devinez par qui ?), abomination indigne faite à ces résidents multiséculaires dont les terres et autres propriétés leur appartenaient ainsi, selon le principe d'auto-détermination, de plein droit.

Nous allons désormais nous attarder quelque peu sur la collusion entre les grands pontes « démocrates » alliés et les bourreaux tchèques, car comme nous pouvons nous en douter, si tous ces cas de barbarie extrême dont nous avons passé en revue quelques exemples, ont pu avoir lieu, c'est bien évidemment qu'ils furent permis sinon fortement encouragés par ceux qui se posaient en libérateurs et défenseurs des droits de l'homme. Le Dr App nous fait comprendre que c'est à cause de l'imposition aux Juifs du port de l'étoile jaune par le III<sup>e</sup> Reich, cela, « dans sa lutte contre la capitulation sans condition, le viol de ses femmes et les bombardements nocturnes » aux fins de « contrecarrer le sabotage et la trahison » (alors que nous avons pu nous rendre compte avec Ditlieb Felderer au chapitre 4 que le port obligatoire de l'étoile jaune venait en fait des dirigeants sionistes), que « Morgenthau projeta de faire mourir la race allemande de faim. Et Theodore Kaufman proposa de stériliser 70 millions d'Allemands pour l'éradiquer ». Ainsi le Dr App nous explique-t-il avec perspicacité la tragédie (p.72) : **« Au sein de notre gouvernement<sup>(1)</sup> et de notre armée d'occupation, les partisans de Morgenthau protégèrent vaillamment et héroïquement les sadiques tchèques et n'émirent jamais la plus petite critique contre les excès abominables commis au nom de la « croisade américaine en Europe » ».**

En effet, le secrétaire américain au Trésor sous la présidence du Juif Franklin Delano Roosevelt (FDR) (patronyme dérivé de Rosenfeld, lui-même dérivé de Rossocampo), le Juif Henry Morgenthau Jr, avait dressé son fameux plan qu'il proposa en 1944, officiellement parlant, pour « empêcher l'Allemagne de redevenir un jour une puissance militaire ». Même si certains attribuent la paternité de cet infâme plan à Harry

1. NDLA – Le gouvernement américain car il est germano-américain.

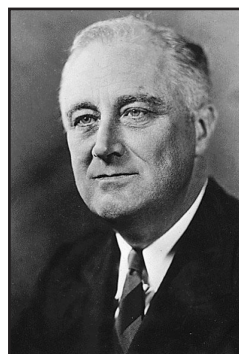
Dexter White, cela ne change pas grand-chose à notre affaire vu que White ne faisait pas partie non plus des Goyim (son nom d'origine était Weit). Si Morgenthau pouvait représenter d'une certaine manière le pendant de Staline dont les projets concernant l'Allemagne visaient aussi à éviter qu'elle ne se relance dans une nouvelle guerre, son plan consterna cependant Churchill lorsque les deux hommes se rencontrèrent à la seconde Conférence de Québec en septembre 1944. Mais le franc-maçon Morgenthau (celui-là même qui imposa en 1935 le symbole satanique des *Illuminati* sur les billets américains, plus particulièrement celui de 1\$) pouvait jouir du soutien apparemment indéfectible de Roosevelt ; en effet, nous avons, entre autres, le livre d'Erich Schwinge, *Bilanz der Kriegsgeneration*, Marbourg, 1981, rapportant, p. 33, (cité par Nawratil p. 180), les propos tenus par FDR et cités par Morgenthau :



Henry Morgenthau Jr  
(1891–1967)



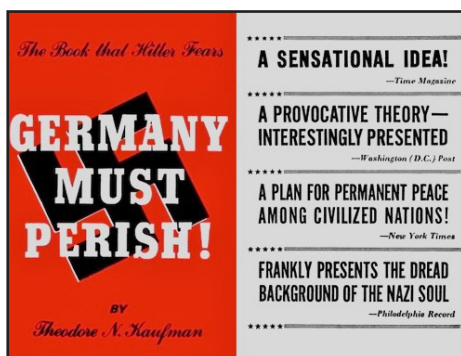
Theodore N. Kaufman  
(1910–1986)



Franklin D. Roosevelt  
(1882–1945)

**3 grands « *architectes mondiaux de la paix* »,  
ardents « *défenseurs des droits de l'homme* »  
et bien-sûr, tous membres de la même tribu**

*« Nous devons être durs avec les Allemands. Avec le peuple allemand, pas seulement avec les nazis allemands. Il faut, soit les castrer, soit faire en sorte qu'ils ne reproduisent plus d'hommes capables de continuer ».*



Theodore N. Kaufman  
Stérilisation de tous les Allemands  
*Germany Must Perish*  
(L'Allemagne doit périr)

De plus, le dernier conseiller juridique de FDR, le Juif Rosenman, aurait rapporté, d'après l'auteur David Irving, que le président « esquissa avec amusement une machine à stériliser en série ». Ce plan qui visait à faire mourir de faim au moins 20 millions d'Allemands, s'accom-

pagnait également d'une politique de déportation massive des Allemands en Afrique<sup>(1)</sup>. Concernant cette stérilisation maintenant, venons-en à leur autre illustre comparse, Theodore Kaufman. Celui qui fut aussi président de la Fédération américaine pour la paix, avait déjà exposé, en 1941, c'est-à-dire avant même l'entrée en guerre des Américains et plusieurs mois avant la fameuse conférence de Wannsee qui, on s'en souvient, planifiait **officiellement** l'élimination de tous les Juifs d'Europe, ses projets d'extermination du peuple allemand dans son livre *Germany Must Perish* (L'Allemagne doit périr) par la stérilisation de tous les Allemands en âge de procréer. Il prévoyait aussi le partage de l'Allemagne avec ses voisins et son livre comprenait une carte annexée permettant de visualiser la part de territoire qui reviendrait à chacun de ces voisins une fois la population d'Allemagne et d'Autriche disparue.

Notre « grand défenseur » des droits de l'homme avait ainsi calculé par exemple combien de médecins et d'infirmières mobiliser aux fins de réaliser son plan. Son livre, vendu massivement au prix de 25 cents, lui avait alors valu (c'est logique, il était pour la « paix ») un article dithyrambique dans le magazine mondialiste américain, *Time*. Morgenthau avait, quant à lui, écrit *Germany Is Our Problem* (L'Allemagne est notre

1. C'est nous qui insistons car nous aurons l'occasion de reparler des contacts voulus avec les Africains aux fins de détruire qui vous savez désormais.

problème), paru en 1945, chez Harper & Bros, New York, où il faisait bien comprendre qu'il fallait affaiblir définitivement l'Allemagne pour l'empêcher de perturber à nouveau la paix mondiale, en nous faisant croire par exemple que le « désir de la guerre a été aussi ancré chez l'Allemand que celui de liberté chez l'Américain ». Le livre de Morgenthau reflète merveilleusement bien encore le principe d'inversion accusatoire quand il parle des Allemands ; ainsi, dans le passage suivant tiré du chapitre 8 intitulé *L'Allemagne a la volonté d'essayer de nouveau*, le lecteur n'aura qu'à changer le terme « Allemand » par « Juif » et « Allemagne » par « Juiverie » pour avoir un meilleur aperçu de la réalité, obtenue donc par effet miroir :

*« Une pure volonté de faire la guerre, accompagné d'une conspiration en vue de la conquête du monde, a été entretenue avec intensité dans le peuple allemand depuis à peu près 200 ans et il faudra encore probablement 200 ans pour la faire disparaître. Le seul moyen d'empêcher l'Allemagne de perturber à nouveau la paix mondiale à la première occasion est donc d'empêcher cette occasion de se produire. La meilleure solution est de l'affaiblir de façon définitive afin qu'elle ne puisse pas, même si elle le voulait, faire la guerre ».* Même plumage, même ramage, encore une fois...

C'est toujours en compagnie du Dr App que nous allons maintenant passer en revue deux exemples de l'extension du « parapluie de protection de l'armée d'occupation américaine aux assassins tchèques d'Allemands des Sudètes ».

Nous commencerons par le premier, un certain Antonin Homolka. Voici ce que rapporte à son sujet le Dr App : « Le 9 mai 1945, une Allemande des Sudètes assista à l'assassinat par Homolka d'un policier allemand déambulant sans méfiance à Lobowitz. Le même jour, elle vit Homolka et d'autres Tchèques piller un camion de réfugiés silésiens, puis maltraiter et assassiner quelques Sudètes qui tentaient de venir en aide aux réfugiés. Des témoins rapportèrent par la suite à Stuttgart que ce même jour encore, apercevant une mère silésienne avec sa poussette, Homolka en sortit son bébé de deux mois, le prit par les pieds et, maintenant sa tête entre ses genoux, le scinda en deux jusqu'à hauteur du cou en tirant sur les jambes<sup>(1)</sup>. »

1. *ibid.* p.73

Ce personnage aurait alors pris la fuite en Allemagne en 1948, quand le contrôle de la Tchécoslovaquie fut pris par les communistes. C'est à Stuttgart où il se trouvait, que la mère, qui s'y trouvait aussi par hasard, le reconnut ; celle-ci avait alors obtenu d'un policier allemand qu'il l'arrêtât. Voici la réaction d'Homolka, poussé par la colère : « Nous n'avons pas encore tué assez d'Allemands. Même maintenant, il faudrait tuer tous les Allemands ». Nous sommes donc en droit de nous demander ce qui arriva à « cet homme qui avait écartelé un bébé allemand avant d'en jeter une moitié à la mère et de lancer l'autre contre un arbre ». Ainsi la suite des événements nous est-elle donnée par un article du *Der Sozialdemokrat* (Londres) du 31 décembre 1949 : « Lorsque l'armée américaine d'occupation apprit son arrestation, elle informa la police allemande qu'il n'y avait de criminels de guerre qu'allemands et qu'elle n'était pas autorisée à entreprendre quoi que ce soit contre des Alliés. Elle libéra Homolka et l'amena en sécurité dans un camp pour personnes déplacées à Ulm<sup>(1)</sup>, il s'agissait d'un camp de migration contrôlé par l'IRA ». Austin App en profite pour nous poser la question : « Imagine-t-on ce que le *Washington Post*, le *New York Post* ou l'*Anti-Defamation League* auraient fait d'une telle atrocité si elle avait été perpétrée par un SS allemand ? Il va de soi, comme nous le fait comprendre notre auteur, que l'amertume en Allemagne, compte-tenu de la dépravation de ce type et surtout de la protection qu'il put jouir des forces d'occupation américaines, était profonde. Pour terminer avec Homolka, il est curieux de constater qu'une de ses homonymes, Karla Homolka, avait défrayé la chronique au Canada dans les années 2000 pour avoir été responsable de la mort de plusieurs jeunes filles (dont sa propre jeune sœur Tammy) tuées par son complice de mari, un certain Bernardo. Il est bien-sûr possible qu'il n'y ait aucun lien de filiation entre les deux mais la singularité méritait d'être relevée.

C'est au tour maintenant du 2<sup>e</sup> lascar dont l'affaire suscita elle aussi beaucoup d'amertume ; il s'agit de celui qui se fit nommer maire de Joachimsthal, un certain Frantisek Kroupa. Pour décrire l'affaire en question, le Dr App puisa, comme il le fit précédemment pour des cas de sévices dont nous avons

---

1. D'après le site :  wintersonnenwende.com





L'édition originale  
du livre d'Erich Kern

reproduits quelques exemples, ses informations dans un chapitre particulier du livre remarquable d'Erich Kern (1906 – 1991), journaliste autrichien d'extrême-droite, intitulé *Verbrechen am deutschen Volk. Dokumente Allierter Grausamkeiten 1939-1949*, Verlag K.W. Schütz, Göttingen, 1964. Le chapitre qui nous intéresse ici a pour titre quant à lui, *Das Inferno in der Tschechoslowakei*, comprenant les pages 245 à 272 du livre, le cas de Kroupa étant mentionné tout à la fin du chapitre.

Le Dr App nous décrit ici une scène de sadisme purement et simplement gratuit : « Le 4 juin 1945, il (Kroupa) ordonna sous peine de mort le rassemblement de tous les habitants de l'hôtel de ville à 15<sup>h</sup>. Là, deux Allemands durent passer une corde autour du cou de Max Steinfelsner, propriétaire d'une scierie. Le même jour, Kroupa envoya Otto Patek dans le camp de Schlackenwerth. On l'enferma dans la salle de bal en compagnie d'autres internés qui étaient déjà en sang. Les détenus durent se dévêtir jusqu'à la ceinture, après quoi au moyen de tuyaux, de cravaches en cuir et en acier, on les frappa jusqu'à ce que la chair se détache de leur corps en lambeaux et qu'ils s'évanouissent. On leur fit la même chose 3 fois pendant la journée et 3 fois dans la nuit <sup>(1)</sup>. »

Austin App nous montre alors p.74 « l'expertise » de ce Kroupa, en tant que « maire », en matière de sadisme en citant un passage du livre de Kern : « Dans la nuit du 5 au 6 juin, une dizaine de Tchèques pénétrèrent dans la salle de bal, tendirent des couvertures sur les fenêtres puis empoignèrent l'horloger Müller de Joachimsthal, « *l'allongèrent sur un banc et une couverture puis, à l'aide d'un couteau, ils lui sectionnèrent les oreilles, détachèrent ses yeux de leur orbite, enfoncèrent une baïonnette dans sa gorge, lui brisèrent les dents, et, croisant ses bras et ses jambes au-dessus d'un banc, ils lui rompirent les os. Comme il vivait encore, ils passèrent deux rangées de fil de fer*

1. *ibid.* p.74



*barbelé autour de sa gorge et le traînèrent ainsi dans la pièce jusqu'à ce que le cadavre ne soit plus qu'un monceau de chair».*

On apprend également que 6 autres Allemands, dont 3 soldats qui auraient dû être protégés par les conventions de La Haye et de Genève sur les prisonniers de guerre, furent assassinés. Voici un autre passage du livre du révisionniste autrichien, cité par App : *« Sur ordre du commissaire tchèque Kroupa, on écrasa la tête de Wilhelm Kuen, propriétaire de l'hôtel Stadt Wien, on arracha les ongles du chef forestier Kraus à l'aide d'une pince et, avec un grand marteau, on frappa à mort le bourrelier Viertel ».*

On peut aussi se rendre compte de la similitude du comportement de Kroupa à celui de Homolka non seulement dans le sadisme mais aussi dans la fuite puisqu'un beau jour, apprend-on, lorsque les Rouges prirent contrôle du pays, « le monstre à visage humain qui avait ordonné ces atrocités contre des Sudètes parfaitement innocents se réfugia en Allemagne de l'Ouest, comme Homolka, dans le camp pour personnes déplacées de Murnau ». Le livre d'Erich Kern nous donne de surcroît une autre comparaison avec Homolka, à savoir la reconnaissance par certaines de ses anciennes victimes d'un côté et la protection alliée de l'autre : *« Là, certaines de ses anciennes victimes le reconnurent. Mais lorsque les Allemands des Sudètes voulurent le traîner au poste et devant la justice, les Américains se précipitèrent pour faire sortir discrètement ce bourreau du pays ».*

Livrons alors pour en finir avec cette collusion Tchèques/Alliés, la conclusion dressée par Austin App :

**« Manifestement, exception faite du cannibalisme, Homolka et Kroupa représentent le fonds de la dépravation et du satanisme. Et le fait que les autorités d'occupation américaines se soient empressées, dans leur « croisade », d'arracher ces monstres aux mains de la police allemande témoigne avec éloquence de l'objectif poursuivi par les artisans de la capitulation sans condition, des procès de Nuremberg et du plan Morgenthau : affamer, torturer et assassiner le plus grand nombre d'Allemands possible<sup>(1)</sup>. »**

1. *ibid.* pp. 75-76

Au sujet de la non-application des fameuses conventions de La Haye et de Genève, nous reviendrons simplement ici sur un autre cas typique relevé par le Dr App et ce, dès la date symbolique du 5 mai : «À Prague», dit-il p.80, «le 5 mai 1945, quand les premières persécutions commencèrent, Richard Knorre vit sur la Wenzelplatz des prisonniers de guerre allemands, normalement protégés par les conventions de La Haye et de Genève, pendus par les pieds à des lampadaires. On avait mis le feu sous leur tête de sorte qu'ils périrent brûlés dans d'atroces douleurs. Cette méthode de mise à mort était une spécialité des Tchèques<sup>(1)</sup>, par laquelle ils ressemblaient aux démons de l'Enfer. Libéré d'un camp américain à Stuttgart le 12 juin 1945, Ehrenhart Adam fut de nouveau arrêté par les Tchèques. Il assista à l'assassinat sauvage de 200 SS par la population civile. Des femmes tchèques les assaillirent à coups de couteau, de poignard, de matraque et de crosse de fusil. Lorsque les corps manifestaient encore quelque signe de vie, on les arrosait d'essence et on y mettait le feu. Les Allemands, hommes, femmes et enfants, devaient courir sur quelque 800 m entre deux rangées de Tchèques qui les frappaient avec des bâtons. La police tchèque observait cette manifestation de sadisme avec bienveillance.»

Nous terminerons ce chapitre avec trois cas donnés par Austin App puis nous donnerons un dernier acte de barbarie, celui de la marche de la mort de Brunn.

App poursuit (p.80) avec le cas du témoin Heinz Girsig qui passa près d'un an au camp de Jauering. Ce dernier «vit le commandant du camp Katiorek abattre les 2 frères Hauke, âgés de 16 et 18 ans. La veille, on avait incisé un svastika sur les fesses de l'un des garçons.»

Le cas suivant est tiré à nouveau de l'ouvrage d'Erich Kern ; il concerne le témoignage de Frau Hildegard Hurtinger qui, le 15 mai, fut chassée de son domicile à Prague. Après avoir tâté du fouet et de la matraque, on la dépouilla alors de tous ses biens, apprend-on, «à l'exception des bas et de la robe qu'elle

---

1. NDLA – Qu'on a pu découvrir plus haut avec le témoignage direct de Marianne Klaus du 26 juin 1946 sur les atrocités de Prague.

portait». On l'emprisonna dans un camp où, «*pendant la nuit, les internés étaient appelés dans la cour et (où) chaque nuit, dix personnes, hommes, femmes ou enfants, étaient choisis puis abattus. Ce sort frappa deux de mes frères. [...] Une fois, on ne me donna rien à manger pendant 8 jours. Les enfants recevaient leurs repas dans un crachoir, et ceux qui le refusaient étaient battus à mort*». Après avoir décrit les passages à tabac sur les femmes enceintes par des Tchèques armés jusqu'à ce que les pauvres femmes avortent, Frau H. Hurtinger nous donne la suite :

«*Certains jours, 6 ou 8 d'entre nous étions conduites à l'église St Botthard. Là, on nous forçait à embrasser les cadavres déjà en putréfaction, à les entasser, puis à lécher le sang sur le sol de l'église. Pendant tout ce temps, une foule de Tchèques nous observait en nous fouettant*».

L'exemple du svastika et celui de la « spécialité » tchèque font eux aussi partie du témoignage de Frau H. Hurtinger qui, nous dit le Dr App, «*raconte comment on marquait un svastika au fer rouge sur les mains des hommes. Le 20 mai 1945, alors qu'on la conduisait au travail sur la Wenzelplatz en compagnie d'autres femmes, elle vit de ses propres yeux des filles et des garçons allemands, mais aussi des prisonniers de guerre allemands, pendus par les pieds à des lampadaires et des arbres, aspergés d'essence et brûlés*<sup>(1)</sup>».



Et enfin un extrait du rapport d'Else Rotter donné par Austin App p.82, dans lequel ce témoin décrit ainsi «*la façon dont, en juin 1945, à Landeskron, 50 hommes furent ainsi pendus et brûlés vifs, et 100 hommes plus âgés jetés dans un étang, tandis que des «jeunes hitlériens» étaient contraints à les maintenir sous l'eau avec des perches jusqu'à ce qu'ils se noient.*»

«*Dans l'explosion malade de sadisme, des soldats allemands furent pendus à des lampadaires. Ce sort frappa essentiellement les blessés qui se remettaient dans les hôpitaux de Prague et qui pouvaient déjà sortir.*»

1. *ibid.* p.82

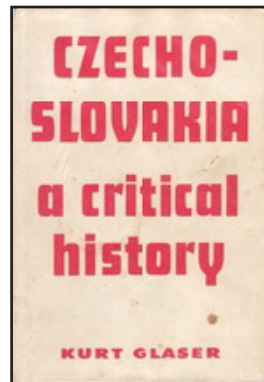


 <http://wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/sginferno/sgio8.html>

Voici maintenant pour clore ce chapitre avant de dresser le bilan, un dernier exemple de barbarie qui, selon les termes du Dr App, représente «l'un des premiers massacres de masse, l'un des plus horribles aussi», celui qui survint au cours de ce qui fut appelé la «Marche de la

Mort de Brünn (Brno)» (*der Brünner Todesmarsch*) qui commença les 30-31 mai. Il faut savoir que la ville de Brünn, nous dit App à la p.76, «n'était pas concernée par les accords de Munich, c'était la principale ville de Moravie avec une population majoritairement tchèque, mais qui comptait aussi plus de 25000 Allemands des Sudètes. Le 30 mai 1945, à 9h du soir, ces derniers furent chassés de leurs foyers, dépouillés de tous leurs biens et contraints de rester dehors toute la nuit, femmes et enfants compris, puis de marcher en direction de la frontière autrichienne.» D'après le site *Wikipedia*, cette marche de 25 km jusqu'à la frontière, impliquait 27000 Allemands où 5200 personnes trouvèrent la mort selon les témoignages allemands contre 1700 selon les estimations tchèques. Ce chiffre de 27000 se retrouve aussi sur d'autres sites de la Toile.

Le Dr App s'est appuyé de son côté sur l'ouvrage déjà cité du Dr Kurt Glaser, *Czecho-Slovakia, A Critical History*, pour nous donner un aperçu de cette autre tragédie qui est alors rapportée par le témoignage oculaire détaillé d'une infirmière de la Croix-Rouge. «Ceux qui, au bout d'une quinzaine de km, nous dit-elle, étaient trop



épuisés pour continuer, «*furent rassemblés par des partisans, puis entièrement déshabillés [...] leurs vêtements furent littéralement mis en lambeaux. Beaucoup furent battus à mort*».›

On nous informe que «la majorité de ces expulsés se traîna encore jusqu'à Pohrlitz, à la frontière autrichienne «*où, néanmoins, des milliers d'entre eux périrent*». L'infirmière raconte :

«*[...] un soldat pourchassait une femme. Il sauta par-dessus la femme qui gisait épuisée sur le sol et atterrit des deux pieds sur la tête d'une fillette de huit ans, la tuant sur le coup*<sup>(1)</sup>».

Mais voici, reprend Austin App, le sommet de l'horreur :

«*Nuit après nuit, toutes les femmes, y compris les malades et même les vieilles femmes de 70 ans et plus, étaient violées. Les partisans ouvraient le camp aux soldats et les femmes étaient abusées deux fois ou plus chaque nuit*».›

Au bout du compte, d'après Austin App, «pour tous les tués et les suicidés, il fallut creuser des fosses communes aux alentours de Pohrlitz. C'est ici que 4000 Allemands ethniques trouvèrent leur dernier repos. Non loin de là, à Nikolsburg, 400 autres furent enterrés<sup>(2)</sup>».



Vieille carte postale de Brünn (Brno)

1. NDLA – Nous reviendrons plus bas sur ce passage qui ne fut pas semble-t-il traduit correctement.

2. *ibid.* p.77

Nous reproduirons de notre côté deux témoignages directs, comme nous l'avions fait plus haut avec le site consacré au recueil de ces témoignages colligés dans le *Dokumente zur Austreibung der Sudetendeutschen*, et concernant donc ici cet autre terrible épisode. Commençons avec le rapport d'Ed. Kroboth en date du 31 août 1946, et coté sous le № 10 :



« J'ai 72 ans. En février 1945, je dus subir une opération de la prostate. Ma femme a 68 ans, est diabétique, et a souffert d'ulcères aux pieds pendant des années. Nous dûmes, dans cet état, quitter

notre domicile en étant prévenus seulement 24 h à l'avance, le 31 mai 1945. Nous fûmes maltraités par la même occasion. Faisant suite à une nuit passée à ciel ouvert, nous-mêmes et plusieurs milliers d'autres fûmes rassemblés en troupeau vers Pohrlitz près de Brunn. C'était une marche de la mort. Les gens qui étaient mort d'épuisement bordaient la rue de chaque côté. Après une nuit à Pohrlitz, que nous avions dû passer couchés sur le béton humide, on continua à nous pousser plus avant, de l'autre côté de la frontière vers l'Autriche, où nous dûmes camper dans des champs détrempés par la pluie. Nous ne reçûmes aucune nourriture. Lorsque ma femme sortit un petit morceau de pain de sa poche, un garde la maudit grossièrement et lui fit tomber de sa main d'un coup de matraque en caoutchouc. Finalement, ma femme ne pouvait plus continuer, et je ne fus pas autorisé à rester avec elle. Grâce à l'intervention d'un prêtre tchèque, on me permit finalement de retourner à Brunn. Quand le président Beneš vint à Brunn en juillet 1945, tous les Allemands à Brunn furent rassemblés en troupeau dans les sablonnières et maintenus là 5 jours sans nourriture et presque entièrement sans eau dans les tunnels des sablonnières. Une trentaine de personnes y mourait chaque jour. Beaucoup perdirent leur santé mentale<sup>(1)</sup> ».

Pour le 2<sup>e</sup>, nous nous permettrons de reprendre quelques extraits du long compte-rendu de l'infirmière de la Croix-Rouge dont il est question plus haut dans le livre de K. Glaser

1.  <http://wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/whitebook/desgo7.html>



(cité très brièvement par le Dr App), d'une part à cause d'une petite erreur de traduction des éditions et d'autre part surtout, à cause du témoignage oculaire détaillé des horreurs vécues ; voici donc quelques passages du rapport de l'infirmière M. v. W., du 22 février 1951 et coté sous le rapport N° 8, concernant donc cette « marche de la mort » :



« Mes expériences de la marche de la mort vers Pohrlitz le jour de la Fête-Dieu incluait les incidents suivants : le 30 mai 1945 à 21h, les Allemands furent chassés de leurs appartements. Tout au long de la nuit,

hommes, femmes et enfants se tenaient entassés dans le jardin du monastère à Alt-Brünn (une banlieue de Brünn). Au début du crépuscule, nous fûmes chassés du jardin et alignés en trois colonnes dans la cour du monastère. Un capitaine d'État-major arriva alors, en même temps qu'une foule de partisans et de gendarmes, et s'écria : « Remettez tout l'or, l'argent et les livres d'épargne bancaires ! » Suivant cet ordre, les partisans, gendarmes et lui-même se ruèrent sur les femmes et les personnes âgées sans défense et leur arrachèrent tous leurs bijoux, argent et biens de valeur, en un mot, tout ce qui semblait avoir de la valeur, de leurs bagages et des corps des rassemblés. Chacun des partisans avait des boîtes pleines d'argent, d'orfèvrerie et de bijoux. Le nom de l'homme en charge était le Capitaine d'État-major Holatko. Pendant qu'avaient lieu ces scènes, le Comité national, présidé par Matula, tenait sa réunion à Brünn. (la femme de Matula détenait une boucherie à Brünn ; il devint lui-même maire de Brünn en 1945).

[...][...]

« La marche commença. À cause du fait que les Allemands rassemblés avaient dû se tenir en plein air toute la nuit dans les rues et dans le jardin du monastère, nombreux s'effondrèrent après quelques km. La route menait vers Pohrlitz. C'était une colonne à déchirer le cœur et toute la situation fut bien exprimée par une femme désespérée qui, avec les bras levés au ciel, s'exclama : « O mon Dieu, on n'a jamais pu voir auparavant une procession de la Fête-Dieu comme celle-là ! » Après une marche forcée d'une quinzaine de km, près du village de Raigern, ceux



parmi nous qui, fatigués et épuisés, qui n'étaient pas capables d'aller plus loin, étaient conduits dans le camp de Raigern. À leur arrivée, ils étaient rassemblés par des partisans, déshabillés complètement, et hommes et femmes à la fois fouillés pour de l'argent et des bijoux. Leurs vêtements étaient littéralement mis en lambeaux durant la fouille [...]. D'innombrables personnes furent battues à mort, et, selon les déclarations de beaucoup de ceux qui parvinrent à Pohrlitz, finalement abattues. Des scènes indescriptibles eurent lieu sur la route vers Pohrlitz ; spécialement quand, l'après-midi, un terrible orage éclata et inonda les fossés. Les marcheurs fatigués et épuisés glissaient sur le sol détrempé et bien que fouettés et battus, ils étaient encore incapables de se relever. Les fossés étaient emplis de pièces de vêtements, sacs, nourriture, que les hommes et les femmes exténués avaient laissé tomber, et au beau milieu de tout cela gisaient ceux qui s'étaient écroulés et qui étaient finalement morts d'épuisement.

«La majorité se traîna jusqu'à Pohrlitz, où, toutefois, des milliers moururent.

«La colonne d'Allemands de Brünn se fraya un chemin via Pohrlitz vers la frontière autrichienne ; j'atteignis moi-même Pohrlitz, en même temps que des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, le soir de la Fête-Dieu. J'étais tellement exténuée que je recherchai un petit coin pour m'allonger. Dans l'obscurité, j'arrivai vers un garage automobile où je me tapis d'épuisement et passai la nuit. J'entendis tout au long de la nuit les cris à l'aide des femmes se faisant violer ; tôt le matin, ceux qui étaient capables de continuer la marche furent repoussés sur la route avec fouets et coups et forcés à marcher en direction de l'Autriche. Ceux incapables d'aller plus loin — environ 6000 personnes — furent logés dans les silos à céréales voisins, où ils campèrent sur le sol en ciment nu. Les patients gravement malades n'eurent même pas droit à de la paille pour s'asseoir dessus.

«Je fus désignée comme infirmière au Baraquement IV, bien qu'il n'y eût à peine quoi que ce fût que je pouvais faire pour aider ces êtres humains épuisés, vu qu'aucun médicament ni n'importe quel autre moyen n'étaient disponibles. Je fus également sérieusement malade moi-même. Toutefois, en

tant qu'infirmière, je jouissais de davantage de liberté de mouvement et en vins ainsi à assister aux plus incroyables atrocités dans les silos. Je me rappelle encore du premier assassinat (c'est à ce moment du récit que M. V. W. évoque « l'atterrissage » du soldat, cité plus haut) — un soldat pourchassait une femme. Il sauta par-dessus les femmes épuisées au sol et dans le cours de la poursuite, atterrit des deux pieds sur la tête d'une fillette de 8 ans, la tuant sur le coup.

« La seconde mort dont je me souviens était celle d'une femme d'environ 30 ans, qui était couchée sur le sol en béton avec ses deux enfants, une fillette de trois ans et un bébé de plusieurs semaines. Nous entendîmes, tôt le matin, l'enfant de trois ans appelant sa mère en pleurant ; nous découvrîmes alors que la femme s'était suicidée en prenant du poison. Son visage était déjà devenu bleu. Le bébé était mort aussi, puisque la femme l'avait serré contre sa poitrine jusqu'à ce qu'il mourût également. Un gendarme tchèque me demanda en passant pourquoi le visage de la femme était si bleu. Je répliquai qu'elle s'était probablement empoisonnée. Il la maudit alors, la traitant de pute nazie et de sale truie pour s'être suicidée après deux jours dans le camp ; et il m'ordonna de « jeter la truie dans les latrines de même qu'avec son bâtard ». Quand je protestai, disant que j'étais une infirmière de la Croix-Rouge et, étant liée par le serment, ne pouvais exécuter un tel ordre, même s'il devait me tirer dessus, il me hurla des injures du genre « truie allemande » et « pute allemande ». Toutefois, il fit appel alors à 3 autres femmes, qu'il intimida plus facilement vu qu'elles n'osaient pas répondre à ses menaces. [...] Ces femmes furent forcées de balancer le corps de la mère sans vie et du bébé mort dans les goguenaux ouverts. Les partisans ordonnèrent alors aux internés du camp à utiliser les latrines de sorte que « la truie et son bâtard mort disparaissent de la vue aussitôt que possible ». Et ce fut ce qui se passa.

« Pendant des jours et même des semaines plus tard, on pouvait toujours voir faisant saillie des immondictes, la petite tête de l'enfant et le bras de la mère.

« Le 18 juin 1945, un autre cas de brutalité se produisit : l'ordre d'évacuer le camp de Blaschek à Pohrlitz était censé être exécuté par un nombre de gendarmes. Une femme à la

grossesse bien avancée s'assit en position accroupie sur le sol ainsi que ses deux petits. Les mains levées, elle implora le gendarme de l'exclure du transport vu qu'elle avait des crampes et s'attendait à accoucher. Le gendarme lui cria brutalement : « Truie allemande, tu n'accoucheras pas ici. Tu peux le faire où tu veux mais pas ici ! » Et la femme fut forcée de partir avec le transport. Vu qu'elle était dans un état des plus pitoyables, je présume qu'elle mourut.

[...]

« [...] Je pus voir comment un soldat décida de violer une fillette de onze ans ; la mère terrifiée essaya de défendre sa fille et finit par s'offrir elle-même pour épargner l'enfant. Le soldat la battit jusqu'au sang, mais elle tenait toujours sa fille serrée. J'intervins lorsque le soldat menaça la mère avec son revolver. Comme je parle un peu russe, je pus faire des reproches au soldat, ce qui fait que finalement, il la laissa seule. La femme désespérée fit alors tout ce qu'elle pouvait pour cacher l'enfant face à une autre attaque. Peu après, les partisans m'appelèrent et je dus obéir et allai vers la porte. Là, je fus remise au même homme, qui me tira dans la raffinerie de sucre, où je fus violée par 5 Russes. Quand je décidai de mettre un terme à ma vie et cherchai un moyen de le faire, je devins le témoin du suicide d'un vieux couple marié. Tous deux se pendirent dans un silo vide — le même dans lequel je m'étais trouvée en état d'épuisement total. Je vis comment les gendarmes tchèques dépouillèrent le couple mort de leurs documents et objets de valeur et attachèrent alors une feuille de carton autour de leurs poignets, sur laquelle ils écrivirent en tchèque : « Inconnus, sans papiers ! » C'était la coutume avec tous ces milliers qui moururent là. 60 ou 70 personnes mouraient chaque jour au camp, les corps étant privés de leurs chaussures et aussi souvent de leurs vêtements ; les corps étaient empilés en tas et gisaient au soleil pendant des heures couverts de mouches à viande. Devant les huttes, hommes et femmes sur le point de mourir ou mourant de faim, gisaient sur l'herbe, couverts de même d'asticots de mouches. On ne donnait à ces malheureux aucune nourriture ; ils avaient seulement ce qu'ils avaient emporté avec eux ou extrait des tas de patates. La cause de la mort dans la plupart des cas était par conséquent le typhus de la

faim. Une des huttes fut arrangée en infirmerie. On illustre le mieux les conditions hygiéniques de cette pièce comme suit : les patients sont couchés sur de la paille pourrie déjà souillée par les fiévreux typhoïdiques. En guise de cabinets d'aisance, un seau de maçon à mélanger le ciment se trouvait au milieu de la pièce comme latrine. Cela était tellement insuffisant qu'il débordait chaque jour ; les patients étaient supposés le vider eux-mêmes mais en furent incapables. Une puanteur insupportable planait lourdement en suspens dans la pièce qui grouillait de mouches, de poux et de puces. Malgré cela, aucun effort ne fut fait pour maîtriser que ce fussent les maladies contagieuses ou la vermine. Dans cette infirmerie, une infirmière du nom de Schubert, était en charge de tout. Elle se vantait elle-même devant les témoins d'avoir envoyé dans l'autre monde, plus de 2000 Allemands et disait qu'elle méritait certainement la citoyenneté tchèque pour son travail. Il semble qu'elle fut tchèque de naissance, mais avait marié un Allemand. Elle avait de nombreux parents tchèques à qui elle envoyait les bijoux et articles de valeur qu'elle avait pris aux malheureux patients allemands ou aux mourants. [...] Un témoin principal des conditions de l'infirmerie décrite plus haut, est M<sup>me</sup> Engelberta Höllriegel de Brünn, femme d'un ingénieur, qui confirma que le 12 juin 1945, outre ces 60 à 70 morts quotidiennes, 56 patients étaient morts à l'infirmerie avant midi. Elle appela le 12 juin, «notre jour noir». M<sup>me</sup> Höllriegel prêtait son aide à l'infirmerie sans être infirmière qualifiée. Son mari de même que son fils avaient été assassinés dans le notoire Kaunitz College.

[...]

«[...] Il fut [...] décidé que le 18 juin, les malades et les mères avec enfants [...] devaient être emmenés dans des charrettes, pendant que les autres qui pouvaient encore travailler étaient gardés dans le camp pour une autre journée. Ce transport de patients fut conduit à la frontière autrichienne, dans le soi-disant *no-man's-land*. En arrivant là, on laissa les malheureux dans les bois, dans la région de crue du fleuve Thaya, et abandonnés aux essaims de moustiques. Personne ne connaissait leur présence là ; et presque la totalité d'entre eux moururent de faim et ne furent trouvés que lorsque leurs cadavres étaient déjà gonflés et mangés par les moustiques. On dit que

ces incidents ont été filmés et projetés dans les cinémas d'Angleterre et des États-Unis. En tout cas, le gérant de la propriété de Neuhof près de Grafendorf, un certain Antonin Safar, me parla de cela plusieurs mois après. Son rapport culmina dans l'exclamation ; « Ces porcs autrichiens ont fait un beau bordel pour nous ! » [...]

[...] (1) »



[http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/menekules\\_sudetenland\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/menekules_sudetenland_en)

### **La longue marche des expulsés de Brunn**



**Une mère et ses enfants...**

À propos justement de films réalisés sur ces incidents et évoqués plus haut par cette infirmière de la Croix-Rouge, no-

1. <http://wintersonnenwende.com/scriptorium/english/archives/whitebook/desgo6.html>

tons que le site dont est tirée la photo de cette mère déportée avec ses petits (ci-dessus), mentionne un article de Jan Puhl du journal allemand *Der Spiegel* du 2 juin 2010 révélant «la récupération d'un film récemment découvert et caché depuis des lustres». Les événements dans le film se produisirent le 10 mai 1945 à Prague. Voici un extrait traduit de l'article :

*«Pendant des décennies, les images se trouvaient oubliées dans une boîte en alu — presque 7' de film noir et blanc original, tourné avec une caméra 8mm le 10 mai 1945, dans le district de Borislavka de Prague lors de l'époque embrouillée de la reddition allemande.*

*L'homme qui tourna le film était Jiri Chmelnicek, un ingénieur civil et cinéaste amateur qui vivait dans le district de Borislavka et voulait documenter la libération de la ville de la brutale occupation nazie. [...] Le film de Chmelnicek montre comment des Allemands furent rassemblés dans un cinéma voisin, également appelé le Borislavka. La caméra fait alors un panoramique sur le côté de la rue où 40 hommes et au moins une femme se tiennent le dos à l'objectif. On peut voir à l'arrière-plan une prairie. Des coups retentissent et, les unes après les autres, chaque personne dans l'alignement s'effondre et tombe en avant sur un talus bas. Les blessés gisant au sol demandent miséricorde.*

*Un camion de l'Armée Rouge arrive, ses pneus écrasant aussi bien morts que blessés. On peut voir plus tard, des Allemands, forcés de creuser une fosse commune dans la prairie<sup>(1)</sup>».*

Signalons que le site susnommé présente quelques courtes séquences du film passées en boucle. Nous pouvons par contre voir une scène de 2'13 sur le site de Youtube intitulée «*Czechs execute German civilians in June 1945. Ethnic cleansing by Beneš and his henchmen*» (Les Tchèques exécutent des civils allemands en juin 1945. Épuration ethnique par Beneš et ses acolytes) où l'on peut très bien voir le passage du camion écrasant les malheureux ainsi que d'autres se faire tabasser. Le site d'hébergement de vidéos propose aussi d'autres documents sur les crimes contre les Allemands à la fin du conflit.

1.  <http://historyimages.blogspot.fr/2012/02/brno-death-march-germans-brutalised-and.html#>


Terminons ici en signalant que le site de *Wikipedia* mentionne un certain Bedrich Pokorny, agent communiste et officier des services secrets tchèque, comme étant celui ayant organisé non seulement le Massacre d'Aussig le 31 juillet 1945 mais aussi l'événement de Brunn (Brno). Mais Marie Ranzenhoferova, une survivante de la Marche de la Mort de Brno, s'était ainsi exprimée sur Radio Prague à propos du président Beneš, dont le discours du 12 mai 1945 donné à Brno, aurait été, pour certains historiens, le point de déclenchement de cette Marche de la Mort : « *Le président Beneš étudia la diplomatie à la Sorbonne à Paris mais, soit il n'avait pas grand-chose d'un diplomate, soit il était autrement un sadique. Il a dû réaliser ce que son discours, et par la suite ses décrets, provoqueraient. [...] Je pense que tout le mal vint de ses politiques*<sup>(1)</sup>, *c'est plus fort que moi. Qu'est-ce qui devrait être fait ? Abolissez les décrets Beneš*<sup>(2)</sup> ».

Aux fins de dresser le bilan au sujet de cet holocauste pour le moins méconnu et même totalement inconnu (et pour cause !) pour la plupart, c'est à celui qui fut un de nos guides principaux dans ce chapitre que nous allons laisser la parole ; voici les propos du Dr App (p. 48 de la traduction de son livre) en citant à nouveau l'ouvrage de Kurt Glaser (pp. 131-133) :

« À partir des accords de Potsdam et jusqu'à la fin de l'holocauste, environ un an plus tard, les expulsions se déroulèrent de façon plus organisée, et souvent par le chemin de fer, mais les expulsés étaient tellement entassés dans les trains et les wagons à bestiaux que beaucoup périrent pendant le trajet. Au cours de la vague d'expulsions autorisée par Potsdam, quelque 1183000 hommes furent conduits en zone américaine ; environ 750000 en zone soviétique ; environ 400000 on ignore où, et 238000 furent massacrés, affamés ou frappés à mort. »

App termine en citant un bilan succinct du génocide dressé par un auteur tchèque du nom de Vladimir Stedry, dans un article intitulé *Vague de terreur en Tchécoslovaquie* et tiré du *Sudeten Bulletin* de juin 1965 :

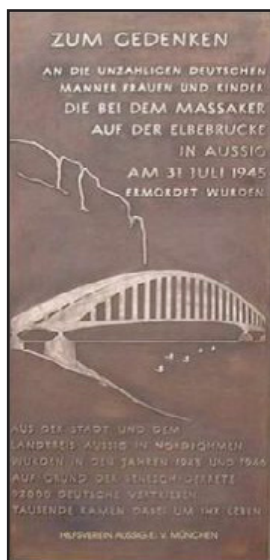
1. Nous soulignons.

2.  <http://radio.cz/en/section/czechstoday/marie-ranzenhoferova-a-survivor-of-the-1945-brno-death-march#>



«En mai 1945, il y avait 3295000 Allemands des Sudètes ; par la suite on dénombra 3045000 survivants, nous constatons donc que 241000 Allemands de Bohême, Moravie et Silésie<sup>(1)</sup> perdirent la vie au cours des expulsions.» (273000 selon d'autres sources)

### Plaques commémoratives de deux tragédies de cet holocauste

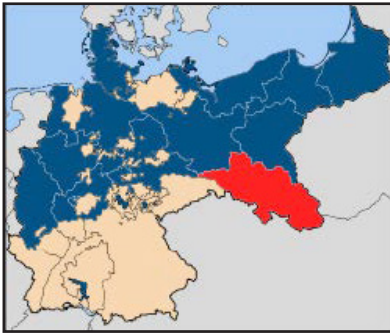


Aussig



Brno

1. NDLA – La Silésie tchèque.



Position au sein  
du Royaume de Prusse (1871)

Découpage en 3 zones

La Silésie est répartie  
aujourd'hui entre :

- La Pologne avec 4 voïvo-  
dies, celles d'Opole (Opole),  
de Silésie (Katowice), de  
Basse-Silésie (Wrocław) et  
de Lubusz (Zielona Góra) ;
- la République tchèque avec la région de Moravie-Silésie  
(Ostrava) et
- l'Allemagne avec l'ancien arrondissement de Haute-Lusace  
basse-silésoenne et la ville de Görlitz dans l'actuel arrondis-  
sement de Görlitz.



---

## CHAPITRE IX

### Les Allemands du territoire central et oriental

#### A

#### PROVINCE DE SILÉSIE



La Silésie est une région d'Europe centrale (plus grande que le Danemark), longeant tout le nord-est de la Bohême-Moravie, aujourd'hui située majoritairement en Pologne (sud-ouest du pays), avec une partie en République tchèque et une plus petite en Allemagne. La Silésie, peut-on dire, était divisée en trois zones (voir ci-dessous), respectivement du sud au nord, la Haute-Silésie (ville principale Oppeln — Opole aujourd'hui), la Moyenne-Silésie (ville principale Breslau — Wrocław aujourd'hui) et la Basse-Silésie (ville principale Liegnitz — Legnica aujourd'hui). Mais on découpe plus généralement la Silésie en deux parties, la Haute Silésie proprement dite, et la Basse-Silésie, cette dernière regroupant la « Moyenne Silésie » et la Basse-Silésie proprement dite.

La Silésie est donc répartie aujourd'hui entre :

- la Pologne avec 4 voïvodies, celles d'Opole (Opole), de Silésie (Katowice), de Basse-Silésie (Wrocław) et de Lubusz (Zielona Gora) ;

- la République tchèque avec la région de Moravie-Silésie (Ostrava) et
- l'Allemagne avec l'ancien arrondissement de Haute-Lusace basse-silésienne et la ville de Görlitz dans l'actuel arrondissement de Görlitz.

La région faisait alors encore partie de l'Allemagne à la fin de la Seconde Guerre mondiale avant son partage ultérieur entre les Alliés (voir carte de 1937 au début du chapitre VIII).

Quand la guerre prit fin en 1945, toute la Silésie passa quasiment sous administration polonaise. La Neisse à Lausitz forma la nouvelle frontière et, seule une toute petite extrémité pointue de la Silésie autour de Hoyerswerda demeura territoire allemand (la petite pointe ouest en jaune carte début chapitre IX).

C'est seulement le 20 janvier 1945, donc très tard, que l'ordre d'évacuer la Silésie fut donné. L'Armée rouge avançait à un tel rythme qu'une fuite ordonnée était impossible. Comme si cela ne suffisait pas, les routes enneigées et glacées ainsi que des températures sibériennes extrêmes rendaient cette fuite difficile. Le périple des Allemands de Silésie devant fuir leur patrie était d'autant plus insensé qu'ils durent affronter l'enfer quelle que soit la direction qu'ils décidaient de prendre. En effet, un site anglophone des plus remarquables et consacré exclusivement à la *«Tragédie allemande du destin»*, nous explique que «la route en train à l'ouest de Breslau était bloquée par l'avance soviétique aussi loin que l'Oder. Quasiment la seule voie ouverte était au sud, au-dessus des montagnes géantes du Glazer Bergland ou à-travers Ratibor vers la Bohême-Moravie.

Les Silésiens en fuite subirent plusieurs niveaux d'enfer. Si la marche n'était pas écrasée par les troupes d'assaut russes et qu'ils parvenaient jusqu'en Bohême-Moravie, ils tombaient en chancelant sur les groupes de Tchèques en maraude.

Les gens qui fuyaient en direction de Dresde tombaient dans le four infernal des attaques de bombes alliées.

Les habitants de Breslau qui n'avaient pas réussi à quitter la ville moururent par milliers sous le déluge des obus soviétiques, dans la chaleur du feu et des lance-flammes ou par la violence des soldats russes. La ville fut capturée le 6 mai 1945.

À cause du gel, de la famine par épuisement, des hostilités et de l'agression des soldats soviétiques, tout en étant en fuite et lors de l'expulsion qui suivit, plus de 400 000 personnes perdirent la vie (435 000 exactement selon ce site).

Environ 3 millions de Silésiens furent chassés de leur domicile. »



Reproduction d'un ordre d'expulsion de Bad Salzbrunn du gouvernement polonais.

<sup>137</sup> <http://nemet-sorstragedia.lorincz-veger.hu/nemet-sorstragedia-en/menekules-schlesien-en.html>

Texte traduit de la section photos du livre de H. Nawratil :

## COMMANDEMENT

à la population allemande de la ville de Bad Salzbrunn,  
quartier de Sandberg inclus.

### Sur ordre du gouvernement polonais :

1. Le 14 juillet 1945, un transfert de la population allemande sera effectué entre 6 et 9 heures.
2. La population allemande sera installée à l'ouest du fleuve Neisse.
3. Chaque Allemand est autorisé à emporter un bagage maximum de 20 kg.

4. Les transports (voiture, chevaux, bœufs, vaches, etc.) sont interdits.

5. Le cheptel vif et mort intact reste propriété du Gouvernement polonais.

6. Le délai pour le transfert s'achève le 14 juillet à 10 heures.

7. La non-exécution du présent commandement sera sanctionnée avec la dernière rigueur, y compris par l'usage des armes.

8. Il sera également fait usage des armes pour prévenir le sabotage et le pillage.

9. Le rassemblement aura lieu sur la route Bhf. Bad Salzbrunn-Adelsbacher Weg par colonne de marche de 4 personnes. Tête de la colonne : 20 mètres avant la commune d'Adelsbach.

10. Les Allemands détenteurs d'un certificat de non-évacuation et leur famille ne doivent pas quitter leur logement entre 5 et 14 heures.

11. Toutes les habitations doivent être laissées ouvertes, les clefs des appartements et des maisons tournées vers l'extérieur.

Bad Salzbrunn, 14 juillet 1945, 6 heures. Le commandant du secteur

(.) Zinkowski

Lieutenant



Deux photographies tirées du site en question, relatives à cette autre expulsion.

Tout comme la Bohême-Moravie voisine, la Silésie donc, ne fut nullement épargnée en termes d'horreurs et autres actes de sadisme. Le docteur en théologie Johannes



Kaps, avait rédigé à ce titre, en 1954, un ouvrage, *Martyrium und Heldentum Ostdeutscher Frauen. Ein Ausschnitt aus der Schlesischen Passion 1945/46*, Munich : Christ Unterwegs (traduit par les éditions Akribia sous le titre *Martyre et Héroïsme des femmes allemandes de l'Allemagne orientale — Récit succinct des souffrances de la Silésie en 1945-1946*, Saint-Genis-Laval, 2005). Ce travail s'est efforcé de collecter pour ainsi dire les actes de barbarisme et autres atrocités perpétrés à l'encontre du peuple allemand et plus particulièrement des femmes lors de cet autre exode massif. Les récits de témoins oculaires y figurent alors par ordre alphabétique selon les lieux (incluant villes et cantons). L'auteur puisa pour ce faire ses informations à partir de sources non publiées rapportant les événements de cette autre arène de martyrs que fut la Silésie à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, documents comprenant 6 volumes et intitulés *Beiträge zur Geschichte der Erzdiözese Breslau in den Schicksalsjahren 1945 bis 1951*. Comme le fait remarquer l'auteur, ces documents ne donnent qu'un faible aperçu de ce qui se passa en réalité mais aussi que les viols notamment n'étaient pas commis de manière égale ; ainsi, nous dit-il, « il y a des endroits, par exemple tous ceux qui ont été occupés après la capitulation et où la plupart de la population était demeurée, où il y a eu plus d'ordre et où à peine 5 à 10 % des femmes ont été violées. Mais par contre, il y avait des endroits où à peine 10% sont restées intactes<sup>(1)</sup>. »

Font suite maintenant quelques témoignages choisis parmi ceux du livre de Johannes Kaps :

— Bergstadt (aujourd'hui Leznica), canton de Gross-Strehlitz, Haute-Silésie.

Récit individuel en date du 23 février 1951 :

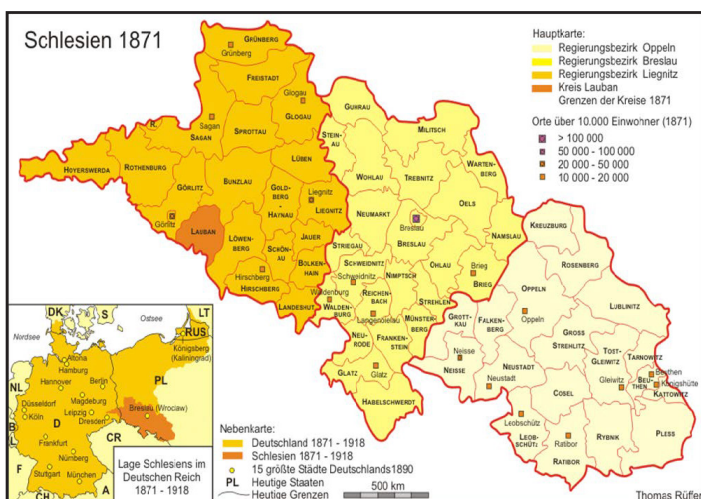
« M<sup>me</sup> Hildegard Domina, née Rudzki le 28 mars 1912 à Bergstadt, était infirmière dans la clinique de la ville. Quand le front russe s'approcha, une grande partie des infirmières s'en alla et le destin des malades fut confié aux soins des infirmiers de Bergstadt. Lorsque les Russes pénétrèrent dans la ville le 20 janvier 1945, les souffrances commencèrent pour les femmes et les

1. Johannes Kaps, *Martyre et héroïsme des femmes de l'Allemagne orientale*. Récit succinct des souffrances de la Silésie en 1945-1946, Éditions Akribia, St-Genis-Laval, 2005, p. 23



jeunes filles. Comme la maison de Hildegarde Domina était située sur la grand-route, elle préféra rejoindre des grands-parents qui avaient un appartement un peu plus à l'écart. Cependant, le 27 janvier 1945, six Russes occupèrent la maison et enlevèrent aux femmes tout ce qu'elles possédaient. Puis, ils forcèrent Hildegarde à entrer dans une chambre où ils lui enlevèrent ses sous-vêtements et la violèrent. Quand elle sortit tout épuisée et criant de douleur, ils prirent sa cousine Hertha Meinusch, née D. le 18 janvier 1930, à Bergstadt, et agirent avec elle pareillement. Quand celle-ci sortit de la chambre et se jeta dans les bras de sa mère, les Russes les exécutèrent les unes après les autres. [...] M<sup>me</sup> Starkula qui se trouvait dans la même pièce, vit cela et mourut d'une crise cardiaque. Quand la fille de M<sup>me</sup> Starkula, Adélaïde, accourut, elle trouva les trois corps par terre, saignant par la bouche, et sa mère morte. Aussitôt, elle avertit le mari de M<sup>me</sup> Meinusch, Joseph Meinusch. Celui-ci mit les corps dans des cercueils et creusa lui-même la fosse pour les enterrer.

Quelques jours plus tard, les Russes vinrent encore chercher Joseph M., grand mutilé de 14-18 et le déportèrent à la mer d'Azov. Quelques témoins de Bergstadt ont déclaré que lui aussi était mort là-bas. [...] <sup>(1)</sup> »



Aux fins de repérage géographique concernant les témoignages, nous reproduisons une carte de la division administrative, celle des cantons de Silésie (datant de 1871).

1. *ibid.* pp. 36-37

— Bielitz (aujourd'hui Bielsko), canton de Falkenberg, HS.

Rapport tiré des *Beiträge*, vol. v, p. 239 :

*«Au crépuscule, nous apprîmes à connaître ces Russes dans toute leur brutalité, qu'on peut qualifier de bestiale. Ils ne reculaient ni devant les femmes âgées, ni devant les petites filles de 12 ans. La nuit nous parut interminable, tellement les jeunes filles et les femmes criaient et gémissaient. À peine capables de marcher, on les entraînait de nouveau au dehors pour les violer [...]»*



**Breslau (Wrocław) dans les années 1930, Schweidnitzerstrasse**

— Breslau (aujourd'hui Wrocław), BS.

Souvenirs d'une religieuse à Breslau, document tiré des *Beiträge*, vol. iv, p. 322 :

«Lundi 7 mai 1945.

Capitulation. — L'entrée des Russes. — Nous ne nous doutions pas que, dans la même nuit, des choses plus terribles que les bombes et les obus nous menaçaient. Après l'appel, «Liberté de pillage». Plusieurs fois, quelques Russes entrèrent chez nous, nous demandant à manger, etc. ; déjà, dans l'après-midi, ils cherchèrent à s'emparer de quelques jeunes filles, mais elles arrivèrent à s'enfuir. Avec angoisse, nous attendions le soir. Quelques femmes du voisinage vinrent se réfugier près de nous. Il était 11h du soir. Soudain, des coups de pied enfoncèrent notre porte et une vingtaine de Russes entrèrent. Ils

commencèrent par piller et chargèrent sur un camion tous les produits alimentaires ainsi que les valises qui contenaient la pharmacie en cas d'attaque aérienne et toutes les choses qu'ils purent attraper, après quoi ils cherchèrent les jeunes filles qui s'étaient cachées entre-temps. Avec leurs lanternes de poche, ils cherchaient dans les lits qui se trouvaient dans la cave. Un civil me tira par les poignets jusqu'à la porte du sous-sol où j'essayai de lui résister. Il voulut m'attirer par le voile de mon habit, mais il n'attrapa que mon foulard et, ainsi, j'arrivai à m'enfuir dans le noir. Malheureusement, il saisit une jeune fille qui ne s'était pas enfuie pour me protéger et six hommes l'assaillirent. De toute ma vie, je n'oublierai pas ce fait accompli pour moi. Il était une heure de la nuit quand les démons quittèrent la maison. Vers le matin, d'autres hordes arrivèrent, mais ils nous laissèrent tranquilles, n'exigeant que les radios, les montres, etc. Nous leur donnions volontiers tout, pourvu qu'ils nous laissent en paix. Le cœur serré, nous attendions le soir. Nous disions ensemble le chapelet et d'autres prières pour obtenir la protection durant la nuit. Dans les environs, nous entendions les cris de femmes et de jeunes filles en détresse appeler au secours et ces cris étaient pour nous le signal de nous mettre à l'abri.

[...] ».

— Breslau.

Récit individuel du 4 janvier–19 mars 1953 :

« Mlle Elizabeth Ackermann, infirmière de profession, fut trouvée morte près du pont Günther à Zimpel. Son bras gauche était désarticulé. Elle avait plusieurs blessures par coups de couteau au corps et aux jambes. Sa mère l'a fait examiner par un médecin ; elle n'avait pas été violée. Voilà en peu de mots les faits : Mlle Ackermann soignait depuis six semaines M. le curé Kausch de Margareth près de Breslau [...] souffrant de typhus. Le 10 décembre 1945 (le 8 décembre, elle était partie chez elle en bicyclette), elle voulut retourner à Margareth pour chercher quelques objets qu'elle avait oubliés ; c'est alors qu'un Polonais essaya de la violer près du pont Günther. Les parents furent avertis seulement deux jours après. Ils la ramenèrent chez eux sur une luge.

[...]

Un autre cas : Mlle Lucie Mildner n'avait aucune blessure visible. Mais elle lutta durant plus d'une demi-heure avec deux Russes qui l'abandonnèrent ensuite. Elle mourut peu de temps après de dépression psychique.

Mlle Rossdeutscher appartenait à notre paroisse de St-Clément-Hofbauer à Breslau. Après la capitulation, fin mai 1945, elle voulut rejoindre sa mère à Opperau et fut attaquée en route par les Russes. Ils lui fendirent le ventre. Sa mère, qui était allée à sa rencontre, la trouva rue Roon. Elle est morte dans les bras de celle-ci et ses dernières paroles furent : « *N'est-ce-pas, Maman, j'irai bien au ciel puisque je n'ai pas péché* »<sup>(1)</sup>. »

— Drossen (aujourd'hui Osno Lubuskie), canton de Westernberg/Neumarkt.

Témoignage tiré des *Beiträge*, vol. II, p. 271 :

« [...] Ce qui était le plus terrible, c'était les nombreux viols de femmes et de jeunes filles. Même les petites filles de 12 ans furent profanées par les Russes, comme je le sais par Mme L..., témoin oculaire. Des femmes qui ont enduré ces viols, beaucoup sont mortes, par exemple Mme Gabel, 74 ans, Mlle Wolf, 80 ans ; Mme Rauhut mourut des suites de ces actes en avril 1945 à Zielenzig [...] ».

— Grüben (Grabin), canton de Falkenberg, HS.

Document tiré des *Beiträge*, vol. v, p. 207 :

« [...] *Les femmes, jeunes filles et vieillards du village de Grüben près de Falkenberg subirent un sort vraiment cruel. Ils furent rassemblés un jour par la milice polonaise et furent roués de coups sur des camions les transportant à Lamsdorf. Là, ils durent rouvrir une fosse commune et nettoyer les cadavres avec leurs propres mains. C'était l'été, la puanteur était à peine supportable, sans compter la vue de cette décomposition qui déjà, seule, suscitait de l'horreur. Lorsque les corps furent dégagés, les femmes et les jeunes filles furent forcées de se coucher dessus, la figure contre les cadavres gluants et puants. Les milices polonaises poussaient alors avec leurs crosses la figure de leurs victimes dans cette décomposition infernale. Des morceaux de*

1. *ibid.* pp. 45-46

*pourriture leur entraient dans la bouche et le nez. 64 femmes et jeunes filles moururent ainsi des suites de cet « héroïque exploit » polonais. On leur refusa la sépulture au cimetière. On les enterra les unes à côté des autres dans un champ. Malgré les menaces répétées de Polonais, le curé bénit les tombes et destina ce champ à devenir un nouveau cimetière ».*

— Grüssau (Krzeszow), canton de Landeshut, BS.

Récit individuel du 18 novembre 1950 :

« [...] »

*À côté de cela, la chasse aux femmes ! Sous prétexte de contrôle, Russes et Polonais atteignirent leur but. Neu-Jauernik est situé sur la grande route Schweidnitz-Striegau. La route a vu des catastrophes atroces de la destinée humaine, à commencer par les misères des caravanes de chariots, en janvier-février, jusqu'aux transports des déportés, sans compter les mouvements militaires ni les souffrances des exilés en 1945-46 et plus tard encore.*

[...]

*N.B. — Mme B., âgée de près de 80 ans, eut un œil arraché par le maire polonais qui la rouait de coups. Elle mourut quelques jours plus tard. — Mme Sch., 74 ans, fut violée par un Russe de 19 ans. — B., 18 ans, fut violée et contaminée par les Russes. Des mères et des tantes se sacrifièrent pour protéger des petites filles de 8 à 15 ans. Mme D. fut trois fois emprisonnée, mise nue par les miliciens et frappée avec une matraque, jusqu'à ce que son corps soit bleu et vert. Qui comptera tous les coups et les vexations subis pendant les interrogatoires de la milice ? Mme B... eut le crâne enfoncé par des soldats polonais et en mourut, etc. Qui comptera les hommes et les prêtres assassinés et torturés à mort ? [...] <sup>(1)</sup> »*

— Hennersdorf (Osiek), canton d'Ohlau (Olawa), BS.

Témoignage extrait des *Beiträge*, vol. I, p. 101 :

*« Le 2 février 1945, Elisabeth Thomas, fille du fermier Aloïs Thomas de Hennersdorf, Kreis (canton) Ohlau, fut enlevée par les Russes de la maison de ses parents et violée dans la grange du fermier Wuttke. Après l'avoir liée à un poteau, ils lui cou-*

---

1. *ibid.* pp. 59-60

pèrent les mains et les pieds avec une hache. Ses cris d'agonie s'entendirent au loin. Elle fut retrouvée le lendemain, à moitié calcinée, après que les Russes eurent incendié la grange. Les membres coupés ne furent retrouvés qu'un jour plus tard et mis dans le cercueil d'August Stehr le 5 février 1945. J'ai personnellement béni la tombe».

— Lamsdorf (Lambinowice), canton de Falkenberg, HS.  
Récit d'un médecin extrait des *Beiträge*, vol. v. pp. 165 *sqq.* :

«[...] Un jour, les latrines des femmes étaient bondées, quand une sentinelle dirigea le tir de sa mitraillette sur cet endroit. Toutes les femmes furent gravement blessées, soit au ventre, soit à la poitrine. Elles furent emmenées baignant dans leur sang à l'infirmerie où l'infirmier Hubert W. et Sœur Lucie voulurent leur donner des soins. Mais on les en empêcha et les blessées graves furent enterrées dans une fosse commune pour faire disparaître toutes traces du crime, sauf une qui mourut de faim plus tard.

Il n'était pas rare que des femmes et des mères de famille nombreuse soient battues et que même les femmes gravement malades soient violées. Le 2 septembre 1945, 100 femmes rentrèrent un soir de leur travail commandé au camp, trempées par une pluie battante. Elles devaient chanter des chansons nationales-socialistes et marcher au pas jusqu'à la place d'exercice. On mettait un banc au centre et chaque femme devait s'y coucher et recevait 25 à 30 coups sur les fesses avec un gros bâton. Après cela, la chair leur pendait littéralement et les muscles étaient abîmés. Après protestation, elles furent emmenées à l'infirmerie, mais le commandant refusa le matériel pour les pansements et c'est ainsi qu'elles furent couchées sur des sacs de paille sale, gémissant de douleur, tandis que les mouches dévoraient leurs plaies remplies de pus. Après un vrai martyre, la mort les libéra...

Les viols atteignirent leur point culminant par l'ordre du commandant Gimborski<sup>(1)</sup> qui travaillait en collaboration avec Fuhrmann. Au début d'octobre, toutes les femmes et jeunes

1. NDLA – L'infâme sadique Ceslaw Gimborski ou Geborski, qui, avant de devenir le commandant du camp d'internement et de transfert de Lamsdorf en juillet 45, avait servi jusqu'en mars 45 au camp de travail de Zgoda dont on reparlera à la section suivante.



*filles de 15 à 40 ans durent être examinées par moi pour dépister les maladies vénériennes. Cet ordre était déjà insensé, puisque je n'avais aucun instrument pour cela. Sous les ricanements des sentinelles rassemblées, les femmes et les jeunes filles devaient se déshabiller en présence de cette soldatesque complètement ivre. Je protestai et refusai de continuer, si bien qu'on me menaça du pistolet. À ce moment, j'eus une crise cardiaque et fus emporté par un infirmier, tandis qu'une partie des femmes s'enfuit. Cependant, les autres furent brutalement violées et se sauvèrent plus tard dans ma chambre, complètement brisées, les habits déchirés. Le lendemain on me permit, sans la présence des sentinelles, de faire un semblant d'examen, seulement pour satisfaire l'ordre.*

*Pendant que j'étais malade, des sentinelles bestiales profitèrent de chaque occasion pour violer la nuit nos infirmières et tourmenter nos malades. Ces incidents et ces crimes contre l'humanité, surtout contre les malades, s'accomplirent sous le signe de la Croix-Rouge de Genève, qui était marquée en couleur rouge vif<sup>(1)</sup> sur les baraquements des malades avec l'inscription : «Zcerwony Krczyz Polska» et en souscription en langue polonaise : «Cette institution a apporté et apportera encore du secours à des millions d'hommes en Pologne...»*

*Du matin au soir, recevant des coups terribles, nos hommes et nos femmes devaient déterrer, avec leurs mains, les cadavres décomposés<sup>(2)</sup>, ce qui donna lieu à des bestialités inimaginables. Des femmes devaient embrasser ces cadavres et furent mises d'une manière honteuse en contact avec eux.*

*Les Polonais se rendirent coupables d'une façon diabolique envers les femmes et les jeunes filles. Tous les moyens de les déshonorer étaient bons. Ainsi, ils leur défendaient de porter des culottes et des jeunes gens les contrôlaient de la manière la plus infâme. Gare à celle qui enfrenait l'ordre ; ils la forçaient à manger des excréments humains (Mme P.), à boire de l'urine et à lécher du sang des fusillées par terre ou sur leurs plaies (Mlle Maria Sch. de Lamsdorf, morte au camp). Des viols furent également accomplis dans des infirmeries installées plus tard,*

1. NDLA – Comme les baies du houx.

2. On peut donc s'apercevoir que ces cas de nécrophilie forcée n'étaient pas isolés.



*même sur des malades graves et même des femmes et des jeunes filles mourantes [...] ».*



 <http://www.trasksdad.com/Don%20Hall/lamsdorf.htm>

### **Baraquements du Stalag XIII B de Lamsdorf**

— Leobschütz (Glubczyce), HS.

Document tiré des *Beiträge*, vol. IV, p. 436 *sqq.* :

« [...] »

*Les Russes devinrent plus impertinents, c'étaient des hordes mongoles, comme nous l'apprîmes plus tard, les pires, quelques-uns avaient des figures sataniques. Alors le martyr commença [...] ».*

— Liegnitz (Legnica), BS.

Témoignage extrait des *Beiträge*, vol. II, p. 500 :

*«Dimanche, le 11 février 1945. Quelques isolés de Liegnitz reviennent de la ville et apportent les premières nouvelles de la terreur, particulièrement des viols de personnes féminines qui prennent de grandes proportions. Ils parlent entre autres d'une jeune fille, la sœur du secrétaire du presbytère, qui fut fusillée en essayant de résister. Cependant son cadavre fut encore violé, comme nous l'ont rapporté les religieuses survivantes. Les Russes, ainsi le raconta plus tard le curé de Bärsdorf-Trach, satisfirent leurs désirs impétueux avec des mannequins de vitrine. Moi-même j'ai parlé avec deux femmes de 85 ans dignes de foi qui prétendaient avoir été violées. Les jeunes filles étaient du gibier traqué, souvent elles couchaient des journées entières dans la neige et le froid sur les toits des maisons, pour ne pas tomber entre les mains de ces sauvages. Une partie trouva un abri au presbytère, qui offrait avec ses coins et recoins de bonnes possibilités de se cacher, d'autres allèrent chez les petites sœurs des pauvres, au marché aux pierres à cent mètres de chez nous ».*

— Liegnitz.

Récit individuel de juillet 1951<sup>(1)</sup> :

« [...] »

Mais qui s'incline devant les survivantes de l'Allemagne orientale, victimes déshonorées, torturées, malades et infirmes pour toujours ? Qui vénère la femme qui a porté jusqu'au bout le fruit de ces heures douloureuses et qui a mis au monde un enfant dont elle ne voulait pas ? Qui connaît le supplice d'une mère déshonorée d'innombrables fois devant ses enfants, qui a perdu leur amour et leur confiance ? Qui connaît le raidissement et la mort de tous les sentiments dans l'âme de ces femmes et jeunes filles qui ont été violées 40 à 60 fois par les Russes en une seule nuit et qui doivent malgré tout continuer à vivre ? Qui comprendra la gravité de ce qui fut fait à nos petites filles, nos toutes petites de 4 à 14 ans ? La plupart vivent encore. Finalement il n'y a pas de mots pour exprimer la souffrance de la femme allemande de l'Est<sup>(2)</sup> ».

— Neisse (Nysa), HS.

Document tiré des *Beiträge*, vol. I, p. 345 *sqq.* :

*« Fin mars 1945, la forteresse tomba aux mains des Russes. Il s'y trouvait, en dehors de 2000 civils, encore un bon nombre de prêtres et de religieuses qui n'avaient pas voulu quitter la ville pour soigner les vieillards et les malades restés sur place. L'entrée de l'armée russe fut tragique. Dans la paroisse de St-Dominique seulement, 15 religieuses furent assassinées après avoir été violées. Dans un asile de religieuses âgées se trouvaient 120 sœurs entre 60 et 90 ans. Sauf quelques exceptions, celles-ci aussi furent toutes violées. Actuellement, il n'y a plus que 50 survivantes. Les autres sont mortes à cause de l'évacuation ordonnée par les Russes, des angoisses et des fatigues. »*

*Les religieuses et prêtres maintenus dans la ville devaient aider à déblayer les décombres, à enlever les cadavres et à chercher dans les maisons les objets précieux avec le commando de pillage.*

1. Qui rapportait l'assassinat de la ravissante institutrice de Liegnitz Elizabeth J. et la tragédie d'autres Allemandes de l'Est — nous soulignons)

2. Johannes Kaps, *op. cit.*, pp. 97-98

*Deux religieuses qui étaient allées dans un village voisin furent assassinées en plein jour. Nous les avons trouvées le soir dans la Neisse. Elles étaient cramponnées l'une à l'autre, entre elles un fusil russe. Les plaintes furent repoussées avec un haussement d'épaules ».*

Après ces quelques cas relevés dans l'ouvrage de Kaps, nous allons revenir sur ce tristement célèbre camp de Lamsdorf avec un extrait de l'article qu'un lecteur du nom de Randall Bloggs avait envoyé au site [france.eternelle.over-blog.com](http://france.eternelle.over-blog.com), article intitulé *Les enfants martyrs de Lamsdorf* :

*« [...] Alors je vais parler des proscrits d'entre les proscrits. Des martyrs d'entre les martyrs. Ceux dont toute une frange de catholiques dits de « tradition » ne parleront jamais par maurrassisme attardé. [...] Je vais donc briser le tabou suprême dans nos milieux, mettre les pieds dans le plat, les points sur les i et les poings dans la gueule, et évoquer les enfants martyrs de Lamsdorf.*

*Le nauséabond Churchill, l'un des pires criminels du XX<sup>e</sup> siècle, psychopathe mariné dans le whisky et fumé dans l'opium, avait promis aux Polonais à Yalta l'extermination d'un septième million de civils allemands pour « faire de la place ». Parole fut tenue et les Polonais du communisme vidèrent de leur population allemande des territoires aussi polonais que la Cossovie (que d'aucuns appellent Kosovo) est albanaise. Lamsdorf était un camp de la mort<sup>(1)</sup> dirigé par Czesław Gimborski, situé entre Oppeln et le fleuve Neisse, destiné à exterminer la population allemande catholique du canton de Falkenberg. Femmes, enfants, vieillards, raflés, parqués, liquidés. Un médecin catholique, un des rares rescapés, le Docteur Esser<sup>(2)</sup>, a témoigné devant l'Histoire.*

*On ne saura jamais combien de morts il y eut dans ce camp fermé en juin 1946. Les « exercices de nuit » faisaient chaque jour une quinzaine de morts. Ceux du matin, 10 morts. Et quand le taux d'extermination planifié n'était pas atteint, pas besoin d'appareillage compliqué. On fusillait. Le gardien Pawlik tenait à jour son quota personnel de 25 morts quotidiens. Le massacre*

---

1. NDLA – Un vrai celui-là.

2. NDLA – Très probablement l'auteur du récit reproduit plus haut.

*du 4 octobre 1945 fit 581 morts. On peut donc estimer le nombre de morts à Lamsdorf entre 20000 et 25000. Les rations alimentaires étaient de 200 à 300 calories/jour, moins d'un tiers de celle d'Auschwitz, moins de la moitié de celle du goulag<sup>(1)</sup>.*

*Il était impossible à Lamsdorf de rencontrer un bébé ou un tout jeune enfant. Ils étaient exterminés dès leur arrivée. Plus exactement, ils étaient la plupart du temps séparés de leurs parents et mouraient de faim et de manque de soins, du moins ceux que Gimborski n'avait pas tués personnellement. Plusieurs bébés furent piétinés à mort par la soldatesque polonaise sous les yeux de leurs mères (méthode reprise plus tard par les Soviétiques en Afghanistan). Nous ne nous étendrons pas sur les atrocités commises sur les adultes, les femmes, les vieillards, car le sujet est les enfants martyrs de Lamsdorf.*

*Il y avait 2 catégories d'enfants à Lamsdorf, ceux qui avaient moins de 12 ans, et ceux qui avaient dépassé cet âge fatidique. Les premiers étaient laissés à l'abandon. Pieds nus, squelettiques, ils erraient entre les baraquements, le chapelet ou le scapulaire de leurs parents morts autour du cou. Les enfants surpris à aller prier sur la tombe de leurs parents étaient abattus sur le champ. Les seconds servaient d'esclaves. Les garçons étaient systématiquement battus et les filles violées. À Lamsdorf, pas de chirurgien, pas d'orchestre, pas de piscine, de terrain de foot ou de bibliothèque. Il n'y avait que la mort. Interdiction de se laver, interdiction de se soigner, interdiction de prier, interdiction de parler allemand. La moindre infraction était passible de mort.*

*Le camp de Lamsdorf, comme le camp de Zgoda où sévit l'abject Salomon Morel, mort en toute impunité en Israël en 2007 ou le camp de Gleiwitz de la sadique Lola Potok (qui avait notamment brûlé vif un jeune Allemand de 14 ans pour le crime de porter un short scout qu'elle avait confondu avec celui des Jeunesses Hitlériennes) qui coule des jours paisibles en Australie (morte apparemment vers 1997), ferma dans des circonstances curieuses. Un beau jour, les Soviétiques inspectèrent le camp, en furent horrifiés (et pour horrifier les pères du Goulag...), et les 334 rescapés furent libérés et déplacés en future RDA. Pour Gleiwitz, un beau jour, la direction et la majo-*

---

1. NDLA – Mots soulignés par Bloggs.

*rité des gardiens désertèrent en masse et se réfugièrent à l'Ouest où on les accueillit en héros : les vaincus de 1936-38 prenaient leur revanche avec l'appui américain, entamant un 3<sup>e</sup> bras de fer se terminant par l'assassinat de Staline en 1953. Mais ceci est une autre histoire...*

*Un mot sur les dizaines de prêtres et de religieuses exterminés dans le camp, notamment le curé de Neisse dont « la noblesse et la patience défiaient les outrages et les blasphèmes de ces brutes polonaises. Sa résistance héroïque, son amour du prochain, sa bienveillance et son esprit de camaraderie exemplaire donnèrent du courage à tous les occupants du camp ». Interdit de célébrer la messe, privé de ses ornements sacerdotaux, interdit de donner l'extrême onction...*

*À Lamsdorf, un curé polonais avait pris la place de son confrère allemand. Alcoolique, collaborateur zélé du communisme, ce prêtre dévoyé [...] refusera d'administrer le moindre sacrement aux mourants allemands au motif qu'ils étaient allemands et, comme le firent tant de ses confrères en 1939, justifia les pires actes anticléricaux et blasphématoires tant que les victimes étaient des prêtres allemands. [...] <sup>(1)</sup> ».*

Randall Bloggs termine son article en mentionnant par contre, le rôle exemplaire joué par les religieuses polonaises (dont Sœur Lucie) qui avaient confié 78 enfants allemands à des familles polonaises pour éviter leur extermination, avaient aussi soigné clandestinement et fait preuve de compassion pour les femmes allemandes et ce, au péril de leur vie.

Suit maintenant le document 9 du livre de Nawratil (p. 74), constitué par le rapport du médecin du camp de Lamsdorf et tiré du livre de Heinz Esser, *Die Hölle von Lamsdorf* (L'Enfer de Lamsdorf), 5<sup>e</sup> éd., Dulmen, 1977, p. 17 :

*« Le 15 septembre 1945, 16 hommes furent attelés à une voiture et, sous une pluie de coups de bâton, durent transporter de lourdes pièces d'acier dans le village voisin. Ils étaient si faibles et si affamés qu'ils pouvaient à peine se tenir debout. En chemin, dans la forêt, on organisa de véritables exercices de tir en*

---

1. <http://france.etrernelle.over-blog.com/article-les-enfants-martyrs-de-lamsdorf-66126934.html> (site censuré par la bien-pensance - Lenculus)

les prenant pour cibles, si bien que, pris sous le feu, la moitié de ces malheureux se jetèrent dans un étang où ils se noyèrent. Les autres, au nombre desquels se trouvait Erhard Sch., qui vit toujours, réussirent à rentrer en se traînant avec difficulté. Ils étaient tout en sang. Sous le choc de L'Événement, trois d'entre eux perdirent l'usage de la parole. Un des prisonniers hurlait de douleur parce qu'il avait reçu quatre profonds coups de baïonnette dans le corps. Mais il n'avait pas le droit d'aller à l'infirmierie ni d'être soigné. Il se pendit durant la nuit près du grabat d'un codétenu. »

Kriegsgefangenen-Durchgangslager Datum 21. 6. 40

(Keine Erklärungs-, sondern Freiheitsnummer oder sonstige besondere Bezeichnung)

I am well in a german prison camp  
 Ich bin gesund — leicht verwundet — in deutsche Kriegsgefangenschaft geraten  
 und befinde mich wohl. — am quite happy —

Von hier aus werde ich in den nächsten Tagen in ein Lager gebracht werden,  
 dessen Anschrift ich Euch schreiben werde. Erst dort darf ich Post von Euch erhalten  
 und Euch wieder schreiben.

Herzliche Grüße Loving greetings

Vor- und Nachname: JAMES JOHN CAPP

Dienstgrad: RIFLEMAN

Truppenteil: Stalag VIII B K.R.G.E.F. 11336

(Nichtzutreffendes ist zu durchstreichen.)  
 Außer Namen, Dienstgrad, Truppenteil nichts hinzufügen. — Deutsche Schrift und Unterschrift.

[http://www.pegasusarchive.org/pow/S344/PicSt\\_344\\_Capp3.htm](http://www.pegasusarchive.org/pow/S344/PicSt_344_Capp3.htm)

Reproduction d'une carte postale envoyée aux siens le 21 juin 1940 par le caporal-chef James John Capp de la *Rifle Brigade* (Brigade de Fusiliers), capturé à Calais le 27 mai 1940 et interné dans le Stalag VIII B ; à remarquer tout particulièrement ce qu'il dit à ses proches : « *Je vais bien (I am Well) / dans un camp de prisonniers allemand (in a german prison Camp) / Je suis tout à fait heureux (I am quite happy) / tendres salutations (loving greetings)* ».

Inutile de dire que cela ne correspond pas tout à fait (comme on a pu s'en rendre compte plus haut) au sort des Allemands internés dans ce même camp vers la fin de la guerre et après.



À propos notamment de tous ces viols perpétrés, Heinz Nawratil revient sur ceux des Rouges ; voici ce qu'il nous dit dans son ouvrage (p. 43) :

« De tous les crimes commis par l'Armée rouge, les viols en masse furent sans doute ceux qui choquèrent le plus l'opinion du monde civilisé. » Il cite alors en guise d'exemple, les propos du général américain Frank A. Keating, extrait du livre d'Alfred M. De Zayas, *Nemesis at Potsdam. The Anglo-Americans and the Expulsion of the Germans*, Londres-Boston-Henley, 1977, à la p. 90 de la version allemande parue la même année :

*« Bien souvent, leur conduite débridée évoquait les hordes barbares de Gengis Khan. »*

Nawratil confirme bien l'impression qui se dégage des quelques cas passés en revue plus haut, en citant la documentation des Archives fédérales déjà mentionnées, p. 43 :

*« Loin d'être des cas isolés, les viols de femmes et de jeunes filles par les soldats et les officiers soviétiques furent la règle. On peut affirmer qu'ils comptent parmi les pires atteintes au droit des peuples. »*

*Ils se produisirent massivement au moment de l'occupation des territoires à l'Est du Reich ainsi que dans les régions occupées après la capitulation de la Wehrmacht [...]. Les femmes enceintes, les mineures, les pensionnaires de maisons de retraite, les infirmières des hôpitaux et les religieuses dans les couvents ne furent pas épargnées. Beaucoup de femmes durent subir des viols à la chaîne, des suites desquels elles moururent parfois. Certaines femmes furent également assassinées après avoir été violées et leur corps sadiquement mutilé. De nombreuses femmes furent atteintes de maladies vénériennes. Beaucoup se suicidèrent pour échapper aux viols en série.*

*Le commandement soviétique ne prit aucune mesure contre les viols, du moins dans les premiers temps de l'occupation. Mais par la suite également les plaintes de la population n'eurent que peu de résultats ».*

L'ampleur inimaginable des crimes sexuels fut même rapportée par des prisonniers de guerre anglais, une fois rapatriés dans la zone d'occupation britannique :

*« Dans la région entourant notre camp d'internement, qui comprenait les villes de Schlawe, Lauenbourg, Buckow et*



*beaucoup de villages d'une certaine importance, au cours des semaines qui suivirent leur occupation du territoire, les soldats rouges violèrent toutes les femmes et les jeunes filles entre 12 et 60 ans. Cela peut paraître exagéré mais c'est la vérité. Les seules qui y échappèrent furent les jeunes filles qui parvinrent à se cacher dans les forêts ou qui eurent la présence d'esprit de simuler une maladie, le typhus, la diphtérie ou quelque autre mal contagieux. »*

Nawratil cite encore le témoignage d'un certain Zahn, propagandiste de langue allemande et militant au sein du Comité national Allemagne libre, d'inspiration soviétique, qui assista à ces scènes ; le passage est tiré du livre de Jürgen Thorwald (voir couverture page 294), p. 89 *sqq.* :

*« À Schiedlow, au sud-ouest d'Oppeln, j'aperçus vingt soldats de l'Armée rouge qui faisaient la queue devant le cadavre d'une femme qui avait largement passé la soixantaine. Elle avait déjà succombé aux viols. Ils exultaient et poussaient de grands cris en attendant de satisfaire leurs instincts bestiaux sur ce corps déjà sans vie. C'est la scène la plus terrible à laquelle j'aie assisté<sup>(1)</sup>. »*

Selon encore deux autres sources citées par notre avocat, le livre de Helke Sander & Barbara Johr, *Befreier und Befreite*, Munich 1992, p. 58 *sqq.*, et celui du Dr Jochen Thies & Kurt von Daak, *Südwestdeutschland Stunde Null*, Düsseldorf 1979, p. 20 *sqq.*, p. 26, « d'après des estimations prudentes, au moins 2 millions de femmes auraient été violées par les soldats soviétiques dans la partie orientale de l'Allemagne. » Mais comme il le précise lui-même aux pp. 45-46, « il convient d'y ajouter les viols collectifs par les partisans de Tito, les Polonais et les troupes françaises d'occupation. Des enquêtes assez anciennes menées par l'Église indiquent des chiffres globaux de 4 à 5 millions. »

Heinz Nawratil n'oublie pas pour autant de rendre hommage aux Russes qui « s'opposèrent à cette folie », tels Lev Kopelev qui fut emprisonné pour « *humanisme petit-bourgeois, apitoiement sur l'ennemi et atteinte au moral de l'Armée rouge* ». Ces crimes perpétrés par les Soviets lors de leur entrée en Allemagne avaient bien-sûr été critiqués par le grand

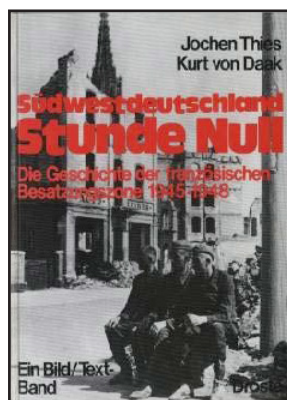
1. Heinz Nawratil, *op. cit.*, p. 45

Alexandre Soljénitsyne qui, pour ce motif, passa 8 ans de sa vie dans l'archipel du Goulag. À propos de la Bohême-Moravie d'ailleurs, l'avocat allemand n'avait pas non plus omis d'évoquer le rôle exemplaire joué par Robert Murphy, ambassadeur et conseiller politique du gouvernement militaire des États-Unis, notamment auprès du général Eisenhower, en rédigeant de multiples rapports qui «faisaient état de l'inquiétude de l'autorité militaire confrontée aux sentiments anti-tchèques des soldats américains stationnés dans la partie occidentale du territoire des Sudètes. Ces soldats ne voyaient que trop souvent des Tchèques s'en prendre aux femmes et aux enfants (1).»

Si cette «droiture» des soldats Américains semblait, d'après Nawratil donc, être de mise dans cette partie du monde, nous verrons en revanche plus loin qu'il n'en était pas de même dans d'autres. En tout cas, pour en revenir aux «bonnes actions» alliées, Nawratil cite un passage du livre déjà mentionné de De Zayas, à la p.142 où «le 26 mai 1954, un tribunal américain dépendant de la commission supérieure alliée condamna le chef du camp de concentration de Ceské Budejovice (camp de Budweis — voir chapitre 8), Vaclav Hrneck, qui avait trouvé refuge en Allemagne de l'Ouest. »



Édition de 1995



Édition originale

Deux autres sources fiables utilisées  
par Heinz Nawratil sur le drame des crimes sexuels

1. *ibid.* p.84

## B

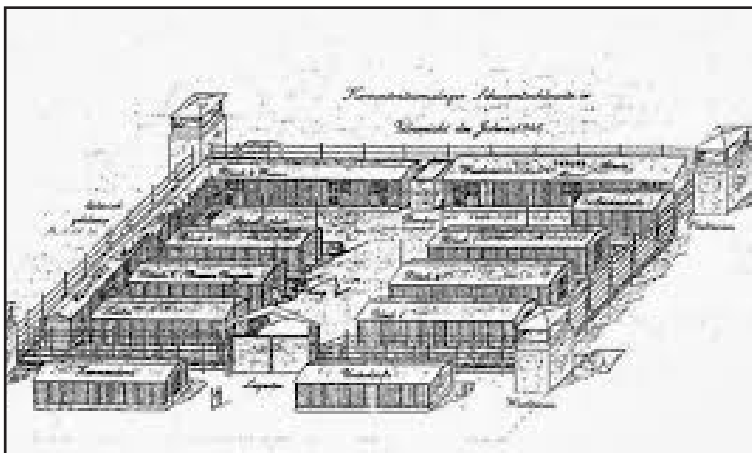
### LE CAMP DE ZGODA

*« Il est regrettable de devoir dire que Schwientochlowitz ne fut pas le seul camp commandé par des Juifs et que ce ne fut même pas le pire.*

*En 1945, beaucoup d'autres commandants juifs dirigèrent beaucoup d'autres camps et il mourut beaucoup d'autres civils allemands. »*

*John Sack*

*(Village Voice, 30 mars 1993)*



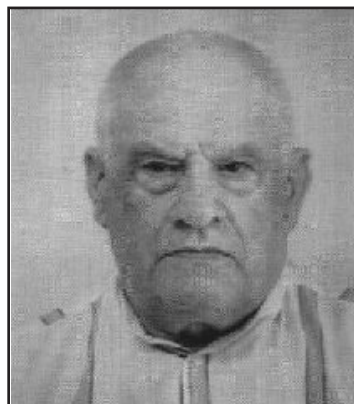
**Camp polonais de répression, Świętochłowice-Zgoda**

Nous terminerons notre passage en revue des horreurs silésiennes avec un camp qui s'était distingué d'une manière peut-être encore plus barbare mais pas la plus barbare selon John Sack, celui de Zgoda, situé dans la région de Kattowitz, en Haute-Silésie orientale, et plus précisément dans la petite ville de Schwientochlowitz, non loin du marché couvert. À l'origine une section du camp d'Auschwitz, Zgoda était administré par les autorités communistes polonaises, notamment par le Sluzba Bezpieczenstwa. Son commandant qui était juif, prétendait avoir survécu à Auschwitz (exactement comme un certain Czeslaw Gimborski du camp de Lamsdorf ou encore une Lola Potok de celui de Gleiwitz) et était donc censément animé d'un désir de vengeance (un terme que l'on connaît surtout

chez les membres de cette communauté). Son nom : Salomon (Schlomo) Morel.



À 26 ans  
Mars 1945



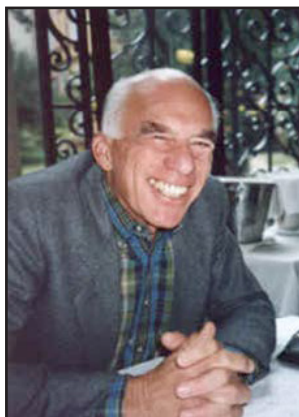
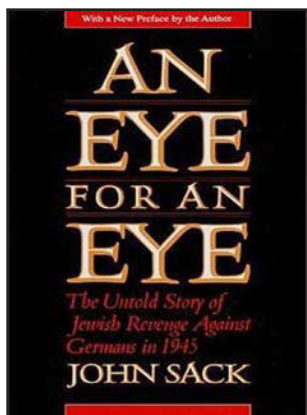
1993, photographié  
avant sa fuite à Tel Aviv

**Un Juif communiste aux commandes  
Le criminel de guerre Salomon (Schlomo) Morel**

☞ <http://www.renegadetribune.com/zgoda-real-auschwitz-death-camp/2/>

Comme on peut s'en douter, les informations courant au sujet des atrocités commises dans ce seul camp ne bénéficient pas du battage médiatique de la Shoah qui lui, permet au monde entier de se convertir lentement mais sûrement à la nouvelle religion holocaustique, une des plus lucratives qui soient. C'est seulement après la suppression du camp à l'automne 1946, que des survivants, hommes et femmes, racontèrent les cruautés qui y avaient été commises. Leurs témoignages demeurèrent ainsi drapés dans le silence pendant un demi-siècle. C'est grâce toutefois à certains journalistes qui ont su faire honneur à leur éthique professionnelle en faisant en sorte de rompre une partie de ce silence régnant depuis tout ce temps quant à l'accès aux documents et aux vrais témoignages relatifs à cet autre épisode on ne peut plus macabre, que tout ce côté obscur put être mis en lumière. Parmi ceux-ci figure celui que nous avons cité en ouverture de cette section et qui fut le fondateur du «journalisme littéraire», l'écrivain américain John Sack (décédé en mars 2004). Un journaliste qui pourra difficilement être

taxé d'antisémitisme vu que celui-ci était d'origine juive, ce qui est tout à son honneur.



Édition originale de 1993 et son auteur John Sack

En effet, ce dernier aurait été apparemment indigné lorsqu'il découvrit que le commandant du camp en question ainsi que le personnel surveillant étaient juifs. À propos de cette soi-disant vengeance après son séjour à Auschwitz qu'il avouait clairement aux prisonniers allemands, il faut citer impérativement la version de Sack à ce sujet, obtenue de la bouche même de Salomon Morel, dont il avait retrouvé la trace, version qu'il livre dans un passage de son livre qui avait créé un scandale à l'époque, *An Eye for an Eye* (*Œil pour œil*), 4<sup>e</sup> éd. publiée par John Sack, 2000, p. 100 :

*« Morel avait 20 ans quand les Allemands envahirent la Pologne. En fait, les bourreaux de Morel pendant la guerre ne furent pas les Allemands, mais les collaborateurs polonais. Ce sont des Polonais, et non des Allemands<sup>(1)</sup>, qui, dans la semaine de Noël, arrêterent son père, sa mère et un de ses frères. Schlomo assistait à la scène caché dans une meule, la bouche pleine de foin pour que les Polonais ne l'entendissent pas crier. « Où sont tes autres fils ? », demandèrent les Polonais, mais la mère de Schlomo se tut et les Polonais — non pas les Allemands — la punirent en tuant d'abord le père, puis le fils et enfin elle-même. Cette nuit-là, Schlomo se cacha avec un autre frère à lui*

1. C'est nous qui soulignons.

*dans un cimetière ; en mars 1943, ils se joignirent aux résistants juifs. Le frère de Schlomo se trouvait sur un « blindé de résistants » — une carriole à chevaux — quand des Polonais, non des Allemands, surgirent et le tuèrent ».*

Le passage ci-dessus est reproduit dans un ouvrage rédigé par l'auteur allemand Sepp Jendryschik à propos de cet autre camp de la mort où son propre père, Joseph, décéda. La version originale du livre, intitulée *Zgoda — Eine Station auf dem schlesischen Leidensweg*, Verlag für ganzheitliche Forschung, 1997, fut traduite par les Éditions Akribeia en 2004 avec quelques retraits de moindre importance sous le titre *Zgoda — Une station sur le Chemin de croix silésien*. C'est en apprenant le sort qui frappa son père (qui avait été amené le crâne sanglant et défoncé au camp de Zgoda où il avait succombé peu après à ses blessures) qu'il décida d'effectuer des recherches sur ce camp et ce, des dizaines d'années avant John Sack. Ses recherches ainsi entreprises lui montrèrent alors que les récits de John Sack correspondaient à la vérité pour l'essentiel et qu'ils avaient tous deux des indications de sources concordantes dont les Archives fédérales de Coblenze (d'après lesquelles il y eut en Pologne 1255 camps de concentration et 227 prisons où furent détenus des Allemands) et le Landesverband der Oberschlesier (Fédération des Haut-Silésiens) qui a notamment transmis aux premières quelques récits d'expériences vécues. Jendryschik avait de plus effectué des recherches sur le terrain en rencontrant quelques survivants du camp aux fins de recueillir leurs témoignages. « Même si une grande partie des scènes décrites », nous prévient-il, « paraissent invraisemblables, même si le lecteur en a le souffle coupé et se demande si une telle barbarie est possible dans un monde civilisé, tout cela correspond à la vérité ». C'est donc grâce à des ouvrages comme celui de Sepp Jendryschik et de John Sack (cité par le premier) que ces atrocités sans nom occultées par les vainqueurs de la Deuxième Guerre mondiale, ont pu voir le jour.

Le 5 juin 1945, un décret visant à mettre fin au chaos en Haute Silésie avait été promulgué, suite à quoi fut mise sur pied la branche de l'Urząd Bezpieczeństwa, l'Administration des services de sécurité (en abrégé UB), qui était dirigée par le capitaine (juif) Josef Jurkowski et épaulé pour cela, à la tête d'un

groupe d'opérations fort de 110 personnes, par un autre Juif, Marcel Reich-Ranicki (dont nous avons brièvement parlé dans le 1<sup>er</sup> panorama). Sepp Jendryschick nous apprend justement que «l'épisode dramatique [...] commença lorsque la branche de l'UB en Haute Silésie, refuge de partisans et de criminels qui, faute d'uniformes, portaient une sorte de tenue civile avec parfois un brassard, fit, nuit et jour, des irruptions arbitraires dans les maisons allemandes. Armés de fusils, de revolvers, de gourdins, de cravaches et de nerfs de bœuf, ses membres dévalisaient et arrêtaient des gens d'à peu près tous les âges. Les victimes étaient ensuite amenées aux centres d'interrogatoire. Là, on les enfermait dans des cellules, dans des caves humides, dans des grandes salles ou dans divers bâtiments désaffectés, mesures ou cachots<sup>(1)</sup>.»

Les chefs de l'UB avaient donné l'ordre, nous dit-on, de traquer et capturer tous les civils allemands qui étaient encore au pays afin de les expédier au camp de Zgoda. Jendryschick poursuit à la p. 12 :

«Les «criminels administratifs» haut placés de l'UB [...] soumirent les Allemands à des tortures si atroces que la mort ou le suicide s'ensuivait. En ce qui concerne le camp de Zgoda (un parmi tant d'autres), ceux qui voyaient les transports quotidiens de cadavres répandirent le bruit qu'il servait à l'extermination des Allemands. Aussi la langue populaire le baptisa-t-elle bientôt le «crevoir» (*die «Krepieranstalt»*).»

Sepp Jendryschick met en avant le sort de nombre d'Allemands : «Des milliers d'innocents de langue allemande firent au camp de Zgoda la dernière station de leur vie. Nous lisons souvent dans les témoignages : «*Ceux qui sont sortis de ce camp le doivent à un miracle*<sup>(2)</sup>». Même si quelques affirmations peuvent avoir l'air de fantasmes, les descriptions sont fort concordantes, alors qu'elles proviennent de Haut-Silésiens qui ne savaient rien les uns des autres : c'est une raison d'admettre qu'aucun d'eux ne s'est éloigné considérablement de la vérité<sup>(3)</sup>.»

1. Sepp Jendryschick, Zgoda. *Une Station sur le Chemin de croix silésien*, Éd. Akribieia, Saint-Genlis-Laval, 2004, p. 11

2. NDLA – Un vrai celui-là.

3. *ibid.* p. 31



Mais afin de bien préparer les lecteurs à ce qui va suivre et de les placer sur de bonnes fondations au cas où certains d'entre eux trouveraient la conduite de Morel justifiable à propos de son appétit de vengeance, nous tenons à leur faire connaître un passage d'un livre non consulté par Jendryschick au sujet justement de ce que Morel raconta à John Sack, car même la version qu'il donna au journaliste américain s'avère également fausse ; ce passage est tiré du livre (disponible sur la Toile) d'un professeur de sociologie à l'Université du New Hampshire à Manchester, Tadeusz Piotrowski, et intitulé *Poland's Holocaust — Ethnic Strife, Collaboration with Occupying Forces and Genocide in the Second Republic, 1918-1947*, Mc Farland & Company, Inc. Publishers, North Carolina, 1998, p.314 (note № 151) :

*« Shlomo (Solomon) Morel était le commandant des camps de concentration de Swietochlowice et de Jaworzno. Il tortura et exécuta personnellement de nombreux Allemands et Polonais après la guerre, mais il affirma par la suite qu'il le fit (dans le cas des premiers) à cause de la façon avec laquelle il fut traité dans les camps de concentration allemands et (dans le cas des seconds) parce que les Polonais avaient tué son frère du fait qu'il était juif.*

*Selon Wyrwich, ces deux affirmations étaient fausses. Morel n'a jamais été dans un camp de concentration allemand, et son frère, après un procès militaire pour vol, fut condamné à mort par le Commandant de l'AL, le Général Grzegorz Korczynski. Morel évita un sort similaire en déclarant que son frère avait été le chef de la bande de voleurs capturée dont il avait fait lui aussi partie. »*

Le passage cité par Piotrowski est tiré du livre de Matusz Wyrwich, *Lagier Jaworzno : z dziejow czerwonego terroru*, Éditions Spotkania, Pologne, 1995, pp. 36, 66-69.

La fin de cette note № 151 du livre de Piotrowski indique :

*« Selon Henryk Pajak et Stanislaw Zochowski, dans Rzady zbirow 1940-1990 (Lublin, Retro, 1996), p. 66, entre 60000 et 80000 Allemands — hommes, femmes, enfants et vieillards — furent assassinés par les Soviétiques et leurs collaborateurs dans 1255 camps de concentration pour Allemands après la guerre. Environ 90 % d'entre eux étaient innocents d'aucun crime.*

À Swietochlowice et Jaworzno, où présidait Morel, plus de 6000 Allemands et ressortissants allemands furent exécutés en 1945-46 ».

### Trois autres sources d'importance sur la vie dans les camps polonais

Voici donc maintenant, après ces détails bibliographiques, quelques exemples d'expériences vécues et autres témoignages oculaires (l'auteur spécifie bien que des personnes vivant en RFA n'ont pas hésité à donner leur nom et même leur adresse dans certains cas, alors que les résidents de Pologne ont voulu garder l'anonymat pour des raisons évidentes et que les fautes d'orthographe ont été corrigées mais non celles de grammaire) choisis parmi les 46 cités et relatant la vie dans ce camp qui, soi-dit en passant, était appelé antérieurement Eintrachtshütte. Or, d'après Sepp Jendryschick citant le dictionnaire allemand-polonais Langenscheidt (éd. 1981, p. 205), « Zgoda » signifie *Eintracht*, *Einträchtigkeit* ou *Einverständnis*, c'est-à-dire concorde, esprit de concorde, bonne intelligence. Le lecteur pourra donc se rendre compte ci-après des nombreux cas d'« esprit de concorde » dont a pu faire preuve le personnel de ce camp.

#### Témoignage de Günter Wollny, de Bochum

— Dossier № 16 :

« Le 28 avril 1945 — j'avais alors 16 ans — des Polonais armés de pistolets m'arrêtèrent et me conduisirent rue Gustav Freytag, où se trouvait le siège de la police secrète polonaise. Après l'interrogatoire, on me mit dans une cave. Le soir, 4 sbires polonais apparurent. Au commandement « Les nouveaux en avant », je m'avançai. Deux Polonais me travaillèrent à la cravache et, quand je m'effondrai, ils m'arrosèrent d'eau et recommencèrent à me frapper. Je n'étais plus en état de dire un mot. Pour couvrir les cris des gens qu'ils torturaient, les Polonais avaient l'habitude de faire tourner des disques pendant leurs sévices. Quands ils en eurent fini avec moi, je fus étendu en sang sur une couchette. Les interrogatoires durèrent toute la nuit, ils étaient accompagnés de coups, et de tortures raffinées. Le jour suivant, j'arrivai à la maison d'arrêt de Kattowitz. C'est là que siégeait

*ce qu'on appelait le tribunal expéditif polonais. La procédure commença en polonais, je ne comprenais pas un mot. Après les premiers coups, l'interrogatoire s'ouvrit par cette question : «Comment t'appelles-tu, cochon d'Allemand ?» L'identification fut suivie de l'inculpation : j'aurais été Bannführer aux jeunesses hitlériennes. Je fis remarquer que je n'avais que 16 ans et étais beaucoup trop jeune pour être Bannführer ; là-dessus je reçus des coups de cravache de partout. Ensuite, je dus encore signer le procès-verbal. Je ne sais ce que j'ai signé, car c'était rédigé en polonais.*

*Le 2 mai, les buveurs de sang polonais vinrent avec des listes. Avant que nous ne nous mettions en marche, ils nous affublèrent d'insignes du Parti nazi, de casquettes et de poignards de la SA, et nous promenèrent ainsi à travers Kattowitz. La populace polonaise nous jetait des pierres et ceux qui ne pouvaient pas suivre étaient poussés à coups de fouet et de crosse. Comme on ne nous donnait rien à manger, la faiblesse obligeait la plupart d'entre nous à rester étendus. Les scènes qui se déroulèrent là sont indescriptibles. Le 2 mai 1945, nous arrivâmes au camp de Zgoda. L'après-midi et toute la nuit, jusqu'au matin, nous dûmes rester debout, sans pouvoir bouger. Tout d'abord, je fus mis au bloc N° 7, aussi appelé «baraque brune», puis on me transféra dans la salle N° 1. Dans cette pièce, il y avait 15 jeunes hommes âgés de 15 à 17 ans. Il y avait aussi des amputés d'une jambe, à qui les Polonais prirent leurs béquilles pour nous en frapper jusqu'à les rompre. Un de ces bandits polonais nous marcha sur le dos à tous avec des chaussures à clous, puis il prit un tabouret en chêne et, de toutes ses forces, il en frappa chaque détenu sur les reins jusqu'à ce que le tabouret soit en morceaux. Dès la première nuit, nous apprîmes à connaître l'élite des meurtriers polonais du camp et, en première place, Morel, le commandant. Après le commandant, le plus grand buveur de sang était notre chef de bloc, Marek. D'autres détenus avaient fait sa connaissance quand il était encore kapo dans un camp de concentration allemand. Quand les bandits entraient dans notre local, nous devions crier «Heil Hitler», puis chanter le «Deutschlandlied» et «Fahne hoch». Pendant que nous chantions, ils battaient la mesure sur nos têtes avec des matraques de caoutchouc. Puis Morel [...] rouait lui-même de*

*coups chaque prisonnier. Nos codétenus nous racontèrent que, souvent, les Polonais prenaient leur victime par les mains et les pieds et heurtaient sa tête contre le mur<sup>(1)</sup> jusqu'à ce que mort s'ensuive. Chaque jour, ils inventaient de nouvelles tortures. Par exemple, il y avait les pyramides. Un détenu devait se coucher visage contre le sol, un second sur lui et ainsi de suite jusqu'à 20 hommes empilés les uns sur les autres. Alors, on frappait au sommet. Le détenu d'en dessous était déjà écrasé par le poids des autres quand son tour venait. Dans notre baraque, il y avait un jeune homme de 15 ans, Wolfgang Schmidt, de Gleiwitz. Un dénonciateur avait accusé son père d'être membre du Parti.*

*Là-dessus, on maltraita le fils en présence du père, si longtemps que le père finit par avouer, contrairement à la vérité, qu'il avait en effet adhéré au Parti. Le jeune homme fut alors ramené tout en sang dans notre salle. Ses balbutiements nous firent comprendre que ces salauds de Polonais avaient battu son père à mort devant ses yeux. À un autre détenu, on arracha la moitié du visage avec un coup-de-poing américain, il sortait de sa plaie des bourgeons charnus d'au moins 1 cm. Faut-il le dire, ces cas n'étaient pas soignés médicalement. Un jeune homme parvint à s'évader, mais après 3 jours, on le ramena. Toute la journée, il dut rester à genoux sur des cailloux. Morel vint l'après-midi avec une prostituée à qui il demanda ce que devait devenir le fugitif. «Ce cochon d'Allemand doit crever», répondit-elle. Le soir, après l'appel, cinq Polonais le battirent avec des barres de fer, des gourdins et des béquilles. Huit hommes devaient le tenir, lui, un garçon sous-alimenté d'à peine 16 ans. Quand cela eut duré quelque temps, ce jeune détenu allemand resta entièrement apathique, inattentif aux coups. À la fin, il n'était plus qu'une masse de chair informe. Il y eut beaucoup de tentatives de suicide parmi les détenus.*

*À mon 17<sup>e</sup> anniversaire, je reçus des coups dans la région du ventre, puis je dus me coucher sur mon lit et fus battu jusqu'à ce que je promette d'apprendre le polonais. Les enfants des gardiens polonais pouvaient à tout instant venir cogner et cracher sur nous. Des vauriens de 9 ans nous frappaient comme du bétail, nous et d'autres détenus plus âgés<sup>(2)</sup>. Il y a un cas*

1. NDLA – Se rappeler des « témoignages » par effet miroir du chapitre 1.

2. NDLA – Un exemple d'annihilation de la sensibilité commune à cet âge.

dont je me souviens particulièrement. Un jour, un professeur polonais, nommé Morawietz, fut interné dans le camp. Il avait fait des déclarations qui ne correspondaient pas aux conceptions du nouveau régime polonais. Auparavant, il avait séjourné quelques années dans un camp de concentration allemand. Après deux jours, il était déjà guéri de l'idée que Zgoda ne pouvait pas être pire qu'un camp allemand. Il disait maintenant : **«Plutôt 10 ans dans un camp de concentration allemand qu'un jour dans un camp polonais<sup>(1)</sup>»**. Les Allemands ne se sont pas conduits aussi bestialement. Chez eux, ceux qui ne se rebellaient pas et travaillaient étaient laissés tranquilles. Nous ne recevions comme nourriture qu'un clair potage et, pour 24h, une tranche de pain visqueux. Les 600 hommes<sup>(2)</sup> disposaient de 63 boîtes de conserve rouillées. Nous étions heureux quand nous trouvions près des latrines quelques pommes de terre ou carottes pourries que nous faisions sécher à la fenêtre. Nous ne pouvions parler à personne. Ce n'était pas assez d'être frappés par les Polonais, nous étions encore tourmentés la nuit par les poux, les puces et les punaises qui nous mangeaient tout vifs. À Zgoda, la plupart des prisonniers moururent sous les coups. Presque personne ne revint du camp en bonne santé. Il ne se passait pas de nuit où quelques détenus ne fussent battus à mort. Je suis moi-même un des préjudiciés, car je sortis du camp avec une descente d'estomac, les nerfs délabrés, les reins atteints et d'autres lésions, de sorte qu'aujourd'hui, à mon âge encore jeune, je suis un demi-estropié. Parce que je suis de langue allemande, je fus bien vite renvoyé de mon travail. **Année après année, on commémore par des expositions les atrocités concentrationnaires commises par des Allemands. Même en Allemagne, loin de rétablir l'équilibre en rappelant les atrocités dont les Allemands furent victimes, on ne discourt et on n'écrit que sur les méfaits allemands<sup>(3)</sup>.**

*En Pologne, on a été plus malin : on a simplement nivelé les charniers de Lamsdorf, Zgoda, etc. — et l'affaire était réglée.*

*Deux signatures.*

Original dans les archives de la Landsmannschaft der Oberschlieser, à Ratingen<sup>(3)</sup>. »

1. C'est nous qui soulignons.

2. NDLA – Le chiffre !

3. *ibid.* pp. 45-47



Clôture et baraques du camp de Zgoda

Témoignage de A. H., de Ziemnice-Male :

«Ce fut la descente aux enfers, tout d'abord au marché couvert de Schwientochlowitz. Là, je compris ce qui m'attendait. Des gens irréprochables étaient rassemblés à coups de bâton, surtout la nuit. J'ai encore leurs cris de douleur dans les oreilles. Puis on arriva dans le baraquement. On ne sortait de ce camp que sur la charrette à cadavres. Un de mes codétenus venait d'Oswiencim, c'était un Allemand du Parti du centre. **Il disait qu'Oswiencim (Auschwitz) était un paradis, (comparé à) ce qu'il subissait à Zgoda**<sup>(1)</sup>. Mon souvenir le plus répugnant, à me rendre encore malade aujourd'hui, est le problème de la diarrhée, car la plupart des détenus étaient âgés et il était difficile d'aller aux latrines la nuit. Quelqu'un avait fait ses besoins dans un récipient à carbure et nous dûmes retirer les excréments avec les dents. Si on utilisait les mains, on recevait des coups, je dus donc faire cela avec ma bouche.

Il n'y avait pas la moindre humanité.

Signature.

Original dans les archives de la Landsmannschaft der Oberschlesier, à Ratingen<sup>(1)</sup>. »



Le marché couvert de Schwientochlowitz, camp de rassemblement avant Zgoda

1. *ibid.* pp.50-51



**Témoignage de Max Ogorek** (extrait), de Spiessen-Elversberg

« [...] »

Déjà dans ce lieu de rassemblement, on subissait la rage du commandant de camp Morel et de ses sbires. Il venait tous les jours avec son état-major aviné, ils tiraient aveuglément sur la masse, frappaient sauvagement leurs victimes sans défense avec des cravaches à chiens et des matraques de caoutchouc, puis choisissaient quelques prisonniers qu'ils abattaient hors du marché. Beaucoup d'entre nous mirent fin à leurs jours ; ils s'ouvraient les veines ou se pendaient dans les lieux d'aisances. Le sadisme des tyrans n'était jamais assouvi. Je vois encore un inspecteur des mines et un autre homme, tous deux barbus, qui furent obligés de s'arracher mutuellement les poils de barbe sous les coups de cravache, jusqu'à perdre connaissance. Des hommes blessés aux jambes et des porteurs de prothèses durent sauter par-dessus des tréteaux d'échoppe, jusqu'à ce qu'ils restent étendus par terre. [...] Ensuite, nouveau transfert, cette fois vers le camp de Zgoda, qui n'était pas loin. Là, l'enfer était déchaîné. [...] La nuit, [...] Morel et ses complices survinrent dans notre baraque, nous fûmes appelés et reçûmes une bastonnade qui, elle aussi, nous restera en mémoire toute notre vie. [...] Presque tous les jours, on faisait l'appel des chambrées, nous devions nous coucher, visage contre le sol de béton, et on nous piétinait avec des bottes. Sur les 3000 détenus qu'il y avait au départ, il en mourut très tôt plus de 1200.

[...]

Original dans les archives de la Landsmannschaft der Oberschlesier, à Ratingen<sup>(1)</sup>. »

**Témoignage de R. W. F. Bashford** (cité d'après un autre livre de Heinz Nawratil, *Vertreibungsverbrechen an Deutschen*, Universitas Verlag, Munich, 1986, p. 49) :

« Il y eut encore plus de morts dans les camps que dans les convois d'expulsés et dans les prisons de la police polonaise.

D'un rapport confidentiel que R. W. F. Bashford adressait en 1945 au Foreign Office, il résulte que : « *Les camps de concentration ne sont pas supprimés, mais réutilisés par les nouveaux maîtres. Pour la plupart, ils sont dirigés par la milice*

1. *ibid.* pp. 61-63



polonaise. À Schwientochlowitz (Haute-Silésie), des détenus qui n'ont pas été tués par la faim ou les brutalités doivent rester nuit après nuit plongés jusqu'au cou dans l'eau froide, jusqu'à ce qu'ils meurent». >

### Témoignage de V. K., de Schwientochlowitz

— dossier № 16 :

Extrait d'une lettre d'un ancien codétenu à la famille d'un prisonnier tué à Zgoda par les Polonais : « Le 18 mars 1945, nous fûmes arrêtés. Quatre brutes polonaises me donnèrent 45 coups de matraque, plus 20 coups de nerf de bœuf sur le corps nu. Je devais compter les coups tout haut. Puis vinrent encore, comme d'habitude, les coups de pied, les coups de poing dans le ventre et les coups de matraque en plein visage. Le 21 mars 1945, nous arrivâmes au camp de Zgoda. Les Polonais nous attendaient déjà et se déchainèrent tout de suite sur leurs victimes. Coups de pied, coups de poing dans le ventre et, de nouveau, coups de matraque sur le visage. Puis ce fut la seconde tournée. Cinq criminels polonais à mines patibulaires, morveux de 18 ans vêtus de bottes et de culottes volées, armés de revolvers, de matraques et de coups-de-poing américains, se jetèrent sur notre groupe de 20 hommes. **Comparés à cela, Dachau, Buchenwald, etc., étaient une bagatelle<sup>(1)</sup>.** Quand ces sales bêtes polonaises s'aperçurent que votre vieux père ne parlait pas le polonais, leurs gueules écumèrent et ils frappèrent tous le vieil homme. < Il avait mangé le pain polonais et ne savait pas parler le polonais. > Ils se sont toujours occupés d'abord de votre père, qui était déjà brisé de coups et tout tuméfié. Un jour, ce devait être au début du mois de mai, il était baissé et un Polonais de la milice lui donna un coup de hache entre les jambes. Votre père ne se releva pas. En quel lieu il est enterré, votre famille ne pourra pas l'apprendre. Au camp de Zgoda moururent environ 8000 personnes<sup>(2)</sup>. »

Dans son livre, Sepp Jendryschick cite encore une importante documentation rassemblée sur ce camp ; parmi ces documents au nombre de 26, il reprend l'article de John Sack sous l'étiquette Document № 4, article paru dans l'hebdoma-

1. Nous soulignons

2. *ibid.* p. 75

daire new-yorkais *Village Voice* le 30 mars 1993 et intitulé *Le camp polonais — La fureur de Salomon* ; nous en reproduirons ici quelques extraits :

« [...] Les gardiens mettaient les Allemands dans une niche à chien et les battaient s'ils ne criaient pas «ouah ouah». À l'appel, ils les contraignaient à des brutalités mutuelles telles que se sauter sur les reins et se donner des coups sur le nez. Si un Allemand frappait avec retenue, les gardiens disaient : «Je vais te montrer comment on fait», et ils battaient les Allemands au point qu'à l'un d'eux ils brisèrent un œil de verre. Ils dressèrent leurs chiens à réagir au commandement «Sic !» en arrachant aux Allemands leurs parties sexuelles.

[...] Quatre gaillards prenaient le mort par les bras et les jambes — «ho ! hisse !» — et le balançaient sur un brancard, qu'ils portaient à l'entrepôt de cadavres. (Une fois, le bras d'un mort avait été arraché et il en était sorti une colonie de gros vers blancs qui avaient formé une trace sur le trajet du commando.) Dans l'entrepôt, on saupoudrait les corps de chlorure de chaux puis, à mouvements rythmés, on les jetait comme des mannequins sur une charrette à hautes ridelles. On accumulait les cadavres et un cheval tirait le chargement jusqu'à un charnier proche de la Rawa.

[...] <sup>(1)</sup> »

Mentionnons simplement pour terminer une partie du Document № 12 (aux pages 119-121) qui est un extrait d'*Unser Oberschlesien*, № 2, 20 janvier 1999 :

« On a beaucoup dit et beaucoup écrit sur le camp de concentration de Zgoda-Schwientochlowitz. Comme on le sait, ce camp fut fermé en raison de sa forte mortalité — il ne le fut d'ailleurs qu'en août-décembre 1945. D'après les recherches faites il y a quelques années par l'auteur américain John Sack, il y eut parmi les détenus environ 320 survivants, qui, à quelques exceptions près, gardèrent leur résidence à Kattowitz et dans la région.

C'est seulement dans les années suivantes que les autorités polonaises laissèrent émigrer en Allemagne de très rares anciens détenus, qui ne pouvaient emporter que des bagages à main. Une fois en Allemagne, ces émigrants, à la santé déla-

1. *ibid.* pp. 105-106

*brée, étaient hospitalisés et, après un long traitement médical, devaient quitter l'hôpital pour cause d'incurabilité, puis mouraient bientôt des suites des tortures qu'ils avaient subies. Ces Haut-Silésiens de sentiment national allemand, dont l'innocence pouvait être prouvée, furent emprisonnés au mépris de tout droit et perdirent la vie d'une façon atroce. [...]*

*Pour accomplir le dernier désir de certains prisonniers déjà agonisants dès leur arrivée au camp, les anciens détenus passés en Allemagne s'efforcèrent de faire connaître les circonstances des décès aux proches des victimes et, entre autres choses, rédigèrent leurs propres souvenirs du camp dans des déclarations qu'ils disaient prêts à confirmer sous serment. Ils firent parvenir ces déclarations à la Ligue des réfugiés de Haute-Silésie (Landsmannschaft der Oberschlesier), qui siégeait alors à Oldenburg, et aux Archives fédérales de Coblenze.*

[...]»

Pour en revenir aux 1255 camps polonais et 227 prisons pour civils allemands ouverts apparemment suite à une décision de Staline, c'est-à-dire ceux situés à l'est de l'Oder et de la Neisse, ils se trouvaient sous la direction du Bureau pour la sécurité de l'État dont les petits gradés, selon John Sack dans le 1<sup>er</sup> volume de la série *Tabou*, éd. Akribieia p. 131, «étaient des catholiques polonais mais la plupart des dirigeants étaient des juifs polonais».

Voici ce qu'il dit encore : «À Varsovie, le chef du Bureau était un juif. [...] Tous les chefs de service, ou presque, étaient des juifs. En Silésie, [...] le directeur du Bureau de l'État était juif. [...] Le directeur des prisons était également un juif. Le secrétaire de la Sécurité de l'État était juif. En février 1945, au Bureau pour la sécurité de l'État, en Silésie, parmi les officiers — non pas les engagés ou les gardes, mais les lieutenants, capitaines, etc. — un quart était catholique et trois quarts étaient juifs.» John Sack, qui rappelons-le, était un partisan de la thèse exterminionniste, avait aussi interrogé 4 des commandants des 1255 camps qui étaient encore des Juifs. Le journaliste Henri de Fersan confirmait de son côté (p. 40 de son livre déjà cité) que «le Bureau d'étude pour la sécurité d'État recruta des Juifs pour diriger les 1255 camps de concentration», ajoutant qu'entre 60 000 et 80 000 Allemands «succomberont de

typhus, de faim et de froid». Il citait alors en exemple parmi les bourreaux, un certain Joseph Ryvosch, responsable du NKVD, et qui allait devenir plus tard un homme d'affaires canadien sous le nom de Joseph Riwash et qui, comme ses coreligionnaires, s'était autoproclamé par la suite survivant de l'Holocauste en auto-publiant notamment un livre intitulé *Resistance and Revenge 1939-1949*, paru en 1981 (la vengeance étant ici encore une fois un ingrédient principal du menu proposé par nos « martyrs » de la Shoah). Ainsi, ce ne serait donc pas seulement quelques-uns des 1255 camps de concentration qui auraient été dirigés par des Juifs mais bien la totalité et à ce titre donc, on ne voit pas pourquoi l'infâme commandant du camp de Lamsdorf (où quelque 6488 Allemands moururent en 1945-46), Czesław Geborski ou Gimborski, n'en aurait pas été un, vu qu'il présentait de surcroît tous les symptômes propres aux membres de la Tribu.

Signalons simplement pour couronner le tout, que les crimes atroces qui furent perpétrés dans ces camps avaient reçu la bénédiction de personnalités telles que le cardinal juif Karol Wojtyła, celui qui allait devenir le « grand » pape Jean-Paul II (crimes qu'il approuva dans un écrit portant sa signature).



Entrée-monument du camp de Zgoda

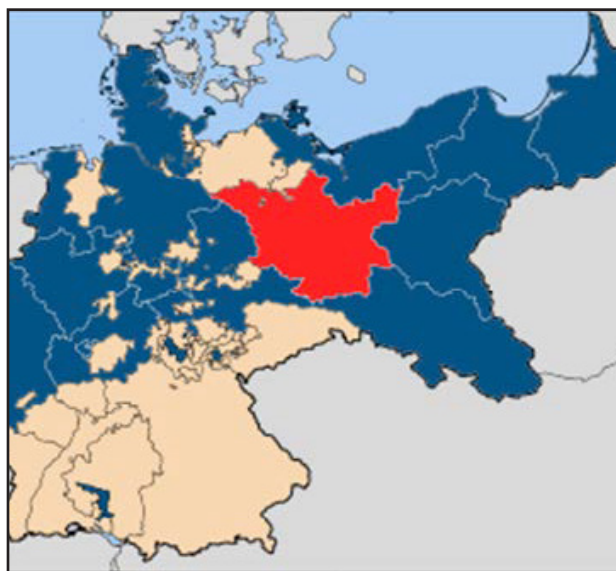


Fig. 1

### Brandebourg



Fig. 3

Fig. 2 : Brandebourg oriental et ses cantons



Fig. 4

Affiche électorale du parti CDU en 1947 illustrant cette déchirure indiquant :  
« Plus jamais de ligne Oder-Neisse —  
votez CDU »

(source Wikipedia)



## C

### PROVINCE DU BRANDEBOURG ORIENTAL



La province du Brandebourg oriental (en allemand Ostbrandenburg) encore appelée Neumark (Nouvelle Marche), a une superficie presque aussi grande que celle de l'Irlande du Nord, se situe en partie dans le prolongement de la Silésie, en remontant vers le nord et occupant donc la partie est du Brandebourg, à l'est de l'Oder (fig. 1). Celle-ci fut changée légèrement en 1938 où la région autour de Meseritz fut séparée de Posen et de la Prusse Occidentale pour être rattachée au Brandebourg ainsi que le canton de Schwerin ; inversement, une petite zone du Brandebourg près de Driesen ainsi que les cantons d'Arnswalde et de Freideberg fut transférée en échange à la Poméranie. Cette province comptait par exemple comme villes d'importance, Crossen Guben, Meseritz, Landsberg-sur-la-Warthe ou encore Züllichau.

Le Brandebourg se caractérise surtout par deux fleuves qui le traversent en plein, deux fleuves qui allèrent jouer un rôle crucial dans le tracé du paysage politique d'après-guerre en définissant la nouvelle frontière entre l'Allemagne et la Pologne, l'Oder et la Neisse. Ainsi, après 1945 (après la conférence de Potsdam), le Brandebourg fut pratiquement déchiré en deux du nord au sud, vu que la partie située à l'est de ce qui reçut alors le nom de ligne Oder-Neisse (Fig. 3) et qui s'appelait donc le Brandebourg oriental, revint à la Pologne (Fig. 2).

Non seulement cette déchirure toucha la province comme on vient de le voir mais aussi la ville de Guben, autrefois connue pour ses chapeaux et ses vergers, se trouvant justement sur la Neisse, qui se vit coupée en deux ; ainsi, les Allemands quittèrent-ils la partie est de la ville pour être remplacés par des Polonais. Cette moitié est de la ville, devenue ainsi polonaise, prit alors le nom de Gubin.



Guben, une des villes principales du Brandebourg oriental



Le partage en deux de Guben

À l'instar de la Silésie, le Brandebourg oriental connut lui aussi son lot d'expulsés et d'horreurs. Le site anglophone «German tragedy of destiny» que nous avons découvert précédemment, nous révèle que «des 600000 résidents

environ du Brandebourg oriental, presque un tiers fut tué en 1945 par les attaques militaires de l'Armée rouge et les atrocités commises durant l'occupation.

La région du Brandebourg oriental comprenait le plus haut pourcentage de pertes parmi la population civile comparé aux autres territoires allemands.



De nombreux exodes de réfugiés provenant de l'Est fusionnèrent en un énorme flux dans le Brandebourg oriental. Les villes étaient bondées de réfugiés et constamment remplies par de nouveaux afflux de misère. Beaucoup mouraient de malnutrition, épuisement ou maladie pandémique. Les morts étaient empilés dans les églises parce que les funérailles ne pouvaient pas suivre le rythme avec le nombre croissant des victimes.

Des milliers d'hommes et de femmes furent déportés à l'Est et condamnés à des travaux forcés. Même ceux qui restaient dans le pays devaient effectuer des travaux forcés dans des secteurs importants. La terre, les fermes et les maisons furent expropriées et passées à des colons polonais.



 <http://nemet-sorstragedia.lorincz-veger.hu/nemet-sorstragedia-en>

Jusqu'en 1947, la population allemande restante fut entièrement expulsée. Le bilan dressé par le site est ainsi éloquent : 598 000 personnes fuirent le Brandebourg oriental dont 174 000 perdirent la vie.

Le site [ostbrandenburg.com](http://ostbrandenburg.com) nous indique de son côté : « avec son nouveau tracé des frontières, on estime que plus de 41 000 personnes de la population du Brandebourg oriental/Neumark furent tuées en action en tant que soldats, 400 000 fuirent à l'ouest vers l'Allemagne en traversant la ligne Oder-Neisse et 208 000 moururent, disparurent ou furent assassinés au cours de leur fuite ou de leur expulsion par les troupes polonaises et soviétiques et/ou des civils. Tous les

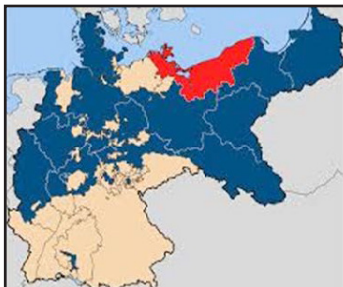
Allemands restant dans la région furent chassés et leur terre et possessions confisquées en accord avec le décret Bierut du gouvernement polonais de mars 1946. Pour remplacer la population allemande indigène expulsée, les nouvelles autorités polonaises recolonisèrent l'ensemble de l'ancien Brandebourg oriental/ Neumark à l'est de l'Oder par des Polonais venant de Pologne centrale et du territoire polonais qui avait été annexé par l'Union soviétique.

La majeure partie de ce qui avait été le Brandebourg oriental et qui était maintenant territoire polonais, devint partie de la voïvodie de Lubuskie, pendant qu'une portion de la région nord fut absorbée par la Poméranie occidentale<sup>(1)</sup>.>

## D

### PROVINCE DE POMÉRANIE

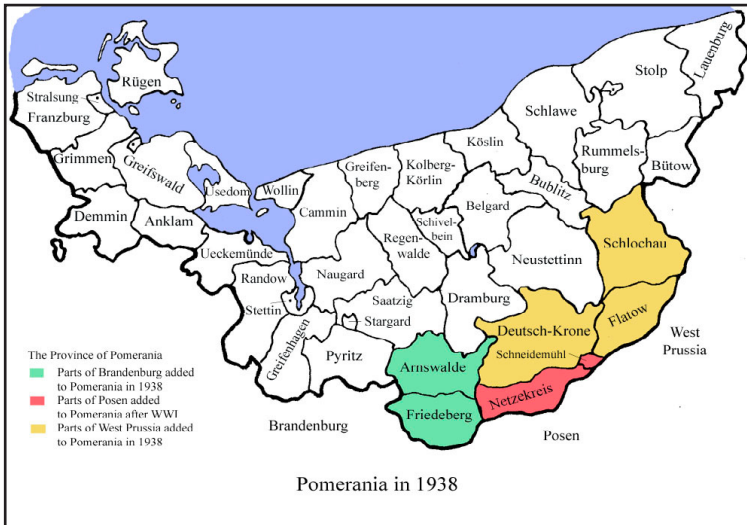
La province de Poméranie (en Allemand Pommern), plus grande que la Belgique, qui prolonge au nord-est le Brandebourg, fut considérablement accrue en 1938 avec, on l'a vu, la région autour de Driesen séparée du Brandebourg (en vert sur la carte plus bas) qui se vit alors rattachée à elle (cantons d'Arnswalde et de Friedeberg), de même que la région autour de Schneidemühl (en rouge sur la carte avec Netzekreis) détachée de Posen, et le territoire autour de Schlochau (en jaune sur la carte) détaché de la province de Prusse occidentale. Le fleuve Oder formant, depuis 1945, la frontière entre l'Allemagne et la partie polonaise de la Poméranie.



La Poméranie en 1871

Page suivante en 1938

1.  <http://www.ostbrandenburg.com/brandenburg.htm>



**La Poméranie comptait pour villes principales (entre autres) : Stettin, Köslin, Lauenburg, Schlawe, Schlochau, Schneidemühl, Belgard, Stargard ou encore Swinemünde.**

D'après le site consacré à la *Tragédie allemande du destin*, «la Poméranie fut — similairement à la Prusse orientale — séparée du reste du Reich par l'avancée des chars de l'Armée rouge vers le nord-ouest, en direction de la mer Baltique. De cette manière, les gens pouvaient s'échapper juste au nord de la côte baltique — vers la cité portuaire hanséatique de Kolberg qui combattit autrefois si fermement face à Napoléon. Vu que le nœud coulant se resserrait toujours plus et que les nouvelles au sujet de la brutalité de l'Armée rouge se répandaient, le 7 mars 1945, les pharmaciens reçurent instruction de donner du poison aux femmes également sans prescription.

De mars à mai 1945, des milliers de civils furent tués fuyant devant l'Armée rouge en marche.

Ils se firent prendre dans les feux croisés, furent déchirés par les grenades, écrasés par les chars ou abattus par les avions volant à basse altitude.

Dans les territoires occupés, régnaient le chaos, la violence et l'anarchie, accompagnés par le pillage, les fusillades, enlèvements et viols.

Au total, environ 1,4 million d'Allemands furent chassés de Poméranie de la manière la plus bestiale.»

Le site ci-dessous donne alors un bilan : 1762000 personnes fuirent la Poméranie (où vivaient jadis près de 2 millions d'Allemands) dont 330000 perdirent la vie.



☞ [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/menekules\\_pommern\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/menekules_pommern_en)

### **Stettin, la capitale administrative poméranienne**

À propos de Stettin, il faut citer un rapport d'un correspondant du *New York Daily News*, Donald Mackenzie, dans un article du 8 octobre 1945 et cité par l'auteur américain Ralph Franklin Keeling (né en 1901) dans son livre remarquable paru en 1947 par l'*Institute of American Economics*, Chicago, *Gruesome Harvest: The Allies' Postwar War Against The German People* dont l'édition de 1992, publiée par l'*Institute for Historical Review*, fut traduite par les éditions Akribeia sous le titre *Cruelles Moissons — La guerre d'après-guerre des Alliés contre le peuple allemand*. À noter que l'article se trouve aussi dans le *Congressional Record* du 4 décembre 1945, p. 11554 :

« Dans la cour de la gare de Stettin balayée par le vent, une cohorte de réfugiés allemands, faisant partie des 12 à 19 millions d'expulsés de Prusse-Orientale et de Silésie, étaient assis par groupes sous une pluie battante et faisaient le récit de leur long et misérable voyage, au cours duquel plus de 25 % des gens étaient morts sur le bord de la route et les autres étaient si affaiblis qu'ils avaient à peine la force de marcher.

*Sales, amaigris et transportant le peu qui leur reste enveloppé dans des morceaux de tissu, ils ont reculé en se recroquevillant quand une personne s'est approchée d'eux au terminus de la gare, s'attendant à être battus, volés ou pire. C'est ce à quoi on les a habitués.*

*Une infirmière de Stettin, une jeune et jolie blonde, a raconté comment son père avait été poignardé à mort par des soldats russes qui, après avoir violé sa mère et sa sœur, avaient essayé de faire irruption dans sa chambre. Elle s'échappa et se cacha pendant 4 jours dans une meule de foin en compagnie de 4 autres femmes [...].*

*Dans le train pour Berlin, elle fut violente une fois par des soldats russes et à deux reprises par des Polonais [...] Les femmes qui résistaient étaient abattues, a-t-elle raconté, et elle a vu une fois un garde saisir un nourrisson par les jambes et lui fracasser le crâne contre un poteau (cela ne vous rappelle-t-il rien ?) parce que l'enfant pleurait pendant qu'il violait sa mère.*



*Un vieux paysan de Silésie disait [...] que les victimes étaient dépouillées de tout ce qu'elles avaient, y compris de leurs chaussures. On volait leurs langes aux nourrissons de sorte qu'ils mouraient gelés. Toutes les filles et les femmes en bonne santé, même celles qui avaient 65 ans, ont été violées dans le train, puis dépouillées, a déclaré le paysan<sup>(1)</sup>. »*



1. Ralph Franklin Keeling, *Cruelles Moissons – La guerre d'après-guerre des Alliés contre le peuple allemand*, Éd. Akribieia, Saint-Genis-Laval, 2000, pp. 36-37



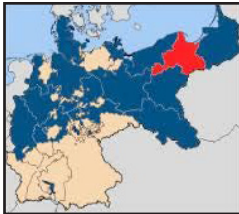


### PROVINCE DE PRUSSE OCCIDENTALE, POSEN, DANTZIG

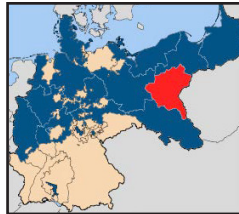


La province de Prusse occidentale (en allemand Westpreussen) / Posen (province de Posnanie annexée par le Reich en 1939 lors de l'invasion de la Pologne) / Dantzig est presque aussi grande que la Suisse et la cité libre de Dantzig (annexée aussi par le Reich en 1939) est comparable au Luxembourg. On

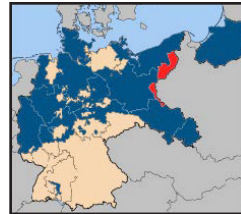
l'a vu, la région autour de Schneidemühl, l'ancienne capitale, revint à la Poméranie en 1938 pendant que la région autour de Meseritz qui s'était vue rattachée à la Prusse-occidentale/Posen la même année, rejoignit alors le Brandebourg. Enfin, le canton de Fraustadt, qui fut rattaché la Prusse occidentale/Posen en 1938, devint alors partie de la Silésie. À noter que la région s'étendant le long de la baie de Dantzig jusqu'au delta de la Vistule fut appelée Pomérélie (allemand Pommerellen) ou Petite Poméranie, Poméranie orientale, Poméranie de Dantzig (que les Allemands rattachaient donc à la Prusse occidentale).



**Prusse occidentale  
en 1878**



**Posnanie (Posen)  
en 1878**



**Posen  
en 1938**

La Prusse occidentale / Posen comptait pour villes principales : Dantzig, Posen, Birnbaum, Bromberg, Graudenz, Kolmar, Löbau, Schwetz, Strasburg, Thorn, Wirsitz ou encore Zempelburg.

Le site traitant de la *Tragédie allemande du destin* indique ce qui suit :



«La Prusse occidentale et le Warthegau oriental<sup>(1)</sup> furent les premiers affectés par l'offensive soviétique massive en janvier 1945.

De nombreux résidents de ces régions essayèrent de fuir à l'ouest ou vers la Silésie. Mais l'Armée rouge avançait si vite que la plus grande partie de la Prusse occidentale et du Warthegau était déjà occupée en février.

Une fuite était par conséquent quasiment impossible. C'est seulement à partir de la zone de Dantzig qu'un petit groupe parvint à s'échapper en bateau en traversant la mer Baltique.

Ceux qui restèrent, surtout les vieillards, les malades, femmes et enfants, furent livrés aux atrocités des occupants qui pillèrent, assassinèrent et violèrent sans retenue. Les hommes et les femmes solides furent déportés et réquisitionnés pour le travail forcé.

Nombreux furent — vu qu'ils venaient juste de se rencontrer — menés sans chaussures ni manteaux en direction de la Vistule. Pour la majorité, c'était la transition vers la mort. Pour les autres — 600 000 Allemands —, ce fut l'expulsion systématique de leur province natale de Prusse occidentale et de Posen.»

Le site donne le bilan de cette autre tragédie : 117 000 morts (sur les 736 000 qui fuirent la province).



<sup>1</sup> <http://nemet-sorstragedia.lorincz-veger.hu/nemet-sorstragedia-en/menekules-westpreussen-en.html>

### **Vieille carte postale de la cité de Posen en 1916**

1. NDLA – Ou Reichsgau Posen, le territoire de Grande-Pologne annexé au III<sup>e</sup> Reich après la défaite de l'armée polonaise en 1939.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, la Prusse occidentale avait déjà fait les frais d'une tragédie. Voici ce que relate un très bon article d'Albert Jacquemin sur le site voxnr.com au sujet de l'inégalité en matière de droit au souvenir quant aux victimes de Pologne ; en effet, l'auteur mentionne le film d'Andrzej Wajda au titre éponyme sur le massacre de Katyn aux fins de souvenir des victimes communistes pendant que d'autres de ce même pays demeurent dans l'oubli le plus total et qui ne risquent donc pas de voir un film réalisé sur leur sort :

«Quand, en 1939, la situation se tend entre le Reich et la Pologne, celle-ci compte sur son sol 1,4 million de citoyens d'origine allemande. Ces laissés pour compte du traité de Versailles sont rapidement désignés comme les agents d'une hypothétique 5<sup>e</sup> colonne et un certain nombre de leurs représentants les plus connus sont arrêtés sans motifs. Paradoxalement, ils sont chanceux et cela sauvera la vie de nombre d'entre eux. Les autres, le *vulgum pecus*, sont victimes des violences collectives qui, dès le 14 août, font 104 victimes à Tarnowa. Mais le pire est à venir et le déclenchement des hostilités a pour conséquence que la semaine du 31 août au 6 septembre est marquée par une longue série de pogroms antiallemands à Thorn, Kopfergarten, Gotenhafen, Graudenz ainsi que dans une trentaine d'autres villes.

«C'est à Bromberg le 3 septembre, lors du « dimanche sanglant », que le plus grand massacre de *Volksdeutsche* a lieu. La ville, qui a été allemande de 1772 à 1920, a déjà subi une politique effrénée de polonisation qui a fait passer sa population de souche germanique de 117 000 habitants lors de son annexion à 10 000 en 1939. Alors que la Wehrmacht enfonce leurs lignes depuis deux jours entiers, les troupes polonaises qui refluent en désordre et qui traversent Bromberg, sont prises sous le feu de deux raids aériens particulièrement meurtriers. Il n'en faut pas plus pour faire naître chez les soudards, incapables de résister aux forces allemandes, l'idée de se venger de leurs pertes sur des ennemis sur lesquels ils sont certains d'avoir le dessus : les civils germanophones de la ville. Aussitôt pensé, aussitôt réalisé. Tandis que les temples protestants sont profanés et incendiés, les maisons réputées comme allemandes sont perquisitionnées et leurs habitants, quel que soit leur âge, lynchés ou sommaire-

ment abattus. La victime la plus âgée du massacre sera Pieter Rierast qui comptait 86 printemps, la plus jeune fut un nourrisson de 2 mois tuée dans les bras de sa mère Gisela Rosenau.

Au total, les divers pogroms qui eurent lieu en Pologne du 14 août au 6 septembre 1939 firent 12857 victimes identifiées auxquelles il convient d'ajouter quelques centaines d'autres qui furent retrouvées si mutilées qu'on ne put les reconnaître. Au total, on estime ainsi qu'environ 1% des Allemands résidant en Pologne en 1939 furent assassinés en raison de leur appartenance ethnique. **Si on fait un calcul similaire pour les victimes des Soviétiques à Katyn et dans les autres sites où se déroulèrent des exécutions collectives, le pourcentage est beaucoup plus modeste puisque le massacre par le NKVD ne toucha que 0,06% de la population polonaise... Et pourtant, sens de l'Histoire oblige, c'est uniquement de celui-ci que l'on se souvient. Pire même, et pour rester sur les victimes allemandes, il n'est pas inutile de se souvenir que pour complaire à l'Union soviétique, de 1941, année de la découverte de la première fosse commune, à 1992, date où la Russie admit sa responsabilité, les chancelleries occidentales attribuèrent unanimement la tuerie de Katyn aux troupes allemandes<sup>(1)</sup>. À ce titre, en 1945, un tribunal soviétique condamna à mort, comme responsables des exécutions de masse, 7 officiers supérieurs de la Wehrmacht. Ceux-ci, qui n'étaient coupables de rien, attendent toujours<sup>(2)</sup> qu'un tribunal juge utile de les réhabiliter. Ils se nomment Ernst Böhm, Ernst Geherer, Herbard Janike, Heinrich Remmlinger, Erwin Skotki, Eduard Sonnenfeld et Karl Hermann Strüffling...**

«Mais ce n'est pas tout. À Bromberg et dans quelques autres villes, les troupes allemandes capturèrent après leur victoire quelques pogromistes. Ceux-ci passèrent en procès et furent, pour la plupart, condamnés à mort et exécutés. Ce n'était que justice penserez-vous ? En février 2003, les tribunaux allemands n'en ont pas estimé de même et, en conformité avec leur ethno-masochisme habituel, ils ont dénoncé ces exécutions comme des « crimes nazis » et ont décidé d'attribuer

1. C'est nous qui soulignons.

2. NDLA – À la date du 14 août 2010, date de parution de l'article en question.

10000 euros d'indemnités, non pas aux victimes des assassinats de masse mais aux descendants des assassins<sup>(1)</sup> !»

À propos de ce massacre de Bromberg, nous citerons le témoignage constituant le Document 7 du livre traduit déjà mentionné de Heinz Nawratil, celui d'Else Zabel, du village de Hopfengarten, district de Bromberg, lui-même tiré du livre de Rudolf Mühlfenzl (éd.), *Geflohen und vertrieben. Augenzeugen berichten*, Königstein, 1981, p. 36 *sqq.* :

«À 7h du soir, les chiens aboyèrent. Quatre Polonais, dont trois étaient armés, arrivèrent à la ferme. Ils faisaient beaucoup de bruit et agitaient leurs carabines. Lorsque mon mari apparut sur le seuil de la porte pour leur demander ce qu'ils voulaient, ils hurlèrent «Cochon d'Hitler !» puis ils le frappèrent. Après quoi ils exigèrent qu'il leur livre les armes. Mais des armes, nous n'en avions jamais possédées. Ils écartèrent mon mari et pénétrèrent dans notre maison. Ils entrèrent dans la cuisine, arrachèrent les tiroirs et ouvrirent l'armoire qu'ils fouillèrent, jetant à terre tout ce qu'ils trouvaient. Puis ils passèrent dans le salon et dans la chambre. Là encore, ils arrachèrent les portes des armoires et les tiroirs et renversèrent tout sur le sol. Les affaires qui leur plaisaient, ils les fourraient dans leurs poches. [...] Ne trouvant rien de compromettant, les Polonais projetèrent mon mari à terre et le frappèrent à coups de pied en criant à tue-tête : «Cochon d'Hitler !» Ensuite, ils voulurent qu'il leur donne de l'argent et sa montre [...]. Il commença par refuser de remettre l'argent et la montre. Mais ils le frappèrent encore. Il saignait du nez et de la bouche et avait des plaies à la tête [...].

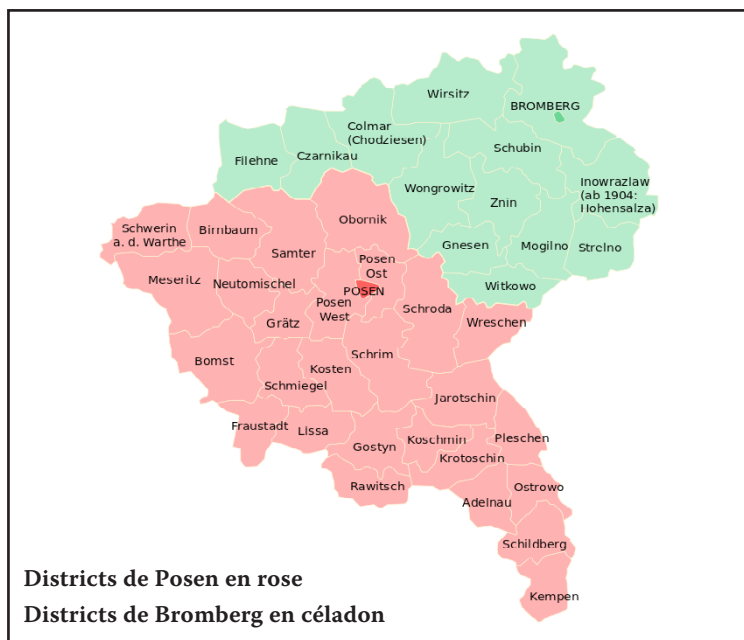
J'assistai à cette scène d'horreur depuis le jardin des fleurs. Il ne fallait pas que je me fasse remarquer car les Polonais m'auraient sans doute fait subir le même traitement, et peut-être violée. C'est ce qui était arrivé plusieurs fois aux filles de nos voisins qui étaient allemands, comme nous. Mon mari tomba à plusieurs reprises, mais chaque fois on le relevait à coups de pied et à coups de crosse. Ils l'emmenèrent hors de la propriété en criant des insultes comme «Hitlérien, boche, cochon d'Allemand» [...]. Les Polonais continuèrent à le frapper, à le piétiner

1. <http://www.voxnr.com/cc/etranger/EkIEZAFZZZGwJHJzGu.shtml>

*et à le piquer de leurs baïonnettes. Ils le forcèrent encore à se relever et le poussèrent devant eux.*

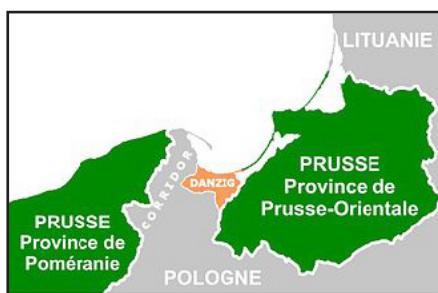
*J'étais tellement terrifiée par cette agression et par les tortures infligées à mon mari que je m'enfuis sans nourriture et sans bagages à travers les prés avoisinants jusqu'à une glaisière. J'y trouvai des voisins. Eux aussi parlèrent des violences subies. Entre-temps, le ciel s'était assombri. Toute la nuit, nous entendîmes au loin le vacarme causé par les soldats, les pleurs des enfants, les plaintes des femmes et des jeunes filles. De temps à autre, on entendait des coups de feu. En plusieurs endroits, les maisons des paysans allemands brûlaient [...].*

*(Après l'entrée des troupes allemandes) je retrouvai mon mari mort, fusillé, abattu. Je l'identifiai à ses vêtements. Les coups qu'il avait reçus l'avaient rendu quasiment méconnaissable. Il avait des plaies béantes sur le dos, la poitrine et le ventre, et sa tête ainsi que ses épaules étaient recouvertes d'une croûte de sang. Ma peine et mon impuissance étaient telles que je m'évanouis [...] (1). »*



Carte administrative Province de Posen (Poznan) ou Posnanie

1. Heinz Nawratil, *op. cit.*, pp.72-73



**Corridor « polonais » ou de Dantzig**

Bromberg (aujourd'hui Bydgoszcz) connut tout son lot d'horreurs du fait aussi qu'elle était, nous explique Nawratil, l'épicentre du corridor « polonais », encore appelé couloir de Dantzig, une bande de terre octroyée

à la Pologne par le Traité de Versailles pour lui donner un accès à la mer et dans lequel eut lieu l'essentiel de ces pogroms parfois très cruels.

À proximité de Bromberg justement, se trouvait un camp de travail de sinistre réputation qui, à l'instar de celui de Sikawa près de Lodz ou de Granowo (Gronowo) près de Lissa (voir carte ci-dessous pour repérage géographique), ne fut démantelé qu'en 1949-50. Il s'agit du camp de travail central de Potulice (anciennement Lebrechtsdorf-Potulitz). Celui-ci fut établi par les autorités communistes polonaises après la fin de la Seconde Guerre mondiale en tant que centre de détention pour Allemands et Polonais anti-communistes et fonctionna de 1945 à 1950. Certaines sources font état d'environ 30 000 personnes qui y furent emprisonnées pendant cette période, dont principalement des Allemands ethniques mais aussi des combattants de l'Armia Kraowa et des prisonniers de guerre de République tchèque, de Hongrie et de Roumanie. Les chiffres de morts variant selon les sources, allant de 3 000 à 5 000 personnes (surtout à cause des épidémies). Il n'y a jusqu'ici rien d'extraordinaire me direz-vous mais ce qui fait surtout la particularité de ce camp est son médecin juif, le Dr Ignacy ou Izydor Cedrowski (dont le vrai nom serait, selon certaines sources, Isidore Cederbaum, du camp de Zimna Woda) qui, lui aussi, était un survivant auto-proclamé d'Auschwitz aspirant à la vengeance.

D'après un blog du journaliste Henri de Fersan, le Dr Cedrowski laissa mourir de faim et de froid 48 des 50 bébés



des prisonnières allemandes... Voici à ce sujet la description du tableau par nul autre que l'auteur américain John Sack, parue dans le 1<sup>er</sup> volume de *Tabou*, déjà cité, sous le titre *Quand des Juifs se font bourreaux – L'histoire de Loz Potok*, p.132 :

« Dans un camp (celui de Potulice), il y avait une baraque pour cinquante bébés. Ils étaient dans des berceaux, mais le médecin du camp, le Dr Cedrowski — un juif qui avait été à Auschwitz — ne chauffait pas la baraque et ne donnait pas de lait aux bébés. Il ne leur donnait que de la soupe, et quarante-huit des cinquante bébés sont morts. »

Il faut aussi faire observer à son sujet qu'il aurait été toutefois épouvanté par le traitement réservé aux travailleurs allemands en Poméranie. À cet égard, le journal catholique tchèque *Obzori* nous indiquait dans un article que le Dr Cedrowski, « survivant d'Auschwitz où toute sa famille avait succombé à la Shoah », fut « pourtant stupéfait par l'exploitation meurtrière dont les travailleurs allemands étaient victimes dans les fermes d'État de la voïvodie de Poméranie en 1946-47<sup>(1)</sup> ». À l'instar de nombre de ses coreligionnaires donc, notre grand médecin serait capable de manifester quelque signe d'horreur quand il s'agit des crimes d'autrui mais pas des siens.

D'après l'ouvrage *Bloodlands – Europe between Hitler and Staline*, de Timothy Snyder, Basic Books, New York, 2010, p. 322 (disponible sur la Toile), on apprend aussi que :

« au village de Nieszawa, au centre-nord de la Pologne, 38 hommes, femmes et enfants furent jetés dans la Vistule ; les hommes et les femmes furent abattus avant, pas les enfants. Au camp de Lubraniec, le commandant dansa sur une Allemande qui avait été tellement rouée de coups qu'elle ne pouvait plus bouger. De cette façon, s'exclama-t-il, « nous jetons les fondements d'une nouvelle Pologne ». »

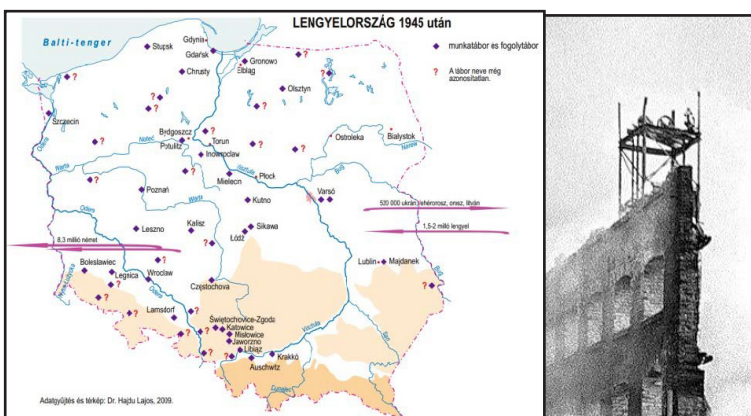
---

1.  extrait rapporté de la source polemia.com/les-expulses-de-r-m-douglas



Camps majeurs d'internement et de travail en Pologne en 1945 (représentés par des losanges violets avec les noms quand ceux-ci étaient connus)

[http://www.munkataborok.hu/en/other\\_countries/poland](http://www.munkataborok.hu/en/other_countries/poland)



«L'enfer sur terre. Civils allemands fuyant Dantzig en feu... mars 1945»

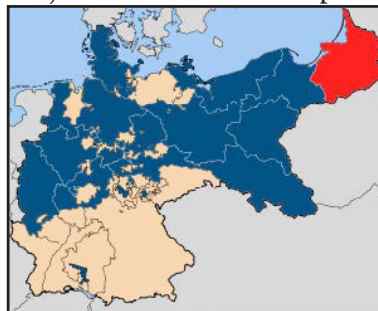


§

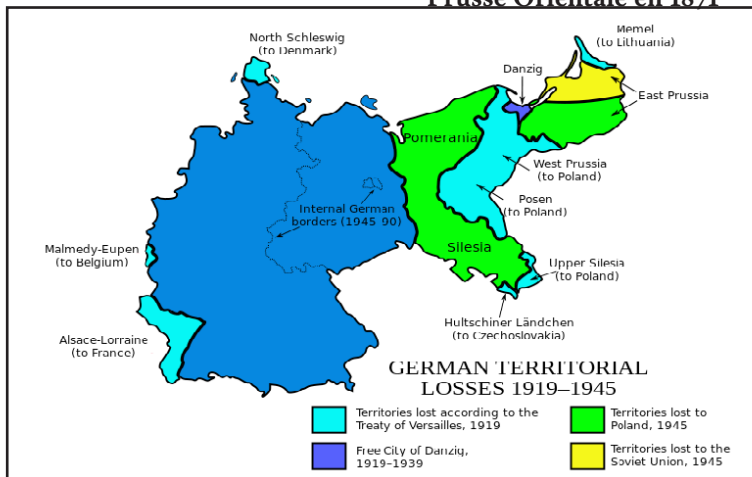
**PROVINCE DE PRUSSE ORIENTALE**



La province de Prusse orientale (en allemand Ostpreussen), avec Königsberg et le territoire de Memel, était plus grande que les Pays-Bas. L'étroite bande du territoire de Memel (en allemand Memelland — voir aussi chap.10, section F) a toujours appartenu à la Prusse orientale. Il fut annexé à la Lituanie en 1923, suite au Traité de Versailles, mais retourna au Reich allemand en 1939. La partie sud plus grande de la Prusse orientale est aujourd'hui en territoire polonais (en vert sur la carte) tandis que la partie nord autour de Königsberg (aujourd'hui Kaliningrad) revint à la Russie (en jaune sur la carte) qui voulait, de cette façon, s'assurer un accès à la mer Baltique, en même temps que le port adhérent.



**Prusse Orientale en 1871**



**Carte des pertes territoriales allemandes 1919-1945**

Précisons que cette partie qui revint à l'ex-URSS se vit alors coupée et isolée du gigantesque territoire russe et devenir une enclave depuis que la Lituanie se détacha à son tour de la Russie pour se tourner vers l'Ouest (c'est cette enclave que l'on peut voir sur les cartes modernes en se demandant ce que peut bien faire ce petit morceau de territoire russe ceint de toutes parts par la zone Euro). Similairement, la Prusse orientale était alors coupée elle aussi de l'Allemagne par ce qui fut appelé le corridor ou couloir de Dantzig (en bleu et violet sur la carte).

La Prusse orientale comptait pour villes principales : Königsberg, Allenstein, Braunsberg, Elbing, Goldap, Gumbinnen, Heilsberg, Insterburg, Marienburg, Memel, Neidenburg, Osterode, Rosenberg, Tilsit et Treuburg.

Voici donc ce que relate l'excellent site sur la *Tragédie allemande du destin* en commençant par l'avancée de l'Armée rouge :

« Entre le 12 et le 14 janvier 1945, l'Armée lança la plus puissante offensive de la Seconde Guerre mondiale. Les lignes allemandes en Prusse orientale furent brisées par les Fronts biélorusses 2 et 3. Les blindés soviétiques avançaient au rythme de 70 km/jour. À cause de ce rythme, aucune ligne de défense fermée ne pouvait être organisée. Le 27 janvier 1945, les formations d'attaque rouges atteignirent la Baltique à Elbing depuis le sud et le 31 janvier, l'Oder à Küstrin. De cette manière, la Prusse orientale était complètement coupée du Reich allemand par voie de terre. Mais avec une résistance féroce, Königsberg, Heiligenbeil et Dantzig pouvaient tenir. Il en résulta que des milliers de réfugiés purent rejoindre les ports de la Baltique à travers la Vistule.

Voici une description des lieux de Heinz Nawratil qui puisse certaines informations parmi des ouvrages de grande valeur historique et littéraire tels que celui de Lev Kopelev, *À conserver pour l'éternité*, ou celui de Hans Graf von Lehndorff, *Journal d'un médecin allemand*, sans oublier la *Dokumentation der Vertreibung*, après l'annexion du nord de la Prusse orientale par l'Union soviétique :

« Cette occupation entraîna la quasi-destruction des conditions d'existence de la population : hôpitaux et immeubles brûlés ou démolis à l'explosif, réserves de vivres détruites. On chassa le bétail avant de le laisser périr, si bien qu'en certains

endroits les bêtes mortes jonchaient le sol à côté de paysans, morts eux-aussi. Mais le pire était la situation dans les grandes villes où des tracts et des actes de capitulation avaient pourtant garanti aux citoyens l'intégrité de leurs biens et de leur vie. [...] Dans les grandes villes, la famine était telle que beaucoup se résignèrent à manger de la chair humaine ; sur un marché de Königsberg, le Luisenmarkt<sup>(1)</sup>, selon de nombreux témoignages, on proposa même des boulettes de viande humaine.



<sup>1</sup> <http://nemet-sorstragedia.lorincz-veger.hu/nemet-sorstragedia-en/menekules-ostpreussen-en.html>

**Vieille carte postale peinte de Königsberg (1900)  
Vue de l'étang avec, en arrière-plan, le château.**

Sur les 100 000 habitants de Königsberg qui étaient restés, il en mourut environ 75 000. À cet égard, la réponse que fit un enfant à un médecin qui le mettait en garde contre le danger de contamination de l'eau par le typhus, est caractéristique : *« Ah ! on s'en fout, qu'on crève de cela ou d'autre chose ! de toute manière il faut crever<sup>(2)</sup>. »*

Un petit village s'était malheureusement distingué lors de ces terribles événements pour avoir fait lui aussi les frais d'un massacre, celui de Nemmersdorf ; voici ce qu'en relate le site susmentionné :

1. NDLA – Vraisemblablement une interversion, il s'agit en fait du Lindenmarkt ; quant au Luisen, on le retrouve dans le Luisentheater.

2. Heinz Nawratil, *op. cit.*, pp. 49-50



«Le petit village de Nemmersdorf sur la frontière prusso-orientale, entre Insterburg et Gumbinnen, acquit une notoriété tragique.

Le 21 octobre 1944, les troupes soviétiques y entrèrent pour la première fois sur le sol allemand.

Les chars soviétiques roulèrent par-dessus les familles en fuite avec chevaux et charrettes, les corps humains et animaux réduits en bouillie.

Le jour suivant, les troupes allemandes recapturèrent le village. Ils découvrirent environ 20 corps de femmes, enfants et personnes âgées. Les victimes furent violées, mutilées, tuées.

Des témoins des événements dirent que des gens furent même cloués nus à la porte d'une grange par les Soviétiques.

Dans de nombreux villages au sud de Gumbinnen, des corps de civils gisaient en masse au bord de route et dans les ports qui avaient été assassinés méthodiquement<sup>(1)</sup>.»



**Femmes et enfants tués dans le massacre du village de Metgethen début 1945.**

Enfants et femmes allemandes tués (probablement leurs mères) par les russes. Photographie prise par la *Sicherheitspolizei*, l'inscription originale indique que les femmes ont montré des signes de viol.

1. *ibid.* p. 40



Sachant que la documentation des Archives fédérales fut constituée plusieurs années après celle du ministère fédéral aux Expulsés, la première a pu par conséquent compléter largement les éléments de la seconde, en particulier sur l'identité des victimes qui furent en majorité :

- «les gens qui n'avaient pas pu fuir, parce que l'ordre d'évacuation de leur secteur arriva trop tard ou n'arriva jamais ;
- les habitants des villes dont les capacités d'évacuation par le chemin de fer étaient trop faibles ;
- des personnes qui ne voulaient pas fuir, en particulier de nombreuses femmes dont les maris étaient dans la Wehrmacht et qui ne voulaient pas s'éloigner de leur maison avec leurs enfants ;
- des invalides et des vieillards qui craignaient les fatigues de l'exode ;
- dans les communes rurales, certains paysans qui ne voulaient pas se séparer de la ferme dont ils avaient hérité<sup>(228)</sup>.»

Quant à ce massacre de Nemmersdorf, voici le compte-rendu de Heinz Nawratil (p. 43) :

«Le 19 octobre 1944, les Russes s'étaient emparés des districts de Goldap et de Gumbinnen [...]. Mais ils furent repoussés par une contre-offensive le 5 novembre. Ce que les soldats allemands découvrirent alors à Nemmersdorf et dans d'autres villages dépassait l'imagination. Il n'est guère étonnant que, dans un premier temps, les puissances occidentales aient vu dans ces témoignages un artifice de propagande. Or les preuves sont plus qu'abondantes. Si le rapport d'une commission internationale composée de médecins est perdu, nous disposons en revanche des articles de presse et des reportages photographiques des journalistes allemands et étrangers qui furent immédiatement alertés.»

Le fait est qu'effectivement, une abondance de documents est disponible sur ces atrocités, faisant de cette tragédie un des crimes soviétiques les mieux documentés de la Seconde Guerre mondiale à l'instar de la tuerie de Katyn. À cet égard, parmi les journalistes qui furent sur place, un correspondant

suisse du *Courrier de Genève* avait fait état de ses impressions le 7 novembre 1944 :

« [...] *Mutilation et pendaison de prisonniers, liquidation à peu près complète de la population paysanne allemande restée sur place [...]. À Brauersdorf, j'ai vu de mes yeux deux ouvriers agricoles d'origine française, des anciens prisonniers de guerre, qui avaient également été massacrés. L'un d'eux put être identifié. Non loin de là, 30 prisonniers allemands avaient subi le même sort. Je vous épargne la description des mutilations [...]* <sup>(1)</sup>. »

À ce titre, il faut impérativement citer le rapport incroyable concernant les atrocités perpétrées par les Russes à Nemmersdorf tiré de la *Dokumentation der Vertreibung*, vol. 11, p. 7 *sq.*, qui constitue le Document 1 du livre de Nawratil (pp. 54-55) :

« *C'est alors que ma compagnie du Volksturm reçut l'ordre de dégager le village de Nemmersdorf [...].*

*À la première ferme, à gauche de cette route, se trouvait un chariot à ridelles. Quatre femmes nues y étaient clouées par les mains, en position de crucifiées. Derrière la 'Cruche blanche', en direction de Gumbinnen, il y a un espace libre avec le monument au Soldat inconnu. Derrière cette place, il y a de nouveau une auberge, la 'Cruche rouge'. Adossée à cette auberge, le long de la route, se trouvait une grange. Sur chacune des deux portes de la grange, une femme nue était clouée par les mains, en position de crucifiée. Dans les maisons, nous trouvâmes ensuite 72 corps, des femmes, des enfants et aussi un vieillard de 74 ans. En dehors de quelques personnes tuées d'une balle dans la nuque, presque toutes les victimes avaient été sauvagement assassinées. Parmi les morts se trouvaient également des enfants en bas âge, auxquels on avait fracassé le crâne (une sacrée obsession dirait-on) avec un objet dur. Dans une chambre, nous découvrîmes, en position assise, sur un sofa, une vieille aveugle de 84 ans. Elle était déjà morte, elle aussi. Il lui manquait la moitié du visage qui avait dû être fendu de haut en bas, jusqu'au cou, avec une hache ou une bêche.*

*Il nous fallut porter les cadavres jusqu'au cimetière du village où nous les laissâmes, car une commission de médecins*

1. *ibid.* p. 42

*étrangère avait demandé à examiner les corps. Les cadavres restèrent là trois jours durant, pendant lesquels nous attendîmes la commission. Entre-temps, une infirmière originaire de Nemmersdorf et qui cherchait ses parents arriva d'Insterburg. Elle retrouva parmi les victimes sa mère de 72 ans et son père affaibli de 74 ans. Il était le seul homme parmi les morts qu'on avait retrouvés. L'infirmière constata que toutes les victimes habitaient Nemmersdorf.*

*Le 4<sup>e</sup> jour, les cadavres furent inhumés dans deux fosses. La commission n'arriva que le lendemain et il fallut alors les exhumers. On se procura des portes de granges et des tréteaux pour exposer les cadavres, afin que la commission pût les examiner. Ils constatèrent à l'unanimité que toutes les femmes et toutes les jeunes filles de 8 à 12 ans avaient été violées, y compris la vieille aveugle de 84 ans. Lorsque la commission eut fini d'examiner les corps, ceux-ci furent inhumés pour de bon. »*



**Le village de Nemmersdorf**

À propos du massacre de Nemmersdorf, Nawratil insiste toutefois, en citant Alfred de Zayas, sur un cas d'humanité parmi les Polonais, 6 ouvrières agricoles précisément, qui permirent à une certaine Margot Grimm d'être une des rares survivantes du massacre après avoir fait croire aux Soviétiques qu'ils avaient rattrapé la voiture où se trouvait aussi le mari de Mme Grimm (qui en fut extrait et abattu) qu'elle était polonaise.

Après quoi, ces ouvrières lui permirent ensuite de poursuivre sa fuite vers l'ouest. Dans cette fuite vers l'ouest justement, le site de la *Tragédie allemande du destin* indique qu'elle se fit dans la panique vu l'allure importante des blindés russes qui pénétraient en Prusse orientale. Fuite qui concernait surtout des femmes et des enfants car tous les hommes solides servaient en tant que soldats ou comme membres de la Volkssturm.



**Deux enfants tués  
dans le massacre de  
Nemmersdorf**

<http://furtherglory.wordpress.com/2012/03/17/the-nemmersdorf-massacre/>



**Allemands assassinés lors du massacre de Nemmersdorf  
Octobre 1944, (German Federal Archive)**

Les trains qui quittèrent Königsberg étaient complètement bondés. Suit maintenant une description par le défenseur des droits de l'homme (un vrai celui-là) et ex-officier soviétique, Lev Kopelev, de la traversée de la gare d'Allenstein (Olsztyn

aujourd'hui), extraite de son livre (cité plus haut) et formant le Document 3 de celui de Nawratil :

« [...] *Près d'un wagon de voyageurs se trouvait le cadavre d'une femme de petite taille. Le visage était caché par un retroussis du manteau, les jambes étaient écartées, pliées aux genoux en angle aigu. Une fine couche de neige et un vague chiffon voilaient à peine ce corps souillé et refroidi. Elle avait dû être violée par toute une troupe et tuée aussitôt après, à moins que la mort ne l'ait surprise et glacée dans une dernière convulsion. Il y avait encore quelques cadavres, femmes ou hommes en civil, près des wagons et sur les plates-formes.*

*[...] Du wagon voisin me parvint la voix faible d'une vieille femme.*

*– Soldat ! Soldat !*

*Parmi des caisses de calibres divers, dans un nid de matelas et de couvertures, se tient une vieille tout emmitouflée d'écharpes et de fichus et coiffée d'une vaste capeline sombre saupoudrée de neige. Un visage triangulaire, pâle et ridé. De grands yeux clairs au regard tranquille, raisonnable, presque avenant.*

*– Comment avez-vous échoué ici, grand-mère ?*

*Elle n'est même pas surprise de m'entendre parler allemand.*

*– Soldat, je t'en prie, tue-moi. Fais ça pour moi, je t'en prie.*

*– Allons, grand-mère ! N'ayez pas peur. On ne vous fera aucun mal.*

*Pour la énième fois je reprends ce bobard à tout faire. Il ne peut rien lui arriver de bon.*

*– Où alliez-vous ? Vous avez des parents par ici ?*

*– Je n'ai personne. Ma fille et mes petits-enfants ont été tués hier par des soldats à vous. Mon fils avait été tué avant, à la guerre. Mon gendre aussi a dû mourir. Tous morts. Il ne faut pas que je vive. Je ne veux plus vivre.*

*Elle parle avec le plus grand calme, la plus grande simplicité. Sans ombre d'affectation. Sans larmes ni émotion. Avec chagrin, simplement, et résignation. De là, sans doute, ce grand calme. À moins qu'il ne s'agisse là d'humilité, ou de la conscience de sa dignité<sup>(1)</sup>. »*

---

1. *ibid.* pp. 56-57



Gare d'Allenstein

Nous donnerons encore un dernier témoignage, conservé dans la *Dokumentation der Vertreibung*, vol. I 1, p. 247, concernant le calvaire d'une femme racontant comment elle fut choisie, avec d'autres femmes, pour être violée dans un bâtiment destiné à cette fonction :

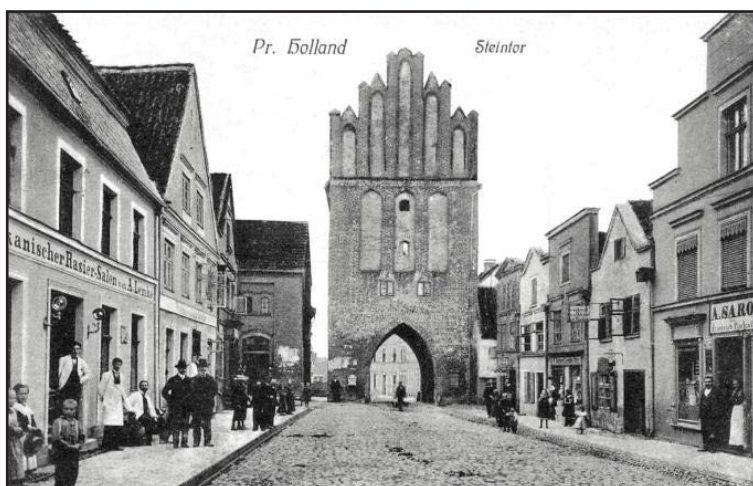
*« Ces viols se répétèrent deux fois par jour, chaque fois avec plusieurs soldats, jusqu'au 7<sup>e</sup> jour. Le 7<sup>e</sup> jour fut pour moi le plus affreux. On vint me chercher le soir et on me libéra au matin. Mon sexe était déchiré sur toute la longueur et j'avais une grosseur large d'un bras qui partait depuis le haut des cuisses, au niveau du sexe, jusqu'au genou. Je ne pouvais plus ni marcher ni m'allonger. Puis il y eut encore 3 jours comme les 6 premiers, épouvantables. Après quoi, les soldats russes estimèrent que nous avions notre compte, et on nous chassa toutes nues hors de la pièce infernale. D'autres femmes prirent notre place. Une vieille femme me donna une couverture. Ces horreurs se déroulaient en présence de 10 femmes et souvent aussi de nos propres enfants. Elles furent cependant épargnées aux deux miens. Durant ces terribles journées, nous ne reçûmes aucune nourriture, seulement de l'alcool et des cigarettes.*

*Le martyr nous avait rendues méconnaissables. On nous rassembla ensuite pour une marche épuisante en direction de [...] Preußisch-Holland<sup>(1)</sup>.*

1. NDLA – Littéralement Hollande de Prusse, aujourd'hui Paslek dans la



*Il faut réfléchir au fait que nous n'avions plus de chaussures aux pieds. Nous avons enveloppé ceux-ci de lambeaux de sacs. Je pris un enfant sur mon bras et entraîné l'autre par la main. Nous fûmes ainsi emmenées vers l'avant, sous la garde de soldats soviétiques [...]*<sup>(1)</sup>. »



**Preußisch-Holland (vers 1900)  
Steintor ou Porte de Pierre**

Comme si l'épreuve de cette expulsion de Prusse orientale n'était pas assez terrible, les rudesses hivernales étaient aussi de la partie pour les malheureux réfugiés ; voici une description de cet exode glacé par le site *Tragédie allemande du destin* qui poursuit en ces termes :

« En l'espace de quelques jours, toutes les routes vers les ponts sur la Vistule menant à Marienburg et Dirschau furent désespérément entravés de réfugiés.

Les routes étaient pleines de neige et de glace. Les chevaux patinaient devant les charrettes surchargées et on ne pouvait pas les dépasser car à côté de la route, ils s'enfonçaient immédiatement dans la neige jusqu'au ventre.

Les premières nuits, les gens âgés mouraient de froid. Les couches mouillées des nourrissons qui gelaient étaient dures comme le roc et n'avaient aucune chance de survie.

---

partie de Prusse orientale qui revint à la Pologne.

1. *ibid.* p.57

Les morts ne pouvaient être inhumés dans la terre dure comme la pierre. On devait les placer au bord de route. De nombreux restes furent emportés et mangés par les animaux sauvages.›



Ⓔ <http://nemet-sorstragedia.lorincz-veger.hu/nemet-sorstragedia-en/menekules-ostpreussen-en.html>

### **Les conditions effroyables endurées par les expulsés de Prusse orientale**

Comme la fuite vers l'ouest par les routes de campagne devint impossible, la solution restante était la traversée de la Baltique. « Dans le but de parvenir à un port sécuritaire », nous indique le site, « les réfugiés durent atteindre Pillau en traversant Königsberg ou le Frisches Haff<sup>(1)</sup> qui était gelé.

À Heiligenbeil, les troupes allemandes défendirent un chaudron ouvert à la mer de même que le Haff (la Lagune). De ce chaudron qui était de plus en plus comprimé par les Soviets, des milliers de réfugiés commencèrent une périlleuse évasion sur la glace.

La difficile marche de 20 km sur la glace était marquée par de petits arbres par les soldats allemands, de sorte que les réfugiés ne se trompent pas de direction sur l'énorme nappe de glace. Bientôt, ce jalon n'était plus du tout nécessaire : corps congelés, carcasses d'animaux congelées, charrettes détruites

1. NDLA – La Lagune de la Vistule.

et effets perdus marquaient le chemin. L'après-midi, les corps furent récupérés et enterrés au cimetière de Heiligenbeil. Il y avait chaque jour environ 50 victimes qui étaient mises dans des sacs en papier parce qu'il n'y avait plus de cercueils.

La fuite sur la glace de la Lagune était une course contre la mort. La surface blanche infinie offrait une cible idéale pour les avions de guerre alliés pour faucher les réfugiés à la mitrailleuse.

Souvent, la glace était teintée de rouge par le sang des blessés et des mourants. L'épaisseur de la glace était irrégulière et, à cause des tirs et des bombes, était cassante et craquelée. De nombreux chariots coulèrent avec toutes les familles dans l'eau glacée, avec chevaux et charrettes.

Les réfugiés étaient des cibles faciles pour les avions soviétiques volant à basse altitude. Les corps sombres se détachaient de manière fort contrastée sur le sol blanc. Il n'y avait ni couvert ni échappatoire sur la glace immense. Au printemps, après la fonte, des milliers de corps épars dérivèrent vers le rivage.

La nuit, le voyage n'était pas moins dangereux. Bien qu'il n'y avait plus d'avions volant à basse altitude, le danger menaçait de se présenter en dehors de la route et la glace plus fine céda sous de nombreux réfugiés.

Ceux qui finalement parvinrent aux navires, se bercèrent d'illusions quant à leur sécurité. Beaucoup moururent sous les bombes et par les torpillages (c'est ce que nous verrons en détail au chapitre 12).>

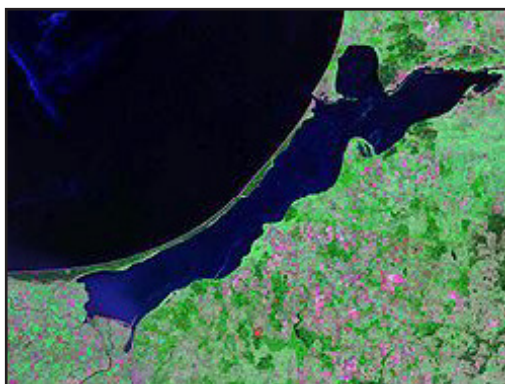


Image satellite  
de la lagune



<http://nemet-sorstragedia.lorincz-veger.hu/nemet-sorstragedia-en/menekules-ostpreussen-en.html>

**Autre épreuve terrible :  
la traversée de la lagune de la Vistule**

*(note : en allemand Frisches Haff, la lagune de la Vistule, est une baie d'eau douce — certains disent saumâtre — au bord de la Baltique donc, séparée de la baie de Gdansk — allemand Dantzig — par la presqu'île de la Vistule. Elle est l'embouchure de plusieurs branches qui s'y déversent dont le Nogat et le Pregolia.)*



**Réfugiés après la traversée de la lagune (Wikipedia)**

Parmi les ports que la population civile et les soldats de la IV<sup>e</sup> Armée allemande tentèrent de rejoindre pendant ces scènes d'apocalypse et notamment lors de l'encerclement d'Heiligenbeil, il faut citer celui de Pillau (renommé Baltiisk au cours de la campagne de russification en 1946), à une quarantaine de km de Königsberg.



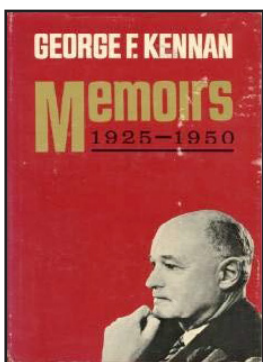
**Le port de Pillau : évacuation de réfugiés en janvier 1945**



**Réfugiés allemands embarquant à bord du  
*Hans Albrecht Wedel*, navire de contrôle aérien et  
ravitailleur d'hydravions de la Luftwaffe à Pillau. Février 1945**



Quant à ceux qui étaient encore dans les camps, leur situation n'était guère plus enviable ; en effet, ils eurent à lutter contre des conditions d'hygiène déplorables et les maladies allant avec ; ainsi par exemple dans le camp de Preußisch Eylau ou Eylau-en-Prusse en 1945 (aujourd'hui Bagrationovsk), près de la future frontière de Prusse orientale qui allait la partager entre l'URSS au nord et la Pologne au sud, environ la moitié des 12000 à 14000 détenus moururent du typhus et d'autres maladies causées par la faim.



**Version originale  
Memoirs 1925-1950  
de George F. Kennan**

Terminons alors avec la description que fit de la Prusse orientale, le diplomate et historien américain George Frost Kennan, dans son livre intitulé *Memoirs : 1925-1950*, Little, Brown & Company, 1st edition 1967 ; le compte-rendu est ici tiré de la version allemande de 1968, *Memoiren eines Diplomaten*, Stuttgart, 1968, p.269, constituant le Document 17 du livre de Heinz Nawratil intitulé *La mort d'un pays* :

*« La catastrophe qui s'abattit sur ce territoire à l'arrivée des troupes soviétiques n'a pas de parallèle dans l'histoire récente de l'Europe. Comme en témoignent les archives, après le premier passage des Soviétiques, de vastes contrées se trouvèrent totalement vidées de leur population ; hommes, femmes et enfants, tous avaient disparu, et il est inimaginable qu'ils se soient tous réfugiés à l'ouest. L'économie de la région était totalement détruite. Je me rendis moi-même brièvement à Potsdam (à la conférence du 17 juillet au 2 août 1945 — note de Nawratil) dans un appareil américain et survolai toute la province à basse altitude ; la vue qui s'offrit à moi était celle d'un territoire en ruines et totalement abandonné : pas un signe de vie d'un bout à l'autre [...]. Les Russes avaient chassé la population de ce territoire d'une manière qu'on n'avait plus vue depuis l'époque des hordes asiatiques<sup>(1)</sup>. »*

1. *ibid.* p.121



Le site anglophone *Tragédie allemande du destin* donne de son côté un bilan concernant la province de Prusse orientale :

«À la fin de la guerre, 2307000 personnes furent chassées de Prusse orientale, dont 295000 perdirent la vie en cours de chemin.»

Le site *Wikipedia* donnera quant à lui 2400000 habitants avant 1944, desquels ils n'en restaient que 193000 en mars 1945.

*"L'Allemand est comme un saule.  
Peu importe la façon dont vous le pliez,  
il saura toujours reprendre racine."*  
Alexandre Soljénitsyne



---

## CHAPITRE X

### Les Allemands ethniques d'Europe centrale et orientale

#### A

#### LES ALLEMANDS DE LA VOLGA ET DE RUSSIE



La République socialiste soviétique autonome des Allemands de la Volga (en allemand *Autonome Sozialistische Sowjetrepublik der Wolgadeutschen*) était peuplée en partie d'Allemands de la Volga, qui avaient quitté l'Allemagne vers 1763 à la demande d'une princesse allemande, Catherine II de Russie, pour venir s'installer près de la Volga et de la mer Caspienne. Cette république qui avait pour capitale le port de Pokrovsk (ville rebaptisée Engels en 1931), avait été créée le 20 février 1924, et supprimée par un décret de Staline du 28 août 1941, suite à l'opération Barbarossa, après l'invasion allemande de l'URSS. Après quoi, les Allemands avaient été exilés vers le Kazakhstan voisin ou la Sibérie. C'est simplement à cause de leur héritage allemand que nombre d'entre eux furent internés dans des camps de travail forcé.

Le rapport suivant est tiré du vol. 3 de l'ouvrage *Menschen und Grenzen* d'Alfred Bohmann, p.72 sq., consituant le Document 5 de celui de Nawratil intitulé *L'anéantissement de la République allemande de la Volga* (p.58) :

« Le détachement chargé de la déportation fut placé sous les ordres d'Ivan Serov, un ami de Khrouchtchev qui dirigea

*pendant plusieurs années le NKVD dans la République socialiste soviétique d'Ukraine. Il n'avait pas seulement pour mission d'exécuter les déportations, il devait aussi rédiger les accusations qui permettraient de les justifier. Serov fit revêtir des uniformes allemands à un bataillon de parachutistes de la GPU qu'il lâcha au-dessus des agglomérations allemandes. Pensant avoir devant eux des soldats allemands venus les libérer les armes à la main, les Allemands de la Volga tombèrent dans le piège. Arriva le moment terrible où les prétendus libérateurs tombèrent le masque et laissèrent parler les armes. Un épouvantable bain de sang s'ensuivit. On regroupa au hasard les hommes et les femmes dont on abattit une partie sur place. Quantité d'autres furent arrêtés sous l'accusation de sabotage et d'espionnage et soumis à la torture afin de leur extorquer une reconnaissance de culpabilité écrite. Plusieurs dizaines de milliers d'Allemands de la Volga, parmi lesquels se trouvaient pêle-mêle femmes, vieillards, enfants, communistes, fonctionnaires, enseignants, ecclésiastiques, paysans et ouvriers, furent ainsi déportés dans des transports de masse tels des criminels de guerre. Et, bien souvent, des hommes et de jeunes adolescents furent séparés de leur famille dès la première gare [...]. »*



 <http://expelledgermans.org/volgagermans.htm>

**Vieille photo d'un village allemand de la Volga qui devint bientôt partie de l'« Engels » soviétique dans la république autonome allemande de la Volga**

Le site anglophone *Zentrum gegen Vertreibungen* indique de son côté qu'en l'espace de quelques semaines après le décret du 28 août 1941, « plus de 700 000 Allemands furent déportés par les troupes du précurseur du KGB, le NKVD, non seulement de la RSSAAV, qui avait été dissoute à jamais, mais également d'Ukraine et du Caucase ; environ un tiers des personnes affectées ne survécurent aux excès concernés en internement, aux semaines de transport ferroviaire et à la période initiale dans les régions désolées où elles arrivaient. En quelques semaines, elles moururent de soif, de faim, d'épuisement, de maladies et bien trop souvent des notoires « 8 g. de plomb dans le cou » (Soljenitsyne). Des dizaines de milliers de soldats allemands dans l'Armée rouge furent retirés des troupes en 1941 et également déportés ou simplement abattus<sup>(1)</sup>. »

Le site poursuit en expliquant ce qu'il advint des Allemands qui n'eurent pas à souffrir de cette déportation au début :

« 280 000 Allemands à qui on épargna la déportation dans les régions frontalières occidentales de l'Ukraine comme résultat de l'avancée rapide de la Wehrmacht en 1941 et qui se déplacèrent à l'ouest avec la Wehrmacht allemande en 1943/44, furent livrés aux Soviets par les Alliés occidentaux en 1945/46 et déportés vers les régions asiatiques de l'URSS. Des dizaines de milliers d'implantés dans ces nouvelles régions contractées, qui avaient quitté l'ouest de l'Ukraine et la Biélorussie en 1939/40 et qui n'avaient jamais été citoyens soviétiques, furent « rapatriés ». À peine 2 personnes sur 3 survécurent. Dès 1955, la majorité des Allemands vivaient sous le commandement de la soi-disant Trud Armia (Armée du Travail) comme travailleurs forcés dans des conditions d'emprisonnement. Même après leur « réhabilitation » partielle en 1964, ils n'étaient pas autorisés à retourner vers leurs patries sur la Volga ou la Mer Noire, par opposition à d'autres peuples tels que les Tchétchènes, Kalmouques ou les Ingouches qui avaient été déportés en 1943/44. La langue allemande fut radicalement supprimée par les Soviets ; un premier journal (communiste) de langue allemande n'apparut pas avant 1957 à Moscou, où y vivaient à peine des Allemands<sup>(1)</sup>. »

1.  <http://www.z-g-v.de/english/aktuelles/?id=56#ostbranden>

**ЗАПОЛНЯЕТСЯ НА ГЛАВУ СЕМЬИ**

10.

1. Фамилия <u>Кассельман</u>	Алф. _____
2. Имя, отчество <u>Александр Иванович</u>	Область _____
3. Год рождения <u>1898</u>	4. Место рождения _____
5. Национальность <u>немец</u>	Район _____
6. Местожительство (точное) <u>с. Бальцер</u>	Село _____
<u>Первомайская № 114</u>	
7. Род занятий <u>Работник</u>	Дата прибытия _____
8. Основание <u>Указ Президиума</u>	Карточку составил _____
<u>Решение Военного</u>	(подпись) _____
<u>от 28/11 - 41</u>	28/11 1941 г.
<u>1579-41 779</u>	

<http://expelledgermans.org/volgagermans.htm>

### Avis d'éviction donné par les autorités soviétiques à une famille allemande les avertissant de leur expulsion immédiate et de la saisie de leur propriété

Nous noterons pour résumer que la déportation des Allemands de Russie (vers l'Oural, la Sibérie ou encore d'autres régions asiatiques comme le Kazakhstan) représente le seul exemple d'expulsion de l'ouest vers l'est où, nous rappelle Nawratil, «l'hébergement catastrophique à l'arrivée (surtout en hiver), les conditions de transport, qui n'étaient guère meilleures, et les massacres au départ des convois, comme dans le cas des Allemands de la Volga, furent cause d'une importante mortalité.»

## B

### LES ALLEMANDS DE YOUGOSLAVIE



Les Allemands se trouvant en Yougoslavie comprenaient, nous informe le site *Tragédie allemande du destin*, d'abord ceux qui s'étaient installés dès les années 1330, dans la région de Gottschee en Carniole (correspondant aujourd'hui à la municipalité de Kocevje en Slovénie), près de la mer Adriatique. Quant



à leur implantation dans la région de l'actuelle Slovénie, celle-ci fut incitée principalement par les Comtes de Carniole. Au XV<sup>e</sup> siècle, des communautés allemandes fermées virent le jour dans la Batchka et le Banat. Et puis, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Souabes du Danube (en allemand Donauschwaben) colonisèrent la partie de la Batchka serbe, au nord de Belgrade (cf carte page suivante).



**Ancienne carte postale de Gottschee (Kocevje)**

Si les sources consultées ici par l'avocat Heinz Nawratil sont les mêmes, à savoir l'Office fédéral de la statistique ainsi que les Archives fédérales et la documentation du ministère fédéral aux Expulsés, il y a ajouté l'édition de la Fondation culturelle de la Souabe danubienne, *Verbrechen an den Deutschen in Jugoslawien 1944-1944*, Munich, 1998. Voici ce qui en ressort :

« Les Souabes du Danube, comme les autres Allemands de Yougoslavie, connurent un sort particulièrement tragique. Au terme de plusieurs années de recherche, on sait aujourd'hui que près de 69 000 Allemands de Yougoslavie périrent au cours des opérations d'expulsion. Si l'on songe qu'après le retrait des troupes allemandes, moins de la moitié des germanophones étaient restés au pays, force est de constater que, parmi ceux-ci, le tiers périt. Le génocide s'accompagne de brutalités extrêmes<sup>(1)</sup>. »

1. Heinz Nawratil, *op. cit.*, p. 93



http://wotraceafo.voila.net/yougo.htm

### La Yougoslavie en 1920, invention du *Traité de Versailles*

On apprend qu'après le retrait allemand, le pouvoir passa entre les mains des partisans locaux, des antifascistes souvent modérés, mais qu'ils durent vite céder à des partisans dits « réguliers » venus d'autres régions. Ce sont d'ailleurs ces derniers qui donnèrent le signal des arrestations arbitraires et des exécutions massives. Les persécutions dans ce pays prirent ainsi trois formes :

- la déportation en Union soviétique dont la particularité, nous informe Nawratil, « fut qu'elle concerna à 80 % des femmes que l'on avait préalablement séparées de leurs enfants, lesquels furent ensuite expédiés dans des camps yougoslaves. » De plus, « l'arrivée des Russes s'accompagna de viols et d'exécutions mais dans une proportion moindre qu'en Prusse orientale ou en Silésie. »
- les arrestations et exécutions massives.

À ce sujet suit un rapport des Archives fédérales :

*« Les arrestations s'effectuèrent dans des conditions qui purent être très différentes. Les rapports indiquent qu'elles frappèrent essentiellement les anciens Waffen SS, les membres de la Deutsche Mannschaft (une milice qui s'était constituée dans les quartiers allemands en 1941, à la fin de la campagne des Balkans), les personnes (hommes et femmes) qui avaient œuvré*

*dans des organisations de la minorité allemande, y compris les maires et fonctionnaires allemands, les intellectuels, les bourgeois et les paysans que l'on croyait aisés. Mais, selon d'autres sources, on procéda dans un premier temps à l'arrestation de tous les Allemands de sexe mâle, sans distinction. Les détenus furent ensuite traînés à coups de crosse dans les prisons ou dans des sortes de cachots, parfois aussi ils furent transportés d'une localité dans une autre, plus grande, pour des interrogatoires qui donnèrent lieu aux pires brutalités, avant de réintégrer une prison ou d'être emmenés hors de la commune devant une fosse déjà creusée pour être fusillés<sup>(1)</sup>. »*

Quant aux exécutions massives, on nous indique qu'elles se multiplièrent entre octobre et décembre 1944. La *Dokumentation der Vertreibung* (vol. v, p. 261 sqq.) précisant :

*« Pour ces exécutions, on allait parfois chercher les personnes qui venaient d'être interrogées, parfois aussi on sélectionnait arbitrairement un groupe de détenus. On fusillait également les Allemands malades ou trop faibles pour travailler. Ceux qui avaient fait des études, les enseignantes, les commerçants furent appelés à se faire connaître, au prétexte qu'ils se verraient confier des travaux moins éprouvants, après quoi on les exécuta. »*

— les camps de concentration qui étaient officiellement divisés en trois catégories : les camps de travail centraux, les camps locaux et les camps de concentration pour les inaptes au travail. À propos de ces derniers, Nawratil nous informe (p. 96) qu' « officiellement, ils recevaient le qualificatif de « camps de la fin » ou de « camps d'extermination », en raison du taux de mortalité particulièrement élevé qui y régnait. »

Les Archives fédérales indiquent quant à elles (p. 72) :

*« Le plus grand des camps de ce type, Knicanin (Rudolfsgnad)<sup>(2)</sup>, vit passer environ 33 000 personnes, dont 9 503 moururent, d'après les notes prises par un médecin du camp : 8 012 adultes et 491 enfants de moins de 14 ans. Autres exemples : Gakovo compta 18 000 détenus dont 8 800 décédèrent, Backi*

1. *ibid.* p. 94

2. NDLA – Aujourd'hui en Serbie.

*Jarek connu 6400 décès sur 18000 détenus, Krusevlje 3000 décès environ sur 10000 détenus. »*

Ces mêmes Archives nous permirent aussi de connaître le nombre de camps et prisons ayant accueilli des Allemands et répertoriés par le service de recherche de la Croix-Rouge allemande : 1562.

Vu les événements innombrables et variés qui n'ont cessé de se dérouler dans cet ex-« pays » qu'était la Yougoslavie, mosaïque de peuples différents assemblée par la magie du Traité de Versailles, les sites de la Toile ne manquent pas d'informations sur les tragédies relatives à l'histoire de cette partie du monde mais il est nécessaire pour cela de bien analyser le contenu de ceux-ci afin de bien savoir justement à quel peuple nous avons à faire. Ainsi par exemple, le site détaillé de Guy de Rambaud mentionne de son côté les camps de concentration slovènes pour les membres de la minorité allemande :

- «Strnisce, près de Ptuj (allemand Pettau). Après la Seconde Guerre mondiale, les communistes y installent un camp de mai à septembre 1945. C'est le *Lager Sterntal*, un point de collecte central pour l'expulsion des Allemands de souche de la Basse-Styrie et la Gottschee. 5000 personnes moururent de faim, de maladie ou assassinés. En outre, il y a aussi des Slovènes et des membres de la minorité hongroise de Prekmurje détenus ;
- Hrastovec, près de Lenart (Slovenske Gorice) ;
- 4 camps près de Maribor (allemand Marburg an der Drau) : Studenci, Brestnica, Kamnica et Tezno ;
- Teharje, à côté de Celje (allemand Cilli) <sup>(1)</sup>. »

Le site anglophone plus spécialisé, *Zentrum gegen Vertreibungen*, nous relate ce qui suit :

«Après que la Yougoslavie se soit effondrée en avril 1941, les Souabes du Danube furent divisés à nouveau de trois manières, et, en plus, furent obligés pour raisons d'état de servir dans les associations militaires d'Allemagne et/ou de ses alliés. Comme résultat, les partisans communistes, qui étaient actifs dans le territoire de Yougoslavie à partir de 1941, de même que

1.  [http://fr.guyderambaud.wikia.com/wiki/Les\\_massacres\\_titistes\\_de\\_prisonniers?file=A563.jpg](http://fr.guyderambaud.wikia.com/wiki/Les_massacres_titistes_de_prisonniers?file=A563.jpg)

les «(T)Chetniks» serbes, qui étaient fidèles à la monarchie, projetèrent leur haine également sur les Souabes du Danube, et le Conseil (communiste) antifasciste de libération nationale de Yougoslavie (AVNOJ), résolut en 1943 et 44 de mener pleinement leur expropriation et de les éliminer.

«Des 510000 Souabes du Danube qui vivaient en Yougoslavie au début de la guerre, un peu plus de la moitié des civils purent fuir ou être évacués à la fin de 1944 avant que les Soviétiques n'envahissent et les partisans ne prennent le contrôle, incluant plus de 90 % de Sirmie et de Slavonie (cf carte plus haut), environ la moitié de la Batchka et du triangle de la Baranja et seulement 15 % environ de l'ouest du Banat. Environ 195000 civils restèrent sous le régime de Tito.

«12000 Souabes du Danube, incluant 8000 femmes, furent déportés en URSS pour travaux forcés en 1944/45. 2000 d'entre eux étaient morts dès 1949. Plus de 7000 civils furent assassinés en 1944. Quasiment tous les 170000 autres qui restèrent derrière souffrirent d'expropriation, furent privés de leurs droits, et internés dans des camps de travail et dans 8 camps de concentration. 50000 d'entre eux moururent en moins de 3 ans comme résultat du manque de nourriture, de maladies et de tueries, pendant que 35000 furent capables, en risquant leur vie, de s'échapper des camps à l'autre bout des frontières voisines vers la Hongrie et la Roumanie. À partir de 1946, des milliers d'enfants furent ramenés des camps et placés dans des foyers pour enfants et s'y intégrèrent.

«60000 Allemands, c'est-à-dire presque 1 personne sur 3 qui furent chassées de leur patrie, furent victimes du régime communiste. Les camps furent démantelés en 1948<sup>(1)</sup>.»

Côté chiffres donc, le site *Tragédie allemande du destin* nous donne les précisions suivantes regroupant cette fois tous les Allemands du pays :

«Après 1945, les Allemands ethniques des territoires yougoslaves endurèrent beaucoup de souffrances. Des 500000 Allemands, 135000 périrent dans des conditions brutales, soit environ le quart de tous les résidents. Les gens furent rassemblés en troupeaux dans des camps et moururent par milliers à cause de la violence, de la faim et de la maladie.

1.  <http://www.z-g-v.de/english/aktuelles/?id=56#donauschwaben>

Environ 30000 Allemands ethniques, hommes et femmes, furent transportés en Union soviétique pour travaux forcés. 290000 personnes déplacées furent déportées de l'autre côté de la frontière, en Autriche ou Hongrie. Seulement 82000 Allemands furent autorisés à rester dans leur patrie ou y furent détenus de force.›



⌘ [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/menekules\\_volksdeutsche\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/menekules_volksdeutsche_en)

### **Allemands de Batchka en fuite**

Nous poursuivrons notre cheminement de quête d'informations sur la Yougoslavie avec un autre site remarquable de la Toile ayant entrepris de colliger autant de documents que possible relativement à l'expulsion du peuple allemand, l'*Institute for Research of Expelled Germans* (Institut de Recherche des Allemands expulsés), et qui se présente selon la page d'accueil, comme «une organisation de recherche universitaire œuvrant à documenter l'histoire en grande partie inconnue de plus de 10 millions de civils allemands ethniques qui furent soumis à la déportation, aux travaux forcés, à l'expulsion et dans certains cas, à la famine et la violence ethnique suivant la Seconde Guerre mondiale.» Vu les informations abondantes du site, nous nous limiterons donc aux éléments les plus importants qui nous concernent :

«À l'arrivée de l'Armée rouge, l'Union soviétique infligea sa propre dévastation sur la minorité allemande yougoslave, manifestement comme un acte de punition envers les atrocités de l'Allemagne contre l'URSS pendant la guerre. De nombreuses sources et récits personnels dépeignent des meurtres effrénés,



vols, et actes de viols et d'abus sexuels commis à l'encontre des femmes allemandes et hongroises alors que les commandants soviétiques regardaient ailleurs, bien qu'ils tendent à être invérifiés et enclins à l'exagération. Les groupes ethniques non-slaves étaient particulièrement ciblés comme éléments de révolte ou de trahison. [...] À l'instar des invectives contre les Saxons transylvaniens de Roumanie, les Soviets ordonnèrent que les minorités ethniques allemandes en Europe de l'Est soient ou expulsées ou déportées vers les camps de travail et les mines de carrières en Union soviétique comme part de l'effort de reconstruction. [...] Au moins 27 000 Allemands ethniques en Yougoslavie socialiste furent escortés de force par l'Armée rouge ou les Yougoslaves et transportés vers la République Socialiste Soviétique d'Ukraine pour travaux forcés. Au moins 16 % d'entre eux moururent comme résultat de l'épuisement, du gel, malnutrition et maladie. D'autres sources citent des proportions beaucoup plus élevées atteignant des chiffres aussi importants que 10 000 morts, soit environ 37 %.



<http://expelledgermans.org/danubegermans.htm>

«Partisans yougoslaves escortant des prisonniers allemands et souabes (nombre d'entre eux, des civils qui furent forcés de rejoindre l'effort de guerre allemand) soit vers des camps de prisonniers soit vers un procès (source : ww2incolor.com)»

«Un petit nombre de Souabes, spécialement ceux des régions frontalières accusés d'activité irrédentiste, durent faire des marches forcées ou furent expulsés en train vers la frontière de l'Autriche occupée. L'entrée de la grande majorité de ces Allemands expulsés leur fut refusée par les Alliés, vu qu'ils étaient déjà submergés par l'implantation dans une nouvelle

région de plus de 10 millions d'Allemands ethniques chassés de Pologne et du reste d'Europe de l'Est. Il en résulta que la majeure partie des trains de marchandises utilisés pour expulser les Allemands firent demi-tour et transférèrent leurs passagers vers les camps d'emprisonnement et de travail forcé avec le reste de la minorité allemande. [...] Ces Allemands qui demeurèrent en Slovénie après la campagne de recolonisation nazie, furent soit chassés vers l'Autriche voisine soit relocalisés vers des camps en Serbie et la Voïvodine. [...]

Un programme gouvernemental massif de confiscation des terres, du bétail et de la propriété fut initié dans les intérêts de forger une société socialiste avec un prolétariat protégé et une classe de propriétaires terriens démantelée. [...] Plus de 1647305 hectares furent confisqués au total, et plus de 38 % (env. 637939 ha) furent saisis aux familles allemandes ethniques, malgré le fait qu'ils représentaient moins de 4 % de la population. Après leur libération de la garde yougoslave, dès 1948, la plupart des Souabes retournant vers leurs maisons les trouvèrent occupées par de nouveaux propriétaires, avec tout ce qu'ils avaient de précieux comme leurs moyens de subsistance, leurs affaires et leur bétail, perdus aux confiscations de propriété.

Le reste des Allemands de Yougoslavie qui n'avait pas fui à la fin de la guerre ou qui ne furent pas déportés, furent transportés de force dans des camps de travail ou des prisons rurales sur des trains et convois. De nombreuses familles se rappelaient que les gardes armés yougoslaves ne leur allouaient que 15 minutes pour rassembler tout ce qu'ils pouvaient porter de leurs affaires et vêtements. Ce qu'ils laissaient était perdu par confiscation. [...] Au total, il y eut plus de 40 camps qui continrent quelque 200000 civils allemands (presque tout le groupe ethnique) jusqu'en 1948. Plusieurs fortifications qui furent anciennement utilisées comme camps de la mort pour les Juifs et d'autres victimes par les Allemands et les Croates pendant la guerre, furent reconçus pour les prisonniers souabes et le travail forcé. La plupart des camps d'internement étaient situés en Serbie. Certains des camps les plus saillants en Yougoslavie pour prisonniers allemands étaient situés à Sremska Mitrovica, Svilara, Gakovo, Valpovo (Croatie), Molin, Jarak, Krusevlje et Hesna. ›



[http://fr.guyderambaud.wikia.com/wiki/Les\\_massacres\\_titistes\\_de\\_prisonniers](http://fr.guyderambaud.wikia.com/wiki/Les_massacres_titistes_de_prisonniers)

**Souabes du Danube escortés de leur propriété confisquée  
vers les camps d'emprisonnement et de travail forcé**

(tableau de Stefan Jaeger)

Quant à ces camps de concentration «les plus saillants», ceux se trouvant dans la province de Voïvodine (regroupant grossièrement la Backa — à prononcer Batchka —, le Banat et la Sirmie ou Syrmie — cf carte page suivante), voyons donc maintenant quelques chiffres qui nous sont donnés par le site de Guy de Rambaud au sujet du massacre de la minorité allemande de Yougoslavie :

- «Le 21 novembre 1944, tous les Allemands de Yougoslavie — soit environ 500 000 personnes — sont déclarés *ennemis du peuple* et envoyés dans des camps de travail d'extermination. 100 000 meurent exécutés ou de privations :
- camp d'extermination Molitorf/Molin dans le Banat (3 000 morts) ;
- camp d'extermination Rudolfsgrad/Knicanin dans le Barat (11 000 morts) ;
- camp d'extermination Jarek/Backi Jarak à Backa (7 000 morts) ;
- camp d'extermination Gakowa/Gakovo à Backa (8 500 morts) ;
- camp d'extermination Kruschowl/Krusevlje à Backa (3 500 morts) ;

- camp d'extermination Swilara / Mitrovica au Srem (Syrmie) (2000 morts) ;
- camp d'extermination Kerndia, en Slavonie (1000 morts) ;
- camp d'extermination Walpach / Valpovo (1500 morts) ;
- 12380 déportés en URSS, selon une étude de 1994, ont trouvé la mort ;
- 20000 enfants sont attribués à des familles slaves qui en font des esclaves ou sont élevés comme des janissaires dans les orphelinats titistes (1). ›



La Yougoslavie en 1945 figurant la Voïvodine,  
province autonome de Serbie

Ce qui est incroyable dans cette tragédie yougoslave de la 2<sup>e</sup> GM, qui fut on ne peut mieux supervisée de main de maître par celui qui allait devenir le 7 mars 1945 le chef d'un gouvernement provisoire, le faux Josip Broz mais vrai juif, le futur auto-proclamé maréchal de Yougoslavie, Tito, l'exécuteur du génocide, c'est qu'à un moment où ce génocide de plusieurs peuples et minorités ethniques atteignit un degré alarmant, **c'est son coreligionnaire russe, Staline lui-même, qui donnera l'ordre de mettre un terme à toute la «terreur sanglante de Tito contre les masses populaires de Yougoslavie.»** Le site de Guy de Rambaud indique : Quand l'élève dépasse son maître !!! › Nous pourrions ajouter de notre côté au sujet de Staline : il

1. [http://fr.guyderambaud.wikia.com/wiki/Les\\_massacres\\_titistes\\_de\\_prisonniers](http://fr.guyderambaud.wikia.com/wiki/Les_massacres_titistes_de_prisonniers)

voit la paille dans l'œil de son voisin mais pas la poutre dans le sien. Un bourreau qui se trouve dépassé par les exactions d'un autre bourreau, qui plus est, de la même communauté !

En tout cas, à titre d'exemple, voici ci-dessous deux autres extraits du site précédent traitant du sort des femmes (le lecteur sera à même de retrouver certains éléments qui doivent lui être désormais familiers) et de celui des enfants, dans ce « pays » qui n'en était pas un :

« Les femmes prisonnières sont violées parfois par des centaines de partisans qui les frappent. Puis, les titistes leur coupent les seins, leur brûlent le sexe ou les défoncent avec des bouteilles brisées. Ils les lapident et les laissent agoniser, dans leurs excréments et leurs tripes. Les plus chanceuses sont alors assassinées.

Les femmes âgées meurent du fait des mauvais traitements, de maladies, de privations, abattues ou saignées. Avant cela, les partisans récupèrent leurs bijoux. Si une alliance ou une bague ne veut pas se défaire, ils coupent le doigt.

Les prisonniers sont contraints de traverser des villages serbes (Djerajlije, Lisicine, Vocin, Zeleno Polje, Sid, Kuzmin, Martinci) où les victimes des crimes nazis ont été nombreuses. La population les injurie, les lapide et les frappe. Beaucoup ont les yeux crevés, le nez, la langue ou le sexe, coupé. Des femmes et des enfants participent à ces tortures sur des hommes sans défense. Les infirmières et autres auxiliaires féminines sont victimes de tortures qui sont indescriptibles.

Comme les hommes, avant de mourir, elles marchent sans pouvoir sortir des colonnes, couvertes de leurs excréments, de leur urine. Elles n'ont pas à boire et pas à manger. Elles mangent comme les hommes et les enfants des feuilles ou de l'herbe. »

Et puis, à propos du sort des enfants :



**Hommage philatélique russe de 1982 au faux Tito**

« Shentvid est un camp de concentration. Il est dirigé par un comité communiste, dans la réalité, Slobodan Penezic. Il ordonne que les enfants soient séparés forcés. Il exige de ses hommes qu'ils préservent la vie de ces enfants et justifie cette attitude inhabituelle en affirmant : *ils seront nos meilleurs soldats*. Son but est donc d'en faire des tueurs de complément conditionnés par les communistes. Il est vrai que l'URSS où les enfants d'opposants dénoncent leurs parents est son modèle. [...] »

Les enfants meurent beaucoup dans les camps. Leurs pères sont morts au combat ou sont exécutés. Beaucoup de femmes violées et torturées par des centaines d'hommes décèdent à leur tour. Une pratique courante des titistes est de couper les seins des mères pour qu'elles n'allaitent plus de bébés. Pour beaucoup, cela est, en effet, sauver des vies, mais il est considéré que de nombreux enfants ont perdu, de cette façon, conscience de leur famille et de leurs origines.

Néanmoins, vu leur nombre de départ important, des enfants survivants sont envoyés dans des camps pour enfants, où ils sont juste autorisés à parler le serbe, endoctrinés, mal nourris et mal soignés. Fait intéressant, une lettre ouverte sur cette tragédie que vivent 40 000 enfants en Yougoslavie, est publiée, en 1950, dans le *Salzburger Nachrichten* <sup>(1)</sup>. **Eleanor Roosevelt, Présidente de la Commission des droits de l'Homme des Nations Unies ne daigne pas répondre** <sup>(1)</sup>. »

Terminons alors cette section plus importante par deux récits de témoins oculaires. Le premier est tiré de la *Dokumentation der Vertreibungsverbrechen* des Archives fédérales, p. 70 et concerne les exécutions massives dans les villages rapportées par le chapelain Paul Pfuhl de Filipovo (Batschka) :

« Conscients de n'avoir commis aucune injustice, les Allemands restèrent généralement dans leurs villages. Naturellement, on redoutait ce qui se passerait à l'arrivée des Russes et des partisans, mais on espérait qu'après quelques jours difficiles, on retrouverait des conditions de vie normales. [...] »

À cette époque, j'étais chapelain dans une commune allemande catholique de la Batschka, région située entre le Danube

---

1. Bien sûr, c'est nous qui soulignons en espérant que le lecteur ne sera plus surpris, maintenant que les rouages de la mécanique d'inversion accusatoire sont bien huilés.



*et la Tisa. C'était sans doute la meilleure paroisse catholique de toute la partie allemande. Elle ne comptait guère plus de 5000 habitants, et pourtant 40 prêtres, plus de 100 religieuses et bon nombre d'enseignants et d'organisations catholiques en sont originaires. C'était elle aussi qui comptait le plus d'enfants par famille : plus de 5 (certaines familles avaient 10 enfants et même davantage). »*

« Le prêtre explique ensuite », nous indiquent les Archives, « que les partisans rassemblèrent tous les hommes du village et en sélectionnèrent 240 sur 350 pour être abattus. Il cite un partisan présent lors du massacre. Pour ce dernier, les habitants de Filipovo étaient des hommes pieux :

*« Tandis qu'on les tuait (lui-même indique n'avoir pas participé à l'opération), les hommes priaient et s'échangeaient des paroles de réconfort. — Le prêtre Wagner fut jusqu'en 1947 chapelain à Stanischtisch. Un jour, il y rencontra un Serbe qui avait participé à la liquidation des hommes de Filipovo. Le prêtre Wagner tenta d'en savoir davantage mais le Serbe s'y refusa. Ses seules paroles furent : « Strasno je bilo ! » (c'était affreux !). Les meilleurs d'entre nous trouvèrent la mort : des pères de famille de 10 enfants et plus, nos jeunes hommes les plus vigoureux, ceux qui, jusqu'à la dernière heure avaient refusé d'entrer dans la SS, un théologien, 3 étudiants préparant la prêtrise<sup>(1)</sup>. »*

Le 2<sup>e</sup> témoignage, plus éprouvant, provient d'une femme au sujet du camp de Kikinda et est extrait de l'ouvrage de Wilfried Ahrens, *Verbrechen an Deutschen. Dokumente der Vertreibung*, Arget, 1983, p. 304 sqq. :



« Le 3 novembre (1944), je fus témoin du premier massacre frappant un groupe important (d'Allemands) [...]. Les hommes durent d'abord se dévêtir entièrement, puis s'allonger ; on leur lia alors les mains derrière le dos, avant de les frapper horriblement avec des nerfs de bœuf. Après cette torture, on leur découpa des bandes de chair sur le dos et, à certains, on coupa le nez, la langue, les

1. Heinz Nawratil, *op. cit.*, pp. 97-98

oreilles ou les parties génitales [...]. Les prisonniers hurlaient, ils étaient saisis de convulsions. La scène dura environ une heure. À la fin, les cris faiblirent, puis s'estompèrent complètement. Le lendemain, lorsque nous repassâmes par la ferme, il y avait partout des langues, des yeux, des oreilles et d'autres parties du corps, la terre était recouverte de sang coagulé [...].

Le vendredi, le samedi et le dimanche, on massacrait toujours quantité de gens. [...] On profitait ensuite du lundi, du mardi, du mercredi et du jeudi pour remplir à nouveau le camp avec des gens du voisinage. Puis venait le vendredi, et la boucherie recommençait. Par la suite, je n'eus plus le cœur d'y assister, mais nous entendions tout : les victimes qui criaient et les partisans qui se moquaient d'elles<sup>(1)</sup>. »

Pour une étude plus complète du génocide des Allemands ethniques de Yougoslavie, le lecteur anglophone pourra se tourner vers un ouvrage de 132 pages avec cartes et illustrations par Sebastian Leicht, *Genocide of the Ethnic Germans in Yugoslavia 1944-1944*<sup>(2)</sup>.



#### Monument commémoratif

« Ici reposent nos frères et sœurs Souabes du Danube, ils seront toujours dans nos cœurs. Avec la consécration de cette croix, nous les honorons et les garderons toujours en mémoire. Les Souabes du Danube sont des descendants des colons, installés par la Monarchie des Habsbourg dans les basses-terres hongroises durant le 18<sup>e</sup> siècle.

Le camp à Gakowa fut en service de mars 1945 jusqu'à janvier 1948.

Les Souabes du Danube  
Gakowa 2004 »

<sup>(1)</sup> [http://donauschwaben-usa.org/human%20misery\\_life%20in%20a%20death%20camp.htm](http://donauschwaben-usa.org/human%20misery_life%20in%20a%20death%20camp.htm)

1. *ibid.* p.99

2. Ce livre est disponible sur la Toile (*sans les illustrations*) à l'adresse :

<sup>(2)</sup> <http://www.germanvictims.com/wp-content/uploads/2013/06/GENOCIDE-of-the-Ethnic-Germans-in-Yugoslavia-1944-1948-2007.pdf>.

C

LES ALLEMANDS DE ROUMANIE



Armoiries

*de gauche à droite : Saxons de Transylvanie, Allemands de Bukovine, Souabes du Banat (mêmes armoiries que celles des Souabes du Danube), Souabes de Sathmar (Satu Mare), Allemands de Bessarabie et Allemands de Dobr(o)udja (et de Bulgarie).*

C'est sur invitation du roi de Hongrie dès le XII<sup>e</sup> siècle, qu'une première vague d'immigrants allemands constitués de Saxons de Transylvanie, vint s'installer dans la région de l'actuelle Roumanie.

Au 18<sup>e</sup> siècle, nous informe le site *Tragédie allemande du destin*, les Souabes du Danube furent amenés par les Habsbourg dans la région du Banat et de la Bukovine.

Puis, au 19<sup>e</sup> siècle, les Tsars russes attirèrent les colons allemands en Bessarabie.

Après la Première Guerre mondiale, la Transylvanie, la Bukovine, le Banat, Satu Mare et la Bessarabie (cf carte ci-dessous) appartenirent au Royaume de Roumanie.

À la différence de nombreux pays du sud-est de l'Europe, la Roumanie n'expulsa que relativement peu des 238000 Saxons de Transylvanie, des 220000 Souabes du Banat et des autres groupes ethniques germanophones.

80000 Allemands roumains furent déportés en Russie pour travaux forcés. C'est seulement après que de nombreux Allemands fuyèrent les conditions de vie insupportables du régime communiste via la Hongrie et l'Autriche et se réimplantèrent en Allemagne.

Un sort tragique arriva aux 215000 migrants environ de Bessarabie, Bukovine et Dobrudja. Ils furent d'abord chassés de leur patrie dans le Warthegau et migrèrent vers Dantzig ou



injonction des communistes, environ 40000 Souabes du Banat furent soudainement déportés dans la steppe de Baragan en Roumanie orientale, « dans des conditions qui sont une injure aux lois d'humanité et de dignité », pour reprendre les termes de la protestation émise par le Bundestag, le 17 octobre 1951<sup>(1)</sup>. »

Nous préciserons ici pour éviter toute confusion que le Banat est divisé entre 3 pays : celui de Serbie (que nous avons vu), celui de Roumanie (cité plus haut) et celui, minuscule, de Hongrie.



**Le Banat (en vert foncé),  
à cheval sur la Serbie, la  
Roumanie et la Hongrie  
(en vert pâle) (Wikipedia)**

Parmi nos diverses sources de renseignements, nous reprendrons maintenant le site déjà cité consacré à l'histoire des Allemands expulsés et de leurs patries, *Zentrum gegen Vertreibungen*. Au sujet des Allemands de Roumanie, le site avait alors fait des subdivisions quant aux groupes nationaux allemands occupant les parties différentes du pays :

- Ainsi, les Saxons de Transylvanie représentaient-ils « le 2<sup>e</sup> plus important groupe national allemand dans la nouvelle grande Roumanie (vers 1920) après les Souabes du Banat. [...] Quand le nord de la Transylvanie en même temps que le Nösnerland, Klausenburg et Sathmar (Satu Mare) durent être cédés par la Roumanie à la Hongrie de 1940 à 1945, cela affecta — en plus des Souabes de Sathmar — environ 35000 Saxons » qui furent « déportés jusqu'en 1949/50 en URSS pour travaux forcés où en moururent des milliers<sup>(2)</sup>. »
- Pour les Allemands de Bukovine, « l'accord de réimplantation germano-russe du 5 septembre 1940 et un accord

1. *ibid.* p.101

2. <http://www.z-g-v.de/english/aktuelles/?id=56#siebenbuerger>

germano-roumain du 22 octobre 1940, menèrent au mouvement d'un total de 93 000 Allemands environ quittant non seulement la partie qui revenait à l'URSS mais également celle de Bukovine qui était demeurée partie de la Roumanie entre septembre et décembre 1940. 55 000 d'entre eux furent hébergés en Haute-Silésie orientale et dans le Wartheland, qu'ils durent fuir ou desquels ils furent expulsés au début de 1945. Si, comme il est probable, les pertes des Allemands de Bukovine correspondent à celles des autres Allemands roumains, environ 15 000 d'entre eux moururent des effets de la guerre et du déplacement<sup>(1)</sup>.>

- <Les accords germano-soviétiques résultèrent dans la réimplantation d'environ 86 000 Allemands de Bessarabie en septembre/novembre 1940, la moitié étant réimplantés en Prusse occidentale et l'autre moitié dans le « *Warthegau* » (ou *Wartheland*), où ils partagèrent le sort d'autres Allemands là, début 1945. Quelques milliers furent déportés en Sibérie, ou, comme les Soviets l'entendaient, « rapatriés », puisque tous ceux originaires des territoires de Roumanie, de Pologne et de la Baltique, qui furent annexés en 1939/40, étaient prétendus comme faisant partie des leurs. 10 % environ ne survécurent pas à la guerre, l'expulsion et la déportation<sup>(2)</sup>.>
- <Bien que 42 000 Souabes émigrèrent à l'étranger pour raisons économiques depuis le Banat roumain entre 1921 et 1930, 275 000 Allemands y vivaient en 1930, représentant un 5<sup>e</sup> de la population du Banat. Cela signifie qu'il y avait alors davantage de Souabes que de Saxons de Transylvanie (237 000), faisant d'eux le groupe le plus important parmi les 745 000 Allemands vivant en Roumanie. En général, ils ne furent pas victimes de discrimination, vu qu'on les voyait comme des alliés internes face aux Hongrois séparatistes suspects.

Après que la Roumanie passât dans le camp allié en août 1944 et avant que les troupes soviétiques et roumaines, qui étaient maintenant du côté des Alliés, ne fissent leur entrée, environ 70 000 Souabes du Banat purent être évacués ou fuir

1. <http://www.z-g-v.de/english/aktuelles/?id=56#buchenland>

2. <http://www.z-g-v.de/english/aktuelles/?id=56#bessarabien>



vers l'Autriche et l'Allemagne. En janvier 1945, 40 000 furent déportés en Union soviétique pour travaux forcés, desquels un peu plus de la moitié revinrent. Proportionnellement au nombre total d'Allemands roumains, on peut supposer que presque 50 000 Souabes moururent à la guerre en tant que soldats roumains ou allemands, lorsqu'ils essayaient de fuir ou pendant l'invasion des unités soviétiques et de quelques unités yougoslaves, ainsi que dans le cours des répressions qui s'ensuivirent.

En 1948, 170 000 Allemands vivaient dans le Banat roumain. En 1951, 10 000 d'entre eux, en même temps que d'autres groupes nationaux et de « classes ennemies » roumaines, furent déportés des régions immédiatement adjacentes à la Yougoslavie de Tito dans la Steppe de Baragan, dans le sud-est de la Roumanie (1). »

- « Après que le territoire (de Sathmar en allemand ou Sati Mer en roumain), en même temps que l'ensemble du nord de la Transylvanie eut temporairement réappartenu à la Hongrie de 1940 à 1945, les Souabes de Sathmar, comme les autres Allemands roumains, ne furent pas soumis à des mesures de déplacement générales après la fin de la 2<sup>e</sup> GM, bien qu'environ 3 000 fuirent en 1944 et environ 6 000 furent déportés en Union soviétique pour travaux forcés, desquels seuls peu d'entre eux devaient revenir vivants après de nombreuses années (2). »
- « Après que des accords furent réalisés entre l'Allemagne et la Roumanie le 22 octobre 1940 et entre l'Empire allemand et la Bulgarie le 21 novembre 1941, un total d'environ 16 000 Allemands furent réimplantés à partir de ce territoire, desquels seulement moins de 6 000 le furent dans le « Reichsprotektorat de Bohême et Moravie » et dans le Wartheland, qu'ils fuirent ou desquels ils furent expulsés en 1945, comme ce fut également le cas pour les Allemands qui résidaient là (3). »

Aux fins de clarification, le Reichsgau Wartheland évoqué plus haut comme ayant « accueilli » de nombreux Allemands de

1. <http://www.z-g-v.de/english/aktuelles/?id=56#banaterschwaben>

2. <http://www.z-g-v.de/english/aktuelles/?id=56#sathmarer>

3. <http://www.z-g-v.de/english/aktuelles/?id=56#dobrudscha>

Roumanie, à l'origine appelé *Reichsgau Posen*, littéralement le « Gau du Reich du pays de la Warta », et parfois brièvement dénommé Warthegau, désignait, pour les nazis, le territoire de Grande-Pologne occupé, annexé et incorporé au III<sup>e</sup> Reich après la victoire allemande de 1939.



### Wartheland

#### Ses 3 régions administratives

Le site *Institute for Research of Expelled Germans* établit de son côté deux voies différentes suivies par les minorités allemandes de Bukovine, Bessarabie and Dobrudja d'une part, et par celles des Saxons de Transylvanie et des Souabes du Banat, d'autre part. C'est en effet à cause de leur proximité du Reich, leurs fondations politiques et sociales développées ainsi que les revendications irrédentistes de la Hongrie sur le Banat et la Transylvanie, que les minorités de cette 2<sup>e</sup> catégorie, apprend-on, suivirent un cours historique très différent.

Concernant la première catégorie, c'est-à-dire celle qui s'était installée dans le nord (avec les minorités de Bukovine et de Bessarabie) et dans le sud (celles de Dobrudja) du pays, et qui contribua aux sociétés locales durant deux siècles, nous mentionnerons toutefois seulement quelques mots vu que la cause de leur quasi-totale disparition du paysage roumain ne résultait ni d'une expulsion d'après-guerre par les Soviétiques ni de celles des communistes roumains mais d'une politique diplomatique de transfert émanant du dirigeant d'une autre nation,

problème majeur qui sera alors abordé dans le 3<sup>e</sup> panorama de cet ouvrage.

Voici ce que le site ci-haut mentionné indique à propos de la 2<sup>e</sup> catégorie, celle des Saxons de Transylvanie et des Souabes du Banat :

«[...] L'Armée rouge occupa la Roumanie vers la fin 1944, et orchestra la saisie du pouvoir par le Parti communiste roumain jusque-là insignifiant. Avec la fin de la 2<sup>e</sup> GM, grâce à la médiation soviétique, la Roumanie récupéra de la Hongrie la Transylvanie (dont elle lui avait cédé entre-temps les 4/5<sup>e</sup> grâce aux deux « Arbitrages de Vienne » de 1938 et 1940 — cf carte plus bas) et sa minorité saxonne, pendant que le Banat et ses Souabes allemands furent divisés entre la nouvelle Yougoslavie communiste et la Roumanie.



### Le gain de territoire de la Hongrie (en vert) en 1941 suite aux « Arbitrages de Vienne »

Des nombres importants de minorités allemandes fuirent la Roumanie à la fin de la guerre, craignant des représailles par les autorités soviétiques. Cela incluait des criminels de guerre coupables d'atrocités horribles aussi bien que des innocents qui, pour raisons idéologiques ou économiques, fuyaient l'invasion imminente. Jusqu'à 70000 Souabes du Banat fuirent la frontière roumano-yougoslave quand arriva l'Armée rouge. 40000 furent déportés en Union soviétique pour travaux forcés, et seulement la moitié revint. 3000 Souabes de Sathmar fuirent de même la Roumanie. Des dizaines de milliers de

Saxons de Transylvanie fuirent l'avancée des Soviets, ayant reçu par les Volksgruppe nazis soutien et passeports pour l'Allemagne en 1944. [...] 40000 étaient prévus pour l'évacuation de la Transylvanie, mais cela ne réussit que partiellement à temps. Jusqu'à 150000 Allemands quittèrent la Roumanie ainsi à travers les décès en temps de guerre, les déplacements et l'évacuation.

« Tandis que les Souabes du Banat en Serbie furent soumis aux travaux forcés, à l'emprisonnement et à l'expulsion par le gouvernement yougoslave, la minorité allemande qui resta en Roumanie (en Transylvanie et au Banat), eut une expérience très différente et beaucoup moins brutale. À la différence des Tchécoslovaques, Polonais, Soviets et Yougoslaves, les Hongrois et Roumains n'approuvaient pas la notion de responsabilité ethnique collective, tandis que toute personne d'identité allemande était automatiquement coupable de génocide, irrédentisme et d'atrocités en temps de guerre. Cela était dû en grande partie au fait que les Hongrois et Roumains avaient nourri une alliance étroite avec l'Allemagne nazie en tant que nations fascistes tout au long de la guerre [...]. Donc également, les Roumains n'avaient pas de haine culturelle pour les Allemands à cause de leur longue histoire de coopération au sein de la Roumanie. De plus, la Roumanie, pour des raisons géographiques et politiques, n'était pas incluse dans la Conférence Alliée de Potsdam de 1945, dans laquelle on donna l'ordre d'expulser plus de 10 millions d'Allemands en Allemagne. Comme résultat de ces facteurs, il n'y eut pas d'expulsions ni de persécutions systématiques accomplies par la Roumanie contre sa minorité allemande.

Toutefois, les Soviets, qui avaient perdu plus de 10 millions de citoyens lors de l'invasion allemande, traitèrent les civils allemands ethniques très différemment quand la Transylvanie et la Moldavie roumaine furent occupées par l'Armée rouge<sup>(1)</sup>. »

Le tableau commença donc à changer lorsque les Rouges pointèrent leur museau et généralisèrent les minorités allemandes du pays comme « collectivement coupables » des atrocités commises par l'Allemagne pendant la guerre. « En fin de compte », poursuit le site, « sous les auspices soviétiques, 75000

1.  <http://expelledgermans.org/transylvaniasaxons.htm#2>

civils allemands au moins furent arrêtés [...], déportés en URSS, emprisonnés et soumis aux travaux forcés.› Apparemment, la durée de détention dans les prisons et camps était de 6 ans. Au moins 30 000 étaient des Saxons de Transylvanie. Puis, vers 1951, la plupart des Allemands qui avaient été déplacés par les Soviets en Roumanie furent libérés. Le site spécifie bien plus loin : «Le fait que toutes les femmes entre 18 et 30 ans devaient être déportées alors que les femmes n'étaient même pas autorisées à rejoindre la SS, prouve que des milliers d'Allemands en Roumanie souffrirent sans raison comme le coût (c'est le site qui souligne) des erreurs (du même dirigeant dont il est question plus haut et qui fera l'objet du panorama suivant) et de l'effort de reconstruction en Union Soviétique.›



☞ <http://expelledgermans.org/transylvaniasaxons.htm#2>

### Allemands déportés dans la steppe de Baragan



«Monument principal de protestation publique contre le régime de Ceaucescu en 1989, une commémoration des 'martyrs' à Bucarest. Les premières étapes de la révolte face au régime, furent, du moins tel qu'on s'en souvient traditionnellement, parmi les minorités hongroises et allemandes privées du droit de vote.›

## D

## LES ALLEMANDS DE HONGRIE



Ce fut suite à une invitation du roi de Hongrie Geza II, déjà vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, apprend-on du site *Tragédie allemande du destin*, que les colons allemands arrivèrent dans le pays.

Durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, les Souabes du Danube qui étaient implantés dans la Hongrie actuelle après le retrait des Turcs, s'installèrent principalement dans les champs de la «Turquie Souabe», dans les collines Buda et la Backa.

Le 31 octobre 1918, la Hongrie devint indépendante et dut céder à la Roumanie et à la Tchécoslovaquie environ un tiers de son ancien territoire.

Des 500 000 Allemands (sur une population de 8,7 millions en 1937), seulement 60 000 fuirent les derniers jours de la guerre, 35 000 furent déportés en Union soviétique pour travaux forcés.

À partir de 1946, 170 000 Allemands ethniques furent évincés de force, dans des conditions inhumaines, dans la zone américaine vers le Wurtemberg, et 50 000 nationaux allemands dans la zone russe vers la Saxe.

Environ 270 000 Allemands pouvaient rester dans leur patrie, sous la répression toutefois, d'un système communiste.

En ce qui a trait au destin des Allemands de Hongrie, Heinz Nawratil puisa aussi ses références dans l'ouvrage de Gerhard Ziemer, *Deutscher Exodus*, Stuttgart, 1973, p. 88, qui donne des chiffres légèrement différents :

«La Hongrie comptait environ 600 000 Allemands dont une partie d'entre eux s'enfuit en Autriche à l'approche de l'Armée Rouge. Les Russes déportèrent dans des camps de travail en Union Soviétique près de 40 000 Allemands qui pour la plupart ne revinrent jamais. Les accords de Potsdam avaient approuvé l'expulsion des Allemands qui débuta en janvier 1946, sans toutefois s'accompagner d'exactions, et ne fut jamais menée à son terme. Au total, 290 000 Allemands furent expulsés et 270 000 restèrent en Hongrie.»



Nawratil explique ensuite que, bien que la Hongrie était un pays ennemi pour les Soviets :

«L'Armée Rouge n'avait cependant pas de haine particulière contre ce peuple, de sorte que l'entrée des Soviétiques ne donna lieu qu'exceptionnellement à des excès ou à des crimes graves. Les Hongrois subirent néanmoins eux aussi les affres de la déportation en URSS. Environ 600000 hommes, prisonniers de guerre et travailleurs civils, hongrois et allemands, furent expédiés dans des camps de travail en Russie<sup>(1)</sup>.»

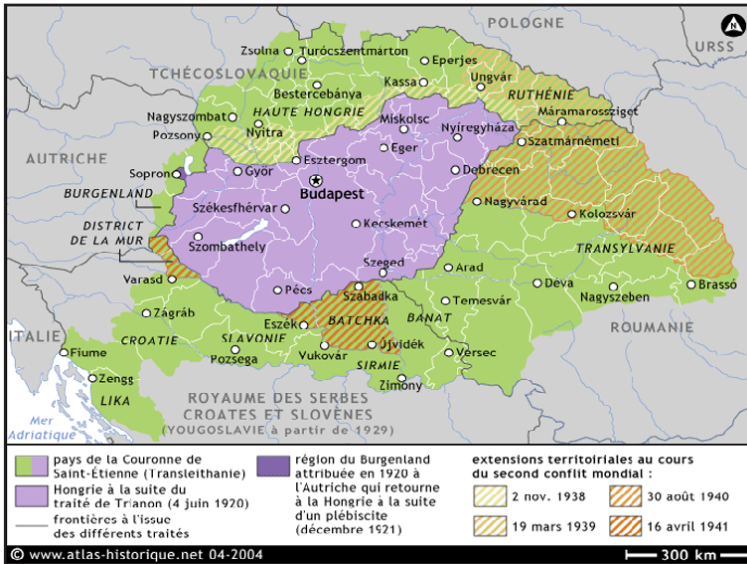
Dans la Hongrie relativement homogène, nous expliquent maintenant le site *Zentrum gegen Vertreibungen*, qui prit naissance comme résultat des nombreuses pertes du territoire du royaume multinational appliquées par le traité de Trianon du 4 juin 1920 comme la conséquence de la Première Guerre mondiale, pertes représentant 30 % du territoire des terres centrales qui virent la Hongrie passer de 327000 à 93000 km<sup>2</sup> (cf carte plus bas), vivait encore néanmoins un nombre important de minorités nationales, incluant les Allemands, qui représentaient la plus grande de ces minorités avec 550000 citoyens en 1920 (6,9 % de la population) et 480000 en 1930 (5,5 %). Cela, en dépit du fait que les Allemands anciennement hongrois avaient été divisés parmi cinq états : la Yougoslavie (Banat occidental, Slavonie, Batschka du sud), la Roumanie (Banat oriental, Transylvanie avec Sathmar), la Tchécoslovaquie (Allemands des Carpathes), la Hongrie elle-même et l'Autriche (Burgenland à l'exception d'Ödenburg/Sopron). Le site poursuit :

«Des Allemands en Hongrie, 32000 moururent comme soldats de la Wehrmacht ou de l'Honved<sup>(2)</sup> dans la guerre. Durant 1944/45, il fut possible d'évacuer 50000 Allemands en Hongrie avant l'invasion des Soviets, bien que 60 à 65000 furent déportés pour travaux forcés en URSS où en moururent des milliers. L'été 1945, le nouveau et déjà partiellement communiste gouvernement hongrois exerça son influence sur les Alliés principaux à la conférence de Potsdam pour donner autorité à la mise en application de l'expulsion des Allemands de Hongrie. Le déplacement débuta en janvier 1946 et affec-

1. Heinz Nawratil, *op. cit.*, p. 102

2. NDLA – L'armée régulière hongroise.

ta seulement environ la moitié de ceux qui étaient encore là : 200000-220000. Ce fut une procédure unique dans le complexe total de l'expulsion à ce moment. Les Américains provoquèrent la fin des expulsions parce que leur zone d'occupation était complètement surchargée. 6000 personnes environ ne survécurent pas aux difficultés du transport et des attaques individuelles<sup>(1)</sup>. »



### La Hongrie et le Traité de Trianon (1919-1919)

Voici maintenant le déroulement en deux phases de l'expulsion du pays des Souabes du Danube, qui nous est donné par l'Institute for Research of Expelled Germans :

« La première (phase) était, de manière tout à fait appropriée, contre les criminels de guerre nazis et du Parti des Croix Fléchées qui firent quasiment anéantir la communauté juive. D'après certaines estimations, 600000 résidents en tout de Hongrie et au moins 40 à 65000 Allemands furent arrêtés par l'Armée rouge pour leur participation supposée dans le mouvement nazi hongrois des Croix Fléchées ou dans le Volksbund allemand. [...] Bien que les déportations de grande envergure ne débutassent pas avant janvier 1946, les départs, l'emprisonnement et les exécutions étaient effrénés suivant l'annexion

1. <http://www.z-g-v.de/english/aktuelles/?id=56#ungarn>

soviétique de la Hongrie à la fin de la guerre. En 1945, Lavrenti Beria, chef du NKVD (la police secrète soviétique), rapporta que 23707 Allemands et Hongrois avaient été arrêtés ou exécutés dû à des accusations de collaboration nazie ou à des affiliations idéologiques d'extrême-droite. La majorité de ceux arrêtés furent déportés en URSS, essentiellement vers les goulags de Sibérie et les terres désolées du Kazakhstan en même temps que 400000 Allemands de la Volga. Au moins 40000 Souabes furent déportés en URSS pour travaux forcés dont la moitié ne revint jamais. Jusqu'à 70000 résidents hongrois et allemands de Hongrie en tout fuirent à la première avancée des Rouges, et ne sont par conséquent pas comptés dans le nombre total de Souabes du Danube déplacés. On suggère que plus de 10000 Souabes ont été évacués à la fin de la guerre par les gouvernements allemand et hongrois en prédiction des représailles soviétiques. Il en résulte que les statistiques radicalement réduites des nombres totaux d'expulsés ne tiennent pas compte des familles emprisonnées ou forcées de fuir leurs maisons.

Leurs degrés de coopération ou de soutien au fascisme, s'il y en eut, reste inconnu dans l'historiographie. Il est certain qu'un grand nombre de ceux arrêtés et exécutés par les Soviets avant 1946, étaient des criminels de guerre légitimes. Bien qu'il y eût des milliers de Hongrois et de Souabes qui se portèrent volontaires pour le *Honvédség* hongrois ou les Waffen-SS, de nombreux civils développèrent graduellement des croyances politiques diverses au moment où l'Axe se rapprochait de sa défaite inévitable. Un éminent chercheur hongrois de cette période calcula que 250000 personnes au maximum pouvaient être jugées même pour des liens avec le nazisme ou l'ultranationalisme hongrois limités, signifiant que des centaines de milliers furent déplacés pour rien en même temps qu'une part importante de ces 250000 qui pourraient avoir été innocents.

«La seconde phase des expulsions commença en janvier 1946, et fut organisée pour retirer entièrement et complètement de Hongrie la communauté des Souabes du Danube. Pendant que la 1<sup>ère</sup> phase avait, admettons-le, purgé la Hongrie de milliers d'affreux criminels de guerre et d'assassins des Waffen-SS, les expulsions de 1946/48 visèrent le restant de la population civile en totalité. La Commission de contrôle alliée

fut horripilée par les commandants soviétiques Voroshilov et Sviridov, d'expulser immédiatement au moins 500 000 Souabes du Danube. Vu que cela était plus que le nombre total d'Allemands de Hongrie, il est évident que toute la communauté devait être liquidée seulement pour motifs ethniques généralisés qui décrivaient de façon fantaisiste tous les Allemands par nature comme des défenseurs pronazis d'atrocités<sup>(1)</sup>.>

Nous nous permettrons d'ouvrir ici une parenthèse quant au premier commandant de cette commission, le russe Kliment Voroshilov. D'après le général de l'Armée rouge Piotr Grigorenko (que nous avons découvert dans le premier panorama à la section sur les camions à gaz), Voroshilov aurait lui-même fait allusion à son héritage ukrainien et à l'ancien nom de famille de Voroshilo, un patronyme juif tout simplement. En tout cas, s'il était prouvé qu'il n'était pas juif, une chose est sûre en revanche, sa femme l'était.

En termes de confiscation des biens et propriétés des Allemands ethniques de Hongrie (Souabes), le site précise que ceux-ci furent annexés à l'état. De plus, le gouvernement hongrois avait l'intention de transférer les maisons et terres agricoles dépeuplées des familles allemandes aux dizaines de milliers de Hongrois nouvellement implantés qui furent expulsés de Tchécoslovaquie :

« 693 276 arpents (plus de 280 558 hectares) furent saisis directement aux familles allemandes, incluant les fermes que leurs ancêtres avaient occupées plus de cent ans. Cela représentait 1/8 de toute la terre qui fut redistribuée par les communistes aux paysans hongrois sous le gouvernement Rakosi. [...] »

Les Souabes du Danube furent retirés de leurs maisons par des soldats et volontaires et escortés aux lignes de trains et convois de camions pour être envoyés vers les frontières allemandes. 130 000 expéditions au moins de familles sont enregistrées lors de la 1<sup>ère</sup> phase vers la zone américaine, spécialement en Autriche, Bavière, Baden-Württemberg et Hesse. [...] »

En fin de compte, après que les 130 000 Souabes au moins eussent été expédiés en train vers la zone américaine en Allemagne depuis janvier 1946, une intervention américaine à la fin juin 1947 mit un terme au programme d'expulsion orga-

1.  <http://expelledgermans.org/hungarygermans.htm#2>

nisé (vu leur incapacité à aider des millions d'autres réfugiés en matière d'emploi, de moyens de subsistance, d'hébergement et de vaccination)<sup>(1)</sup>. »



☞ [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/menekules\\_volksdeutsche\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/menekules_volksdeutsche_en)

### Expulsion des Souabes de Hongrie



### LES ALLEMANDS DES CARPATES (SLOVAQUIE)

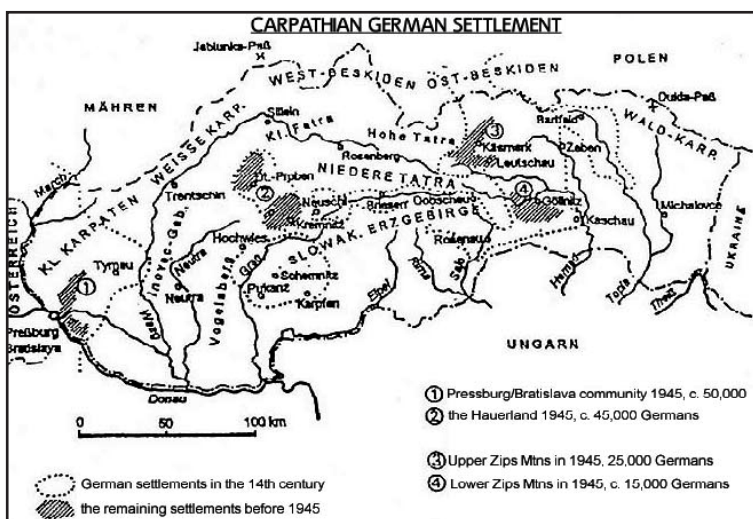


C'est sur invitation des souverains respectifs que les immigrants allemands arrivèrent dans la Slovaquie actuelle au XII<sup>e</sup> siècle. Le site *Tragédie allemande du destin* explique que c'était la volonté du roi hongrois de bâtir et développer les régions abandonnées et désertifiées au nord et à l'est de son pays par les fermiers, artisans, mineurs et marchants.

C'est par la promesse de droits spéciaux qu'il pouvait gagner les Allemands des Carpates (en allemand *Karpatendeutsche*, *karpatski Nemci* en slovaque, encore dénommés *Zipser Sachsen* ou Saxons de Spis ou Zipser Saxons) qui s'installèrent dans le nord de la Slovaquie. Selon le site *carpathiangerman.com*, les Allemands invités par les rois hongrois à cette époque à s'installer dans « les places fortes montagneuses vides des Zips, devaient garder les passes montagneuses, partie d'une importante route commerciale vers la Baltique et y développer si possible l'exploitation minière. » Précisons que Zips, le nom allemand de ces montagnes (en slovaque *Spis*, en hongrois *Szepesseg*, en polonais *Spisz*), était aussi le nom d'une région du nord-est de la Slovaquie avec une petite pointe dans le sud-est

1. ☞ <http://expelledgermans.org/hungarygermans.htm#2>

polonais. Ces montagnes se nomment aussi Tatras, divisées en Hautes (allemand *Hohen Tatra*) et Basses Tatras. Quant aux implantations de ces Allemands sur ce nouveau territoire, elles se divisent pour ainsi dire en « poches » (cf carte ci-dessous) : la région des Tatras donc, avec les deux communautés, celle des Hautes Tatras (anglais *Upper Zips*), celle des Basses Tatras (*Lower Zips*) incluant la région de Kassa (aujourd'hui Kosice), celle du Hauerland, dans la région de Ban-Bystrica, enfin, celle de Pressburg-Pozsony (la future capitale Bratislava). Le nom d'Allemands des Carpates désignait à l'origine ceux occupant cette région montagneuse des Zips, après quoi il regroupa ceux des autres « poches », soient environ 135 000 Allemands en 1945 d'après la carte ci-dessous.



☞ <http://expelledgermans.org/sudetengermans.htm#>

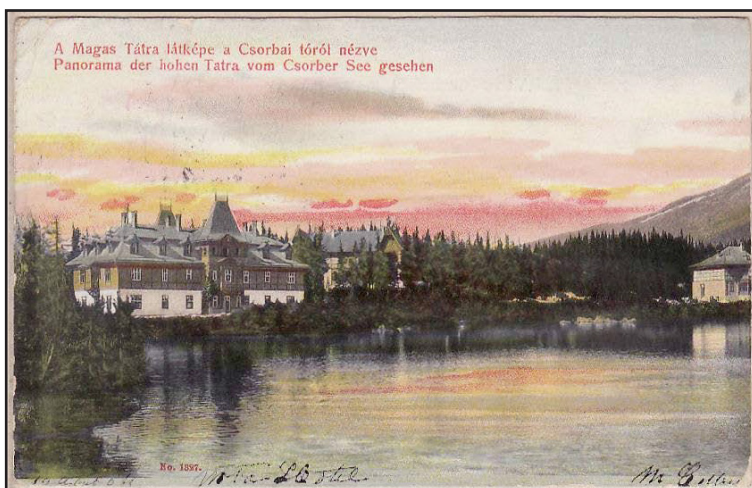
## Carte des implantations des Allemands des Carpates tout au long de l'histoire avant l'expulsion

Heinz Nawratil termine son étude des expulsés d'Europe de l'Est avec les Allemands des Carpates en commençant par décrire l'attitude slovaque à leur rencontre qui prévalait au début. « Traditionnellement », nous dit-il, « les Slovaques étaient considérés comme germanophiles, même s'ils étaient traversés par les courants les plus divers, autonomistes et partisans de Prague, communistes et catholiques conservateurs. »



Mais contrairement à cette apparence, le constat suivant fut dressé par les Archives fédérales :

*«Après l'insurrection dans cette région, pendant l'hiver 1944-45, plus de 80 % des Allemands des Carpates furent évacués dans le territoire des Sudètes où ils partagèrent le sort de sa population. Après l'occupation de la Slovaquie par l'Armée rouge et l'installation du nouveau régime, ceux qui étaient reconnus comme Allemands furent internés dans des camps et «loués» comme force de travail. Les conditions de vie dans ces camps qui, au moins au début, étaient tenus par d'anciens partisans, ne différaient guère de la situation en Bohême et en Moravie. Les récits font état d'un taux de mortalité élevé dû à la malnutrition et à des voies de fait, parfois teintées de sadisme, contre les prisonniers<sup>(1)</sup>. »*



**Vieille carte postale du panorama des Hautes Tatras**

Même si, en règle générale, les expulsions ne furent pas comparables en termes d'horreur à celles de Bohême-Moravie (cf chapitre 8), il faut néanmoins citer, parmi les actes de barbarie et autres massacres des partisans d'inspiration communiste, l'extermination d'un convoi entier de réfugiés d'Allemands des Carpates à la gare de Prerau (aujourd'hui Prerov), en Moravie, près de la frontière slovaque, et qui comptait 71 hommes, 120 femmes et 74 enfants, soient 265 personnes. Voici, à ce sujet, ce

1. Heinz Nawratil, *op. cit.*, p. 103

qu'écrivit l'écrivain tchèque Ota Filip, après s'être appuyé sur le procès-verbal établi par la police tchèque le 19 juin 1945 :

*« Le 18 juin 1945, dans l'après-midi, un train supposé ramener chez eux 265 Allemands des Carpates, transportés de Slovaquie en Bohême du Nord, à l'automne 1944, fit halte à Prerov. Un voyage sans retour pour 71 hommes âgés de 14 à 80 ans, 120 femmes et 74 enfants. À l'aube du 19 juin 1945, ils gisaient tous ensemble dans une fosse commune. Le 18 juin 1945, en fin d'après-midi, leur bourreau, le lieutenant Karol Pazur, officier de transmission à l'état-major de la 4<sup>e</sup> division de l'armée Svoboda, fit sortir du train les Allemands des Carpates. Sous les ordres de Pazur, 20 soldats armés de fusils-mitrailleurs les emmenèrent à Lovesice, non loin de la gare de Prerau. Là, les 265 Allemands des Carpates furent massacrés par derrière et en groupes. Le lieutenant Pazur ordonna de brûler les papiers d'identité des victimes dans la fosse commune. Il distribua les objets de valeur des défunts, argent, montres et bijoux, à son unité de meurtriers qui, en récompense, purent en outre piller le train qui devait ramener chez eux les Allemands des Carpates<sup>(1)</sup>. »*

Le site *carpathiangerman.com* faisait état lui aussi, au bas de sa page d'accueil, de la situation ainsi que de ce triste épisode de la tuerie de Prerau (avec un nombre de victimes légèrement différent) :

« Selon Paul Brosz, vers avril (1945), il y avait encore 21 000 Allemands des Carpates en Slovaquie. Après l'arrêt des hostilités, 40 000 peut-être retournèrent vers leur patrie. Ils étaient innocents de tous crimes, et ne voyaient aucune raison d'être anxieux. Privés de tous droits civils, ils furent internés et beaucoup moururent, généralement de négligence délibérée, de famine et de maladie, dans des camps tels que Novaky près de Priewitz/Prividza, ou dans des massacres comme celui à Prerau/Moravie le 18 juin 1945, lorsque les soldats tchèques sous le capitaine Karol Ctibor Pazura extirpèrent du train 269 femmes, enfants et vieillards principalement Zipser (les jeunes hommes étaient prisonniers de guerre ou internés dans des camps de travail), leur firent creuser leurs tombes, se déshabiller puis les tuèrent. La plus jeune victime était âgée de

1. *Tabou*, vol. 18, éd. Akribia, p. 93

7 mois. D'autres furent emmenés comme travailleurs esclaves en URSS et y moururent<sup>(1)</sup>. »



**Le Camp de concentration de Novaky  
Dessin au crayon et à l'encre de Hans Weiss**

Le texte accompagnant cette œuvre artistique indique :

*«Après la guerre en 1945, la plupart des Allemands des Carpates, qui étaient des citoyens slovaques, finirent dans le camp de concentration, Novaky. Construit à l'origine pour les ouvriers mineurs, le camp devint un camp de concentration pour les Juifs pendant la guerre. Après la guerre, il servit de camp de concentration pour les Allemands des Carpates. Ma mère et moi-même y furent détenus un an. La nourriture qu'on nous donnait, dans le camp, nous était livrée dans une grosse marmite, sur une petite berline de mine, et suffisait à peine pour survivre. De nombreux enfants et anciens ne survécurent pas. On recevait, matin et soir, une tasse de café noir et une demi-tranche de pain noir. À midi, on recevait une louche de soupe aux pois ou aux haricots, au goût agréable de viande de cheval.»*

Quant à la situation locale, au début, en 1939, au moment où la Slovaquie était devenue indépendante sous la protection du Reich allemand, les Allemands obtenaient les droits de groupe national ainsi qu'un ministre de l'éducation allemand, nous explique le site *Zentrum gegen Vertreibungen*, qui poursuit :

«Le soulèvement national slovaque à l'automne 1944 provoqua des pertes parmi la population allemande et enclencha

1.  <http://carpathiangerman.com/history.htm#>

des mesures d'évacuation de grande envergure, qui conduisirent en Bohême-Moravie. Les Allemands des Carpates partagèrent alors le destin du déplacement avec les Allemands des Sudètes.

Environ 5000 Allemands des Carpates tombèrent à la guerre comme soldats slovaques ou allemands à l'est, pendant que 4000 civils furent déportés à l'est pour travaux forcés, et environ 13000 moururent lors de la fuite ou de l'expulsion, spécialement en Bohême-Moravie<sup>(1)</sup>.>



Plaque commémorant  
l'expulsion des Allemands  
des Carpates

(musée de Bratislava)

## §

### LES ALLEMANDS DE LA BALTIQUE ET DE LITUANIE



C'est depuis le XII<sup>e</sup> siècle, nous indique le site *Zentrum gegen Vertreibungen*, que les Allemands s'installèrent dans les territoires des républiques actuelles de Lettonie et d'Estonie (la partie nord de la Livonie historique appartient aujourd'hui à l'Estonie, la sud, de même que la capitale Riga, à la Lettonie). Des missionnaires, ordres de chevaliers et marchands allemands vinrent dans ces terres lors de la conversion au Christianisme des Estoniens et des Livoniens (apparentés aux Finnois) et des tribus lettones baltes (apparentées aux Lituaniens et Prussiens) qui vivaient là. L'Ordre des Frères de l'Épée, qui fut fondé à Riga en 1202, fusionna en 1236 avec l'Ordre des Chevaliers Teutoniques, qui accapara tout le territoire de la vieille Livonie.

1. <sup>13</sup> <http://www.z-g-v.de/english/aktuelles/?id=56#karpaten>

Précisons que le nom de Livonie (en allemand et suédois Livland — cf carte ci-dessous) est le nom historique donné par les Allemands aux régions de la côte de la mer Baltique où vivaient les Lives, au nord de la Lituanie, territoire correspondant à la quasi-totalité du territoire actuel des États baltes (territoire représenté aujourd'hui seulement par une péninsule de l'actuelle Lettonie).



**La Livonie  
historique**

(Wikipedia)

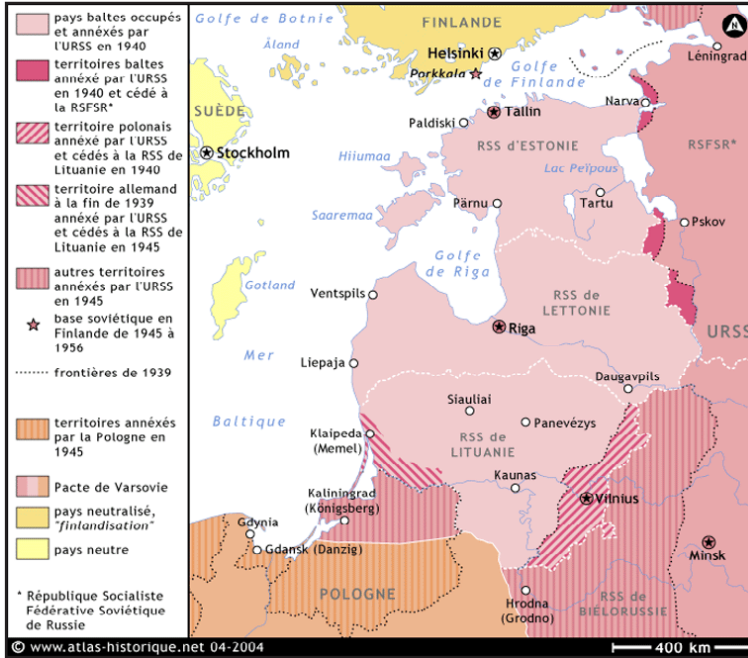
Le site poursuit : «La Livonie historique gagna la protection de la Ligue hanséatique et de l'Église et fit partie pendant presque 350 ans du Saint Empire Romain. [...] Dans les siècles à venir, les Allemands demeurèrent la classe dirigeante socialement, culturellement et politiquement, tout en vivant par moments et par endroits, sous souveraineté polonaise, danoise, suédoise, depuis 1710 sous celle de l'Estonie et de Livonie, et russe à partir de 1795 (Courlande)<sup>(1)</sup>.»

C'est alors à partir de la naissance officielle de l'Estonie et de la Lettonie, le 24 février 1918 et le 24 novembre 1918 respectivement, que les Allemands, apprend-on, «perdirent leur rôle éminent et continuèrent à vivre, [...], comme minorités nationales côte à côte avec les peuples qui donnèrent leurs noms aux états. Leur statut économique fut grandement affaibli par l'expropriation à grande échelle de leurs grandes propriétés, et beaucoup, spécialement ceux des districts ruraux, émigrèrent en Allemagne. [...] En 1939, il y avait encore

1.  <http://www.z-g-v.de/english/aktuelles/?id=56#ostbranden>



23 000 Allemands (2 % population) vivant en Estonie pendant que 64 000 Allemands (3,2 %) vivaient en Lettonie dont plus de 60 % à Riga. »



<http://www.z-g-v.de/english/aktuelles/?id=56#ostbranden>

### Carte des États de la Baltique en 1945

Il en ressort que c'est suite au Pacte entre Hitler et Staline du 23 août 1939 qui allait céder ces États baltes aux Soviétiques, que des accords furent conclus entre l'Allemagne et l'Estonie d'abord et la Lettonie ensuite pour la réimplantation des Allemands avec toutefois la possibilité de rester. Mais, face à la menace directe de l'annexion soviétique de ces républiques indépendantes qui se réalisa en juin 1940, la vaste majorité des Allemands estoniens et lettons décidèrent de partir. Le site poursuit : « À la fin de l'automne-hiver 1939/40, un total de 13 700 Allemands quittèrent l'Estonie et 51 000 la Lettonie. Au cours de la soi-disant « réimplantation tardive » au printemps 1941, suivirent 7 000 autres d'Estonie et 10 500 de Lettonie. [...] Cette nouvelle implantation se fit dans les parties polonaises annexées de Prusse occidentale et dans le soi-disant Warthegau



(cf carte section C). De nombreux milliers d'Allemands de la Baltique moururent comme soldats durant la guerre ou tombèrent en victimes lors de leur fuite.

À partir de janvier 1945, ils partagèrent le même destin de l'expulsion qui prit au piège tous les autres Allemands d'Europe de l'Est. Il résulta alors de la fuite et de l'expulsion la mort ou la disparition encore à ce jour, de presque un Allemand de la Baltique sur cinq <sup>(1)</sup>. »




Concernant maintenant la colonisation du territoire de Lituanie par les Allemands, le même site nous indique qu'elle se fit beaucoup plus tard que l'Estonie et la Lettonie car, en effet, « ce n'est pas avant le XV<sup>e</sup> siècle que les Allemands arrivèrent dans le pays, et, par opposition aux

Allemands de la Baltique, ils eurent une structure plutôt davantage paysanne. Cette migration continua dans le XVIII<sup>e</sup> siècle comme résultat de la sollicitation des magnats polonais et lituaniens et amena une colonisation ultérieure, spécialement en Prusse orientale voisine au XIX<sup>e</sup> siècle, sous la domination russe. Il y eut une petite bourgeoisie allemande à Wilna (lituanien Vilnius) et Kowno (Kaunas — cf Carte des États de la Baltique en 1945) <sup>(2)</sup>. »

Ajoutons simplement que la région située autour de l'actuelle ville lituanienne de Klaipėda (voir carte plus haut), la 3<sup>e</sup> ville du pays derrière Vilnius et Kaunas, et qui prit le nom de territoire de Memel, bande de 140 km de long sur 20 de large au nord du fleuve Niemen, bénéficia d'un statut particulier après avoir été créée par le Traité de Versailles. Ce territoire, majoritairement peuplé de germanophones, avait été annexé par le III<sup>e</sup> Reich en 1939 puis par l'URSS en 1946 en l'incluant dans l'oblast de Königsberg qui deviendra un territoire de la République socialiste fédérative soviétique de Russie. C'est en 1948 que la Russie le transféra à la RSS de Lituanie. Bien entendu, tous les éléments propres à la fuite et à l'expulsion s'appliquèrent aussi à ce territoire ; à la fin de la guerre, les Allemands

1.  <http://www.z-g-v.de/english/aktuelles/?id=56#ostbranden>

2.  <http://www.z-g-v.de/english/aktuelles/?id=56#litauen>

ayant fui vers l'Ouest en Allemagne de l'Ouest, furent rejoints par les derniers Allemands de souche qui furent expulsés. En 1951, selon *Wikipedia*, la Lituanie aurait expulsé 3500 personnes de celles qui étaient restées et qui avaient perdu leur emploi, vers l'Allemagne de l'Est.



### Carte postale ancienne de Klaipėda / Memel en 1910

L'article reprend alors avec le Pacte signé entre Hitler et Staline (dont nous reparlerons dans le 3<sup>e</sup> panorama) dont l'application différait légèrement de celle concernant l'Estonie et la Lettonie :

«Après que le territoire de Memel eût été réintégré à la Prusse orientale/Allemagne en mars 1939 et que le Pacte Hitler/Staline eût été conclu, le Reich, à la différence des cas d'Estonie et de Lituanie, ne conclut pas un traité de réimplantation avec la Lituanie qui, après des provisions germano-soviétiques initiales et rapidement révisées, devait rester dans la sphère d'intérêt allemande. Un tel traité ne fut pas conclu avant le 10 janvier 1941 avec l'URSS, ce qui signifiait que les Allemands lituaniens devaient supporter les trois-quarts de l'année sous domination soviétique. Le chiffre réel du groupe national s'avéra être d'environ 50000 dont 60% furent réimplantés en Prusse occidentale et orientale et dans le Warthegau en janvier/mars 1941, permettant à quelques centaines de Lituaniens

de « passer clandestinement ». Le reste fut réimplanté à l'intérieur des frontières du vieux Reich.

Environ 3000 Allemands lituaniens moururent comme soldats dans la guerre, environ un quart des Allemands de Lituanie ne survécut pas à la guerre, à la fuite et à l'expulsion. La plupart des survivants furent reçus par l'Allemagne de l'Ouest<sup>(1)</sup> [...].»

L'Institut pour la Recherche des Allemands Expulsés, site anglophone de la Toile, avait établi de son côté lui aussi, une analyse des données et informations disponibles quant au sort des Allemands de la Baltique en confirmant les chiffres et détails avancés par le site précédent :

«Vers 1942, après que l'Allemagne eût violé le pacte de non-agression avec la Russie qui détruisit la communauté allemande de la Baltique, la Lettonie, l'Estonie et la Lituanie tombèrent sous la domination du 3<sup>e</sup> Reich. [...]

Vers 1945, l'URSS avait reconquis la Lettonie, la Lituanie et l'Estonie au 3<sup>e</sup> Reich. Les Soviétiques continuèrent en purgeant, exécutant ou expulsant tous les Allemands de la Baltique restants comme collaborateurs ennemis et fascistes. Approximativement 4 % des Estoniens et 2 % des Lettons et Lituaniens furent soit exécutés soit emprisonnés au début de la domination soviétique. Les Allemands survivants de la Baltique furent soit exécutés soit expédiés sur des charrettes à bétail par train quasiment sans nourriture, eau, hygiène, pendant des semaines vers la Sibérie et le Kazakhstan, où ils rejoignirent la quasi-totalité des 1 084 828 autres citoyens soviétiques allemands ethniques comme ceux de la Volga qui furent expulsés uniquement à cause de leur ethnicité. Environ 1 Allemand de la Baltique sur 5 mourut à cause de la guerre, famine ou exécution sous l'expulsion soviétique. Autour de 40 000 Allemands de la Baltique fuirent la Baltique et les camps de réfugiés en Pologne vers 1945 et finirent par s'installer en Allemagne de l'Ouest<sup>(2)</sup>.»

Le site conclut alors son étude en avançant avec prudence un calcul total des victimes allemandes de la Baltique vu l'incertitude des données ainsi que par le sort culturel propre de ces Allemands :

1.  <http://www.z-g-v.de/english/aktuelles/?id=56#litauen>

2.  <http://expelledgermans.org/balticgermans.htm>

«Bien plus de 16000 furent retirés d'Estonie, 62000 de Lettonie et 64000 de Lituanie. Les statistiques officielles du gouvernement allemand citent un total d'environ 256000 de civils allemands enlevés de force de la Baltique, bien que cette statistique ait été critiquée comme dépassée et probablement exagérée. Au moins 150000 furent enlevés directement à cause du Pacte Molotov-Ribbentrop. Finalement, une communauté culturelle allemande entière fut éteinte. La présence allemande ethnique de 800 ans en Lettonie, Estonie et Lituanie, fut détruite. Les Allemands de la Baltique rapatriés furent assimilés dans la culture allemande classique du 3<sup>e</sup> Reich ou la culture anglaise dominante du Canada, menant vers la mort de l'ancien dialecte allemand de la Baltique se trouvant actuellement dans sa dernière génération (*Illahie*)<sup>(1)</sup>.»

Le site *Institute for Research of Expelled Germans* n'oublia surtout pas de mentionner l'un des «désastres les plus significatifs» de la guerre au sujet des Allemands de la Baltique, un désastre, maritime celui-là, que nous passerons en revue au chapitre 12.

---

1.  <http://expelledgermans.org/balticgermans.htm>

---

## CHAPITRE XI

### L'Holocauste de la fuite et de l'expulsion : bilan

Dans le calcul du nombre total de victimes potentielles de ce terrible épisode de l'histoire que fut la fuite, l'exode et l'expulsion du peuple allemand ayant commencé avant la fin de la guerre et s'étant poursuivi après, il est nécessaire d'établir évidemment des estimations. Côté chiffres donc, celui qui fut pour une bonne part notre guide principal jusqu'ici dans cet ouvrage, l'avocat Heinz Nawratil, relève l'estimation actuelle établie à plus de 16,5 millions d'Allemands «vivant à l'époque dans la partie orientale de l'Allemagne, à l'est et au sud-est de l'Europe (hors Union soviétique dans ses frontières de 1937), dans les zones qui connurent l'expulsion et la déportation.»

Ces 16,5 millions se répartissent selon lui, en 9 290 000 vivant en Allemagne même, dans ses frontières de 1937 (*cf* carte début chapitre 8), et 7 250 000 à Dantzig, sur le territoire de Memel, celui des Sudètes et ailleurs. Ce chiffre, rappelle-t-il, «concerne les habitants établis de longue date dans ces régions. On a préalablement retranché les pertes de guerre : soldats tombés sur le front, victimes des bombardements, etc. Il ne tient compte, ni des Allemands de Russie, ni des personnes arrivées sur place après 1939 <sup>(1)</sup>.»

Concernant d'abord les Allemands de Russie, ceux-ci étaient environ 1,5 million lors de l'invasion hitlérienne, peut-on apprendre, chiffre qui devrait plutôt atteindre les 2 millions selon notre auteur, vu «la tendance des statisticiens soviétiques à minimiser le chiffre des populations minoritaires.» Quant aux Allemands arrivés à l'est récemment, ils durent partager aussi le sort de ceux établis de longue date.

---

1. Heinz Nawratil, *op. cit.*, p. 108

S'étant appuyé sur de nombreux auteurs tels que Gotthold Rhode ou Gerhard Ziemer ainsi que sur les rapports statistiques du 28 février 1953 et du 4 novembre 1959 établis par l'Office fédéral de la statistique de Wiesbaden, Nawratil avance donc une fourchette de 2 à 2,5 millions de personnes qui affluèrent dans les territoires d'expulsion.

Voici alors son premier bilan :

16500000	Allemands vivant à demeure dans les territoires d'expulsion, hors URSS
1500000	Allemands de Russie (estimation minimum)
2000000	Allemands venus de l'ouest et l'intérieur du pays (estimation minimum)
20000000	Allemands se trouvant dans les zones d'expulsion et de déportation à la fin de la guerre

Il nous réserve bien sûr la part de ses commentaires en donnant quelques comparaisons tirées notamment du volume 2 de *Raum und Bevölkerung in der Weltgeschichte* de Kirsten, Buchholz & Köllmann, Verlag-Ploetz, Würzburg, 1955 et de l'édition du Cercle d'études de Göttingen, *Ostdeutschland, ein Hand-und Nachschlagebuch über alle Gebiete ostwärts der Oder und Neiße* de J. von Braun, Kitzingen, 1953 :

«Le total est 2 fois supérieur à la population que comp-  
taient alors l'Australie et la Nouvelle-Zélande réunies. Il équi-  
vaut à peu près à la somme des habitants vivant à l'époque  
en république d'Irlande, en Finlande, en Islande et dans les  
royaumes de Norvège, de Suède et du Danemark.

Or toute l'ancienne Allemagne orientale a disparu, de même que les îlots linguistiques allemands d'Europe orientale, à l'exception de ce qui subsiste des Allemands de Hongrie et de Roumanie<sup>(1)</sup>»

Vu encore l'exemple de l'Empire assyrien, sous le règne d'Assurnazirpal (883-859 av. J.C.) et sous celui d'Assurbanipal (669-627 av. J.C.), où 4500000 personnes furent chassées par la force, ou celui des 7500000 réfugiés indiens dans la période d'après-guerre, sa conclusion est sans appel :

«Jamais dans l'histoire», conclut-il, «on n'avait vu une po-  
pulation aussi nombreuse anéantie et rayée d'un seul trait de

1. *ibid.* p.110



plume des atlas et des livres d'histoire, telles des « *non human beings* », des « morts » au sens qu'Orwell donne à ce terme. On chercherait en vain dans l'histoire des exemples comparables<sup>(1)</sup>. » Puis, plus loin, « il ne fait aucun doute que la liquidation des Allemands à l'Est constitue la plus vaste expulsion de population de l'histoire mondiale. »

Concernant les pertes d'après-guerre suite à l'expulsion maintenant, on nous indique que l'Office fédéral de la statistique entreprit de retirer du bilan démographique toutes les pertes de guerre (soldats tombés, victimes des bombardements), ce qui donna ce qui suit :

**PERTES ALLEMANDES DUES À L'EXPULSION** <sup>(2)</sup>  
(chiffres arrondis)

Pays	En chiffres absolus	% population (allemande)
Prusse Orientale	299 000	14
Poméranie	364 000	20
Brandebourg Oriental	207 000	35
Silésie	466 000	10
Dantzig	83 000	20
États baltes (y compris territoire de Memel)	51 000	21
Tchécoslovaquie (y compris les Sudètes)	272 000	8
Pologne	185 000	14
Hongrie	57 000	15
Yougoslavie	135 000	25
Roumanie	101 000	12
(2 230 000 sur la base des chiffres bruts non arrondis)	2 220 000	
Allemands de Russie	+ 350 000	
Allemands de l'intérieur (non originaires de l'Est)	+ 220 000	
Total :	2 800 000	

1. C'est nous qui soulignons.

2. *ibid.* pp. 110 et 114

Nawratil précise bien qu'il s'agit de données minimum, vu le niveau de prudence avec lequel ces estimations furent réalisées en mentionnant le recoupement des chiffres de l'Office fédéral de la statistique avec les résultats de l'*Enquête globale sur le destin de la population allemande dans les territoires d'expulsion* rendus publics en 1965 par le Service ecclésiastique de recherche des disparus de Munich. Nawratil précise aussi que, si par exemple, les pertes civiles lors des combats terrestres en Prusse orientale et dans le Brandebourg n'ont pu être éliminées des statistiques, et que, d'une part, les exécutions massives par les partisans slovaques et victimes du pogrome de Prague ne figurent pas au bilan des pertes, et que d'autre part, les pertes civiles subies lors des combats terrestres ne représentent qu'une fraction des pertes totales, «le résultat final ne devrait pas s'en trouvé modifié.»

Concernant les chiffres du tableau ci-dessus quant aux Allemands de Russie, Nawratil explique que ces 350 000 victimes se comptent parmi les quelque 900 000 déportés en Asie soviétique et les quelque 270 000 rapatriés de force qui s'étaient enfuis de Russie après la guerre.

Pour ce qui est des pertes de 220 000 Allemands du Reich, celles-ci «ne devraient guère se situer en-deçà de celles moyennes subies par les Allemands établis de longue date. Néanmoins, pour éviter, tout risque de surestimation, on posera l'hypothèse qu'elles ont pu être inférieures d'un 5<sup>e</sup> aux 14,3 % de la moyenne statistique, soit 220 000 victimes (11 %) sur une population estimée à un minimum de 2 millions de personnes<sup>(1)</sup>.»

Ajoutons encore que d'après l'auteur, «ces chiffres ne recourent pas, et de très loin, la totalité des pertes allemandes de l'après-guerre à l'est.» Nawratil avance alors les crimes perpétrés par les Rouges à leur entrée dans la future RDA, «crimes qui ne différèrent guère de ceux commis à l'est de l'Oder et de la Neisse.» Il cite également le cas des 185 000 civils arrêtés après 1945 dans la zone soviétique (en violet sur la carte ci-dessous) où une partie d'entre eux furent internés dans les camps de Buchenwald, Sachsenhausen et le reste transporté en URSS où y mourut une forte proportion.

---

1. *ibid.* p. 114



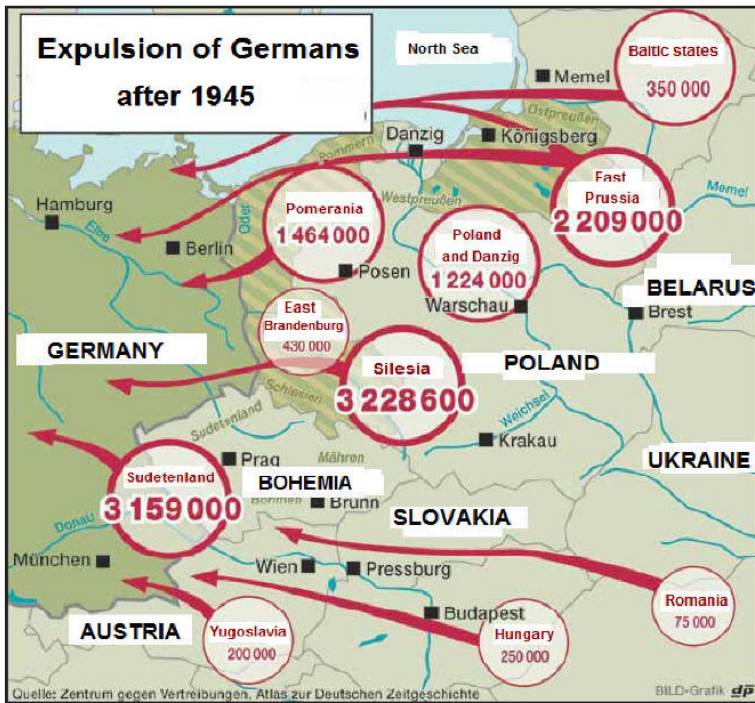
**Carte des zones d'occupation de l'Allemagne en 1945**

(source : Larousse encyclopédique)

Le site anglophone *German Tragedy of Destiny* avait aussi de son côté dressé un bilan de la fuite et de l'expulsion des Allemands après 1945 notamment sous la forme de l'organigramme ci-dessous et les chiffres des expulsés relatifs à chaque province<sup>(1)</sup> :

Le site évalue par exemple à 560 000 le nombre d'Allemands qui moururent en Europe de l'Est et à presque 2,5 millions ceux qui furent forcés de quitter leur patrie à jamais. Pour ce qui est du bilan total des pertes, le site anglophone rejoint exactement les conclusions de Heinz Nawratil, à savoir un chiffre de 2800000 morts. Quant au nombre de déplacés de l'organigramme ci-haut, on aboutit alors à un chiffre de plus de 12,5 millions de personnes.

1. <sup>138</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/menekules\\_volksdeutsche\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/menekules_volksdeutsche_en)

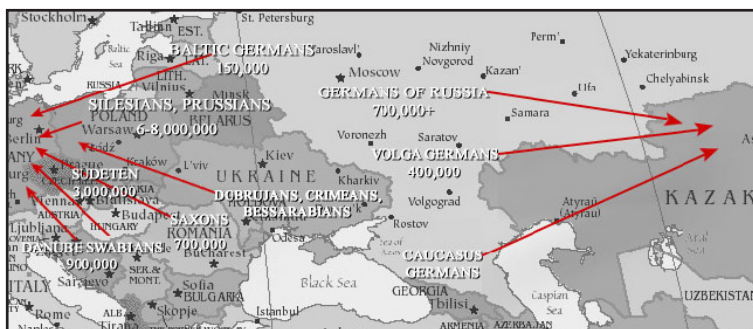


L'autre site anglophone *Institute for Research of Expelled Germans* n'oublie pas de donner au bas de sa page d'accueil quant à lui, des chiffres incluant aussi les Allemands de Hollande et d'Alsace-Lorraine, sans oublier ceux de Russie et de la Volga ; certains d'ailleurs diffèrent (pour la Roumanie) mais le total rejoint les conclusions précédentes, à propos du nombre de personnes expulsées :

- **Allemands de la Baltique** : 150 000 ;
- " **d'URSS** : La quasi-totalité des 1 084 828 (presque 100 % d'expulsés) dont jusqu'à 300 000 morts probables (30 % total) ;
- " **de la Volga** : Plus de 400 000 (presque 100 %) ;
- " **hollandais** (dont on n'a pas parlé) : 3 691 (15 % total population allemande) ;
- " **de Prusse, Silésie, Poméranie** : de 5 à 8 millions (presque 100 %) ;
- **Allemands d'Alsace-Lorraine** (après 1<sup>ère</sup> GM) : plus de 100 000 ;

- “ **des Sudètes et des Carpates** : plus de 3 millions déplacés et expulsés (95 % total) ;
- “ **de Hongrie** : plus de 100 000 expulsés, 300 000 déplacés (88 % total) ;
- “ **de Roumanie** (Saxons de Transylvanie, Souabes du Banat) : 700 000 déplacés (91,5 %) ;
- “ **de Yougoslavie** (Souabes du Danube) : plus de 200 000 emprisonnés, exécutés, expulsés, déplacés ou ayant fui (98,5 %).

Le total des expulsions/déplacements ainsi que des pertes nous est donc donné : environ 10 à 13 millions de civils expulsés ou déplacés, dont au moins 473 013 morts.



[expelledgermans.org](http://expelledgermans.org)

### La carte des expulsions/déplacements donnée par cet autre site anglophone

Si le chiffre avancé par le site quant aux expulsés/déplacés semble assez en rapport avec ce qui précède, il faut toutefois relever en revanche celui assez surprenant de 473 013 morts. Le site chercherait plutôt semble-t-il à se conformer à des valeurs « conventionnelles », peut-être par crainte de soulever l'ire de certaines institutions spécialisées ou pour d'autres raisons, car comme on a pu s'en rendre compte en compulsant certaines des analyses du site, celles-ci s'avèrent assez complètes avec de surcroît, un souci de mettre en lumière le plus de détails possible. Ce qui est d'autant plus surprenant vu que des organismes officiels comme la Croix-Rouge ainsi que le gouvernement ouest-allemand lui-même avaient soulevés un nombre de 2,2 millions de morts, chiffre « moins vérifiable » se-

lon le site. Ainsi, si l'on se réfère aux 560000 morts d'Europe de l'Est avancés par le site de la *Tragédie allemande du destin*, cela représenterait donc une plus grande perte que parmi tous les déportés réunis du site de l'*Institut pour la Recherche des Allemands expulsés*, ce qui n'a pas de sens.

Nous nous en tiendrons donc à une fuite/expulsion de 10 à 13 millions d'individus avec des pertes de l'ordre de 2800000 personnes. Terminons alors avec le site *Tragédie allemande du destin* en brossant un tableau final de cet holocauste occulté :


«La mort était omniprésente pendant la fuite et le destin était cruel, les vieux, malades et invalides étaient les moins susceptibles de survivre.

Les gens mouraient de froid, de faim, se noyaient dans l'eau glacée, étaient écrasés par les chars ennemis, déchirés par les obus, battus, abattus, pendus, brûlés, torturés, déportés.

Des millions moururent sur la glace de la Vistule, sur les chemins de terre, dans des wagons de marchandises exposés aux vents, et leurs corps torturés étaient simplement laissés gisant sur le sol. Si le sol n'était pas gelé et que quelqu'un avait pitié, on les enterrait dans l'anonymat.

Mais des milliers de corps gelés furent simplement entreposés quelque part où ils se décomposèrent à la montée des températures ou les restes étaient mangés par les animaux sauvages<sup>(1)</sup>. »

---

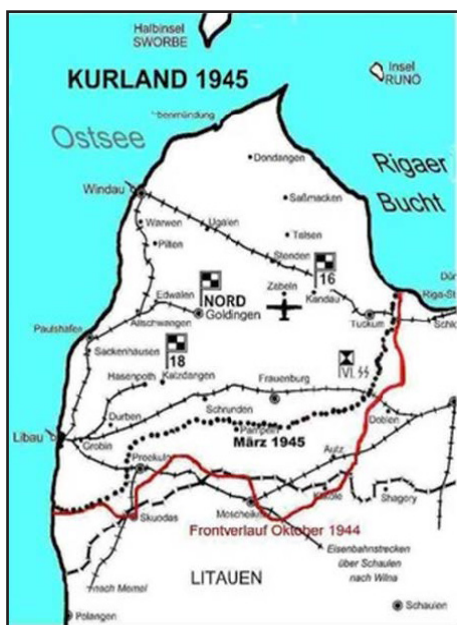
1.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/menekules\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/menekules_en)



## CHAPITRE XII

### L'Holocauste à Neptune

Nous avons pu passer en revue dans les chapitres précédents la terrible épreuve de la fuite et de l'expulsion vécue par des millions d'Allemands à la fin de la guerre et après, un exode déchirant s'étant effectué jusqu'ici par voie de terre. Mais il y eut aussi un exode réalisé par voie de mer, dans une région du Reich qui touchait surtout la Prusse orientale, exode décidé une fois que la poursuite de la fuite par voies de terre fut rendue impossible par l'encerclement de cette province.



La forteresse de Courlande

C'est aux fins d'évacuation par la mer des troupes allemandes et des civils venant donc de Prusse orientale mais aussi de la Poche de Courlande (allemand Kurland-Kessel – cf carte ci-dessous à reporter sur celle de la section § du chapitre x), parfois appelée poche de Ventspils (anciennement Windau), terme désignant justement cet encerclement par l'Armée rouge des forces de l'Axe dans

la péninsule de Courlande (ou Kurzeme, région occupant le front de mer sur la Baltique), à l'ouest de la Lettonie durant la dernière année de la guerre, et enfin du Corridor polonais, que fut mise sur pied une opération ayant pour nom de code *Opération Hannibal*.

Cette opération navale allemande fonctionna de la mi-janvier à mai 1945 au moment de l'avancée des Rouges lors des Offensives de Prusse orientale et de Poméranie orientale. Vu le flux énorme de personnel militaire et de réfugiés impliqués, cette opération se transforma en l'une des plus grandes évacuations d'urgence maritimes de l'histoire. Ainsi, selon *Wikipedia*, «sur une période de 15 semaines, quelque part entre 494 et 1080 vaisseaux marchands de tous types, incluant des bateaux de pêche et autres navires, et utilisant les plus grandes unités navales restantes de l'Allemagne, transportèrent entre 800 000 et 900 000 réfugiés ainsi que 350 000 soldats à l'autre bout de la Baltique vers l'Allemagne et le Danemark sous occupation allemande, soit plus de trois fois le nombre de personnes évacuées dans l'opération de 9 jours à Dunkerque en 1940», la retraite Britannique massive qui avait reçu le nom de code *Opération Dynamo*. Ajoutons que d'autres sources évaluent le nombre total de personnes évacuées de l'*Opération Hannibal* à plus de deux millions, opération très rarement mentionnée, qui avait été imaginée par le chef suprême de la Kriegsmarine allemande, le Grossadmiral Karl Dönitz une fois qu'il eût réalisé la défaite inévitable au-devant de laquelle se trouvait le III<sup>e</sup> Reich, ce qui nécessitait alors un plan d'évasion. Ainsi, l'amiral qui souhaitait généralement sauver tous ses sous-mariniers stationnés sur des navires dans les ports prussiens envoya-t-il alors un message radio codé le 23 janvier 1945 au port de la Baltique de Gotenhafen avec ordres d'évacuer.

Voici maintenant une description de l'état des lieux donnée par l'excellent site anglophone *Tragédie allemande du destin* :

«Début 1945, la pointe d'attaque de l'Armée rouge, le premier Front de la Baltique, avançait déjà vers l'ouest en Prusse orientale face à Königsberg (aujourd'hui Kaliningrad) et au port de Pillau (auj. Baltiisk). Les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Fronts Russes Blancs,

situés au sud, se déplaçaient au début vers l'ouest puis tournèrent au nord vers la mer Baltique.

Avec cette opération, la Prusse orientale avait été encerclée et la population ne pouvait plus fuir par l'ouest, la seule issue étant au travers des ports de la Baltique.

Les troupes allemandes restantes furent poussées vers le littoral. Elles défendirent les ports encerclés avec beaucoup de pertes, permettant à de nombreuses personnes de fuir la zone dangereuse à bord de navires. De cette manière, environ 2,5 millions de personnes purent s'échapper vers l'Ouest<sup>(1)</sup>.›

Nous pourrions dès lors penser que tous ces expulsés par voie de mer furent alors hors d'atteinte, une fois les zones terrestres laissées derrière. Laissons le site poursuivre :

«Plusieurs milliers qui pensaient être sauvés sur les bateaux moururent d'une mort terrible dans l'eau glacée de la Baltique. Bien que les Alliés sussent très bien que les navires transportaient principalement des femmes, enfants et vieillards, ils les attaquèrent avec des bombes, roquettes, canons de pont et torpilles. Même les navires-hôpitaux remplis de blessés graves, marqués de la Croix-Rouge, furent coulés sans pitié. Un total de plus de 250 navires rejoignit le fond de la mer.›

Voici un compte-rendu de la situation de ces malheureux au moment de tous ces naufrages :

«Leurs corps furent lacérés par les torpilles ou les bombes, ils coulèrent dans l'eau glacée de la mer Baltique, piétinés à mort les uns les autres dans les couloirs bondés des bateaux en train de sombrer, brûlés sous le pont, suffoqués par la fumée des feux ou abattus dans l'eau par les avions volant à basse altitude.

Parmi eux, la majorité était des femmes et des enfants de Prusse orientale, de Prusse occidentale ou de Poméranie qui fuyaient l'Armée rouge.

Mais il y eut aussi de nombreux blessés qui se trouvèrent sur le chemin de la sécurité.›

Avant toutefois de procéder à une présentation détaillée de cet holocauste marin, il nous faut tout d'abord poser aux

---

1.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok_en)

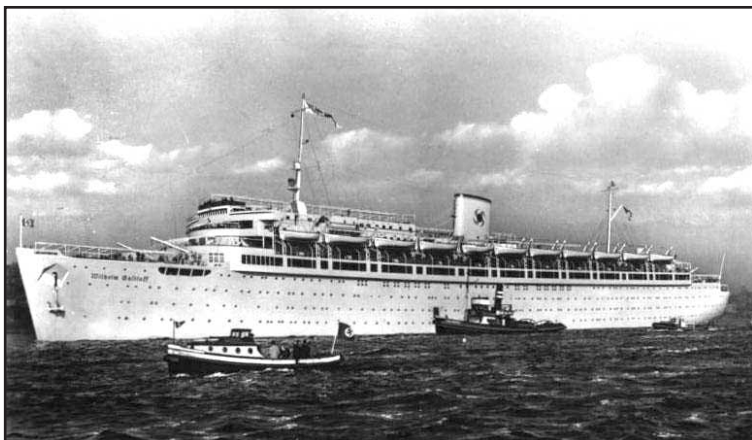
lecteurs une devinette : «Quelle est, selon vous, la plus grande catastrophe maritime de tous les temps ?» Il est bien manifeste que si l'on s'amuse à effectuer un sondage dans les lieux publics à propos de la «plus grande tragédie maritime de l'histoire», les réponses obtenues donneraient dans l'écrasante majorité des cas le *Titanic*. Cela n'a rien de surprenant si l'on jette simplement un coup d'œil du côté de la littérature et surtout du 7<sup>e</sup> art avec de nombreuses réalisations portées au crédit de ce paquebot légendaire, culte couronné par la superproduction hollywoodienne de James Cameron, sortie sur les écrans en 1997 et ressorti en 3D en 2012 pour marquer le centenaire du naufrage. Pour rappel des faits, le *Titanic* (qui soit-dit-en-passant, selon certaines théories conspirationnistes sérieuses, ne serait pas le vrai mais plutôt l'*Olympic*, où l'un et l'autre navires échangèrent leurs noms dans un complot de fraude aux assurances, mais c'est une autre histoire) sombra dans les eaux glacées de Terre-Neuve le 15 avril 1912 avec un nombre de victimes gravitant autour des 1500.

Les éléments qui suivent cependant risquent de déconter ou stupéfier le lecteur par trop imbibé de culture cinématographique conventionnelle, à fortiori hollywoodienne, mais, à l'instar des éléments présentés dans les chapitres précédents, ceux-ci ne proviennent nullement de quelque individu hystérique en mal de pitié mais bien de faits vérifiés et vérifiables, même si beaucoup de preuves demeurent hélas dans le port des navires perdus ou, comme le diraient les marins anglo-saxons, dans l'«*antre de Davy Jones*», le Génie ou Esprit de la mer.

Nous procéderons alors pour ce faire à une énumération et présentation des différents naufrages les plus importants et ce, par ordre décroissant du nombre de victimes impliquées dans ces tragédies sans nom du monde marin. Le lecteur sera alors en mesure de se forger sa propre opinion.

## A

## LE «WILHELM GUSTLOFF»



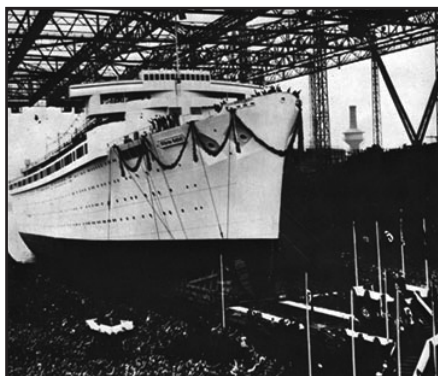
Construit par *Blohm & Voss* dans les chantiers navals de Hambourg et mis à la mer en mai 1937 par les nazis en présence d'Adolf Hitler, le paquebot de luxe *Wilhelm Gustloff* était dirigé par le *Die Deutsche Arbeitfront* (le Front du Travail Allemand — FTA) comme l'indique le svastika nazi au sein d'un logo en forme de roue dentée sur la cheminée du navire. Il représentait le bateau de rêve ultime des nazis en permettant aux Allemands de s'adonner «à des activités récréatives et culturelles, des voyages de luxe et des vacances de rêve. En effet, le bateau se glorifiait de posséder tout ce qui était censé être bon au sujet de la nouvelle renaissance de l'Allemagne et le 3<sup>e</sup> Reich en était effectivement très fier, le vaisseau amiral de la flotte de croisière KdF. À noter simplement que KdF, *Kraft durch Freude* (la Force par la Joie) était le programme de loisir des Nazis pour les citoyens allemands nantis (nous y reviendrons dans le panorama suivant)<sup>(1)</sup>»

Selon un autre site anglophone, celui de Jason Pipes, réalisé comme Mémorial au navire, le *Wilhelm Gustloff* était le joyau de la couronne de la KdF, un sous-groupe du FTA. Le site précise que le FTA avait comme objectif «le contrôle et la direction de toute la main d'œuvre allemande et la KdF fut utilisée comme moyen vers cette finalité en proposant des activités

1.  <http://www.vincelewis.net/wilhelmgustloff.html>

telles que voyages, croisières, concerts et activités culturelles. Ces événements étaient spécifiquement dirigés vers la classe ouvrière et ce fut par l'entremise de la KdF que le NSDAP espérait apporter à « l'homme ordinaire » les plaisirs qui étaient jadis réservés aux riches. En ouvrant la porte à la classe ouvrière afin qu'elle puisse se permettre de prendre part facilement à des activités autrefois réservées seulement aux riches, on espérait pouvoir amener la main d'œuvre à plus de flexibilité et de productivité par des activités aussi apaisantes<sup>(1)</sup>. »

À propos du NSDAP, c'est celui qui en fut le fondateur et dirigeant en Suisse à Davos, Wilhelm Gustloff, et qui, considéré par certains à l'époque comme un martyr allemand notamment suite à son assassinat en 1936, qui donna son nom au navire, après avoir été choisi par Adolf Hitler. En effet, le navire devait être nommé au départ l'*Adolf Hitler*, et l'assassinat de Gustloff offrit une occasion de créer un martyr nazi. Lors de la mise à la mer du plus grand paquebot de la flotte KdF en 1937, c'est sa veuve qui baptisa la proue, en présence du Führer lui-même assis à ses côtés, et qui avait saisi cette opportunité de changer le nom (nous y reviendrons plus loin).



Mise en mer du *Gustloff*  
en 1937 à Hambourg

Le site de Jason Pipes poursuivait :

« Pendant presque 2 ans après son inauguration, le *Gustloff* navigua sur des croisières de plaisance dans l'Atlantique, la Méditerranée et les mers du Nord. Puis en mai 1939, 4 mois avant le début de la guerre, le *Gustloff* joua un rôle légèrement différent.

Aux côtés de 5 autres vaisseaux, le *Robert Ley*, le *Deutsche*, le *Stuttgart*, le *Sierra Cordoba* et l'*Oceana* (les 4 premiers navires de la flotte KdF), le *Gustloff* prit part au rapatriement de la Légion Condor d'Espagne. » On apprend ensuite qu'après

1. <sup>1</sup> <http://www.feldgrau.com/wilhelmgustloff.html>



avoir accosté à Vigo le 24 mai 1939, pour décharger notamment des fournitures médicales pour l'organisation «Aide Sociale Espagnole», le *Gustloff* repartit le 26 mai avec 1405 hommes de la Légion à destination du port de Hambourg qu'il atteignit le lendemain, escorté par une parade de vaisseaux.

Le prestigieux paquebot eut ensuite à remplir une nouvelle mission au moment de sa réquisition dans la Kriegsmarine, en septembre 1939, quand la guerre éclata avec l'Angleterre. Le *Wilhelm Gustloff* fut utilisé au début du conflit comme navire-hôpital et ce, jusqu'au 20 novembre 1940, quand il devint, nous indique le site *vincelewis.net*, «une caserne flottante statique pour l'école de formation des U-boats *UnterseebootwaffenKriegsmarine*.» Le site de Pipes nous apporte de son côté des informations complémentaires après cette mise en service dans la Kriegsmarine par les Forces Armées allemandes du navire, le 22 septembre officiellement :

«Il (le *Wilhelm Gustloff*) fut classifié Lazaretschiff D ou navire-hôpital D. Les Lazaretschiff dans les Forces Armées allemandes servaient comme hôpitaux flottants pour les malades et blessés et, comme avec beaucoup d'autres nations durant cette période, leur utilisation était strictement contrôlée et suivait un ensemble de procédures internationales spécifiques pour leur emploi. Dépendant



**Toile du navire-hôpital  
de Grzegorz Nawrocki**

(où l'on peut distinguer la Croix-Rouge sur la cheminée)

de leur région d'utilisation visée, il était requis qu'ils soient peints tout de blanc, avec l'inclusion d'une bande verte courant sur toute la longueur des deux côtés et des marquages de croix rouges variés sur le pont, les cheminées et les flancs.

Interdiction leur était faite également de transporter toute forme d'armes offensives ou défensives. Ce fut dans ce rôle que le *Gustloff* entra dans la Deuxième Guerre mondiale<sup>(1)</sup>. »

Quant à cette livrée du navire, il appert qu'il était peint à l'origine en gris naval de la Kriegsmarine et par la suite recouvert complètement de peinture blanche avec les bandes vertes du navire-hôpital.

Le *Gustloff* débuta cette nouvelle mission à Dantzig à la fin de la Campagne polonaise en prenant à son bord quelque 685 soldats blessés de l'Armée polonaise vaincue puis, pendant les semaines suivantes, en prenant part dans cette Baie de Dantzig, à des opérations de secours aux milliers d'Allemands de la Baltique retirés des régions passées sous contrôle soviétique, afin de les rapatrier en Allemagne ou dans des zones sous contrôle allemand, opérations dont avaient pris part aussi les navires cités plus haut. Le site de Jason Pipes indique ensuite que le *Gustloff* tint le même rôle à Oslo de mai au début de juillet 1940, pour les malades et blessés de la Campagne de Norvège, quittant Oslo le 2 juillet pour Stettin avec à bord 563 blessés et pour y retourner le 20 octobre 1940 pour rapatriement de 414 blessés cette fois à Swinemünde. C'est alors peu de temps après ce voyage, que le *Gustloff*, apprend-on, devait terminer son service en tant que Lazaretschiff lorsque directive fut prise de l'envoyer à Gotenhafen (auj. Gdynia) pour servir cette fois de navire-caserne pour la branche des U-Boot de la Kriegsmarine. En tant que *Wohnschiff* (navire-caserne) de la Kriegsmarine maintenant, le *Gustloff* était à l'ancre à Gotenhafen, son dernier lieu de repos, pendant plus de 4 ans. Et c'est alors en janvier 1945 que le *Wilhelm Gustloff* fut mis en service dans une opération navale de grande envergure, pas n'importe laquelle, la plus grande opération navale d'évacuation jamais planifiée de l'histoire, l'*Opération Hannibal*, où furent également utilisés pratiquement tous les anciens paquebots de la KdF, d'autres navires cargo et de fret, des auxiliaires navals et même des navires de combat. Cette opération, selon le site de Jason Pipes, « s'avéra être un énorme succès, à la lumière de la défaite écrasante et totale de l'Allemagne, dans la mesure où plus de deux millions de personnes furent sauvées

1.  <http://www.feldgrau.com/wilhelmgustloff.html>

des régions de l'avancée soviétique.› Le site laisse bien-sûr deviner le sort qui aurait frappé ces gens s'ils avaient été laissés sur place. Mais ce soi-disant succès, comme nous allons le voir maintenant, ne saurait éclipser les pires catastrophes que le monde ait connues.



Rare photo couleur du à *Gustloff* l'ancre à Gotenhafen

Tel que spécifié donc, le déferlement des troupes russes qui commença en Prusse orientale avait provoqué une véritable panique et à un moment donné où l'encerclement des Rouges était omniprésent, la fuite ne pouvait se faire que par la Baltique. C'est ainsi que les Allemands de Prusse abandonnèrent leurs maisons et autres possessions pour se diriger vers les ports, afin d'embarquer sur le premier navire qui se présenterait et de s'enfuir. De nombreuses personnes savaient apparemment que le *Wilhelm Gustloff* était là pour cela et ils se mirent donc en route pour le rejoindre. Ce vaisseau qui était au début adulé pour son prestige le devint maintenant pour

une tout autre raison ; voici pour ce faire la suite de ce document intéressant sur la Toile, tiré du site d'un certain Vincent M. Lewis, auteur d'un ouvrage intitulé *The Conspiracy Zone*, Dorrance Publishing 2013, à propos de cette tragédie :

«Le *Wilhelm Gustloff* était révéé en tant que nouveau symbole d'espoir et de salut face à l'avancée des hordes de soldats russes vengeurs et tout le monde se précipita tout droit vers lui. Avec des yeux et un état d'esprit pleins d'attente et d'espoir, les réfugiés allemands s'entassèrent et firent la queue pour monter à bord de ses ponts spacieux.

Les membres du part nazi et le personnel militaire avaient un accès libre pour monter à bord, en montrant simplement leurs cartes d'identité alors que tous les autres devaient se procurer des billets. Après tout, le navire se trouvait encore dans une zone militaire restreinte à ce moment.

Le *Wilhelm Gustloff* était devenu une Arche de Noé moderne, et les réfugiés et de nombreux militaires de l'armée vaincue d'Hitler commencèrent à s'embarquer sur les passerelles. On a dit que leurs billets étaient des passeports vers l'espoir, le salut et la vie. Si seulement ils avaient su que c'était en fait exactement l'inverse.

Le *Wilhelm Gustloff* avait été conçu au départ pour transporter 1850 passagers et presque cinq fois plus de personnes se trouvaient maintenant à bord. [...].»

Il faut donc à ce moment préciser que le *Gustloff* transportait 10582 passagers qui, selon les propres états de service du bateau, étaient répartis comme suit :

«918 officiers navals et matelots, 173 membres d'équipage, 373 membres des unités Auxiliaires Navales Féminines, 162 blessés et 4424 réfugiés, pour un total officiel de 6050 personnes.» Mais on nous indique bien qu'il s'agit toutefois de la liste officielle qui ne prend pas en compte les centaines et centaines d'autres personnes qui, «d'une manière ou d'une autre, purent se frayer un chemin vers les ponts apparemment sécuritaires du *Gustloff*.» Ainsi, selon de nouvelles recherches, peut-on découvrir que le nombre total de personnes à bord au moment du naufrage était de 10582 ! Parmi ces recherches, celles de Heinz Schon ont établi le nombre de gens à bord comme suit :

« 8 956 réfugiés, 918 officiers, sous-officiers et matelots de la 2. *Unterseeboot-Lehrdivision*, 373 aides auxiliaires navales féminines, 173 auxiliaires des forces armées navales et 162 soldats grièvement blessés, pour un total de 10 582 personnes à bord le 30 janvier<sup>(1)</sup>. »

Précisons qu'entre-temps, bien qu'il fût embarquer beaucoup de malades et de soldats blessés, le navire n'avait plus sa livrée blanche et verte d'hôpital flottant avec les marquages de la Croix-Rouge (il avait été repeint vers la fin 1940 dans un gris naval typique quand il fut réquisitionné comme navire-caserne à Gotenhafen et possédait des canons antiaériens fixés au pont).



« *Wilhelm Gustloff à Gotenhafen, Pologne, chargeant des réfugiés* »

Toile de Klaus-Rainer Frost

C'est ainsi que le 30 janvier 1945, le *Wilhelm Gustloff* devait quitter Gotenhafen (Gdynia), pas très loin de Dantzig (Gdansk), afin de mettre le cap vers l'ouest en traversant la Baltique, à destination du port allemand de Kiel, sa destination finale. Heure de départ : alentours de 12<sup>h</sup>30 (midi trente).

Le site indique que pour éviter les champs de mines côtiers, le bateau navigua sur une trentaine de km vers le large et qu'il aurait dû, par conséquent, adopter une ligne de mou-

1.  <http://www.feldgrau.com/wilhelmgustloff.html>

vement en zigzag mais que le capitaine ne parvint pas à réaliser. De plus, aux fins de camouflage nocturne pour ne pas être repéré par les sous-marins ennemis, une obscurité totale aurait été adéquate mais c'est l'inverse qui se produisit. En effet, toutes les lumières de navigation étaient allumées. «Ce fut une arrogance au nom du capitaine», indique le site, «et une telle arrogance coûta finalement un prix terrible».

À ce titre, voici ci-dessous une vraie photographie du *Wilhelm Gustloff* avec toutes les lumières de navigation et les lumières de pont allumées, qui le rendent ainsi visible la nuit sur des kilomètres.



☞ [http://www.wilhelmgustloff.com/images/Gallery/gustloff\\_night.jpg](http://www.wilhelmgustloff.com/images/Gallery/gustloff_night.jpg)

Et c'est ainsi que cette nuit du mardi 30 janvier 1945, vers 21<sup>h</sup>, soit environ 8 à 9 heures après avoir quitté le port de Gotenhafen, à une trentaine de km du littoral prussien, le «*Wilhelm Gustloff* fut sur le point d'entrer dans les livres d'histoire pour toutes les mauvaises raisons.» En effet, ce sont ces lumières que le sous-marin soviétique *S-13* vit depuis des km, et qui «changea sa course et le pista.» Le sous-marin *S-13* se trouvait maintenant sur une trajectoire d'interception. On nous explique que le *S-13* «fit en fait surface pour gagner une vitesse maximale et rattrapa le navire par tribord, le sous-marin décrivant alors un grand arc autour de la poupe du navire

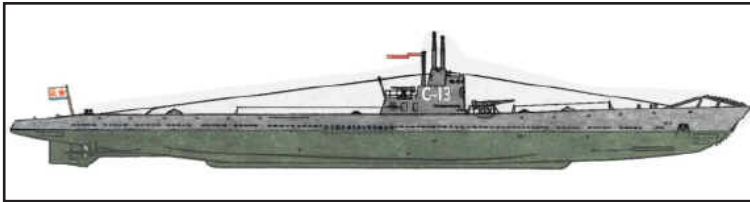


pour l'attaquer par bâbord, obtenant le meilleur angle sur la proue pour une bonne stratégie d'attaque.›

Laissons le site *vincelewis.net* nous conter le reste de l'attaque du S-13 en indiquant qu'à ce moment, le sort du *Wilhelm Gustloff* était vraiment scellé, sans échappatoire :

«Trois torpilles lancées du sous-marin russe en surface (croquis ci-dessous) explosèrent à bâbord, sous la ligne de flottaison.

Les explosions massives des torpilles lui laissèrent d'énormes trous béants de 7,5 m. L'eau froide de la mer pénétra immédiatement en cascade par ces trous sous forte pression et le *Wilhelm Gustloff* commença à donner de la bande presque immédiatement.



Avant de retrouver le site de Vince Lewis, plus complet à ce stade, retrouvons la description de la tragédie par Jason Pipes :

«À 21h08 le 30 janvier 1945, heure de Gotenhafen (19h08 heure de Moscou, 14h08 heure de Milwaukee, Wisconsin), le sous-marin soviétique S-13, commandé par Alexander Marinesko<sup>(1)</sup>, frappa le *Gustloff* avec un lancement de 3 torpilles. Le *Gustloff* pencha immédiatement sur tribord, se redressa, puis pencha de nouveau. Il lança alors des fusées de détresse et émit un SOS. Selon un témoignage oculaire de l'Oberbootmannsmatt Karl Hoffman, la première torpille frappa à la proue, directement sous le gouvernail profondément sous la ligne de flottaison. La 2<sup>e</sup> torpille explosa sous la zone du bateau qui était la piscine, et la 3<sup>e</sup> frappa par le milieu du navire, dans la partie avant de la salle des machines, déchirant la coque et faisant voler les machines en éclats. Le gaillard d'avant fut bientôt presque sous l'eau, avec la poupe commençant à s'élever au-dessus de la ligne de flottaison. En moins de

1. NDLA – Quel nom prédestiné pour un sacrifice à Neptune !

50 minutes, le *Gustloff* était parti, emporté sous les eaux noires glacées de la Baltique, et avec lui, **9343 hommes, femmes et enfants**. Étonnamment, 1239 personnes furent sauvées par le travail héroïque et altruiste d'un nombre de navires allemands dans la zone<sup>(1)</sup>. ›



Le site *vincelewis.net* reprend et termine le récit du naufrage :

«Plusieurs centaines de personnes furent tuées instantanément dans les explosions initiales des torpilles, peut-être étaient-elles les chanceuses, vu que pratiquement tout le reste devait se noyer dans les eaux cruelles et glacées.

On pense que la 1<sup>ère</sup> torpille a frappé juste à l'arrière de la proue à bâbord, détruisant les quartiers de l'équipage, de même que soufflant un énorme trou sur son flanc. De nombreuses personnes auraient été tuées dans l'explosion initiale, vu qu'ils étaient tous entassés comme des sardines dans ces pièces. L'adage *la sécurité dans la multitude* n'existe pas en mer !

La 2<sup>e</sup> torpille juste à quelque distance du centre du bateau, juste sous la piscine. La piscine vide était aussi bourrée de gens, principalement des auxiliaires navales féminines... elles périrent toutes. La 3<sup>e</sup> et dernière torpille frappa au niveau de la salle des machines et souffla un trou massif en plein à travers le flanc du navire.

1. ⓘ <http://www.feldgrau.com/wilhelmgustloff.html>

L'eau s'engouffra sous une pression terrifiante et amorça la perte du bateau. Tous ceux sous les ponts dans ces zones furent les premiers à se noyer, prisonniers dans les vestibules et corridors sérieusement congestionnés alors qu'ils essayaient de s'échapper. L'eau glaciale de la Baltique allait s'engouffrer rapidement et la mort était inévitable pour les milliers de gens paniquant et bloqués dans ces zones.

Cela prit seulement autour de 45 minutes au *Wilhelm Gustloff* pour finir par reposer au fond de la mer, un énorme cerceuil d'acier avec ses 9500 passagers et membres d'équipage reposant éternellement. Il coula dans une eau d'une quarantaine de mètres de profondeur seulement, mais cela ne faisait aucune différence, tous ceux qui étaient piégés à l'intérieur, se noyèrent <sup>(1)</sup>. »

Pour Vince Lewis, le nombre de rescapés est légèrement moindre toutefois :

« Seuls 996 passagers survécurent [...], soit environ 10 % de toute la cargaison humaine. En effet, de nombreux passagers quittèrent le navire au moment où il disparaissait lentement sous les vagues mais ils périssaient quand même cependant. Avec une eau de mer juste au-dessous du point de congélation, quiconque ne se trouvant pas dans un canot de sauvetage mourut bientôt d'hypothermie, gelant à mort dans la mer Baltique glacée impitoyable.

Lors de cette nuit particulière, il fut dit que la température de l'air était d'environ -20°C, ce qui fait par conséquent que l'eau aurait été effectivement au-dessous du point de congélation. L'espérance de vie dans l'eau aurait été mesurée en minutes et non en heures. »

Un complément très intéressant apporté par le site de Vince Lewis sont les souvenirs de survivants après qu'ils pussent être rassemblés par une équipe de recherche composée d'experts qui s'était mise à l'origine à partager les analyses de chacun aux fins d'éclaircir le mystère du naufrage si rapide du paquebot avec autant de pertes humaines vu que l'énorme bateau, équipé de compartiments étanches modernes, n'était resté à flot que 45 minutes. C'est dans ce contexte que les chercheurs purent dresser le compte-rendu le plus précis jamais colligé sur la disparition du *Wilhelm Gustloff* depuis 1945. Voici une description émanant de la poignée de survivants restants :

---

1.  <http://www.vincelewis.net/wilhelmgustloff.html>

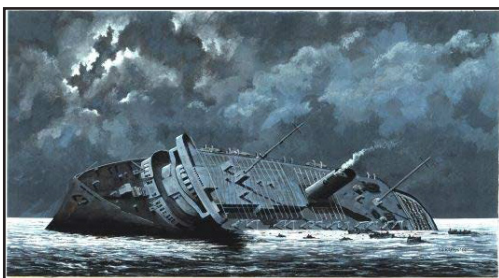
«[...] chaque zone du bateau était pleine à craquer, il n'y avait nulle part un quelconque espace vide. Chaque pièce, chaque zone était remplie à capacité maximale. Quand le bateau quitta Gotenhafen, les autorités avaient décidé de laisser monter à bord autant de personnes que possible et les entassèrent comme des sardines.

On sait aujourd'hui qu'après que 6000 passagers initiaux ou plus répertoriés fussent à bord, l'équipage du navire arrêta de compter et d'inscrire les passagers. Il s'agissait simplement de bourrer à bord autant de monde que possible pour les sauver de l'avancée des Russes. C'est ainsi que le manifeste non porté au registre dépassa les 10000 personnes à bord<sup>(1)</sup>.»

Ces rescapés ajoutent que parmi toutes les personnes présentes, «ce qui est plus attristant est une estimation de 4000 enfants à bord également et de bébés avec leurs mères.» Ce qui fait que, «dans l'un ou l'autre cas, le nombre total de passagers et de membres d'équipage à bord du *Wilhelm Gustloff* au moment de son torpillage est estimé à plus de 10500.»

Le site de Vincent Lewis poursuit la description de cette catastrophe grâce aux témoignages des rares survivants :

«Les rescapés affirmèrent que lorsque les torpilles atteignirent le bateau, l'impact de l'explosion souleva en fait tout le bateau hors de l'eau sur plusieurs pieds.



De nombreux passagers furent piégés sous les ponts et sous la ligne de flottaison, ces gens paniquèrent et luttèrent comme des fous pour sortir, bloquant les passages par la même occasion. Ils allaient se noyer avant même que le navire eût entièrement sombré, une situation totalement cauchemardesque pour ces pauvres âmes.

Ils eurent des problèmes à libérer les canots de sauvetage vu que tous les bossoirs avaient complètement gelé, tous recouverts de glace par l'air froid nocturne de -20°C, ils eurent

1.  <http://www.vincelewis.net/wilhelmgustloff.html>

donc à compter sur les radeaux de survie d'une capacité de 4 et 8 hommes, qui furent projetés sur le côté. Toutefois, un ou deux canots de sauvetage furent finalement libérés et ce fut alors une affaire de femmes et d'enfants uniquement.

Les passagers prisonniers devinrent logiquement désespérés devant l'eau qui s'engouffrait, certains des soldats abattirent des membres de leur famille pour leur donner une mort rapide, en fait, on entendit plusieurs coups tirés partout dans le bateau en train de couler. On vit un homme abattre ses deux enfants et sa femme, mais quand il essaya de se donner la mort, il n'y avait plus de balles et demanda alors un pistolet aux autres soldats. Cela devenait en général un enfer vivant pendant ces tout derniers moments.

Les rescapés affirmèrent que lorsque le bateau eût chaviré sur bâbord, il coula alors vite et la proue s'enfonça en premier avec la poupe sortant finalement hors de l'eau qui descendit alors tout droit « comme une flèche ».

Il ne se brisa pas apparemment en deux comme le *RMS Titanic* avait fait en coulant mais demeura en un seul morceau entier. D'une façon comme de l'autre, il emporta quand même des milliers de gens vers leur sépulture aquatique.›

Concernant les 1239 rescapés évoqués dans le dossier de Jason Pipes, le sauvetage s'opéra comme suit :

›564 par le Torpedoboot *T-36*, 472 par le Torpedoboot *Löwe*, 98 par le Minensuchboot *M387*, 43 par le Minensuchboot *M375*, 37 par le Minensuchboot *M341*, 28 par le vapeur *Gottingen*, 7 par le Torpedofangboot *TF19*, 2 par le cargo *Gotland* et une seule personne par le *Vorpostenboot 1703*, un enfant d'un an <sup>(1)</sup>.›

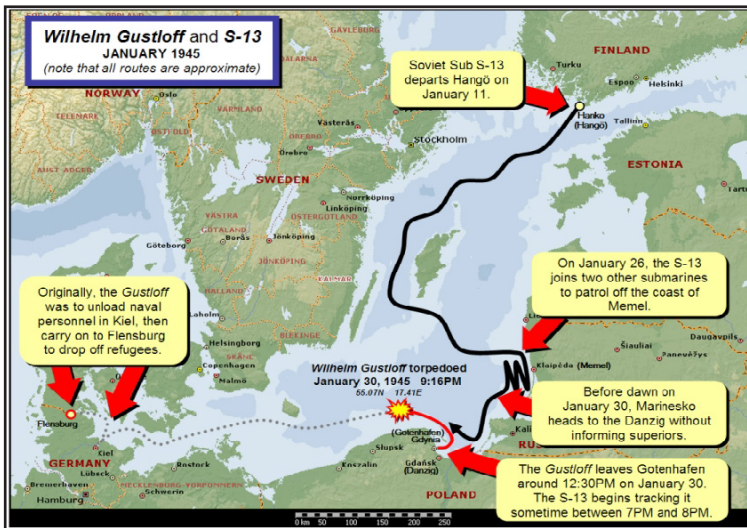
Vince Lewis indique de son côté :

›Une heure environ après le naufrage du *Wilhelm Gustloff*, 500 survivants furent finalement récupérés par un torpilleur allemand motorisé (probablement le *T-36*), et quelque temps après, le reste fut récupéré par d'autres vaisseaux allemands passants.› Lewis indique à juste raison que les navires de sauvetage, compte tenu du torpillage du *Gustloff*, ne désiraient pas traîner trop longtemps dans les parages. Il donne alors le bilan :

›Il y eut au total 996 survivants d'un effectif complet de plus de 10500, soit un peu moins de 10 %. Il est difficile d'ima-

1. ⓘ <http://www.feldgrau.com/wilhelmgustloff.html>

giner que 9500 personnes environ se noyèrent et moururent de froid cette nuit, la moitié étant des femmes, des enfants et des bébés. Cet événement en totalité fut toutefois éclipsé par la Seconde Guerre mondiale qui faisait toujours rage et les millions de morts ou plus qui allaient survenir d'ici la fin de la guerre quelque sept mois plus tard.›



Comme l'indique la carte ci-dessus, le *S-13* quitta Hango en Finlande le 11 janvier pour rejoindre le 26 deux autres sous-marins pour patrouiller au large de la côte de Memel. Puis, le 30 janvier avant l'aube, Marinesko mit le cap sur la Baie de Dantzig sans informer ses supérieurs et le *S-13* commença à pister le *Gustloff* entre 19 et 20<sup>h</sup>. Le navire devait au départ débarquer le personnel naval à Kiel puis continuer vers Flensburg pour débarquer les réfugiés. Ajoutons à ce stade que se trouvaient à Kiel, selon une autre source, justement **«les plus récents U-bootes d'Hitler»** (souligné par le site), ceux de la nouvelle classe 'Type XXI' et considérés comme **révolutionnaires** qui attendaient alors les 900 marins spécialement entraînés se trouvant à bord du vaisseau fatigué<sup>(1)</sup>.›

Le site poursuit en indiquant que nombreux furent ceux à penser qu'ils auraient pu avoir un impact significatif sur le résultat de la guerre. De plus, «une fois entre les mains des Alliés,

1. <sup>1</sup> [http://www.wilhelmgustloff.com/facts\\_didyouknow.htm](http://www.wilhelmgustloff.com/facts_didyouknow.htm)



ils devinrent les prototypes pour les sous-marins modernes actuels. Similairement, les Soviets tirèrent profit de la capture de sous-marins allemands à l'Est.› Le comble dans cette tragédie est que le *S-13*, le sous-marin qui coula le *Gustloff*, était en fait un bateau de conception allemande. En effet, le site précise :

«Le bateau de classe *Stalinets* fut conçu en 1933 par une compagnie allemande établie en Hollande afin d'échapper aux clauses restrictives du Traité de Versailles. Bien qu'il fût construit en 1939/40, le *S-13* fut le fruit d'une coopération illégale avec les Russes avant la guerre<sup>(1)</sup>.»

Quelques éléments complémentaires à ce naufrage peuvent également s'avérer instructifs ; par exemple au moment de quitter le port de Gotenhafen où le *Gustloff* était à l'ancre depuis 4 ans déjà. En effet, selon encore une autre source, «le capitaine du navire Friedrich Petersen et le capitaine de corvette Wilhelm Zahn, chef de la division U-boot qui avait élu domicile sur le navire pendant les 4 dernières années, ne peuvent se mettre d'accord sur la trajectoire appropriée. Ajoutant à la complexité, deux jeunes capitaines de la marine marchande (Köhler et Weller) ajoutent aussi leurs opinions depuis leurs places sur le pont. [...]

Sur le pont, les querelles parmi les 4 capitaines et les officiers supérieurs continuent. Ils débattent vivement de choses telles que l'itinéraire, la vitesse optimale et si le *Gustloff* devrait suivre une trajectoire en zigzag pour éviter une détection. Il y a une chose sur laquelle les capitaines peuvent être d'accord : ils ne sont pas satisfaits de l'insuffisance de leur escorte<sup>(2)</sup>.› Le paquebot eut en effet comme seule escorte le torpilleur *Löwe* qui participa au sauvetage des passagers, alors que le *Gustloff* était censé être accompagné, peut-on apprendre, d'un autre paquebot mettant lui aussi le cap vers l'ouest et plein de milliers de réfugiés, le *Hansa*, et de deux vieux torpilleurs (dont le *Löwe*). Les choses avaient apparemment empiré quand le *Hansa* et l'un des torpilleurs-escortes développèrent des problèmes et n'avaient pu continuer. Le *Wilhelm Gustloff* se retrouve ainsi presque seul dans une mer impitoyable avec un seul escorteur pour le protéger. Il s'installe alors environ 1h et demie après son

1.  [http://www.wilhelmgustloff.com/facts\\_didyouknow.htm](http://www.wilhelmgustloff.com/facts_didyouknow.htm)

2.  <http://ss-standartenfuhrer.deviantart.com/art/The-MS-Wilhelm-Gustloff-348928249>

départ dans une course, peut-on apprendre, plus loin de la côte dans la 'voie № 58,' un « canal officiellement libre de mines ».



**Capitaine Friedrich Petersen**

Le site poursuit :

«[...] Peu après 18h, le *Gustloff* reçoit mot qu'un convoi de dragueurs de mines approche depuis la direction opposée. Des disputes s'enflamment une fois de plus sur le pont. Quel est le risque de collision ? Des lumières devraient-elles être allumées ? Wilhelm Zahn recommande d'allumer les lumières de navigation vertes et rouges. Le capitaine Petersen vieillissant donne son accord à contre

cœur et les lumières courantes sont allumées — une décision devenant essentielle dans le désastre s'approchant dangereusement. Entre-temps, la glace couvre les ponts et s'épaissit sur les bossoirs des canots de sauvetage. Les canons anti-aériens sont devenus immobiles. Les efforts de l'équipage pour les déglacer s'avèrent inutiles<sup>(1)</sup>. »

Évidemment, l'équipement de détection de type U-boot à bord du torpilleur d'escorte Löwe avait gelé et était inutile forçant ainsi les équipages des deux bateaux à se fier aux guets, ordre sévère dans ces conditions.

Autre détail intéressant, les 4 torpilles du *S-13* avaient toutes été peintes avec une dédicace :

- Torpille 1 : POUR LA PATRIE  
(celle qui frappa à l'arrière de la proue)
- Torpille 2 : POUR STALINE  
(celle qui resta bloquée dans les tubes du *S-13*)
- Torpille 3 : POUR LE PEUPLE SOVIÉTIQUE  
(celle qui frappa au milieu juste sous la piscine)

1. <sup>1</sup><http://ss-standartenfuhrer.deviantart.com/art/The-MS-Wilhelm-Gustloff-348928249>

• Torpille 4 : POUR LENINGRAD

(le coup fatal, en frappant près de la salle des machines)

La torpille *«Pour Staline»*, nous indique le site ci-dessus, *«resta derrière. Collée dans son tube de lancement avec son amorce entièrement armée — menaçant de faire sauter le sous-marin en pièces à la moindre secousse. N'eussent été les actions rapides et délicates de l'équipage sur le S-13 pour la désarmer, l'histoire n'aurait probablement jamais su ce qui frappa le Gustloff.»*

Le site en question évalue quant à lui l'impact de la 1<sup>ère</sup> torpille à 21h16, puis quelques instants après celui de la 2<sup>e</sup>. Celui de la 3<sup>e</sup> finalement, qui porta un coup direct à la salle des machines dessous la cheminée (cette cheminée qui, dans le cas du *Gustloff*, ne servait pas à évacuer la fumée, la vapeur ou la chaleur en provenance de la salle des machines comme dans n'importe quel navire mais contenait le réservoir d'eau principal, afin d'apporter quelque 3,4 tonnes métriques d'eau potable pour chaque voyage). Le site indiquant que ceux se trouvant près des points d'impact furent pratiquement vaporisés et furent peut-être épargnés de la panique et de la souffrance qui s'ensuivirent. Le site s'attarde sur l'impact dramatique de la 2<sup>e</sup> torpille et la scène ainsi décrite mérite d'être mentionnée :

*«La piscine drainée (et les cabines dans la zone immédiate) avaient été des logements de fortune pour de nombreuses auxiliaires navales féminines. L'explosion de la torpille créa des missiles aéroportés faits de morceaux de carrelage brisés en éclats qui, quelques moments auparavant seulement, décoraient la zone de la piscine d'une somptueuse mosaïque. Les filles dans la zone directe furent taillées en pièces par les morceaux volants de carrelage et de métal tordu. Pour la première fois depuis des années, l'eau se précipitait dans la piscine. Mais cette fois, nageaient dans son eau des cadavres flottants, parties corporelles et gilets de sauvetage vides. Seules 2 ou 3 des 373 filles purent s'échapper<sup>(1)</sup>.»*

Le site n'oublie pas alors de parler de l'opérateur radio à la fin de son compte-rendu :

*«Puisque toute l'électricité et les communications étaient hors service, l'opérateur de la salle radio Rudi Lange dut utili-*

1. <sup>(1)</sup> <http://ss-standartenfuhrer.deviantart.com/art/The-MS-Wilhelm-Gustloff-348928249>

ser un émetteur d'urgence pour transmettre le SOS. Avec une portée de transmission de seulement 2000 m, seul le torpilleur-escorte *Löwe* put recevoir l'appel de détresse. C'est ainsi qu'il devint conscient de l'attaque sur le *Gustloff*. Sans délai, il se tourna vers le navire endommagé, tout en réémettant le SOS du *Gustloff*.›



Piscine du  
*W i l h e l m*  
*Gustloff* et sa  
mosaïque



La piscine vidée de son eau... et reconstitution du drame

Pour en revenir à ces dédicaces peintes sur les torpilles, cela nous laisse à première vue un arrière-goût de vengeance. Peut-être dans ce cas n'est-il pas alors inutile de parler de cette fameuse « **Chambre d'Ambre** », un célèbre trésor russe pillé par les nazis en 1941 en dehors de Leningrad (auj. St Pétersbourg) et dont certaines rumeurs persistent à dire qu'elle fut chargée justement sur le *Gustloff* avant son départ pour son voyage fatidique. Le site [wilhelmgustloff.com](http://wilhelmgustloff.com) nous indique alors qu'après « sa relocalisation à Königsberg (auj. Kaliningrad), les nazis l'emballèrent dans des caisses en bois quand il devint clair que

le Front Est s'effondrait. Une théorie propose que ces caisses fussent entassées sur le *Gustloff* avant qu'il ne quitte Gotenhafen le 30 janvier 1945. Depuis son naufrage, l'épave du *Gustloff* a été remuée (la majeure partie de la section moyenne détruite) — alimentant des rumeurs selon lesquelles les Russes cherchaient quelque chose et couvrirent leurs traces par la suite<sup>(1)</sup>. »



**Chambre d'Ambre**  
**Reconstruction et détails**



Ajoutons pour information que la mythique **Salle d'Ambre** ou **Chambre d'Ambre** (allemand *Bernsteinzimmer*) était une pièce aux murs entièrement recouverts de lambris sculptés dans

1.  [http://www.wilhelmgustloff.com/facts\\_didyouknow.htm](http://www.wilhelmgustloff.com/facts_didyouknow.htm)



de l'ambre authentique et qui avait été offerte par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup> au tsar de Russie Pierre le Grand en 1716. Cette pièce plusieurs fois rénovée, d'une surface de 55 m<sup>2</sup>, contenant plus de 6 tonnes d'ambre et doublée de feuilles d'or et de miroirs, fut parfois surnommée la 8<sup>e</sup> merveille du monde. Réalisée par 3 maîtres de la marqueterie d'ambre, le maître artisan danois à la cour du roi Frédéric IV de Danemark Gottfried Wollfram et deux Allemands, Ernst Schacht et Gottfried Turau, elle fut conçue par l'architecte et sculpteur baroque allemand Andreas Schlüter. La Chambre avait alors été pendant presque deux siècles installée au palais Catherine à Tsarskoïe Selo près de Saint-Petersbourg. Volée par les nazis en 1941, elle est considérée comme perdue depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Presque 30 ans de travaux ont été nécessaires pour reconstituer l'original à l'identique, reconstitution qui fut inaugurée en 2003 au palais Catherine.

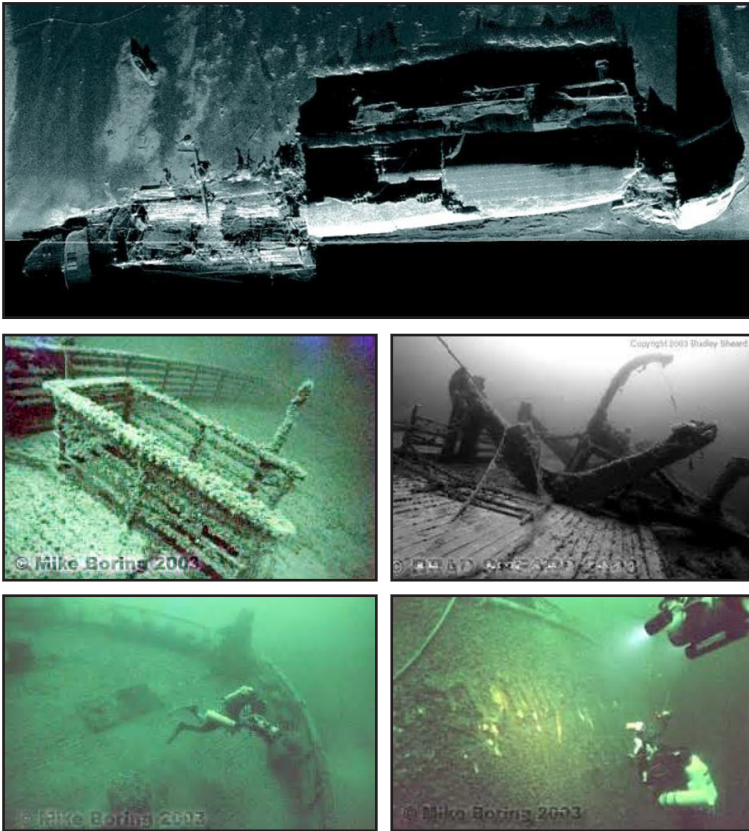
Cette énigme nous permettra maintenant de retrouver cette équipe d'experts qui avait aussi entrepris de résoudre le mystère de cette tragédie du *Wilhelm Gustloff* quant à la raison par exemple du nombre si faible de survivants compte tenu du nombre si élevé de personnes à bord, en montant notamment une expédition de plongée dans le but d'explorer l'épave et de chercher tout indice pouvant faire la lumière sur les causes de cette catastrophe maritime, la plus importante de toute l'histoire, et bien-sûr complètement ignorée du grand public.

Même si l'Office Maritime polonais basé à Gdynia, avait interdit la plongée dans un rayon de 500 m autour de l'épave, il accorda une permission spéciale aux chercheurs afin de mener leur investigation. Voici ce qu'il en résulte : «L'épave du *Wilhelm Gustloff* fut découverte gisant à bâbord et cela rendait tout point d'impact de torpille décisif quasi-impossible à déterminer. Une grande partie de la coque était également dissimulée sous plusieurs mètres de vase et de sable, faisant que toute l'expédition était alors vue comme une mission impossible, mais ils cherchaient et exploraient toujours en quête de n'importe quel indice pouvant aider à identifier comment il sombra<sup>(1)</sup>.

---

1.  <http://www.vincelewis.net/wilhelmgustloff.html>





L'exploration à l'intérieur s'avéra impossible à cause des morceaux de métal tordu et déchiqueté qui entravaient partout le passage. Les plongeurs rapportèrent que toute la structure médiane du navire s'était effondrée sur elle-même après plus de 60 ans de pourrissement. L'épave est aujourd'hui sérieusement abîmée et ne représente « pratiquement qu'un énorme tas de plaques d'acier tordues et de débris. » Mais le site stipule toutefois que l'importance des dégâts « indiqua aux experts que la décomposition de l'épave avait été aidée probablement par des grenades sous-marines. Cela dans le but d'essayer de désintégrer toute preuve de la cause de son naufrage. »

Le site poursuit : « On pense qu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, la marine russe revisita le site de l'épave (probablement aussi pour essayer de retrouver la Chambre d'Ambre au cas où la rumeur était fondée ; on peut alors rap-

peler à cette occasion que, quelle que soit la rumeur, les réalisateurs de cette œuvre étaient, outre un Danois, des Allemands) et la détruisit afin d'annihiler délibérément tout souvenir. **Cet acte aurait été en violation directe de la Commission Internationale des Tombes de Guerre<sup>(1)</sup>**, mais il semble que, par dépit, les Russes le firent de toute façon. Il n'y avait certainement pas d'amour perdu entre les Russes et les Allemands à la fin de la Deuxième Guerre mondiale<sup>(2)</sup>. »

À propos de souvenir justement, le lecteur se souviendra peut-être des paroles d'Elie Wiesel dans le chapitre I, celles tirées de son essai *L'extermination comme inspiration littéraire*, où il disait : « [...] *Chaque juif fut ainsi tué deux fois [...]. Aujourd'hui on tente de tuer les victimes une 3e fois en les dépouillant de leur passé. De là ma très profonde conviction que quiconque ne s'engage pas activement et constamment dans un devoir pour la mémoire, et n'exhorte pas les autres à faire de même, se rend complice du crime.* » N'avons-nous pas là une fois encore un exemple flagrant d'inversion accusatoire ? Le lecteur n'aura qu'à changer simplement « Juif » par « Allemand » s'il désire se rapprocher un peu plus de la vérité. Il en ressort donc que par cet acte, les Rouges ajoutèrent des insultes à leurs victimes, et par extension à tous les Allemands, en retournant vers l'épave aux fins de sauver tout ce qui pouvait être de valeur, pour finir par faire sauter leurs explosifs afin de dissimuler leurs crimes.

Nous voilà arrivés maintenant à l'aspect le plus insolite de ce drame, celui ayant trait à de curieuses coïncidences. Nous avons pu voir que Vince Lewis parlait de l'éclairage du navire comme « une arrogance au nom du capitaine ». Cela reste curieux car la raison d'une telle arrogance est difficilement discernable en pareilles circonstances ; en fait, même si certaines personnes peuvent en faire montre, une telle attitude serait plutôt une spécificité du béhaviorisme juif, la fameuse « *r'hutzpah* » (d'ailleurs, soi-dit en passant, Lewis est un patronyme juif, dérivé de Levi) ; il suffit pour s'en convaincre de jeter simplement un œil sur les tristement célèbres *Protocoles des Sages de Sion*, que d'aucuns ont bien-sûr qualifiés de « faux an-

1. C'est nous qui soulignons.

2.  <http://www.vincelewis.net/wilhelmgustloff.html>

tisémites », pour s'en rendre compte. Or, il appert que *Wilhelm Gustloff*, ce dirigeant nazi suisse qui donna son nom au navire, s'était apparemment efforcé de distribuer un peu partout ces Protocoles, s'étant sans doute aperçu de leur caractère aussi véridique que dangereux. Quel rapport me direz-vous ? Eh bien, par une extrême synchronicité, le *Wilhelm Gustloff* sombra le jour même de la naissance du fondateur du NSDAP suisse, exactement 50 ans jour pour jour, la durée d'un jubilé. Peut-être un « *hommage* » de la Communauté à celui qui osa ainsi leur nuire ? En effet, Wilhelm Gustloff, est né le 30 janvier 1895, et fut assassiné le 4 février 1936 par un étudiant juif croate, David Frankfurter, fils de Mavro Frankfurter, le futur rabbin en chef de Vinkovci. Le jeune Frankfurter souhaitait apparemment par ce geste « réveiller son peuple ». Précisons qu'il sera condamné à 18 ans de prison mais sera libéré en 1945 pour aller vivre par la suite sa vie comme tant d'autres, dans le cocon spécialement tissé pour recevoir en son sein les individus de cet acabit, Israël (revoir par exemple le cas de Salomon Morel). Cette arrogance en était-elle vraiment une de la part du capitaine Petersen, officier de la Marine marchande de 67 ans et ancien prisonnier de guerre, ou alors une projection de cette fierté dédaigneuse (en sous-entendant que Vince Lewis soit juif) ? En effet, d'où provenait ce mystérieux message radio avertissant le capitaine d'un convoi fantôme de dragueurs de mines et qui sema la zizanie parmi les capitaines ? Serait-ce alors la mise en mer le 5 mai 1937, jour d'importance pour la Communauté (on l'a vu notamment avec le rabbin Aron de Lunéville — voir la section sur le massacre de Prague au chapitre VIII), qui aurait suscité l'ire rabbinique en se voyant « voler » une date étant la leur ? N'oublions pas non plus que le navire devait au départ s'appeler l'*Adolf Hitler* ; or, 2<sup>e</sup> coïncidence sur cet avant-dernier jour du 1<sup>er</sup> mois de l'année, Hitler devint chancelier du III<sup>e</sup> Reich justement un 30 janvier, en 1933, début du règne officiel du nazisme en Allemagne, soit 12 ans jour pour jour avant le torpillage. Qui plus est, pour ce 12<sup>e</sup> anniversaire de l'investiture du Führer, les passagers du *Gustloff* écoutaient son discours traditionnel diffusé par le ministère de la Propagande sur les haut-parleurs partout à bord. Et ce fut quelques instants seulement après la conclusion du discours d'Hitler que le capitaine

Marinesko et son équipage furent en position de lancer leurs torpilles, à un moment où le *Gustloff* passait le Banc de Stolpe (auj. Slupsk), situé à une trentaine de km de la côte, entre les villes de Großendorf et de Leba. Et c'est vers 21<sup>h</sup>10 ou 21<sup>h</sup>15 (selon d'autres sources) que l'ordre de lancer «Pour la Patrie», la première torpille, fut donné.

Le site *wilhelmgustloff.com* avait d'ailleurs relevé d'autres coïncidences :

«L'organisation responsable de diriger le *Wilhelm Gustloff* – *Kraft durch Freude* fut officiellement établie en 1934 (le 30 janvier). En 1943, deux événements d'importance eurent lieu le 30 janvier. Premièrement, dans le point tournant généralement accepté, la 6<sup>e</sup> Armée fut vaincue à Stalingrad. Deuxièmement, le Grand Amiral Karl Dönitz fut nommé Commandant-en-chef de la Marine. Il allait donner par la suite l'ordre d'évacuation de la Baltique — une opération à laquelle participa le *Gustloff* lors de son voyage final<sup>(1)</sup>.»

Revenons sur ce point curieux que fut la mésentente entre les quatre capitaines (trois civils et un militaire) une fois quitté le port de Gotenhafen. Voici un compte-rendu établi par un autre site de la Toile, *historyonyx.blogspot.fr* :

«Le dilemme du sous-marin présenta alors le problème de l'itinéraire que devrait suivre le *Gustloff*. Le capitaine militaire sur le pont, le capitaine de corvette Wilhelm Zahn de la 2<sup>e</sup> Division d'Entraînement de Sous-marins, asserta que le bateau devrait rester dans les eaux moins profondes près de la côte où il serait à l'abri des sous-marins. Le capitaine civil en chef Friedrich Petersen [...] n'était pas d'accord. Il était beaucoup plus préoccupé par le danger posé par les mines et il ne pouvait être garanti que les eaux près de la côte étaient libres de mines. À la fin, Petersen rejeta l'argument de Zahn et opta pour une route plus éloignée de la côte appelée Route d'Urgence 58, qui se trouvait dans des eaux plus profondes mais offrait un temps de voyage plus court et, plus important, était régulièrement débarrassée des mines par la marine allemande. Le *Gustloff* se mit par la suite en route le long de cet itinéraire plus ra-

---

1. [http://www.wilhelmgustloff.com/facts\\_didyouknow.htm](http://www.wilhelmgustloff.com/facts_didyouknow.htm)

pide et apparemment plus sûr, les 10000 personnes à bord inconscientes du danger qui rodait dans les eaux devant<sup>(1)</sup>.>

Le site poursuit en confirmant la nature énigmatique du message radio :



**La station de radio du *Wilhelm Gustloff***

«[...] le capitaine Petersen fut troublé par un mystérieux message radio parlant d'un convoi de dragueurs de mines dans les parages (il n'y avait aucun convoi de ce genre

dans la zone à ce moment et l'origine du message reste un mystère). Vu qu'il était naturellement enclin à prévenir la possibilité d'une collision dans l'obscurité, Petersen décida d'allumer les lumières rouges et vertes de navigation. Le *Gustloff* était maintenant allumé comme un sapin de Noël, rendant son repérage la nuit très facile. Les lumières furent à nouveau éteintes une heure après mais dès lors, il était trop tard.>

Nous l'avons signalé, le navire avait retrouvé une livrée gris naval (voir la toile de Klaus-Rainer Frost plus haut) qui était celle d'origine et celle de navire-caserne (*wohnschiff*) et n'avait plus la peinture blanche et verte qu'il avait en tant qu'hôpital flottant (*Lazaretschiff*) et qui aurait pu avertir tout appareil ennemi de sa mission ; il possédait, de surcroît, des canons sur le pont, autant de facteurs faisant alors du paquebot une cible de guerre légitime, comme l'explique le site onyx de l'histoire :

«En ce qui concernait les règles établies de la guerre, le *Wilhelm Gustloff* était une cible parfaitement légitime et l'aurait toujours été si les Soviets avaient été au courant du nombre énorme de passagers à bord. Le navire avait été équipé de canons anti-aériens et transportait des troupes de combat vers un endroit à partir duquel elles pouvaient commettre des actes hostiles à la fois contre l'Union soviétique et les Alliés occidentaux (USA, Empire britannique et France). Malgré le fait

1.  <http://historyonyx.blogspot.fr/2012/06/sinking-of-gustloff.html>

d'avoir des hommes blessés à bord, le *Gustloff* n'était pas marqué comme navire-hôpital et aucun avis de ses opérations en tant que tel avait été donné, faits signifiant qu'il n'avait aucune protection d'après la loi internationale (270). »



**Capitaine A. I. Marinesko**

Puisque nous sommes dans le domaine des singularités, restons-y en brossant maintenant le portrait d'un curieux personnage, le capitaine Alexander Ivanovitch Marinesko. Vu ce qui précède, nous pourrions nous

attendre à découvrir un commandant de sous-marin russe très au fait de tous ces détails, un officier à qui ordre spécifique aurait été donné d'envoyer par le fond ce paquebot mythique, sous-entendant par-là que la traque du navire en question était lancée depuis pas mal de temps, or il n'en est rien. Apparemment, les seuls ordres étaient de couler de gros navires et cargos. Voici ce que relate le biographe de Marinesko, Viktor Germanov (remarquez au passage le nom de famille) :

« Quand il regarda dans son périscope, Marinesko pouvait voir que c'était gros et que ce n'était pas un bateau de guerre. Mais il ne pouvait dire ce qu'il transportait : du bois, des armes, ou des gens. Comment aurait-il pu le dire ? Il poursuivait simplement un gros navire de transport. C'était tout. Il suivit ses ordres de couler de gros navires de guerre et de fret, et c'est ce qu'il fit <sup>(1)</sup>. »

Jusqu'à présent, rien de bien singulier me direz-vous mais cela change lorsque l'on jette un œil sur les mœurs du personnage, en particulier sur ses penchants lubriques et alcooliques qui d'ailleurs, n'échappèrent pas au site précédent :

« Quand la nuit tomba le 30 janvier 1945, le sous-marin soviétique *S-13* se trouvait seul en patrouille dans la Baltique autour de la zone de la *Route d'Urgence 58*. Basé dans le port finlandais de Hangö (voir carte plus haut), il avait été en mer

1.  <http://historyonyx.blogspot.fr/2012/06/sinking-of-gustloff.html>



depuis le 11 janvier mais n'avait rencontré jusqu'ici aucun vaisseau allemand. C'était une affaire de sérieuse préoccupation pour le commandant plutôt entêté du sous-marin, Alexander Marinesko, qui désespérait de se racheter après une engueulade avec ses supérieurs. Le *S-13* avait été prévu d'aller en mer le 2 janvier mais la mission avait été retardée parce que Marinesko avait disparu depuis plusieurs jours. Lorsque finalement, celui-ci refit surface (c'est vraiment le cas de le dire !), il en ressortit qu'il avait passé le Nouvel An à boire à Hangö et avait passé la nuit avec une Suédoise. En ce qui concernait l'Union soviétique, s'absenter sans permission et fraterniser avec des étrangers étaient à la fois des délits constituant une trahison et étaient porteurs des sanctions les plus sévères. Marinesko réussit seulement à éviter une cour martiale (qui aurait presque certainement signifié une peine de mort) parce qu'il n'y avait aucun autre homme disponible pour le remplacer et chaque sous-marin disponible était requis pour perturber les évacuations allemandes. Quand Marinesko parvint finalement à dessoûler et à prendre la mer, il savait trop bien qu'il devait réaliser une performance impressionnante afin de retourner dans les petits papiers de ses patrons. S'il devait rentrer à la maison sans avoir fait un carton, son avenir serait très incertain en effet<sup>(1)</sup>. »

Le site poursuit un peu plus loin :

«Après presque 3 semaines passées à ne regarder rien d'autre que la mer, l'équipage du *S-13* ne pouvait en croire ses yeux lorsqu'il trouva ce qui semblait être un gros navire de transport. Le sous-marin soviétique n'était pas assez rapide pour tenir l'allure de sa cible rapide sous l'eau, toutefois, Marinesko prit alors la décision de faire surface afin d'accroître sa vitesse. Amener un sous-marin en surface dans des eaux potentiellement hostiles était (et est toujours) une chose à faire très risquée mais à cette occasion, la décision fut payante et vers 20h le *S-13* avait rattrapé le *Gustloff*. Marinesko décida ensuite d'une manœuvre audacieuse dans laquelle le *S-13* naviguerait juste autour de sa cible et l'attaquerait depuis le côté de la terre (bâbord). Le raisonnement pour cela était que cela réduirait la probabilité de repérage du sous-marin par les guets

1.  <http://historyonyx.blogspot.fr/2012/06/sinking-of-gustloff.html>

du navire, dont l'attention serait essentiellement concentrée vers la direction opposée, ou par n'importe quel escorteur qui pourrait être ou ne pas être dans la zone<sup>(1)</sup>.»

Ce qui est vraiment incroyable ici est l'étrange parallèle entre l'acharnement des Russes ainsi que leur fanatisme qui ne devaient absolument rien au hasard quant à leurs horreurs et déprédations de toutes sortes sur le peuple allemand, comme on a pu s'en rendre compte jusqu'à présent, des abominations à l'origine pensées, imaginées, diffusées et encouragées par tous les moyens possibles notamment par le propagandiste fanatique et psychopathe juif Ilya Ehrenbourg (que nous retrouverons dans la conclusion de ce 2<sup>e</sup> panorama), et le facteur « hasard » ayant œuvré du côté russe, où rien justement ne semblait avoir été planifié quant à la destruction du *Gustloff*. Comment expliquer que ce capitaine amateur de beuverie et des plaisirs de la chair, qui plus est imprévisible avec ses supérieurs et qui faillit passer en cour martiale pour couronner le tout, put ainsi rendre à la nation Rouge un service aussi grand qui n'avait pas été prévu de prime abord ? Comment dès lors expliquer que ce « hasard » décida aussi de se mettre du côté des bourreaux, comme si tout le mal qu'ils avaient perpétré jusque-là n'avait pas suffi ? Prenez encore pour exemples au moment du naufrage, les faits suivants :

- De nombreux membres d'équipage, dont « l'expérience et les qualités de marin », nous indique le site précédent, « auraient été indubitablement cruciales pour sauver des vies, furent scellés dans la section avant endommagée quand les compartiments étanches du navire furent fermés depuis le pont ».

- Les passagers qui ne pouvaient rejoindre le pont supérieur décidèrent de se diriger à la place vers le pont inférieur de promenade, ceci afin de pouvoir grimper dans les canots de sauvetage au moment où ceux-ci seraient descendus dans la mer et après avoir brisé les fenêtres mais, peut-on apprendre, « ce qu'ils ne réalisèrent pas toutefois, était que les fenêtres de la promenade étaient en verre de sécurité incassable. Des centaines de personnes se trouvèrent bientôt prises au piège, incapables de s'échapper du navire qui semblait rapidement ».

---

1.  <http://historyonyx.blogspot.fr/2012/06/sinking-of-gustloff.html>

• Concernant ces moyens de secours individuels que sont les gilets de sauvetage, ceux-ci, dans le cas des enfants s'avèrent mal ajustés (vu qu'apparemment les fabricants avaient fait des tailles adultes sans penser aux enfants), faisant en sorte que les pauvres petits flottaient dans l'eau certes, mais la tête en bas et leurs jambes émergeant vers le haut, et qui se noyèrent donc. Il faut alors citer ici le témoignage d'un rescapé, celui du commissaire de bord des stagiaires, Heinz Schön, qui décrit ce qu'il vit lorsqu'il émergea à la surface de la Baltique, un spectacle qu'il n'oubliera jamais :

*« Il y avait cette mer de têtes adultes flottant partout autour de moi, mais à côté d'eux, il y avait des centaines de jambes d'enfants qui sortaient à moitié en l'air. Leurs têtes étaient sous l'eau. [...] Ils se noyèrent tous. Personne ne réalisa que la tête d'un enfant est plus lourde que ses jambes<sup>(1)</sup>. »* Nous vous disions dans l'introduction de cet ouvrage que c'est un monde à l'envers, un monde revêtant de multiples formes aussi incroyables que cruelles.

• Concernant pour terminer ces moyens de secours collectifs que sont les canots de sauvetage, nous avons pu voir que les bossoirs de nombre d'entre eux étaient trop gelés pour pouvoir les manœuvrer mais les passagers qui purent prendre la mer grâce à ceux qui purent être descendus n'étaient pas forcément sauvés pour autant. Car, pour comble de malheur, parmi les canons du pont qui n'avaient pas pu non plus être utilisés pour les mêmes raisons, l'un d'eux se détacha de ses armatures et passa par-dessus bord en tombant en plein sur un canot rempli de passagers qui fut alors pulvérisé. Aussi, ces rares moyens de défense à bord du navire qu'étaient les canons et qui ne purent jamais être utilisés dans leur fonction assignée, se retournèrent-ils encore contre ses propres passagers.

« Hasard » que tout cela ? Ou alors... Ou alors cette catastrophe sans nom aurait été voulue depuis longtemps étant donné le symbolisme insolite s'y rapportant ? Cet élément pourrait peut-être effectivement être pris en compte si l'on songe à ce mystérieux message radio. D'où venait-il ? Le capitaine Petersen aurait-il décidé d'allumer les feux du navire sans

---

1.  <http://traitor666.blogspot.fr/2006/09/hitlers-titantic.html>

ce message, le transformant en « sapin de Noël », signifiant ainsi l'arrêt de mort de plus de 9 300 personnes disparues dans un naufrage qui aura duré moins de 50 minutes ? Sachant qu'un « malheur n'arrive jamais seul », les autres drames se seraient enchaînés comme allant de soi. D'ailleurs, comme cela arrive assez souvent dans beaucoup d'accidents de la route mortels où le chauffeur parvient à s'en sortir, les quatre capitaines du *Wilhelm Gustloff* purent s'en tirer vivants. Il est d'ailleurs dit dans le folklore que « le capitaine est censé couler avec son navire » mais ici, tous les quatre furent sauvés. Voici ce que relate le site *onyx de l'histoire* à ce sujet :

« Les quatre capitaines du *Gustloff* réussirent à survivre mais Friedrich Petersen ne fut jamais amené à s'expliquer que ce soit sur l'abandon prématuré de son navire ou sur son rôle dans les événements ayant conduit au naufrage. Une enquête navale officielle quant aux causes du naufrage fut amorcée par la suite mais celle-ci se concentra uniquement, et d'une manière quelque peu injuste, sur les actions de Wilhelm Zahn. Sa part de responsabilité ne fut jamais résolue à cause toutefois de l'effondrement de l'Allemagne nazie et de la conclusion de la Seconde Guerre mondiale en Europe, qui survint à peine trois mois après le naufrage, début mai 1945. En tout cas, ni Petersen ni Zahn ne reprirent la mer par la suite ; Petersen mourut peu de temps après la guerre pendant que l'amer Zahn passa le reste de sa vie comme vendeur<sup>(1)</sup>. »

Pour en revenir à notre facteur « hasard » qui n'en serait peut-être pas un, cela signifierait-il donc par extrapolation que le tempérament de ce drôle de capitaine de corvette, Alexander Marinesko, fut exploité aux fins de l'amener au bon endroit au bon moment, ou au mauvais endroit au mauvais moment, tout dépend de quel côté on se trouve ? N'avait-il pas déjà pour commencer un nom se prêtant parfaitement à une mission dans le royaume de Neptune ? Avec un tel profil, on serait en droit de se demander d'ailleurs comment un Russe se permettant de telles insubordinations ait pu se voir confier le commandement d'un sous-marin qui plus est, en cette période de conflit. Dans ce cas il est permis de penser qu'il aurait été délibérément choisi pour jouer son propre rôle, à savoir celui

1.  <http://historyonyx.blogspot.fr/2012/06/sinking-of-gustloff.html>

de quelqu'un cherchant à se racheter par un exploit de taille en mer. Ce qui lui permit peut-être d'échapper aux règles disciplinaires soviétiques rigoureuses où les abus ne pardonnaient pas. Il appert justement que Marinesko n'était pas un « vrai » Russe si l'on peut dire, car étant né d'une mère ukrainienne et d'un père roumain. Son père, Ion Marinescu qui était marin (manifestement une vocation génétique), avait alors russifié son nom en Ivan Marinesko une fois installé à Odessa alors qu'il venait de fuir son pays pour avoir battu un officier. En tout cas, Alexander Marinesko, qui était né en 1913 et qui commandait le *S-13*, mourut en 1963 (50+13), d'un cancer à l'âge de 50 ans, exactement le nombre d'années, on l'a vu, séparant la disparition du *Wilhelm Gustloff* qui, faut-il le rappeler, sombra en l'espace de 50 minutes (certains donnent toutefois 70'), de la naissance de Wilhelm Gustloff. Ce chiffre 50 pourrait-il être aussi un clin d'œil aux 50 commissaires du peuple d'URSS (nous reviendrons brièvement sur ce nombre symbolique dans le 3<sup>e</sup> panorama ainsi que dans le dernier en rapport avec le jubilé) ? Pour couronner le tout, comme on l'a vu, le biographe du premier s'appelait Germanov. Vince Lewis mentionnant pour le côté insolite, que le *S-13* et Marinesko, comme le *Gustloff*, « disparurent aussi dans l'obscurité après L'Événement ». Nous laisserons cependant ici le capitaine Marinesko pour le retrouver un peu plus loin, avec son 2<sup>e</sup> « exploit », dans une autre catastrophe que nous verrons à la section D.

Si les Russes purent considérer une telle catastrophe comme une revanche légitime eu égard aux exactions nazies perpétrées à l'encontre des leurs, le *Wilhelm Gustloff* n'avait jamais pris part à de telles opérations mais avait même participé au sauvetage, début avril 1938, peu de temps après qu'il ait terminé ses premiers essais en mer, d'un cargo anglais de 1826 tonnes, le *Pegaway*, à une trentaine de km au large de Terschelling, une île hollandaise, après que ce dernier eût envoyé un appel de détresse. Le capitaine Lübbe, capitaine alors du *Gustloff*, avait engagé son équipage dans la voie du sauvetage, même si celui-ci fut difficile ; en tout cas, l'opération aurait néanmoins permis d'amener à bord 19 membres d'équipage du cargo britannique. C'est alors que des journaux locaux et internationaux auraient encensé le capitaine Lübbe. Voici

à ce titre un extrait de l'article du journal australien *Sydney Morning Herald*, cité par une autre source de la Toile :

« [...] une plaque d'argent fut décernée à l'équipage du *«Wilhelm Gustloff»* en reconnaissance de leur sauvetage de l'équipage du vapeur britannique *«Pegaway»* lorsqu'il sombra à une quarantaine de km au nord-ouest de *Tershellung Light* le 4 avril lors d'un coup de vent d'une force d'ouragan et de mers montagneuses<sup>(1)</sup>. »

Le site nous informe ensuite que l'article de presse relayait la façon avec laquelle l'équipage avait été très bien traité et s'était vu remettre à Hambourg vêtements et argent de poche.

Pour clore cette longue section, nous allons établir une comparaison entre la «superstar» des catastrophes maritimes et le «triple *Titanic*», comme le fut parfois surnommé le *Gustloff*, pour ce qui relève bien-sûr de la popularité du premier et du maintien dans l'oubli du second. Laissons alors la parole à un physicien de profession et auteur qui écrivait sous le pseudonyme d'Andrew McDonald, l'Américain William Luther Pierce III (dont la firme d'édition publia de nombreux livres reniant l'Holocauste), et qui donnait de plus des chiffres bien inférieurs au bilan réel du naufrage :

«Il est facile de comprendre pourquoi tout le monde a entendu parler du *Titanic* : c'était un navire très gros, très cher, prétendu être quasi «insubmersible», qui sombra lors de son voyage inaugural avec un nombre record de célébrités et de magnats à bord. L'ironie du naufrage aida à générer un intérêt public et une couverture médiatique énorme.

«Lorsque le *Wilhelm Gustloff* sombra par contre, avec la perte de plus de 7000 vies, les médias sous contrôle adoptèrent la politique délibérée qu'il s'agissait d'un non-événement, sur lequel on ne devait faire ni commentaires ni reportage. Le *Wilhelm Gustloff*, comme le *Titanic*, était un gros paquebot et était raisonnablement neuf et luxueux. Mais c'était un paquebot allemand. [...]

«La raison de cette politique médiatique était à l'origine la même qui conduisit les patrons juifs des médias à faire porter

1.  <http://www.cathrynprince.com/2013/04/04/the-pegaway-rescue-how-the-wilhelm-gustloff-won-hearts-minds>



le chapeau du massacre de 15 000 officiers et intellectuels polonais dans les bois de Katyn aux Allemands. Ils savaient que les Soviets l'avaient commis comme partie de leur effort de « prolétarianiser » la Pologne et de rendre les Polonais plus disposés au pouvoir communiste, [...].

« De plus, même dans les derniers mois de la guerre, ils ne désiraient pas attirer l'attention des Américains sur le fait que notre 'galant allié soviétique' découpât en morceaux et violât la population civile de Prusse orientale et coulât délibérément les navires de réfugiés civils qui aidaient les Prussiens de l'est à traverser la Baltique. Cela pouvait nuire à l'enthousiasme de l'Amérique à continuer la destruction de l'Allemagne avec l'aide de notre 'galant allié soviétique'. Donc les médias contrôlés ne rapportèrent simplement pas ces choses. [...]

« Cela n'allait pas vraiment aider du tout leur propagande de l'« Holocauste » de faire apprendre au public américain<sup>(1)</sup> ce qui s'est passé en Prusse orientale ou dans la mer Baltique — ou que notre 'galant allié soviétique' eût délibérément assassiné la strate dirigeante de la nation polonaise dans les bois de Katyn, et que certains des meurtriers impliqués dans cet acte atroce étaient des Juifs.

« Et il y eut par conséquent une conspiration du silence en Amérique de la part des patrons de médias juifs (idem, à étendre à ceux de l'Europe). C'est pourquoi Hollywood désirait dépenser 200 millions de \$ pour produire le film *Titanic* mais ne considérerait jamais aucun film traitant du naufrage du *Wilhelm Gustloff*. Ce n'est pas qu'un tel film ne pourrait pas rapporter d'argent — je pense qu'un film sur la Prusse orientale et le *Wilhelm Gustloff* pourrait être une vraie superproduction — c'est qu'il ne doit y avoir aucune compassion pour les Allemands. On ne doit pas repenser aux raisons pour lesquelles l'Amérique fit la guerre à l'Allemagne, ni poser des questions quant à savoir si nous avons fait ce qu'il fallait ou non en s'alliant avec le Communisme au nom des Juifs.

---

1. NDLA – Il parle du public américain parce qu'il était lui-même américain mais le lecteur comprendra qu'on peut y ajouter le reste de l'Humanité.

Et outre ces considérations, la vérité ne compte tout simplement pas — du moins, pas aux Juifs qui contrôlent nos *mass media* <sup>(1)</sup>.>

Un autre élément déroutant entre les deux paquebots est qu'il existait bel et bien un lien inhabituel entre eux. Voici ce qu'avait relevé le site *wilhelmgustloff.com* :

«En 1943, le ministre de la Propagande d'Hitler, Goebbels <sup>(2)</sup>, décida d'engager la réalisation d'un film au sujet du Titanic. Il fut filmé à Gotenhafen, utilisant le Cap Arcona (que nous retrouverons à la section C) comme doublure du *Titanic*. Comme le *Gustloff*, le *Cap Arcona* servait aussi de caserne flottante au personnel des U-bootes. Selon certaines sources, de nombreux figurants impliqués dans le tournage ne provenaient pas seulement du *Cap Arcona*, mais de la 2<sup>e</sup> Division d'Entraînement Sous-marine sur le *Wilhelm Gustloff* <sup>(3)</sup>.>



Ticket tiré du carnet d'embarquement N° 0814 du voyage inaugural du *Wilhelm Gustloff* le 21 avril 1938 à Madère au Portugal (propriété du Wilhelm Gustloff Museum). La passagère était une certaine Sofia Rosenbaum (inutile de rappeler à quel point les Juifs étaient censés être persécutés) qui, à n'en pas douter, ne se trouvait plus à bord depuis longtemps le 30 janvier 1945 ...

1. C'est nous qui soulignons.

2. NDLA – Qui, soi-dit en passant, resta silencieux sur la catastrophe du *Gustloff*.

3. [http://www.wilhelmgustloff.com/facts\\_didyouknow.htm](http://www.wilhelmgustloff.com/facts_didyouknow.htm)

À titre informatif, le romancier Günther Grass (prix Nobel de littérature 1999) évoque le naufrage du *Wilhelm Gustloff* dans un ouvrage paru en 2002 sous le titre *Im Krebsgang* (Steidl Verlag, Gengen 2002). Il a été publié en français par le Seuil en octobre 2002 sous le titre *En crabe*. Les lecteurs anglophones intéressés sont invités à consulter en ligne le *Wilhelm Gustloff Museum* (basé à Hampton en Virginie, USA), site disponible également en allemand et polonais.



«Nous devons nous souvenir que cette épave est équivalente à un cimetière sous-marin et devrait être respectée comme tel.»

☞ <http://www.vincelewis.net/wilhelmgustloff.html>



«En cette nuit glaciale du 30 janvier 1945, trois torpilles du sous-marin soviétique S-13 coulèrent un navire qui évacuait 10573 réfugiés allemands fuyant l'avancée des troupes russes. En seulement 70 minutes, 9343 d'entre eux allaient disparaître avec le navire provoquant la plus grande perte humaine sur un seul bateau dans l'histoire maritime.

SON NOM ÉTAIT LE WILHELM GUSTLOFF »

## Б

### LE «GOYA»



Le *Goya* était un navire de transport allemand qui fut construit à l'origine comme cargo-vraquier par les chantiers navals norvégiens Akers Mekaniske Verksted à Oslo par la société de transport maritime norvégienne Mowinckel le 4 avril 1940. Il faisait 145 m de long sur 17,4 m de large pour 5230 tonnes de jauge brute avec une vitesse maximale de 18 nœuds. C'est suivant l'occupation allemande de la Norvège que le navire fut alors saisi par l'Allemagne pour être utilisé comme transport de troupes mais quand la fin du conflit mondial approcha, le *Goya* servit également comme navire d'évacuation en plus du transport des troupes de la Wehrmacht.

Comme nous allons pouvoir le constater, le *Goya*, qui avait été baptisé non pas en l'honneur d'un dirigeant politique cette fois mais du célèbre peintre espagnol, partageait de nombreuses similarités avec le *Gustloff* à propos notamment de leur dernière mission et leurs naufrages respectifs. Voici un petit compte-rendu du site *Tragédie allemande du destin* :

«Le 16 avril 1945, le transporteur *Goya* quitta le port, plein à craquer avec environ 7000 réfugiés, principalement des femmes, enfants et blessés, au large de la Péninsule de Hel en direction de Swinemünde.

Les soutes de chargement sans fenêtres du bateau-cargo furent recouvertes de paille pour recevoir autant de réfugiés que possible. En plus, dans les étroits passages, se blottissaient des milliers de réfugiés et de soldats blessés. Le vaisseau devint leur charnier mouillé.

Dans le Golfe de Dantzig, le navire fut durement touché par deux torpilles d'un sous-marin russe. Le transporteur coula rapidement en l'espace de quelques minutes.

Seules 147 personnes survécurent à la catastrophe (183 selon d'autres sources), plus de 6800 se noyèrent dans les eaux glacées de la mer Baltique.

Le capitaine du sous-marin soviétique qui déclencha l'un des plus grands désastres maritimes, se vit décerner la plus haute accolade en tant que *Héros de l'Union soviétique*<sup>(1)</sup>.

Comme dans le cas du *Gustloff*, ces réfugiés fuyaient l'avancée de l'Armée rouge. De même, le *Goya* était techniquement plus rapide que le sous-marin mais dans son cas, il fut ralenti par des problèmes moteurs du *Kronenfels* et dut même s'arrêter une vingtaine de minutes pour réparer. En effet, le *Goya* n'était pas tout seul mais faisait partie d'un convoi avec d'autres bateaux. C'est alors qu'il fut aperçu par le sous-marin poseur de mines russe *L-3* qui ne transportait pas que des mines, mais aussi des torpilles. Et c'est vers 23h52, selon le site *Wikipedia*, que le capitaine Vladimir Konovalov, commandant du *L-3*, donna l'ordre de faire feu.

Voici d'autres informations complémentaires en provenance du site *desertwar.net* sur le *Goya* :

«[...] Ayant d'abord servi comme bateau cible dans des unités d'entraînement variées des sous-marins, il fut utilisé dans les derniers mois de la guerre pour l'évacuation des provinces orientales allemandes. Après que le navire eût évacué 19785 personnes en quatre voyages, il fut coulé lors de son 5<sup>e</sup> voyage, le 16 avril 1945, par le sous-marin russe *L-3* où plus de **7000 personnes** furent tuées<sup>(2)</sup>.»

Le site continue plus loin (précisons que nous avons essayé de donner une traduction correcte des passages de ce site anglophone qui est très mal écrit) :

---

1.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok\\_goya\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok_goya_en)

2.  <http://www.desertwar.net/mv-goya.html>



«Le navire devait évacuer des soldats blessés, des civils en fuite et 200 membres du 35<sup>e</sup> Régiment de Blindés de Prusse occidentale en avril 1945. Le nombre exact de passagers sur ce voyage E n'est pas connu. Le trésorier responsable compta seulement sur la passerelle plus de 7000 personnes. L'embarquement se fit sur le port de la Péninsule de Hel (quel nom approprié ; en effet, *hell* en anglais signifie «enfer») qui se trouvait à la sortie de la Baie de Dantzig et était sous le feu constant. À 8h30, le *Goya* fut frappé par une bombe dans le tiers avant. La bombe ouvrit un trou dans le pont supérieur et détruisit le MES (?), le système de protection anti-mines (?).

Vers 19h, le convoi continua le long de Hel. Il comprenait le *Goya*, le vapeur *Kronenfels* (construit en 1944, 2834 tonnes de jauge brute) et le remorqueur en eaux profondes *Aegir*. Les 3 navires étaient escortés par les dragueurs de mines *M 256* et *M 328*. Le convoi avait adapté sa vitesse en fonction du navire le moins rapide, le *Kronenfels*, autour de 9 nœuds. Le convoi fut désuni dans l'obscurité totale vers Swinoujscie (traduction déduite des mots employés dans la phrase).

Vers 23h, le convoi reçut l'ordre de mettre le cap sur Copenhague. Mais à cause d'une panne mécanique du *Kronenfels*, le convoi dut s'arrêter une vingtaine de minutes. C'est immédiatement après la panne et la reprise du voyage que l'attaque sur le *Goya* eut lieu.



À 23h52, le sous-marin *L-3* de la Garde soviétique commandé par le lieutenant Vladimir Konovalov, lança 4 torpilles sur le *Goya* dont 2 atteignirent leur cible. La première explosion causa une rupture au niveau de la quille du gaillard



d'avant (croquis ci-contre) et la deuxième frappa vers le milieu du navire. Le *Goya*, qui était décrété comme transporteur sans moyens de sauvetage structurels tels qu'ils sont la norme sur les bateaux avec passagers, coula en moins de 7 minutes dans les 3° Celsius de la Baltique.

Après que le convoi eût quitté la zone dangereuse, les escorteurs revinrent à la recherche de survivants. Toutefois, il n'y eut que 183 rescapés sauvés de l'eau glacée. Selon le vaisseau d'escorte *M328*, 157 personnes furent sauvées vivantes dont 9 moururent d'hypothermie à bord des navires. Le 17 avril, 28 autres rescapés furent sauvés par d'autres bateaux. Le nombre total de personnes sauvées serait ainsi de 176. Le nombre exact de victimes ne peut être déterminé à cause du nombre imprécis de passagers<sup>(1)</sup>.>

Ce nombre de passagers devient un peu moins vague toutefois avec le compte-rendu de Vince Lewis qui indique que <parmi les 6100 passagers listés, furent aussi rapportés plus de 200 hommes provenant du 25<sup>e</sup> Régiment de Panzer ainsi que 1000 passagers additionnels qui ne furent pas enregistrés dans le livre de bord des passagers.><sup>(2)</sup> Nous avons donc avec Vince Lewis la disparition de plus de 7000 passagers vu que le nombre de rescapés, selon lui, était de 183. D'autres sources évoquent encore 334 survivants mais le chiffre de 183 semble le plus probable au vu des différentes informations colligées çà et là. Nous pourrions dès lors envisager un bilan de 7000 morts (en prenant pour valeur le comptage du trésorier plus haut) pour 183 rescapés.

Le *Goya* disparut ainsi en l'espace de quelques minutes seulement (4' ou 7' selon les informations, moins de 10' pour Vince Lewis, mais cela n'a guère d'importance en somme). Concernant ceux qui purent le quitter à temps, ils périrent pour une majorité dans l'eau glacée, des milliers de leurs cadavres finissant rejetés sur les littoraux voisins pendant les semaines qui suivirent le naufrage. Le *Goya* avait alors terminé depuis longtemps sa course, 75 m (250 pieds) plus bas, ayant ainsi rejoint le port des navires perdus (pour l'emplacement en question du naufrage, se reporter à la carte de la section D).

---

1. ⓘ <http://www.desertwar.net/mv-goya.html>

2. ⓘ <http://www.vincelewis.net/wilhelmgustloff.html>

Quant au capitaine Konovalov, celui-ci se vit décerner la plus haute décoration militaire disponible, celle de *Héros de l'Union soviétique* et fut alors promu contre-amiral.



Sous-marin russe  
type « *Leninets* » L-3

## C

### LE «CAP ARCONA»



Le *Cap Arcona* était un paquebot allemand de grand luxe, bateau à vapeur rapide construit par les chantiers Blohm & Voss de Hambourg tout comme le *Wilhelm Gustloff*, et appartenait à l'entreprise de croisières entre Hambourg et l'Amérique du sud Hamburg-Südamerikanische Dampfschiffahrts Gesellschaft, HSDG. Lancé le 14 mai 1927, mesurant 206 m avec un tonnage de 27 500 tonnes et étant doté de cales profondes, il était alors considéré comme l'un des plus beaux navires de l'époque, lui qui avait été qualifié de « roi de l'Atlantique Sud ». Un paquebot de très grand luxe donc, élancé, à propulsion jumelée avec trois cheminées rouge et blanc. À l'intérieur, aucun détail n'avait été laissé au hasard : mobilier de très grande facture, suite royale, cabines victorienne, jardin d'hiver, salle de sport, court de tennis (voir photos en fin de section) ...

Il avait reçu son nom du *Kap Arkona* sur l'île allemande de Rügen (province de Mecklenbourg-Poméranie occidentale) sur la Baltique.



Affiches du *Cap Arcona* à l'époque des croisières

Le navire fut alors réquisitionné par la Kriegsmarine le 25 août 1939 et resta à quai dans le port de Gotenhafen, servant de caserne flottante aux troupes de la Kriegsmarine, tout comme le *Gustloff*, derrière lequel il se trouvait à l'ancre.



*Cap Arcona* et *Wilhelm Gustloff*  
à l'ancre au port de Hambourg

Voici un compte-rendu du site *Tragédie allemande du destin* :

« Le 3 mai 1945, peu avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, eut lieu une terrible tragédie maritime. Le *Cap Arcona* était l'un des paquebots luxueux de la ligne Hambourg-Amérique du sud.

En 1944, le navire fut utilisé pour le transport des réfugiés de Prusse orientale à l'ouest de même que pour l'évacuation de prisonniers du camp de concentration de Neuengamme. Ajoutons que cette même année, devant l'avancée des troupes soviétiques, il avait reçu la mission de transporter civils et soldats entre Dantzig et Copenhague. Mais ses turbines tombèrent en panne pendant la traversée suite à quoi, il fut remorqué vers un chantier naval scandinave pour réparation, et put alors regagner la Baie de Lübeck en Allemagne.

Le navire était à l'ancre dans la Baie de Neustadt en même temps que le vapeur *Deutschland* qui fut converti en navire-hôpital. Environ 10 000 prisonniers se trouvaient déjà à bord du bateau de réfugiés au moment où ils furent attaqués par un escadron de bombardiers britannique avec des bombes, roquettes et canons. Le premier bateau à brûler fut le *Deutschland*.

Dans une 2<sup>e</sup> vague, 40 roquettes frappèrent le *Cap Arcona*, transformant le navire de la poupe au milieu en un enfer de flammes (cf photo plus bas). Des milliers de personnes furent brûlées vives. Après une explosion à l'intérieur du navire, l'énorme vaisseau chavira et coula.

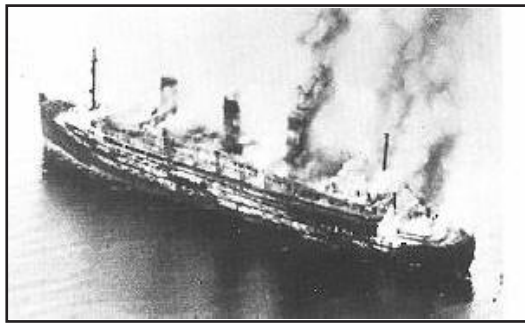
Même les survivants flottant dans l'eau furent attaqués par les canons. Plus de 7 000 personnes moururent, la majorité étant des prisonniers évacués, seulement quelques jours avant la fin de la guerre<sup>(1)</sup>. »

Nous indiquerons toutefois que le chiffre de victimes relevé ci-haut par le site (7 000) est probablement une erreur étant donné que sur sa page d'introduction, le site *Tragédie allemande du destin* donne **5 594 victimes** exactement pour le *Cap Arcona*.

Le site officiel *Wikipedia* mentionne, lors de ce bombardement du 3 mai 1945, les navires ancrés dans la Baie de Lübeck au large de Neustadt et Scharbeutz : outre le *Cap Arcona* et le *Deutschland IV* (le *Deutschland* cité plus haut), le *Thielbek*

1. <sup>(1)</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok\\_cap\\_arcona\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok_cap_arcona_en)

(que nous verrons séparément à la section §), et l'*Athen*. Le site indique qu'ils furent tous bombardés et coulés par des chasseurs-bombardiers de type *Typhoon Mk 1B* du Groupe 83 du Second Tactical Air Force de la RAF commandé par le chef d'escadron Martin Scott Rumbold. Le site donne un bilan de 7 000 à 8 000 victimes pour le *Cap Arcona* et le *Thielbek* (le naufrage des deux autres ne fit aucune victime) où les déportés «périront noyés, les survivants nagèrent dans la mer Baltique glaciale mais furent, les uns, canonnés par les Britanniques alors qu'ils nageaient et les autres, mitraillés par les SS sur la plage.»



**Le *Cap Arcona*  
en flammes**

Le site précise de son côté qu'à bord du *Cap Arcona* et du *Thielbek*, plus de 7 500 déportés des camps de concentration de Neuengamme près de Hambourg et de Stutthof près de Dantzig avaient été évacués face à l'avancée rapide des troupes britanniques. Apparemment, parmi ces déportés, «une moitié étaient des prisonniers de guerre russes et polonais, et d'autres français (résistants, réfractaires au STO, anciens STO, etc.), belges, hollandais, allemands, danois, etc.» Le site indique ensuite que ces déportés avaient été forcés d'embarquer, une fois arrivés dans le port de Lübeck, à bord du cargo de 1936 tonnes *Athen* pour être transférés sur le *Cap Arcona*. On apprend alors que le capitaine de ce dernier, Heinrich Bertram, avait d'abord refusé en protestant qu'il ne pouvait «en prendre que 700» mais avait ensuite accepté sous menace de «mise aux arrêts et d'exécution sommaire». Ce faisant, il laissa s'entasser 7 000 déportés «par quelque 600 SS dans les cales profondes de son navire». Un nouveau problème survint lorsque fut remarqué le surpeuplement du *Cap Arcona*, suite à quoi un groupe de déportés fut retransféré à l'*Athen* dont le capitaine déploya alors un

drapeau blanc après avoir accosté son navire contre le quai de Neustadt, ce qui sauva les 1998 personnes à bord. Les attaques, selon cette source officielle, se décomposèrent en 4 phases :

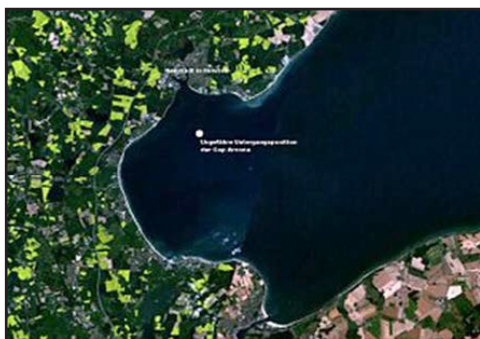
- « Tirant leurs roquettes, les chasseurs-bombardiers *Typhoon* du 184<sup>e</sup> Escadron basé à Hustedt attaquèrent d'abord, touchant les 3 bateaux (les capitaines du *Cap Arcona* et du *Thielbek* firent alors déployer un drapeau blanc ; quant au *Deutschland IV*, il était ancré et en train d'être converti en navire-hôpital).
- La 2<sup>e</sup> attaque vint du 198<sup>e</sup> Escadron basé à Plantlünne, dirigé par le colonel « Johnny » Baldwin.
- La 3<sup>e</sup> vint du 263<sup>e</sup> Escadron basé à Ahlhorn où l'escadrille attaqua le *Deutschland*.
- La 4<sup>e</sup> attaque fut effectuée par le 197<sup>e</sup> Escadron basé lui à Ahlhorn. »

Il s'ensuivit que le *Deutschland IV* s'embrasa rapidement, la quille à l'air et coulant 4<sup>h</sup> plus tard mais qu'heureusement, il n'y avait aucun déporté à bord et l'équipage avait déserté le navire après la 1<sup>ère</sup> attaque. Quant au *Cap Arcona*, « avec 4650 déportés piégés en-dessous dans les cales profondes qui suffoquèrent dans la fumée et les flammes, le navire s'inclina sur un côté, fut en partie submergé et s'embrasa. Quelques-uns des déportés réussirent à s'en extraire et à se cramponner à la coque du navire, d'autres sautèrent dans la mer Baltique glaciale. On a compté 316 rescapés. » Concernant maintenant le *Thielbek*, le site indique que « sur 2800 déportés, seulement 50 furent sauvés. » L'*Athen*, comme on l'a vu, ayant hissé le drapeau blanc, ses 1998 passagers furent épargnés.

Quant à ceux qui avaient pu avoir la « chance » de se retrouver dans l'eau, *Wikipedia* n'oublie pas de mentionner non plus que « beaucoup de survivants, essayant de nager jusqu'à la plage, furent abattus dans l'eau par les canons des Hawke volant en rase-mottes et tournant autour des bateaux. » On nous donne alors le témoignage du pilote de la RAF Allan Wyse du 193<sup>e</sup> Escadron :

« On utilisa le feu de nos canons sur les types dans l'eau... On les abattit dans l'eau avec des canons de 20 mm. Chose horrible, mais on nous avait dit de le faire, et c'est ce que nous fîmes. C'est la guerre. »





Lieu du naufrage du  
*Cap Arcona* dans  
la Baie de Lübeck,  
à 3 km de Neustadt

(Wikipedia)

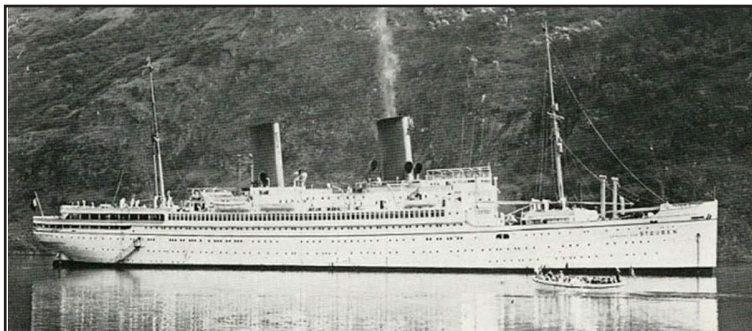
Ajoutons que le site de Jason Pipes ajoute comme complément d'information que le *Cap Arcona* avait aidé à sauver 26000 réfugiés en 3 courses séparées entre les ports assiégés de l'est et l'ouest, au cours de l'*Opération Hannibal*. Ce serait à cause visiblement d'un manque d'entretien et d'utilisation constante qui l'avaient épuisé et usé que le navire avait terminé sa période de travail comme transporteur de réfugiés de la Kriegsmarine. Et en avril 1945, le *Cap Arcona* aurait reçu l'ordre de finir dans la Baie de Neustadt comme prison flottante aux fins de se préparer pour le transport des détenus du camp de Neuengamme, détenus que le site évalua à 4500 dont 350 survécurent pour presque 490 sur les 600 SS.

Terminons ici en indiquant le fait que si l'on peut trouver plusieurs monuments et cénotaphes commémoratifs relatifs à cette tragédie, comme dans le cimetière d'honneur à Neustadt-en-Holstein par exemple ou dans le *Waldfriedhof Timmendorfer Strand*, sur l'île de Poel ou encore à Klütz, Niendorf, Haffkrug ou Grevesmühlen, cela n'est peut-être pas sans rapport avec la présence des 100 victimes juives du paquebot. Un livre avait d'ailleurs été écrit sur la tragédie de Lübeck, par un résistant français, André Migdal, *Les plages de sable rouge*, éd. Jean Attias. À noter que l'auteur, qui était aussi poète et surtout exterminationniste, fut catalogué comme survivant de cet épisode alors qu'il avait eu la chance de se trouver à bord de l'*Athen* qui fut épargné grâce à son drapeau blanc.

N'oublions pas que le *Cap Arcona* servit de décor en 1942-43 à la version allemande d'un film sur le naufrage du *Titanic*, et qui fut d'ailleurs le film le plus cher produit en Allemagne jusqu'alors.

## D

## LE «STEUBEN»



Construit en 1923 dans le chantier naval Stettiner Vulcan sous le nom de *München* (Munich), comme son navire-jumeau le *Stuttgart* (la fabrication de tels navires permettant aux chantiers navals, selon *Wikipedia*, de faire l'économie de la conception du navire par le bureau d'études, cette conception ne se faisant ainsi qu'une seule fois pour plusieurs exemplaires du même modèle de bateau), le DS (*Dampfschiff*) *Steuben* était un paquebot de luxe allemand, long de 168 m pour une vitesse de 15 nœuds, qui avait été commandé avec le *Stuttgart* par la *Norddeutschen Lloyd* aux fins d'assurer des liaisons transatlantiques.

Il fut renommé en 1930 *General von Steuben* (photo ci-dessus avec sa livrée blanche) d'après l'officier prussien Friedrich Wilhelm von Steuben, qui servit aux côtés de G. Washington pendant la guerre d'indépendance américaine. Son nom fut alors simplement réduit en 1938 à *Steuben*, juste avant qu'il ne soit mis en service en 1939 par la *Kriegsmarine* comme navire de soutien. Et en 1944, sa nouvelle mission était celle de navire de transport armé, chargé d'emmener des troupes allemandes dans les ports de l'est de la Baltique et amenant en retour des blessés et réfugiés de Prusse orientale à Kiel.

Le site anglophone *Tragédie allemande du destin* relate ce qui se passa le 10 février 1945 (certaines sources donnent le 9 avril) :

«Le *Steuben* quitta le port de Pillau (auj. Baltiisk) le 10 février transportant des blessés.

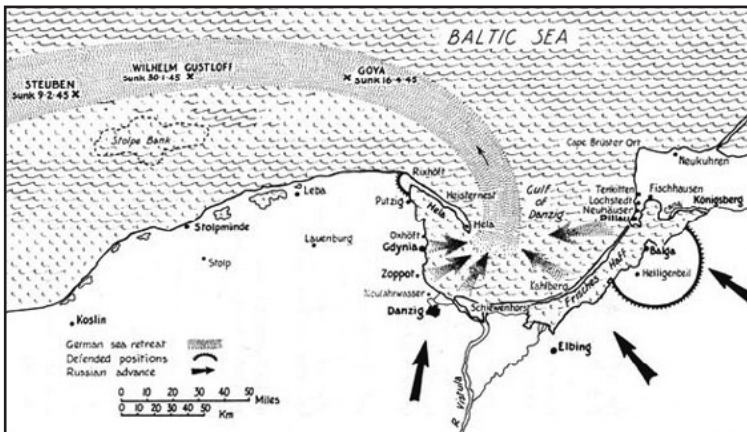
Se trouvaient à bord presque 3000 blessés, 800 réfugiés et, outre l'équipage, de nombreux médecins, infirmières et du personnel médical.

Durant le voyage, il y eut constamment des opérations et amputations ; de nombreux blessés graves moururent quand même de leurs blessures.

Au large de Stolpmünde (en anglais Stolpe Bank, auj. le Banc de Slupsk — voir carte ci-dessous), le navire fut torpillé et coulé par le sous-marin soviétique *S-13* sous le commandement du capitaine de corvette Alexander I. Marinesko qui, fin janvier 1945, avait coulé le *Wilhelm Gustloff*.

Les rares blessés qui furent capables de fuir le navire en train de sombrer, gelèrent dans l'eau glacée. Seules 659 personnes survécurent à l'horreur (630 pour *Wikipedia*, 300 pour Vince Lewis précisant de son côté qu'elles furent sauvées par le bateau-torpilleur motorisé allemand *T-196*), plus de 3600 moururent dans cette catastrophe<sup>(1)</sup>. ›

Ajoutons que le site officiel *Wikipedia* mentionne d'un côté un nombre de morts oscillant entre 3000 et 4000 et dans un autre article, celui de 4267 victimes estimées.



Emplacements respectifs des naufrages  
du *Wilhelm Gustloff*, du *Goya* et du *Steuben*

Il serait peut-être aussi intéressant de citer le court compte-rendu du site du *National Geographic* relativement à

1. <sup>138</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok\\_steuben\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok_steuben_en)

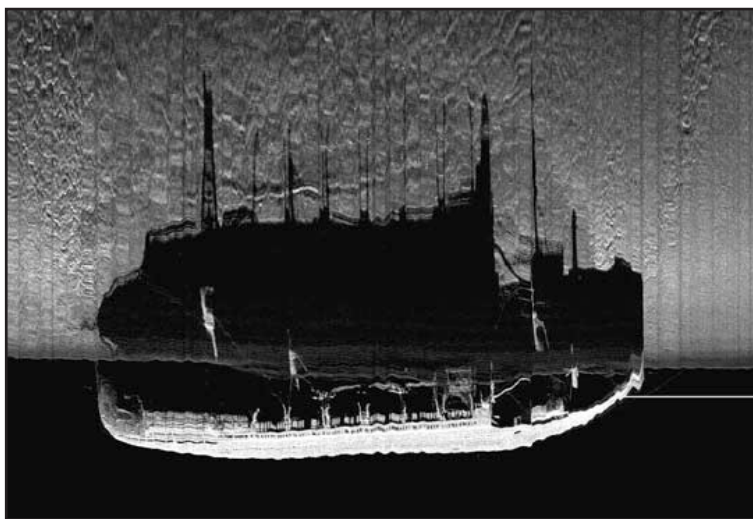
cette tragédie car le nombre de victimes s'en trouve revu à la hausse :

«L'hiver 1945, les réfugiés de Prusse orientale se dirigent vers l'ouest, loin de la cité de Königsberg — et un pas devant l'avancée vengeresse de l'Armée soviétique. Ces exilés et des milliers comme eux fuirent vers le port sur la Baltique de Pillau espérant embarquer à bord de navires qui les emmèneraient vers des régions plus sûres en Allemagne de l'Ouest. Le *Steuben* était l'un de ces vaisseaux, un paquebot de luxe appelé en service pour le III<sup>e</sup> Reich. Le 9 février 1945, chargé d'un nombre aussi important que 5200 réfugiés et soldats allemands blessés, le *Steuben* commença son dernier voyage. Atteint par des torpilles d'un sous-marin soviétique, le *Steuben* coula dans la mer glacée et plus de 4500 de ses passagers périrent — le 3<sup>e</sup> pire désastre maritime de l'histoire (le site a apparemment omis un des 3 navires précédents)<sup>(1)</sup>.»

Les plongeurs Steffen Scholz et Christoph Gerigk avaient été financés par la Société du *National Geographic* pour photographier l'épave mais c'est apparemment la marine polonaise qui l'aurait découverte au printemps 2004 (vu que l'article du site de février 2005 mentionne «au printemps dernier» pour cette découverte) à 71 m de fond. L'Office hydrographique de la marine polonaise eut alors l'aimable obligeance de publier l'image sonar prise par le navire hydrographe *ORP Arctowski* reproduite plus bas. En voici les commentaires par l'article du site :

«Une image sonar obsédante réalisée par la Marine polonaise depuis la surface de la Baltique lève le linceul du *Steuben*. Sa découverte le printemps dernier à 235 pieds de profondeur (71 m), gisant à bâbord, a attiré de sérieux plongeurs sous-marins entraînés pour le travail en eau sombre et profonde où les températures chutent à 37° F (2° C) même en été. Le navire semble projeter une ombre étrange sur le fond marin lorsque scanné depuis le dessus par la technologie sonar. «L'épave est tout à fait inhabituelle», dit Henryk Nitner, officier sonar avec l'Office hydrographique de la Marine polonaise. «*Il est en bon état de conservation. Des bateaux aussi gros s'effondrent souvent en morceaux ou se détruisent en coulant*».»

1. <sup>1</sup> <http://ngm.nationalgeographic.com/ngm/0502/feature2/zoom1.html>



Reproduction de l'image sonar du *Steuben*.

Cette épave du *Steuben* qui reposerait à 71 m de profondeur, ne serait donc rien de moins que la 2<sup>e</sup> au « palmarès » du capitaine de corvette soviétique Marinesko qui, cette fois, n'avait pas fait surface mais était resté immergé 4h à manœuvrer, suivant l'ennemi au sonar. Le site *Wikipedia* indique que « Marinesko était convaincu que la cible était le croiseur léger *Emden* », ce qui nous montre encore une fois que ses informations n'étaient pas fiables mais qu'il rendit un grand service à la nation Rouge. En effet, Marinesko, avec ce 2<sup>e</sup> « titre », devint le commandant de sous-marin soviétique le plus couronné de succès en termes de « tonnage » coulé, avec 42000 tonnes à son « actif ». Nous avons pu voir précédemment la nature quelque peu instable du personnage qui pesa manifestement beaucoup dans la décision des autorités russes de ne pas lui décerner l'honneur suprême, celui de *Héros de l'Union soviétique*, qu'elles estimaient être une personne controversée, n'étant « pas faite pour être un héros », vu aussi que ses supérieurs refusaient de croire selon toute logique les rapports qu'il envoyait au sujet de l'étendue de ses frappes. C'est alors quand ses actes furent confirmés qu'on lui remit l'*Ordre de la Bannière rouge*. La sensation d'insulte personnelle que notre marin par vocation aurait paraît-il eue à ce moment, lui donna une nouvelle occasion de révéler son fort caractère obstiné quand les officiers de l'état-major vinrent



lui présenter cette récompense directement sur son sous-marin. En effet, dès leur apparition, il donna l'ordre de plonger. À partir de ce moment-là et jusqu'à la fin de la guerre, Marinesko ne sembla plus du tout enthousiasmé par le rôle qui lui avait été échu car il ne cherchait manifestement plus à pister et attaquer l'ennemi. Il continua dans la marine après avoir été rétrogradé lieutenant jusqu'à sa retraite en novembre 1945. Il fut même condamné en 1949 à 3 ans de prison pour accusation de dilapidation de biens socialistes. Il recouvrit en 1960 son grade de capitaine alors très malade et mourut d'un cancer le 25 novembre 1963, soit à 50 ans, 10 mois et 10 jours. Enterré au cimetière de Bogoslovskoye à St-Petersbourg, il se vit décerner, à titre posthume cette fois, l'honneur suprême.



**Statue à l'honneur du capitaine Marinesko**



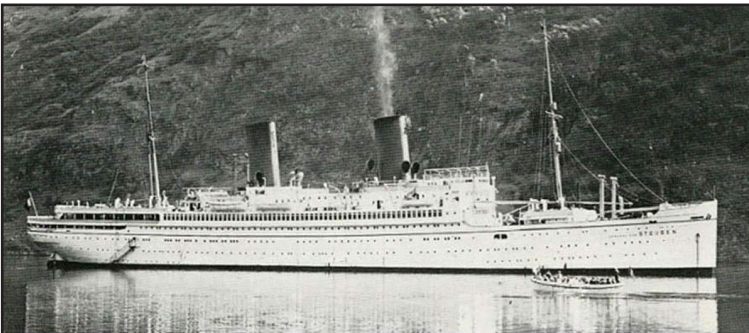


<http://ngm.nationalgeographic.com/ngm/0502/feature2/zoom1.html>

« Des fleurs rouges et blanches représentant les couleurs nationales polonaises flottent au-dessus de l'épave. Jetées là un jour en août dernier (2004) par Heinz Peters, diplomate à l'Ambassade allemande en Pologne qui arriva sur le navire à l'arrière-plan, les fleurs faisaient partie d'un service de commémoration. *« Puissent les gens le long du littoral de la mer Baltique n'être plus jamais témoins de la guerre », dit Peters. « Ce fut la guerre commencée par l'Allemagne qui, en tant que conséquence ultime et tragique, revendiqua les vies de ceux que nous commémorons aujourd'hui ».* »



## L'«ORION»



Construit sous le nom de *Kurmark* par les chantiers navals Blohm & Voss à Hambourg en 1930/31 comme cargo de la compagnie HAPAG (Hamburg America Line), l'*Orion* (HSK-1) fut réquisitionné par la Kriegsmarine au déclenchement de la 2<sup>e</sup> GM et transformé en croiseur auxiliaire sous le nom d'*Orion* ou de *Schiff 36* (Bateau 36). Celui-ci avait une longueur de 148 m, une largeur de 18,6 m, un déplacement de 15700 tonnes et une vitesse frôlant les 15 nœuds. Pour cette nouvelle mission, il se vit armé de canons, de mines ainsi que de tubes lance-torpilles et même d'un hydravion *Arado 196* puis par l'avion japonais flottant *Nakajima E8N* (faisant que l'*Orion* devint le seul navire allemand de la 2<sup>e</sup> GM à employer un tel avion japonais). L'*Orion* coulera d'ailleurs une dizaine de navires moins d'un an et demi après l'assignation de ce nouveau rôle. La guerre se poursuivant, le navire sera désarmé en tant que raider pour être converti en navire d'artillerie d'entraînement et de réparation en étant alors rebaptisé en 1944 *Hektor*. Mais le tournant de la guerre en janvier 1945 le verra de nouveau baptisé *Orion* quand la nécessité se fit sentir d'évacuer les réfugiés des régions de Prusse orientale en bordure de la Baltique vers l'Allemagne du nord et le Danemark occupé.

Voici maintenant le sort qui frappa le navire dans sa toute dernière mission de transporteur de réfugiés relaté par le site *Tragédie allemande du destin* :

«Début 1945, le navire était utilisé pour transporter des réfugiés et des blessés des territoires orientaux de l'Allemagne vers l'ouest.

Le 4 mai 1945, le vaisseau était sur son voyage vers Copenhague. En plus des cabines, chaque passage et tout le pont supérieur étaient bondés de femmes, d'enfants et de membres blessés de la Wehrmacht.

En plus, 500 membres d'équipage du croiseur *Schlesien* furent pris à bord, sauvés de leur navire en train de couler (le cuirassé *Schlesien* avait apparemment heurté une mine).

Au large de Swinemünde (auj. Swinoujscie en Pologne), le vaisseau fut bombardé et coula.

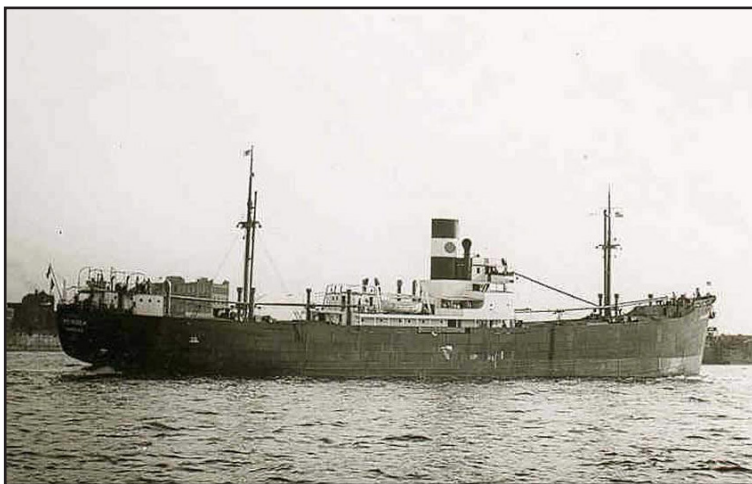
Seuls 150 passagers environ des plus de 4000 réfugiés à bord survécurent à l'attaque<sup>(1)</sup>. »

1. <sup>③</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok\\_orion\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok_orion_en)

Les avions russes provenaient du 51<sup>e</sup> Régiment d'Aviation des mines et torpilles de l'URSS. L'équipage de l'*Orion* l'avait alors échoué pour l'abandonner avec, comme on vient de le voir, une perte de passagers énorme. L'épave du navire ainsi échoué fut démontée sur place en 1952 pour passer à la ferraille.

§

LE «THIELBEK»



Le *Thielbek*, tel que vu à la section C, faisait partie d'une flotte légère ancrée dans la Baie de Lübeck aux côtés du *Cap Arcona*, du *Deutschland IV* et de l'*Athen*, navires qui avaient été convertis en prisons flottantes à la fin de la guerre. Le navire était un transporteur de 2815 tonnes, d'une longueur de 105 m pour une vitesse de 11 nœuds, qui avait été construit par la compagnie maritime Knöhr & Burchard de nouveau dans les chantiers de Hambourg. Ayant été baptisé d'après le *Thielbek*, un affluent disparu de l'Elbe à Hambourg, il avait été lancé en 1940 puis réquisitionné vers avril 1945 en même temps que le *Cap Arcona* pour prendre à bord des prisonniers des camps de concentration de Neuengamme, Stutthof et Mittelbau-Dora. Voici maintenant une description de la suite des événements par le site *Tragédie allemande du destin* :

«Les cales du cargo *Thielbek* étaient normalement utilisées pour des marchandises en gros telles que charbon, céréales ou minerais. Peu avant la fin de la guerre, le navire hébergea environ 2500 détenus du camp de concentration de Neuengamme avec environ 500 gardes.

Le 3 mai 1945, le transporteur totalement surchargé fut attaqué dans la Baie de Neustadt, en même temps que le navire de passagers *Cap Arcona* par les chasseurs-bombardiers britanniques.

Outre des bombes, des roquettes furent employées ici pour la première fois.

Le *Thielbek* sombra en l'espace de quinze minutes et avec lui, moururent presque 3000 personnes. Les victimes moururent soit en se noyant soit en brûlant comme résultat des fortes températures de nouveaux missiles et des canons.

Les aéronefs britanniques tiraient sur tout ce qui bougeait encore à la surface de l'eau.

Outre le *Thielbek*, le *Deutschland* déchargé chavira également dans l'attaque<sup>(1)</sup>. »

Ajoutons que le site *Wikipedia* donne comme complément d'information que le *Thielbek* reçut des roquettes tirées par 4 appareils (contre 5 sur le *Deutschland*) : «de nombreux obus de canon et 32 roquettes furent tirés sur le *Thielbek*, qui fut laissé en feu avec un gîte de 30° à tribord, et coula 20 minutes après l'attaque.» Selon le site officiel, il n'y aurait eu que 50 survivants sur un total de 2800 prisonniers à bord, soient **2750 rescapés**. On apprend pour terminer que le *Thielbek* fut renfloué 4 ans après le naufrage et que les restes humains trouvés à bord furent enterrés dans le cimetière du *Cap Arcona* à Neustadt. » Le navire fut alors réparé et reprit du service, ayant été rebaptisé *Reinbek*. En 1961, la compagnie Knöhr & Burchard vendit le navire qui changea encore de nom, d'abord *Magdalene* puis *Old Warrior* et qui naviguait sous pavillon panaméen, avant d'être finalement démonté en 1974 pour passer à la ferraille dans le chantier naval de Split en Yougoslavie.

---

1.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok\\_thielbek\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok_thielbek_en)



Mémorial des victimes du *Cap Arcona*, du *Deutschland* et du *Thielbek* à Neustadt (Holstein)

Rappelons pour clore cette section qu'aucun déporté ne se trouvait à bord du *Deutschland* au moment de l'attaque et que l'équipage avait eu le temps de fuir (comme nous l'avions indiqué plus haut), ne faisant donc aucune victime contrairement à ce que la légende du mémorial ci-dessus laisse entendre. *Wikipedia* reconnaît d'ailleurs ce fait dans d'autres pages consacrées à cette tragédie.



### LE «KARLSRUHE»



Le cargo-vraquier *Karlsruhe* était un bâtiment à vapeur allemand construit en 1905 par les chantiers Seebeck G. Aq & Bremerhaven, d'assez petites dimensions : il mesurait 66 m de long sur 10 de large et affichait un déplacement légèrement in-



férier à 900 t. pour une vitesse de 8 nœuds. Lui aussi avait été mis à contribution à la fin de la guerre pour rapatrier des réfugiés de Prusse orientale. Voici le compte-rendu par le site *Tragédie allemande du destin* :

«Le 11 avril 1945, le vapeur de 40 ans donna la dernière opportunité aux réfugiés et blessés de Königsberg encerclés par l'Armée rouge de fuir par le port de Pillau (auj. Baltiisk – photo ci-dessus). Au départ du vaisseau, se jouaient des scènes dramatiques, aucun réfugié ne désirait rester derrière, tout le monde voulait monter à bord.

Avec plus de 1000 réfugiés et blessés, le bateau de 66 m seulement fut complètement surchargé.

Le 13 avril, le vapeur fut attaqué par 3 bombardiers-torpilleurs au large de Stolpmünde (le Banc de Slupsk encore lui) et fut atteint près du pont.

Le navire se brisa en deux et coula rapidement.

970 personnes sombrèrent avec le navire dans les eaux glacées de la Baltique<sup>(1)</sup>.»

Le site *wrecksite.eu* précise qu'il y avait à bord 1083 personnes qui se rendaient à Copenhague via la péninsule de Hel. Seuls 113 passagers avaient pu être sauvés des eaux glacées par les navires escorteurs, les **970 autres** ayant péri dans les flammes ou sombré avec le navire quand il fut torpillé par les bombardiers russes.

## §

### LE «NEUWERK»

Le *Neuwerk* était un transporteur allemand de type cargo-vraquier charbonnier construit en 1912 par la compagnie britannique North Eastern Marine Engineering Co. Of South Docks, Sunderland. Il affichait une longueur de 60 m, une largeur de 9, un déplacement de 837 (ou 807) tonnes et une vitesse de 9 nœuds. Voici un compte-rendu de Carl Racey sur le site *wrecksite.eu* :

«Le 10 avril 1945 : dans l'un des derniers transports de réfugiés de la ville assiégée de Pillau, le transporteur *Neuwerk* approchait de Dantzig, son port de destination (où les réfugiés

1.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok\\_karlsruhe\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok_karlsruhe_en)



étaient transférés dans des bateaux plus gros), quand elle se sépara de son escorte.

Quand le *Neuwerk* ne répondit pas à la demande d'identification du torpilleur *s-708*, ce dernier (Oberleutnant Silies) tira et le coula par erreur d'une torpille. Parmi les 1034 personnes à bord, seules 78 furent sauvées<sup>(1)</sup>.>

Un compte-rendu de Jan Lettens sur le même site apporte quelques précisions :

«*La nuit du 9 au 10 avril 1945, les schnellboote allemands s-708 et s-225 naviguaient au large de Gotenhafen. Après la chute de Dantzig le 30 mars, les torpilleurs soviétiques circulaient aussi dans la zone et les navires étaient en alerte élevée.*

Le *s-708* et le *s-225* coulèrent par une torpille le petit vapeur allemand *Neuwerk* par accident qui transportait 13 membres d'équipage et 854 blessés, 60 cheminots, 7 docteurs et environ 100 réfugiés civils. Seuls 8 membres d'équipage furent sauvés par un *Schnellboot*, réalisant un total d'environ 1025 morts.>

Comme si les tragédies venant de l'ennemi n'étaient pas assez nombreuses, la providence s'était mise aussi de son côté à ce moment-là dirait-on, où tous les passagers de ce cargo converti en transporteur de réfugiés qui n'avait pas apparemment été repéré par les forces soviétiques, devinrent les victimes de leurs propres navires de combat. Triste coup du sort en effet.

Le site *Tragédie allemande du destin* mentionnant de son côté **956 victimes** (990 pour le site *wrecksite.eu*), nous retiendrons ce bilan qui correspond aussi à celui de Carl Racey.

## ]

### AUTRES NAVIRES

Les catastrophes qui suivent pourraient être qualifiées de «mineures» à cause du nombre de victimes nettement moindre que dans les cas précédents mais n'en restent pas moins dramatiques ; de plus, le chiffre cumulé des disparus lors de ces autres naufrages s'exprimera lui aussi en milliers. Nous reproduirons pour ce faire la page du site anglophone *Tragédie allemande du destin* consacrée à ces autres tragédies marines. De

---

1.  <http://www.wrecksite.eu/wreck.aspx?186531>

même, le répertoire des bateaux s'opérera par ordre décroissant du nombre de leurs victimes respectives :

- Le transporteur *«Cap Guir»* fut coulé le 16 avril 1945 au large de Libau (auj. Liepaja — ville côtière de Lettonie) par une attaque aux bombes : **774 victimes**.
- Le transporteur *«Eifel»* coula le 17 février 1945 au large de Libau suite à un bombardement : **677 victimes** (à noter que le site [wrecksite.eu](http://wrecksite.eu) en mentionne 785).
- Le transporteur *«Moero»* fut coulé le 22 septembre 1944 durant l'évacuation de Reval (nom qui était utilisé par les Allemands et les Suédois pour désigner Tallin(n), principal port et capitale de l'Estonie) par les bombardiers russes : **655 victimes**.
- Le vaisseau d'escorte de sous-marins *«Memel»* sombra le 30 janvier 1945 (le même jour que le *Gustloff*) avec des réfugiés à bord à cause d'une mine aérienne britannique : **600 victimes**.
- Le transporteur *«Göttingen»* coula le 23 février 1945 au large de Libau suite à un torpillage d'un sous-marin russe : **599 victimes**.
- Le vapeur *«Andross»* coula 12 mars 1945 dans le port de Swinemünde (auj. Swinoujscie), alors qu'il embarquait des réfugiés, suite à un bombardement : **570 victimes**.
- Le transporteur *«Moltkefels»* fut coulé 11 avril 1945 au large de la Péninsule de Hel par les bombardiers soviétiques : **500 victimes**.
- Le transporteur *«Bremerhaven»* fut coulé le 31 octobre 1944 en chemin vers Gotenhafen par les bombardiers russes : **410 victimes**.
- Le navire-hôpital *«Robert Möhring»* fut coulé le 26 mars 1945 au large de Sassnitz (province de Mecklenbourg-Poméranie occidentale, près de l'île Rügen, sur la péninsule de Jasmund) par une bombe : **353 victimes**.
- Le navire-hôpital *«Posen»* fut coulé le 11 avril 1945 au large de la Péninsule de Hel, par les bombardiers russes : **300 victimes**.
- Le transporteur *«Füselier»* fut coulé le 20 novembre 1944 au large de la côte de Memel par l'artillerie russe, les naufragés étant attaqués au canon : **297 victimes**<sup>(1)</sup>.

1. <sup>(1)</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok\\_egyebhajok\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/menekulthajok_egyebhajok_en)

Ce qui nous donne un total de **5735 morts** pour les naufrages de ces 11 navires. Ajoutons pour terminer que ces derniers représentent les plus grosses pertes incluses dans une liste de 242 autres navires de réfugiés qui, selon le site en question, totalisent **8078 victimes**.

}

### BILAN

Effectuons dès à présent le bilan de toutes ces catastrophes qui, en se basant sur les données fournies par le site *Tragédie allemande du destin*, concernent rien de moins que 250 navires de réfugiés, les 242 mentionnés ci-dessus avec les 11 cas les plus importants + les 8 catastrophes majeures passées en revue dans les sections A à G.

Les chiffres de victimes sont donnés suivant une estimation la plus probable compte-tenu des références consultées tout au long de cette étude, certains étant laissés tels quels lorsque jugés exacts, d'autres étant arrondis quand les sources disponibles ne permettent pas d'établir le bilan avec certitude.

NAVIRE	VICTIMES
<i>Wilhelm Gustloff</i>	9343
<i>Goya</i>	7000
<i>Cap Arcona</i>	5594
<i>Steuben</i>	4200
<i>Orion</i>	4000
<i>Thielbek</i>	2750
<i>Karlsruhe</i>	970
<i>Neuwerk</i>	956
242 autres navires	8078
Total :	42891

Aux fins de simplification, nous réduirons, comme le site anglophone *Tragédie allemande du destin*, le chiffre des victimes à 40000, ce qui ne laissera pas d'en surprendre beaucoup. Seul peut-être le *Cap Arcona* échappa-t-il à une réclusion dans l'ombre historique à cause, comme on l'a vu, de la pléthore de

nationalités (une trentaine) présentes lors du naufrage dont une centaine de Juifs, et dont le souvenir se trouve inscrit sur de nombreux monuments aux morts. Un drame qui était dû à une ignorance des pilotes qui n'auraient pas été avertis de la présence des déportés à bord. De plus, le rejet des corps des victimes par le courant sur la plage et ce, des semaines après le naufrage, ainsi que celui de squelettes et de morceaux de squelettes presque trois décennies après (dont le dernier aurait été trouvé en 1971 par un garçon de 12 ans), ne manqua pas, on s'en doute, d'entretenir le souvenir dans cette région septentrionale de l'Allemagne. Et comme si ce rejet des cadavres et squelettes (qui furent alors enterrés dans des fosses communes à Neustadt-en-Holstein, Scharbeutz et Timmendorfer Strand) n'avait pas suffi, il en fut de même du navire lui-même. En effet, la coque chavirée du *Cap Arcona* s'était ainsi mise à dériver dans la baie peu profonde de Lübeck (ou Neustadt) pour s'échouer sur le littoral et y demeurer jusqu'en 1949, année où il fut démantelé pour passer à la ferraille. Apparemment, la firme Rolls Royce aurait photographié des restes de l'épave aux fins d'évaluation de l'efficacité de ses bombes. Le site *Wikipedia* indique qu'un fragment se trouve même dans le cimetière du Père Lachaise à Paris, au pied de la stèle des victimes du camp de Neuengamme.

Mais que dire maintenant de ces autres catastrophes maritimes sans nom, complètement oubliées de l'histoire ? Même si les sources relatives à ces drames ne sont pas rares désormais sur la Toile, elles le restent pourtant bien au niveau de la presse classique au garde-à-vous et des autres médias aux ordres de la cabale toute puissante. Si cette cabale justement n'a pas vendu à-tout-va le naufrage du *Cap Arcona* comme on aurait pu s'y attendre vu qu'une centaine de ses coreligionnaires se trouvaient à bord, c'est peut-être qu'elle aurait été obligée de lui emboîter le pas pour parler des autres drames marins. Qui sait ? Ces autres drames qui devaient et doivent toujours impérativement reposer non seulement dans les fonds abyssaux du royaume de Neptune mais encore dans ceux des annales de l'Histoire.

Précisons bien au lecteur que ce chapitre s'est efforcé avant tout de traiter uniquement du sujet qui nous intéresse ici, ce-

lui des horreurs perpétrées à l'encontre des réfugiés allemands d'abord (même si le *Cap Arcona* était loin de n'avoir que des Allemands à bord) ; ce qui explique par exemple que le transporteur de troupes allemand *ss Petrella*, qui avait à son bord 3173 prisonniers italiens (et pas de réfugiés) et qui fut coulé par un sous-marin anglais faisant 2670 victimes, ne fut pas présenté. De même pour le vapeur allemand *ss Salzburg*, torpillé par un sous-marin russe et qui transportait 2200 prisonniers de guerre russes (!), faisant 2000 victimes. Peut-être l'équivalent du *Neuwerk* si le *Salzburg* avait été également russe.

*«Notre but premier est la destruction du plus grand nombre d'Allemands possible. Je compte tuer tout Allemand se trouvant à l'ouest du Rhin et à l'intérieur de la zone que nous attaquons.»*

Général Eisenhower

*«Je suis en accord total avec (le bombardement de la terreur). Je suis tout à fait pour le bombardement des zones de la classe ouvrière dans les cités allemandes. Je suis un Cromwellien. Je crois en «tuer au nom du Seigneur».*

Sir Archibald Sinclair, Secrétaire de l'Air

*«Il n'y a pas de doute dans mon esprit que le Lancaster, le B17 et le B24 furent construits dans le but d'infliger de massives pertes civiles sur la population allemande. C'était, à mon avis, l'un des plus grands crimes de guerre jamais perpétrés.»*

Colonel Robin Olds  
(pilote de chasse de l'USAF)



---

## CHAPITRE XIII

### l'Holocauste à Vulcain

Même si les livres d'histoire officiels et autres sites politiquement corrects mentionnent bien entendu les bombardements des villes allemandes lors de cette Seconde Guerre mondiale (comment serait-il possible de les ignorer ?), il faut signaler que les chiffres ayant trait aux victimes sont souvent minorés, l'ampleur du traumatisme s'en trouvant par-là réduite ; citons par exemple le site officiel *Wikipedia* donnant un bilan de victimes pour la ville de Dresde ne dépassant pas 25000 personnes. Les vainqueurs pouvant s'offrir facilement le luxe de réécrire et de présenter l'histoire à leur guise, nous nous efforcerons de notre côté de faire l'éclairage sur les faits, indices, comptes rendus et autres éléments maintenus délibérément dans l'ombre par toute l'intelligentsia des bien-pensants. Il faut d'abord préciser que l'étendue indicible du drame des bombardements alliés avait été grandement facilitée une fois que la fantastique machine industrielle américaine eût décidé de détourner sa production du temps de paix au profit de celle de guerre. Ainsi, le rendement du colosse d'outre-Atlantique ne tarda-t-il pas à dépasser celui de tous les belligérants réunis et à devenir deux fois supérieur en capacité à celui de l'Axe. Une puissance de frappe qui stupéfia apparemment Goering lui-même. Même si ces atrocités furent édulcorées par la suite, il y eut heureusement des reporters et autres journalistes qui furent à même de brosser un tableau de la situation épouvantable qui prévalait alors, en rédigeant des articles qui parurent à l'époque dans des quotidiens divers. Parmi ces journalistes de terrain qui nous permirent de nous faire une idée sur la na-

ture des événements, il faut citer l'article d'un correspondant de guerre sur le front, celui de Henry T. Gorrell, paru dans le *Chicago Daily News* du 17 novembre 1944 :

*« Un souffle cataclysmique d'explosions et des éclats d'acier en fusion déchirèrent la terre devant nous, et il sembla que la fin du monde était arrivée. Les Américains se frayaient un chemin à coups d'explosions pour faire progresser leurs troupes.*

*Hommes et bêtes ont tremblé sur leur passage. Des villes entières ont été désintégrées. La vie semblait avoir disparu du paysage. Ce fut la plus épouvantable force de destruction de guerre que l'Allemagne ait subie et ce fut le symbole de ce qui allait arriver lorsque la première armée américaine déclencherait cette tempête destructrice à l'intérieur des frontières de l'Allemagne.*

*Une heure et demie durant, plus de deux mille bombardiers et des centaines de canons pilonnèrent la campagne allemande, faisant trembler la terre devant cette formidable force créée par l'homme. Quand les bombardiers lourds ou moyens ne déclenchaient pas de tremblement de terre à des kilomètres à la ronde, notre concentration d'artillerie y apportait l'enfer. Les canons tiraient à la cadence moyenne d'une salve toutes les quinze secondes, soufflant chaque obstacle imaginable sur notre trouée. Les champs de mines explosaient comme s'ils avaient été déclenchés par un contacteur électrique [...].*

*Au centre de cette effroyable scène, les Allemands s'étaient retranchés comme un « mur humain ». Ils s'étaient enterrés dans des abris individuels et à l'intérieur de maisons de « villes fortifiées ». Beaucoup sont morts sans savoir par quoi ils avaient été atteints.*

*Pour avoir vu des hommes courageux et des bêtes sauvages flancher comme on le voit quelquefois dans le saisissement d'un terrible tremblement de terre, j'aurais juré que nous ne rencontrerions aucune résistance quand l'heure de l'attaque sonnerait.*

*Et cependant, lorsque nos chars et nos soldats parvinrent au sommet après le tir de barrage, comme pendant la bataille de Verdun, il restait des Allemands encore en vie qui nous combattirent avec ardeur<sup>(1)</sup>. »*

---

1. in Ralph Franklin Keeling, *op. cit.*, pp. 20-21

Bien entendu, le feu de l'enfer était plus dévastateur encore lorsqu'il venait des attaques aériennes que des opérations purement terrestres. Voici l'impression laissée par cet auteur américain que nous avons brièvement cité au chapitre 9, section D, Ralph Franklin Keeling, dans son excellent ouvrage *Gruesome Harvest* :

«Aussi importantes qu'elles aient été, les destructions dues aux combats terrestres font pâle figure comparées à celles qu'ont entraînées nos gigantesques raids aériens. Les deux bombes atomiques lancées sur le Japon ont peut-être été plus spectaculaires mais elles n'ont sûrement pas été plus destructrices que les millions de bombes au phosphore, de bombes incendiaires et de bombes géantes lancées sur l'Allemagne. Vers la fin de la guerre, nous utilisions des bombes de onze tonnes qui, d'après les équipages, faisaient faire un bond de plus de 150 mètres aux avions quand ces énormes engins d'une longueur de 7,60m étaient largués, envoyant dans les airs «un énorme voile de fumée noire et une gerbe de décombres», qui «éclipsaient ainsi l'explosion effroyable des bombes de six tonnes du type «tremblement de terre<sup>(1)</sup>».»

Retrouvons maintenant un site de référence qui nous a servi de charpente informationnelle jusqu'à présent et qui continuera encore à le faire, le site anglophone *Tragédie allemande du destin*, qui nous esquisse d'abord un portrait de la situation :

«Face aux bombardements, il y avait peu d'échappatoire. Ils pouvaient arriver à n'importe qui, n'importe quand, quasiment n'importe où et avec une brutalité extrême.

Les femmes, enfants et personnes âgées dans les grandes villes étaient particulièrement exposés à cette horreur. Des gens furent déchirés par les bombes, brûlés par le phosphore, enterrés dans des caves, suffoquèrent par les feux, empoisonnés par les émanations, noyés dans les inondations de barrages.

Leurs corps étaient parfois si carbonisés, rétrécis ou fragmentés, que les restes furent collectés dans des bacs en zinc ou de grosses cuves. Des montagnes de cadavres étaient si impressionnantes qu'ils devaient être brûlés dans de grands feux à cause du danger de maladie.

---

1. *ibid.* p.21

Nombreux parmi les survivants furent marqués à vie par mutilation, cécité, surdité ou maladie mentale<sup>(1)</sup>.

En ce qui a trait aux bombes justement, le site fait état des chiffres suivants :

«Durant la Deuxième Guerre mondiale, en tout et pour tout, 1,4 million de tonnes furent larguées sur les cités allemandes. Des mines aériennes 68000 pièces, des bombes explosives 800000, des bombes à retardement de types variés 83433000 !»

Le site donne alors une description de ces engins de la mort divisés en deux groupes, les bombes explosives et les bombes incendiaires :

#### «BOMBES EXPLOSIVES

##### ♦ Mines aériennes (1,8 t).

Les mines aériennes des Alliés appelées «blockbusters» développaient une énorme pression d'air déchirant les poumons et les tympons des hommes à proximité. Ces mines réduisaient tout en ruines et arrachaient partout les toits des bâtiments. Des bombes incendiaires étaient alors larguées sur les greniers secs et à l'air libre, mettant en feu des quartiers entiers. 68000 pièces environ furent lâchées sur l'Allemagne.

##### ♦ Bombes explosives (entre 2255 et 9 900 kg).

Alors que les bombes aériennes contenaient beaucoup d'explosifs dans un obus d'acier fin, les bombes explosives avaient une quantité d'explosifs relativement faible dans un obus d'acier épais. Au moment de l'explosion, cette épaisse coque d'acier volait en mille morceaux s'écrasant à grande vitesse contre les murs et corps humains. De ces bombes qui détruisirent des bâtiments et même les plafonds de planchers plus solides, environ 800000 pièces furent larguées sur l'Allemagne durant la guerre aérienne.

##### ♦ Bombes à retardement.

Ces bombes explosives n'étaient pas généralement munies d'un détonateur de percussion. Elles explosaient seulement des minutes ou des heures plus tard, après le bombardement. Leur but était l'annihilation des pompiers et du personnel des am-

---

1.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_en)

balances qui essayaient de sauver les victimes et d'éteindre les feux.

### **BOMBES INCENDIAIRES :**

#### **♦ Bombes à mitraille.**

Ces réservoirs remplis d'un mélange de caoutchouc/phosphore volent en éclats à l'impact et au contact de l'oxygène, s'enflamment immédiatement. Dans le premier test d'importance, 30000 de ces bombes furent larguées sur Wuppertal, provoquant un vaste brasier.

#### **♦ Bombes liquides.**

Il s'agissait de bombes incendiaires d'environ 13 kg consistant en une masse inflammable visqueuse de benzène et de caoutchouc, remplies d'une charge explosive afin de projeter ce mélange dans l'environnement. L'eau ne pouvait éteindre ces bombes. Quiconque était atteint par ce composé adhésif souffrait de brûlures sévères et mourait souvent. Lors de la guerre des bombes, environ 3 millions de ces bombes liquides furent lâchées sur l'Allemagne.

#### **♦ Bombes à jet de flammes.**

La bombe à jet de flammes était une variante des bombes liquides. Le mélange-carburant de magnésium, d'essence et de caoutchouc affichait des caractéristiques spéciales. Le contenu s'enflammait comme un feu d'artifice avec une cascade de feu d'un mètre de long. De ce type de bombe incendiaire, 413000 pièces furent utilisées pendant la Seconde Guerre mondiale.

#### **♦ Bombes incendiaires de type bâton.**

Ces engins incendiaires longs et étroits au profil hexagonal furent largués dans une quantité gigantesque de 80 millions d'unités. Avec le remplissage de thermite (650000 unités rien qu'à Dresde !), des surfaces entières de grandes villes furent incendiées et déclenchaient une tempête de feu. À partir de 1942, ces bombes furent construites avec des charges de fragmentation additionnelles pour tuer les pompiers et sauveteurs.

La carte ci-dessous, tirée du site *Tragédie allemande du destin*, donne l'espace habitable des grandes villes allemandes détruit jusqu'en 1945 où les segments circulaires en couleur correspondent au pourcentage de perte de cet espace habitable

(le rouge concerne les villes de moins de 100 000 résidents, le bleu, celles entre 100 000 et 500 000 résidents et le vert, celles de plus de 500 000) :

Similairement à la méthodologie employée dans le chapitre précédent, nous répertorierons les grandes villes allemandes par ordre décroissant des pertes de leurs populations respectives suite aux bombardements alliés.

## A

### DRESDE

*« Vous les gars, avez complètement rasé l'endroit par le feu, l'avez transformé en une seule colonne de flammes. Davantage de gens y moururent dans la tempête de feu, dans cette grande flamme unique, que n'en moururent à Hiroshima et Nagasaki combinées »*

Kurt Vonnegut Jr.



Vue de la vieille ville et du pont Auguste vers 1900



Connue aussi sous le nom de Florence du Nord ou encore de Florence de l'Elbe à l'origine à cause de ses collections d'art et de son architecture baroque, **Dresde**, capitale et ville la plus peuplée de la Saxe, se situe dans le cirque de Dresde, entre les parties



supérieure et médiane de l'Elbe et la plaine d'Allemagne du nord, occupant la 4<sup>e</sup> place au rang des superficies des grandes villes du pays (derrière Berlin, Hambourg et Cologne). Dresde était alors un centre de merveilles culturelles et architecturales, incluant le célèbre Musée et Palais du Zwinger ainsi que la cathédrale Frauenkirche.

Retrouvons maintenant le site *Tragédie allemande du destin* :

«La capitale de la Saxe est un exemple particulièrement clair de la morale douteuse des bombardements alliés.

En tant que cible militaire, Dresde ne présentait aucun intérêt. Il y avait à peine quelque industrie d'importance stratégique, mais abritait à la place de nombreux hôpitaux militaires et camps de prisonniers de guerre en périphérie.

Avec ses bâtiments historiques et ses trésors d'art irremplaçables, appelée aussi conséquemment Florence de l'Elbe, Dresde demeura jusqu'au début 1945 la seule cité majeure épargnée par les bombardements en tapis.

Les 13 et 14 février 1945, quand la fin de la guerre avait été anticipée longtemps auparavant, ce joyau de l'architecture baroque fut détruit par des attaques dévastatrices des Forces Aériennes britanniques et américaines.

Ici, la soi-disant tactique «Gomorrhe» fut appliquée. D'abord, les toits furent arrachés par des bombes à forte explosivité, s'ensuivirent alors 650000 bombes incendiaires contenant un mélange phosphore-feu inextinguible.

Une tempête de feu brûlante jusqu'à 1000° fut créée et qui fit rage avec une violence atroce dans les rues de la métropole sur l'Elbe.

La Vieille Ville historique avec ses attractions architecturales telles que le Palais du Zwinger, le Château et la Frauenkirche, fut totalement annihilée.

À ce moment, la cité était bondée de centaines de milliers de réfugiés qui avaient fui les territoires à l'est devant les excès horribles de l'Armée rouge. Les hôpitaux étaient complètement surpeuplés de soldats blessés.

À cause des gigantesques feux grégeois, d'innombrables victimes furent carbonisées au-delà de toute reconnaissance,

momifiées, pulvérisées, enterrées et brûlées. Les humains adultes rétrécissaient à une taille de poupée.

La cité brûla pendant trois jours. D'énormes tas de corps furent brûlés sur de grandes grilles ou enterrés dans des charniers.

À cause du danger de maladie imminent, tous les morts par bombes ne pouvaient être comptabilisés avant la crémation ou les funérailles, encore moins enregistrés ou identifiés<sup>(1)</sup>.

Il est dès lors impératif à ce stade de poursuivre notre développement de cet holocauste sans nom en reproduisant et traduisant intégralement un article tiré du site du journaliste américain Jeff Rense et intitulé *L'Holocauste de Dresde de la Seconde Guerre mondiale* — «*Une seule colonne de flammes*», incluant le portrait d'un authentique survivant de cette horreur, l'américain Kurt Vonnegut Jr :

«Le soir du 13 février 1945, une orgie de génocide et de barbarisme commença face à une cité allemande sans défense, un des plus grandioses centres culturels d'Europe du nord. En moins de 14<sup>h</sup>, non seulement celle-ci fut réduite en ruines flam-bantes, mais une estimation d'un tiers de ses habitants, peut-être jusqu'à un demi-million, avaient péri dans ce qui était le pire massacre de tous les temps d'un événement unique.

«Vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, alors que les avions alliés faisaient pleuvoir la mort et la destruction sur l'Allemagne, la vieille cité saxonne de Dresde gisait telle une île de tranquillité au milieu de la désolation. Célèbre comme centre culturel et ne possédant aucune valeur militaire, Dresde avait été épargnée par la terreur qui était descendue des cieux sur le reste du pays.

En fait, peu de choses avaient été faites pour doter l'ancienne cité d'artistes et d'artisans de défenses antiaériennes. Un escadron d'avions avait été stationné à Dresde pendant un temps, mais la Luftwaffe décida de déplacer les avions vers une autre zone où ils pouvaient être utilisés. Un accord reposant sur l'honneur semblait prévaloir, désignant Dresde comme une « cité ouverte ».

**«13/14 février 1945 : Holocauste sur Dresde**, connue comme la Florence du Nord. Dresde était une cité-hôpital pour

1. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_dresden\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_dresden_en)

soldats blessés. Pas une seule unité militaire, pas une seule batterie antiaérienne ne furent déployées dans la cité. Ainsi que les 600000<sup>(1)</sup> réfugiés de Breslau, Dresde était remplie de presque 1,2 million de personnes. Churchill avait demandé des « suggestions sur la façon de faire flamber 600000 réfugiés ». La manière de cibler des installations militaires à 60 (encore une fois !) milles (env. 100 km) en-dehors de Dresde ne l'intéressait pas. Plus de 700000 bombes au phosphore furent lâchées sur 1,2 million de gens. Une bombe pour 2 personnes. La température au centre de la cité atteignait 1600° C (le 1 semble être ici une faute car il s'agit vraisemblablement de 600° C, voir plus bas). Plus de 260000 corps et résidus furent dénombrés. Mais ceux qui périrent dans le centre de la cité ne peuvent être retracés. Environ 500000 enfants, femmes, personnes âgées, soldats blessés et les animaux du zoo furent massacrés en une seule nuit.

Le Mardi gras du 13 février 1945, une marée de réfugiés fuyant l'Armée rouge à 60 milles (!) de là avait gonflé la population de la cité à bien plus d'un million. Chaque nouveau réfugié apportait des récits effroyables des atrocités soviétiques. Peu de ces réfugiés reculant devant la terreur Rouge s'imaginaient qu'ils étaient en passe de mourir dans une horreur pire que tout ce que Staline pouvait inventer.

« Normalement, une atmosphère de carnaval prévalait à Dresde le Mardi gras. En 1945, toutefois, la vue était plutôt sombre. Les maisons débordaient partout de réfugiés et des milliers furent forcés de camper dehors dans les rues grelottant dans le froid glacial. « Toutefois, les gens se sentaient relativement en sécurité ; et bien que l'humeur fût maussade, le cirque affichait complet ce soir-là alors que des milliers venaient oublier pendant un moment les horreurs de la guerre. Des groupes de petites filles défilaient en costume de carnaval dans un effort de remonter le moral en déclin. Des sourires à demi-tristes saluaient les filles riantes mais le moral était remonté.

« Personne ne réalisait qu'en moins de 24h, ces mêmes enfants innocents allaient mourir, hurlant, dans les tempêtes de feu de Churchill. Mais, bien-sûr, personne ne pouvait sa-

---

1. NDLA – Quel chiffre !

voir cela alors. Les Russes, c'est certain, étaient des sauvages, mais au moins les Américains et les Britanniques étaient « honorables ».

« Quand ces premières alarmes signalèrent donc le début des 14 heures d'enfer, les habitants de Dresde entraient consciencieusement à flots dans leurs abris. Mais ils le firent sans beaucoup d'enthousiasme, pensant les alarmes fausses, puisque leur cité n'avait jamais été menacée depuis les airs. Beaucoup n'allaient jamais ressortir vivants, car ce « grand homme d'état démocrate », Winston Churchill — en collusion avec cet autre « grand homme d'état démocrate », Franklin Delano Roosevelt — avait décidé que la cité de Dresde devait être anéantie par des bombardements à saturation.

« Quelles étaient les motivations de Churchill ? Elles semblent avoir été politiques, plutôt que militaires. Les historiens s'entendent unanimement que Dresde n'avait aucune valeur militaire. L'industrie qu'elle possédait en réalité produisait seulement des cigarettes et de la porcelaine.

« Mais la Conférence de Yalta approchait, dans laquelle les Soviets et leurs Alliés occidentaux allaient s'asseoir tels des amateurs de macabre pour démembler le cadavre fracassé de l'Europe. Churchill désirait une carte maîtresse — un « coup de tonnerre d'annihilation anglo-américaine » dévastateur — avec laquelle impressionner Staline.

« Cette carte, toutefois, ne fut jamais jouée à Yalta car le mauvais temps retarda le raid prévu au départ. Churchill insistait pourtant que soit mené le raid — pour « perturber et brouiller » la population civile allemande derrière les lignes.

« Les citoyens de Dresde eurent à peine le temps d'atteindre leurs abris. La première bombe tomba à 22<sup>h</sup>09. L'attaque dura 24 minutes, laissant l'intérieur de la cité en une atroce mer de feu. « Un bombardement à saturation de précision » avait créé la tempête de feu voulue.

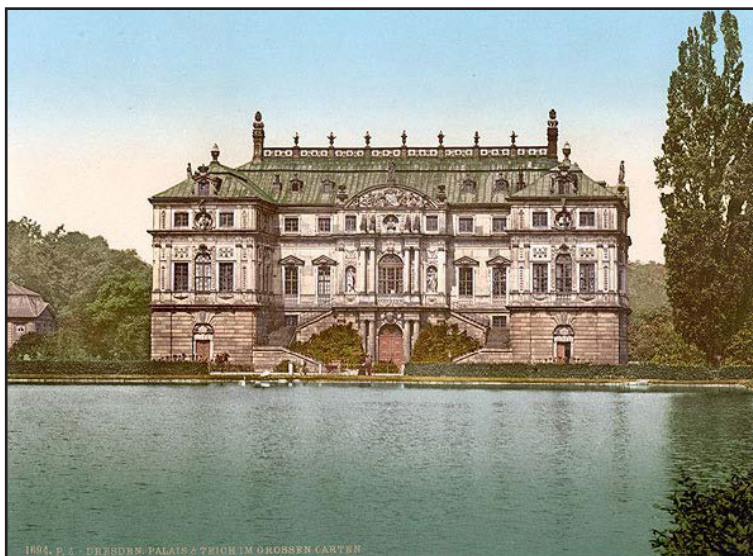
« Une tempête de feu est provoquée lorsque des centaines de feux plus petits se joignent en une vaste conflagration. D'énormes masses d'air sont aspirées pour alimenter le brazier, provoquant une tornade artificielle. Ces personnes assez malchanceuses pour se faire prendre dans la rafale de vent sont projetées sur des rues entières dans les flammes. Ceux cher-

chant un refuge souterrain suffoquant souvent vu que l'oxygène est retiré de l'air pour alimenter le brasier, ou ils périssent dans une explosion de chaleur blanche — une chaleur suffisamment intense pour faire fondre la chair humaine.

«Un témoin oculaire ayant survécu disait avoir vu «des jeunes femmes portant des bébés monter et descendre les rues en courant, leurs robes et cheveux en feu, hurlant jusqu'à ce qu'elles s'écroulent, ou que les bâtiments s'effondrant leur tombassent en plein dessus».

«Il y eut une trêve de trois heures entre les premier et second raids. L'accalmie avait été calculée pour inciter les civils à sortir à nouveau de leurs abris en plein air. Pour échapper aux flammes, des dizaines de milliers de civils s'étaient entassés dans le *Grosser Garten* (les Grands Jardins), un parc magnifique avoisinant 1,5 mille carrés (environ 5,8 km<sup>2</sup>).

«Le 2<sup>e</sup> raid survint à 1h22 du matin sans avertissement. Deux fois plus de bombardiers revinrent avec une charge massive de bombes incendiaires. La 2<sup>e</sup> vague fut conçue pour propager la tempête de feu atroce dans le *Grosser Garten*.



**Le Palais et les Grands Jardins (*Palais und Großen Garten*)**

«Ce fut un «succès» total. En l'espace de quelques minutes, un rideau de flammes traversa l'herbe en arrachant tout,

déracinant les arbres et jonchant les branches des autres de toutes sortes allant des bicyclettes à des membres humains. Pendant des jours après, ils demeurèrent bizarrement éparpillés comme de sinistres souvenirs du sadisme allié.

«Au départ du 2<sup>e</sup> assaut aérien, beaucoup étaient encore blottis dans les tunnels et caves, attendant l'accalmie des feux de la 1<sup>ère</sup> attaque. À 1<sup>h</sup>30 du matin, un grondement qui n'aurait rien de bon parvint aux oreilles du commandant du convoi d'un Service de Travail envoyé dans la cité sur une mission de sauvetage. Il le décrivit ainsi :

*« La détonation ébranla les murs de la cave. Le son des explosions se mêla à un nouveau son plus étrange qui semblait se rapprocher de plus en plus, le son d'une chute d'eau tonitruante ; c'était le son de la puissante tornade hurlant dans la cité intérieure. »*

#### **FORGE DE CHAIR HUMAINE**

«D'autres qui se cachaient sous le sol moururent. Mais ils moururent sans douleur — ils luisaient simplement d'une couleur orange vif et bleue dans le noir. Avec l'intensification de la chaleur, soit ils se désintégraient en cendres, ou fondaient en un épais liquide — souvent à une profondeur de 3 ou 4 pieds par endroits.

«Peu après 10<sup>h</sup>30 le matin du 14 février, le dernier raid déferla sur la cité. Les bombardiers américains pilonnèrent les décombres qui avaient été Dresde pendant 38 minutes régulières. Mais cette attaque était loin d'être aussi lourde que les deux premières.

«Toutefois, ce qui distingua ce raid fut la dureté impitoyable avec laquelle il fut conduit. Les *Mustangs* américains apparurent bas sur la cité, mitraillant tout ce qui bougeait au sol, incluant une colonne de véhicules de secours se précipitant vers la cité pour évacuer les survivants, Un assaut était dirigé sur les rives de l'Elbe où les réfugiés s'étaient entassés durant l'horrible nuit.

«La dernière année de la guerre, Dresde était devenue une ville-hôpital. Lors du massacre de la nuit précédente, d'héroïques infirmières avaient tiré de l'Elbe des milliers de patients mutilés. Les *Mustangs* volant à basse altitude mitraillèrent ces



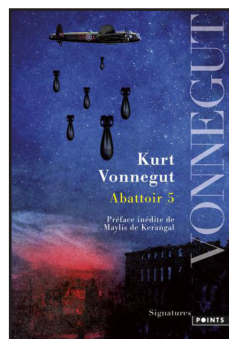
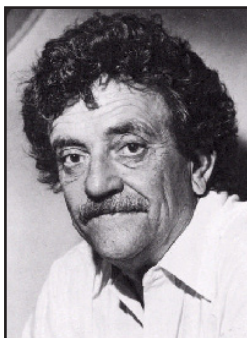
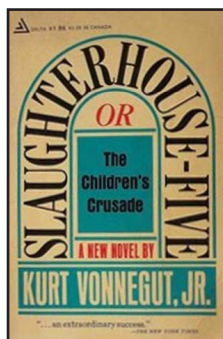
patients impuissants de même que des milliers d'hommes âgés, de femmes et d'enfants qui s'étaient échappés de la cité.

«Quand le dernier quitta le ciel, Dresde était une ruine brûlée, ses rues noircies remplies de cadavres. Aucune horreur ne fut épargnée à la cité. Une volée de vautours s'échappa du zoo et s'engraissa sur le carnage. Les rats grouillaient sur les piles de cadavres.

«Un citoyen suisse décrivit sa visite à Dresde deux semaines après le raid :

*« Je pouvais voir des bras et des jambes arrachés, des torses mutilés et des têtes qui avaient été violemment arrachées de leurs corps et avaient roulé au loin. Les cadavres par endroits, gisaient toujours si densément que j'ai dû me frayer un chemin à travers eux afin de ne pas piétiner bras et jambes » (1). »*

C'est à ce moment de ce long article que nous est donnée la présentation de l'écrivain américain Kurt Vonnegut Jr. (1922 - 2007) qui se trouvait justement à Dresde au moment du bombardement de 1945. Celui-ci avait alors écrit un roman de science-fiction antimilitariste célèbre, *Slaughterhouse Five* or *The Children's Crusade* (en français *Abattoir 5* ou *la Croisade des enfants*), paru en 1969 (en 1971 pour la version française).



1<sup>ère</sup> édition (1982)

Kurt Vonnegut Jr.

Edt. française

*« Considéré depuis sa création comme un chef-d'œuvre de la littérature de guerre américaine, Abattoir 5 atteint dès les premières pages les sommets de l'humour noir et de l'absurde. »*

Le site reprend en reproduisant un article à son sujet, tiré du journal londonien *The Independent* du 20 décembre 2001, p. 19 :

1.  <http://www.rense.com/general19/flame.htm>

«En février 1945, Vonnegut fut témoin d'une autre assez bonne imitation du Mont Vésuve : le bombardement incendiaire par les forces alliées de Dresde, ville dans l'est de l'Allemagne, durant les derniers mois de la Seconde Guerre mondiale. Plus de 600000<sup>(1)</sup> bombes incendiaires plus tard, la cité ressemblait davantage à la surface de la Lune. Retournant chez lui à Indianapolis après la guerre, Vonnegut commença à écrire des nouvelles pour des magazines tels que *Collier's* et le *Saturday Evening Post*, et, 7 ans plus tard, publia son premier roman, *Player Piano*...

«Finalement, en 1969, il s'attaqua au sujet de la guerre, racontant ses expériences en tant que prisonnier de guerre à Dresde, forcé à dénicher des cadavres dans les décombres. Le roman résultant fut *Slaughterhouse Five*. Interdit dans plusieurs états américains — et catalogué comme un «outil du diable» dans le Dakota du Nord — il portait le titre alternatif bien envoyé : *The Children's Crusade : A Duly Dance with Death* (*La Croisade des enfants : une Danse avec la Mort* comme il se doit), par Kurt Vonnegut Jr., un Germano-Américain de 4<sup>e</sup> génération vivant aujourd'hui tranquillement à Cape Cod (et fumant trop) qui, en tant qu'éclaireur d'infanterie américain hors de combat, en tant que prisonnier de guerre, assista au bombardement incendiaire de Dresde, Allemagne — la Florence de l'Elbe — il y a longtemps, et survécut pour raconter son histoire : il s'agit d'un roman à la manière quelque peu télégraphique et schizophrénique des contes de la planète Tralfamodre, d'où proviennent les soucoupes volantes, Paix.›...

«En décembre 1944, Vonnegut fut capturé par l'Armée de terre allemande et devint un prisonnier de guerre. Dans *Slaughterhouse Five*, il décrit comment il frôla la mort quelques mois après dans le bombardement incendiaire de Dresde. «Oui, par les vôtres (les Anglais), puis-je dire», insiste-t-il. «Vous les gars, avez complètement rasé l'endroit par le feu, l'avez transformé en une seule colonne de flammes. Davantage de gens y moururent dans la tempête de feu, dans cette grande flamme unique, que n'en moururent à Hiroshima et Nagasaki combinées. J'adore votre peuple, à l'occasion, mais

---

1. NDLA – Le chiffre sacré est toujours là.

*je pensais simplement à Bomber Harris<sup>(1)</sup>, qui croyait aux attaques sur les populations civiles pour les faire se rendre. Un sacré paquet de types de la RAF avait honte de ce que Harris leur avait fait faire. Et il s'agit vraiment de sportivité et, bien-sûr, les Britanniques sont célèbres pour être de beaux joueurs», concède-t-il.›*

Cette page du site de Jeff Rense poursuit et termine en donnant un bilan de ce drame et ses propres commentaires, sans oublier de relever des points particulièrement pertinents (les passages en gras sont les nôtres) :

«Le nombre de victimes fut stupéfiant. On peut plus facilement saisir toute l'étendue de l'Holocauste de Dresde si l'on considère que bien plus de 250 000 — peut-être même jusqu'à un demi-million — personnes moururent en l'espace de 14<sup>h</sup>, tandis que les estimations de ceux qui moururent à Hiroshima varient de 90 000 à 140 000.

«Les apologistes alliés pour le massacre ont souvent «jumele» Dresde avec la ville anglaise de Coventry. Mais les 380 tués à Coventry durant toute la guerre ne peuvent commencer à se comparer avec plus de 1000 fois ce chiffre de ceux qui furent massacrés en 14<sup>h</sup> à Dresde. Coventry était de plus un centre de munitions, une cible militaire légitime. Dresde, par contre, ne produisait que de la porcelaine — et les tasses et soucoupes peuvent difficilement être considérées comme du matériel militaire !

Il est intéressant de comparer en outre les dégâts respectifs de Londres et de Dresde, spécialement lorsque l'on se rappelle de toute la sentimentalité hollywoodienne à propos du «blitz de Londres». En une seule nuit, 1600 acres (environ 640 ha) de terre furent détruits dans le massacre de Dresde. Londres s'en sortit avec des dégâts sur 600 acres seulement (environ 240 ha) durant toute la guerre. «Dans une note paradoxale, la seule cible militaire concevable de Dresde — ses dépôts ferroviaires — fut ignorée par les bombardiers alliés. Trop occupés

---

1. NDLA – *Harris le bombardier*, Arthur Travers Harris, tel que surnommé par ses subordonnés ou encore Butcher Harris — *Harris le boucher* —, 1<sup>er</sup> baronnet, commandant des forces de bombardement de la Royal Air Force sur l'Allemagne pendant la 2<sup>e</sup> GM et qui fut le père du concept de «bombardement moral».

qu'ils étaient à se concentrer sur des vieillards, des femmes et des enfants sans défense.

« S'il y eut jamais un crime de guerre, alors certainement l'Holocauste de Dresde se classe comme le plus sordide de tous les temps. Cependant il n'y a pas de films réalisés aujourd'hui condamnant ce massacre diabolique ; pas plus qu'aucun aviateur allié — ou sir Winston — n'était assis dans le banc des accusés à Nuremberg. En réalité, les aviateurs de Dresde se virent en fait décerner des médailles pour leur rôle dans ce meurtre de masse. Mais, bien-sûr, ils n'auraient pas pu être poursuivis en justice parce qu'ils « suivaient seulement les ordres ».

« Ce n'est pas pour dire que les montagnes de cadavres laissées à Dresde furent ignorées par le Tribunal de Nuremberg. Dans une ironie finale, l'accusation présenta les photographies des morts de Dresde comme une « preuve » des prétendues atrocités nationales-socialistes contre les détenus juifs des camps de concentration !

« Churchill, le monstre qui ordonna le massacre de Dresde, fut anobli, et le reste est de l'histoire. Le sadisme de sang-froid du massacre, toutefois, est balayé d'un geste par ses biographes qui ne parviennent toujours pas à dire comment le désir d'un fou pour « impressionner » un autre (Staline), conduisit au meurtre de masse d'un nombre d'hommes, de femmes et d'enfants atteignant le demi-million<sup>(1)</sup>. »

Une autre page du même site intitulée *Dresde — Le pire crime de la Seconde Guerre mondiale — 600 000 morts*, nous apporte d'autres précisions sur cette tragédie, le chiffre de 600 000 ayant été avancé par le Generalfeldmarschall Keitel. Cette cité de Dresde qui était aussi connue comme « *Die Lazarettstadt* », la Cité-hôpital, ainsi que « *Die Fluechtlingsstadt* », la Cité des Réfugiés. La page cite ici Norman Stone, professeur d'histoire moderne à Oxford, qui écrivait dans le *Daily Mail* :

« [...] Nous continuâmes à bombarder les cités allemandes des mois et des mois après qu'il eût été clair que nous gagnions, et que Staline serait un ennemi potentiellement aussi mortel. Certains bombardements étaient tout simplement sans

1.  <http://www.rense.com/general19/flame.htm>

*intérêt. Dans les derniers jours de la guerre, nous frappâmes les vieilles villes en pain d'épice au sud de Würzburg (cf emplacement carte ci-dessus), où il n'y avait absolument aucune cible militaire... juste des réfugiés, femmes et enfants. De ces actes de sadisme gratuit, le pire fut le bombardement de Dresde ».*



**Vue du célèbre palais du Zwinger  
avec, à l'arrière-centre, la Maison de l'Opéra**

Avant de retrouver le site de Jeff Rense, nous allons nous arrêter un instant sur les différents chiffres donnés ici et là quant au bilan de cette tragédie. Nous commencerons en retrouvant Heinz Nawratil aux pages 47-48 de son ouvrage déjà longuement cité :

«[...] La ville comptait alors 600000 (ce chiffre est décemment récurrent) réfugiés de Silésie. Les opinions divergent pour savoir si les bombardements « en tapis » étaient ou non, à l'époque, contraires au droit des peuples ; en 1977, à Genève, ils furent expressément qualifiés de crimes de guerre. La chasse à l'homme des aviateurs américains qui fauchaient de leurs mitrailleuses les civils allemands désarmés dans les prairies de l'Elbe et dans les parcs, était déjà quant à elle indubitablement un crime en 1945. Les bombardements de Dresde firent au moins 250000 victimes, soit le chiffre total des pertes amé-

ricaines durant la Seconde Guerre mondiale. **Jamais encore, dans l'histoire, on avait tué autant de personnes en si peu de temps**<sup>(1)</sup>. Pour cette dernière remarque, Nawratil établit en bas de page une comparaison avec d'autres tragédies bien connues comme celle de Guernica en 1937 (tout juste 100 victimes), Coventry en 1940 (plus de 568), Hiroshima en 1945 (environ 70000 morts immédiatement et 22000 par la suite, chiffre qui aurait atteint, d'après des indications japonaises, 170000 décès vers les années 2000). À propos du bilan chiffré qu'il nous donne, Nawratil en profite pour mentionner celui d'autres sources comme David Irving parlant de 135000 morts dans *La Destruction de Dresde* ou plus de 100000 dans *Von Guernica bis Vietnam*. Il ajoute que les sources de l'ancienne RDA et celles de Götz Bergander dans *Dresden im Luftkrieg*, n'en donnent que 35000. Comme il le dit, «ces dernières indications ne paraissent guère vraisemblables si l'on songe aux 80000 victimes de l'attaque aérienne contre Hambourg autour du 27 juillet 1943. Les attaques meurtrières contre la cité vulnérable de Dresde ne peuvent avoir causé moins de victimes. Le Comité international de la Croix-Rouge estime pour sa part leur nombre à 275000. D'autres estimations atteignent le chiffre de 400000.» Nawratil n'oublie pas de préciser qu'au jour de la commémoration en 1995, «la municipalité de Dresde a avancé le chiffre minimum de 25000, ce qui ne ferait que 2000 victimes de plus qu'à Swinemünde, petite ville de Poméranie qui hébergeait également de nombreux réfugiés et fut bombardée le 12 mars 1945.» Signalons de notre côté que les éditions Akribia qui se chargèrent de faire traduire et de publier des ouvrages comme celui de Heinz Nawratil ou celui de Ralph Franklin Keeling, sont intervenues dans une apostille à la page 22 de la version française du livre déjà cité de ce dernier auteur, *Cruelles Moissons*, en indiquant que les «estimations les plus sérieuses donnent un chiffre de victimes environ 10 fois inférieur à celui qu'indique Keeling» qui avait écrit plus haut que «Dresde, qui était aussi étendue que Pittsburg, fut rayée de la carte et la quasi-totalité de ses 620000 habitants ensevelis sous les ruines.» Ce qui nous donnerait donc, d'après les éditions Akribia, un chiffre de 60000 victimes, ce qui est

---

1. C'est nous qui soulignons.



grotesque. Même si le chiffre avancé par Keeling qui d'ailleurs, rejoint celui du général Keitel (donné plus haut), peut sembler à première vue élevé, il ne devrait pas en être très éloigné pour autant. En effet, nous avons vu que la population de la cité qui comprenait déjà environ 600 000 habitants, s'était vu doubler par un afflux de réfugiés de Silésie notamment, fuyant l'avancée Rouge. Vu le caractère incroyablement dévastateur et apocalyptique de ces raids aériens au-dessus de Dresde et que les fuyards finissaient sous les rafales de balles des avions alliés pour couronner le tout, ce chiffre impressionnant ne devrait pas en conséquence être écarté aussi rapidement d'un revers de la main (l'important site *germanvictims.com* mentionne 480 000 victimes).

Retrouvons maintenant le site du journaliste américain qui reprend juste après l'article de Norman Stone :

« Les premières semaines de 1945, l'hiver le plus froid en un siècle, Dresde fut gonflée de réfugiés fuyant l'avancée de l'Armée rouge. Dès lors, les Soviets se tenaient sur le sol allemand, et Ilja Ehrenburg, le démon juif de la propagande de Staline — ce monstre journaliste en chef de la haine ! — s'était acharné pendant des années à répéter dans des radiodiffusions sur radiodiffusions dirigées vers l'Armée rouge et répétées dans des millions et millions de brochures : « *Tue. Tue. Tue. Personne n'est innocent. Ni les vivants, ni ceux pas encore nés...* », ou encore « *si tu n'as pas tué un Allemand chaque jour, tu n'as pas fait ton devoir envers la patrie soviétique* ».

[...]

« Dès lors, les Alliés savaient que la guerre était perdue pour l'Allemagne. Personne, dans sa capacité à prendre une décision — civil ou militaire — pensait que le Reich allemand pouvait survivre, beaucoup moins se relever pour être une menace au pouvoir destructeur militaire allié.

« Dans ce qui peut seulement être décrit comme un acte institutionnel de terreur prémédité et comme un meurtre de masse délibérément planifié, la décision fut prise par les commandants britanniques et de l'USAF sur incitation du trio sadique Churchill-Roosevelt-Morgenthau pour exterminer ces infortunés pigés et totalement sans défense à Dresde.

«En janvier 1945, il fut décidé que plusieurs grandes villes de l'est de l'Allemagne qui avaient échappé à un bombardement lourd, devraient maintenant être sujettes à un « bombardement de surface » pour semer le carnage sur la morale allemande de façon à faire pression sur l'Allemagne pour une reddition plus rapide. Churchill lui-même voulait plus de deux cités par mois rasées — jusqu'à ce qu'il n'en reste aucune.

«Donc, les 13 et 14 février 1945, presque 1200 bombardiers britanniques et américains, suivis par des vagues de chasseurs-bombardiers cracheurs de balles, menèrent un triple raid aérien sur Dresde — un holocauste aérien. Le nom de code pour cet acte de terrorisme était « *Clarion* ».

Figure juste après sur la même page un article d'un certain Eddy Morrison, intitulé *Dresde : Un Holocauste Incontesté* :

«La 1<sup>ère</sup> vague de bombes [...] mit hors service le système d'alarme d'attaque aérienne et causa une destruction et une mort massives. Elle détruisit également les casernes de pompiers et les canalisations d'eau principales.

«La vague suivante apporta le feu. Elle transforma l'Altstadt (la Vieille Ville) en un océan de feu hurlant — 3 milles (4,8 km) de long sur 2 (3,2 km) de large. Les températures de l'air grimpèrent à 1100° Fahrenheit (un peu moins de 600° C — quel chiffre encore une fois !). Des vents jusqu'à 100 mph (160 km/h) aspirèrent tout l'oxygène dans le centre de la tempête. Des centaines de milliers de personnes furent brûlées vives ou devinrent autrement victimes de ce 2<sup>e</sup> bombardement en tapis, suivi rapidement par un 3<sup>e</sup>.

«Des milliers suffoquèrent dans les caves alors que l'oxygène était aspiré au-dehors des bunkers et tiré vers le brasier pour alimenter les flammes. Des milliers de plus furent projetés dans les airs comme des poupées de chiffon et aspirés par les vents féroces en plein dans le brasier. La succion de l'air par le feu était si forte qu'elle déracina les arbres et arracha les toits des maisons à des kilomètres.

«Une panique totale frappa les gens. Les chevaux se cabrèrent et coururent dans les foules. Les animaux sauvages comme les lions et les tigres s'échappèrent des enceintes brisées du zoo et se mêlèrent aux foules terrifiées. D'énormes serpents ondulaient entre les pieds des fuyards. Les trains-hôpi-

taux, toujours pleins de soldats blessés du front, brûlaient et essayaient de s'ébranler, tranchant par la même occasion, les membres de jeunes enfants qui avaient cherché à se mettre à couvert des bombes au-dessous. Les rares qui réussirent à échapper à l'attaque aérienne, furent chassés par la suite depuis les airs par les avions en piqué pour tuer tout survivant en fuite.

«Cela fut décrit dans un récit du bombardement par la suite comme «... *des dizaines de chasseurs Mustang plongeant bas sur les corps, blottis sur les rives de l'Elbe, de même que sur les pelouses du Großen Garten, afin de les abattre.* »

«Quand tout fut dit et fait, on pouvait voir la colonne de fumée à 80 km qui se dressait à 15000 pieds (4500 m). Plus des 3<sup>e</sup> de Dresde furent détruits par les raids aériens durant plus de 14<sup>h</sup>. Ce raid aérien allié laissa 24866 habitations détruites, 11 milles carrés (environ 28,5 km<sup>2</sup>) de propriétés immobilières de premier choix et de trésors culturels irremplaçables dévastés, 35000 cadavres reconnaissables disponibles pour identification, et des centaines de milliers méconnaissables.

«Combien ? Personne ne sait pour sûr. Les estimations les plus honnêtes donnent une fourchette de 350000 à 500000 morts — dont beaucoup d'entre eux furent liquéfiés en une masse jaunâtre qui fondit dans l'asphalte des routes ou furent laissés dans des tas de cendres au milieu d'une cité presque totalement en cendres et en ruines.

«Un compte-rendu d'un journal paru dans un quotidien allemand, Eidgenosse, du 3 janvier 1986 liste 480000 morts. Ce dénombrement ressemble à ceci :

- 37000 bébés et petits enfants
- 46000 enfants d'âge scolaire
- 55000 blessés et malades dans les hôpitaux, incluant leurs docteurs, infirmières et autre personnel 12000 membres du personnel de secours
- 330000 morts simplement décrits comme « hommes et femmes ».

«Pensez simplement à Hiroshima. Les victimes atomiques de la cité étaient 71879.

«Durant toute la guerre, l'Angleterre subit moins de 50000 victimes des bombardements.

« 380 personnes moururent dans les raids de bombardement sur la ville britannique productrice de munitions et d'avions de Coventry — un raid qui fut déclaré un « crime de guerre allemand ».

« Les équipes de nettoyage qui affluèrent après le départ des meurtriers alliés, ne purent enterrer tous les morts. Ils prirent alors des traverses de chemin de fer, assemblèrent une grille d'urgence, empilèrent les morts les uns au-dessus des autres et les brûlèrent à l'air libre — soldats, femmes jeunes et vieilles, garçons en culotte courte, filles aux longues nattes, infirmières de la Croix-Rouge. Des bébés. Pendant que toute l'Allemagne grelottait pour manque de combustible, ces bûchers brûlaient jour et nuit. Même les détenus des camps de concentration prêtèrent leur aide dans ces rituels macabres pendant des semaines.

« La documentation de ce crime de guerre commis par les Alliés, commandée par le gouvernement d'Hitler à la suite de l'holocauste de Dresde, tomba dans les mains alliées. Ces montagnes de morts capturées dans des scènes filmées furent après éditées et collées dans les films de propagande alliés au sujet des « atrocités des camps de concentration » et furent montrées au monde entier comme une « preuve » des morts juifs.

« La prochaine fois que vous voyez une de ces photos, pensez sérieusement à l'origine. Rappelez-vous aussi que ceux qui planifièrent et ordonnèrent ces raids — et, oui, les équipages qui exécutèrent ces raids — étaient et sont des criminels de guerre selon la définition de tout le monde !

« Beaucoup marchent toujours dans les rues d'Angleterre, du Canada et des États-Unis en toute impunité. Ils se sont vantés de leurs actions pendant 50 ans dans votre presse et dans leurs petites fêtes des « Anciens Combattants pour les Guerres Étrangères ».

« Alors que les gouvernements et les successeurs de ces gouvernements du temps de guerre ratissent encore les salles gériatriques des pays alliés à la recherche de soldats allemands et de leurs compagnons d'armes qui pourraient ou ne pourraient pas avoir abattu quelque saboteur juif marxiste s'échappant d'un camp de concentration, ou retournant le feu contre ceux qui les attaquent depuis derrière les buissons, les rochers et les berges des ponts portant des vêtements civils, pensez au crime de Dresde.

« *Ces innocents qui perdirent la vie à Dresde furent tués — non à cause de quelque chose qu'ils avaient fait, mais à cause d'un accident de naissance. Ceux qui moururent dans l'Holocauste de Dresde les 13-14 février 1945, étaient simplement allemands.* » — Ingrid Rimland

« *Même aujourd'hui, il ne coûterait rien de dire <désolé> pour ce sadisme gratuit.* » — Norman Stone<sup>(1)</sup>. »

Nous terminerons avec le site très riche de Jeff Rense en reproduisant deux témoignages émouvants dans un article de Don Harkins paru dans l'*Idaho Observer* du 22 avril 2003, celui d'abord d'une survivante de l'apocalypse de Dresde raconté par sa petite-fille, et ensuite, celui d'une autre femme, prénommée Elizabeth.

Commençons donc par le récit d'Edda West, née en Estonie en 1943 et résidant près de Nelson en Colombie britannique au Canada. « Celle-ci avait été transportée par sa mère et sa grand-mère dans une charrette jusqu'en Allemagne alors qu'elles fuyaient leur pays devant les Russes. Vu qu'elle n'avait que 3 ans à l'époque, ne pouvant se rappeler des détails spécifiques, elle avait revécu alors l'horreur dans des cauchemars jusqu'à l'âge de 12 ans. Mais, ayant vécu avec sa mère et sa grand-mère qui relatèrent les faits, elle put alors écrire le récit d'une survivante de Dresde dans un document de 3900 mots<sup>(2)</sup>. »

Nous reproduirons entièrement l'article en question, intitulé *Le bombardement de Dresde : un témoignage oculaire* :

« Ma grand-mère commencerait toujours l'histoire de Dresde en décrivant les amas flamboyants de chandelles rouges larguées par les premiers bombardiers qui, tels des centaines de sapins de Noël, éclairaient le ciel nocturne — un signe certain annonçant un raid aérien majeur. Vint alors la première vague de centaines de bombardiers britanniques qui frappèrent un peu après 22<sup>h</sup>, la nuit du 13 au 14 février 1945, suivie par deux raids aériens plus intenses par les Britanniques et Américains pendant les 14 heures suivantes. L'histoire retient cette attaque aérienne comme la plus mortelle de tous les

---

1.  <http://www.rense.com/general85/ddes.htm> (Nous le soulignons).

2.  <http://www.rense.com/general37/alied.htm>

temps, délivrant un bilan de victimes dépassant les explosions atomiques de Hiroshima et Nagasaki.

«En 20 minutes de bombardement intense, la cité devint un brasier. Le 2<sup>e</sup> raid de bombardement eut lieu 3<sup>h</sup> après le 1<sup>er</sup> et était destiné à «attraper les personnels de secours, pompiers et habitants en fuite totalement exposés». En tout, les Britanniques lâchèrent plus de 3000 tonnes d'explosifs qui faisaient voler en éclats les toits, murs, fenêtres, des bâtiments entiers, et incluant des centaines de milliers de bombes au phosphore qui étaient de petites bombes incendiaires qui semaient un feu inextinguible dans chaque crevasse où elles s'engouffraient, mettant le feu au brasier qui transforma Dresde en un «ouragan de flammes».



Chasseur-escorte  
*P-51 Mustang*



«Les Américains arrivèrent alors avec leurs avions pour le 3<sup>e</sup> et dernier raid aérien, la fumée de la cité en flammes effaçait presque totalement la visibilité. Un pilote américain se souvient : « *On bombardait depuis 26000 pieds et on pouvait à peine voir le sol à cause des nuages et des longues colonnes de fumée noire. Aucun tir de canon ennemi ne fut lancé que ce soit vers les bombardiers américains ou britanniques* ».

«Les Américains lâchèrent 800 tonnes d'explosifs et de bombes incendiaires en 11 minutes. Alors, selon l'historien britannique David Irving dans son livre, *La Destruction de Dresde*, les chasseurs-escortes *P-51 Mustang* plongeaient en piqué jusqu'au niveau de la cime des arbres et mitraillaient les réfugiés en fuite de la cité.



«Ma grand-mère décrivit l'horrible tempête de feu qui faisait rage comme un ouragan et consuma la cité. On aurait dit que l'air même était en feu. Des milliers furent tués par les explosions de bombes, mais des nombres énormes, indicibles, furent incinérés par la tempête de feu, et une tornade artificielle avec des vents dépassant les 160 km/h qui «aspirait ses victimes et les débris dans son vortex et consommait l'oxygène avec des températures de 1000° centigrades».

«De nombreux jours par la suite, après la diminution des feux, ma grand-mère marcha à-travers la ville. Ce qu'elle vit fut indescriptible quelle que soit le langage humain. Mais la souffrance gravée à l'eau forte sur son visage et les profondeurs de l'angoisse se reflétant dans ses yeux au moment où elle racontait l'histoire, témoignait de l'horreur extrême de l'inhumanité de l'homme envers l'homme et de l'obscurité la plus noire de la guerre.

«Dresde, capitale de la Saxe, centre d'arts, de théâtre, de musique, de musées et de vie universitaire, resplendissant d'architecture gracieuse — un endroit de beauté avec lacs et jardins — était maintenant complètement détruite. La cité brûla pendant sept jours et fuma pendant des semaines.

«Ma grand-mère vit les restes des masses de gens qui avaient cherché désespérément à échapper à la tempête de feu réduisant tout en cendres, en sautant tête la première dans les lacs et bassins. Les parties de leur corps qui étaient immergées dans l'eau étaient encore intactes alors que celles qui faisaient saillie au-dessus de l'eau étaient carbonisées au-delà de toute reconnaissance humaine. Ce qu'elle vit était un enfer dépassant l'imagination humaine, un holocauste de destruction défiant toute description.

«Cela prit plus de trois mois rien que pour enterrer les morts, avec des dizaines de milliers enterrés dans des charniers. Irving écrivit : «*Un raid aérien avait détruit une cible si désastreusement qu'il ne restait pas assez de survivants robustes pour enterrer les morts*».

«La confusion et la désorientation étaient si grandes des morts en masse et de la terreur que cela prit des mois avant que le degré réel de dévastation ne fut compris, et les autorités, craignant une épidémie de typhus, incinérèrent des milliers de

corps dans des bûchers érigés à la va-vite alimentés par de la paille et du bois.

« Les estimations allemandes des pertes donnèrent un plafond de 220 000, mais l'achèvement de l'identification des morts fut interrompu par l'occupation russe de Dresde en mai<sup>(1)</sup>. »

Voici maintenant la suite de la page avec le 2<sup>e</sup> témoignage oculaire, direct celui-là, celui d'une jeune femme prénommée Elizabeth, alors dans la vingtaine lors du bombardement, qui avait écrit ses mémoires pour ses enfants où elle décrivait l'horreur qu'elle avait vécue, à partir du moment où elle s'était mise en quête d'un abri dans le sous-sol de la maison où elle vivait :

*« Alors, la détonation des bombes commença à ébranler la terre et, dans une grande panique, tout le monde vint se précipiter en bas. L'attaque dura environ une demi-heure. Notre bâtiment et la zone avoisinante immédiate n'avaient pas été touchés. Presque tout le monde remonta, pensant que c'était terminé, mais ça ne l'était pas. Le pire restait à venir et lorsque ce fut le cas, c'était l'enfer absolu. Lors du bref répit, le sous-sol s'était rempli de gens cherchant un abri, dont certains étaient blessés par des éclats de bombes.*

*« Un soldat eut une jambe arrachée. Il était accompagné d'un toubib qui s'occupait de lui mais il hurlait de douleur et il y avait beaucoup de sang. Il y avait aussi une femme blessée, son bras tranché juste sous l'épaule et suspendu par un morceau de peau. Un médecin militaire s'occupait d'elle mais l'hémorragie était sérieuse et les hurlements terrifiants.*

*« Le bombardement reprit alors à nouveau. Cette fois, il n'y eut pas de pause entre les détonations et les secousses étaient si intenses que nous perdîmes l'équilibre et fûmes brinquebailés dans le sous-sol comme des paquets de poupées de chiffon. Par moments, les murs du sous-sol étaient séparés et soulevés. On pouvait voir les éclats lumineux des explosions flamboyantes au-dehors. Il y eut beaucoup de bombes incendiaires et de bombes à mitraille de phosphore qu'on larguait partout. Le phosphore était un liquide épais qui brûlait une fois exposé à l'air et quand il pénétrait dans les fissures des bâtiments, il brûlait où qu'il suintât. Les émanations en étaient toxiques.*

---

1.  <http://www.rense.com/general37/alied.htm>

*Lorsqu'il vint à couler en bas des marches d'escalier du sous-sol, quelqu'un hurla de saisir une bière (il y en avait d'entreposées où nous étions), d'en imbiber un tissu, un morceau de nos vêtements, et de l'appliquer fortement sur la bouche et le nez. La panique était horrible. Tout le monde poussait, donnait des coudes et griffait pour obtenir une bouteille.*

*«J'avais retiré mes sous-vêtements et imbibé le tissu avec la bière pour l'appliquer contre mon nez et ma bouche. La chaleur dans ce sous-sol était si forte que quelques minutes suffisaient pour que le tissu soit à nouveau complètement sec. J'étais comme un animal sauvage, protégeant mon approvisionnement en liquide. Je n'aime pas me souvenir de cela.*

*«Le bombardement continua. J'essayai de me consolider contre un mur. Cela m'arracha la peau des mains — le mur était si brûlant. La dernière chose dont je me souviens cette nuit est d'avoir perdu l'équilibre, m'agrippant à quelqu'un mais tombant et les entraînant également, les faisant me tomber dessus. J'ai senti quelque chose craquer à l'intérieur. Pendant que je gisais là, je n'avais qu'une seule pensée — continuer à penser. Aussi longtemps que je sais que je pense, je suis vivante, mais à un certain moment, je perdis connaissance.*

*«La chose suivante dont je me souviens est que j'avais terriblement froid. Je réalisai alors que j'étais étendue sur le sol, regardant les arbres brûler. C'était le jour. Il y avait des animaux qui hurlaient dans certains d'entre eux. Les singes du zoo en flammes. Je commençai à bouger mes jambes et mes bras. Ça faisait énormément mal mais je pouvais les bouger. La sensation de douleur me dit que j'étais en vie. Je supposai que mes mouvements furent perçus par un soldat du service médical et de sauvetage. «Le service avait été mis en action partout dans la cité et c'étaient eux qui avaient ouvert la porte du sous-sol de l'extérieur. Sortant tous les corps du bâtiment en feu. Ils recherchaient maintenant tout signe de vie parmi nous tous. J'appris plus tard que plus de 170 corps avaient été sortis de ce sous-sol et que 27 étaient revenus à la vie. J'étais l'une d'entre eux — miraculeusement !*

*«Ils tentèrent alors de nous faire sortir de la cité en flammes vers un hôpital. La tentative fut une expérience horrible. Non seulement brûlaient les bâtiments et les arbres, mais il en était*

*de même pour l'asphalte des rues. Pendant des heures, le camion dut réaliser un certain nombre de détours avant de pouvoir dépasser le chaos. Mais avant que les véhicules de secours pussent acheminer les blessés vers les hôpitaux, les avions ennemis foncèrent sur nous une fois de plus. On nous extirpa des camions en toute hâte pour être mis dessous. Les avions plongèrent sur nous avec le feu des mitrailleuses et larguèrent davantage de bombes incendiaires.*

*« La mémoire qui était restée si vive dans ma tête voyait et entendait des humains piégés, se tenant dans l'asphalte brûlant et fondu comme des torches vivantes (que le lecteur se souvienne des rangées d'Allemands accueillant le retour du président Beneš à Prague), demandant de l'aide en hurlant, aide qui était impossible à donner. J'étais à ce moment trop engourdie pour réaliser pleinement l'atrocité de cette scène mais après que je fusse 'sauvé' à l'hôpital, l'impact de ceci et de tout le reste me projeta dans une dépression nerveuse totale. On dut m'attacher à mon lit pour m'empêcher de m'infliger des dommages corporels graves. Je criai là pendant des heures et des heures derrière une porte fermée pendant qu'une infirmière restait à mon chevet.*

*« Je suis stupéfiée de la façon avec laquelle tout ceci reste vif dans ma mémoire (Elizabeth est presque octogénaire au moment de cet écrit — note de la page du site). C'est comme ouvrir une vanne. Cette horreur resta avec moi dans mes rêves pendant de nombreuses années. Je suis reconnaissante de ne plus avoir du tout de sentiment de furie et de rage à propos de n'importe laquelle de ces expériences — simplement une grande compassion pour la douleur de tout le monde, incluant la mienne.*

*« L'expérience de Dresde est demeurée avec moi très nettement tout au long de ma vie. Les médias publièrent par la suite que le nombre de personnes qui moururent lors du bombardement fut estimé supérieur à 250 000 — plus d'un quart de million. Cela était dû à tous les réfugiés qui étaient venus fuyant les Russes et à la réputation de ville sécuritaire de Dresde. Il n'y avait aucun abri anti-bombes à cause de l'accord de la Croix-Rouge.*

*« Qu'arriva-t-il de tous les corps morts ? On en laissa la majorité enterrés dans les gravats. Je pense que Dresde est devenue un charnier. Il n'était pas possible d'identifier la majorité de*

*ces corps. Et par conséquent les proches ne furent jamais avisés. D'innombrables familles restèrent avec des mères, des pères, des épouses, enfants et frères et sœurs disparus à ce jour».* (fin de citation)

«Selon certains historiens, la question de qui ordonna l'attaque et pourquoi, n'a jamais eu de réponse. Personne à ce jour, n'a fait la lumière sur ces deux questions critiques. Certains pensent qu'on peut trouver les réponses dans les papiers non publiés de Franklin D. Roosevelt, Dwight Eisenhower, Winston Churchill et peut-être d'autres. L'Histoire rapporte que l'attaque britannique et américaine sur Dresde laissa plus de 2,5 fois de civils morts que n'endura la Grande-Bretagne durant toute la Deuxième Guerre mondiale, et qu'un Allemand sur 5 tué dans la guerre mourut dans l'holocauste de Dresde.

*«Certains disent que la motivation était de porter le coup final à l'esprit allemand — que l'impact psychologique de la destruction totale du cœur de l'histoire et de la culture allemandes mettrait l'Allemagne sur les genoux une bonne fois pour toutes.*

*«Certains disent qu'il s'agissait de tester de nouvelles armes de destruction massive, la technologie des bombes incendiaires au phosphore. Le besoin pour le contrôle et le pouvoir se trouvait indubitablement à la racine. Le besoin insatiable des dominateurs d'exercer le contrôle et le pouvoir sur une humanité captive et craintive est ce qui pousse à des actes de meurtre de masse comme le bombardement incendiaire de Dresde et d'Hiroshima.*

*«Je pense qu'il y avait aussi une motivation cynique et cachée additionnelle qui pourrait expliquer pourquoi toute révélation sur le bombardement de Dresde a été supprimée. Les Alliés savaient trop bien que des centaines de milliers de réfugiés avaient migré vers Dresde croyant y trouver une destination sûre et que la Croix-Rouge avait été assurée que Dresde n'était pas une cible. La fin de la guerre était nettement en vue à ce moment dans le temps et on aurait à faire avec une masse énorme d'humanité déplacée. Que faire de tous ces gens une fois la guerre terminée ? Quelle meilleure solution que la solution finale (une vraie celle-là) ? Pourquoi ne pas tuer trois oiseaux d'une seule pierre ? En incinérant la cité, en même temps qu'un fort pourcentage de ses résidents et réfugiés, l'efficacité de leurs nouvelles*

*bombes incendiaires fut démontrée avec succès. Le peuple allemand fut rempli d'effroi mêlé de respect et de terreur, accélérant ainsi la fin de la guerre. Et finalement, le bombardement incendiaire de Dresde assura une réduction considérable d'un afflux massif d'une humanité non désirée, atténuant ainsi grandement le fardeau et le problème de réimplantation et de restructuration d'après-guerre qui se rapprochaient dangereusement.*

*«Il est possible que nous ne sachions jamais ce qu'il y avait dans la psyché de ceux au pouvoir ni toutes les motivations qui lâchèrent une destruction de vie civile aussi horrible — le meurtre de masse d'une humanité sans défense qui ne constituait aucune menace militaire quelle qu'elle fût et dont le seul crime était d'essayer de trouver du secours et un refuge des ravages de la guerre. Sans l'existence d'aucune justification militaire pour un tel assaut sur des gens désarmés, le bombardement incendiaire de Dresde ne peut être regardé que comme un crime abominable contre l'humanité, attendant silencieusement et invisiblement justice, résolution et guérison dans les psychés collectives des victimes et des bourreaux<sup>(1)</sup>.»*

Un autre document de la Toile nous apprend qu'il y avait en 1941 un certain Charles Portal de l'État-major aérien britannique qui était partisan du bombardement de cités et villes entières qui, selon lui, allait rapidement entraîner l'effondrement de la morale civile en Allemagne. Le Général de Corps aérien Harris (le célèbre *Bomber Harris* cité plus haut) était d'accord et avait alors introduit, une fois à la tête du Commandement de Bombardiers de la RAF en février 1942, la politique connue en Allemagne sous le nom de bombardement de la terreur, où étaient ciblées des villes entières. On apprend que ces bombes incendiaires qui étaient larguées par la RAF et l'USAF aux fins de créer des tempêtes de feu, étaient remplies de produits chimiques fortement combustibles tels que le magnésium, le phosphore ou la gelée de pétrole (*napalm*) et ce, par grappes, au-dessus d'une cible spécifique. Après que la zone eût pris feu, l'air au-dessus de la zone bombardée devenait extrêmement brûlant et s'élevait rapidement. L'air froid s'engouffrait alors au niveau du sol depuis l'extérieur et les gens étaient aspirés dans le feu.

1.  <http://www.rense.com/general37/alied.htm>



Le document donne, outre un court extrait du témoignage d'Otto Sailer-Jackson (que nous verrons en détail plus loin à partir d'une autre source), deux témoignages oculaires de cette tragédie, tout d'abord celui de Margaret Frayer, une femme qui se trouvait présente lors de la tempête de feu du 13 février, et ensuite, celui de Lothar Metzger, qui, encore enfant pendant la guerre, vivait justement à Dresde. Commençons donc avec Margaret Frayer :

«La tempête de feu est incroyable, il y a des appels à l'aide et des cris provenant de quelque part mais tout alentour ne se trouve qu'un seul brasier.

«Je vois soudain à ma gauche une femme. Je peux la voir à ce jour et ne l'oublierai jamais. Elle porte un paquet dans les bras. C'est un bébé. Elle court, elle tombe, et l'enfant vole dans un arc dans le feu.

«Soudain, je vois à nouveau des gens, en plein devant moi. Ils crient et gesticulent avec leurs mains, et alors — à mon horreur et ma stupéfaction totales — je vois comment ils donnent l'impression de se laisser simplement tomber au sol les uns après les autres (je sais aujourd'hui que ces infortunés furent victimes d'un manque d'oxygène). Ils s'effondrèrent et furent alors réduits en cendres.

«Une angoisse folle me saisit et, à partir de ce jour-là, je me répète continuellement une simple phrase. « Je ne veux pas brûler à mort ». Je ne sais pas sur combien de gens je suis tombée. Je sais seulement une chose : que je ne dois pas brûler<sup>(1)</sup>. »

Voici maintenant ce qu'écrivit Lothar Metzger en mai 1999 à propos de ses expériences du bombardement :

«Vers 21h30, l'alarme fut donnée. Nous, les gamins, connaissions ce bruit, et nous levâmes et nous habillâmes rapidement, pour nous précipiter en bas des escaliers dans notre cave qu'on utilisait comme abri antiaérien. Ma sœur aînée et moi transportâmes mes deux petites sœurs jumelles bébés, ma mère portait une petite valise et les bouteilles de lait pour nos bébés. On entendit à la radio les nouvelles avec une grande horreur : « *Attention, un grand raid aérien passera au-dessus de notre ville !* » Je n'oublierai jamais ces nouvelles.

---

1.  <https://docs.google.com/document/d/The Bombing of Dresden.docx>

«On entendit quelques minutes après, un bruit horrible – les bombardiers. Il y eut d'incessantes explosions. Notre cave était remplie de feu et de fumée et était endommagée, les lumières s'éteignirent et des gens criaient affreusement. Dans une grande peur, nous luttâmes pour quitter cette cave. Ma mère et ma sœur aînée transportaient le gros panier où étaient couchées les jumelles. Je saisis d'une main ma jeune sœur et de l'autre, le manteau de ma mère.

«On ne reconnaissait plus du tout notre rue. Le feu et rien que le feu, où que nous regardassions. Notre 4<sup>e</sup> étage n'existait plus du tout. Les restes brisés de notre maison brûlaient. Il y avait dans les rues des véhicules et des charrettes en feu avec des réfugiés, des gens, des chevaux, hurlant tous par peur de mourir. Je vis des femmes, des enfants et des vieillards blessés cherchant leur chemin à travers ruines et flammes.

«Nous fuîmes vers une autre cave bondée d'hommes, de femmes, d'enfants blessés et fous d'angoisse qui criaient, pleuraient et priaient. Pas de lumière sauf des torches électriques. Et alors soudain, débuta le 2<sup>e</sup> raid. Cet abri fut aussi touché, et donc, nous fuîmes cave après cave. Des gens, tant de gens, désespérés, venaient des rues. Ce n'est pas possible de décrire ! Explosion après explosion. Cela dépassait l'entendement, pire que le plus sombre cauchemar. Tant de gens étaient si horriblement brûlés et blessés. Il était de plus en plus difficile de respirer. Il faisait sombre et nous tous, essayâmes de quitter cette cave avec une panique inconcevable. Des gens morts et mourants étaient piétinés, les bagages étaient laissés ou arrachés de nos mains par les secouristes. Le panier avec nos jumelles couvertes de vêtements mouillés fut arraché des mains de ma mère et nous fûmes poussés en haut des escaliers par les gens derrière nous. Nous vîmes la rue en flammes, les ruines qui s'effondraient et la terrible tempête de feu. Ma mère nous couvrit avec des couvertures et des manteaux mouillés qu'elle trouva dans une bassine d'eau <sup>(1)</sup>.»

Il aurait été malvenu dans notre cheminement jusqu'à ce point, de faire l'impasse sur un autre aspect de cette horreur, celle touchant les animaux du zoo. Le gardien et inspecteur

---

1.  <https://docs.google.com/document/d/The Bombing of Dresden.docx>

du zoo de Dresde au moment du bombardement était un certain Otto Sailer-Jackson, 60 ans, qui passait également pour avoir été un célèbre dresseur d'animaux dans les cirques. Le zoo n'ayant pas été épargné non plus par l'apocalypse venue du ciel, voici ce qu'on peut lire dans le livre d'Alexander Paul Charrier McKee (1918-1992), *The Devil's Tinderbox — Dresden 1945* (*La Poudrière du Diable — Dresde 1945*), Souvenir Press, 2012 (réédition de l'original de 1982) :

«Otto Sailer-Jackson, le dresseur d'animaux de 60 ans reconverti Inspecteur du zoo de Dresde, vit que les incendies étaient sous contrôle après le premier raid, et s'assit alors pour lire ses instructions secrètes qu'il devait ouvrir uniquement si la zone du zoo venait à être attaquée. Sailer-Jackson adorait les bêtes, particulièrement les grands félins avec lesquels il avait travaillé si longtemps dans le cirque. Cet ordre nazi était pour une fois sans ambages : si la vie des humains était susceptible d'être mise en danger, tous les carnivores dans les Jardins Zoologiques devaient être abattus par deux personnes nommées, Sailer-Jackson lui-même et le gardien grisonnant de 65 ans Lehmann, qui avait passé la majeure partie de sa vie active au zoo.

«Avant que l'ordre ne puisse être exécuté, la seconde vague de bombardiers passa à la verticale, volant apparemment depuis l'Alstadt (la Vieille Ville) sur toute la longueur des Großer Garten (les Grands Jardins) dans lesquels étaient situés les Jardins Zoologiques. Deux fois plus de bombardiers que dans la première attaque submergèrent le zoo avec des bombes explosives et incendiaires, incluant des bombes à thermite (que les Allemands désignaient généralement sous le nom de bombes au 'phosphore'). Tous les pavillons des animaux à l'exception de celles hébergeant les éléphants, furent incendiés. Le pavillon à musique flambait de même que les quartiers du personnel. Le personnel fit irruption au dehors pour sauver les animaux des bâtiments en feu, mais ils furent forcés de se plaquer au sol — et certains furent soufflés au sol — par les bombes explosives. Les cris des animaux terrifiés de nombreuses espèces se mêlèrent au grondement des bâtiments s'effondrant, aux débris rugissant en traversant l'air et aux poutres de fer qui volaient au-dessus des têtes comme des allumettes consumées. Les em-

ployés du zoo, aussi terrifiés que leurs animaux, étreignirent le sol, mais se relevèrent alors et courant en avant dans ce qu'ils pensaient être une courte trêve dans le brasier.

«Les éléphants donnaient des hurlements à glacer le sang. Leur pavillon était toujours debout mais une bombe explosive d'une force extrême avait atterri derrière, soulevé le dôme du pavillon, l'avait fait pivoter, et remplacé à nouveau. Les lourdes portes de fer avaient été complètement pliées et les énormes portes coulissantes en fer qui fermaient le pavillon des terrasses, avaient été soulevées de leurs gonds. Lorsque moi-même et certains des autres hommes, incluant le gardien des éléphants Galle, parvînmes à entrer de force dans le pavillon des éléphants, nous trouvâmes l'étable vide.

On se tenait impuissants pendant un moment, mais les éléphants nous dirent où ils étaient par leurs barrissements déchirants. Nous nous précipitâmes dehors vers la terrasse à nouveau. Le bébé éléphanteau gisait sur le dos dans les douves étroites, les pattes en l'air. Il avait souffert de blessures stomacales sévères et ne pouvait bouger. Un éléphanteau de 450 kg avait été projeté tout droit à l'autre bout des douves-barrières et de la clôture par quelque onde explosive inouïe, et se tenait simplement là en tremblant. Nous n'avions d'autre choix à ce moment que de laisser ces animaux à leur sort.

«Ça faisait maintenant une heure que je savais que la tâche la plus difficile que ma vie pouvait offrir me faisait face. «*Lehmann, nous devons nous rendre vers les carnivores*», appelai-je (il était leur gardien). Nous fîmes ce que nous devions mais cela me brisa le cœur. Je m'effondrai physiquement et émotionnellement. Tout ce qui se produisit après cela, se produisit comme derrière un voile. J'étais totalement brûlé de l'intérieur. J'agissais mécaniquement, presque sans émotion, comme si je n'avais plus de place pour davantage de douleur dans le cœur.

Même par la suite, un sentiment d'horreur indescriptible m'envahit quand je pensais à cet enfer et au jour qui suivit<sup>(1)</sup>.»

---

1. 卼 Alexander McKee - *The Devil's Tinderbox: Dresden, 1945*



Otto Sailer-Jackson au grand cirque Gleich en 1929

L'ouvrage de McKee continue avec le sort d'autres pensionnaires du zoo :

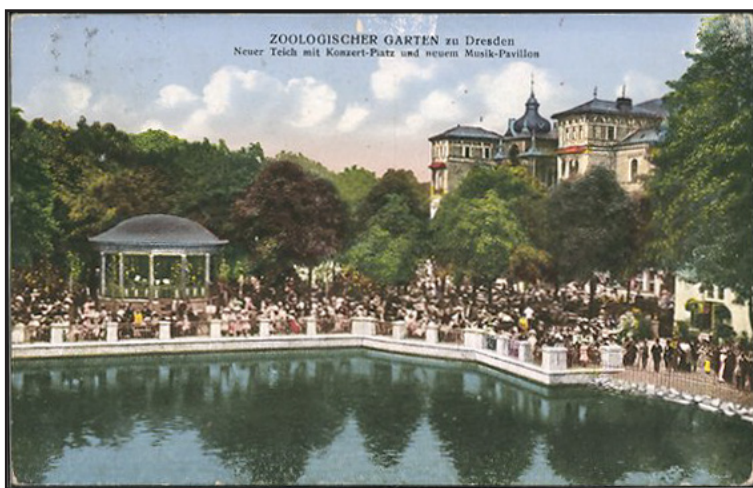
«La terrasse des hippopotames avait été détruite par une bombe géante (des «cookies» de 1,8 t étaient censés être les plus grands mais en fait certaines bombes de 3,6 t étaient aussi transportées). Il y avait un énorme cratère de bombe dans le bassin extérieur des hippos. Son explosion n'avait pas seulement brisé les massives barres de fer aussi grosses que le bras d'un homme qui clôturaient la terrasse, mais en fit voler certaines d'entre elles à des centaines de mètres. Les trois hippopotames étaient encore en vie dans le bassin intérieur mais ils étaient condamnés. Les débris en fer du toit effondré leur étaient tombés dessus et les coinçait maintenant sous l'eau. L'hippopotame est un animal tout comme nous, et a besoin d'air pour respirer. Dans leur crainte agonisante, les grandes bêtes luttèrent féroce­ment pour se libérer, sans succès ; et elles se noyèrent.

«Dans le même bâtiment que les hippos se trouvait le pavillon des singes humanoïdes. Celui-ci avait été également détruit. On ne pouvait voir un seul singe sauf le gibbon qui s'était faufilé à l'extérieur depuis dessous un coin. La créature tendait ses mains à Sailer-Jackson qui vit qu'elle n'avait pas de mains, seulement des moignons. Hanté par l'expression de souffrance

sur son visage, il sortit son pistolet et abattit la bête. Les chimpanzés avaient fui dans la cave à fruits et une frappe directe avait alors fait effondrer le bâtiment sur eux. Eux aussi, comme les hippos, suffoquèrent donc à mort — mais sur la terre, pas dans l'eau. Certains des grands singes pouvaient être libérés de leurs cages mais aucune de ces créatures ne fut jamais attrapée par la suite, bien qu'un forestier en vît un des mois plus tard dans l'Erzgebirge.

«De la volière en flammes, pas un seul oiseau ne put être sauvé. Lors d'un espace bref, il y eut des cris stridents et horribles, puis seulement le ronflement des flammes.

«À côté de la volière était une terrasse pour des animaux d'Amérique du Sud mais elle avait été frappée par une bombe HE et personne ne pouvait dire maintenant à partir des lambeaux de chair qui éclaboussaient grotesquement les arbres à quelle sorte d'animaux ils appartenaient. Le pavillon des antilopes fut rasé au sol par le feu, comme celui des yaks. Certains animaux pouvaient être sauvés mais ceux avec des brûlures sérieuses moururent.



**Les Jardins Zoologiques avec, à gauche, le kiosque à musique**

«Le vieux gardien Lehmann entra dans le pavillon des ours alors que les flammes rugissaient depuis le toit. Sa mère ourse brun favorite qui avait 2 oursons, s'y trouvait toujours, rendue aveugle par les bombes incendiaires. Mais elle connaissait la



voix de Lehmann et le laissa retirer les deux oursons vers la sécurité. Ils survécurent, une fois donnés le jour suivant à une chienne qui les allaita. L'ourse polaire était là aussi, affreusement brûlée sur le dos par la thermite (ou le 'phosphore'), mais couvrant et protégeant les deux oursons (ses premiers) qu'elle avait mis au monde en 1944. Sans faire de bruit, la mère maintint les petits bloqués avec ses énormes pattes de sorte qu'ils ne pussent s'enfuir dehors vers le danger en plein air. Il fallait un homme courageux pour essayer de les lui ôter mais le vieux gardien grisonnant y parvint. Vu que la mère agonisait terriblement, elle fut tuée d'un coup de pistolet. On aurait pu élever les oursons au biberon mais, vu qu'il n'y avait pas de lait dans les ruines de Dresde, ils moururent de faim peu après.

«Le paradis des singes se trouvait à côté. De la soixantaine de macaques rhésus, 21 furent tués cette nuit. Le reste s'échappa dans les arbres du Großer Garten, mais mourut le jour suivant en buvant de l'eau polluée par les produits chimiques des bombes incendiaires. Le chimpanzé « Pitt » était l'as des grands singes, une créature célèbre avec sa propre arène pour exhiber ses petits tours. Il n'y avait pas de signe de lui dans les décombres.

«Les deux hippopotames nains s'étaient protégés en se cachant sous le sol dans un cratère de bombe où les gardiens leur balancèrent de la paille. Puis, une bombe à retardement les fit voler en morceaux.

«Il y avait de grandes brèches dans les enceintes entourant le zoo, particulièrement celle séparant les animaux de la Tiergartenstraße, une voie publique principale. Les cerfs et le renne étaient sortis de même que des animaux dangereux comme le buffle rouge et le bison. Ceux-ci se mêlèrent aux foules fuyant la cité en flammes, et ni l'une ni l'autre des espèces ne remarqua l'autre. De grands trous avaient été déchirés dans les grandes volières où les grands rapaces pouvaient déployer leurs ailes, et la plupart des aigles et des vautours s'étaient envolés.

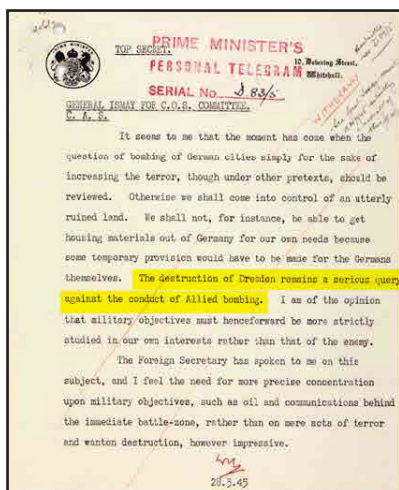
«Mais, comme les cerfs, ils revinrent le jour suivant à l'heure du repas, et pendant quelques jours par la suite, et disparurent alors<sup>(1)</sup>. [...].»

Signalons simplement pour clore ce volet consacré aux victimes animales qu'Otto Sailer-Jackson avait écrit un ou-

1. <sup>1</sup> Alexander McKee - *The Devil's Tinderbox: Dresden, 1945*

vrage, *Löwen — meine besten Freunde* (*Mes meilleurs amis les Lions*), paru en 1964. Le lecteur se souvient peut-être que les images de ces monticules de cadavres qui avaient été entassés après les bombardements, avaient été utilisées par la propagande alliée, comble du mépris et de l'humiliation, aux fins de faire croire à des victimes juives du régime nazi. Dans un court article du site de Tancrede Lenormand intitulé *Dresde 13/14 février 1945, le soudard Churchill fait anéantir 200000 âmes innocentes*, voici ce qu'on peut lire :

«Au début du film ainsi qu'à la 31<sup>e</sup> minute<sup>(1)</sup>, on apprend qu'à Dresde, il y avait des Juifs libres. Alors que la soi-disant solution finale était soi-disant ordonnée depuis 1942, il y avait encore des Juifs qui circulaient librement en Allemagne. Bizarre non pour un pays aussi bien organisé ? Comble, le jour du bombardement, un garde vient même chercher la pauvre famille de Juifs persécutés pour la mettre à l'abri dans les caves avec les autres Allemands pendant que les Anglais réduisaient la ville en cendres<sup>(2)</sup>.»



La destruction d'une des plus belles villes d'Europe était tellement insensée qu'elle avait même suscité parmi les Alliés une montée de doute. Voici reproduit plus bas un télégramme rédigé par celui qui fut pendant cette guerre l'intermédiaire permanent entre le Premier ministre Churchill et le commandement britannique, le général Hastings Ismay, et apparemment adressé (vu l'en-tête du document) à la Commission des

Chefs d'État-Major le 28 mars 1945 dont voici la traduction :

1. NDLA – La référence du film en question n'est pas donnée ici. (Nous soulignons).
2. <http://penserrendlibre.wordpress.com/2014/02/14/dresde-1314-fevrier-1945-le-soudard-churchill-fait-anneantir-200-000-ames-innocentes/>

*«Il me semble que le moment est venu quand la question du bombardement des grandes villes allemandes simplement pour les besoins d'accroître la terreur, bien que sous d'autres prétextes, devrait être analysée. Autrement, nous devrions entrer en contrôle d'une ville totalement ruinée. Nous ne devrions pas, par exemple, pouvoir faire sortir d'Allemagne des matériaux de logements pour nos propres besoins parce que quelque approvisionnement temporaire devra être entrepris pour les Allemands eux-mêmes. La destruction de Dresde reste une question sérieuse face à la conduite du bombardement allié (souligné en jaune sur le document reproduit plus bas). Je suis d'avis que les objectifs militaires doivent dorénavant être étudiés plus strictement dans nos propres intérêts plutôt que dans ceux de l'ennemi.*

*Le ministre des Affaires étrangères m'a parlé à ce sujet et je ressens le besoin pour davantage de concentration sur les objectifs militaires tels que le pétrole et les communications derrière la zone de bataille immédiate, plutôt que sur de simples actes de terreur et de destruction gratuits, pour impressionnants qu'ils soient<sup>(1)</sup>».*

Terminons ici en relevant encore une fois (souvenez-vous du *Wilhelm Gustloff*) une certaine symbolique en rapport avec cet holocauste comme on en rencontre souvent au demeurant dans les événements de grande envergure, symbolique essentielle pour les grands pontes de la cabale internationaliste et des droits de l'homme car garante pour tous ces esprits tortueux et délabrés d'une meilleure chance de réussite sur le chemin de l'édification du Nouvel Ordre Mondial : ainsi, le bombardement des 13/14 février 1945 s'était-il vu durer 13/14 heures et effectué par des appareils britanniques et américains qui, selon certains documents comme celui cité plus haut avec les témoignages de Margaret Frayer et de Lothar Metzger, étaient représentés par «773 *Avro Lancaster* qui bombardèrent la cité le 13 février, suivis par 527 bombardiers lourds de l'USAF qui avaient été envoyés lors des deux jours suivants pour poursuivre l'attaque de la RAF», soit un total de 1300 appareils, un multiple de cet autre nombre sacré.

---

1. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_dresden\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_dresden_en)

La hantise malade du succès se traduit ici d'abord numériquement tout comme les penchants « hexamaniques » des élites, c'est-à-dire leur autre obsession pour le chiffre 6 et ses multiples, dont nous avons pu avoir quelques exemples de leur récurrence dans les actes apocalyptiques joués sur la scène de Dresde. Imaginez. Même le directeur du zoo avait 60 ans ! Et que dire de ce Mardi gras et de ce mercredi des Cendres !



Panorama Dresde 1930 (Verlag A. Desbarats, Dresde -A. 1 422)



Illustrations : *Tragédie allemande du destin* et magazine *Life*

B

HAMBOURG



Vue de Hambourg - 1895



Située au nord du pays, au confluent de l'Alster, du Bille et de l'Elbe, et à 110 km de l'embouchure de l'Elbe dans la mer du Nord, **Hambourg** est la 2<sup>e</sup> plus grande ville d'Allemagne (après Berlin) et le premier port du pays et le 9<sup>e</sup> au monde (en 2005). Hambourg était aussi un membre fondateur de la Hanse ou Ligue Hanséatique (encore appelée Hanse germanique ou Hanse teutonique), l'association des villes marchandes de l'Europe du Nord autour de la mer du Nord et de la mer Baltique dont le commerce reposait manifestement sur des privilèges que divers souverains d'Europe leur avaient octroyés. Entre le 25 juillet et le 3 août 1943, la cité de Hambourg fut alors le théâtre d'une opération mise sur pied par les Alliés et répondant au nom de code militaire de « *Opération Gomorrhe* » (*Operation Gomorrah* en anglais), une campagne de 7 raids aériens rapprochés effectués par les bombardiers britanniques et américains. Cette opération aurait été décidée afin de détruire spécifiquement Hambourg de façon à pouvoir réduire les capacités militaro-industrielles allemandes et de porter un coup au moral de l'ennemi. Attaque la plus meurtrière en Europe après celle de Dresde (ayant coûté la vie, selon le site



*Wikipedia*, à environ 40000 personnes suite à la première tempête de feu, la «*Feuersturm*», alimentée notamment par du napalm) et qui fut considérée, vu le massacre délibéré des populations civiles, comme un crime de guerre au sens de la 4<sup>e</sup> convention de Genève, une opération bien postérieure toutefois, comme le fait remarquer le site officiel, aux bombardements par les Allemands de Guernica, Varsovie, Rotterdam ou Londres même si, apparemment, les traités internationaux de l'époque n'interdisaient ni le bombardement stratégique des civils, ni la guerre totale. L'Opération Gomorrhe, appelée aussi par les Allemands «*die Julikatastrophe von 1943*» («la catastrophe de juillet 1943»), «*The Battle of Hamburg*» par les Britanniques ou encore l'«*Hiroshima allemand*» par des officiels britanniques, fit autant de victimes que toutes les opérations aériennes allemandes sur l'Angleterre.

Voici le compte-rendu du site *Tragédie allemande du destin* :

«En tant que principal port maritime et emplacement industriel majeur de l'Allemagne, la seconde plus grande ville du Reich allemand fut la cible de bombardements multiples qui débutèrent relativement tôt, à l'été 1940<sup>(1)</sup>.»

Après avoir donné les dates de ces bombardements s'échelonnant entre le 18 juin 1940 et le 12 novembre 1944, le site anglophone poursuivait :

«Vers l'été 1943, la cité hanséatique essuya 137 frappes aériennes. Bien que les attaques revendiquassent presque 1500 vies, les dégâts, en comparaison à la taille de la cité, étaient encore raisonnables.

«Cela ne pouvait durer. Le commandant du *Bomber Command*, Arthur Harris émit, le 27 mai 1943, l'ordre d'opération N° 173 qui s'avéra fatal à Hambourg. Entre autres choses, il incluait pour les équipages de bombardiers, les instructions suivantes : «*La vieille cité hanséatique de Hambourg doit être complètement détruite par tous les moyens disponibles*».

«Le nom de code pour l'opération suggérait de cynique façon que la population de Hambourg devait être exterminée dans un scénario de fin du monde biblique, population assimilée aux habitants souillés par le péché de Sodome et Gomorrhe.

1. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_hamburg\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_hamburg_en)



«Sous l'«*Opération Gomorrhe*», plus de 2300 bombardiers larguèrent environ 9000 tonnes de bombes sur la cité.

«Dans la tempête de feu incandescente provoquée par le brasier des bombes, environ 30000 personnes brûlèrent ou moururent étouffés, incluant 7000 enfants et adolescents.

«Le choix stratégique du déroulement des bombardements était insidieux et garantissait un nombre de victimes maximal et le plus haut niveau de destruction. La première vague de bombes explosives détruisant les toits fut suivie par des bombes incendiaires. Pour empêcher le travail de sauvetage des ambulances et des pompiers, pendant les intervalles de largage des bombes incendiaires, des bombes explosives étaient de nouveau larguées. Cette interaction diabolique transforma des quartiers entiers en une mer de flammes.

«La chaleur brûlante était si forte qu'elle liquéfiait l'asphalte des routes, les citoyens en fuite et ceux qui essayaient de les aider furent collés et moururent brûlés.

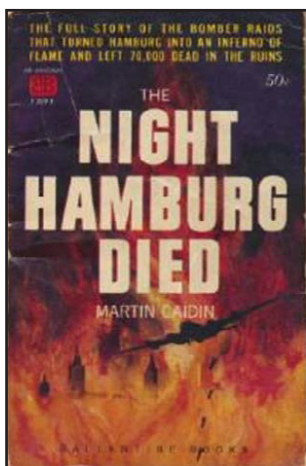
«277000 maisons et appartements furent détruits, en même temps que de nombreuses entreprises industrielles, 24 hôpitaux, 277 écoles, 58 églises, 12 ponts et de nombreux bâtiments historiques comprenant la Bibliothèque de la Cité avec 650000 volumes.

«Dans le bombardement de Hambourg, moururent plus de 50000 personnes (293).»

Comme on peut le constater, la stratégie destructrice était assez similaire à celle de Dresde, que ce soit au niveau du déroulement des opérations ou des personnes ciblées. Voici ci-après, quelques éléments relevés sur le site abondant déjà mentionné de Jeff Rense, dans une autre page intitulée *Le Crime de guerre le plus atroce et barbare de Churchill*, en date du 5 septembre 2009, un document de Michael Walsh, témoin de l'histoire, et tiré de l'*Historical Review Press*, 1996. Nous débiterons par les propos du Président de la Police de Hambourg :

«*Son horreur (celle de Hambourg) est révélée dans le hurlement et la fureur des tempêtes de feu, le bruit infernal des bombes explosant et les cris de mort d'êtres humains martyrisés, de même que le grand silence après les raids. Les paroles sont impuissantes à décrire la mesure de l'horreur qui ébranla les gens pendant 10 jours et nuits et dont les traces furent écrites*

*de manière indélébile à la surface de la cité et de ses habitants. Aucune envolée de l'imagination ne parviendra jamais à mesurer et décrire les macabres scènes d'horreur dans les nombreux abris aériens enterrés. Seule la postérité peut incliner la tête en l'honneur du destin de ces innocents, sacrifiés par la soif meurtrière d'un ennemi sadique<sup>(1)</sup> ».*



**Edition princeps du livre de Martin Caidin indiquant un nombre de victimes de 70000.**

Le site donne juste après un extrait du livre de Martin Caidin, *The Night Hamburg Died* (La nuit où mourut Hambourg), Ballantyne Books, New York, 1960 (la page n'est pas donnée) :

*« 300 fois plus de personnes moururent à Hambourg lors du blitz de 10 jours que n'en moururent à Coventry pendant toute la durée de la guerre... Pas même Hiroshima et Nagasaki, subissant les frappes écrasantes des explosions nucléaires, ne pourraient rivaliser avec l'enfer total de Hambourg ».*

Martin Caidin poursuit en abordant le sujet douloureux des enfants :

*« Des enfants de ces nuits effroyables, que peut-on dire ? Leur peur devint horreur et puis panique quand leurs esprits minuscules devinrent capables de saisir le fait que leurs parents ne pouvaient plus du tout les aider dans leur détresse. Ils perdirent la raison et une terreur accablante prit le dessus. Leur monde était devenu le centre hurlant d'un volcan en éruption duquel il ne pouvait y avoir aucune échappatoire physique. Rien de ce que l'enfer offrait ne pouvait être craint davantage. Par la main de l'homme ils devenaient des créatures, humaines de forme mais non dans l'esprit. Ils laissaient siffler des bruits étranglés au moment où ils titubaient pitoyablement à travers les rues où le goudron et l'asphalte coulaient comme des rivières. Certaines*

1. <http://www.rense.com/general87/church.htm>

*de ces minuscules créatures coururent sur plusieurs dizaines de mètres. D'autres ne réussissaient que sur six mètres seulement, peut-être trois. Leurs chaussures prenaient feu et puis leurs pieds. La partie inférieure de leurs jambes devenait des bâtons de flammes vacillantes. C'étaient ici des Jeanne d'Arc... des milliers d'entre eux. Tous ceux qui avaient péri injustement sur les feux du Moyen-Âge n'étaient rien lorsque comparés à ce qui arriva cette nuit. Les sons de beaucoup d'entre eux étaient inintelligibles et beaucoup plus appelaient indubitablement leurs parents desquels ils étaient séparés par la mort ou par accident. Ils saisissaient leurs membres torturés, leurs minuscules jambes en feu jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus capables de se tenir debout ou de courir. Et ils s'écraseraient alors au sol où ils se contorsionneraient dans le goudron bouillonnant jusqu'à ce que la mort les délivrât de leur misère physique ».*

Puis :

*« Des hommes, des femmes et aussi des enfants, couraient comme des hystériques, tombant et trébuchant, se relevant, trébuchant et tombant à nouveau, roulant sur eux-mêmes encore et encore. La plupart d'entre eux parvenaient à se remettre debout et à gagner l'eau. Mais beaucoup d'entre eux n'y parvinrent jamais et furent laissés derrière, leurs pieds tambourinant dans une douleur aveuglante sur les pavés surchauffés parmi les gravats, jusqu'à ce que survînt un dernier tremblement convulsif de la « chose » fumante au sol, et puis plus de mouvement du tout ».*

Nous allons maintenant reproduire un article d'époque, tiré du *Collier's Magazine*, qui fut câblé de Stockholm afin de relayer les récits et témoignages de première main d'ouvriers suédois qui travaillaient justement à Hambourg et qui avaient pu tous échapper à la campagne de bombardement alliée sur la ville en 1943 ; il s'agit d'un article du 18 septembre 1943 du magazine *Collier's*, p.13, rapporté par Walter Taub, gérant du Bureau de Presse tchécoslovaque à Stockholm, et intitulé *Ils virent Hambourg mourir*. Sous-titrage : *Témoignages directs d'hommes et de femmes qui échappèrent à l'holocauste d'Hambourg décrivant l'horreur extrême de la destruction d'une grande ville, sa population terrifiée au-delà des limites du supportable et trop hébétée pour paniquer. Il s'agit d'un clair aperçu de ce qui survient au moral allemand.*

Nous essaierons d'en donner les points les plus saillants vu sa longueur :

«Le peuple d'Allemagne a maintenant appris, à travers les heures emplies de terreur de nuits et jours sans sommeil, que la maîtrise de l'air — l'arme de bombardement destructrice des nazis en 1939 et 1940 — a été reprise par les Alliés. Ils savent maintenant que leurs adversaires ont appris comment utiliser le coup de poing dévastateur qui met KO, et que l'on fait régulièrement pleuvoir ces coups sur le plexus solaire du nazisme, le moral du peuple allemand.

«Le plus terrible de ces coups a été le torrent de nitroglycérine et de phosphore qui, en 5 jours et nuits, détruisit Hambourg.

«Il y a maintenant en Suède et au Danemark, des témoins oculaires du plus grand chaos qui ait jamais frappé des installations humaines. La majorité de ceux-ci sont les 400 ouvriers danois qui parvinrent à fuir Hambourg avec le visage noirci par la fumée, n'ayant pas ôté leurs vêtements pendant huit jours.

«Ces réfugiés ne peuvent pas vous regarder calmement. Ils errent comme s'ils cherchaient un abri. Leurs mains tremblent. Offrez-leur de la nourriture et ils la refusent. Ils semblent malades. Mais ils demandent des cigarettes et, après la première bouffée, comme si elle avait été libérée d'un étau, ils commencent à décrire leurs expériences. Leurs mots viennent par saccades. C'est seulement plus tard, après contrôle des descriptions des Danois face à celles des témoins oculaires suédois, suisses et allemands, que l'on peut obtenir un récit complet de ce qui arriva à Hambourg durant les derniers jours de juillet.

«La première attaque fut livrée la nuit du 24 juillet. L'attaque était concentrée sur les batteries antiaériennes avec d'excellents résultats. La plupart des batteries furent réduites au silence en quelques minutes. Vint alors, disent ces témoins, une nouveauté absolue dans l'histoire du bombardement — devenir le témoin du soin scientifique consacré à la planification de l'attaque. Des avions de reconnaissance spéciaux apparurent au-dessus de la cité, repérant certaines sections d'importance industrielle avec des fusées vertes larguées par des parachutes. Ces fusées faisaient du vol stationnaire comme des grappes de raisins en l'air et aidaient les bombardiers se pointant après

pour larguer leurs explosifs dans un carré autour de la section ainsi délimitée, de sorte que des bâtiments ou des blocs entiers s'effondraient et toutes les routes et communications entre cette section et le reste de la cité étaient étouffées. Cela ne fut pas fait pour empêcher les habitants de sortir, mais pour gêner le transfert des pompiers et d'équipement de lutte contre les incendies d'autres sections dans l'effort de sauver des bâtiments d'importance pour la guerre et leur contenu.

**Habitations rasées par les flammes.**

*«Pas une fois mais des douzaines, je vis les pompiers concentrer leurs efforts pour tout sauver du palais de justice en feu pendant que des habitations à quelques coins de rue de là, brûlaient complètement sans que les pompiers ne s'y rendissent»*, dit un marchand de Bâle que j'ai connu longtemps mais qui, étant obligé de retourner chez lui via l'Allemagne, doit rester anonyme.

«Quand les communications furent ainsi fermées, il commença à pleuvoir des bombes incendiaires qui propagèrent le feu sur une surface tellement grande que toute la section fut pratiquement noyée dans les flammes. Le travail de la défense aérienne cette nuit et lors des suivantes fut énormément gêné par ce moyen simple mais efficace qui, autant que je sache, fut appliqué ici pour la première fois.

«M<sup>me</sup> Antoinette Johansson, une femme allemande approchant les 70 ans, qui avait vécu à Hambourg toute sa vie et qui est la femme d'un Suédois aujourd'hui réfugié à Malmö, port du sud de la Suède, fait allusion à des «feuilles de papier, noires d'un côté, et d'un argent éblouissant de l'autre, larguées par milliers par les bombardiers». Les 25 autres Suédois de Hambourg qui étaient arrivés ici attestent de la correction de sa déclaration. Les rayons des projecteurs de défense aérienne furent réfléchis dans toutes les directions à partir de ces feuilles, étant ainsi empêchés d'atteindre les bombardiers en pleine intensité et rendant la tâche de leur repérage beaucoup plus difficile.

«Le premier assaut fut dirigé vers la partie centrale de la ville. Nombreux ceux qui ont visité le grand centre d'attractions de Hambourg à Saint Pauli se demandent probablement tristement pourquoi il fut bombardé. C'était toutefois nécessaire.

Imaginez Coney Island<sup>(1)</sup> avec tous ses stands d'attractions retirés — que reste-t-il ? Le parc d'attractions de Saint Pauli était un énorme terrain de 600 yards de long (environ 540 m) sur 400 de large (environ 360 m). Cela requiert peu d'imagination de le voir comme un splendide terrain d'aviation et c'est pourquoi il fut bombardé.



[...] «Le port libre, couvrant une superficie supérieure à 3500 acres (environ 1400 ha), ne fut naturellement pas épargné lors de cette attaque de 90 minutes, mais ce ne fut pas avant le raid suivant le dimanche — un raid diurne — que survint le coup le plus dévastateur dirigé sur la fierté de Hambourg.

«Ce dimanche, Hambourg montrait une apparence inhabituelle. Même dans la matinée, des nuages de fumée et de poussière géants enveloppaient toute la ville, assombrissant le ciel. L'eau des grosses canalisations explosées inondait les rues. Les sirènes retentirent alors, et une grosse formation de bombardiers américains réduisit en cendres les plus grands chantiers navals du continent — Blohm & Voss, Vulkanwerft et Howaldswerft — où sont construits, réparés et mis à quai les plus grands bateaux à vapeur. L'alerte dura jusqu'à 16h. Après cela, les communications téléphoniques n'existaient

---

1. NDLA – Ancienne île devenue péninsule dans la ville de New York, connue pour avoir été un complexe de loisirs majeur avec plusieurs parcs d'attractions.



plus du tout. Après le signal de fin d'alerte, quand les habitants de Hambourg quittèrent les abris, « *Personne ne savait plus où il était* », rapporta un correspondant du Bruesseler Zeitung. Lundi soir, lors de la fraîche attaque britannique, la grande usine de gaz dans la section du port fut frappée directement. Cette terrible explosion priva la cité de gaz.

« Ce soir-là, aucun des 1,7 million d'habitants de Hambourg ne désirait aller se coucher, car la RAF avait largué des prospectus promettant une répétition du raid de dimanche le mardi. Les Hambourgeois, desquels Hitler fut obligé une fois d'admettre qu'il avait reçus une majorité de votes « non », écoutaient toujours la radio britannique et ils savent par conséquent, que « les Britanniques tiennent leurs promesses ».

« Chaque résident de Hambourg descendit aux abris cette nuit et l'air y était devenu encore plus vicié. Le mardi matin à 11h30, les quelques sirènes restantes hurlèrent. L'attaque commença à 12h30. Des bombes explosives rugissantes, des bombes au phosphore sifflantes et les mines aériennes jouèrent un concert infernal qu'écoutaient avec crainte 5 ou 6000 personnes, entassées comme des sardines dans chacun des 7 ou 8 étages des abris. « 'Le toit tiendra-t-il ?' était la question sur les lèvres de tout le monde », relate un autre réfugié suédois, Werner Gullberg, qui y était assis avec sa femme et son fils d'un an. Mais il y avait un occupant encore plus jeune : une jeune femme suédoise donna naissance à un enfant lors du raid.

« Le raid ne dura qu'une demi-heure, mais il suffit à transformer Hambourg en une véritable mer de flammes. Avec les conduites d'eau centrales détruites, des centaines de milliers de ceux quittant les abris auraient donné une fortune pour un verre d'eau mais personne ne pouvait avoir une goutte. La chaleur était insupportable, empirant même davantage quand une tempête éclata soudain et se développa en quelque chose ressemblant à un typhon tropical. Le feu géant résulta en une consommation d'oxygène rapide. La couche d'air au-dessus et autour du foyer fut rapidement attirée dans le vide s'élevant du feu, et des tempêtes de feu terribles résultèrent où, quelques minutes plus tôt, une tranquillité totale avait prévalu.

« *Les fuyards couraient çà et là sans défense* », dit l'un des ouvriers danois, Niels Ericson. « *Il était impossible de respi-*

rer. *Mon cœur battait la chamade et tout devint noir devant mes yeux* ». Nombreux furent aveuglés par la poussière et la chaleur.

« Les pompiers arrivèrent seulement 2h après mais il restait peu de choses à sauver. Les poutres flamboyantes, les bâtiments s'effondrant et la chaleur rendaient le travail de sauvetage sans espoir. Tous les réfugiés disaient « *Tout a brûlé autour de nous — maisons, arbres, buissons* ». Enveloppés dans des édredons et couvertures, malades et blessés furent emmenés vers des postes de soins où 3000 personnes attendaient d'être traitées. Ceux attendant un traitement entendaient les explosions des bombes à retardement qui pétaient çà et là, donnant l'impression que l'attaque continuait, bien que la fin d'alerte eût sonné.

« Mercredi matin, il n'y avait toujours pas de lumière à 10h. La cité, telle une masse de feu, flottait dans l'espace, coupée de tout air et de toute lumière. Rues et endroits à découvert gisaient en ruines et cendres. Des sections abritant 300000 personnes furent rasées au sol. La gare principale, Saint Georg, était un spectacle effroyable mercredi avec des wagons carbonisés sur les voies de garage et des automobiles pulvérisées et méconnaissables.

### Pris dans un piège mortel

« Durant cette nuit, les sections industrielles de Rotenburgsort, traversées par des trains en partance vers Berlin, Hammerbrook, Hamm et Veddel, et le pont de l'Elbe, avaient été ravagés. Mais le vieux pont du chemin de fer portant les trains au sud vers Brême, Hanovre et Cuxhaven, fut utilisable malgré une frappe directe, rendant possible l'évacuation qui avait commencé le vendredi. Rares sont ceux qui parvinrent à quitter la ville car mercredi soir, il y eut une nouvelle alarme, et le jeudi matin, des bombardiers américains passèrent deux heures entières au-dessus de la cité. Les femmes s'évanouirent au moment où les sirènes retentirent de nouveau.

« Après ce raid, un employé suédois dans un bureau d'édition, Hjalmar Nilsson, essaya de trouver des proches dans une autre section de la cité. Il dit « *Je vis de nombreux morts dans des positions tordues, principalement nus parce que la tempête avait arraché leurs vêtements. Ils gisaient partout dans les rues. Des individus, las et apathiques erraient sans but devant*

*et derrière moi. Les blessés dont on ne s'occupait pas encore, étaient étendus dans un petit espace herbeux en plein air*».

«Une fille suédoise que je connais seulement sous le nom de Miss Persson vit des gens flamber à partir du phosphore se jeter dans l'eau — mais le phosphore y brûlait également bien. De la chaux était répandue sur les cadavres éparpillés dans les rues, et l'odeur de la mort pesait lourdement sur toute la ville.

«Jeudi après-midi, des voitures de police munies de haut-parleurs foncèrent à travers la ville. Tout ce que les gens pouvaient saisir était *«Die stadt sofort verlassen !»* — Quittez la ville immédiatement ! Cet ordre marqua l'impasse du conflit dramatique entre le Gauleiter de Hambourg Kaufmann et le commandant militaire. Ce dernier avait demandé l'évacuation dès le mardi, mais Kaufmann, le genre de nazi le plus fanatique, s'opposa à l'évacuation au motif qu'elle était susceptible de saper la discipline. [...] <sup>(1)</sup>»



**L'entrée-façade du zoo Tierpark Hagenbeck de Hambourg**

Quelques mots enfin concernant le zoo de la cité rapportés par le site *holocaustianity.com* :

«Le Tierpark Hagenbeck est un zoo privé à Hambourg qui vit ses débuts en 1863 par Carl Hagenbeck Sr, un vendeur de poisson et collectionneur amateur d'animaux. Le parc

1. <sup>1</sup> [http://www.oldmagazinearticles.com/WW2\\_bombing\\_of\\_Hamburg\\_Germany\\_during\\_World\\_War\\_Two\\_pdf](http://www.oldmagazinearticles.com/WW2_bombing_of_Hamburg_Germany_during_World_War_Two_pdf)

lui-même était le premier zoo à utiliser des enceintes ouvertes entourées de douves, plutôt que des cages à barreaux, afin de mieux approcher les environnements naturels des animaux. [...]

«Le 24 juillet 1943, les raids aériens alliés détruisirent les trois quarts du zoo en 90 minutes, tuant 9 hommes et 450 animaux. Passage tiré du livre *Animals Are My Life* par Lorenz Hagenbeck : « *La partie la pire (du bombardement) toutefois, était le feu, qui était maintenant tout à fait hors de contrôle. Quand les premières bombes incendiaires tombèrent sur le toit du pavillon des éléphants et que celui-ci explosa en flammes, notre gardien en chef plein de ressources, Fritz Theisinger, libéra rapidement ses 14 éléphants qu'il avait gardés attachés seulement par une patte arrière, et les conduisit dehors. Là, ils pouvaient essayer d'éviter les bombes incendiaires qui tombaient partout, et ils se réfugièrent dans le grand bassin. Ensuite, aidé par les prisonniers de guerre tchèques, il fit une tentative pour sauver le pavillon mais à ce stade, les prisonniers de guerre paniquèrent et s'enfuirent*<sup>(1)</sup>. »



L'entrée-façade du zoo Tierpark Hagenbeck de Hambourg

1.  <http://www.holocaustianity.com/zoo-bombing.html>





Hambourg - vue aérienne après l'Operation Gomorrah



Corps carbonisé d'un garçon messager à côté de son vélo.



### Operation Gomorrah

*Un enfant allemand survivant de cet holocauste, aux pieds nus fouille une poubelle à la recherche de nourriture.*

*Bâtiments en feu à Hambourg après les raids de la RAF Bomber Command en juillet 1943*



## C

### BERLIN

*« J'ai vu de nombreux travaux importants d'ingénierie pendant la guerre, comme le dégagement du port de Cherbourg, mais je serais bien embarrassé pour dire par où commencer pour reconstruire Berlin. »*

Général Dwight Eisenhower,  
Associated Press, Londres, 11 juin 1945



La Bourse et le Pont Frédéric



Située dans le nord-est de l'Allemagne, la capitale et plus grande ville du pays forme un Land à part entière. Fondée au XIII<sup>e</sup> siècle, **Berlin** avait été successivement capitale du royaume de Prusse (1701-1701), de l'Empire allemand (1871-1871), de la république de Weimar (1919-1919) et du III<sup>e</sup> Reich (1933-1933). Voici le compte-rendu du site anglophone *Tragédie allemande du destin* :

« Berlin, en tant que capitale et centre culturel du Reich allemand, fut bombardée très lourdement. Avec plus de 9000 sorties et quelque 45000 tonnes de bombes, la cité fut presque complètement détruite. Les bijoux architecturaux irrempla-



çables des Schlüter, Knobelsdorf, Schadow et Schinkel furent anéantis. Les palais, musées, églises, monuments et sites culturels devinrent les victimes des bombes.

« 68 000 maisons furent détruites, 400 000 personnes furent laissées sans domicile. Dans la bataille de Berlin à la fin 1943, les Alliés utilisèrent presque 3 000 bombardiers.

« De même, l'évacuation de parties de la population ne pouvait empêcher le nombre élevé de victimes à cause des bombardements. Des millions de réfugiés et de déplacés affluèrent de l'est vers Berlin. Ils erraient parmi les décombres et, au lieu de s'échapper, nombre d'entre eux trouvèrent une mort douloureuse dans le bombardement.

« Globalement, Berlin fut bombardée 363 fois par des appareils anglais, américains et russes. Environ 50 000 civils furent tués. Ils brûlèrent, suffoquèrent, furent ensevelis sous les ruines ou lacérés par les bombes<sup>(1)</sup>. »



Bundesarchiv, Bild 170-236  
Foto: Baur, Max 1 1928/1944 ca.

**Le Palais de la Cité de Potsdam en 1928**

Après avoir donné successivement les dates des raids aériens sur Berlin les plus sérieux, s'étalant du 8 juin 1940 au 20 avril 1945, le site poursuivait :

---

1. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_berlin\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_berlin_en)

« Dans ces bombardements, des milliers de civils furent tués, un capital culturel irremplaçable détruit et, en une attaque en mars 1943, 3900 animaux du zoo périrent.

« Particulièrement tragique fut la dernière attaque majeure visant la précieuse et historique Potsdam. Sans aucun intérêt militaire, 5000 personnes perdirent la vie dans les derniers jours de la guerre. Les bâtiments historiques uniques de l'ancienne cité royale prussienne aux abords de Berlin furent soufflés dans les airs par 1700 tonnes de bombes. La *Garnisonkirche* (église) au tombeau de Frederik II, le Palais de Potsdam et quasiment la moitié des bâtiments du centre-ville furent détruits. »

Ci-après est reproduit un article d'un écrivain américain, Eddie Gilmore, qui fit partie du premier groupe de correspondants autorisés à passer plus de 24h dans la métropole anéantie, article qui parut dans l'*Associated Press*, Berlin, le 9 juin 1945 :

« La capitale du III<sup>e</sup> Reich est un amas de constructions éventrées, dévastées par le feu et marquées par les flammes. Elle est devenue un désert constitué d'une centaine de milliers de dunes de briques et de maçonneries pulvérisées. Sur elle plane l'odeur âcre et méphitique de la mort. [...] Il n'est pas possible d'exagérer la description de ces destructions. [...] Le centre de Berlin ne ressemble à rien de ce qu'un homme aurait pu concevoir. En descendant la célèbre Frankfurter Allee, je n'ai pas vu un seul immeuble où on aurait pu établir un commerce, ne serait-ce que pour y vendre des pommes<sup>(1)</sup> ».

En revenant sur l'attaque du zoo évoquée précédemment, le site évoqué plus haut, *holocaustianity.com*, s'étendait quelque peu sur cet épisode tragique :

« En 1939, le magnifique zoo de Berlin abritait plus de 4000 mammifères et plus de 1400 espèces d'oiseaux. Leur célèbre pavillon des éléphants fut totalement détruit par un bombardement le 22 novembre 1943. Avant que ne tombassent les premières bombes, toutefois, un taureau s'était échappé de son enclos ouvert et commença des mouvements de va-et-vient, annonçant sa mort imminente par des beuglements. Il devait être abattu. Non satisfaits d'un seul éléphant mort, quelques jours plus tard, les 26-27 novembre, les Britanniques frappèrent à

1. Ralph F. Keeling, *op. cit.*, pp.21-22

nouveau et (les explosions) des bombes « *Blockbuster* »<sup>(1)</sup> résultèrent en l'échappée de plusieurs animaux grands et potentiellement dangereux : léopards, panthères, jaguars et grands singes.

« Ils devenaient affolés. Les singes se virent pris au piège dans les cimes en feu des arbres, des lions stupéfaits traversaient les parcs d'un pas tranquille, et de grands serpents ondulèrent à travers des foules de gens désespérés qui fuyaient les feux et les bombes. Les animaux avaient dû être chassés et abattus dans les rues pendant et après les raids de bombardement au beau milieu de cet Armageddon.

« Des 3715 animaux représentant 1400 espèces vivant au vieux et grandiose zoo de Berlin, seuls 91 animaux demeurèrent en vie vers la fin de la guerre<sup>(2)</sup>. »



Promenade dans les Jardins Zoologiques de Berlin en 1905

Le site en profite pour ajouter une note des dégâts subis par les établissements spécialisés qui abritaient des collections précieuses inhérentes au domaine de la nature :

---

1. NDLA – Également appelées « *cookies* », nom qui fut inventé par la presse et donné à plusieurs bombes lourdes conventionnelles employées par la RAF pendant la 2<sup>e</sup> GM, en référence à la capacité explosive de celles-ci qui pouvaient détruire une rue entière ou un grand bâtiment et ce, par l'entremise des effets du souffle conjointement avec les bombes incendiaires.

2.  <http://www.holocaustianity.com/zoo-bombing.html>



Bundesarchiv, Bild 146-1970-000-31  
Fot. S. Jürg. 11944 Herbig

Victimes du bombardement allongées dans un hall d'exposition. Automne 1944



La bataille de Berlin se déroula du 16 avril 1945 au 2 mai 1945. Elle opposa ce qui restait des forces du Troisième Reich à l'Armée rouge. Staline donna une portée symbolique à ce dernier coup porté au régime nazi, après les lourdes pertes subies par les Soviétiques pour inverser le flux de l'invasion.

Illustrations *Tragédie allemande du destin*, Life et Wikipedia



«Les dommages des bombes aux collections zoologiques furent de même astronomiques. Une partie de la Humboldt-Universität était le Museum für Naturkunde, le premier musée national au monde, avec une collection massive de plus de 25 millions de spécimens zoologiques, paléontologiques et minéralogiques, incluant le plus grand dinosaure assemblé du monde et le spécimen le mieux préservé du plus ancien oiseau connu. Établies en 1810, ses collections d'une valeur inestimable contenaient des objets en provenance des trois domaines majeurs, paléontologie, minéralogie et zoologie. Les collections minérales d'une valeur inestimable représentaient 75 % des minéraux de la planète et attiraient des chercheurs des quatre coins du monde. Les collections furent horriblement endommagées par le bombardement allié de Berlin et la majeure partie du reste fut alors laissée au pillage.»

D

PFORZHEIM



Ville du Land de Bade-Wurtemberg, région du sud-ouest de l'Allemagne, **Pforzheim** est aussi la capitale de la région du nord de la Forêt Noire. Voici le compte-rendu du site anglophone *Tragédie allemande du destin* :

«La petite ville idyllique sur l'Enz dans le nord de la Forêt Noire, avec ses vieilles maisons et rues étroites, est le meilleur exemple de la nature morale douteuse de la guerre du bombardement. Elle fut détruite parce que la ville, avec ses constructions serrées, brûlerait bien !

Sur la cité, qui n'a pas d'industrie, 1550 tonnes de bombes furent larguées en février 1945.

Plus de 300 mines aériennes réduisirent des quartiers entiers en ruines et cendres. Les bombes incendiaires qui faisaient suite déclenchèrent un sinistre.

Des milliers brûlèrent de façon méconnaissable dans les énormes rouleaux de feu qui traversaient les rues à toute vitesse.

Des milliers suffoquèrent ou furent intoxiqués par les émanations.

Plus de 20000 personnes, environ 30 % de la population, moururent dans le brasier. Proportionnellement, Pforzheim fut la plus grande victime de la guerre du bombardement, spécialement si l'on tient compte que la cité n'avait aucune importance militaire ou industrielle.

Le degré de destruction et le nombre de morts relativement à la taille de la ville elle-même dépassa de loin les effets de la bombe atomique sur Hiroshima !

Le maître largueur de bombes qui fut responsable de l'exécution précise de l'opération se vit décerner à titre posthume la Croix de Victoria <sup>(1)</sup>.



#### ILLUSTRATIONS

Magazine *Life*,  
*Tragédie allemande du destin*

1. NDLA – Que l'on se souvienne du cas Marinesko.

☞ [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_pforzheim\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_pforzheim_en)



Précisons que le site officiel *Wikipedia* indique que c'est dans la soirée du 23 février 1945 qu'eut lieu le raid qui, par la surface détruite, figura parmi les plus dévastateurs de la guerre. Il avait été mené par 379 avions de la RAF dont 367 bombardiers *Avro Lancaster*. Le site mentionne pour sa part, plus de 17600 victimes, à côté des 20200 du site précédent ou des 21200 d'une autre source encore.

---



## COLOGNE



Plus grande ville de la Rhénanie-du-Nord-Westphalie, **Cologne** (Köln en allemand) fut fondée par les Romains et demeure la plus ancienne des grandes villes allemandes. Jouissant d'une situation géographique favorable et étant de surcroît traversée par le Rhin, Cologne représente un important carrefour européen depuis le Moyen-Âge. Il faut ajouter que la cité possède une série remarquable de douze grandes basiliques romanes de style rhénan (dont la Groß Saint Martin ci-dessus au milieu de la carte postale, à gauche de la cathédrale) situées au centre de la ville ainsi que la plus grandiose des cathédrales gothiques du pays.

Voici une description de la situation par le site *Tragédie allemande du destin* :

«En tant que cité industrielle et commerciale majeure du Reich allemand, elle fut bombardée très souvent.

De par sa position occidentale, les raids commencèrent très tôt et furent extrêmement violents<sup>(1)</sup>.

Spécialement lourdes furent les attaques des 30 et 31 mai 1942. Avec 1000 bombardiers, la RAF essaya pour la première fois sa nouvelle stratégie de bombardement sur grande surface.

864 bombes fortement explosives, 11000 bombes incendiaires, 20 mines aériennes et plus de 1000 bombes incendiaires au phosphore et de bombes à mitraille au phosphore furent larguées. Cet énorme flamboiement déclencha 12000 feux individuels qui s'unirent en 1700 feux majeurs. La chaleur brûlait les tubes des pompiers avant qu'ils n'atteignissent les sinistres. Les pilotes de la vague de bombardement suivante pouvaient voir la lueur de type volcanique de Cologne déjà depuis la mer du Nord.

Presque 500 personnes devinrent les victimes de cette attaque, de nombreux morts ayant encore la trace verdâtre du phosphore sur les corps brûlés. Des quartiers entiers furent réduits en gravats et en cendres. 14000 bâtiments résidentiels et commerciaux, principalement au cœur de la cité, furent détruits.

La nuit du 28 au 29 juin, le jour de Pierre et Paul, la population civile de Cologne fit l'expérience de la frappe d'anéantissement suivante. Une énorme torche fut à nouveau allumée sur Cologne. La tempête de feu était si intense que l'air brûlant s'écoulant vers le haut retirait l'oxygène de la bouche par suction. 4377 victimes furent brûlées, suffoquèrent ou furent déchirées par les bombes. L'Hôtel de Ville, le Walraff-Richartz-Museum, le Musée des Arts Décoratifs et la Gürzenich furent détruits. Le nombre de gens sans domicile s'éleva à 230000.

Bien que le centre de la ville et la banlieue ne fussent rien d'autre que ruines et cendres, le supplice n'était pas terminé pour la population de Cologne. En 1944, 88 autres frappes aériennes furent lancées contre la cité. Pendant l'automne-hiver,

---

1. NDLA – Le site en énumère une vingtaine, s'échelonnant du 2 mars 1941 au 2 mars 1945.

dans la soi-disant offensive contre les transports, ports, gares ferroviaires et ponts furent bombardés.

En tant que plaque tournante des transports avec des ponts majeurs, Cologne fut lourdement bombardée à plusieurs répétitions. Le Pont de Mülheim fut détruit le 14 octobre 1944, le Pont de Rodenkirchen le 14 janvier 1945 et le Pont de Hindenbourg le 28 février 1945.

Le 2 mars 1945, peu avant l'entrée au pas des Forces américaines, les ruines et gravats furent labourés une dernière fois, pour des besoins de sécurité. Lors de cette attaque, ils réussirent à annihiler la dernière vieille église restante de St-George.

En résumé, les attaques sur la cité presque bimillénaire tuèrent 20 000 personnes, principalement des civils. Elles comprenaient environ 2 000 enfants de moins de 14 ans et presque 9 000 femmes<sup>(1)</sup>.

Le site *Wikipedia* apporte certains compléments relatifs à cette tragédie. Ainsi, la cité de Cologne aurait-elle été bombardée 262 fois au cours de la 2<sup>e</sup> GM par des raids aériens en majorité menés par la RAF dont le premier véritable bombardement aurait eu lieu le 12 mai 1940. Le site officiel relève surtout la date de la nuit du 30 au 31 mai 1942 comme l'attaque « la plus mémorable » sur Cologne. En effet, il fut mené un premier raid de mille bombardiers dans une offensive qui avait reçu pour nom de code *Opération Millenium* dans l'espoir apparent d'inciter l'Allemagne à arrêter la guerre ou encore dans le but de constituer un acte de propagande pour les Alliés et plus particulièrement pour l'inévitable *Bomber Harris*, le général Arthur Travers Harris, auteur du concept de bombardement stratégique.

Dans un article sur la Toile intitulé *Brits bombard Cologne in Operation Millenium*, nous pouvons lire les précisions suivantes :

« Ce jour de 1942, un raid d'un millier d'avions sur la cité allemande de Cologne est lancé par la Grande-Bretagne. Presque 1500 tonnes de bombes pleuvent en 90 minutes, livrant un coup dévastateur à la cité médiévale des Allemands de même qu'à son moral.

1. <sup>138</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_koln\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_koln_en)

«Le général A.T. (Sir Arthur par la suite) Harris, commandant en chef du Bomber Command, planifia l'*Opération Millenium*. C'était son objectif de prévenir des pertes importantes de bombardiers de la RAF en concentrant des attaques aériennes dans des raids de bombardiers massifs, accablant l'ennemi par la multitude et délivrant des coups décisifs et paralysants.

Harris avait toutefois besoin de renforcer le nombre relativement faible de 416 avions de « première ligne » nécessaires ; il dut y ajouter des bombardiers d'escadron d'entraînement et de 2<sup>e</sup> ligne, créant ainsi une force de 1046 appareils.

«La nuit du 30 mai, Cologne fut assiégée : 600 acres (environ 240 ha) de la cité essuyèrent de lourds dommages, 45 000 Allemands furent laissés sans domicile et 469 furent tués. Les industries chimiques et d'usinage, les cibles principales du raid, furent rendues inopérantes. Le coût pour les Britanniques : 40 bombardiers, soit moins de 4 % du total qui participa.

«Le Premier ministre britannique Winston Churchill, qui approuva le raid (on ne s'en serait pas douté), envoya un télégraphe au Président Roosevelt le jour suivant : « J'espère que vous avez apprécié notre attaque aérienne massive... Il y en a beaucoup plus à venir <sup>(1)</sup> ». »



Les photos qui suivent  
proviennent des mêmes  
sources que précédemment



1. <sup>(1)</sup> <http://www.history.com/this-day-in-history/brits-bombard-cologne-in-operation-millennium>



## MAGDEBOURG



Ville de l'Allemagne orientale et capitale du Land de Saxe-Anhalt, sur les rives de l'Elbe, **Magdebourg** avait été choisie par le premier empereur germanique Othon I<sup>er</sup> vers 936 pour être la nouvelle capitale de l'empire et fut pendant longtemps une des plus importantes cités du Saint Empire romain germanique. La ville est encore célèbre pour l'expé-



rience des hémisphères de Magdebourg, qui avaient été réalisées par le bourgmestre local, Otto von Guericke, à partir de 1654, pour démontrer l'existence du vide et l'action de la pression atmosphérique.

Voici maintenant les événements encourus par la cité lors du second conflit mondial :

« Subissant 13 frappes aériennes avec des dommages plus ou moins sérieux jusqu'à la fin 1944, la cité de Magdebourg fit l'expérience le 16 janvier 1945, du brasier absolu.

Après cette attaque à grande échelle, le Général Harris (ses hommes l'appelaient le « *boucher* ») mérita son surnom.

Environ 4000 personnes brûlèrent ou suffoquèrent par manque d'oxygène ou furent empoisonnées par les émanations rien que dans cette attaque. Beaucoup furent lacérées par les éclats d'obus.

Le bunker sous l'Église St-Jacob qui avait dû être fermé au moment du bombardement, ne pouvait plus du tout être approché après l'attaque à cause de la montagne de corps à l'extérieur des portes. C'étaient les gens qui voulaient se mettre à l'abri.

La cité intérieure de Magdebourg fut presque complètement annihilée, même la vénérable cathédrale avec le tombeau d'Otto I<sup>er</sup> et sa femme, et le Monastère de Notre-Dame essuyèrent de sévères dégâts.

Comparé aux autres cités, le degré de destruction des bâtiments fut extrêmement élevé. Pratiquement toute la vieille cité fut anéantie.

6500 personnes au total à Magdebourg moururent dans la guerre aérienne<sup>(1)</sup>.

Vu que le site officiel *Wikipedia* ainsi que d'autres sources mentionnent un total de 16000 victimes pour cette cité, nous pensons donc que le site qui précède a sûrement omis un chiffre devant celui qu'il nous donne, il s'agit alors probablement de 16500 victimes, chiffre que nous retiendrons.

Ci-après, un article du site *jeune-nation.com* intitulé *Marche en mémoire des victimes européennes des crimes de guerre alliés à Magdebourg* du 19 janvier 2014, nous re-

1. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_magdeburg\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_magdeburg_en)



late l'hommage rendu aux victimes du bombardement de Magdebourg :

« Environ un millier de nationalistes allemands ont rendu hommage samedi aux victimes des bombardements criminels desdits « Alliés » le 16 janvier 1945. Dès les premiers mois de la guerre, la ville est la cible des attaques des bombardiers anglo-américains : en 1941, près des deux tiers de la ville sont rasés. Le 16 janvier 1945, les tueurs de Londres décident de rayer de la carte la ville ; la ville est soumise au plus violent bombardement de la Seconde Guerre mondiale. La ville est totalement détruite et plusieurs milliers de personnes sont assassinées, malgré les mesures de protection du régime national-socialiste.

Comme chaque année, les assassins juifs de la mémoire européenne ont organisé une contre-manifestation pour tenter d'empêcher cette marche du souvenir. Les agents du système antifasciste ont provoqué de nombreux incidents avec la police, qui n'a interpellé que quelques racailles. Les nationalistes, comme à leur habitude, ont montré un comportement exemplaire et la manifestation nationale s'est terminée sans le moindre incident <sup>(1)</sup>. »



**Une bannière contre l'oubli  
des 16000 victimes dans le ciel de Magdebourg <sup>(1)</sup>**

1. <sup>(1)</sup> <http://jeune-nation.com/2014/01/marche-en-memoire-des-victimes-europeennes-des-crimes-de-guerre-allies-a-magdebourg/>



Photographies extraites du site *paperlessarchives.com* pour la première et du site *Tragédie allemande du destin* pour la seconde.

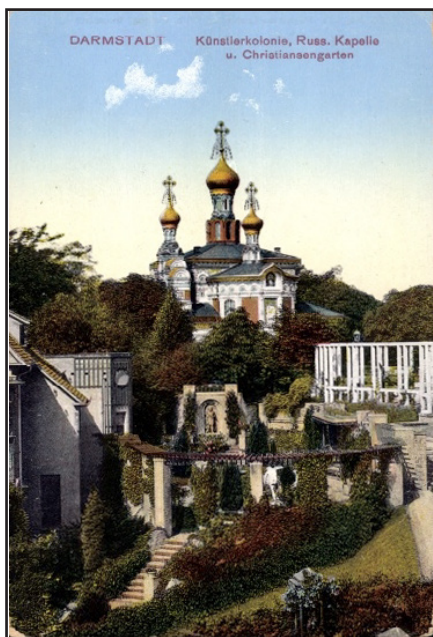


## DARMSTADT



Ville du Land de Hesse, **Darmstadt** est aussi appelée « la ville de la Science » et est située dans le sud de cet État-région. La ville est connue notamment pour privilégier l'art et la culture, en valorisant les œuvres du *Jugendstil* ou Art Nouveau de la Colonie d'artistes fondée en 1899 par le grand-duc Ernst Ludwig dans le

parc de Mathildenhöhe, colonie qui réunissait des architectes, des peintres et des sculpteurs dont le travail permettait d'associer charme artistique à la ville de la Science. Concernant ce qui survint lors de la Seconde Guerre mondiale, retrouvons le site anglophone *Tragédie allemande du destin* :



**La colonie d'artistes, la chapelle russe et le jardin du Landgraf Chrétien**

«La cité sud-hessienne de Darmstadt, entre autres choses un centre de l'Art Nouveau, fut attaquée à plusieurs reprises par les bombardiers britanniques et américains.

«L'attaque principale du 11 septembre 1944 fut aussi l'«échantillon» pour l'anéantissement de Dresde une demi-année plus tard. Après un marquage de but par un maître bombardier (il s'agit bien-sûr de *Bomber Harris*) et la pose de marqueurs fluorescents («arbres de Noël») comme guides, les bombes qui furent

larguées éteignirent l'âme de la cité. L'apparence de Darmstadt avec son cœur historique, l'Église Gothique de la Cité, l'Hôtel de ville de la Renaissance et les bâtiments uniques de l'Art Nouveau, fut détruite de façon méconnaissable.

Parce qu'au même moment, un train rempli de munitions fut aussi frappé, les bombes explosèrent pendant presque une heure, de nombreuses personnes ne se faisaient pas confiance depuis les caves. Ils croyaient que le bombardement continuait toujours. Ils attendirent jusqu'à ce qu'il fût trop tard. La chaleur des feux et la fumée transformaient les abris en fours de la mort.

Le 11 septembre 1944, avec 234 mines aériennes, 500 bombes explosives (à noter qu'il s'agit ici probablement d'une erreur de frappe, il faut lire non pas 500 mais plutôt 500000, chiffre donné notamment par une autre source, le site *holocaustianity.com* — voir plus bas) et 300000 bombes incendiaires, la vie de 12300 personnes fut exterminée. 20 % des victimes étaient des enfants de moins de 16 ans. La cité fut détruite à 80 % (le site donnant ensuite l'échelonnage des autres attaques, commençant le 29 juillet 1940 et se terminant le 12 décembre 1944)<sup>(1)</sup>. »

Précisons que la source ci-haut donne comme bilan non pas 12300 mais 13500 morts, chiffre donné également par le site officiel *Wikipedia*. Voici maintenant le tableau de cette tragédie brossé par le site *holocaustianity.com* dans un article intitulé *D'autres 11 septembre, seulement plus gros* :

« La date indélébile du 11 septembre a également une signification spéciale pour les gens de Darmstadt. Personne n'entend beaucoup parler de l'une des « petites Dresde », la magnifique cité millénaire de Darmstadt était un centre d'art et de culture inoffensif ceinturé par la forêt et jadis un centre du mouvement de l'Art Nouveau. Elle produisait moins de 2/100<sup>e</sup> d'1 % de la production de guerre totale de l'Allemagne, elle fut toutefois stupidement et brutalement détruite par les bombardiers de la RAF à cette date en 1944 dans une attaque inutilement féroce qui créa une tempête de feu assassinant au moins 10 % de la population civile de Darmstadt.

« En effet, Darmstadt fut frappée plusieurs fois, en fait, il y eut plus de 35 raids aériens et 1567 alarmes aériennes sur la cité entre juin 1940 et mars 1945. Avant l'attaque du 11 septembre, Darmstadt fut précédemment bombardée la nuit du 23 au 24 septembre 1943 par un effectif relativement faible de bombardiers de la RAF dans un « *raid de diversion* » pour détourner les chasseurs nocturnes de leur cible désignée de Mannheim, causant les premiers dégâts considérables dans la ville universitaire qui n'avait pas été sérieusement bombardée auparavant et qui avait peu d'industries. Les 24/25 avril 1944, les avions de la RAF bombardèrent à nouveau Darmstadt et d'autres villes, simplement parce que, à cause des nuages bas,

1. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_darmstadt\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_darmstadt_en)

ils n'étaient pas parvenus à trouver Karlsruhe, leur cible prévue cette nuit. Une autre attaque de nuit du 25/26 août 1944 par la RAF, fut un échec parce que les fusées des avions éclaireurs furent larguées trop loin à l'ouest, touchant seulement 95 bâtiments à Darmstadt et tuant seulement 8 personnes.

«La destruction de Darmstadt du 11 septembre, encore une autre cité ancienne, fut réalisée en l'espace d'une demi-heure lorsque 234 bombardiers larguèrent 500 000 bombes fortement explosives, plus de 300 000 bombes incendiaires et 300 mines aériennes<sup>(1)</sup> dans une soi-disant «attaque en éventail» qui créa intentionnellement une tempête de feu. Darmstadt fut ciblée comme le terrible «essai» pour le modèle qui créa par la suite le brasier de Dresde.

«Malgré l'absence totale de toutes industries de temps de guerre, la conséquence pour Darmstadt fut terrible : plus de 12 000 personnes moururent, des centaines furent gravement brûlées et blessées et un nombre énorme de personnes fut porté disparu. 70 000 civils furent laissés sans domicile et 80 % de la population perdit tout ce qu'elle possédait. Un camp de prisonniers de guerre russes fut aussi totalement détruit par la même occasion.

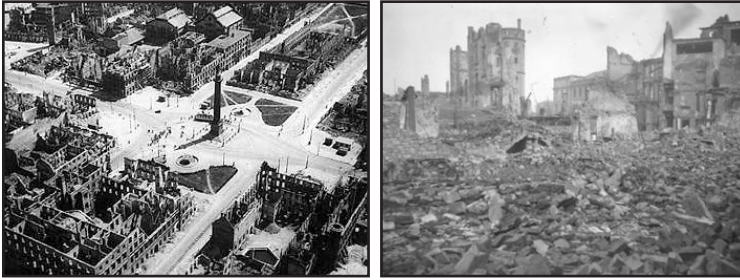
«Même après l'abominable raid du 11 septembre, il y eut encore un autre «raid de diversion» la nuit du 23 au 24 février 1945 pour détourner les chasseurs nocturnes de leur cible principale, cette fois la ville de Pforzheim. Selon la RAF, le bombardement de Darmstadt fut «un raid remarquablement précis et concentré sur une cité intacte de 120 000 personnes. Une zone de feu torride fut créée au centre et dans les quartiers immédiatement au sud et à l'est du centre. Les dégâts matériels dans cette zone furent quasiment totaux. Les pertes furent très lourdes<sup>(2)</sup>».

Côté culturel, le site termine par une note en relevant la perte de la Hessische Landesbibliothek qui n'était «que l'une des vieilles institutions culturelles détruites dans la tempête de feu de Darmstadt», avec environ 760 000 volumes, dont beaucoup extrêmement rares.

1. Notons ici que le site *Tragédie allemande du destin* mentionne le nombre 234 pour ces mines, l'ayant probablement confondu avec celui du nombre des bombardiers

2.  <http://www.holocaustianity.com/darmstadt.html>





(source : *Tragédie allemande du destin*)

**La Luisenplatz (centre-ville de Darmstadt)  
après le raid du 11 septembre 1944 (Wikipedia)**

~~~~~



## CASSEL



Également située dans le Land de Hesse mais au nord, au bord de la rivière Fulda, la cité de **Cassel** (**Kassel** en allemand) tire son nom de l'ancien *Castellum Cattorum*, un château des Chattes, tribu germanique qui vivait dans cette région depuis l'époque romaine. La cité possède notamment deux superbes parcs, le Wilhelmshöhe, dont la colline qui le forme possède en son sommet la Statue d'Hercule de même que le Château de Löwenburg et à sa base, le Château de Wilhelmshöhe, et le se-



cond, autre parc baroque, le Karlsaue, établi au bord de la Fulda au XVI<sup>e</sup> siècle, abritant l'Orangerie et le musée de l'astronomie.

Voici ce qui arriva donc à cette autre superbe cité :

«La cité de Cassel fut condamnée à cause de ses installations industrielles de grande ampleur. Se trouvaient ici l'usine des avions *Fieseler*, celles de chars et des ateliers de locomotives.

La cité fut en conséquence bombardée fréquemment, en particulier les 9 septembre 1941, 27/28 août 1942, 4 octobre 1943, 22/23 octobre 1943, 22 septembre 1944, 2 octobre 1944.

Comparées à d'autres cités, toutes les attaques furent relativement lourdes depuis le début.

La seconde frappe avec 569 engins et 4160 000 bombes incendiaires fut particulièrement désastreuse.

Aux deux attaques majeures des 4 et 22 octobre 1944, 3500 tonnes de bombes furent larguées au total.

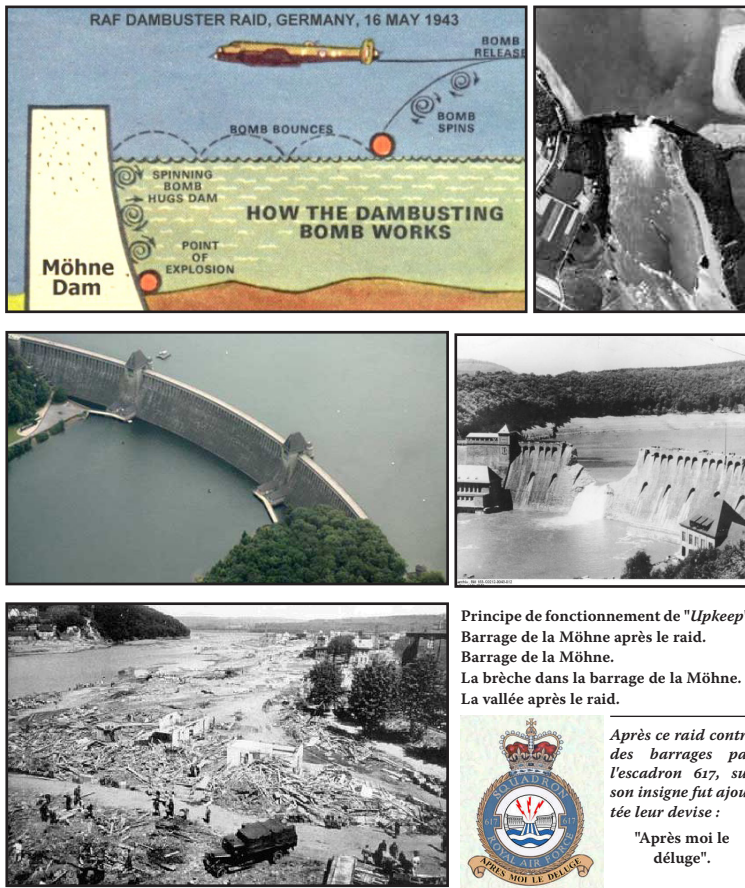
La *tempête de feu* géante détruisit pratiquement tout le cœur de la cité consistant principalement en maisons à colombages. Un résident de la cité sur dix périt.

Les 22 septembre et 2 octobre 1944, avec 3000 tonnes de bombes également, les restes furent réduits en décombres et en cendres.

Une mention doit être faite ici de **la frappe aérienne contre les barrages de l'Eder** : les barrages à 35 km de Cassel — de même que ceux du Möhne et du Sorpe — furent examinés par les bombardiers britanniques dans le but de les détruire et de tuer autant de gens que possible par les inondations résultantes. Pour cette opération spéciale, fut assigné l'Escadron N° 617 de la RAF. Les bombes en cône spécialement conçues à cette fin contenaient chacune 3 tonnes d'explosifs. Elles devaient être larguées dans un angle de vol adéquat et à une vitesse de 350 km/h au-dessus de la surface de l'eau de façon à ce qu'elles pussent suivre leur cible similairement aux ricochets d'une pierre lancée à plat à la surface de l'eau. C'est seulement de cette façon que les bombes pouvaient bondir au-dessus des filets installés pour repousser les bombes et torpilles. Entrant en contact avec le mur de barrage, les bombes spéciales devaient couler avant d'exploser. La procédure extrêmement compliquée fut testée avec précision dans un lac en Angleterre.

La nuit du 16 au 17 mai 1943, 3 engins sur 18 réussirent à prendre la bonne direction. Le mur du barrage explosa et 200 millions de m<sup>3</sup> d'eau se déversèrent dans la vallée dans un énorme raz-de-marée. Le torrent mortel mesurait plus de 9m de haut et détruisit tout à-travers la vallée de l'Eder jusqu'à Cassel. Il inonda cinq villages, dans les eaux furieuses, 1200 personnes perdirent la vie dont plus de 800 résidents de la petite ville de Neheim-Hüsten et des centaines de travailleurs étrangers. De nombreuses semaines après cet événement terrible, des cadavres remontaient encore de dessous la boue<sup>(1)</sup>.>

Le bilan donné par le site *Tragédie allemande du destin* s'élevant à 13000 victimes.



1. <sup>(1)</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_kassel\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_kassel_en)

L'article qui suit émane d'un certain Jack Bell, du service étranger du *Chicago Daily News*, à Cassel le 15 mai 1946 :

«À 300 reprises, les habitants de Cassel coururent avec terreur jusqu'à leurs abris tandis que les avions géants des Britanniques et des Américains déversaient leurs bombes. Près de 10000 furent tués lors du premier et terrible bombardement, dans la nuit du 22 octobre 1943. Il s'agissait principalement d'une attaque aux bombes incendiaires, qui mit le feu à tout le centre de la ville. Des milliers furent tués dans leurs abris par les vapeurs de grands tas de charbon embrasés, sans jamais savoir pourquoi ils avaient envie de dormir, sans jamais se réveiller.

«À partir de cette nuit-là, ils ne surent jamais quand l'attaque reviendrait. Ils surent seulement qu'ils étaient condamnés. Quelquefois, ils ne recevaient que quelques bombes. Souvent, des raids qui n'avaient pu atteindre leur objectif plus loin vers l'est, autour de Berlin, arrosaient Cassel sur le chemin du retour.

«De temps en temps, des escadrilles nombreuses passaient directement au-dessus de leurs têtes et rien ne se passait. D'autres fois, les avions passaient au-dessus de la ville et, au moment où les habitants de Cassel croyaient qu'ils continuaient vers l'est, ils faisaient demi-tour et revenaient larguer leurs puissantes tonnes de TNT.

«Les habitants restés à Cassel en étaient arrivés à connaître toutes les ruses. Régulièrement, leur ville était frappée au-dessus de leurs têtes.

«[...] Moins de 15000 de leurs 65000 maisons demeurèrent habitables. Ils apprirent à s'enterrer, à échapper aux vapeurs du charbon et aux incendies. En un sens, j'ai pensé qu'il y avait comme une touche de fierté dans les propos du bourgmestre : *«Notre dernier raid, les 8 et 9 mars 1945, fut de loin le plus important. Peut-être un millier de gros bombardiers, un des plus violents raids sur toute l'Allemagne. Et nous n'eûmes que très peu de tués, moins de cent.»*

«Ensuite, peu avant Pâques, nous avons entendu dire que les armées américaines approchaient et voulaient faire de Cassel une ville ouverte», déclara Helga Aspen, une jolie blonde qui vécut tous ces événements. «Mais», ajouta-t-elle

avec amertume, « *le quartier général (d'Hitler) ordonna alors de défendre la ville jusqu'au dernier homme* ».

« C'est ainsi que Cassel, écrasée par 300 raids aériens, dut connaître le feu écrasant de l'artillerie américaine. On rassembla environ 6000 civils dans un bunker profondément enterré du centre de la ville et on attendit, car la défense allemande était pour ainsi dire inexistante et ses unités reculaient peu à peu.

« Le 4 avril 1945, Cassel se rendait : moins de 15000 personnes sur les 250000 habitants vivaient encore dans la ville. Des milliers de cadavres gisaient sous d'innombrables tonnes de briques, de béton et d'acier tordu qui avaient été des habitations, des magasins et des usines.

« Tout cela s'est passé il y a un an et il n'est pas exagéré de dire que les gens sont encore hébétés. Seuls quelques-uns sont sortis de leur stupeur pour devenir de vrais dirigeants. Il n'est pas rare de voir une personne fondre en larmes, désespérée, si la conversation en vient à raconter la terreur de la guerre (1). »



1. in Ralph F. Keeling, *op. cit.*, pp.22-24

## I

## ESSEN, MUNICH &amp; HEILBRONN



Située dans la partie centrale du bassin de la Ruhr dans le Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie, **Essen** était connue pour accueillir les plus importants charbonnages et unités sidérurgiques d'Allemagne. La ville tirerait son nom de la famille des Astnithi, fondateurs d'une abbaye féminine vers 845, destinée à accueillir les jeunes filles de la noblesse saxonne.

Voici un tableau dépeint par le site référentiel sur le sujet qui nous concerne :

«Essen était considérée comme l'une des régions industrielles majeures de l'Allemagne. Des dizaines de milliers d'ouvriers aciéristes et leurs familles vivaient dans la cité sur la Ruhr. À part les usines industrielles, les gens vivant à proximité furent souvent ciblés par les attaques. En tant que «*Blason du Reich*», Essen essuya 272 frappes aériennes.»

Parmi les bombardements lourds sur la cité dont le site donne les dates (échelonnées du 29 août 1940 au 11 mars 1945), le nombre de bombardiers impliqués ainsi que le nombre de pertes encourues sont donnés pour six d'entre eux :

«5 mars 1943 : 442 bombardiers et 457 morts ; 13 mars 1943 : 457 bombardiers et 648 morts ; 4 avril 1943 : 348 bombardiers et 143 morts ; 1<sup>er</sup> mai 1943 : 305 bombardiers et 153 morts ; 28 mai 1943 : 518 bombardiers et 196 morts et 26 juillet 1943 : 705 bombardiers et 541 morts.

Parce que les cités intérieures de la région de la Ruhr devinrent des décombres et ruines à cause des nombreux raids aériens à l'automne 1944, la vague de «2<sup>e</sup> bataille aérienne» annihila les quartiers encore intacts des banlieues. À partir de février 1945, les canons des chasseurs-bombardiers visèrent particulièrement les gares ferroviaires, trains, tramways et bus. Les gens n'avaient ici aucune chance de s'échapper. Sans avertissement, passagers et cheminots furent mis en pièces par les grenades.

La cité fut complètement détruite, environ 100 000 foyers furent anéantis (1).»

1. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_essen\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_essen_en)





*Le bilan donné par  
le site est le suivant :  
7500 victimes.*



Capitale du Land de Bavière et du district de Haute-Bavière, **Munich** (en allemand Munchen, en bavarois Minga) est la 3<sup>e</sup> ville du pays, derrière Berlin et Hambourg, de par sa population.

« En tant que centre industriel majeur et plaque tournante du transport, Munich fut aussi une cible importante des bombardiers Alliés.

La cité fut attaquée de nombreuses fois durant la guerre. Toutefois, les raids commencèrent assez tard comparés aux autres grandes villes. Ils eurent lieu particulièrement les 20 septembre 1942, 10 mars 1943, 7 septembre 1943, 2 octobre 1943, 11, 13, 16 et 19 juillet 1944, 26 novembre 1944 et 7/8 janvier 1945.

À partir de l'été 1944, les attaques s'intensifièrent. Rien qu'en juillet, l'USAF largua 1 million de bombes incendiaires sur Munich.

À ce moment, les escadrons de bombardiers n'avaient pas besoin de longues trajectoires d'approche, ils décollaient de l'Italie.

Les attaques au cours de 1943 étaient déjà très sérieuses, la récupération des victimes prenait jusqu'à trois jours parce que les appareils utilisés pour le sauvetage ne pouvaient être appliqués à cause de la chaleur sous les décombres.

Début novembre 1943, des bâtiments culturels aussi précieux que la Bibliothèque d'État bavaroise, le Théâtre National et 18 églises sous protection du patrimoine, furent anéantis.



Mais des bâtiments sociaux aussi importants que le refuge pour enfants, l'orphelinat municipal, l'institution pour aveugles et sept maisons de retraite furent frappés.

Les dégâts les plus sérieux furent toutefois causés à la cité presque à la fin de la guerre.

Les 7 et 8 janvier 1945, plus de 2000 tonnes de bombes furent larguées en deux vagues sur le centre-ville. Une attaque aérienne également massive le 19 janvier 1945 tua à elle seule 505 personnes.

Au cours de cette frappe, d'autres bâtiments de grande valeur culturelle et historique et le patrimoine culturel furent détruits, incluant la Cathédrale Notre-Dame.

Il y eut en tout 73 sorties aériennes contre la cité<sup>(1)</sup>.



*Le bilan donné par  
le site est le suivant :  
6632 morts.*



Évoquée pour la première fois en 741 sous le nom de *villa helibrunna*, **Heilbronn** est une vieille ville située dans le sud de l'Allemagne, au bord du fleuve Neckar, dans le Land de Bade-Wurtemberg. Y étant devenue, au XIX<sup>e</sup> siècle, la plus importante ville industrielle, Heilbronn est aussi connue pour des pièces de théâtre célèbres jouées entre ses murs.

Comme les villes qui précèdent, elle ne fut pas non plus épargnée par la tragédie de la guerre :

« En tant qu'ancienne cité impériale, Heilbronn avait une richesse d'histoire architecturale depuis la Renaissance, la fin de l'ère Gothique et celle du Rococo.

---

1.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_munchen\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_munchen_en)

La première attaque eut lieu le 10 septembre 1944 — non pas comme résultat d'une planification directe mais comme cible alternative aux conditions météo des usines d'avions de Günzburg. Ici, le dépôt ferroviaire et le centre de la ville furent sérieusement atteints. Mais ce n'était que le prélude à une catastrophe bien pire.

La deuxième frappe majeure rencontra les gens de Heilbronn le 4 décembre 1944. La petite ville n'avait pas d'industries considérables mais seulement de l'agriculture et de la viticulture. Le seul objectif était peut-être l'assassinat d'autant de gens que possible.

Il n'y avait par conséquent pas d'abris antiaériens mais uniquement le sous-sol peu robuste des maisons historiques à colombages.

Les bombes incendiaires déclenchèrent une mer de flammes énorme dans les rues étroites qui rayèrent de la carte 5 km<sup>2</sup> de la vieille ville médiévale.

La chaleur et la fumée composèrent un mélange meurtrier. Des milliers brûlèrent en devenant méconnaissables. Beaucoup moururent dans leurs sous-sols empoisonnés par le monoxyde de carbone.

80 % de la cité fut complètement détruit. Comparée à la proportion de la population, Heilbronn était la seconde parmi les cités ravagées par la guerre avec la plus grande perte de vies : 91 personnes pour mille moururent à cause des bombardements aériens<sup>(1)</sup>.>



*Le bilan du site :*  
*6500 morts*

*Wikipedia*  
*7000 morts*

*La ville d'Heilbronn*  
*Mars 1945*

---

1.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_heilbronn\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_heilbronn_en)



## NUREMBERG, DORTMUND & DÜSSELDORF



Seconde ville de Bavière en importance après Munich, **Nuremberg** (en allemand Nürnberg) allie charme pittoresque et médiéval, faisant d'elle, une métropole culturelle majeure du pays. La Pegnitz, petite rivière de Franconie, sépare la vieille ville en deux quartiers, celui de Sébald et celui de Lorenz, nommés d'après les deux églises principales de Nuremberg. Le Château Impérial, qui s'élève sur un promontoire rocheux au-dessus de Nuremberg, était l'un des plus importants palais impériaux fortifiés dans le Saint Empire romain germanique. Comme chacun le sait, c'est dans cette ville, promue par Hitler « capitale idéologique du III<sup>e</sup> Reich » et où avaient été justement promulguées les lois antisémites, que les Alliés décidèrent d'y dresser le fameux ou plutôt tristement célèbre Tribunal Militaire International pour y juger 24 hauts responsables et 8 organisations du régime nazi (dont la Gestapo et la SS). Le célèbre procès de Nuremberg du 20 novembre 1945 au 1<sup>er</sup> octobre 1946 se tiendra alors dans un bâtiment épargné par les bombes, ô coïncidence, le Palais de Justice.

Voici donc en détails le sort de cette cité pendant la guerre :

« Nuremberg était le site des conventions du parti de sorte que sa destruction avait une signification psychologique importante pour les Alliés.

Parallèlement, il y avait des industries majeures dans la région de Nuremberg. Toutefois, la cible des attaques fut surtout la vieille cité impériale avec le château et les maisons médiévales. Les raids eurent lieu les 29 août 1942, 26 février 1943, 9 mars 1943, 28 août 1943, 30/31 mars 1944, 3 octobre 1944, 2 janvier 1945, 20 février 1945, 16 mars 1945, 5 avril 1945.

La Vieille Ville de Nuremberg avec ses étroites rues sinueuses et ses anciennes maisons à colombages du Moyen-Âge, brûla comme de l'amadou et fut presque complètement détruite.

30 des 40 églises protestantes furent mises en ruines.

De même, l'unique maison d'Albrecht Dürer devint une victime des flammes.

L'attaque du 30/31 mars 1944 avec 795 engins et 2500 tonnes de bombes fut spécialement lourde. 61000 habitations au total furent détruites, environ 50 % de l'espace vivant de la cité.

De nombreux bâtiments d'importance historique et biens culturels inestimables furent perdus à jamais.

L'attaque du 3 octobre 1944 annihila la partie la plus ancienne de la vieille ville historique avec son château, l'Église St-Sébald et de multiples tours des fortifications de la cité.

En 1945, les attaques à grande échelle continuèrent sans relâche, spécialement le 2 janvier, quand chaque are (100 m<sup>2</sup>) fut frappé par 38 tonnes de bombes.

Au cours des attaques, la tour pentagonale et le bâtiment castellan furent les premiers détruits du Château. Vinrent alors la Chapelle Walpurgis et la Chapelle Ottmar de même que les bâtiments administratifs.

Les étables impériales brûlèrent finalement, la maison du Puits et le Kemenate<sup>(1)</sup> s'effondrèrent. 93 % des bâtiments historiques de Nuremberg furent anéantis.

Les Alliés lancèrent un total de 13807 tonnes de bombes sur la cité, 6 369 personnes devinrent les victimes des raids<sup>(2)</sup>.




*Les photos qui suivent sont  
tirées du magazine Life*

**Nuremberg**

*Juin 1945*

1. NDLA – Un bâtiment avec des pièces d'habitation et de travail chauffés par des cheminées ou des poêles plus tard.

2.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_nurnberg\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_nurnberg_en)



Dans le Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie à l'extrémité est du bassin de la Ruhr, **Dortmund** se trouve aussi sur la rivière Emscher, un affluent de la Ruhr coulant au sud de la ville. Le port de Dortmund, le plus grand d'Europe situé sur un canal, est relié à la mer du Nord par le canal Dortmund-Ems. Contrastant avec l'activité minière et sidérurgique qui subsista longtemps, la ville est aujourd'hui appelée la « métropole verte » de Westphalie à cause de son importante superficie mêlant forêt, espaces agricoles et espaces verts, avec de vastes parcs comme le Westfalenpark ou le Rombergpark, les cours d'eau ainsi que le centre-ville conservant les caractéristiques d'une cité médiévale.

La cité compte aussi à son actif culturel des joyaux d'architecture médiévale comme la Reinoldikirche ou Église de St-Renaud qui comporte notamment une tour gothique appelée « Merveille de Westphalie » et la Marienkirche ou encore la Petrikirche, deux églises protestantes, cette dernière, célèbre pour son grand autel sculpté. Entre autres attractions, citons aussi les Haus Bodelschwingh, Haus Dellwig, Haus Rodenberg, châteaux forts du XIII<sup>e</sup> siècle, époque pendant laquelle la ville avait rejoint la ligue hanséatique.

Ce qui survint lors de la Seconde Guerre mondiale est relaté comme suit :

« On peut à peine concevoir aujourd'hui que Dortmund eût également une cité intérieure au long passé historique. Son emplacement le long de la vieille route militaire éleva la ville au niveau de centre impérial et commercial puissant avec des bâtiments comme des églises romanes et gothiques. Ceux-ci incluaient le plus vieil Hôtel de Ville en Allemagne remontant aux alentours de l'an 1240.

La plus grande cité de Westphalie avec environ 540 000 habitants formait une agglomération industrielle basée sur le charbon et l'acier.

La cité était ainsi une cible préférée des bombardements.

Les attaques les plus sérieuses eurent lieu les : 15 avril 1942 (215 bombardiers), 5 et 24 mai 1943 (respectivement 596 bombardiers / 693 morts, 826 bombardiers / 654 morts).

Davantage d'attaques aux bombes se produisirent les : 7 octobre 1944, 7 novembre 1944 (1148 morts et 2451 blessés), 12 et 29 novembre 1944, 12 mars 1945, peu avant la fin de la guerre, avec 1107 chasseurs et presque 5000 tonnes de bombes. Une zone de 5 km<sup>2</sup> fut rasée jusqu'au sol. Les morts ne furent pas emportés, vu manifestement qu'ils étaient trop nombreux.

Non seulement les bombardiers amenèrent mort et destruction à la cité intérieure, les gens en fuite étaient pourchassés au canon par les avions volant à basse altitude. Le 3 mars 1945, les chasseurs *Thunderbolt* tuèrent 40 passagers d'un tramway bondé.

Les deux tiers de Dortmund furent détruits. [...] <sup>(1)</sup>.

Ci-après le compte-rendu plus détaillé du site *holocaustianity.com* :

« Du 5 mai 1943 au 12 mars 1945, 22242 tonnes de bombes furent lâchées sur Dortmund. Après chaque bombardement, les gens écriraient un court message pour leurs proches et amis sur les portes ou les murs de leurs maisons détruites, à la craie, espérant qu'ils les retrouveraient. Les deux premières attaques à grande échelle des 5 et 24 mai 1943, causèrent plus de 9000 feux, tuèrent environ 1400 personnes, en laissèrent environ 130000 sans abri et détruisirent monuments culturels, hôpitaux, écoles et usines.

La 3<sup>e</sup> attaque à grande échelle le 23 mai 1944, fut appliquée méthodiquement aux zones résidentielles au sud, sud-est et à l'est de la cité. Le soir du 6 octobre 1944, une 4<sup>e</sup> attaque à grande échelle laissa plus de 60000 personnes sur le pavé et 1015 morts en 40 minutes. Les attaques de bombes fortement explosives commençaient alors à croître. Celle la plus terrible eut lieu le 12 mars 1945 quand 1069 bombardiers larguèrent presque 5000 tonnes d'explosifs sur Dortmund. Pendant 43 minutes, la terre trembla, et l'on pouvait entendre craquer et s'effondrer partout alentour les bâtiments et maisons, pendant que les nuages de fumée s'infiltraient finalement dans les caves et abris, étouffant les gens terrifiés blottis dans les sombres trous noirs remplis d'eau des nappes souterraines.

Les documents civils estimèrent **6341 morts** par les bombardements. 70 % de toutes les habitations fut détruit, comme

1. <sup>138</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_dortmund\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_dortmund_en)



le furent tout le centre historique de la ville et la zone résidentielle où vivaient autrefois environ un quart de million de personnes. Décombres et routes brisées bloquaient le trafic. Il n'y avait plus de lignes d'approvisionnement en eau, gaz et électricité et le système de mise à l'égout, inopérant. La cité hanséatique jadis magnifique, remplie d'églises et monuments gothiques romantiques, n'était plus. La majorité des habitants perdit foyer et propriété et ne tarda pas à crever de faim et à geler dans de misérables hébergements d'urgence. 15 520 de leurs fils, pères et époux étaient des soldats qui ne revinrent jamais à la maison (1). >



*Les photos sont tirées du site  
Tragédie allemande du destin.  
Dortmund - Mars 1945*



Ville de l'ouest de l'Allemagne et capitale du Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie, **Düsseldorf** se situe au milieu de la plaine de Rhénanie, principalement au bord de la rive droite du Rhin, au confluent de la Düssel, petite rivière qui donna son nom à la ville. Düsseldorf était au XIX<sup>e</sup> siècle, grâce à l'Académie des Beaux-Arts, à la fois un des grands centres artistiques d'Allemagne et un pôle de l'art romantique et réaliste européen.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, elle connut le sort de nombre d'autres localités :

« En tant que métropole administrative et centre significatif pour l'industrie chimique, de l'aciérie et de l'usinage, Düsseldorf fut une cible stratégique importante de la flotte de bombardiers alliés, de sorte que la ville fut attaquée plusieurs fois.

1. <sup>13</sup> <http://www.holocaustianity.com/dortmund.html>

Les attaques les plus sérieuses se firent les 19 juin 1940, 28 décembre 1941, 1<sup>er</sup> août 1942, 2 septembre 1942, 26 mai 1943 (759 bombardiers et 31 morts), 12 juin 1943 (783 bombardiers et 1212 morts), 1<sup>er</sup> août 1943, 2 septembre 1943 et 4 novembre 1943.

La frappe aérienne le lundi de Pentecôte (12 juin) 1943 fut particulièrement violente et brûla 40 km<sup>2</sup> de la cité.

Bilan : 1212 morts, 300000 blessés, 16 églises et 13 hôpitaux dévastés.

Rien que le 2 novembre 1944, presque 4500 tonnes de bombes furent lâchées sur la cité, déclenchant une tempête de feu dévastatrice dans la vieille ville.

Dans un total de 243 raids aériens, 86500 habitations et 51 % de la cité fut détruit<sup>(1)</sup>.



*Les 18000 tonnes de  
bombes larguées sur  
Düsseldorf tuèrent  
5863 civils.›*

*(Tragédie allemande du destin)*

## K

### DUISBOURG, FRANCFORT/MAIN & WURTZBOURG



Duisbourg est située dans le Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie et dans le district de Düsseldorf, au sud de la grande plaine d'Allemagne du nord, au confluent de la Ruhr et du Rhin et possède le premier port intérieur économique au monde. Le centre de la ville ancienne s'étend sur la rive gauche de la Ruhr et sur la rive droite du Rhin.

1. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_dusseldorf\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_dusseldorf_en)

Voici une description de ce que fut le sort de cette autre localité majeure :

«Duisbourg, avec le plus grand port intérieur en Europe, était d'une importance particulière à l'industrie d'armement pour l'approvisionnement en matières premières. En conséquence, elle fut lourdement bombardée. Les attaques ne se limitèrent pas au port, le centre-ville et la zone résidentielle furent aussi pris pour cibles dans le but de tuer autant de gens que possible.

Un total de 229 sorties aériennes de bombardiers fut réalisé contre Duisbourg. Les attaques particulièrement lourdes se produisirent les : 13 juin 1941, 2 juin 1942 (726 bombardiers), 27 mars 1943 (455 bombardiers, 11 morts), 9 et 10 avril 1943 (392 bombardiers, 36 morts ; 109 bombardiers, 27 morts), 13 mars 1943 (572 bombardiers, 272 morts), 27 avril 1943 (557 bombardiers, 207 morts), 21 mai 1944, 15 octobre 1944, 1<sup>er</sup>, 8 et 18 décembre 1944, 22 février 1945.

La vieille cité de Duisbourg en intégralité et environ la moitié des parties restantes de la cité furent détruites dans les attaques. L'*Opération «Hurricane»* du 15 octobre 1944, revendiqua à elle seule 3000 vies.

Le 21 mars 1945, Eisenhower déclara dans un discours à la radio les différentes villes de la région de la Ruhr comme « zone de mort » qui devaient être laissées sur-le-champ. Duisbourg fut aussi mentionnée. Les jours suivants, des avions volant à basse altitude mitraillèrent les ruines avec leurs canons et pourchassaient tout ce qui bougeait sur les routes<sup>(1)</sup>. »



*Le nombre des victimes du bombardement de Duisbourg s'éleva à 5730.*

1.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_duisburg\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_duisburg_en)



Cinquième ville d'Allemagne par sa population, **Francfort-sur-le-Main** (en allemand Frankfurt-am-Main) est généralement appelée simplement Francfort malgré le risque de confusion avec Francfort-sur-l'Oder. Située donc sur le Main, un affluent du Rhin, la ville qui est aussi la plus grande du Land de Hesse, occupe une position centrale en Europe, à quelques centaines de km seulement de Munich, Bruxelles, Paris, Amsterdam ou Zurich. Rien d'étonnant donc à ce que le fondateur de la dynastie bancaire parasite internationale, Mayer Amschel Bauer, ait décidé d'y établir son fief vu qu'il y était né de surcroît. Nous avons vu tout au long de l'ouvrage l'importance de la couleur rouge, celle prisée des vampires déguisés en défenseurs des droits de l'homme, et l'ancêtre de la plus puissante famille de financiers ne dérogeait pas non plus à la règle quant au choix de ce puissant symbole ; en effet, celui-ci avait décidé de changer son nom en adoptant celui de l'objet qui était le symbole même de la maison familiale, la maison de prêteur sur gages de son père Moses, un écusson ou blason rouge (en allemand Rothschild), ayant la particularité d'être un hexagramme dont la signification géométrique et numérologique donne le chiffre 666 (c'est cet hexagramme qui, sur instruction des Rothschild, terminera sa course sur le drapeau israélien quelque 200 ans plus tard). Ainsi, aujourd'hui, Francfort est-elle une des plus importantes places financières et villes d'affaires d'Europe et la ville la plus riche d'Allemagne. À ce titre, la ville est parfois appelée Mainhattan, en référence au cours d'eau qui la traverse et au célèbre quartier de New-York.

Bien-sûr, lors de la 2<sup>e</sup> GM, la cité subit le même sort que les autres à ceci près que certains bâtiments se virent « *miraculeusement* » *épargnés par le feu du ciel*<sup>(1)</sup>. En attendant, voici ce qu'il advint de la partie non « miraculée » de la cité :

« Centre commercial et industriel important de même qu'une métropole densément peuplée, Francfort a été incluse tôt dans les plans de cibles des bombardiers alliés.

Les attaques à grande échelle par les airs se firent les : 30 août 1941, 11 avril 1941, 13 septembre 1943, 4 octobre 1943, 21 décembre 1943, 29 janvier 1944, 19 et 22 mars 1944, 13, 15 et 25 septembre 1944, 11 décembre 1944.

1. Ce que nous verrons au chapitre XVIII

L'attaque du 22 mars 1944 fut spécialement dure dans laquelle plus de 800 engins larguèrent plus de 3000 tonnes de bombes.

Particulièrement tragique fut la frappe aérienne du 4 octobre 1943 quand l'hôpital pour enfants dans la Gagerstraße fut directement atteint, détruisant l'abri antiaérien. 90 enfants, 14 infirmières, un médecin et 414 autres civils furent tués.

La cité intérieure fut totalement nivelée, en même temps que la Maison Römer, la Maison de Goethe, la Cathédrale, l'Église St-Paul. Globalement, jusqu'à la fin de la guerre, plus de 80 000 foyers furent détruits ; plus de 1000 monuments ne s'y trouvaient plus.



Église St-Paul

Le bombardement de la cité de Goethe, entre le 4 juin 1940 et le 24 mars 1945, retira la vie à 559 personnes<sup>(1)</sup>. »

Quant au jardin zoologique local, son sort ne différa guère du reste de la cité :

« Le superbe vieux zoo à Francfort, conçu à l'origine en 1859, fut une autre victime absurde et fut détruit en une seule nuit, le 18 mars 1944. Tous les bâtiments sauf le château des ours furent rasés jusqu'à la cave. De fortes bombes explosives désintégrèrent le bassin des phoques, l'aquarium et le bureau

---

1. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_frankfurt\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_frankfurt_en)

hébergeant toutes les archives historiques. Dans le pavillon en feu des carnivores, les félins durent être abattus, tout comme un éléphant qui avait été directement atteint d'une bombe incendiaire. Seuls 20 grands animaux exotiques survécurent (1). ›



Vue de la cathédrale sur le Roemer et la tour Langer Franz.



Située sur le Main, **Wurtzbourg** (en allemand Würzburg), chef-lieu de la Basse-Franconie, fait partie de la Bavière et représente le point de départ septentrional de la Route Romantique, qui, jusqu'à

Füssen à 350 km, parcourt du Main jusqu'aux Alpes, la Franconie, la Haute-Bavière et la Souabe bavaroise. La cité compte à son patrimoine notamment une construction figurant parmi les plus belles réalisations de style baroque tardif de l'Allemagne du Sud, un château dénommé Résidence de Wurtzbourg, pouvant jouir de la même considération que celui de Versailles. Celle que Napoléon avait surnommée le « plus beau presbytère d'Europe » avait alors été fortement endommagée lors de la Seconde Guerre mondiale. Ajoutons encore au tableau patrimonial local et faisant partie de ladite Résidence, la superbe Fontaine Franconia ou la Forteresse de Marienberg.

1. ⓘ <http://www.holocaustianity.com/zoo-bombing.html>



Voici un tableau de la situation brossé par le site *Tragédie allemande du destin* :

«Le 16 mars 1945 — juste quelques semaines avant la fin de la guerre— la population de Wurtzbourg rencontre une fin tragique.

225 bombardiers *Lancaster* et 11 *Mosquito* chargés d'une soi-disant « technologie à largage retardé » couvrirent la cité d'un agent d'extermination largement répandu (probablement les pigments rouges des marqueurs de fumée qui servaient à délimiter les zones à détruire). Dans cet espace de mort, ils larguèrent 250 bombes explosives et 397 000 bombes incendiaires.

À travers l'attaque britannique, la cité de grande valeur historique fut anéantie à 85 % en seulement 20 minutes par des feux dévastateurs. Tous les trésors d'art de la Cathédrale de Wurtzbourg furent détruits.

La cité n'avait pas de bunker en béton. Les gens erraient à travers les passages du sous-sol mais ne trouvèrent jamais de sortie où le feu ne faisait pas rage. Et la technique de bombardement britannique visait à devancer les pompiers.

Il y avait une telle foule dans les étroits couloirs souterrains que les enfants et les personnes âgées étaient simplement piétinés à mort<sup>(1)</sup>. »



**Bilan du site : 5000 morts.**  
**La Résidence en juillet 1945**  
**vue à travers l'appareil d'un GI** (source en filigrane)

1. <sup>138</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_wurzburg\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_wurzburg_en)

## L

## STUTTGART, BRÈME &amp; MANNHEIM



Capitale du Land de Bade-Wurtemberg, au sud de l'Allemagne, **Stuttgart**, traversée par la rivière Neckar, se trouve sur une série de collines, de vallées et de parcs, ce qui ne manque pas de surprendre le visiteur par trop habitué à associer généralement la ville avec sa réputation de « berceau de l'automobile ». Surnommée parfois la *Schwabenmetropole* (la métropole souabe), Stuttgart tiendrait son nom du vieux haut-allemand « *stuotgarten* » où « *stuot* » signifie la jument, celle que l'on retrouve justement sur les armoiries de la ville, « *garten* » faisant allusion à la grande étendue de la zone du peuplement d'origine. La ville compte notamment à son patrimoine des édifices tels que l'*Altes Schloss* ou Vieux Château de style Renaissance, le *Neues Schloss* ou Nouveau Château, d'architecture baroque/classique, la *Stiftskirche* (l'Église collégiale), ainsi qu'un certain nombre de châteaux dans sa banlieue comme celui de Ludwigsbourg, de style baroque sans oublier le parc et le château de Rosenstein à Bad Cannstatt, quartier historique et résidentiel de la ville, ce dernier comprenant le jardin botanique et zoologique Wilhelma.

Notre site de référence concernant les ravages de la guerre dans le pays relate ce qui suit :

« Stuttgart était un important site industriel dans le sud de l'Allemagne. La cité fut plusieurs fois la cible principale de l'offensive de bombardement alliée.

En conséquence, les attaques furent menées les : 5 et 7 mai 1942, 23 novembre 1942, 12 mars 1943, 15 avril 1943, 21 février 1944, 2 et 15/16 mars 1944, 25/26 et 29 juillet 1944, 13 septembre 1944, 20 octobre 1944.

Le raid le plus sérieux eut lieu les 15/16 mars 1944 avec 813 bombardiers de la RAF et une charge de bombes de 2600 tonnes. À ce moment, 700 personnes furent tuées.

En juillet 1944, trois sorties majeurs de bombardiers anéantirent intégralement l'intérieur de la cité. 100 000 personnes se retrouvèrent sans abri.

Le total de 53 attaques aux bombes sur le centre-ville de Stuttgart revendiqua 4477 vies humaines. Parce que la cité est située dans une vallée, le feu déclenché par cet effet de cheminée pouvait se propager spécialement vite. Beaucoup par conséquent ne purent rejoindre les bunkers et tunnels. Presque 900 personnes brûlèrent ou suffoquèrent par les gaz de CO<sub>2</sub><sup>(1)</sup>.>

Précisons que *Wikipedia* donne de son côté **4590 personnes** tuées dans les attaques, chiffre que nous arrondirons à 4500. Les photos qui suivent sont tirées du même site ainsi que de [kyle-lori.blogspot.fr/2012/08/stuttgarts-world-war-ii-legacy.html](http://kyle-lori.blogspot.fr/2012/08/stuttgarts-world-war-ii-legacy.html) pour la dernière.



Ville hanséatique du nord-ouest de l'Allemagne dans le Land de Basse-Saxe, **Brême** est aussi une cité portuaire longeant le fleuve Weser, à 60 km au sud environ de son estuaire en mer du Nord. À l'instar d'autres cités, c'est dans l'*Altstadt* (Vieille Ville) que l'on peut trouver nombre de monuments et attractions principaux, comme la *Markplatz* (Place du Marché), à côté de l'Hôtel de Ville, construction du XV<sup>e</sup> siècle de style gothique de brique et agrémentée au début du XVII<sup>e</sup> par une façade de style Renaissance

1. [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_stuttgart\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_stuttgart_en)

de la Weser, sans oublier la statue de Roland, l'impressionnante cathédrale St-Pierre du XIII<sup>e</sup> siècle et le quartier du Schnoor.

Voici quelques marques laissées par le passage de la 2<sup>e</sup> GM :

« En tant que port et centre industriel important proche de l'Angleterre, Brême fut une cible favorite du bombardement. Il y eut un total de 173 attaques aériennes contre la cité libre et hanséatique. En plus des chantiers navals et des installations majeures de l'industrie pétrolière, l'usine d'avions Focke-Wulf était une cible importante.

Les attaques par les bombardiers britanniques furent menées tôt, à la mi-mai 1940, et augmentèrent régulièrement pendant le cours de la guerre.

À partir de 1943, les Américains aussi attaquèrent la cité portuaire.

Les bombardements lourds se produisirent particulièrement les : 18 juin 1940, 9 mai 1941, 21 octobre 1941, 22 janvier 1942, 4 et 25/26 juin 1942, 3 juillet 1942, 17 avril 1943, 13 décembre 1943, 18/19 août 1944 (1054 morts), 30 août 1944, 11 et 30 mars 1945.

Dans les attaques, 65 000 habitations au total furent détruites, presque 60 % de tout le stock d'hébergement<sup>(1)</sup>.



**Bombardement de Brême** (*Tragédie allemande du destin*)  
**Les 890 000 bombes larguées sur Brême tuèrent 3562 personnes dont de nombreux travailleurs étrangers.**

1. <sup>138</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_bremen\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_bremen_en)



Deuxième plus grande ville du Land de Bade-Wurtemberg derrière Stuttgart (à 95 km au sud), **Mannheim**, dont l'agglomération comprend aussi la ville voisine de Ludwigshafen, est un important nœud ferroviaire et le plus grand port fluvial du pays, au confluent du Rhin et du Neckar, en étant située sur la rive droite du premier et de part et d'autre du deuxième. Jadis capitale du Palatinat, Mannheim, qui connut l'invention des premières bicyclettes, de l'automobile et du tracteur, constitue aujourd'hui le centre économique et culturel de la région. Parmi les édifices de choix de la cité, mentionnons par exemple la galerie d'art fondée en 1907, les musées du groupe Reiss-Engelhorn-Museen, remontant à 1763, avec la fondation de l'Académie des Sciences du Prince-Électeur, la maison de Schiller ou encore le Théâtre National de Mannheim, créé en 1779, le château ou palais fondé en 1606, le Luisenpark et l'Église des Jésuites, chef-d'œuvre du baroque.

Le site anglophone relate les événements survenus dans cette cité pendant la 2<sup>e</sup> GM :

« Les Britanniques et les Américains justifiaient les attaques dévastatrices sur les cités de Mannheim et de Ludwigshafen situées de part et d'autre du Rhin avec les grandes usines chimiques de l'IG Farben (BASF) dans lesquelles des milliers de personnes furent tuées. Non reconnu, c'était l'objectif principal. [...] »

Les raids particulièrement lourds eurent lieu les 9/10 août 1943 avec 432 engins et 1700 tonnes de bombes. L'attaque les 5/6 septembre 1943 fut très similaire avec 546 avions et 1463 tonnes de bombes. L'attaque les 23/24 septembre 1943 fut d'une intensité semblable et visait spécialement les usines industrielles.

En gros, plus de la moitié des habitations de Mannheim et de Ludwigshafen fut détruite par les bombardements<sup>(1)</sup>. > Bilan du site : 3500 morts.

Ajoutons le complément d'un autre site spécialisé, *holocaustianity.com* :

« Avant que Arthur Harris déclarât en public l'intention britannique de bombarder les centres civils allemands, la « 1<sup>ère</sup> attaque aérienne de zone » de la 2<sup>e</sup> GM fut menée [...] »

1. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_mannheim\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_mannheim_en)



sur la vieille cité de Mannheim le 16 décembre 1940. L'objet de ce bombardement de la terreur délibéré, comme l'expliqua alors par la suite le général d'Armée aérienne Peirse, était de « concentrer la somme maximale de dégâts dans le centre de la ville ». L'« *Opération Abigail (Rachel)* » fut approuvée par le Cabinet de Guerre britannique le 13 décembre à condition qu'elle « ne reçoive aucune publicité ». Elle fut conduite par 98 des 134 bombardiers bimoteurs qui lâchèrent 100 tonnes de bombes explosives et 14 000 bombes incendiaires. En effet, à partir de décembre 1940, Mannheim fut bombardée plus de cent fois et fut l'objectif de plus de 150 raids aériens. Le raid aérien le plus lourd qui détruisit la majeure partie de la cité, eut lieu les 5 et 6 septembre 1943.

En 1944, les bombardements détruisirent le Palais de Mannheim, ne laissant qu'une seule pièce intacte sur plus de 500. Le 2 mars 1945, la RAF lança une attaque de 300 bombardiers contre Mannheim, provoquant une tempête de feu dévastatrice, achevant définitivement la majestueuse cité. Mannheim fut détruite avec la perte de vies qui va avec. 25181 tonnes de bombes plurent sur Mannheim (1). »



Photographie d'une tempête de feu  
*Tragédie allemande du destin et Life*



1.  <http://www.holocaustianity.com/bombed-cities-11.html>





## WUPPERTAL, GELSENKIRCHEN &amp; KIEL



Située au cœur de la vaste agglomération Rhin-Ruhr, dans le Bergische Land, région d'altitude de la Rhénanie-du-Nord-Westphalie, **Wuppertal**, à l'origine Barmen-Elberfeld, fut formée en 1929 de la fusion de plusieurs villes et hameaux voisins, pour prendre son appellation définitive signifiant la « Vallée du Wupper », après 1930. La cité est connue d'abord pour son monorail suspendu de 13 km, le *Wuppertaler Schwebebahn*, inauguré en 1901 et circulant surtout au-dessus de la rivière Wupper, mais aussi pour ses jardins publics et forêts (représentant les  $\frac{2}{3}$  de sa surface) ainsi que les vastes quartiers de villas de l'époque des fondateurs. Nous n'oublions pas non plus les jardins botaniques et le formidable zoo, parc zoologique créé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, s'étendant sur plus de 20 ha.

Voici maintenant le sort que réserva à cette autre belle cité la 2<sup>e</sup> GM :

« La cité dans la région montagneuse du Bergischen Land (orthographe du texte), située dans l'étroite vallée de la rivière Wupper, fut un important site d'essais des bombes incendiaires de la RAF.

Le 30 mai 1943, 600 bombardiers lâchèrent sur la cité 300 000 bombes incendiaires.

Les étroites rues avec leurs maisons à colombages brûlèrent vivement, un barrage de feu se propagea à travers la mince vallée du Wupper.

Les résidents qui ne purent se mettre à l'abri à temps et qui tombèrent dans la chaleur infernale, brûlèrent jusqu'au point où les adultes rétrécirent à un demi-mètre.

Les restes carbonisés des corps, par manque d'autres containers, furent collectés dans des baignoires en zinc, des bains pour étamage et des boîtes de conserve. Cela prit des semaines pour récupérer les **3400 morts** ou leurs restes de dessous les ruines.

La cité fut détruite à 80 %.

La ville voisine de Remscheid dans la même région, rencontre un sort similaire seulement 3 mois plus tard. Sur les 14 000 maisons, 11 000 furent brûlées par les bombes incendiaires <sup>(1)</sup>.



**Wegweiser für Obdachlose  
infolge von Luftangriffen!**

Volksgenosse, wenn Dein Haus zerstört ist, daß du es verlassen mußt, begib Dich sofort in die für Dich vorgesehene

**Obdachlosen-Auffangstelle**

Wuppertal-*Oberrhein* *Seestraße 36*

Ist diese unbrauchbar, befindet sich eine weitere Auffangstelle Wuppertal-*Oberrhein* *von der Straße 22*

Ist die Feindeinwirkung so stark geworden, daß Du die Auffangstelle nicht erreichen kannst, sind Großbrände und Zerstörungen eingetreten, dann begib Dich auf den für Deine Ortsgruppe vorgesehenen

**Ausweich-Sammelplatz**

Wuppertal-*Oberrhein* *Guttenbergplatz*

Bewahre die Ruhe und befolge die Anweisungen der Lautsprecherwagen und der Ordnungsorgane. Unterbreite Deine Hausangehörigen und hebe diesen Wegweiser gut auf.

*Birkenstock*  
Ortsgruppenleiter

La fierté de Wuppertal, la voie ferrée suspendue, ne fut pas épargnée non plus et autre vue des dommages.

Reproduction d'un coupon-guide destiné aux personnes ayant perdu leur domicile après l'attaque aérienne.



Dans la région de la Ruhr, au nord-ouest de l'Allemagne, près de Dortmund et proche des Pays-Bas, Gelsenkirchen eut une histoire marquée par l'industrie lourde, en étant notamment au début du XX<sup>e</sup> siècle, la plus importante ville minière de charbon d'Europe et qui était alors surnommée la «Cité des 1000 feux», à cause des flammes des gaz de mines qui flamboyaient la nuit. À l'instar de la cité précédente, Gelsenkirchen est le nom porté par la ville depuis 1930. Ayant conservé, durant l'ère nazie, ses activités de production de charbon et de raffinerie pétrolière, elle fut ainsi bombardée par les raids aériens Alliés durant la Seconde Guerre mondiale :

«La petite Gelsenkirchen, située près d'Essen, fut plusieurs fois la cible des bombardiers alliés à cause de ses usines chimiques dans la partie nord de la ville.

1. <sup>(1)</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_wuppertal\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_wuppertal_en)

Avec leurs attaques, les Alliés désiraient rendre inutilisables les réserves de pétrole, particulièrement les usines de liquéfaction de charbon nécessaires à la production de carburant.

Mais, similairement aux autres cités industrielles de la Ruhr, en plus de la destruction des installations industrielles, l'annihilation de l'intérieur des cités et la destruction de masse et la démoralisation de la population figuraient parmi les objectifs principaux des raids.

Les attaques les plus sérieuses eurent lieu les : 10 juillet 1943 avec 422 bombardiers et 41 morts, 30 décembre 1944, 10 mars 1945.

À côté de l'usine chimique Scholven à Gelsenkirchen-Buer, la cité intérieure spécialement, fut attaquée.

Gelsenkirchen fut détruite environ à 50 %. 184 frappes aériennes tuèrent **3038 personnes**<sup>(1)</sup>. ›



*holocaustianity.com* cite de son côté 2 attaques majeures, celle de la nuit du 25 juin 1943, par 473 bombardiers de la RAF, et celle du 9/10 juillet 1943 avec 418 appareils, la ville se trouvant finalement détruite aux ¾.

1. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_gelsenkirchen\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_gelsenkirchen_en)



Capitale du Land de Schleswig-Holstein dans le nord de l'Allemagne, **Kiel** est située en bordure de la mer Baltique, à l'entrée Est du Canal de Kiel, voie navigable artificielle la plus fréquentée au monde reliant la Baltique à la mer du Nord. Il s'agit donc d'une cité portuaire importante comprenant, entre autres, un port de commerce et des chantiers navals. La cité comptait également à son actif certains monuments de valeur architecturale et historique tels que le Château de Kiel (qui fut démoli en 1959), le cloître de l'ancien couvent du St-Esprit, la Maison Warleberger, dernier vestige des habitations aristocratiques de la ville datant de 1616, l'Opéra ou encore les églises protestantes Saint-Nicolas, de style gothique, et de Saint-Pierre.

Pendant la 2<sup>e</sup> GM, la cité n'échappa pas non plus au sort des autres :

« En tant que port et chantier navals majeurs, Kiel fut naturellement un objectif stratégique important des escadrons de bombardiers alliés.

En conséquence, les attaques survinrent fréquemment, particulièrement les : 9 avril 1941, 3 août 1941, 14 mai et 13 décembre 1943, 21 janvier et 24 juillet 1944, 16/17 et 27 août 1944, 15/16 septembre 1944, 9 et 14 avril 1945, 3 mai 1945.

La ville fut spécialement lourdement frappée les 16/17 août 1944 par 900 tonnes de bombes, et peu de temps après, le 27 août, par 1900 tonnes de bombes, et puis encore les 15/16 septembre 1944 par 1500 tonnes de bombes.

En l'espace d'un mois donc, plus de 4000 tonnes de bombes furent lâchées sur la cité et le port.

Même au point final de la guerre de bombardement, en avril/mai 1945, l'USAF largua presque 2000 tonnes de bombes, détruisant les 2/3 de la cité. De même, les navires de guerre ancrés au port, l'*Amiral Hipper*, l'*Amiral Scheer* et l'*Emden*, furent gravement abîmés ou coulèrent.

Dans un total de 90 attaques, 2263 personnes furent tuées<sup>(1)</sup>.

L'autre site spécialisé *holocaustianity.com* donne quant à lui, un bilan de **3000 morts**.

1. <sup>1</sup> [http://nemetsorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_kiel\\_en](http://nemetsorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_kiel_en)





12

AIX-LA-CHAPELLE, BOCHUM & HANOVRE





Géographiquement la cité la plus à l'ouest d'Allemagne, située le long de ses frontières avec la Belgique et les Pays-Bas, dans le Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie, **Aix-la-Chapelle** (en allemand Aachen) est d'abord célèbre comme ville de résidence de Charlemagne et pour les couronnements d'empereurs. L'étymologie du nom fait référence à l'eau (Aix venant du latin *aqua*) et bien-sûr, à la chapelle que Charlemagne fit ériger. On y parle notamment un dialecte germanique particulier, l'*Öcher Platt*, celui de la langue régionale francique ripuaire. Parmi les nombreux points forts de la cité, il faut parler de la cathédrale, dont Charlemagne avait personnellement supervisé la construction en 824, contenant les tombes de Charlemagne et Otton III (inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO), les trésors de la couronne de l'empereur, la Vieille Ville historique de même que l'Hôtel de Ville, les anciennes portes de la ville Ponttor et Maschiertor, le château Rahe, les nombreuses sculptures disséminées à chaque coin de rue ou l'*Elisenbrunnen*, la Fontaine d'Élise et l'*Elisabethhalle*, les bains historiques avec leurs deux salles d'architecture d'Art Nouveau.

De par sa position géographique, Aix-la-Chapelle subit la guerre de manière particulièrement forte : «La grande cité à la frontière hollando-belge qui, durant son histoire, ne fit jamais l'expérience de la destruction de la guerre, fut attaquée assez tôt, au printemps 1940.

Les bombardements devinrent de plus en plus intenses pendant les mois et années qui suivirent.

Les attaques les plus sérieuses eurent lieu les : 8 décembre 1941, 14 juillet 1943, 24 décembre (réveillon de Noël) 1943 et 12 avril 1944.

Spécialement lourdes furent les attaques de juillet 1943 avec 374 bombardiers résultant en presque 300 morts et celles de décembre 1943 et d'avril/mai 1944.

Le 12 avril 1944, 42800 bombes incendiaires et 4047 bombes explosives détruisirent la cité d'Aix-la-Chapelle, tuant 1525 personnes dont 212 enfants.

La Cathédrale, le Palais Impérial et de nombreux autres monuments culturels furent détruits. En comptant la banlieue, 65 % de la cité fut rasée jusqu'au sol.



Dans la conquête de la cité en octobre 1944, les ruines furent à nouveau mitraillées par des attaques massives aériennes et d'artillerie<sup>(1)</sup>. »

Afin d'avoir un meilleur aperçu encore de cette tragédie et du nombre de victimes, il nous faut consulter de nouveau la source *holocaustianity.com* :

« Pendant la 2<sup>e</sup> GM, Aix-la-Chapelle se trouvait en sérieux risque. Les gens n'étaient pas préparés quand 75 bombes atteignirent le cloître dans la première attaque d'envergure par les bombardiers anglais le 15 janvier 1941, qui déchargèrent 176 bombes fortement explosives et 3000 bombes incendiaires. La cité ne pouvait être évacuée du fait que le système d'alarme d'attaque aérienne tomba en panne et 145 personnes furent tuées ou blessées.

Parce que les pompiers étaient surmenés, 18 garçons et filles créèrent un groupe pour garder la cathédrale à partir de ce moment, 24<sup>h</sup> d'affilée. La lumière était interdite durant les raids aériens, et dans le noir de la cathédrale, les enfants grimpaient les escaliers de la tour, se cramponnant à la rampe qui penchait et écoutant les explosions retentissantes qui résonnaient prodigieusement à cause de l'acoustique de la cathédrale. Avec l'intensification des attaques, les jeunes gardiens de la cathédrale aidèrent à réaliser les dangereuses tâches de nettoyer les débris et déblayer les obus n'ayant pas explosé. Au final, la cathédrale survécut, malgré cinq incendies et une frappe directe par une lourde bombe. [...]

Lors des quatre années suivantes, de grandes attaques furent répétées contre la cité de la cathédrale : le 14 juillet 1943 avec 294 morts, le 11 avril 1944 avec 1525 morts, le 25 mai 1944 avec 198 morts et le 28 mai 1944 avec 167 morts. Le 21 octobre 1944, 65 % de toutes les habitations furent démolies après six longues semaines de bombardement américain, et des centaines d'autres civils moururent. 64 attaques de bombes moins importantes eurent lieu aussi à Aix-la-Chapelle, et ses citoyens se mirent aux abris 1984 fois durant ces années. Dès le moment où les Américains occupèrent l'ancienne cité, elle était détruite à 85 % par les bombardements. Les restes de Charlemagne furent cachés dans les bois à l'avance par les Allemands espé-

1. <sup>138</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_aachen\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_aachen_en)

rant les protéger. Les occupants américains donnèrent alors par la suite ordre à un GI d'aller chercher et rapporter les restes de l'Empereur, et le soldat demanda soi-disant à son retour avec le grand sac d'ossements : « Où dois-je donc décharger ça<sup>(1)</sup> ? ». »



Faisons maintenant la somme des victimes de ces bombardements tels que citées plus haut :

145 tués (ou blessés) + 294  
+ 1525 + 198 + 167 = 2329  
+ 'des centaines d'autres'  
(le 21 octobre 1944). Nous

arrondirons alors ces chiffres, dans le but d'éviter toute exagération potentielle, à **2500 victimes**.



Dans le Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie, dans la région de la Ruhr à laquelle elle se trouve reliée par le lac artificiel Kemnader See, **Bochum** se situe également au sein d'un vaste bassin houiller.

On y trouve, entre autres bâtiments de choix, la plus vieille église locale, la *Propsteikirche St. Peter und Paul*, l'église *Stiepeler Dorfkirche*, édifice roman construit vers 1008 dans le quartier Stepel au sud de la ville ou encore le château de Kemnade et le *Schauspielhaus*, théâtre de niveau national. Les événements tragiques de la Deuxième Guerre mondiale s'y déroulèrent comme suit :

« À partir du printemps 1943, en tant que partie de la soi-disant Bataille de la Ruhr, Bochum fut systématiquement

1.  <http://www.holocaustianity.com/bombed-cities-01.html>

détruite à travers plusieurs attaques majeures. La Conférence de Casablanca des Alliés désigna la région de la Ruhr comme cible № 1. L'objectif officiel était l'annihilation des « Armoiries du Reich ». Néanmoins, ce ne fut pas tant l'industrie mais le centre-ville et les zones résidentielles qui furent bombardées.

À partir de l'automne 1944, les ruines de la zone urbaine déjà dévastée de Bochum furent de nouveau labourées par les bombardements en tapis.

Les attaques les plus sérieuses se produisirent les : 30 mars 1943 (157 bombardiers, 28 morts), 14 mai 1943 (142 bombardiers, 429 morts), 13 juin 1943 (503 bombardiers, 540 morts), 26 juin 1943 (473 bombardiers, 157 morts), 5 octobre 1944 (157 bombardiers, 28 morts), 30 mars 1943 (994 morts), dans l'offensive « *Hurricane* » contre les cités de la Ruhr. Un autre bombardement eut lieu le 4 novembre 1944.



Les  $\frac{2}{3}$  de la cité de Bochum furent détruits. Tragique fut le sort de ces jeunes et de ces mères avec de petits enfants qui, en mars 1945, comme protection contre le bombardement, furent évacués de Bochum.

Leur train fut attaqué par les chasseurs-bombardiers alliés à la gare de Soest. Des 108 passagers du train, 32 furent tués et 76 blessés<sup>(1)</sup>.

Faisons donc ensemble le bilan des victimes d'après le site :

- ♦ bombardements :  $28 + 429 + 540 + 157 + 28 + 994 = 2176$  ;
- ♦ gare de Soest : 108.

Soit un total de **2 284 victimes**.

---

1. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_bochum\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_bochum_en)



Capitale du Land de Basse-Saxe, dans le nord du pays, **Hanovre** est située au bord de la rivière Leine. Outre ses nombreux musées, la cité compte au sein de son patrimoine, les prestigieux Jardins Royaux de Herrenhausen, se composant du Grand Jardin (*Großer Garten*), du Jardin de la Montagne (*Berggarten*), du Jardin de Georges (*Georgengarten*), du Jardin des Welfs (*Welfengarten*) et une grande fontaine principale. Les aménagements du parc du Grand Jardin qui constitue le centre des Jardins Royaux et l'un des plus importants jardins baroques d'Europe, datent du XVII<sup>e</sup> siècle et sont basés sur le modèle de ceux de Versailles. Un château (détruit lors de la 2<sup>e</sup> GM), une orangerie, un théâtre baroque, un labyrinthe, des rosaires, la Grotte de Niki de St-Phalle et la Grande Fontaine, d'une hauteur de 80 m, en font la gloire. Quant au Jardin de la Montagne, à l'origine un jardin potager, s'est transformé en jardin botanique avec des attraits tels que la serre d'orchidées et la bibliothèque botanique.



**Le Château de Herrenhausen vers 1895**

Étant aussi et malheureusement un carrefour routier, une tête de ligne ferroviaire et un centre de production importants, Hanovre fut une autre cible des Alliés lors de ce conflit :

«Hanovre était un carrefour ferroviaire important qui répondait aux besoins d'usines industrielles majeures (caoutchouc, machinerie), et avait aussi le malheur de se trouver sur la route de Berlin. En conséquence, la cité fut souvent et lourdement bombardée, en particulier les : 12 mai 1940, 2 et 10 février 1941, 23 et 27/28 septembre 1943, 9 et 19 octobre 1943, 5/6 janvier 1945.

Les attaques les plus destructrices eurent lieu les 27/28 septembre 1943. À ce point, 600 engins lâchèrent plus de 2100 tonnes de bombes.

14 jours plus tard, les 8/9 octobre, le travail de destruction continua avec 1600 tonnes de bombes additionnelles. 250 000 personnes perdirent leur logement. Les abris antiaériens de la cité sur la rivière Leine furent transformés en pièges mortels. Durant ces 2 jours, **1245 personnes** furent tuées. Peu de temps avant la fin de la guerre, la dernière attaque sérieuse se passa les 5/6 janvier 1945 avec 2300 tonnes de bombes.

La cité intérieure de Hanovre fut presque complètement détruite, les  $\frac{2}{3}$  de la banlieue ravagés (1).»



L'autre site référentiel à ce sujet apporte les quelques compléments suivants :

«Depuis le début de la guerre, il y eut 428 raids sur la vieille Hanovre. En octobre 1943, les Britanniques lâchèrent 3000 tonnes de bombes fortement explosives, 28000 bombes au phosphore et 230000 bombes incendiaires en bâton, détruisant 4000 maisons et tuant 1245 personnes en une nuit. Des témoins

rapportèrent par la suite que lorsque soufflait le vent de feu brûlant, les gens s'enfuyaient désespérément sur les pavés qui, en fait, étaient en feu. Des bombes munies de détonateurs à

1. <sup>138</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_hannover\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_hannover_en)



retardement provenant de 3 des avions d'attaque, libéraient encore leurs charges mortelles jusqu'à 144<sup>h</sup> après l'attaque. Dix jours plus tard, 23051 tonnes de bombes supplémentaires tombèrent sur Hanovre et laissèrent 6,3 millions de m<sup>3</sup> de gravats. La carte du monde Ebstorfer était la plus grande et la plus riche carte du Moyen-Âge vis-à-vis de ses détails, créée entre 1230 et 1250, et était aussi la plus vieille d'Allemagne. Elle fut détruite en même temps que la bibliothèque d'État fédéré de Hanovre<sup>(1)</sup>. »




### SCHWEINFURT & LÜBECK



Ancienne ville impériale avec 1200 ans d'histoire, **Schweinfurt** fait aujourd'hui partie d'une circonscription administrative bavaroise de Basse-Franconie, la 3<sup>e</sup> ville de ce district après Wurtzbourg et Aschaffenburg. Son nom évolua à partir de *Suinuurde*, *Suinfurte*, *Swinvordi*, *Sweinort* puis *Swein* et enfin *Schweinfurt*, littéralement du latin *Porcivadam*, « gué où les cochons s'arrêtent ». Entre autres curiosités historiques, la ville compte par exemple des églises remarquables comme la St-Johannes, le « *Schrotturm* », celle de St-Kilian, un Hôtel de Ville de style Renaissance et bien-sûr, le Monument Friedrich Rückert, au milieu de la place du Marché, commémorant le génie et l'érudition de ce poète inspirateur de nombreux musiciens et qui parlait 30 langues. Ce dernier fut aussi lié à l'industrie et au développement de produits de renommée internationale de Schweinfurt comme les paliers à rouleaux et roulements à billes. Mais ce sont surtout ces derniers qui, malheureusement, attirèrent sur la petite cité les foudres de la guerre :

« De par son industrie, spécialement la production de roulements à billes, Schweinfurt devint plusieurs fois la cible des bombardiers alliés, particulièrement les : 17 août 1943, 14 octobre 1943, 24/25 février 1944, 14 avril 1944.

---

1.  <http://www.holocaustianity.com/bombed-cities-08.html>



Spécialement lourdes furent les attaques du 17 août 1943 avec 317 bombardiers *B-17* larguant plus de 724 tonnes de bombes sur la cité relativement petite.

Mais le raid du 14 octobre s'avéra être un fiasco pour les bombardiers parce que sur les 291 avions, 77 furent abattus et 121 endommagés.

L'escadron de bombardement fut dispersé à un tel degré par les attaques féroces des chasseurs allemands, qu'ils n'atteignirent pas les cibles désignées et les bombes furent lâchées sur les champs et villages environnants.

Dans les raids, environ un tiers de Schweinfurt fut détruit<sup>(1)</sup>.

Le site anglophone *Tragédie allemande du destin* ne mentionnant pas ici de victimes, peut-être par manque de données ou autre raison, nous apporterons alors un complément d'informations extrait de notre 2<sup>e</sup> site référentiel à ce sujet, en reprenant à partir des roulements à billes :

«[...] (Schweinfurt) demeura une cité impériale libre jusqu'en 1802, quand elle passa à la Bavière. Après l'ouverture du chemin de fer en 1852, elle commença à produire des roulements à billes et cela allait un jour signifier sa perte.

Une partie importante des roulements à billes d'Allemagne étaient importés de Suède durant la 2<sup>e</sup> GM, et lorsque les Alliés échouèrent à faire limiter aux neutres Suédois leur exportation, ils décidèrent d'attaquer les usines de roulements au sein de l'Allemagne. À part les usines de roulements à billes, il n'y avait rien à Schweinfurt d'importance militaire. Malheureusement, celles de Schweinfurt se trouvaient très près des zones résidentielles à cause de l'ancienne disposition de la ville. La 1<sup>ère</sup> attaque eut lieu le 17 août 1943. Les Alliés envoyèrent 230 bombardiers attaquer la ville, et ils perdirent 36 appareils et 341 hommes. Ils venaient juste de perdre 24 bombardiers et 200 hommes la même journée lors d'une attaque à Ratisbonne.

Des photographies de reconnaissance montrèrent que seulement 3 des 12 groupes d'attaque avaient bombardé près des usines, et la production de roulements à billes de Schweinfurt ne fut pas affectée. Les Alliés attaquèrent à nouveau le 14 octobre 1943 et perdirent 60 bombardiers et 639 hommes. Bien

1. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_schweinfurt\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_schweinfurt_en)

que destructrice, l'attaque n'était toujours pas fatale à l'industrie en question. Pour les vies de presque 1 000 Alliés et de centaines de civils perdues jusqu'ici dans cette seule ville, les Alliés ne firent que ralentir temporairement l'approvisionnement de l'Allemagne en roulements à billes. Le Haut Commandement allié qualifia les pertes d'« *acceptables* », rapportant en termes enthousiastes que la seconde mission, résultant aussi en une terrifiante perte de vies, était un « énorme succès et avait totalement dévasté la fabrique de roulements à billes ». En réalité, il n'y eut à nouveau aucun impact majeur du tout sur la production de ces roulements.

Vers le 24/25 février 1944, après que les Alliés eussent des chasseurs d'escorte à long rayon d'action et que les défenses allemandes fussent au minimum, 3500 bombes fortement explosives et 33 000 bombes incendiaires furent balancées sur la petite cité. Au total, elle fut bombardée 22 fois par 2285 bombardiers britanniques et américains durant la guerre, avec une attaque dévastatrice finale le 10 avril 1945, la veille quand l'US Army allait prendre quand même la ville.

7933 tonnes de bombes furent lâchées sur Schweinfurt en 592 598 bombes individuelles, soit 65 % de toutes les bombes larguées par les Alliés sur les industries de production de roulements à billes, et, dès le moment où cela arriva, l'industrie avait quand même été épargnée. Vers avril 1945, après plus de 20 bombardements en 18 mois, Schweinfurt fut laissée en ruines avec la moitié des maisons détruites, l'autre moitié invivable, les  $\frac{4}{5}$  des bâtiments industriels détruits, et **1079 civils morts**. La population de la cité chuta de moitié à cause des morts et du départ des réfugiés<sup>(1)</sup>.>




Le chiffre exact de 1079 pertes est repris par le site *thirdreichruins.com* dont sont tirées ces deux photographies.

~~~~~  
**Ruelle Wolfgasse**

1.  <http://www.holocaustianity.com/schweinfurt-ruckert.html>



**Luitpoldstraße**

 <http://www.thirdreichruins.com/schweinfurt2.htm>



Ville hanséatique d'Allemagne du nord, dans le Land de Schleswig-Holstein, **Lübeck** est aussi un port de la mer Baltique (se souvenir de l'épisode du *Cap Arcona* dans la Baie), également surnommée « la reine de la Hanse », du fait d'avoir été justement la capitale de cette fameuse Ligue. C'est notamment grâce à son incroyable architecture de briques rouges que Lübeck figure à ce jour sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.



Entre autres sites de choix, citons par exemple la Holstentor, une porte de ville remontant à la fin de la période gothique, élément faisant jadis partie de fortifications, située à

l'ouest de la vieille ville de Lübeck, et la Burgtor, qui en est la porte nord, et qui représente avec la première les deux seules portes de la ville subsistant des quatre d'origine. Citons encore pour terminer l'église St-Pierre ou l'Hôtel de Ville et la Place du Marché.

Outre le bombardement de la Baie pendant le conflit que nous avons survolé (sans jeu de mots), intéressons-nous ici à celui de la cité même, qui fut un précurseur de ceux des autres grandes cités :

«Fin février 1942, Sir Arthur Harris fut nommé chef du Bomber Command de la RAF. Il mit immédiatement en pratique l'instruction du Cabinet de Guerre émise le 14 février concernant la campagne de bombardement contre l'Allemagne «sans limites». Cela incluait la nouvelle stratégie de détruire les centres urbains à forte densité de population à travers une «utilisation de feu maximale». La cité hanséatique historique de Lübeck avec ses bâtiments de valeur et son patrimoine culturel fut la première sur laquelle la RAF testa l'effet des bombardements en tapis.

Les 28/29 mars 1942, 234 bombardiers britanniques larguèrent d'abord sur une grande zone des bombes explosives puis incendiaires, d'un poids de 304 tonnes.

L'effet désiré fut une tempête de feu qui recouvrit de flammes 1425 bâtiments. Environ 62 % des maisons furent détruites ou endommagées.

**320 civils** furent tués, principalement par brûlures et suffocation.

Des biens culturels irremplaçables partirent en flammes.

Cette tactique de bombardement avec des bombes explosives et incendiaires furent perfectionnées par la suite en une méthode de destruction terrible à Hambourg, Dresde et autres cités<sup>(1)</sup>.»

Apportons le complément d'informations avec notre seconde source :

«La 1<sup>ère</sup> attaque délibérée sur une cible culturelle et le 1<sup>er</sup> bombardement massif d'une cité historique furent ceux de

---

1. <sup>138</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_lubeck\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_lubeck_en)

la RAF qui incinéra plus de 80 % de la vieille ville hanséatique en bois de Lübeck, le dimanche des Rameaux 28 mars 1942.

Cette attaque par plus de 200 bombardiers lourds, fut ordonnée par le commandant sud-africain du Bomber Command, le général Arthur Harris, comme expérience, pour tester si le bombardement de bâtiments à structure de bois pouvait démarrer un brasier assez grand afin d'être utilisé comme point de visée facile par les vagues ultérieures de bombardiers : *« Je voulais que mes équipages aient un bon goût du sang, comme ils disent à la chasse au renard, pour avoir celui du succès pour un changement »*. Une grêle dévastatrice de 33000 bombes d'un poids d'environ 180 tonnes tomba sur le centre de la cité médiévale.



Plus de 80 % des bâtiments historiques furent victimes des flammes et 10000 personnes furent laissées sans abri, 300 furent tuées et 650 blessées. 700000 m<sup>3</sup> de décombres demeurèrent. Par la suite, Lübeck fut très heureusement préservée comme cité internationale de la Croix-Rouge malgré les demandes alliées de la bombarder de nouveau. Vers la fin de la guerre, Lübeck accepta aussi presque 100000 réfugiés<sup>(1)</sup>.>

---

1. <http://www.holocaustianity.com/bombed-cities-11.html>

## p

## AUTRES CITÉS

Le site *Tragédie allemande du destin*, qui figure parmi nos guides principaux dans ce dédale apocalyptique de la Seconde Guerre mondiale, s'est efforcé ensuite de répertorier les dates des bombardements opérés sur les villes de moindre importance. Indiquant que la période 1940-1942 vit surtout les attaques lourdes s'en prendre aux cités majeures au nord et à l'ouest du pays, à partir de 1943, les bombardements s'intensifièrent de manière spectaculaire et frappèrent certaines cités plus petites. Commençons par la période 1940-1942 :

## PÉRIODE 1940-1942

12 janvier 1940 **Westerland/Sylt**  
 12 et 16 mai 1940 **Hamm et respectivement**  
 29 janvier 1942 **Münster**  
 20/21 juin 1940 **Bielefeld**  
 20/21 juillet 1940 **Wismar, Paderborn**  
 29 décembre 1941 **Crevelt (*Krefeld*)**  
 11 janvier 1942 **Wilhelmshaven**  
 23-27 avril 1942 **Rostock**  
 7 et 23 juin 1942 **Emden**  
 10 août 1942 **Osnabrück**  
 12/13 août 1942 **Mayence (*Mainz*)**  
 3 septembre 1942 **Karlsruhe**



En 1942, les bombardements furent menés principalement contre des cibles militaires. Le nombre de 6800 civils morts pourrait être considéré comme relativement bas <sup>(1)</sup>.

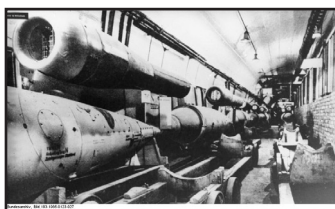
**Vue de Mayence après le bombardement**

1. <sup>(1)</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-vegerhu/terrorbombazas\\_tovabbi\\_varosok\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-vegerhu/terrorbombazas_tovabbi_varosok_en)



### PÉRIODE 1943

27 janvier ; 12, 19/20 février **Wilhelmshaven**  
21 avril **Stettin**  
15 et 22 juin **Oberhausen et Crefelt (Krefeld)**  
23 juin **Mülheim et Oberhausen**  
25 juin **Elberfeld**  
30 et 31 juillet *resp.* **Sarrebruck (Saarbrücken)**  
*et* **Remscheid**  
17 et 18 août *resp.* **Ratisbonne (Regensburg)**  
*et* **Peenemünde**  
23 et 31 août *respectivement* **Leverkusen et**  
**MönchenGladbach**  
2 octobre **Hagen**  
9 octobre **Dantzig (Gdansk en Pologne) et**  
**Anklam**  
10 et 21 octobre **Münster et Leipzig**  
3 novembre et 4 décembre **Wilhelmshaven et Leipzig**



Fieseler Fi 103 (FZG 76) «  
Vergeltungswaffe eins » (V1)



Vue aérienne du banc d'essai 7  
de la station expérimentale  
Peenemünde  
avant - après le bombardement

Comparées à l'année précédente, les attaques de 1943 visaient davantage la population civile. Avec **100 000 morts**, le nombre de victimes fut 14 fois plus important que celui de la dernière année<sup>(1)</sup>.>

1. <sup>(1)</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-vegerhu/terrorbombazas\\_tovabbi\\_varosok\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-vegerhu/terrorbombazas_tovabbi_varosok_en)

### ANNÉE 1944

- 6 janvier 1944 **Stettin**  
11 janvier **Halberstadt**  
11, 15 janvier *et* 20 février **Brunswick** (*Braunschweig*)  
20 *et* 26 février *resp.* **Leipzig *et* Augsburg**  
14, 18 *et* 28 avril *resp.* **Augsbourg, Cuxhaven *et* Friedrichshafen**  
8 mai *et* 13 août **Brunswick**  
13 *et* 14 août *resp.* **Rüsselsheim *et* Kaiserslautern**  
27 août **Königsberg**  
30 août **Emden, Stettin *et* Königsberg**  
13 septembre **Osnabrück**  
5/6 *et* 6 octobre *resp.* **Sarrebruck *et* Stralsund**  
15, 16, 18, *et* 19 octobre *resp.* **Brunswick, Wilhelmshaven, Bonn *et* Mayence**  
6, 9, *et* 16 novembre *resp.* **Coblence** (*Koblenz*), **Wanne-Eickel *et* Düren**  
18, 19, 22 *et* 27 novembre *resp.* **Münster, Wanne-Eickel, Aschaffenburg *et* Fribourg**  
3 *et* 4 décembre *resp.* **Hagen *et* Karlsruhe**  
6 *et* 7 décembre *resp.* **Soest *et* Giessen** (*Gießen*)  
16 *et* 17 décembre *resp.* **Ludwigshafen *et* Ulm**

Le site ne mentionne pas ici le nombre de victimes pour cette année 1944 et enchaîne aussitôt avec la dernière année du conflit :

«Même quand la fin de la guerre était prévisible, la destruction des cités allemandes continua avec des centaines de milliers de victimes civiles.

---

### ANNÉE 1945

- 7 *et* 17 janvier 1945 *resp.* **Hanau *et* Paderborn**  
3 *et* 5 février *resp.* **Wiesbaden *et* Bonn, Ratisbonne**  
14/15 *et* 16/19 février *resp.* **Chemnitz *et* Wesel**  
16 *et* 22 février *resp.* **Ratisbonne *et* Worms**

22 et 23 février *resp.* **Hildesheim et Schwäbisch Hall**  
 4, 5, 7 et 10 mars *resp.* **Ulm, Chemnitz, Dessau et Scholven-Buer**  
 22 et 25 mars *resp.* **Hildesheim et Münster**  
 25 et 30 mars *resp.* **Osnabrück et Wilhelmshaven**  
 7 avril **Dessau et Nordhausen**  
 8, 10 et 14 avril *resp.* **Halberstadt, Plauen et Potsdam**  
 25 avril **Wangerooge et Berchtesgaden**

Si dans les trois derniers mois et demi de la guerre, où tout était pratiquement décidé militairement, dans les cités allemandes — ou ce qu'il en restait — plus de **130 000 personnes** furent tuées par les bombardements et les mitraillages au sol<sup>(1)</sup>. ›

Le site s'est contenté simplement de donner les dates de certains des bombardements des villes qui précèdent du fait de leur moindre importance, on l'a dit, ou pour toute autre raison dans le cas d'autres grandes villes comme Leipzig, mais cela n'empêcha nullement certaines d'entre elles de connaître de très lourds revers, quant au nombre de victimes, analogues à ceux des grandes cités. Nous allons maintenant en citer quelques-unes plus en détails par l'intermédiaire de cet autre site anglophone, *holocaustianity*, qui a dressé notamment une nomenclature relativement fournie des diverses localités allemandes tombées sous le feu du ciel lors de cette effroyable campagne de bombardement alliée. Comme nous avons procédé avec les grandes cités dans les sections ci-dessus, nous agirons de même ici, c'est-à-dire en présentant brièvement ces autres localités par ordre décroissant de leurs pertes civiles respectives.



Située au sud du massif de Harz en Thuringe près de la Zorge, un affluent de la rivière Helme, au sein de la région fertile de Goldene Aue, **Nordhausen**, ville saxonne millénaire, était autrefois connue pour son industrie du tabac et l'est toujours pour la distillation

1. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-vegerhu/terrorbombazas\\_tovabbi\\_varosok\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-vegerhu/terrorbombazas_tovabbi_varosok_en)

de ses spiritueux. Son patrimoine culturel et architectural comptait par exemple l'Église St-Blaise, l'Église de Ste-Marie dans la Vallée à Altendorf, l'Église de Ste-Marie sur la Colline à Frauenberg (détruite à 80 % en 1945), la Tour Petri (le clocher restant de l'Église St-Pierre) et la Cathédrale de la Ste-Croix aux styles romanesque et gothique.

Voici un court exposé de la situation dans laquelle aboutit cette localité :

« Le 24 août 1944, 11 Forteresses Volantes B-17 de la Mission 568 bombardèrent le terrain d'aviation à Nordhausen comme « cible d'opportunité ». Les Britanniques frappèrent à plusieurs reprises Nordhausen, tuant 8800 civils. Les 3 et 4 avril 1945, les ¾ de la ville furent détruits par d'autres raids de bombardement. Le camp de travail à proximité fut bombardé à dessein parce qu'il fut « confondu avec un dépôt de munitions allemand » par les Américains. **Ce bombardement tua des milliers de détenus qui furent rapportés à tort par la suite pour l'avoir été par les Allemands**<sup>(1)</sup>. 20 % de la population civile de Nordhausen fut tuée par les bombardements alliés avant que l'US Army ne la cédât aux communistes<sup>(2)</sup>. »



Sise à une soixantaine de km au sud de Nordhausen, **Erfurt** est la capitale de la Thuringe, traversée par la rivière Gera, affluent de l'Unstrut, qui arrose le centre-ville. La ville tirerait son nom d'« *Erfa* » qui signifiait « eau brune », qui était alors jadis le nom de la rivière. Évêché catholique et ville universitaire, elle fut fondée au VIII<sup>e</sup> siècle. Grâce à sa position sur l'importante route commerciale reliant le Rhin à la Russie, la ville rejoignit la Ligue hanséatique au XV<sup>e</sup> siècle. Les multiples monuments religieux et civils comprennent par exemple, l'Église des Cordeliers (ancienne église du monastère des Franciscains) construite en 1231 (détruite en 1944), l'Église des Prédicateurs, l'Ägidienkirche du XII<sup>e</sup> siècle, à l'entrée du Pont des Épiciers (Krämerbrücke), un pont habité en arc, la Cathédrale Notre-Dame, de style gothique, construite aux XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, le Petersberg, le Marché au Poisson (Fishmarkt), place entourée de nom-

1. C'est nous qui soulignons.

2.  <http://www.holocaustianity.com/bombed-cities-13.html>

breux bâtiments de valeur, ou la Cyriaksburg, ancienne citadelle du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le site *Holocaustianity* nous livre quelques détails sur le sort que connut la ville lors du conflit :

«À partir de 1940, la ville de valeur historique inestimable d'Erfurt fut bombardée au moins 14 fois. Le 25 février 1945, les bombardiers britanniques détruisirent 74 % du centre médiéval et tuèrent 8800 civils, soit 21 % de sa population.

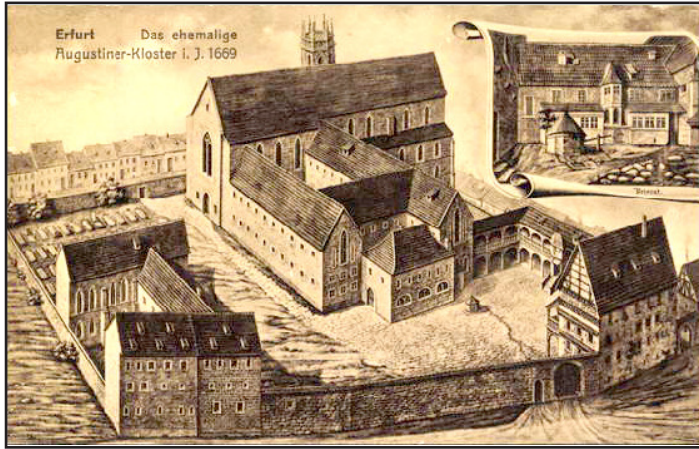
Dès avril 1945, il y eut également 37430 réfugiés de l'est qui avaient perdu leur foyer, qui campaient temporairement dans la cité d'Erfurt. Soit ils s'échappaient plus loin vers l'ouest, soit ils étaient balancés en captivité pendant des décennies. La terre de Luther était en péril. L'*Opération Clarion* des Alliés fut menée afin d'aider Staline et d'effacer les symboles culturels et objets de fierté nationale allemands. Ce faisant, des milliers d'années d'histoire furent inutilement perdus au monde. De nombreux bâtiments historiques datant des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles furent complètement détruits par les bombardements britanniques.

Les fortes vagues de pression causèrent d'énormes dégâts à l'aile ouest du monastère Augustinerkloster (le Couvent des Augustins), au Prieuré, à l'Augustinerkirche et à d'autres bâtiments de la cour de Renaissance. La Michaeliskirche protestante, construite en 1183, qui servit par la suite comme église officielle de l'Université d'Erfurt, fut aussi détruite en grande partie.

L'Augustinerkloster à Erfurt était un monastère augustien où vécut Martin Luther pendant qu'il étudiait à l'université pendant quelques années après 1505. Le 25 février 1945 fut l'une des journées les plus noires du bâtiment. À cause d'un raid aérien, de nombreux citoyens cherchèrent refuge dans les caves du monastère. Toutefois, deux avions britanniques larguèrent deux bombes sur le bâtiment, le faisant s'effondrer complètement. Les 267 personnes tapies dessous pour leur sécurité trouvèrent la mort, le seul survivant étant une petite fille extraite des décombres qui perdit un bras dans l'explosion. Le 12 avril 1945, Erfurt fut prise par les unités de la 3<sup>e</sup> Armée américaine sous le Général George Patton, et occupée jusqu'au 3 juillet, quand, à l'horreur des citoyens, les troupes américaines la remirent à l'Armée rouge soviétique<sup>(1)</sup>. »

1.  <http://www.holocaustianity.com/erfurt-history.html>

*Wikipedia* cite de son côté 27 attaques aériennes pour un bilan de **1600 morts**.



**Le Couvent des Augustins vers 1669**



Au nord-ouest du Land de Saxe, **Leipzig** est la 2<sup>e</sup> ville de la Saxe derrière Dresde. Située au confluent de la Pleisse, de l'Elster blanche et de la Parthe, la cité tiendrait son nom du toponyme sorabe *Lipsk* signifiant «le lieu près des tilleuls», arbre sacré chez les peuples slaves tenus pour avoir fondé la ville. Le patrimoine religieux et historique local n'est pas non plus dénué de monuments et autres édifices. On y compte notamment l'Église St-Thomas qui fut celle de Jean-Sébastien Bach, de style gothique tardif (fin du XV<sup>e</sup> siècle), l'ancien et le nouvel Hôtel de Ville, la Vieille Bourse de style baroque qui abritait les réunions des marchands, l'Albertina abritant depuis 1891 la bibliothèque universitaire ou encore le Reichsgericht, palais érigé vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à l'intérieur duquel se tint le procès de l'incendie du Reichstag.

Voici un descriptif de la cité suivi par le compte-rendu des bombardements :

«Leipzig était [...] le centre historique de l'imprimerie allemande. Un centre commercial avancé, Leipzig survécut indemne de la Guerre de Trente Ans et continua même à organiser ses célèbres foires commerciales annuelles, Leipzig, avec



ses allées élégantes, ses jardins à la française, bibliothèques, université, hôtel de ville élaboré et manoirs de riches bourgeois, était considérée comme l'un des plus éminents et plus beaux centres culturels au monde.

Entre août 1942 et avril 1945, 24 raids aériens en tout furent effectués contre Leipzig, et ils coûtèrent plus de 5 000 vies civiles, nombre toutefois faible en comparaison avec la plupart des cités allemandes. Néanmoins, ce chiffre fut probablement grossièrement sous-estimé et il n'incluait pas des milliers de réfugiés.

Dans la pire attaque, la RAF opta pour l'utilisation du mélange létal de 50 % de bombes fortement explosives et de 50 % de bombes incendiaires. Le « flot de bombardiers » de plus de 500 appareils menaçait le ciel, lâchant 90 000 bombes incendiaires en bâton et plus de 1 000 bombes incendiaires liquides. 5 000 feux firent irruption d'un coup, principalement dans le centre de la cité et la vieille partie historique de la ville, la rendant impossible à contrôler. Les routes majeures étaient rendues impassables.

Tout le centre de la cité historique brûla. Une attaque par plus de 400 bombardiers américains acheva ce qui restait de la cité, tous bâtiments culturels survivants de même qu'hôpitaux et entreprises scientifiques, l'université estimée de Leipzig et les 78 cliniques et bâtiments hospitaliers, le plus vieux théâtre Schauspielhaus, le célèbre palais de cristal, la bibliothèque municipale de même que 17 bâtiments écoliers. L'ancien centre des livres fut perdu intégralement. Mais ce n'était pas encore terminé. Alors même que la cité était dans ses derniers halètements, 820 bombardiers de la RAF décidèrent de donner un coup de patte à la souris morte d'une cité dans une autre attaque. Sachant que des réfugiés de l'est qui avaient fui de panique et de peur, s'y étaient depuis rendus, les Américains s'y joignirent avec 2 000 bombardiers. Le 27 février 1945, plus de 700 bombardiers américains B-17 attaquèrent à nouveau, et encore les 6 et 8 avril.

Les Britanniques pilonnèrent alors une fois de plus la proie facile, le 10 avril 1945, avec 230 bombardiers et le 11 avril, avec 95 bombardiers. Un ⅓ des habitants natifs, plus de 140 000 humains, furent sans foyer et choqués et, en même temps que des réfugiés désorientés, étaient tous à point pour la domi-

nation soviétique que les Alliés avaient planifiée. Des 221178 habitations, 28178 furent complètement détruites et 93000 endommagées, 20 % des habitants natifs de Leipzig étaient ainsi devenus sans domicile. Plus de 4000 bâtiments non résidentiels furent de même détruits par les dernières attaques, parmi eux 56 écoles, plusieurs hôpitaux, 9 églises, plusieurs théâtres, le musée d'art et le bâtiment principal de l'université. L'hôtel de ville et les musées historiques furent lourdement endommagés, les maisons historiques du Moyen-Âge, perdues.

### ILLUSTRATIONS COMPARATIVES



*Leipzig - Hôtel de Ville*



*Leipzig - Museum*



*Leipzig - Place du Marché et Mendebrunnen (Fontaine de Mende)*

Plus des  $\frac{3}{4}$  du quartier historique de l'imprimerie avec ses maisons d'imprimerie et d'édition, boutiques de livres et le musée des livres, furent totalement anéantis. La cité célèbre pour ses arts libraires gisait en ruines. Plus de 50000 ouvrages

et manuscrits rares brûlèrent. Le 18 avril 1945, des unités de l'armée américaine prirent le relais et « libérèrent » la cité juste assez longtemps pour la céder aux Soviets, horrifiant les citoyens locaux pris au piège et les réfugiés qui venaient juste de fuir à l'est les invasions soviétiques<sup>(1)</sup>. »

Vu que, d'une part, le site précédent laisse entendre que ce chiffre de 5000 victimes devrait être revu à la hausse car ne prenant pas en compte celles parmi les réfugiés et que d'autre part, le site *Wikipedia* en mentionne 6000, c'est ce dernier bilan que nous retiendrons.



~~~~~  
Ville de Rhénanie-du-Nord-Westphalie dans l'arrondissement de Düren, **Juliers** (en allemand **Jülich**) se situe dans la vallée de la Rur ou Roer. En tant que région frontalière entre les puissances rivales du Bas-Rhin et de la Meuse, la ville et le Duché de Juliers jouèrent un rôle historique du Moyen-Âge jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. On y trouve notamment l'*Hexenturm* ou Tour des sorcières, la *Tor Aachener* ou Porte d'Aix-La-Chapelle, la Citadelle et la tête de pont de Napoléon. Comme l'opération américaine qui avait pour nom de code « *Opération Queen* » était ciblée spécifiquement contre la Rur comme lieu de rassemblement pour une offensive ultérieure sur la rivière jusqu'au Rhin en Allemagne, Juliers ne fut donc pas épargnée par les bombardements :

« Le 16 novembre 1944, 97 % de l'ancienne Juliers fut détruit lors des bombardements alliés. La cité en ruines fut sujette à de lourds combats sur plusieurs mois. Le centre historique de la ville fut vaguement reconstruit selon les plans de la ville de la Renaissance. Des petits fragments de murailles de la vieille cité avec deux tours représentent tout ce qui subsiste de sa splendeur médiévale. Il y a une plaque faite pour l'attaque qui dit : « *Ce jour, Juliers sombra en ruines* ». Les anciennes casemates<sup>(2)</sup> de la citadelle de la forteresse de Juliers qui avaient

1.  <http://www.holocaustianity.com/leipzig-bombing.html>

2. NDLA – Note : il y a ici manifestement une erreur car le terme anglais cité est *casements*, qui signifie fenêtre à deux battants, ce qui n'a aucun rapport avec le contexte, l'auteur a sûrement voulu dire casemates dont l'orthographe est identique en langue anglaise.

jadis servi les riches et puissants Ducs de Juliers comme partie des Duchés Unis de Juliers-Clèves-Berg, servaient aujourd'hui d'abri antiaérien. C'était l'un des plus anciens et inhabituels témoignages d'architecture de forteresse de son temps au nord des Alpes. La citadelle de la Renaissance et le pont Napoléon étaient peut-être les plus importants ensembles des débuts de l'architecture moderne en Allemagne, effectivement en Europe.

Dans le bombardement du 16 novembre 1944, elle fut gravement endommagée et tous les bâtiments brûlèrent. Dans le Bastion St-Jean, de nombreux civils qui y avaient cherché refuge furent tués. Davantage d'attaques de bombes, d'obus et de pillages continuèrent la destruction. [...] *L'Opération Queen* était une opération conjointe américano-britannique létale mais militairement inefficace menée entre Aix-La-Chapelle et la rivière Rur en novembre 1944. La 8<sup>e</sup> Unité de l'USAF devait bombarder les fortifications autour d'Eschweiler et d'Aldenhoven, pendant que les bombardiers moyens de la 9<sup>e</sup> Unité furent assignés à la seconde ligne de défense autour de Juliers et de Langerwehe. Au même moment, le Bomber Command de la RAF devait détruire les anciennes cités de Juliers et Düren, les villes plus petites de Heinsberg, Erkelenz et Hückelhoven furent désignées comme cibles secondaires. L'offensive commença le 16 novembre 1944. 1204 bombardiers lourds de la 8<sup>e</sup> Unité de l'USAF frappèrent Eischweiler, Weisweiler et Langerwehe avec 4120 bombes, pendant que 339 chasseurs-bombardiers de la 9<sup>e</sup> Unité attaquaient Hamich, Hürtgen et Gey avec 200 tonnes de bombes. Au même moment, 467 bombardiers *Halifax* et *Lancaster* attaquaient Düren et Juliers ; 180 bombardiers britanniques frappèrent Heinsberg.

Le raid sur Juliers fut particulièrement féroce parce que les cartes militaires françaises et américaines la montraient encore comme une forteresse, ce qu'elle avait cessé d'être en 1860. L'objectif était de détruire les prétendues « lourdes fortifications » en désintégrant toute la cité. Les attaquants lâchèrent 75 bombes de 4000 lb (1,8 tonnes), 361 obus de 2000 lb (900 kg), 1945 obus de 450 kg et 1613 obus de 225 kg. Un total de 3994 bombes avec 1711 tonnes métriques, plus 123518 bombes incendiaires, furent larguées individuellement ou en grappes de 106 pièces. La cité fut complètement détruite et brûla pendant

plusieurs jours. Routes et voies ferrées, industrie et infrastructure, y compris le pont en travers de la Rur, furent anéantis et selon une estimation, **4000 citoyens et soldats** furent tués, et environ 97 % de tous les bâtiments, détruit. [...] <sup>(1)</sup>.>



 <http://liesliarsbeatniksandhippies.wordpress.com/>



Dans le Land de Basse-Saxe, au nord des montagnes Harz, **Brunswick** (en allemand **Braunschweig**) était un puissant centre commercial d'influence de l'Allemagne médiévale et fut membre de la Ligue hanséatique du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle. Citons, entre autres attractions, la Burgplatz (Square du Château) avec ses bâtiments de grande valeur historique, l'Altstadtmarkt (Marché de la Vieille Ville), l'Église romanesque et gothique de St-André, le Magniviertel dans le Quartier de St-Magnus (un vestige de l'ancienne ville), palaces et autres églises ainsi que l'Abbaye de Riddagshausen (ancien monastère cistercien entouré d'une réserve naturelle et d'un arborétum).

Voici une description des ravages du bombardement :

---

1.  <http://www.holocaustianity.com/bombed-cities-09.html>

«Lors du 5<sup>e</sup> raid britannique sur Brunswick par la RAF le 15 octobre 1944, 240 bombardiers larguèrent leur charge mortelle qui produisit une tempête de feu intentionnelle détruisant entièrement le centre de la vieille cité à l'intérieur des douves et d'autres grandes étendues. Dans ce qui fut appelé « bombardement de secteur », la RAF utilisa la cathédrale comme point d'estime pour le Master Bomber (avion éclaireur) dans l'avion de tête qui largua sur le dôme de la cathédrale un marqueur vert pour guider les viseurs des avions derrière qui passèrent alors au-dessus à partir de directions variées dans une formation en éventail et lâchant leurs charges mortelles.

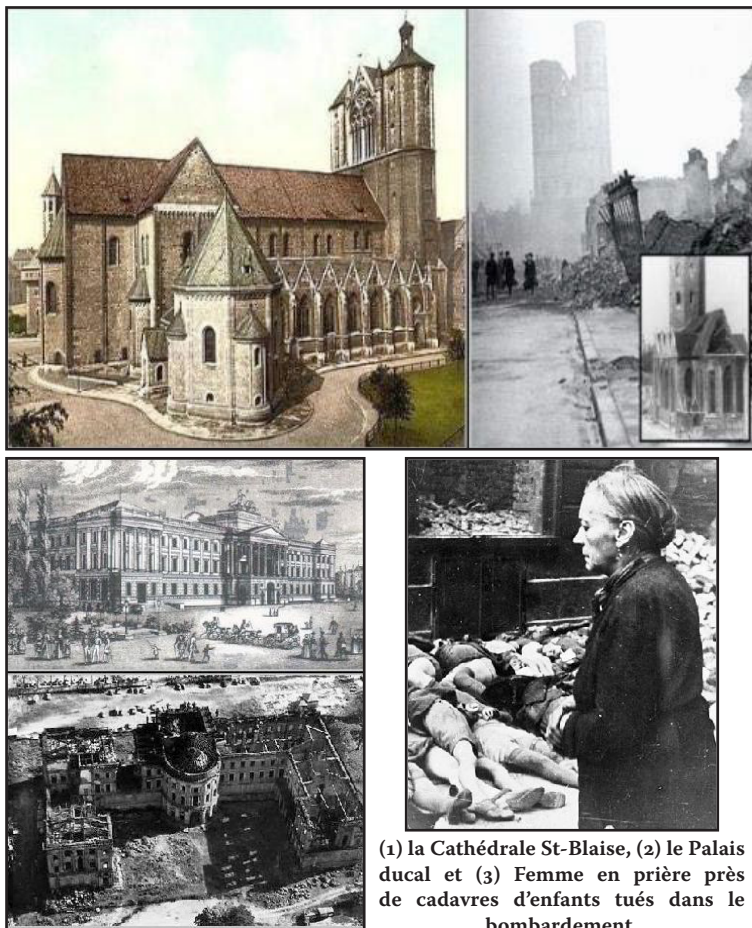
Les premières des 200000 bombes au phosphore et incendiaires à tomber sur la cité furent 12000 bombes explosives « *Blockbuster* ». Elles furent typiquement disposées en « tapis » sur le centre historique de la vieille ville à structure de bois afin d'en exposer efficacement les entrailles pour une injection de feu et de la tempête de feu désirée, les maisons médiévales de Brunswick représentant un parfait combustible. Les explosions soufflèrent les toits et les fenêtres des vieilles maisons en bois, exposant ainsi les murs intérieurs des maisons de façon à recevoir leur mort par le feu. Après les bombes explosives, les bombes au phosphore et incendiaires furent larguées.

Leur boulot était d'enclencher la tempête de feu. Les Britanniques perfectionnèrent cette technique après des recherches approfondies menées conjointement avec les Américains dans des endroits comme Dugway. Les bombardiers étaient partis depuis longtemps quand la tempête de feu atteignit son comble dans le cœur de la cité. Dans une scène rappelant l'éruption du Vésuve, des étincelles et des cendres pleuvaient en un déluge mortel sur la cité intérieure flamboyante, rendant la tâche des véhicules de secours et des pompiers d'atteindre le sinistre et d'essayer de sauver des vies, quasi impossible. La cité avait un système de bunkers et d'abris bien élaboré mais l'accès de certains était rendu impossible aux équipes de secours par les flammes. Le personnel incendie et de secours hurlait de toutes les zones alentour dans la cité en feu afin de porter assistance et un stupéfiant et courageux sauvetage de 23000 personnes prises au piège fut réalisé, bien que 100 autres dans un abri suffoquassent et ne pussent



être sauvées. **1000 personnes** furent tuées, mais **2905 de plus moururent plus tard** des suites et des bombes non explosées. On pouvait voir l'affreuse lueur de la cité en feu sur des km et des km. Cela était si épouvantable que même le matin suivant, quand les avions de reconnaissance britanniques passèrent au-dessus pour prendre des photos de leur œuvre, ils durent faire demi-tour parce que la fumée était encore trop épaisse. Ils étaient néanmoins satisfaits car ils ne perdirent qu'un seul bombardier *Lancaster* aux tirs antiaériens cette nuit.

Les feux firent rage pendant 2 jours et demi [...]. La cité perdit également 15000 hommes durant les années de guerre. La superbe ancienne cité n'est plus qu'un lambeau de ce qu'elle était (1). ›



(1) la Cathédrale St-Blaise, (2) le Palais ducal et (3) Femme en prière près de cadavres d'enfants tués dans le bombardement.

1. ⓘ <http://www.holocaustianity.com/bombed-cities-03.html>



Située dans le Land de Bade-Wurtemberg, **Fribourg-en-Brigau** (en allemand **Freiburg im Breisgau**) est l'une des villes les plus au sud du pays, tout près du Rhin, de la France et de la Suisse.

Traversée par le Dreisam, au pied des montagnes de la Forêt-Noire, la ville, célèbre pour ses *bächle*, des petits caniveaux ouverts bordant les trottoirs, est aussi le siège d'une université fondée en 1457. Outre ses *bächle*, la vieille ville est renommée aussi pour sa cathédrale gothique à un seul clocher (du fait que sa construction fut financée par les habitants et non par un seigneur). Citons aussi quelques bâtiments remarquables comme la Maison des Marchands datant de 1532, la *Wentzingerhaus* de 1761 (baroque tardif) ou la Maison de la Baleine construite en 1516 et le *Münsterbauhütte*, dernier édifice à pans de bois datant du XIII<sup>e</sup> siècle.

S'ensuit une brève description des horreurs venues du ciel :

« Fribourg n'avait pratiquement pas de cibles industrielles ou militaires et était considérée comme une ville-hôpital militaire. Elle fut attaquée sous prétexte qu'elle était une « cible de chemin de fer ». Lors de l'« *Opération Tigerfish* », le 27 novembre 1944, les bombardiers *Lancaster* britanniques, certains chargés de phosphore mortel, arrivèrent de l'ouest et pendant 25 minutes, déchargèrent environ 1900 tonnes des 14000 bombes fortement explosives et incendiaires, déclenchant une tempête de feu. Les bombes fortement explosives détruisirent toutes les fenêtres et la pression de l'air fit voler les tuiles des toits. Les canalisations furent brisées et les routes bloquées instantanément par les gravats. Les gens essayèrent de combattre les feux avec des tonneaux de vin des établissements vinicoles locaux, mais 80 % de la vieille ville historique fut détruit et la célèbre Université médiévale de Fribourg fut dévastée. En décembre 1944, il y eut une autre attaque majeure à s'ajouter à la destruction de Fribourg.

**3000 civils** furent tués, 10000 blessés et **858 disparus**. Il y en aurait eu davantage mais, d'après la légende, les canards dans le parc devinrent particulièrement bruyants, semblant annoncer le flot de bombardiers en approche, faisant prendre la poudre d'escampette vers les abris antiaériens à de nom-

breux citoyens qui vivaient autour du parc urbain, près de la cathédrale. Les photos montrent qu'aucune cible de chemin de fer ne fut atteinte dans cette attaque<sup>(1)</sup>.>


Précisons aussi que cette même cité avait été bombardée par erreur par la Luftwaffe le 10 mai 1940 où 57 personnes avaient été tuées. Le site officiel *Wikipedia* cite quant à lui, environ 2800 morts.



Située en Basse-Saxe, non loin de la Rhénanie-du-Nord-Westphalie, **Osnabrück** avait été fondée en 780 par Charlemagne comme siège d'un évêché. Au cœur d'un parc naturel, le parc Terra-vita entre la forêt de Teutberg et les collines boisées de Wiehengebirge, Osnabrück possède comme principal monument catholique romain la Cathédrale St-Pierre, édifice de style roman tardif symbolisant la silhouette de la ville depuis sa construction, de même que de nombreux musées, ainsi que la Porte de Heger, l'Église Ste-Catherine datant de 1248, le Château (aujourd'hui le bâtiment principal de l'Université) ou la *Bucksturm*, la plus vieille tour de la cité qui faisait jadis partie des murailles, où on enfermait les femmes accusées de sorcellerie.

Voici en quelques lignes le destin qui frappa cette autre localité :

<Comme la plupart des cités allemandes, Osnabrück fut quasiment détruite par les bombardements alliés de la 2<sup>e</sup> GM. Les trajectoires de vol des bombardiers britanniques et américains de Londres à Berlin et l'Allemagne centrale passaient directement au-dessus d'Osnabrück. Ainsi, lors de leurs vols de retour, ils déchargeaient simplement leurs bombes restantes sur la cité, non pas pour une quelconque importance militaire, mais simplement pour l'utiliser comme poubelle. Osnabrück faisait partie des premières et dernières cités allemandes bombardées. Le 4 septembre 1939, les sirènes hurlèrent pour la première fois à Osnabrück, le premier des 2400 voyages aux abris et caves pour les osnabrückois durant le cours de la guerre (l'Allemagne n'attaqua pas Coventry avant 1940).

1.  <http://www.holocaustianity.com/bombed-cities-07.html>

78 raids aériens plus tard, et Osnabrück n'était plus. Le dernier bombardement eut lieu le 25 mars 1945. 181 mines aériennes, presque 25000 bombes fortement explosives, plus de 650000 bombes incendiaires et près de 12000 bombes incendiaires liquides furent lâchées entre 1942 et 1945 sur la cité. Le bombardement tua quelques **milliers de personnes**, dont 268 prisonniers de guerre alliés, et en blessa 2000. 750 feux majeurs et 3600 mineurs incinérèrent la cité. La vieille partie de la ville fut détruite à 85 %. 14000 habitations furent détruites, laissant 87000 personnes sans abri. Tous les bâtiments industriels et publics comme les bureaux de poste et les installations publiques furent dévastés. 141 bâtiments publics, 7 églises, 13 écoles et un hôpital partirent en flammes. 900000 m<sup>3</sup> de gravats demeuraient<sup>(1)</sup>. ›



Au bord du cours inférieur du Rhin, à la limite nord-ouest de la région de la Ruhr en Rhénanie-du-Nord-Westphalie, se situe la ville hanséate de **Wesel**, à la confluence de la Lippe et du canal Wesel-Datteln, à 45 km des Pays-Bas. On peut y admirer notamment la cathédrale Saint-Willibrord (reconstruite grâce à l'association *Willibrordi-Dombauverein*) ou encore le Marché aux Blés (*Kornmarkt*) sur le site duquel se dressait au VIII<sup>e</sup> siècle une motte castrale carolingienne, ouvrage de défense médiéval ancien, autour de laquelle s'est construite la ville.

Au cours de la 2<sup>e</sup> GM, Wesel pâtit malheureusement de sa situation stratégique en devenant un autre cible privilégiée des bombardements alliés :

« Peu avant la fin de la 2<sup>e</sup> GM, la ville de Wesel fut totalement anéantie. À partir de 1940, elle fit l'expérience de nombreux raids aériens, mais ils s'intensifièrent en des attaques quasi-quotidiennes depuis le début de 1945. Les 16, 17 et 18 février 1945, la destruction dévastatrice et ultime de Wesel arriva finalement. 100 bombardiers, chacun avec 6 tonnes de charge, attaquèrent le 16. Les 18 et 19, 328 bombardiers larguèrent leurs mortelles charges.

1.  <http://www.holocaustianity.com/bombed-cities-14.html>

La ville hanséatique autrefois fière se vit éviscérée. 7693 habitations, 8 écoles et 3 églises étaient parties. Toutefois, ce n'était pas la fin. Le 23 février 1945, les Américains se mirent de la partie. L'après-midi du 23 mars 1945, dans l'« *Opération Plunder* », commença un énorme bombardement d'artillerie sur les ruines de Wesel, et 200 autres bombardiers malmenèrent Wesel avec 1100 tonnes de bombes et de mines aériennes. Une autre cité qui existait depuis le Moyen-Âge était pulvérisée à 98 %, des **milliers moururent**, laissant 2,1 millions de m<sup>3</sup> de gravats<sup>(1)</sup>.

Le site *Wikipedia* français avance de son côté 3000 *réfugiés pris sous le feu* tandis que le site anglophone équivalent et plus détaillé mentionne les compléments suivants :

«[...] À 21h le 23 (mars 1945), dix bombardiers individuels larguèrent chacun sur Wesel une bombe de 10000 kg (celles qui faisaient, selon Ralph F. Keeling que nous avons cité au début de ce chapitre, « faire un bond de plus de 150 m aux avions », une fois larguées), les plus lourdes larguées dans la 2<sup>e</sup> GM. [...] De presque 25000 habitants en 1939, la population fut réduite à 1900 vers mai 1945.»



Une vue du sol lunaire de la ville après les raids aériens.

1. ⓘ <http://www.holocaustianity.com/bombed-cities-17.html>





Dans le nord du Land de la Rhénanie-Palatinat, **Coblence** (en allemand **Koblenz**) se trouve dans la région appelée *Deutsches Eck*, littéralement le *coin allemand*, un promontoire au confluent de la Moselle et du Rhin (la ville tirant son nom du latin *Confluentes*, signifiant justement confluent). C'est en bordure de la forêt du Westerland que l'on trouve les quartiers de la cité, sur la rive droite du Rhin tandis que ceux compris entre les deux fleuves sont en partie plantés d'une forêt mixte, le poumon vert de la ville. Outre le *Deutsches Eck*, on y trouve nombre de lieux et monuments remarquables comme le Château des Princes-Électeurs, celui de Stolzenfels, la basilique St-Castor, le couvent des Capucins du XVII<sup>e</sup> siècle, la Forteresse d'Ehrenbreitstein, la Maison Metternich, bibliothèques, musées (dont celui du Carnaval Rhénan), et théâtres.

Le site *Holocaustianity* donnait un aperçu de la situation en 1945 :

«Spécialement à la fin de la guerre, Coblence fut attaquée à plusieurs reprises sans aucune raison militaire ou stratégique valide. Il n'y avait pas d'industries de guerre importantes, et même pendant les attaques, les installations de transport de la cité ne furent pas les cibles prioritaires, la population civile l'était. Les lourds raids aériens de 1944 et 1945 à la fois des Britanniques et des Américains détruisirent 87 % de la cité intérieure historique millénaire. Le bombardement de Coblence laissa des **milliers de morts et de blessés** et 2 millions de m<sup>3</sup> de débris et gravats. Des 94 417 habitants en 1943, seuls 9000 restaient dans la cité à la fin de la guerre, vivant des semaines dans de grands abris en béton, ayant perdu même les nécessités rudimentaires. Elle fut assaillie jusqu'en 1945 quand les Français occupèrent la cité<sup>(1)</sup>.»



Faisant partie de la Poméranie prussienne, **Stettin** (aujourd'hui **Szczecin** dans l'extrême nord-ouest de la Pologne) se situe sur deux rives de l'Oder, tout près de son entrée dans la Lagune de Szczecin à Trzebiez. Parmi les sites de renom locaux, citons la cathédrale

1.  <http://www.holocaustianity.com/bombed-cities-10.html>



St-Jacques, de style gothique, et la *Bismarckturm Stettin* ou *Tour de Bismarck*, édifice haut de 25 m, érigée entre 1913 et 1921 en l'honneur du chancelier allemand.

Si la cité fut épargnée pendant la Première Guerre mondiale, il n'en fut pas de même lors de la Seconde :

« La construction d'un canal vers Berlin en 1914 avait enrichi Stettin d'un port avec des installations considérables. Durant la 2<sup>e</sup> GM, Stettin subit de lourds dommages des bombardements répétés. La nuit du 20 avril 1943, suivant six attaques précédentes, Stettin fut bombardée avec une surface dévastée d'une quarantaine d'hectares et 40 000 personnes laissées sans abri. Les massives forces alliées combinées la bombardèrent de nouveau en 1945 dans un assaut plus meurtrier au cœur de la cité, en en tuant et blessant des milliers. Bien que 80 % de Stettin, dont la vieille section, soit sur la rive gauche ou ouest de l'Oder, et que les Accords de Potsdam de 1945 transférèrent à la Pologne uniquement la Poméranie « à l'est de l'Oder », cela fut « réinterprété » par la suite pour inclure la vieille Stettin allemande.

La population à prédominance allemande fut expulsée et remplacée par des Polonais qui furent amenés par camions dans la cité. Environ 500 000 humains moururent ou demeurèrent portés disparus quand la Poméranie orientale et Stettin furent subordonnées en 1945 à l'administration communiste polonaise. La Poméranie occidentale (sans Stettin) fut combinée au Mecklembourg et tomba sous la domination communiste est-allemande<sup>(1)</sup>. »



Traversée par la Roër se jetant dans la Meuse aux Pays-Bas, la ville de **Düren**, dans le Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie, est située entre Cologne et Aix-La-Chapelle. Les attractions locales comprenaient alors le Château de Burgau (*Schloß Burgau*), la tour *Dicke Turm*, une partie vestigiale des remparts des fortifications de la vieille cité, les églises Ste-Anne et Ste-Marie-Madeleine, le musée Leopold Hoesch ou encore le monument à Bismarck.

1.  <http://www.holocaustianity.com/bombed-cities-16.html>

Voici une description des ravages de la guerre dans cette ancienne opulente cité qui fit, avec la cité de Juliers (voir plus haut), les frais de l'*Opération Queen* :

«Le 16 novembre 1944, le ciel au-dessus de Düren s'emplit de bombardiers surchargés de bombes incendiaires et fortement explosives comme partie d'une opération conjointe américano-britannique mortelle appelée « *Opération Queen* ». Quelques bruits secs rapides et la ville fut engouffrée dans une tour de feu, les maisons s'effondrant en ruines, et le goudron sur les routes devint si brûlant que les semelles des chaussures s'y collaient. 1204 bombardiers lourds américains rejoignirent 498 bombardiers britanniques, et larguèrent en l'espace de 2 heures, plus de 9000 t. de bombes sur l'ancienne cité. La vie idyllique de la cité de même que les magnifiques vieux bâtiments, furent anéantis. Des 45000 humains qui y vivaient, 3127 qui ne furent pas évacués à temps, s'éteignirent dans la douleur.

Les mines aériennes arrachaient les toits par suction, ouvrant les maisons pour une totale destruction de l'intérieur et de l'extérieur par le lourd pilonnage des grosses bombes fortement explosives qui firent s'effondrer les maisons sans défense et brisèrent les canalisations d'eau, des égouts et du gaz, pendant que des bombes moins puissantes semaient la panique et forçaient les gens à rentrer dans les caves. Par la suite, le lâcher de lourdes bombes incendiaires liquides créa des tours de feu et fit suffoquer ceux qui fuyaient dans les sous-sols. Le phosphore brûlant, qui transformait les gens en chandelles vivantes, recouvrait toute zone d'échappatoire possible. Düren avait 6431 maisons avant l'assaut et seulement 131 après. Tout le cœur médiéval de la ville fut totalement détruit. Il n'y a aucun bâtiment à Düren aujourd'hui qui date d'avant 1945-46.

[...] Parmi les nombreuses villes également bombardées dans l'« *Opération Queen* » figure Aldenhoven, dont l'histoire remonte à 4000 ans avant-J.C. Les châteaux encore bien préservés des villes de Dürboslar et d'Engelsdorf remontent à 898 et 1080. Il y avait une église du XII<sup>e</sup> siècle (dont subsistent seules quelques parties aujourd'hui), et dans le village voisin de Siesdorf, se trouvait l'une des plus importantes branches de l'Ordre Teutonique. [...] <sup>(1)</sup>.

1.  <http://www.holocaustianity.com/bombed-cities-05.html>



Dans le Land de Bavière et baignée par le Danube, au point le plus septentrional du fleuve et à l'embouchure de ses deux affluents (la Regen et la Naab), **Ratisbonne** (en allemand **Regensburg**) tire son nom du celtique *Ratisbona*, littéralement « ville de remparts » pour le nom français ; quant au vocable allemand, il fait référence au *Burg*, litt. « château, fort » de la rivière *Regen*. Une des plus anciennes villes d'Allemagne, la cité quasi-bimillénaire Ratisbonne, au passé riche en événements, compte à son patrimoine nombre de musées et monuments dont la Cathédrale St-Pierre, achevée vers 1525, l'Église St-Jacques, fondée au XI<sup>e</sup> siècle par des moines bénédictins irlandais, l'Abbaye St-Emmeran, la Résidence princière des Thurn und Axis, également appelée en français Maison de la Tour et Tassis ou de Tour et Taxis, l'Ancien Hôtel de Ville, et divers musées.

La tragédie de la 2<sup>e</sup> GM affecta la cité de la manière suivante :

« À la différence des 190 autres cités médiévales allemandes complètement nivelées par les bombardements alliés, de nombreux anciens bâtiments de Ratisbonne survécurent étonnamment, dont la célèbre cathédrale. Toutefois, cela ne se fit pas par manque d'avoir essayé. Ratisbonne subit 20 attaques britanniques aux bombes et 8 assauts aériens américains de 1943 à 1945. En 1943, une attaque de la RAF tua 402 civils. Au total, **3000 civils** ici furent tués par les bombardements alliés, incluant de nombreux prisonniers de guerre. L'église romanesque du IX<sup>e</sup> siècle d'Obermünster fut entièrement détruite à la fin de la guerre par un violent et inutile bombardement en mars 1945. Seul le clocher tenait encore. L'église ne put être reconstruite<sup>(1)</sup>. »



## BILAN

Bien-sûr, nous pourrions continuer ainsi sur notre lancée dans notre répertoire des cités allemandes tombées sous le feu effroyable du ciel de la Seconde Guerre mondiale, ce qui nécessiterait sans difficulté un ouvrage à lui tout seul. Contentons-

1. <http://www.holocaustianity.com/bombed-cities-15.html>

nous alors de relever que le site *Holocaustianity* mentionne plus haut un total de 191 cités bombardées (190 «complètement nivelées par les bombardements» + celle de Ratisbonne) et celui de *Tragédie allemande du destin*, un total de 161. Il semblerait d'ailleurs que ce dernier chiffre soit le bon si l'on s'en tient à d'autres sources disponibles comme le roman de Jane Smiley, *Ten Days in the Hills*, Alfred A. Knopf, New York, 2007, p. 208 :

« [...] *Jamais auparavant dans l'histoire, une population civile n'avait subi un tel assaut militaire. Un million et demi de bombes furent larguées sur 161 cités et 800 villages allemands pendant 5 ans, laissant un demi-million de civils morts, incluant 75000 enfants.* [...] »

Quant au site du journaliste Jeff Rense, que nous avons consulté au début du développement de cet holocauste avec Dresde, un article de Christopher Roads du *Wall Street Journal* en date du 26 février 2003, reproduit sur une de ses pages, relate ce qui suit :

« [...] *Des annales publiées existent à peine de la destruction collective, qui anéantit 161 cités allemandes sur à peine plus de deux ans et demi et tua entre 350000 et 650000 civils. Des sentiments de culpabilité et de honte pour l'Holocauste ainsi que le fait que l'Allemagne ait démarré la guerre, empêchèrent la plupart des Allemands de pleurer publiquement leurs propres pertes* (beau travail de propagande n'est-ce-pas ?)<sup>(1)</sup>. »

Ces derniers éléments se trouvent d'ailleurs corroborés dans un autre livre, celui de Katherine von Wormer intitulé *Human Behavior and the Social Environment. Individuals and Families*, Micro Level, 2<sup>de</sup> édition, 2010, p. 137 (selon pratiquement les mêmes termes que ci-dessus qui ont sans doute été ici repris). Donnons par conséquent le mot de la fin à l'un de nos guides de référence en la matière dans ce panorama, le site *Tragédie allemande du destin* :

«La terreur aérienne des Anglo-Américains frappa un total de 161 cités allemandes.

La majorité des plus de 1,4 million de sorties contre l'Allemagne visait essentiellement les civils, non les cibles militaro-industrielles.

---

1.  <http://www.rense.com/general35/behind.html>

Outre les cités précédemment mentionnées, la liste des villes où plus de 50 % de l'espace d'habitation fut détruit inclut :

**Friedrichshafen, Pirmasens, Prenzlau, Offenbach, Bad Kreuznach, Siegen, Rheine, Bocholt, Hagen, Francfort-sur-l'Oder, Donauworth.**

Les villes, parmi d'autres, à avoir subi de graves dommages furent celles de :

**Neumünster, Offenbourg, Reutlingen, Straubing, Fulda, Wetzlar, Ingolstadt, Neuss, Oberhausen, Minden, etc.**

À ne pas oublier les nombreuses petites localités telles que les villages de l'Eifel<sup>(1)</sup> qui ont particulièrement souffert.

Pratiquement toutes les cités majeures et moyennes en Allemagne avaient une longue histoire, jusqu'au Moyen-Âge.

Les cités intérieures avaient de vieux centres urbains avec des églises et monuments romanesques, gothiques, baroques et néoclassiques.

Le visage extérieur de l'Allemagne était caractérisé par ses vieilles villes uniques de pierre, de bois et d'ardoise.

Ces témoins historiques irremplaçables de l'histoire furent systématiquement anéantis pièce par pièce.

En conséquence, s'élevèrent sur les ruines les cités allemandes sans expression d'aujourd'hui — toutes d'après la même disposition, solides et laides, dans le style des années 50<sup>(2)</sup>. »

Le calcul des pertes, tel que nous avons pu établir au chapitre précédent avec les naufrages encourus par les populations allemandes fuyant l'avancée des Rouges plus à l'est, s'avère ici plus fastidieux du fait de la difficulté compréhensible à connaître les chiffres exacts relatifs au nombre total des victimes allemandes de l'enfer du ciel, surtout quand tous les comptages de corps furent immédiatement suspendus par les Rouges à la saisie de cités telles que Dresde. Le site *Tragédie allemande du destin* avait quant à lui, dans sa page de présentation intitulée *Terror Bombing*, donné un total prudent de 500 000 morts (dont 250 à 300 000 pour Dresde) et les références ci-haut, une fourchette maximale de 650 000. Ayant de notre côté choisi le chiffre arrondi de 500 000 morts, plus co-

---


1. NDLA – Région de collines dans l'ouest de l'Allemagne, jouxtant la Belgique et le Luxembourg.

2. <sup>138</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas\\_tovabbi\\_varosok\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/terrorbombazas_tovabbi_varosok_en)

hérent selon nous, pour cette seule cité (à cause d'une part, du doublement de population établie autour de 600 000 habitants par la venue d'autant de réfugiés de Silésie, et d'autre part, de l'intensité inouïe des bombardements), nous dépasserions ce chiffre fixé si l'on décidait de totaliser individuellement les pertes indiquées en gras de chaque cité passée en revue tout au long de ce chapitre. Eh bien, c'est ce que nous allons justement faire en nous tournant vers une autre source qui n'hésita pas non plus à revoir à la hausse ce nombre de victimes, le site germano-anglophone *Deutsche Opfer* ([germanvictims.com](http://germanvictims.com)) traitant spécifiquement des victimes allemandes. Le bilan de cette autre source (qui donne 480 000 morts pour la seule cité de Dresde) qui sera définitivement pris en considération pour cette tragédie indicible est de 1 000 000 de morts.

Vu que le chiffre classique incroyable avancé de 25 000 à 60 000 morts pour Dresde semble être légion, un bilan de 650 000 victimes civiles pourrait donc paraître choquant à certains bien-pensants et autres officiels au garde-à-vous de la *Nomenklatura* historique officielle. Imaginons un instant les actes des bombardements apocalyptiques joués sur la scène du superbe théâtre romantique de Dresde couronnés d'un petit prix allié de 25 000 morts seulement, alors que le grand ordonnateur de ces massacres sans nom mais revêtu du pagne de respectabilité et d'honorabilité des vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale, comme de tout conflit d'ailleurs, le Juif Winston Churchill (son grand-père maternel était Leonard Walter Jerome, anciennement Jacobson (1817-1817), spéculateur et partenaire en affaires d'un autre membre de la Tribu et représentant américain principal des Rothschild, un certain August Belmont, né Schoenberg (1813-1813), pouvait se permettre ces propos incroyablement dénués de tout scrupule (où l'on pourra retrouver le chiffre magique évoqué à plusieurs reprises à la section traitant de la cité saxonne qui reçut presque 600 000 bombes) :

**« Je ne veux entendre aucune suggestion sur la façon d'attaquer les industries de guerre aux abords de Dresde mais comment on peut frir 600 000 réfugiés de Breslau (Prusse)<sup>(1)</sup> ».**

1.  <http://www.germanvictims.com/2013/05/24/bombing-1000000-dead/>



Ces paroles du *«Bouledogue britannique»* sont extraites du site germano-anglophone qui ne manqua pas d'ajouter : *«Churchill savait qu'il n'y avait pas simplement 600000 réfugiés dans la cité mais 600000 citoyens de Dresde, blessés de guerre, prisonniers, docteurs et personnel se secours.»*

Les obsèques de Churchill, fait chevalier de l'ordre de la Jarretière par la reine Elizabeth II en 1953, année de son couronnement, et mort le 24 janvier 1965 à Londres, feront d'ailleurs l'objet de l'un des plus importants rassemblements d'hommes d'État ayant eu lieu dans le monde. Ajoutons encore que selon l'historien néo-zélandais Greg Hallett, la reine Elizabeth II serait la fille de Winston Churchill, lui-même fils illégitime du roi Edouard VII, ce dernier fils de Lionel Nathan Rothschild (le père aurait ainsi été fait chevalier par sa propre fille ! — un scénario qui n'aurait rien de surprenant chez nos élites). En attendant que l'avenir nous en dise plus, Churchill se souvenait-il, lors des bombardements de la terreur sur l'Allemagne, du « bon geste » du Führer envers les Anglais à Dunkerque en 1940 ( que nous verrons au 3<sup>e</sup> panorama), lui qui avait dit à Marrakech au Général George le 8 janvier 1943 : *«En juin 40, l'Angleterre n'avait plus d'armes. L'armistice de la France nous a rendu service. Hitler a commis une faute en l'accordant.»* ?

*«Deux sur sept retournent chez eux  
– c'est la norme.  
C'est bien pire dans les camps des hommes.  
À Ketschendorf, chaque seconde on meurt de  
dysenterie, de tuberculose et d'épuisement. ...»*

Efi Hartenstein

*«Quel dommage de ne pas avoir pu en tuer davantage».*

(lettre de D. Eisenhower à G.C. Marshall,  
mai 1943, après la reddition des forces de 'l'Afrika Korps'

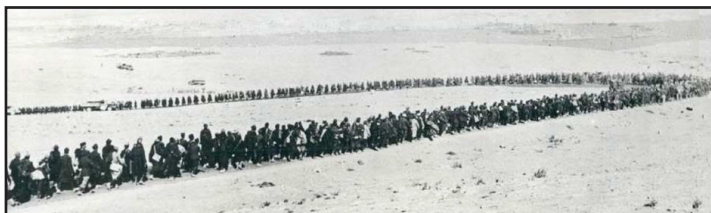
*«ce passage fut plus tard supprimé des éditions  
officielles de sa Correspondance.»*)

---

## CHAPITRE XIV

### Les camps de prisonniers et l'holocauste d'Eisenhower

Il n'est pas très difficile d'imaginer à ce stade de notre développement, après les stratégies d'abord froidement planifiées et calculées puis déployées et appliquées par les Alliés aux fins de transformer les populations civiles allemandes en torches vivantes et en cendres par le pilonnage effréné des bombardements, que le sort de ceux qui allèrent rejoindre les camps de prisonniers, n'allait pas être rose lui non plus. Comme nous allons à partir de maintenant pouvoir le constater, cette autre terrible tragédie avait aussi décidé de s'en prendre à bon nombre d'entre eux avant même l'arrivée de ces derniers à destination.



Une fois de plus, c'est avec un de nos sites de référence que nous allons ouvrir la marche vers ces autres et surtout véritables camps de la mort, le site anglophone *Tragédie allemande du destin* : «Cruauté et mort furent le sort terrible de millions de prisonniers.

Cela commença pour beaucoup déjà en route vers les camps.

Des milliers moururent dans les longues marches de la mort, de famine, de déshydratation, d'engelures, d'épuisement ou de la brutalité des gardes.

Des semaines de voyage dans des wagons à bestiaux, sans nourriture dans le froid glacial, réclamèrent également des dizaines de milliers de victimes.

Les conditions dans les camps de prisons n'étaient, dans de nombreux cas, pas meilleures. Ici, les prisonniers étaient tués par la malnutrition, la maladie, les travaux forcés et la torture.

Mais les prisonniers ne souffrirent pas seulement en Europe de l'Est et du Sud-est. Des centaines de milliers moururent sous la garde des Alliés occidentaux dans les camps sur le Rhin. Ils moururent dans l'humidité et le froid, dans la boue et la saleté, sans abri, sans nourriture, sans soins médicaux<sup>(1)</sup>.

La source donne ensuite le nombre de ces camps parmi les pays qui en comptèrent :

|                     |      |                      |     |
|---------------------|------|----------------------|-----|
| • Union Soviétique  | 2022 | • Grande-Bretagne    | 396 |
| • USA               |      |                      |     |
| .. camps principaux | 155  | • Chypre, Gibraltar, |     |
| .. sous-camps       | 760  | Jamaïque, Malte      | 5   |
| • Allemagne         | 382  | • France             | 207 |
| • Danemark          | 19   | • Luxembourg         | 11  |
| • Italie            | 111  | • Norvège            | 75  |
| • Belgique          | 45   | • Pays-Bas           | 20  |
| • Afrique           | 72   | • Grèce              | 11  |
| • Autriche          | 19   |                      |     |

## À

### LES CAMPS SOVIÉTIQUES

Voici maintenant quelques lignes sur le sort des prisonniers allemands incarcérés dans les camps de concentration et de travail lors du déroulement du conflit :

« Avec la fin des combats à Stalingrad début février 1943, commença le supplice de presque 100 000 soldats allemands en captivité russe.

À des températures chutant jusqu'à - 30° C., de véritables marches de la mort se firent vers les camps de concentration Beketovka, Doubovka ou Krasnoarmeïsk, sans nourriture,

1.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok_en)

sans eau. Les malades, épuisés ou blessés qui ne pouvaient pas suivre le rythme étaient simplement abattus.

Au début, ils campaient souvent à l'air libre. Les prisonniers restaient sans nourriture jusqu'à deux semaines. C'était une lutte pure et simple pour la survie parmi les gelés et les affamés qui, les matins, étaient empilés haut par rangées.

Le nombre exact de victimes est impossible à déterminer, des estimations réalistes supposent que des 120 000 prisonniers de la 6<sup>e</sup> Armée qui, de la période allant de fin 1942 à février 1943, arrivèrent dans les camps soviétiques, environ 60/70 000 ne survécurent pas les premiers mois.

À l'été 1944, après Stalingrad, une autre unité allemande majeure tomba en captivité russe. Vers juin 1944, le groupe d'armées Centre (en allemand *Heeresgruppe Mitte*) fut piégé par l'Armée rouge dans la région de Mogilev et 150 000 hommes tombèrent en captivité russe. Presque 60 000 prisonniers furent transportés à Moscou où, le 17 juillet 1944, ils durent participer à une parade humiliante des vaincus. Ils furent déportés par la suite vers des camps de travaux forcés.

Après la capitulation le 8 mai 1945, de nombreux soldats qui avaient combattu sur le Front Est tentèrent d'atteindre la zone des Alliés occidentaux. En vain, parce que les Américains, selon l'accord avec les Soviets, refilèrent environ 150 000 prisonniers à l'Armée rouge vers l'Elbe.

Après la reddition, 200 000 autres soldats allemands tombèrent en captivité russe. Nombre d'entre eux retournèrent chez eux seulement en 1955.

Les prisonniers de la 6<sup>e</sup> Armée qui avaient survécu aux marches de la mort et aux camps de transit, furent transportés à partir du printemps 1943 vers les camps permanents du Goulag.

Pendant cette opération, ils étaient triés par grades : alors que les officiers se rendirent à Krasnogorsk, Wolkowo, Elabouga ou Souzdal, les hommes et sous-officiers furent principalement transportés à Moscou, Sverdlovsk, Molotov, Omsk, Vorkouta, le Kazakhstan ou l'Ouzbékistan.

Les trajets en wagons à bestiaux — avec jusqu'à 100 hommes par wagon, sur le plancher nu sans couvertures ni paille — prenaient souvent plus de 14 jours. Il y avait à peine à manger ou à boire. Ces trajets mortels réclamèrent d'autres victimes parmi

les combattants déjà décimés de Stalingrad. Certains eurent plus de chance et restèrent dans les camps à Stalingrad. Ces camps temporaires furent convertis en camps de travaux forcés. Des plus de 90 000 soldats qui furent capturés dans la poche de Stalingrad, un total de 6 000 retourna en Allemagne.

En plus des camps de travaux forcés dans toute l'Union soviétique, il y avait des camps spéciaux dans l'Est et le Centre de l'Allemagne où interrogations et procès eurent lieu avec de nombreuses condamnations à mort et déportations subséquentes. En partie dans ce but, furent utilisés les anciens camps de concentration allemands. Certains des détenus des camps de concentration firent l'expérience d'une continuité de leurs souffrances dans ces camps spéciaux<sup>(1)</sup>.>



Transport dans des wagons à bestiaux des prisonniers de guerre

La liste de ces camps spéciaux aux mains des Soviétiques situés sur le territoire allemand, avec leur nombre de victimes et déportés respectifs, est la suivante :

- **Mühlberg** ..... – 7 500 morts, 3 000 déportés ;
- **Buchenwald** ..... – 13 000 morts, 2 000 déportés ;
- **Hohenschönhausen** ..... – 3 000 morts ;
- **Bautzen** ..... – 12 000 morts, 4 000 déportés ;
- **Ketschendorf** ..... – 6 000 morts, 2 000 déportés ;
- **Jamlitz** ..... – 5 000 morts, 1 000 déportés ;
- **Sachsenhausen** ..... – 20 000 morts, 6 000 déportés ;
- **Funfeichen** ..... – 6 500 morts, 1 000 déportés ;
- **Torgau-Zinna** ..... – 2 000 morts, 4 000 déportés ;
- **Weesow** ..... – 1 200 morts ;
- **Francfort/Oder** ..... – 1 500 morts.

1. <sup>138</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok\\_russia\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok_russia_en)



En tout, d'après la somme ainsi effectuée, il y aurait donc eu au moins 76000 morts<sup>(1)</sup> et 23000 déportés sur le territoire allemand, concernant les prisonniers allemands. Comme le fait bien remarquer le site anglophone, «les chiffres ne sont que les valeurs les plus basses reconnues par l'Office du Procureur Général russe».

## B

### LES CAMPS ANGLAIS ET CANADIENS

Voici une brève vue d'ensemble de ce qu'il advint des prisonniers allemands dans les camps de Grande-Bretagne et du Canada par notre site référentiel :

«Dans la phase initiale de la guerre, les soldats allemands tombèrent à peine aux mains des Anglais à l'exception de quelques pilotes abattus.

Avec le début de l'offensive aérienne allemande, leur nombre se chiffrait à environ 4000 vers la fin de 1940.

À partir de 1941, les Britanniques répartirent leurs prisonniers de guerre allemands sur tout le territoire du Commonwealth.

En dehors de la Grande-Bretagne, les plus gros camps de détention étaient spécialement établis au Canada, en Australie, au Moyen-Orient et en Afrique du Nord.

Alors que la patrie anglaise gardait seulement 2000 prisonniers allemands vers mars 1944, cette situation changea énormément par l'invasion de la Normandie en juin 1944.

Vers la fin de 1944, il y avait déjà 140000 prisonniers sur les îles britanniques, dans 380 grands camps et 1500 camps satellites plus petits, répartis dans tout le pays.

En suivant des stations temporaires, les prisonniers de l'Afrika Korps furent détenus dans le camp d'Helwan près du Caire de même que dans les camps établis dans la région du Grand Lac Amer entre Suez et Ismaïlia. Il s'agissait d'énormes emplacements de sable ceints de fils de fer barbelés, divisés en petits quartiers. Les prisonniers vivaient dans des tentes, exposés à une forte chaleur, mis sur de maigres rations, visités par les insectes, les souris et les rats.

---

1. Note : le site en donne 68000, probablement à cause d'une erreur.

Depuis ces camps du désert, les prisonniers furent répartis vers toutes les parties du monde.

Le Canada joua en cela un rôle essentiel avec un contingent de prisonniers supérieur à 12000 hommes vers 1942.

Les prisonniers furent concentrés dans le grand camp de tentes nommé Ozada<sup>(1)</sup>, érigé au pied des Montagnes Rocheuses.›

Dans bon nombre de camps, la création d'œuvres artistiques était une voie empruntée par les prisonniers de guerre afin d'essayer d'oublier temporairement la situation de détention qui était la leur, et surtout afin de conserver toutes leurs facultés mentales. Est reproduite ci-dessous (à gauche) une tenture murale en bois sculpté, représentation remarquablement précise du Château de Lichtenstein situé près de Honau en Allemagne, réalisée par un prisonnier de guerre allemand au camp canadien d'Ozada (utilisé entre mai et novembre 1942)<sup>(2)</sup>.



## C

### LES CAMPS ALLEMANDS

Beaucoup de soldats allemands pensèrent pouvoir retrouver probablement la sécurité une fois expédiés chez eux malgré leur statut de prisonniers de guerre, mais il n'en fut pas ainsi. Le site *Tragédie allemande du destin* se charge de nous en donner un petit aperçu :

1. NDLA – Province de l'Alberta.

2.  <http://www.rmoutlook.com/article/20111110/RMOo801/311109971>

«Vers février 1945, les Alliés réunirent les soldats allemands capturés encore en France dans le voisinage des ports d'approvisionnement.

Après la traversée du Rhin, le nombre de prisonniers explosa et des camps temporaires furent établis à champ découvert le long du Rhin et du Neckar, de Heilbronn à Rheinsberg.

Il y eut des camps aux emplacements suivants :

Rheinsberg, Remagen, Bad Kreuznach, Buderich, Sinzig, Winzenheim, Biebelsheim, Dietersheim, Wickrathberg, Coblenz, Andernach, Heidesheim, Urmitz, Böhl, Ludwigshafen et Heilbronn.

Ceux qui se croyaient maintenant en sécurité se trompaient terriblement. Les camps de 50 000 à 100 000 hommes étaient complètement surpeuplés.

Un total de 900 000 prisonniers campait sur les prairies du Rhin. Le futur président des USA, le Général Eisenhower, refusa aux soldats capturés le statut de prisonniers de guerre et les interna comme « personnel ennemi désarmé ». Les prisonniers allemands se virent ainsi refuser des droits d'après les Conventions de Genève.

Tout manquait — nourriture, eau potable, hygiène, abris, médicaments, couvertures et vêtements, bien que tout cela était disponible en quantités suffisantes dans la zone, par exemple la nourriture dans les dépôts de la Wehrmacht et l'hébergement dans les baraquements encore intacts. Les résidents alentour qui désiraient leur porter assistance étaient menacés avec des armes à feu et de lourdes peines.

Des trous étaient creusés à mains nues, créant une protection de fortune face au vent et à la météo. À cause d'une faim désespérée, les hommes mangeaient presque tout : grenouilles, escargots, racines, herbe, et dans leur soif même, buvaient leur propre urine.

Fin avril, commença une pluie continue transformant tout en un désert de boue froid et humide.

Il n'y avait pas de toilettes, des troncs d'arbres ou de simples fosses étaient utilisés comme latrines. À cause des conditions hygiéniques incroyables, de la malnutrition totale, de l'hypo-

thermie permanente et du manque de médicaments, la mort était omniprésente.

Des milliers attrapèrent des pneumonies, la dysenterie et la typhoïde. Des dizaines de milliers moururent misérablement<sup>(1)</sup>.>

## D

### LES CAMPS FRANÇAIS & AFRICAINS

La situation des prisonniers allemands dans les camps français ne s'avéra guère différente des camps précédents :

« Dans la campagne africaine, environ 25000 soldats allemands tombèrent aux mains des Français vers la fin de 1944. On les amena d'abord au camp de Géryville<sup>(2)</sup>. On les répartit par la suite dans une trentaine de camps en Algérie, en Tunisie et au Maroc.

Jusqu'à la mi-1947, presque tous les prisonniers furent transférés vers la patrie française pour aider à la reconstruction.

Parallèlement, à partir de 1945, de grands contingents de prisonniers furent repris aux Britanniques et par-dessus tout, aux Américains.

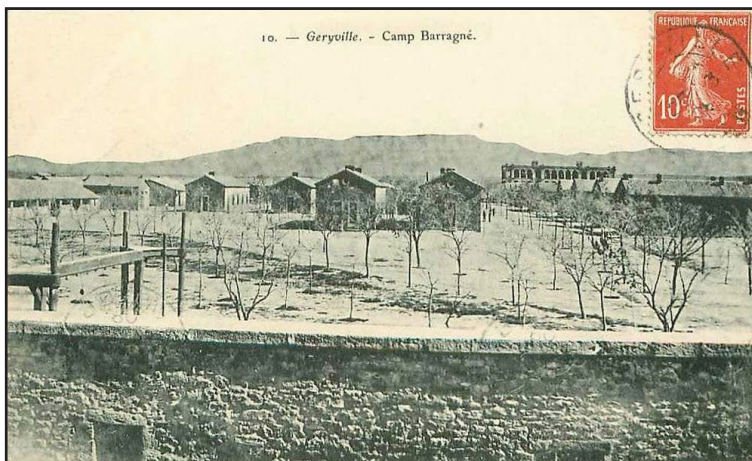
Contrairement aux attentes, la majeure partie des prisonniers transférés étaient totalement inaptes au travail. Des 103000 prisonniers dans les 3 camps autour de Dietersheim qui furent complètement repris aux Américains par la 7<sup>e</sup> Compagnie française, 32000 étaient des hommes vieux, des femmes et des petits enfants, des malades et estropiés. Pour ces gens émaciés que les Français appelaient des « *déchets* », pas un seul morceau de nourriture emmagasiné dans les camps ne fut apporté !

Les prisonniers des camps américains sur les prairies du Rhin qui espéraient l'amélioration de leur situation dans les camps français, furent rapidement déçus. Au début, la faim, la violence et l'exploitation prévalaient également dans les camps français. Des milliers de détenus furent tués. Il y eut en tout et pour tout environ 1065000 prisonniers allemands sous garde française. Les camps étaient éparpillés dans tout le pays.

1.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok\\_deutsch\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok_deutsch_en)

2. NDLA – Algérie.

Ils devaient accomplir des tâches variées. Parmi elles, le dragage de mines avec un risque mortel de 10 %, de loin le travail le plus dangereux. »<sup>(1)</sup>



### Camp français Barragné de Géryville en Algérie

Afin de bien se placer dans le contexte numérique des prisonniers de guerre allemands sur le sol français, il nous faut d'abord emprunter aux chiffres du service de diffusion du *Chicago Tribune* du 24 août 1946, signé John Thompson à Genève : « D'après la Croix-Rouge Internationale, la France détenait en août 1946, 680 000 anciens soldats allemands esclaves sur son sol. 475 000 d'entre eux avaient été faits prisonniers par les États-Unis et livrés plus tard à la France aux fins de travaux forcés<sup>(2)</sup> ».

L'auteur Ralph F. Keeling, que nous avons déjà cité et dans le livre duquel sont tirés les chiffres ci-haut, met en lumière de son côté le traitement épouvantable réservé par la France « à ses sujets esclaves », traitement qui « révolte la conscience des gens civilisés », en mentionnant notamment deux articles, l'un paru dans *Le Figaro*, et l'autre, dans *The Progressive*. C'est ce dernier compte rendu, datant du 14 janvier 1946 et écrit par un certain Louis Clair, que nous allons reproduire ici :

« Dans un camp de 20 000 prisonniers du département de la Sarthe, les détenus reçoivent 900 calories par jour, de sorte que, chaque jour, 12 d'entre eux meurent à l'hôpital. 4 à 5 000

1. [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok\\_fran\\_afr\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok_fran_afr_en)

2. in Ralph F. Keeling, op. cit, p. 43

sont devenus totalement incapables de travailler. Récemment, des trains sont arrivés au camp avec de nouveaux prisonniers : plusieurs étaient morts pendant le trajet et plusieurs autres avaient essayé de rester en vie en mangeant du charbon qui se trouvait dans le train de marchandises qui les avait amenés.

Dans un camp à Orléans, le commandant recevait 16 francs/jour par tête ou par prisonnier pour acheter de la nourriture, mais il ne dépensait que 9 francs, si bien que les prisonniers mouraient de faim. Dans le département de la Charente, 2500 des 12000 détenus des camps sont malades. Un jeune soldat français écrit à l'un de ses amis qui vient de rentrer d'un camp nazi :

« Je surveille ceux qui t'ont tant fait souffrir, ils sont en train de mourir de faim et dorment sur des sols froids en ciment, pas du tout protégés de la pluie et du vent. Je vois des gamins de 19 ans qui me supplient de leur donner des certificats attestant qu'ils sont suffisamment en bonne santé pour s'engager dans la Légion étrangère [...]. Oui, moi qui les détestais tant, aujourd'hui je ne ressens plus que de la pitié pour eux. »

À propos du camp de Langres, un témoin raconte : « Je les ai vus se faire battre à coups de crosse de fusil et à coups de pied dans les rues de la ville parce qu'ils s'effondraient à force d'avoir trop travaillé. Chaque semaine, 2 ou 3 d'entre eux meurent d'épuisement. »

Dans un autre camp près de Langres, 700 prisonniers meurent lentement de faim ; c'est à peine s'ils ont des couvertures et ils n'ont pas assez de paille pour dormir ; une épidémie de typhus a éclaté dans le camp et s'est déjà propagée au village voisin. Dans un autre camp, les prisonniers ne reçoivent qu'un repas par jour, mais on attend d'eux qu'ils continuent de travailler. Ailleurs, il y a eu récemment tant de morts que la place dans le cimetière a manqué et qu'il a fallu en ajouter un autre.

Dans un camp où les prisonniers travaillent au déminage, les provisions régulières de nourriture n'arrivent qu'un jour sur deux, si bien que « les prisonniers font eux-mêmes la soupe avec des herbes et des légumes volés. » Tous les prisonniers de ce camp ont contracté la tuberculose. Ici comme ailleurs, la façon dont ces derniers sont traités ne se distingue en aucune manière de la brutalité des SS nazis. De nombreux cas ont été signalés où des hommes ont été si horriblement battus qu'ils en ont eu les



*membres brisés. Dans un camp, on a réveillé des hommes pendant la nuit, on les a fait sortir de leurs baraquements, puis on les a abattus «pour tentative d'évasion».*

*Il existe des attestations écrites prouvant que, dans certains camps, les officiers responsables vendaient au marché noir toutes les provisions fournies par les autorités militaires américaines ; d'autres déclarations sous serment affirment qu'on a obligé des prisonniers à enlever leurs chaussures et à «passer par les baguettes». Etc. Etc. [...] Tels sont les faits<sup>(1)</sup>. »*

Il faut savoir que, selon des sources comme Ralph Keeling ou le site *germanvictims.com*, 2474 prisonniers seulement avaient été renvoyés de France («sur une première livraison de 320000» selon Keeling, et «sur les 475000 capturés par les Américains», selon le site *germanvictims.com*), sous prétexte que ces derniers étaient «chétifs». En tout cas, le site *germanvictims.com* ne manqua pas cette très bonne remarque : «Ceux qui revinrent doivent effectivement avoir été en piteux état, car les 472526 esclaves restants avaient déjà été décrits par des correspondants comme «une armée de mendiants blêmes et maigres, vêtus de lambeaux infestés de vermine<sup>(2)</sup>».



### LES CAMPS BELGES, HOLLANDAIS & LUXEMBOURGEOIS

Voici un court compte rendu par le site anglophone relativement aux camps de ces pays :

«La Belgique n'avait pas de prisonniers de guerre sous sa propre garde.

Pour reconstruire le pays, 16000 prisonniers initialement furent repris aux forces armées anglaises. On fit travailler principalement ces prisonniers dans les mines de la province de Limbourg.

Par la suite, 30700 autres prisonniers furent amenés des camps de prisonniers de guerre américains. On les fit travailler dans les mines, la sylviculture, l'agriculture et le déblayage de mines.

1. *ibid.* pp. 44-45

2.  <http://www.germanvictims.com/2013/05/16/allied-war-crimes-post/>

Ils étaient concentrés dans les bassins houillers de Limbourg, Liège<sup>(1)</sup>, Charleroi, La Louvière et Borinage.

Les camps des ouvriers en sylviculture étaient situés dans la région autour des Ardennes près de Couvin, Ardenne, Poix-St-Hubert, Laroche, Vielsalm et Elsenborn.

Les dragueurs de mines vivaient dans les camps de Wenduyn et Kalmhout<sup>(2)</sup>. ›

Les camps de prisonniers de guerre alliés aux Pays-Bas comprenaient les localités suivantes :

Berg-op-Zoom, Bierick, Geertruidenberg, Groede, Haamstede, Hellevoetsluis, Hoek van Holland, Hoog, Middelbourg, Mook, Nistelrode, Oranjezon, Oss, Ouddorp, Roermond, Tilburg, Udenhout, Utrecht, Vlissingen et Ymuiden.

Ci-après, un court exposé de la situation des prisonniers allemands dans ce pays :

« Avec la reddition inconditionnelle de toutes les forces armées allemandes dans le nord-ouest de l'Allemagne par l'Amiral Friedenburg, il y avait encore à peu près 150 000 hommes stationnés — des membres de la 25<sup>e</sup> Armée principalement — dans la partie ouest des Pays-Bas, dans la « forteresse Hollande », entre la Meuse, IJsselmeer et la mer du Nord.

Après le désarmement, ils (les soldats) furent internés dans l'est de la Frise.

Ils n'étaient pas considérés comme prisonniers de guerre, mais comme « Forces Ennemies Désarmées ».

Seule la 34<sup>e</sup> Division SS consistant en ressortissants majoritairement hollandais, fut concentrée dans un camp à Arnheim.

En plus, 3 unités d'environ 7 000 pionniers et marines étaient retenus pour déblayage de mines<sup>(3)</sup>. ›

Voici la situation de ces prisonniers de guerre pour le cas du Luxembourg :

« Vers la fin 1944, peu de dommages de guerre furent rapportés du Grand-Duché.

---

1. NDLA – Lüttich en allemand.

2. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok\\_belgien\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok_belgien_en)

3. <sup>2</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok\\_holland\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok_holland_en)

Seule l'offensive des Ardennes en décembre 1944 causa de sévères dégâts, particulièrement dans le nord du pays.

Le gouvernement demanda aux Forces alliées de l'aide pour la reconstruction et l'agriculture.

Cette requête fut acceptée en septembre 1945 et le Grand-Duché obtint environ 5000 hommes des Américains.

Les prisonniers (de guerre allemands) dans le camp principal à Moutfort furent assignés à différents camps dans le pays dont Consdorf, Ettelbrück, Echternach, Esch-sur-Alzette, Hosingen, Haut-Martelange, St-Esprit, Schrassig, Walferdange et Wiltz<sup>(1)</sup>.

## §

### LES CAMPS YOUGOSLAVES

N'ayant pas indiqué sur sa page d'introduction le nombre de camps présents en Yougoslavie concernant les prisonniers allemands, le site *Tragédie allemande du destin* apporte néanmoins une description détaillée de leur situation qui prévalait alors dans ce pseudo-pays qu'était la Yougoslavie, pure fabrication du Traité de Versailles :

« Les soldats capturés et les membres des communautés civiles allemandes connurent en Yougoslavie le même sort terrible.

Ils étaient souvent transportés vers le même camp. Là, ils étaient sujets à la faim, au froid, à d'immenses difficultés, travaux forcés, torture et massacre.

Le nombre exact de prisonniers allemands en Yougoslavie, dont la plupart s'y étaient rendus, est difficile à établir, mais il pourrait être compris entre 200 000 et 240 000.

Selon des estimations, environ 80 000 prisonniers furent assassinés après leur arrestation. La plupart des membres de la Division « Prinz Eugen », consistant principalement en Allemands ethniques du Banat, furent tués à leur capture.

Le 8 mai 1945, date de la reddition, il y avait encore quelque 150 000 soldats allemands devant la frontière slovène. Les Britanniques refusèrent de faire rentrer ces troupes en Carinthie.

1. <sup>1</sup> [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok\\_luxemburg\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok_luxemburg_en)

Après le désarmement, le 16 mai 1945, ils commencèrent leur marche forcée en captivité vers Celje<sup>(1)</sup>, St Veit de Ljubljana (Laubach en allemand), Osijek (Esseg en all.), Belgrade et Pancevo.

Lors de ces marches forcées quotidiennes de 30-40 km, les prisonniers ne recevaient pas de nourriture. Beaucoup n'atteignirent pas la destination. Les prisonniers épuisés, incapables de marcher, étaient abattus par les gardes.

Le nombre de prisonniers à périr lors de ces marches soi-disant « punitives », se totalisa à 10000. Les marches se terminaient dans les camps de travaux forcés.

Les plus grands camps de 4 à 5000 hommes se trouvaient à Belgrade, le camp № 5 à Sarajevo avait 4000 hommes et le camp des officiers à Vrsac (en all. Werschetz), 3500 hommes.

Les prisonniers étaient utilisés dans l'agriculture et la sylviculture, les mines, la construction de routes et de voies ferrées et l'industrie. Les conditions étaient extrêmement dures.

Particulièrement dangereux était le travail dans les mines de cuivre et le dragage de mines. Toutefois, la malnutrition, la maladie et l'épuisement physique revendiquèrent d'innombrables victimes additionnelles.

Parallèlement à cela, des milliers de prisonniers furent accusés dans des procès-spectacles et exécutés par des tueries de masse, basées sur des confessions extorquées sous la torture.

Même dans les camps régnaient la violence, la faim et des conditions sanitaires terribles.

Des 194000 soldats environ de la Wehrmacht qui tombèrent en captivité yougoslave, la moitié environ mourut, souvent dans des conditions brutales<sup>(2)</sup>.

Ces camps, mentionnés par le site, étaient ceux de :

Rudolfsgnad, Groß Kikinda (*auj.* Kikinda), Molydorf (*auj.* Morovic), Birndorf, Schönhausen, Kerndia, Abthausen, Altwiesen, Pancevo, Deutsche-Ellmer, Deutsche-Etschka Serbia, Ernsthausen (*auj.* Despotovac en Serbie), Eugendorf, Eugenwall (*auj.* Futog), Filipisdorf (*auj.* Filipovo), Groß Betscherek (*auj.* Zrenjanin), Gutacker, Hanfhausen,

1. NDLA – Cilli en allemand.

2.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok\\_jugoslawien\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/fogolytaborok_jugoslawien_en)

Josefsdorf (*auj.* Josipovac), Kubin, Lazarfeld, Modosch (*auj.* Jasa Tomic), Neudorf, Neuhatzfeld, Neusatz (*auj.* Novi Sad), Neuzerne (*auj.* Nova Crnja), Pardab, Petersheim, Plankenburg (*auj.* Backa Palanka), Rottweil, Ruma, Sartscha, Semlin (*auj.* Zemun), Schomburg, Sonnhag, Stefansfeld (*auj.* Krajisnik), Tenje, Torschau (*auj.* Torzsa), Walpach (*auj.* Valpovo), Weidenheim, Weißkirchen et Wolfsburg (*auj.* Perisic).



### L'HOLOCAUSTE D'EISENHOWER & BILAN

Afin de restituer au mieux le cadre particulier et surtout illégal de la situation générale des prisonniers de guerre allemands à la fin des hostilités, il nous faut citer la brillante analyse d'une de nos autres sources de référence, le site anglophone *Holocaustianity*, analyse dont on retrouve une partie également sur le site de *justice4germans.com* :

« Il n'y avait pas de « Traité de Paix » en place à la fin de la guerre. Les prisonniers de guerre (PDG) allemands portaient l'étiquette « forces ennemies désarmées (FED) » plutôt que « prisonniers de guerre » afin de contourner les clauses de la Convention de La Haye sur la Guerre Terrestre qui mandaient le traitement humain, incluant celui qui disait : « Après le traité de paix, les prisonniers de guerre devraient être renvoyés dans leur patrie dans le moins de temps possible. » Par cette manipulation de la justice, les PDG allemands pouvaient être emmenés vers les terres de leurs anciens ennemis et utilisés comme main-d'œuvre esclave pendant des périodes considérables, souvent au prix de leur vie à cause de sinistres difficultés rencontrées avant, pendant et après leur transit. De plus, un soldat allemand désigné comme FED n'avait aucun droit à la nourriture, à l'eau ou à un abri, et pouvait, comme le firent plusieurs milliers, mourir en quelques jours.

Il n'y avait pas d'observateurs impartiaux pour attester du traitement des PDG détenus par l'US Army. À partir de la date de la reddition inconditionnelle allemande, le 8 mai 1945, la Suisse fut rejetée comme Puissance Protectrice officielle pour les prisonniers allemands et la Croix-Rouge Internationale fut infor-

mée que sans Puissance Protectrice à laquelle se rapporter, il n'y avait pas besoin pour eux d'envoyer des délégués aux camps.

La moitié des PDG allemands à l'Ouest furent emprisonnés par les forces américaines, la moitié par les Britanniques. Le nombre de prisonniers atteint de telles proportions que les Britanniques ne pouvaient en accepter davantage, et les USA établirent en conséquence le Rheinwiesenlager d'avril à septembre 1945 où ils construisirent rapidement une série de « cages » dans des prés à découvert et les clôturèrent de barbelés tranchants. Un de ces champs notoires était situé à Bad Kreuznach où les prisonniers allemands étaient rassemblés en troupeau dans les espaces à découvert, sans toilettes, tentes ou abris. Ils devaient creuser dans le sol à mains nues des espaces pour dormir et dans certains, il y avait à peine la place pour s'allonger.



**Vue du camp des Prisonniers de Guerre allemands et de leurs conditions misérables à Bad Kreuznach**

Dans la cage de Bad Kreuznach, jusqu'à 560000 hommes furent internés dans un espace congestionné, et se virent refuser nourriture, eau, abri ou installations sanitaires adéquats, et ils moururent comme des mouches de maladie, d'hypothermie, après avoir survécu avec moins de 700 calories par jour. Il y a 1000 tombes officielles à Bad Kreuznach, mais on affirme qu'il y a des charniers qui sont restés interdits d'accès aux recherches.

C'est seulement vers l'automne 1945, après que la plupart des camps fussent fermés ou en cours de l'être, que la Croix-Rouge reçut la permission d'envoyer des délégations visiter les camps dans les zones d'occupation française et britannique et



d'apporter enfin d'infimes quantités d'aides, et ce ne fut pas avant le 4 février 1946 qu'on lui permit d'envoyer même de l'aide symbolique aux autres dans la zone d'occupation américaine. Le taux de mortalité pour les prisonniers dans ces camps américains était à ce stade de 30 % par an, selon une étude médicale américaine, mais pratiquement toutes les archives survivantes des camps de la mort de Rhénanie furent détruits<sup>(1)</sup>.›

Comme on avait pu le voir avec le *Wilhelm Gustloff* notamment, où des éléments accidentels, donc imprévus en apparence, s'étaient ajoutés aux malheurs des victimes, il en fut de même lors du transport de prisonniers allemands :

«Il y eut aussi pendant le transport de nombreux accidents. Quelques semaines après la fin officielle du conflit, le 16 juillet 1945, un aiguilleur américain donna le signal de continuer à un wagon de marchandises militaire américain transportant des tanks près de Munich bien que la voie devant était bloquée par un train transportant des PDG allemands qui s'était arrêté à cause d'une panne moteur. Il le percuta et tua 96 soldats allemands.›

Le site reprend alors son portrait de la situation effroyable des PDG allemands :

«À la fin juin 1945, les premiers camps à Remagen, Böhl-Ingelheim et Büderich furent dissous. (À propos de Remagen justement, nous nous permettrons d'ouvrir une petite parenthèse sur une anecdote peu connue — et pour cause ! — du film du Britannique John Guillermin tourné en Tchécoslovaquie en 1968 et sorti l'année d'après, *Le Pont de Remagen*, relatant les prouesses américaines de la prise du seul pont sur le Rhin non détruit par les Allemands. En effet, l'équipe réalisatrice aurait dû quitter précipitamment le pays au moment de son envahissement par l'hydre soviétique mais, comme le rappelait si bien le journaliste Henri de Fersan, «nulle mention, pourtant, de cette fuite peu glorieuse dans le film». Quand on connaît la main dextre tirant sur toutes les ficelles de l'échiquier géostratégique mondial, toute incompréhension fond dès lors comme neige au soleil. Parenthèse fermée. Les éléments en gras plus bas sont les nôtres)

---

1.  <http://www.holocaustianity.com/german-pows.html>

«Le SHAEF<sup>(1)</sup> offrit les camps aux Français qui voulaient 1,75 million de PDG pour être utilisés comme main d'œuvre esclave. En juillet, Sinzig, Andernach, Siershahn, Bretzenheim, Dietersheim, Coblenze, Hechtzheim et Dietz, contenant tous des milliers de prisonniers, furent donnés à la France. Dans la zone britannique, les PDG aptes au travail furent transférés en France et le reste fut libéré. Fin septembre 1945, tous les camps initiaux furent dissous. À un moment, 80000 PDG par mois étaient censés être revenus de leur captivité américaine et démobilisés dans les zones alliées d'Allemagne comme partie des 1,3 million alloués à la France pour « travail de réhabilitation » (main d'œuvre esclave), mais après que la Croix-Rouge rapportât que 200000 des prisonniers déjà aux mains des Français étaient tellement sous-alimentés qu'ils étaient inaptes au travail et susceptibles de mourir pendant l'hiver, les USA arrêterent tous transferts de prisonniers vers la garde française jusqu'à ce que les Français pussent s'en occuper selon les Conventions de Genève.

L'hiver 1947, la Croix-Rouge Internationale estima que 4160000 PDG allemands étaient toujours détenus dans des 'camps de travail' en dehors de l'Allemagne : 750000 en France, 30000 en Italie, 460000 en Grande-Bretagne, 48000 en Belgique, 4000 au Luxembourg et 1300 en Hollande ([...] l'Union Soviétique débuta avec 4 à 5 millions, la Yougoslavie en avait 80000 et la Tchécoslovaquie 45000) de même que les 140000 de la zone d'occupation américaine avec 100000 de plus par la suite, également détenus en France.

On estime la possibilité que de 700000 à 1 million d'hommes soient morts pendant leur période d'incarcération rien que dans les camps américains et français de 1945 à 1948. Il y a toutefois des estimations beaucoup plus élevées, et les tentatives de découvrir la vérité concernant ces camps dans les temps modernes, de même que l'excavation de sites rapportés de charniers, ont été contrecarrées avec vigilance par, entre autres, le gouvernement allemand. On ne sait pas combien périrent sous leurs ravisseurs britanniques

---

1. NDLA – Acronyme anglais de *Supreme Headquarters of Allied Expeditionary Forces* — quartier général de l'état-major des forces expéditionnaires alliées.

mais des documents récemment déclassifiés indiquent une torture et des abus répandus. **Sous la domination de tous, de nombreux prisonniers furent utilisés pour des tâches périlleuses comme travailler avec des matériaux dangereux et le dragage de mines, en mépris total de la loi.**

Au total, 5 025 hommes et femmes allemands furent accusés de crimes de guerre entre 1945 et 1949 dans les zones d'occupation américaine, britannique et française par les procès des Crimes de Guerre alliés. Plus de 500 furent condamnés à mort et la majorité, exécutés, dont 21 femmes <sup>(361)</sup>. »

L'important volet ci-dessus, que le site intitula *Après la fin : qui a placé le Bad dans Bad-Kreuznach ?*, donne suite au second, *De sang-froid*, afin de bien mettre en évidence la pure stratégie sadique et calculée relative au triste sort qui attendait les prisonniers de guerre allemands (PDG dans le texte) :

« À la fin des combats, de nombreux soldats allemands tentèrent désespérément de trouver un coin où ils pouvaient être faits prisonniers par les Américains plutôt que par les Russes. Certains nagèrent, coururent ou rampèrent vers la sécurité. D'autres eurent recours au vol de jeeps américaines ou au revêtement d'uniformes américains pour accomplir cela, et une fois pris, ils étaient traités généralement comme espions et exécutés.

S'ils étaient capturés en petits groupes, la politique non officielle de l'US Army était de massacrer les prisonniers où qu'ils fussent, s'ils étaient des SS. Les plus grands massacres (reconnus actuellement) aux mains des Américains, étaient le meurtre de 700 soldats de la 8<sup>e</sup> Division SS de montagne en reddition, les atrocités menées contre la Brigade SS de Westphalie en reddition, où la majeure partie des captifs allemands furent abattus à l'arrière de la tête, et le mitraillage de 300 gardes de camps en reddition à Dachau. Il y eut aussi un prétendu meurtre de masse de jusqu'à 48 prisonniers allemands rendus, qui furent capturés le 15 avril 1945 à Jungholzhausen. Un témoin oculaire déclara : « *Les Américains forcèrent les Allemands à marcher devant eux les mains levées, par groupes de 4. Ils abattirent alors les prisonniers à la tête par derrière.* » Les corps furent chargés sur un camion et emmenés. L'affaire est toujours « en cours d'investigation » ! Il y eut d'autres incidents de non-respect de la loi et de meurtres purs et simples.

## ARMOIRIES



**7<sup>e</sup> Division SS de volontaires  
de montagne Prinz Eugen**



**8<sup>e</sup> Division SS  
de montagne**

«Un charnier en dehors du Nürnberg découvert après la guerre, contenait les corps de quelque 200 soldats SS. Les autopsies révélèrent que la plupart avaient été abattus de près ou battus à mort par les crosses de carabines de la 7<sup>e</sup> Armée US. Dans le village d'Eberstetten, 17 soldats allemands de la Division 'Gotz von Berlichingen' furent abattus après leur reddition aux troupes américaines. 14 membres de la 116<sup>e</sup> Division de Panzers furent obligés de marcher à travers les rues de Budberg le 8 avril 1945, vers le poste de commandement de la 95<sup>e</sup> Division d'Infanterie US, où ils furent alignés et abattus. Trois furent blessés et parvinrent à s'échapper.

Le 13 avril 1945, l'Infanterie US entra dans le village de Spitze près de Cologne et en fit rassembler les habitants devant l'église. 20 soldats allemands parmi eux, membres d'une unité antiaérienne stationnée dans le village, furent séparés et forcés de marcher plusieurs hectomètres jusqu'à un champ juste en dehors du village où ils furent alignés et fauchés par le feu de la mitrailleuse. L'US Army ordonna aux civils de creuser des tombes et d'enterrer les morts. Un mémorial pour les victimes fut construit en 1995.

Plusieurs douzaines de PDG allemands désarmés furent assassinés de sang-froid par les forces américaines près du village de Chenogne en Belgique, le 1<sup>er</sup> janvier 1945. Des comptes rendus du massacre indiquent qu'il s'agissait d'une tuerie de

vengeance pour l'incident portant le nom de « massacre de Malmedy » qui s'était produit ailleurs quelques semaines auparavant. Une unité US est dite avoir émis des ordres qu'« aucun soldat ou parachutiste SS ne sera fait prisonnier mais sera abattu à vue ».

L'auteur Martin Sorge écrit : *« Ce fut dans le sillage de l'incident de Malmedy à Chenogne que le jour du Nouvel An 1945, quelque 60 PDG allemands furent abattus de sang-froid par leurs gardes américains. Les coupables ne furent pas punis. L'impression était que leur action reposait sur des ordres qu'on ne devait prendre aucun prisonnier. »* Une histoire officielle publiée par le gouvernement des États-Unis dément cela.

Un témoignage direct par John Fague de la Compagnie B, 21<sup>e</sup> Bataillon d'Infanterie de Blindés (de la 11<sup>e</sup> Division de Blindés), près de Chenogne, décrit le meurtre des prisonniers allemands par les soldats américains : *« Après un repos d'une heure, nous reçûmes des ordres de retourner à travers la ville et de rejoindre nos véhicules de l'autre côté de la ville. Nous formâmes des semblants de colonnes et retournâmes en traînant les pieds. Comme nous sortions de la ville en montant la colline, je sais que certains de nos garçons alignaient des prisonniers allemands dans les champs des deux côtés de la route. Il devait y avoir entre 25 ou 30 garçons allemands par groupe. On installa les mitrailleuses. Ces garçons allaient être mitraillés et assassinés. Nous commettions les mêmes crimes dont nous accusions maintenant les Japs et les Allemands. La signification terrible de ce qui se passait ne me venait pas à l'esprit à l'époque. Après la tuerie et la confusion de cette matinée, l'idée de tuer quelques Boches de plus ne me dérangeait pas particulièrement. Je ne voulais aucune part dans la tuerie. Mon souci majeur était que des Allemands se cachant dans les bois verraient ce massacre et que nous recevions le même traitement si nous étions capturés. Je tournai le dos à la scène et continuai à gravir la colline. »*

Dans un autre cas, du pain empoisonné était donné aux prisonniers allemands dans un camp. Il y a des récits différents de l'histoire, mais selon la version américaine officielle, un apprenti boulanger qui apportait le pain aux camps de prison US, affirma qu'il reçut de l'arsenic en bouteilles de Paris et empoisonna 3000 pains. Cela rendit malades plus de 2000 hommes

et le nombre de victimes alla de 200 à 700 vétérans allemands. Cet acte criminel ne fut jamais traduit en justice.›

Le site donnait alors des précisions au sujet de ces jeunes garçons avant de conclure :

«De nombreux PDG allemands étaient de simples garçons lorsqu'ils furent capturés et étaient par conséquent plus aptes à survivre aux conditions brutales des travaux forcés sous les communistes. Lorsqu'ils retournèrent finalement « chez eux », beaucoup n'avaient pas de famille en vie, pas de patrie et aucun remerciement pour leur sacrifice puisqu'il est politiquement incorrect d'honorer les soldats de l'Allemagne. En 1955, au camp de Friedland en Allemagne de l'Ouest, les derniers PDG allemands survivants (officiels) furent finalement libérés de l'Union soviétique après 10 longues années difficiles d'esclavage, et ils arrivèrent en chantant un hymne qui est chanté dans d'innombrables églises de par le monde et dans de nombreuses langues.›

Certains lecteurs auront bien évidemment reconnu le «*Nun danket alle Gott*», vieil hymne allemand d'action de grâce et qui était intitulé à l'origine «*Tisch-Gebetlein*» ou «*petite prière avant le repas*», humble prière possédant de surcroît une étonnante histoire.

C'est à présent qu'il nous faut parler de celui qui fut un des instigateurs principaux de ces massacres de prisonniers, massacre rendu possible on l'a vu, par le retrait du statut de prisonniers de guerre qui permettait alors d'esquiver adroitement les clauses de la Convention de Genève, l'homme qui octroya aux PDG allemands le substantif de « Forces Ennemies Désarmées », tour de passe-passe qui allait alors pouvoir permettre à ce grand « défenseur des droits de l'homme » de laisser libre cours à sa haine sans limites du peuple allemand, le futur 34<sup>e</sup> président des États-Unis, le Général juif Dwight David Eisenhower.

Retrouvons à cette fin le journaliste Jeff Rense sur une page spéciale de son site traitant de ce sujet trop souvent négligé, avec un article d'un auteur inconnu daté du 22 juin 2008, et dont nous donnerons quelques passages sélectionnés :

«[...] Un mois avant la fin de la II<sup>e</sup> GM, le Général Eisenhower émit des ordres concernant le traitement des pri-



sonniers allemands, et spécifique dans le langage de ces ordres, figurait cette déclaration : « *Les enceintes de prisons ne doivent apporter ni abris ni autres confort.* »


Le biographe d'Eisenhower, Stephen Ambrose, qui eut accès aux lettres personnelles d'Eisenhower, affirme qu'il proposa d'exterminer tout l'état-major allemand, des milliers de gens, après la guerre. Eisenhower, dans ses lettres personnelles, ne méprisait pas simplement le régime nazi, et les quelques-uns qui imposèrent sa volonté du bas jusqu'en haut, mais qu'**IL MÉPRISAIT LE PEUPLE ALLEMAND EN TANT QUE RACE**<sup>(1)</sup>. C'était son intention personnelle de détruire autant d'entre eux que possible, et une façon était d'exterminer autant de prisonniers que possible.

Bien-sûr, c'était illégal d'après la Loi Internationale, il émit donc un ordre le 10 mars 1945, et vérifia par ses initiales sur un télégramme de cette date, que les PDG allemands soient prédésignés comme « Forces Ennemies Désarmées », appelées dans ces rapports sous l'appellation FED. Il ordonna que ces Allemands ne tombassent pas sous les Règles de Genève, et qu'ils ne reçussent ni nourriture, ni eau, ni soins médicaux. La Croix-Rouge suisse ne devait pas inspecter les camps, car d'après la classification FED, elle ne disposait d'une telle autorité ni d'une telle juridiction.

Des mois après la fin officielle de la guerre, les camps spéciaux allemands FED d'Eisenhower étaient toujours en opération, forçant les hommes à l'incarcération, mais refusant qu'ils fussent prisonniers. Dès que la guerre fut terminée, le Général George Patton relâcha simplement ses prisonniers pour qu'ils se débrouillent seuls et retrouvent le mieux possible le chemin du retour chez eux. Eisenhower était furieux et émit un ordre spécifique à Patton, pour rendre ces hommes aux camps FED. Connaissant Patton comme on le sait de l'histoire, nous savons que ces ordres furent en grande partie ignorés, et **il est fort possible que la mort prématurée et curieuse de Patton ait été un résultat de ce qu'il savait au sujet de ces misérables camps FED d'Eisenhower**<sup>(2)</sup>. ›

---

1. Souligné en capitales par l'auteur inconnu et en gras par nos soins.

2.  <http://www.rense.com/general46/germ.htm> ; c'est nous qui soulignons.

L'auteur inconnu citait alors le reporter d'informations canadien Peter Worthington, du journal *Ottawa Sun*, qui, après ses propres recherches à travers ses contacts au Canada, avait rapporté dans sa rubrique du 12 septembre 1989, partiellement ce qui suit :

*«...il est difficile d'échapper à la conclusion que Dwight Eisenhower était un criminel de guerre aux proportions épiques. Sa politique (FED) tua davantage d'Allemands en temps de paix qu'ils n'en furent tués sur le théâtre européen. Pendant des années, nous avons rejeté la responsabilité des 1,7 million de PDG allemands disparus sur les Russes. Jusqu'à maintenant, personne n'a creusé trop profondément... Des témoins et survivants ont été interrogés par l'auteur (du livre *Other Losses* du canadien James Bacque, paru en 1989) ; un officier allié compara les camps US à Buchenwald. »*

Même si le contexte de l'article s'applique plus au pays de l'auteur, les États-Unis, il n'en demeure pas moins en relation avec le sujet qui nous intéresse ici ; de plus, le portrait dressé plus loin d'Eisenhower vaut à lui tout seul le détour :

«On sait que les Alliés avaient des réserves de nourriture et de médicaments suffisantes pour s'occuper de ces prisonniers allemands. Cela leur fut délibérément et intentionnellement refusé. Beaucoup d'hommes moururent de la gangrène des engelures, à cause d'une hypothermie délibérée. Les Allemands locaux qui leur offraient de la nourriture se virent refusés. La 3<sup>e</sup> Armée du Général Patton fut le seul commandement dans le théâtre européen à libérer un nombre significatif d'Allemands.

D'autres, comme Omar Bradley et le Général J. C. H. Lee, commandant de Com Z (Communications Zone), essayèrent et ordonnèrent la libération de prisonniers moins d'une semaine avant la fin de la guerre. Toutefois, un ordre du SHAEF (voir plus haut), signé par Eisenhower, les annula le 15 mai. Cela vous met-il en rogne ? Que cela demandera-t-il pour impliquer l'Américain indifférent moyen à sauver son pays de tels traîtres à son sommet ? Il y a 30 ans, au beau milieu de la popularité d'Eisenhower, un livre fut écrit exposant la philosophie politique et morale de Dwight D. Eisenhower, intitulé *The Politician*, par Robert Welch. Cette année (2008) est le 107<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance à Denison au Texas, le 14 oc-

tobre 1890, fils de Jacob David Eisenhower et de sa femme Ida. Tout le monde est tout excité au sujet de la fête de ce jalon dans l'histoire de ce « patriote américain ». [...] La Monnaie des États-Unis à Philadelphie, Pennsylvanie, émet en fait un Dollar Argent spécial pour le 100<sup>e</sup> anniversaire d'Eisenhower. [...]

Il y aura des anciens combattants qui n'achèteront pas ces pièces. Parmi eux, le Colonel James Mason et le Colonel Charles Beasley, qui étaient dans le Corps Médical de l'US Army et qui publièrent un document sur les Camps de la Mort d'Eisenhower en 1950. Ils disaient en partie :

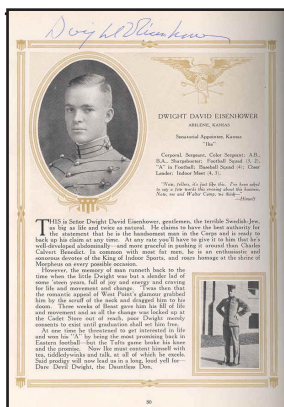
*« Blottis les uns contre les autres pour se réchauffer, se trouvait derrière des barbelés un spectacle impressionnant, presque 100 000 hommes aux traits tirés, apathiques, sales, émaciés, au regard vide, vêtus d'uniformes gris sales, et se tenant dans la boue enfoncés jusqu'aux chevilles... l'eau était un problème majeur, toutefois, à moins de 200 m, le Rhin s'écoulait pleinement sur ses rives. »*

Un autre ancien combattant, qui n'achètera aucun des Dollars Argent d'Eisenhower, est Martin Brech de Mahopac, New York, un prof de philosophie en semi-retraite au Mercy College à Dobbs Ferry, NY. En 1945, Brech était un soldat de 1<sup>ère</sup> classe de 18 ans dans la Compagnie C de la 14<sup>e</sup> Infanterie, assigné comme garde et interprète au Camp de la Mort d'Eisenhower à Andernach, le long du Rhin. Il déclara à Spotlight, le 12 février 1990 (transcrit par Betty Lou Smith Hanson) :

*« Mes protestations (à propos du traitement des PDG allemands) rencontrèrent hostilité et indifférence, et quand je balançais par-dessus les barbelés nos amples rations, j'étais menacé, en me faisant comprendre que c'était notre politique délibérée de ne pas les nourrir adéquatement.*

*Lorsqu'ils me prenaient à lancer des rations C au-dessus de la clôture, ils me menaçaient d'emprisonnement. Un Capitaine me dit qu'il m'attrait s'il me voyait à nouveau jeter de la nourriture aux Allemands... Certains des hommes n'étaient en réalité que des garçons de 13 ans... Certains des prisonniers étaient de vieux hommes détachés par Hitler dans son ultime résistance... Je comprends que le poids moyen des prisonniers à Andernach était de 40 kg... J'ai reçu des menaces... Néanmoins, cela... m'a libéré, car maintenant, on peut m'écouter quand je*

*relate les atrocités terribles dont j'ai été témoin comme garde de prison pour l'un des camps de la mort d'Ike (surnom d'Eisenhower) le long du Rhin. »*



Note : Vous-rappelez-vous de la photo du recueil de fin d'année de West Point<sup>(1)</sup> d'Ike quand il était surnommé « **IKE, LE JUIF SUÉDOIS TERRIBLE** » (souligné par l'auteur inconnu) ? Au fait, il était avant-dernier, ou presque, dans sa classe. Cet article fut imprimé la première fois en 1990 mais nous pensâmes qu'il était éloquent de le réimprimer maintenant.

Note : Durant le temps de l'élève officier Eisenhower à l'Académie de West Point, Eisenhower fut convoqué dans le bureau du proviseur où on lui posa des questions insistantes. À l'époque, c'était une procédure habituelle de tester le sang d'un élève-officier pour s'assurer de l'intégrité raciale Blanche (l'initiale en capitale dans le texte).

Il y avait apparemment un doute sur la lignée raciale d'Eisenhower et cela fut porté à son attention par le proviseur. Lorsqu'on lui demanda s'il était en partie oriental, Eisenhower répondit par la négative. À un moment de la discussion, Eisenhower admit avoir des antécédents juifs<sup>(2)</sup>. Le proviseur aurait alors soi-disant dit : « *C'est de là que vous tenez votre sang oriental ?* » Bien qu'il fût autorisé à rester à l'Académie, l'information circula vu que c'était une époque dans l'histoire où les non-blancs n'étaient pas admis dans l'Académie.

Note : Le problème des antécédents juifs peu connus d'Eisenhower est académiquement essentiel à la compréhension de sa haine psychopathique des hommes, des femmes et des enfants allemands. Par la suite, dans le registre de fin d'année de la classe de remise des diplômes de l'Académie militaire

1. NDLA – Une des académies militaires américaines les plus prestigieuses, correspondant à St-Cyr en France.

2. Note de Lenculus : "Eisenhower est un dérivé de Eisenhauer un nom juif".

de West Point d'Eisenhower, publié en 1915, Eisenhower est identifié comme un « *juif suédois terrible* ».

Où qu'allât Eisenhower dans sa carrière militaire, ses antécédents juifs et son comportement manifeste secondaire était un problème pour ses camarades officiers. Pendant la II<sup>e</sup> GM, quand le Colonel Eisenhower travaillait pour le Général Douglas Mac Arthur dans le Pacifique Sud, Mac Arthur protesta à ses supérieurs à Washington (DC) qu'Eisenhower était incompetent et qu'il ne voulait plus de lui dans son personnel.

En 1943, Washington transféra non seulement Eisenhower en Europe mais le promut au-dessus d'une trentaine d'officiers supérieurs plus expérimentés, au grade de Général cinq étoiles, et le plaça en charge de toutes les forces américaines en Europe.

Il n'est donc nullement surprenant que le Général George Patton, un vrai guerrier aryen<sup>(1)</sup>, méprisait Eisenhower<sup>(2)</sup>. »

Côté bilan maintenant, il faut rappeler quelques chiffres émanant de la Croix-Rouge Internationale en ce qui a trait au nombre d'esclaves allemands qui furent détenus dans des pays alliés, dans son rapport officiel d'août 1946 ; ce dernier montra, nous rappelle Ralph Keeling, que le gouvernement américain, « par l'intermédiaire de sa branche militaire implantée en Allemagne, astreignait 284 000 captifs au travail forcé, dont 140 000 dans la zone d'occupation, 100 000 en France, 30 000 en Italie et 14 000 en Belgique. » Pour ce qui est des autres pays, nous citerons le site *germanvictims.com*, vu que Ralph Keeling ne mentionne pas l'Union soviétique :

« Grande-Bretagne : 460 000 ; Union Soviétique : 4 000 000 - 5 000 000 ; France (on l'a vu) : 680 000 (vers août 1946) ; Yougoslavie : 80 000 ; Belgique : 48 000 ; Tchécoslovaquie : 45 000 ; Luxembourg : 40 000 ; Hollande : 1300<sup>(3)</sup>. »

Ralph Keeling nous rappelle que la Croix-Rouge internationale, « l'autorité la plus haute en la matière, condamne tout net le système de l'esclavage ». L'auteur nous reproduit alors le

1. NDLA – Il n'était pas aryen semble-t-il mais bien du même sang que celui qu'il méprisait sans que cela n'entache bien-sûr ses qualités de « vrai guerrier ».

2. <sup>☞</sup> <http://www.rense.com/general46/germ.htm>

3. <sup>☞</sup> <http://www.germanvictims.com/2013/05/16/allied-war-crimes-post/>

rapport du service de diffusion du *Chicago Tribune* d'Henry Wales de Genève, en date du 13 avril 1946 :

*« Près d'un an après l'instauration de la paix, les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France violent les accords de la Croix-Rouge internationale qu'ils ont solennellement signés en 1929.*

*Une enquête effectuée au quartier général de Genève a révélé aujourd'hui que le transfert de PDG allemands capturés par l'armée américaine vers les autorités françaises et britanniques en vue d'un travail forcé, n'est nulle part permis dans les statuts de la Croix-Rouge internationale, la plus haute autorité du monde en la matière.*

*Bien que des milliers d'anciens soldats allemands soient utilisés actuellement dans les travaux périlleux de nettoyage des champs de mines, de dragage de mines marines, de destruction de surplus de munitions et de démolition d'immeubles détruits, la convention de Genève interdit expressément d'employer des prisonniers « pour un travail dangereux ou pour le transport de matériels utilisés pendant la guerre ».*

*La Russie a refusé d'assister à la conférence de la Croix-Rouge internationale de 1929 et le Japon n'a jamais ratifié cette convention, si bien que ni Moscou ni Tokyo n'ont été liées par les clauses fixant les règles concernant les PDG.*

*« Le transfert américain de prisonniers allemands aux Français et aux Britanniques en vue du travail forcé est déjà invoqué par les Russes pour justifier le fait qu'ils retiennent des captifs de l'armée allemande et les retiendront tant qu'ils seront capables de travailler », a reconnu un fonctionnaire de la CRI. « Ce troc de soldats ennemis capturés auquel s'adonnent les vainqueurs renvoie le monde aux premiers siècles du Moyen-Âge — quand les barons féodaux pratiquaient des incursions dans les duchés voisins pour se pourvoir à nouveau en vies humaines<sup>(1)</sup>. »*

Comme si la tragédie n'était pas déjà suffisante, un article du *Chicago Daily Tribune* du 14 mars 1946 souligne qu'« **un grand nombre de ces esclaves n'avaient jamais été des soldats allemands. Nombre d'entre eux étaient des civils allemands**

1. in Ralph F. Keeling, *op. cit.*, pp. 51-52



*qui avaient été détenus en Amérique pendant la guerre, parmi lesquels des marins raflés avant notre entrée dans le conflit, d'anciens résidents légaux aux États-Unis et des personnes amenées ici de force depuis l'Amérique latine pour cause de sentiments pro-allemands. Même des Allemands antinazis qui ont volontairement quitté l'Amérique pour retourner en Allemagne afin d'aider le gouvernement militaire à reconstruire les régions détruites et d'aider des familles ou des amis dans le plus grand besoin, ont été arrêtés et réduits en esclavage*<sup>(1)</sup>. »

Nous indiquerons que, parallèlement aux 1,7 million de victimes mentionnées dans l'article du site de Jeff Rense, le site *Tragédie allemande du destin* évalua de son côté à 2000000 le nombre total de morts dans cet univers carcéral, chiffre peut-être même très en-deçà de la réalité puisque selon une dépêche de l'*Associated Press* à Berlin du 18 mai 1946, « 1,5 million de PDG allemands n'étaient toujours pas revenus de Russie soviétique », soit un an après la capitulation !

Nous aurions été toutefois négligents de conclure un sujet aussi épineux sans avoir évoqué, inversement, le comportement des Allemands vis-à-vis des PDG alliés. En effet, « **le contraste** », précise l'auteur américain Ralph F. Keeling à la p. 53 de son ouvrage, « **entre notre manière de traiter les PDG allemands et la manière dont les Allemands ont traité les PDG américains est saisissant.** »

Nous reproduirons ci-dessous deux articles de presse, dont le premier, de la plume d'un correspondant de guerre du *London Express* sur le front, Allan Wood, provient du *Daily Express*, en date du 4 février 1945 :

« *Le plus étonnant à propos des atrocités de cette guerre, c'est leur faible nombre. J'ai rencontré peu de cas où les Allemands n'avaient pas traité leurs prisonniers selon les règles ou n'avaient pas respecté la Croix-Rouge.* »

Quant au second article, il s'agit de la déclaration à Saint-Louis (Missouri) du 27 avril 1945, du Lieutenant Newton L. Marguiles, juge-assesseur de Jefferson Barracks, déclaration extraite de *Vital Speeches* du 15 mai 1946, p. 480 :

---

1. *ibid.* pp. 52-53

*« Même dans leurs plus grands moments de désespoir, les Allemands se sont conformés à la convention à presque tous égards. Il est exact qu'il y eût des atrocités sur la ligne de front — les passions y culminent — mais il s'agissait d'incidents et non de pratiques courantes, et il était très rare de trouver un camp de prisonniers américains mal géré. »*

Quant à la réaction de James K. Pollock, qui fit partie pendant 14 mois de l'AMG, le Gouvernement Militaire Allié, à propos des « travailleurs forcés » de l'Allemagne, celle-ci nous est rapportée par James M. Haswell, du bureau de Washington du *Chicago Tribune*, en date du 27 août 1946 :

*« Je crois que certains y ont mieux vécu qu'ils n'avaient jamais vécu auparavant. »*

De même, quand on demanda à Max H. Forrester, chef de la division charbonnages et mines de l'AMG, en juillet 1946, comment les Allemands s'y prenaient pour obtenir un rendement efficace de leurs travailleurs forcés (vu l'incapacité réciproque), il répondit :

*« Ils nourrissaient leurs ouvriers, et ils les nourrissaient bien<sup>(1)</sup>. »*

À titre comparatif final, nous citerons simplement une annonce officielle de la Croix-Rouge américaine en 1945 selon laquelle « 99 % des PDG américains en Allemagne ont survécu et sont sur le chemin du retour »<sup>(2)</sup>.

Terminons simplement par une dépêche mettant en relief le fort attachement à leur patrie et leurs proches de ces millions d'Allemands déportés, dépêche qui fut rapportée par le service de diffusion du *Chicago Tribune* de Genève, en date du 30 mai 1946, et relatant cette histoire émouvante :

*« Des centaines de tonnes de colis expédiés au cours des 3 dernières années, par l'intermédiaire de la CRI, par des PDG allemands détenus dans des camps aux États-Unis à des parents vivant dans le Reich encombrant ici les entrepôts. L'organisation de Genève est dans l'incapacité de les acheminer car aucun bureau central de la Croix-Rouge n'est autorisé en Allemagne (souligné dans la dépêche). D'autres centaines de tonnes sont stockées à New York dans l'attente d'une solution.*

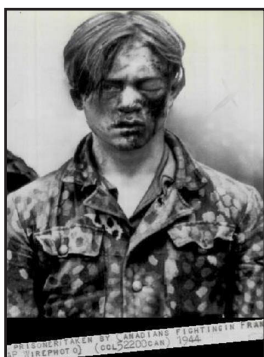
1. *ibid.* p. 55 ; nous soulignons ici et plus haut.

2. *ibid.* pp. 53-54

«Le contenu des paquets témoigne d'une histoire pitoyable», a déclaré le colonel T. F. Wessels, prévôt au quartier général de l'armée américaine à Francfort, en Allemagne. Ils contiennent principalement des jouets en bois fabriqués laborieusement à la main par les prisonniers pour les envoyer à leurs enfants, et même des chaussures faites à la main pour leurs femmes et leurs mères. De nombreux captifs allemands se sont abstenus de fumer pour envoyer leurs rations de cigarettes et de bonbons. Beaucoup ont envoyé des livres sur la vie en Amérique<sup>(1)</sup>. »



(photo du *Detroit Times* du 29.08.44)



«10000 PDG allemands sont rassemblés dans cette enceinte et se préparent à s'aligner pour le repas après leur capture dans la poussée alliée en France»

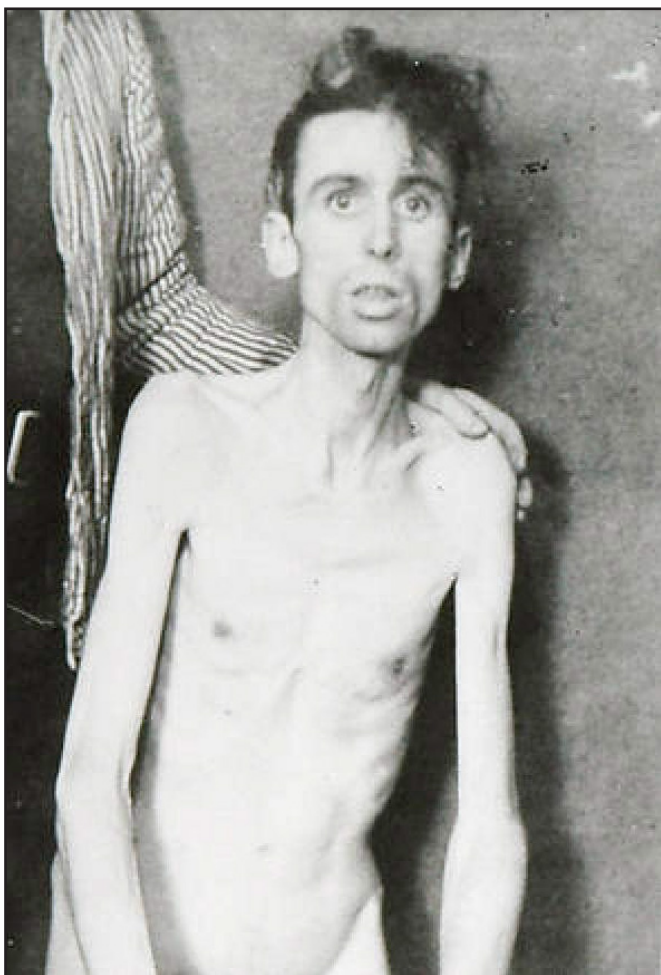
Les photographies provenaient du site *Holocaustianity*

Prisonniers allemands malmenés par les foules françaises après leur rassemblement par les FFI



Examen de la cachette d'arsenic par un membre de la police allemande

1. *ibid.* p.50



*«...les Allemands devraient souffrir de la faim et du froid.»*

Julius D. Clay  
(Gouverneur militaire de la zone d'occupation américaine)

---

## CHAPITRE XV

### Martyr et pillage sous l'Occupation

Compte tenu de tout ce qui précède, il est dès lors loisible d'imaginer, au sortir officiel du conflit, que les populations allemandes ainsi que celles des réfugiés des territoires orientaux venues accroître spectaculairement la densité humaine dans un territoire national considérablement rétréci de surcroît, se virent très vite confrontées au problème évident de la nourriture et d'autres moyens de subsistance, même si des stocks de nourriture semblaient abondants vers la fin des hostilités. En effet, la perte des territoires à l'est de la ligne Oder-Neiße (qui représentaient le quart de la superficie de l'Allemagne en 1937 — voir carte début chapitre VIII), dont le Brandebourg oriental considéré comme le « grenier à blé » du pays, couplée à la volonté sadique alliée de restreindre l'accès à ces stocks alimentaires, allait continuer d'enfoncer ce qu'il restait de la nation allemande dans des retranchements apocalyptiques.

« Si l'on songe à tout ce qui s'est passé en Allemagne », nous confirme Ralph F. Keeling, « il n'est pas surprenant que la population ait souffert d'une extrême pénurie concernant les nécessités élémentaires et plus particulièrement la nourriture. »

## A

### LE MARTYRE DE LA FAMINE ET DU FROID

Voici pour commencer une déclaration de l'évêque de Chichester, extraite du *Congressional Record* du 20 décembre 1945, citant un illustre pasteur allemand, à un moment où la guerre était donc finie depuis plusieurs mois et où les vain-

queurs, alors en possession totale du territoire allemand, se trouvaient donc responsables du peuple allemand et de son avenir :

*« Des milliers de corps se balancent aux arbres des bois autour de Berlin, et personne ne se donne la peine de couper la corde pour les descendre. Des milliers de cadavres sont charriés jusqu'à la mer par les fleuves Oder et Elbe, et personne n'y fait plus attention. Des milliers et des milliers de gens meurent de faim sur les routes [...]. Des enfants errent, solitaires, sur les routes, leurs parents tués, morts, disparus<sup>(1)</sup>. »*

De même, cette dépêche télégraphique envoyée de Francfort simultanément au *New York Times* et au *Chicago Tribune*, en date du 13 avril 1946 :

*« Comme les vagabonds à demi-sauvages de la Russie après la Ière Guerre mondiale, la jeunesse allemande est sur les routes [...] parce qu'il n'y avait pas assez à manger à la maison. Sans domicile, sans papiers et sans cartes d'alimentation [...] ces groupes volent des Allemands et des personnes déplacées. Ils [...] errent sans but, désabusés, débauchés, malades et égarés. »*

Tel que mentionné plus haut, les stocks de provisions ne faisaient pas défaut à la fin des hostilités, mais Ralph Keeling nous explique ce qu'il en advint (pages 102-103) :

« Les réserves de nourriture, qui étaient abondantes à l'issue du conflit, furent vite épuisées, en partie à cause des destructions délibérées opérées par les armées d'invasion et, dans le cas des Russes et des Français, par les armées d'occupation vivant sur le pays. [...] Bien que la distribution ait été perturbée à la fin de la guerre, l'ensemble des stocks de nourriture étaient importants. Gérés par les Alliés, ils furent cependant rapidement dilapidés. »

Un article de l'*Associated Press* de Washington, DC, du 19 avril 1946, rapporte le récit d'un fonctionnaire du service d'alimentation du gouvernement militaire américain :

*« [...] L'État n'a pas tenu parole à l'égard de notre gouvernement militaire pour les livraisons de nourriture promises. Ce que les généraux Clay, Draper et Hester avaient demandé et*

1. in Ralph F. Keeling, *op. cit.*, p.101



*qu'on leur avait promis constituait pourtant le strict minimum pour la survie d'un peuple. Nous serons contraints de réduire les rations de 1550 calories à 1000, voire à moins.*

*Les petits bourgeois de démocratie s'éteindront avec l'agonie des vieillards, des femmes et des enfants.*

*Les Britanniques et nous-mêmes sommes en train d'entrer dans l'histoire comme ceux qui auront laissé les Allemands mourir de faim. Au plus fort de la famine, les Russes distribueront d'importants stocks de nourriture qu'ils ont mobilisés (300000 à 400000 tonnes de sucre et de grandes quantités de pommes de terre).*

*Abstraction faite de son caractère inhumain, il est criminellement stupide d'offrir au monde entier un pareil spectacle d'incroyable ineptie. Tous les fonctionnaires consciencieux appartenant au service chargé de la nourriture et de l'agriculture au Bureau du gouvernement militaire en ont honte.*

Karl Brandt.

Berlin, Allemagne, le 18 mars 1946<sup>(1)</sup>. »

Pour en revenir à ces stocks de nourriture importants interdits aux Allemands vaincus affamés, certains se trouvaient même chez leurs voisins danois, dont l'excédent de viande de bœuf par exemple (de l'ordre de 3000 à 4000 t./semaine, si l'on en croit l'*Associated Press* de Copenhague du 16 septembre 1946), ne pouvait être exporté faute de moyens de transport ! Même si le Danemark avait essayé d'attirer à ce sujet l'attention de pays comme la Grande-Bretagne ou les États-Unis ainsi que du syndicat unifié du fret, l'UNRRA (United Nations Relief & Rehabilitation Administration — Administration des Nations Unies pour le Secours et la Réhabilitation) et d'autres services concernés, il n'obtint manifestement aucune réponse. Ainsi, «le garde-manger plein à craquer de l'Europe» (terme cité dans un article du *Chicago Daily Tribune* du 20 octobre 1945) ne risqua-t-il pas de remplir l'estomac de millions de nécessiteux. D'ailleurs, les agissements sournois de cette prétendue agence d'assistance des Nations Unies, l'UNRRA, n'étaient pas passés inaperçus aux yeux de Ralph Keeling selon lequel, «l'UNRRA a été utilisée pour financer des gouvernements et

1. *ibid.* p.106

non pour nourrir les affamés. À ce titre, le parlementaire britannique Cyril Osborn avait alors dénoncé en août 1946 l'UNR-RA comme « la plus grande entreprise de gangsters d'Europe ».

Gardant en mémoire le portrait de nos « grands architectes mondiaux de la paix » brossé plus avant dans cet ouvrage, il n'y a plus qu'un pas désormais à franchir pour deviner que leur travail acharné d'édification de cette même « paix », ne manqua pas d'englober la question de l'alimentation du peuple allemand. La déclaration du sénateur de l'Indiana Homer E. Capehart, dans un discours au Sénat américain le 5 février 1946, vient mettre en lumière justement ce travail de nos « grands démocrates », déclaration relevée dans l'article de l'*Associated Press* à Berlin, le 22 juin 1946 :

*« On ne peut davantage dissimuler le fait qu'il y eut et qu'il continue d'y avoir une volonté, de la part d'une clique d'affidés et de conspirateurs au sein même des cercles de décision politique de ce gouvernement, d'anéantir une nation réduite aujourd'hui à une misère abjecte.*

*En procédant ainsi, cette clique, telle une meute de hyènes se disputant les entrailles sanglantes d'un cadavre et inspirée par une haine sadique et fanatique, est résolue à détruire la nation allemande et le peuple allemand, quelles qu'en soient les conséquences.*

*À Potsdam, les représentants des États-Unis, du Royaume-Uni et de l'URSS avaient solennellement signé la déclaration suivante sur leurs principes et leurs objectifs : « Il n'est pas dans l'intention des Alliés de détruire ou d'asservir le peuple allemand. »*

*Monsieur le président, le reniement cynique et brutal de ces déclarations solennelles, qui a provoqué une catastrophe majeure, ne peut être expliqué par l'ignorance ou l'incompétence. Ce reniement, non seulement de la déclaration de Potsdam, mais aussi de toutes les lois humaines ou divines, a été délibérément mis en œuvre avec une habileté si malveillante et une adresse si diabolique que les Américains eux-mêmes sont tombés dans un traquenard mortel à l'échelle mondiale.*

*Depuis maintenant neuf mois, ce gouvernement a délibérément mené une politique de sous-alimentation massive sans faire de distinction entre les innocents et les démunis d'un côté, et les coupables de l'autre.*

[...] *Les responsables de cette destruction délibérée de l'État allemand et de cette politique criminelle visant à affamer le peuple allemand ont été saisis d'une haine si implacable que tous les autres intérêts ont été subordonnés à leur seule obsession de vengeance. Pour y parvenir, peu leur importait que les pays libérés en Europe souffrent ou soient affamés. Cette clique de conspirateurs s'est adressée à la nation ainsi : «L'Allemagne doit être détruite. Ce qui arrive aux autres pays d'Europe au cours de ce processus est d'une importance secondaire<sup>(1)</sup>.»*

Ce programme se trouve d'ailleurs limpidement résumé dans un article du *Chicago Daily Tribune* du 8 mai 1946<sup>(2)</sup> :

*« Contrairement à ce qu'on croit, le (manque de nourriture) a été prévu et délibérément organisé à Yalta par Roosevelt, Staline et Churchill. Ce programme brutal a été confirmé plus tard par Truman, Attlee et Staline [...]. La volonté d'affamer le peuple allemand jusqu'à la mort est mise en œuvre avec une absence de pitié jusqu'ici inconnue dans le monde occidental depuis la conquête mongole. »*

Même si des efforts avaient été entrepris afin de sensibiliser l'opinion publique quant à la famine sévissant en Allemagne, Ralph Keeling nous apprend que ceux-ci avaient été accueillis par la presse « libérale » dans son ensemble, « par le silence ou la dérision ». Et c'est ainsi qu'Eleanor Roosevelt de même que le sénateur Connolly et le Sidney Hillman, le président juif de la Fédération des travailleurs de l'habillement, « soutenus par des personnalités de l'AMG », nous dit Keeling, « déclarèrent en visitant l'Allemagne ne voir aucun indice de famine ou de souffrance qui dépasse en rigueur ce qu'ils considèrent comme supportable. » On se doute bien, qu'étant l'épouse d'un « défenseur des droits de l'homme », cette grande dame n'aurait donc surtout pas manqué de mettre en branle les opérations humanitaires nécessaires, si une telle famine eût horrifié ses yeux emplis d'empathie.

Voici maintenant une description de la situation par le site *Tragédie allemande du destin* :

---

1. *ibid.* pp. 112-113

2. C'est nous qui soulignons.

«Jusqu'aux derniers jours de la guerre, l'approvisionnement en nourriture était garanti, dans une certaine mesure.

Avec l'occupation de la partie ouest du pays et l'arrivée de l'Armée rouge, le complément de la population avec des produits agricoles changea subitement.

Les fermiers et propriétaires terriens de Prusse orientale, Prusse occidentale, Poméranie, Brandebourg oriental et Silésie avaient fui ou furent expulsés. Les champs n'étaient pas labourés, le bétail restant crevait de faim dans les étables en agonisant. Ce qui était encore en vie fut confisqué par les occupants et massacré.

Les Alliés avaient transformé en ruines le centre de toutes les grandes villes allemandes. Pratiquement tout fut détruit. Moulins, laiteries, boulangeries, abattoirs, usines de traitement alimentaire, tous les commerces de gros et de détail — tout fut rasé au sol. Les professionnels de l'industrie alimentaire, les bouchers, boulangers, commerçants, étaient dans des camps de prisons, avaient été tués ou portés disparus.

Alors que la nourriture devenait de mois en mois disponible, la population croissait de millions additionnels de réfugiés et de personnes déplacées venant des territoires de l'Est.

Avant que les idées humanitaires de George Marshall gagnassent du terrain, les occupants furent dominés par la haine et le préjudice d'Henri Morgenthau qui voulait que l'Allemagne soit virtuellement complètement exterminée en tant que nation industrielle. Cette attitude signifiait que le Gouverneur militaire américain Clay (le Général Lucius Dubignon Clay) refusa à la Croix-Rouge de distribuer deux grands approvisionnements alimentaires aux civils allemands. Son commentaire initial : « *Les Allemands devront souffrir !* »

L'historien canadien James Bacque en vint à la conclusion, basée sur l'analyse des dossiers du NKVD de Moscou et de sources alliées, que **cinq millions d'Allemands** furent tués après la guerre dans les zones d'occupation alliées, à cause de la malnutrition.<sup>(1)</sup>

Comme si la famine n'avait pas déjà réclamé un tribut de victimes suffisamment lourd, nos « grands ardents pacifistes » avaient tablé également sur les rigueurs hivernales pour ac-

1.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/megszallas\\_ah\\_fagyhalal\\_en](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/megszallas_ah_fagyhalal_en)

croître davantage les chiffres des pertes, en s'assurant que tous les moyens fussent utilisés pour maximiser la pénurie énergétique. Le site *Tragédie allemande du destin* poursuivait :

«Par leurs attaques, les Alliés paralysèrent non seulement l'approvisionnement en nourriture mais détruisirent entièrement l'approvisionnement énergétique et l'infrastructure du pays.

Routes, canaux, voie ferrées, ponts, gares, gares de triage, locomotives, fourgons, camions et bateaux, tout fut bombardé.

Barrages, usines hydrauliques, usines de chauffage, centrales électriques, sous-stations, lignes de transmission, lignes à haute tension, stations de transformation, furent méthodiquement détruits. Les gens se blottissaient dans des cabanes, des baraques en tôle, des ruines ou des trous de caves pleins de courants d'air. Et vint alors un hiver très froid aux températures sibériennes.

Pendant que les gens crevaient de faim et gelaient, toutes les matières premières et tous les combustibles importants comme le fer, le bois et le charbon, furent transportés à l'étranger et les usines furent pillées. Les machines restantes, toujours en état de fonctionnement, furent retirées et emportées.

Il n'y avait pratiquement plus rien de combustible dans les ruines, les tempêtes de feu avaient tout carbonisé. Les hôpitaux dans les cités furent bombardés, de même que les compagnies pharmaceutiques et les pharmacies. Les gens — spécialement les personnes âgées, les malades et faibles — mouraient de malnutrition, déshydratation, hypothermie et de maladies de carence. À cause du manque de médicaments, du surpeuplement déprimant et d'installations hygiéniques insuffisantes, tuberculose, fièvre typhoïde, rachitisme et diphtérie furent lourds de conséquences. Les gens étaient infestés de parasites tels que vers, poux et de sarcoptes de la gale.

De nombreuses personnes âgées ou malades souffrirent spécialement d'une mort vicieuse du froid. Complètement usés, affamés et épuisés, ils s'endormaient dans leurs foyers non chauffés et froids, pour ne plus se réveiller <sup>(371)</sup>. »

Le bilan du site anglophone ci-dessus, représentant les pertes liées à la famine et à l'exposition prolongée aux éléments nous est alors donné : **5700000 morts**.

## B

## LE SUPPLICE DES FEMMES ET DES ENFANTS

Parmi les références bien documentées à s'être penchées sur le sort des femmes et des enfants, nous retrouvons encore une fois le remarquable site anglophone *Tragédie allemande du destin*, qui leur consacre une partie ; voici une traduction de ce qu'il en ressort :

« Sans se plaindre, elles (les femmes) endurèrent d'interminables marches forcées à pied avec les bambins dans les bras, tout ce qu'il leur restait d'affaires dans un sac à dos ou une valise qu'elles transportaient jusqu'à épuisement.

Elles étaient souvent forcées de laisser derrière leurs propres parents ou grands-parents qui n'avaient plus la force de continuer.

En silence, elles enduraient les longs voyages dans des charrettes à bœufs glacées, en même temps que les malades, les blessés graves et les mourants.

Affamées et assoiffées, elles donnaient les derniers morceaux mangeables à leurs enfants.

Elles vivaient constamment dans la crainte de perdre la vie à cause des bombes, grenades ou agressions brutales.

Un fardeau et une détresse émotionnelle particulièrement lourds surmenaient de nombreuses infirmières et aides hospitalières de la Croix-Rouge. Elles s'occupaient souvent des blessés graves dans des situations dangereuses, sans considération pour leur propre vie, elles réconfortaient les mourants dans leurs dernières heures d'agonie. Elles rendaient ce service aux autres, même si les soins aux hommes avec des blessures terribles, des brûlures horribles et des mutilations atroces, les amenaient dans les limites de leur mental. Elles furent pour de nombreuses personnes, dans toute la misère du sang et des larmes de la douleur et de la mort, le seul confort et le dernier espoir. Beaucoup d'entre elles qui tenaient jusqu'au bout au chevet des malades, devenaient elles-mêmes victimes de viol, meurtre ou enlèvement.

Elles passèrent d'interminables jours et nuits dans les caves et bunkers, en crainte constante d'un bombardement qui pourrait emporter leur vie ou toutes leurs affaires.



Outre la perte de leur foyer et de leurs biens, elles durent subir humiliations tout en étant en cavale. Elles vivaient dans la terreur perpétuelle que leurs maris, pères ou frères au front, soient tués, faits prisonniers ou portés à jamais disparus.

Elles portèrent toute leur vie la douleur et les traumatismes psychologiques des excès brutaux et des viols. Souvent sans compréhension de la part de leurs enfants et sans la compassion de la société — comme disait le dicton, on doit mettre leur malheur sur leur compte. Elles durent elles-mêmes combattre les tortures de leurs cauchemars.

Aucune statistique n'inclut les innombrables viols, brutalités et blessures<sup>(1)</sup>.

Évidemment, des chiffres émanant de statistiques ayant le fâcheux désagrément de refléter quelque élément officiel, les «grands pontes démocrates» ne pouvaient faire une telle erreur en s'engageant dans cette voie. Mais poursuivons avec notre source référentielle à propos des mères : «Pour de nombreuses mères, regarder leurs enfants souffrir et mourir était pire encore que leur propre douleur.

Elles durent subir avec une misère indicible le viol brutal de leurs petites filles.

Beaucoup ont souffert d'une douleur terrible à cause de leur lait asséché dû à la malnutrition et de leurs nourrissons morts de faim à leurs seins.

Beaucoup d'entre elles durent regarder, impuissantes, leurs enfants mourir de froid dans leurs couches complètement congelées.

Des centaines de milliers de mères durent endurer le moment où leurs enfants brûlaient dans le bombardement, étaient mis en pièces ou enterrés vivants sous les ruines.

Beaucoup durent continuer à vivre sachant que leurs petits leur avaient été brutalement arrachés, qu'ils avaient été portés disparus, qu'elles ne pourraient plus jamais les tenir dans leurs bras.

À la fin de la guerre en 1945, la Croix-Rouge allemande avait officiellement 300 000 enfants disparus et 33 000 recherchaient leurs parents<sup>(1)</sup>.

---

1.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/)



*Page représentant des enfants allemands perdus à la recherche de leurs parents*

Les lignes<sup>(1)</sup> qui suivent suffisent à peine à rendre compte de la détresse de ces enfants allemands :

« Des milliers durent faire face à la peur primitive d'être séparés de leurs parents.

De nombreux orphelins, les soi-disant « enfants-loups », vivaient effrayés en groupes dans les forêts, spécialement en Prusse orientale, et n'osaient pas retourner vers les soldats brutaux de l'occupation.

Des centaines de milliers perdirent leurs parents à jamais et durent passer leur enfance et leur jeunesse dans des familles d'accueil. Et c'était presque un destin clément parce que de nombreux orphelins avaient été kidnappés vers l'Est et avaient dû grandir parmi des étrangers.

D'innombrables enfants durent regarder au moment où leurs propres pères, mères, frères et sœurs ou grands-parents étaient horriblement tués durant leur cavale, lors de l'expulsion ou dans les bombardements.

De nombreuses jeunes filles, pas encore matures physiquement, furent brutalement violées, souvent par des hordes entières.

Des milliers (d'enfants) portaient de sérieuses blessures à cause des bombardements, telles que cécité, surdité, perte de membres, etc., qu'ils durent garder le restant de leur vie.

Beaucoup souffrirent de traumatismes psychologiques à cause de la vue des innombrables corps morts et mutilés après les bombardements qui les hantèrent aussi dans leurs rêves<sup>(2)</sup>. »

1. Soulignées en gras par nos soins.

2. [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu)



«...une grosse péniche se fait lentement halier de l'autre côté de l'Oder. À l'intérieur, allongés sur de la paille, se trouvent 300 enfants de 2 à 14 ans. C'est tout juste s'il y a signe de vie dans tout le groupe. Leurs yeux creux, leurs ventres, genoux et pieds gonflés, sont des signes révélateurs de famine. Ceux-ci sont simplement l'avant-garde de centaines de milliers, non, de millions d'êtres humains sans abri, bouleversés, affamés, malades, sans défense, sans espoir, fuyant vers l'ouest.»

Dr Lawrence Meyer, secrétaire exécutif de l'Église Luthérienne, Synode du Missouri, en voyage à travers l'Allemagne dévastée d'après-guerre.

Bien-sûr, à l'approche des bombardements, des opérations visant à évacuer les enfants avaient aussi été entreprises mais une fois encore les documents officiels ne s'étaient pas montrés très loquaces à ce sujet. Comme le site *Holocaustianity* (à ne pas confondre avec la religion séculaire de l'Holocauste et du Shoāisme telle que définie par le site *Metapedia* et encore appelée par certains « Judaïsme des Gentils ») nous le fait très bien remarquer, «alors que de nombreux films et livres traitant des enfants anglais en train d'être évacués vers la campagne à cause du Blitz font florès, on ne dit pas grand-chose des *Kinderlandverschickung* (ou KLV, abréviation de *Verschickung der Kinder auf das Land* ou relogement des enfants en campagne), ou évacuation des enfants allemands<sup>(1)</sup>.»

En effet, avec l'intensification des attaques aériennes, on avait fait partir les enfants à risque de cités allemandes variées. Le site poursuivait :

«Initialement, l'évacuation des enfants ne s'appliquait qu'à Berlin et Hambourg, et plus de 200000 petits enfants furent évacués de la seule Berlin entre septembre et novembre 1940.

1.  <http://www.holocaustianity.com/wolfskinder.html>

Après le début de 1941, il y avait déjà une estimation allant jusqu'à 300 000 enfants évacués. Parmi les régions hôtes pour l'année 1941, on trouvait des parties de la Bavière, de Salzbourg, de Styrie, de Prusse occidentale, Poméranie, Silésie, du pays des Sudètes, Slovaquie, Prusse orientale et des parties de la Saxe, de même que des « pays sûrs » comme la Hongrie, des régions de la République tchèque et du Danemark actuels. À l'été 1943, les attaques aériennes accrues sur les zones résidentielles civiles des grandes villes, particulièrement dans la région Rhin-Ruhr, rendirent nécessaire l'évacuation de masse des femmes et des enfants.

Ce fut la plus grande migration intérieure de l'histoire humaine à ce jour, quand des enfants étaient évacués de cités telles que Essen, Cologne et Düsseldorf et puis du Schleswig-Holstein, de Basse-Saxe et de Westphalie. En plus de l'usage de maisons et de chambres réquisitionnées, un nombre de camps spéciaux d'évacuation fut arrangé qui comprenait même des écoles et installations médicales (camps KLV). Dans les dernières années de la guerre, certains enfants passèrent plus de 18 mois dans les camps. Vers la fin de la guerre, jusqu'à 2 millions d'enfants de 10 à 14 ans vécurent au moins un temps dans plus de 2 000 camps. Selon la plupart des sources, ces camps étaient dans l'ensemble, aussi agréables qu'ils pouvaient l'être dans les circonstances de la guerre. Ils n'étaient pas non plus des installations « d'endoctrinement ».

Soudainement, après la défaite allemande à Stalingrad, l'Allemagne dut évacuer les camps d'évacuation les plus distants [...] en Bulgarie et Roumanie, et de nouveaux camps furent construits en Bohême et Moravie, régions que l'on croyait alors sûres. Rien n'allait être sûr trop longtemps, toutefois. Par exemple, il y avait encore 26 camps dans les régions frontalières tchèques détenant un total d'environ 850 000 enfants jusqu'à la fin de la guerre. Les Forces alliées occidentales et les Soviets envahirent tous deux de nombreux camps KLV dans les derniers mois de la guerre.

À cause des bombardements lourds des Alliés, de nombreux enfants de la Ruhr furent envoyés pour leur sécurité en Thuringe. Mais certains d'entre eux finirent par s'y trouver par la suite pris au piège quand l'Armée rouge commença son

violent ratissage. Dans ces régions, certains enfants allèrent avec d'autres réfugiés affolés, mais le sort de beaucoup d'autres est inconnu. C'est un autre domaine, comme les fatalités du bombardement des civils allemands, où les chiffres des victimes sont revus régulièrement à la baisse récemment, dans un refus presque hostile à reconnaître toute souffrance allemande<sup>(1)</sup>. »

La source électronique nous expliquait qu'en utilisant le moteur de recherche Google à propos des « enfants allemands affamés » ou des « orphelins de guerre allemands », peu de choses émergent en effet, comme si cela était une fiction. Le site reprend :

**« Toutefois, excepté une estimation très basse de 75 000 enfants allemands tués ou estropiés par les violents bombardements de la terreur alliés, des milliers d'autres se trouvèrent abandonnés, orphelins, perdus et même volés. Des affiches d'enfants disparus furent placardées dans toute l'Allemagne et l'Autriche. À la fin de la guerre, il y avait environ 53 000 orphelins, beaucoup errant dans la campagne dévastée, vivant partout où ils pouvaient trouver un abri : dans des trous dans le sol ou le creux des arbres, dans des caisses, de vieilles granges et remises et bâtiments endommagés par les bombes<sup>(2)</sup>. »**

Les effets physiques et intellectuels à long terme de la guerre sur les enfants dévastés d'Allemagne furent sérieux, et la campagne de bombardement alliée eut des effets préjudiciables significatifs de longue durée. La destruction des écoles, l'absence d'enseignants, la malnutrition et la destruction des installations médicales et des hôpitaux, toutes jouèrent un rôle. Les Allemands en âge scolaire durant la 2<sup>e</sup> GM, eurent 0,4 année de scolarisation de moins en moyenne à l'âge adulte, comparés à ceux des cités plus durement touchées avec 1,2 année. Ces enfants avaient aussi une taille plus petite d'un bon cm et selon eux, une appréciation de leur santé moins bonne à l'âge adulte que ceux des générations antérieures. La dévastation en termes de résultats, de la santé adulte, fut aussi portée de manière disproportionnée par les enfants de familles désavantagées et par ceux résidant dans les cités les plus détruites. »

1.  <http://www.holocaustianity.com/wolfskinder.html>

2. C'est nous qui soulignons ici et après.



**Orphelins, affiche d'enfants disparus  
et bébés affamés à Berlin en 1947**

Ainsi, «le taux de mortalité en 1945 avait atteint un niveau similaire à celui de la Guerre de Trente Ans presque 300 ans plus tôt, emportant à un moment, dans des endroits comme Berlin, 4000 personnes par jour. **Victimes de maux non vérifiés, de blessures non traitées, de maladie et famine, de nombreux enfants furent laissés crever de faim ou livrés à eux-mêmes à la merci des éléments ou des prédateurs. Des milliers ne revirent plus leurs foyers, amis, parents ou proches et on ne connut jamais le destin de milliers et de milliers d'enfants.**

Les dirigeants alliés avaient placé leur veto aux efforts du Comité (d'Oxford) de lutte contre la famine, formé en 1942, pour envoyer de la nourriture aux civils durement touchés de l'Europe occupée. Les dirigeants alliés, par-dessus tout, Roosevelt et Churchill, étaient inflexibles dans leur refus de coopérer avec ce Comité et la Croix-Rouge.

Ces actions furent transformées ensuite en une interdiction militaire anglo-américaine sur toute l'aide humanitaire privée et religieuse à environ 85 millions d'Allemands. On en laissa mourir délibérément de faim des millions. Une aide charitable internationale à l'Allemagne immédiatement après la guerre fut interdite pendant un an, puis restreinte pendant plus d'une autre année, résultant en une famine largement répandue. Lorsqu'elle fut permise, elle vint trop tard (encore un froid et sadique calcul de la Tribu) **pour des millions de gens dont des milliers étaient des enfants. [...]**

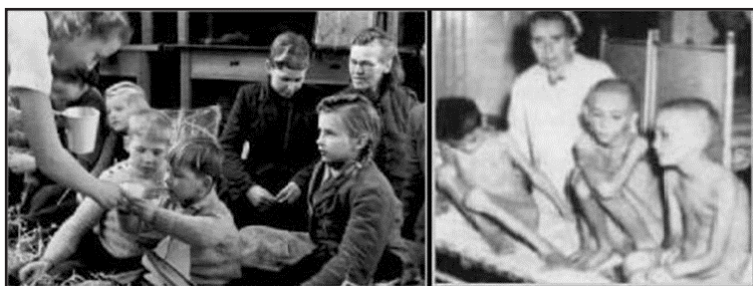
Dans une situation horrible, quelque 10000 enfants allemands de moins de 5 ans moururent dans les camps danois après la « libération ». Dans les dernières semaines de la guerre,



entre le 11 février et le 15 mai, environ 250 000 femmes, enfants et réfugiés âgés allemands de Prusse orientale, de Poméranie et des provinces baltes fuirent l'Armée rouge de l'autre côté de la Baltique. Un tiers d'entre eux avait moins de 15 ans. Ils furent internés comme ennemis dans des centaines de camps au Danemark, placés derrière des barbelés et gardés par des surveillants lourdement armés.

Le plus grand camp était situé à Oksboll, et avait 37 000 détenus. La nutrition était piètre et les soins médicaux absents. Rien qu'en 1945, plus de 13 000 personnes moururent inutilement, dont 7 000 enfants de moins de 5 ans.

L'Association danoise des Médecins avait décidé en mars 1945 que les réfugiés allemands ne recevraient aucun soin médical. Ce même mois, leur Croix-Rouge refusa de ne prendre aucune action car le sentiment public était «contre les Allemands». 80 % des petits enfants qui aboutirent au Danemark ne survécurent pas au supplice. Ils crevaient de faim ou étaient incapables de combattre les infections à cause de la malnutrition extrême (nous y reviendrons dans la conclusion finale)<sup>(1)</sup>.



Mais il y avait tout de même apparemment des orphelins danois généreux comme semblent en témoigner les deux photos ci-dessus tirées du même site. Il y eut aussi par exemple la Croix-Rouge suisse et autrichienne, peut-on apprendre, qui s'efforça de se porter au secours de la détresse des enfants allemands. Citons également l'«*Opération Shamrock*», dressée par la Croix-Rouge irlandaise aux fins d'accueillir un millier d'enfants allemands âgés de 5 à 10 ans, dont des orphelins et d'autres qui avaient été envoyés par leurs mères, la mort dans

1.  <http://www.holocaustianity.com/wolfskinder.html>

l'âme, vers un endroit lointain, vu qu'elles ne pouvaient plus les nourrir. Le site poursuivait avec d'autres camps dressés pour ces enfants :

« Typique des camps érigés pour enfants orphelins ou déplacés sans famille, le camp appelé Bischofswerda fut installé près de Leipzig après l'afflux dans la cité de milliers de réfugiés de l'Est. Tous ces enfants qui vécurent dans la cité furent immatriculés et traversèrent des expériences infernales, luttant pour survivre avec une nourriture et un chauffage inadaptés. Comme la plupart des réfugiés, ceux qui endurèrent un régime de famine en tant qu'enfants, furent surchargés de problèmes de santé à l'âge adulte.

Entre 8000 et 12000 enfants norvégiens avec un père allemand, naquirent en Norvège durant ou peu après la guerre. Ces enfants et leurs mères furent placés dans des foyers appelés *Lebensborn*, où la mère pouvait se reposer avant l'accouchement et vivre par la suite avec son enfant. Après la guerre, il y eut une haine vicieuse envers ces enfants qui étaient collectivement désignés de malades mentaux, et leurs mères, qualifiées de putes. Le gouvernement considéra même exporter les enfants en Australie comme orphelins et contacta le gouvernement australien pour prendre les enfants qui furent refusés. Beaucoup furent envoyés comme orphelins en Suède et adoptés par des familles suédoises. On alla même en chercher certains depuis l'Allemagne où ils vivaient avec leurs grands-parents allemands. Mais dans les orphelinats de Norvège, beaucoup d'entre eux furent maltraités et abusés. Il n'y avait pas de lois en place pour les protéger des mauvais traitements qui furent ignorés, même soutenus par le gouvernement et les politiciens dirigeants.

En 1959, l'Allemagne de l'Ouest offrit de payer la Norvège pour élever ces enfants. Des politiciens variés refusèrent cet arrangement et exigèrent à la place que l'Allemagne verse l'argent à la Norvège et laisse les politiciens norvégiens diviser l'argent selon leur convenance. L'Allemagne paya en tout plus de 60 millions DM, soit 30 millions \$ US, dont la majeure partie alla directement dans les poches des politiciens. Aucune part de l'argent n'aboutit à pourvoir aux besoins de ces enfants. De même, tout l'argent des pensions alimentaires envoyé par les Allemands à leurs petites amies et enfants norvégiens dans les

années 50, aboutit généralement dans les poches de la police locale. Les Norvégiens coupables de mauvais traitement sur un enfant avec un père allemand ne furent pas poursuivis en justice<sup>(1)</sup>. »

Nous terminerons ici avec quelques mots au sujet du sort des *Wolfskinder*, ces enfants-loups, qui demeurèrent à l'est de la ligne Oder-Neiße :

«Après que des millions d'Allemands de Prusse Orientale et d'autres régions de la Baltique eussent fui l'Armée rouge, ceux restés derrière furent expulsés de force de 1945 à 1947 dans les régions polonaise et lituanienne. La situation totale produisit une population d'environ 25000 orphelins ou abandonnés. Les Soviets en mirent certains dans des orphelinats commandés par les officiers militaires soviétiques. À l'automne 1947, 4700 orphelins allemands furent officiellement enregistrés à Kaliningrad (l'ancienne Königsberg). L'Union soviétique envoya des trains complets de ces orphelins vers la RDA communiste, mais les trajets en train étaient périlleux pour de jeunes enfants. Ils prenaient plus de 4 jours et les enfants n'avaient ni nourriture ni toilettes dans la terrible chaleur et beaucoup d'enfants moururent. En 1948, le village d'enfants de Pinnow (dans l'Uckermark ou « marche de l'Ucker », région située dans le Brandebourg, à 60 km au nord-est de Berlin), appelé *Kinderdorf Kyritz*, fut ouvert.

Certains de ces enfants provenaient en fait de la Ruhr et avaient été envoyés en Prusse orientale pour être protégés des bombardements à l'Ouest. Environ 2000 à 3000 de ces enfants avaient été capturés et envoyés dans des camps d'internement russes où beaucoup furent vite morts de faim, d'exploitation et de maladie.

Quelquefois ils étaient pris par des fermiers locaux, mais souvent, on les faisait travailler comme esclaves et étaient mal traités, spécialement dans les régions polonaises. Les Lituanais qui aidèrent les enfants les appelaient *vokietukai* (les « petits Allemands »). Rien qu'en Lituanie il y en avait environ 5000 qui allaient mendier en quête de nourriture et de travail. Il était strictement interdit aux « enfants nazis » de

1.  <http://www.holocaustianity.com/wolfskinder.html>

parler allemand, de peur qu'il y eût des répercussions contre les familles d'accueil ou les employés, par conséquent ceux-ci supprimèrent leur langue et même leurs noms et faisaient semblant d'être sourds-muets ou de nationalité lituanienne. Au début des années 1950, un groupe d'un millier de ces gamins fut envoyé en RDA. Seuls 100 survécurent.



Photo américaine affichant son mépris, non sa compassion, pour d'innocents bébés allemands dans des abris antiaériens à Berlin, dans un sourire plein de suffisance : « Voici quelques-uns des espoirs de l'Allemagne pour une armée d'ici 20 ans. »

(source : site *Holocaustianity*)

À la fin des années 1980 et au début des 90, plusieurs centaines de leurs survivants formèrent l'association «Edelweiss». Ils organisèrent des pétitions et essayèrent d'attirer l'attention du problème dans les journaux allemands, espérant découvrir le sort des autres et d'en réunir certains avec des proches perdus depuis longtemps. Ils organisèrent une assistance matérielle et financière pour soutenir les «enfants-loups» maintenant vieillissants dans leurs tentatives d'obtenir un passeport allemand et d'être reconnus comme citoyens allemands. Une simple naturalisation n'était toutefois pas possible à cause des difficultés légales à corroborer leurs revendications, vu que leur culture et leur langue avaient été supprimées pendant si longtemps. Un désordre bureaucratique souvent inhumain infligea à ces victimes encore plus de détresse mais le groupe demeura actif et énergique, aboutissant à quelques succès.

Environ 200 d'entre eux obtinrent la citoyenneté allemande dans les années 1990, et s'installèrent en Allemagne, certains avec leurs familles perdues depuis longtemps. Vers 2008, 93 enfants-loups connus, maintenant tous à l'âge de la retraite, vivent encore en Lituanie. En 2007, une campagne de parrainage et de donations amassa une petite pension supplémentaire pour ces anciens enfants *Ostpreußischen*. Des ten-

tatives d'obtenir une assistance financière du gouvernement allemand sont restées en grande partie sans succès (cela est-il surprenant ?)<sup>(1)</sup>. »

## C

### DÉMANTÈLEMENT INDUSTRIEL, ÉCONOMIQUE ET SCIENTIFIQUE

Ainsi, grâce au plan Morgenthau, l'Allemagne fut-elle assurée de voir des millions de ses enfants, petits et grands, mourir de faim et de froid, cependant qu'au cas où l'interdiction d'accès de la population à bon nombre de réserves alimentaires aurait pu mettre trop visiblement en relief la tyrannie et la barbarie des « grands pacificateurs », ce même plan avait aussi mis sur pied un autre moyen, indirect celui-là, qui allait produire les mêmes effets, tout en évitant de révéler trop ouvertement la face cachée diabolique des vainqueurs. Il s'agit du démantèlement du parc industriel de l'Allemagne, allant des usines aux machineries agricoles. À cet égard, il nous faut retrouver un de nos guides principaux ayant traité de l'expulsion des Sudètes, l'auteur américain Austin J. App. Dans une brochure intitulée *Hitler et le National-Socialisme : Avaient-ils raison ou tort ?*, publiée pour la première fois le 15 juin 1974 et recueillie dans l'ouvrage *No Time for Silence*, Institute of Historical Review, Costa Mesa, 1987, ce professeur du Incarnate World College de San Antonio au Texas nous présente la situation (extrait tiré de la version française *Ne pas se Taire*, éd. La Sfinge, 2011, p. 93) : « Un crime beaucoup plus irresponsable de la part des Anglo-Américains a été, après la capitulation allemande, et à un moment où la nécessité militaire ne pouvait plus être invoquée comme prétexte, le démantèlement de ce qu'il restait d'usines en Allemagne et leur transfert en Russie. Il s'agissait de l'exécution du plan Morgenthau (JCS 1067, JCS 1779), dont le véritable objectif était de réduire et de diviser l'Allemagne, mais aussi de priver la population de machines, afin qu'elle meure de faim, **sans qu'on puisse toutefois dire qu'elle avait été directement massacrée<sup>(2)</sup> ! On peut difficilement imaginer une barbarie plus cruelle, face aux ruines de l'Allemagne, que de déman-**

1.  <http://www.holocaustianity.com/wolfskinder.html>

2. C'est nous qui soulignons.

**teler ou de détruire les quelques usines allemandes encore debout, et de les donner aux sauvages qui avaient violé un million de femmes allemandes.** Je ne crois pas que le Dieu Très Juste pourra jamais pardonner ce démantèlement. En premier lieu, affirmer que le plan Marshall l'a compensé est faux. S'il n'y avait pas eu de démantèlement, les Allemands n'auraient pas eu besoin du plan Marshall. En second lieu, pendant 3 à 5 ans, **les Allemands n'ont pas seulement été humiliés et dévalisés par le démantèlement, mais ils ont également souffert du régime de famine qu'il a provoqué et qui a conduit les jeunes filles allemandes à se laisser séduire et à se prostituer** (ce que nous verrons au prochain chapitre) **pour demeurer en vie et sauver leurs familles.** Le démantèlement a été un crime de guerre majeur, un crime que les Allemands, dans les territoires qu'ils ont occupés, comme la France, n'ont pas commis<sup>(1)</sup> !>

Il faut ajouter que cette mise à sac industrielle et économique avait été rendue très hypocritement possible par les accords de Potsdam conduits expressément dans ce but et qui s'appuyaient sur le plan Morgenthau. Le redressement économique de l'Allemagne devait être donc combattu par tous les moyens. Ainsi, nous fait observer R. Keeling à la p. 74, «Potsdam procède à l'établissement d'un programme de réparations pour détruire ou déménager une grande partie des rares installations de production qui existent encore». Henry Morgenthau Jr avait alors demandé le saccage industriel du pays en exigeant, non plus cette fois des futurs paiements et des livraisons de marchandises, comme cela le fut après la 1<sup>ère</sup> GM, mais, poursuit Keeling à la p. 78, «*des réparations [...] effectuées par le transfert de ressources et de territoires existants, par exemple [...] par le transfert, vers des pays envahis, de territoires allemands et de droits privés allemands sur la propriété industrielle située dans de tels territoires [...], par le déplacement et la répartition parmi les pays dévastés d'usines et d'équipements industriels [...], par le travail forcé d'Alle-*

---

1. Austin J. App, *Ne pas se Taire – Quatre décennies de Plaidoyers pour une Paix Juste*, éd. L. Sfinge, Rome, 2011, trad. fr. de *No Time for Silence – Pleas for a Just Peace Over Four Decades* – A collection of Essays & Pamphlets Published From 1946 to 1978, IHR, Costa Mesa, 1987



*mands en dehors de l'Allemagne et par la confiscation de tous les avoirs allemands de quelque type que ce soit situés en dehors de l'Allemagne* (souligné par Keeling). Une confiscation alors en parfaite violation des articles 46 et 53 de la convention de La Haye, spécifiant respectivement, que « *la propriété privée ne peut être confisquée* », et que celle-ci, prise au cours d'une occupation, « *doit être restituée et (qu') un dédommagement sera fixé à la conclusion de la paix* ».

Par un froid calcul, les régions économiquement interdépendantes de l'Allemagne s'étaient alors vues scindées et isolées par le découpage hermétique du pays à l'ouest de la ligne Oder-Neiße, en 4 zones, soviétique, britannique, américaine et française (se reporter à la carte au chapitre XI), zones ainsi vouées à être occupées et administrées par les forces militaires des « Quatre Grands ». C'est ce que Ralph Keeling nous décrit à la p. 134 de son livre en citant un article d'Edward p. Morgan du service de diffusion à Berlin du *Chicago Daily News* du 25 mai 1946<sup>(1)</sup> :

« [...] le Reich est resté divisé en 4 compartiments « hermétiques », dépourvus d'autarcie économique et déséquilibrés, **chacun administré exclusivement par sa puissance occupante, comme si c'était une colonie ou un protectorat. Plus difficiles à traverser que celles entre États indépendants, les frontières des zones constituent de telles barrières aux relations commerciales entre les zones que le peu du commerce qui a lieu doit se faire par des affaires de troc convenues par traité spécial.** » Les Alliés essayant à un moment de rejeter la faute de ce démembrement économique sur ce découpage des zones, visaient peut-être à se décharger d'une responsabilité aussi terrible, vu la nature osmotique des échanges entre les régions, essentielle à la prospérité du pays. Des zones dont les lignes de frontière, rappelle Keeling, furent « dessinées au mépris des subdivisions économiques et politiques ». Mais de toute façon, explique-t-il plus loin (p. 135), « même en l'absence d'une séparation en zones, les autres mesures sévères et répressives ordonnées à Potsdam auraient assuré la paralysie économique de l'Allemagne ». Nous retrouvons là peut-être un autre exemple de l'audace juive qui consiste à déplorer ce qu'ils

1. C'est nous qui soulignons.

ont eux-mêmes faits, afin de montrer aux *Gentils* qu'ils n'ont rien à voir dans ces tragédies. Nous spécifions «autre» car cela renvoie notamment à la dénonciation de Karl Marx du rôle de la Bourgeoisie juive dans les révolutions, présentée dans son célèbre *Manifeste du Parti Communiste* de 1855, co-écrit avec Frédéric Engels.

Alors que la Russie s'était vue accorder apparemment la part du lion à Potsdam pour ce qui est des réparations, elle «dépouillait sa zone jusqu'à l'os», indiquait Keeling à la p.83, «laissant entendre qu'il était nécessaire d'agir ainsi pour avoir la garantie d'un flux continu de réparations vers l'Union soviétique. Beaucoup des plus grands ensembles allemands de biens civils furent démantelés et expédiés à l'Est dont les deux plus grandes fabriques de chaussures (Lingel et Tack), les plus grandes raffineries de sucre [...], les plus grandes minoteries d'Europe à Barby, près de Magdebourg, les grandes soieries de Bemberg, célèbres avant la guerre pour leur bonneterie et leur lingerie, et les usines d'optique Zeiss à Iéna. [...]»

Mais les Rouges avaient aussi décidé de laisser certaines de ces industries en Allemagne afin d'en exploiter la main d'œuvre locale, après avoir pris le contrôle administratif de celles-ci. «Elle prit ainsi», poursuit Keeling, «possession et le contrôle total de 200 des industries clés de l'Allemagne, qui constituent la véritable richesse économique de la zone [...]» L'auteur donne alors comme exemples «toutes les usines d'I.G. Farben en Saxe, y compris les célèbres usines chimiques Leuna de Mersebourg, Bitterfeld et Wollin, la seule usine importante de cuivre du Reich, la Cie Mansfield en Saxe, les ateliers mécaniques Krupp-Gruson à Magdebourg, la Cie Brabag (charbon et essence) près de Gera en Truringe, les ateliers mécaniques Polysius de Dessau, et beaucoup des plus importantes usines de minerai de fer, fabriques de machines-outils, compagnies de mines de charbon, mines de potasse et installations électriques.»

Concernant maintenant le comportement des Français dans ce démembrement économique, Ralph Keeling met en avant «le traitement cupide et vengeur qu'ils avaient fait subir à leur propre zone, où le pillage a été presque aussi complet, mais beaucoup moins intelligent que dans la zone russe». Puis, un peu plus loin, «la France est assoiffée de pillage et son désir

ardent a été de détruire l'Allemagne pour toujours et d'annexer le plus possible de ses territoires.›

La Grande Bretagne, quant à elle, «a trouvé la façon d'utiliser de grandes quantités de butin allemand et souhaite se débarrasser d'une Allemagne concurrente sur le plan économique, tout en la conservant comme un débouché pour les produits britanniques».

Si les États-Unis ne semblaient pas intéressés par une part importante de ce butin allemand vu leur immense parc industriel, il n'en fut pas de même au sujet des avoirs allemands à l'étranger, et ce, comme l'explique Keeling à la p.85, «**de manière à éliminer la compétition allemande du commerce mondial**<sup>(1)</sup>». Et c'est ainsi que, poursuit-il, «en coopération avec la Grande-Bretagne, nous avons<sup>(2)</sup> mené une campagne systématique pour éliminer tous les agents et avoirs allemands à l'étranger, et les remplacer par les nôtres». Fut alors mise sur pied, peut-on apprendre, une campagne étroitement liée au programme de «protection sans risque» appelant à l'élimination forcée de toutes les réserves de capital allemand à l'étranger, le «programme de remplacement». Keeling cite à cet égard la disposition du secrétaire d'État adjoint William L. Clayton devant la commission Kilgore du Sénat américain, le 25 juin 1945 :

*«Le gouvernement décida bientôt qu'on ne pouvait plus permettre aux entreprises allemandes de survivre [...] dans cet hémisphère-ci. Le programme de remplacement fut par conséquent élaboré afin d'entraîner l'élimination des entreprises allemandes et des intérêts allemands.*

*Les activités de toutes les personnes qui agissaient contre l'indépendance politique et économique ou la sécurité des républiques américaines (il parle de l'Amérique latine) «feront l'objet d'un transfert forcé ou d'une totale liquidation». La pénétration allemande politique et économique dans cet hémisphère a, pour la plus grande partie, reçu un coup dont elle ne se relèvera probablement pas [...].»* Le résultat de ce programme fut la confiscation aux États-Unis de «presque un milliard de dollars de biens soupçonnés par le ministère de la Justice d'appartenir à des Allemands, même s'ils se trouvaient au nom de

1. Nous soulignons.

2. NDLA – Keeling est américain.

citoyens de pays neutres comme la Suède et la Suisse». Les États-Unis avaient alors aussi contraint ces pays, de même que l'Espagne et d'autres, «à céder leurs avoirs allemands». Ralph Keeling ajoute pour finir (p. 87) : **«Les priver de leurs relations commerciales internationales et leur rendre impossible l'exportation de produits manufacturés — c'est le programme préconisé par M. Clayton et incarné dans les accords de Potsdam — équivalait par conséquent à prononcer une sentence de mort contre le peuple allemand.»**

On peut retrouver fort bien d'ailleurs les stigmates du parasitisme juif rapportés encore par le même auteur (p. 74), transparaissant au-travers des directives de Potsdam : «Il faut que l'économie allemande à terre soit éviscérée et écartelée, et que sa chair nourrisse d'autres économies, projet qui a été qualifié avec justesse de «cannibalisme économique».

Il faut aussi ajouter que les Alliés n'utilisaient pas la devise locale pour leurs transactions. Voici un article tiré du service étranger à Berlin d'Edward p. Morgan du *Chicago Daily News* du 27 mars 1946 (rapporté par Ralph Keeling à la p. 70 précise :

*«Les Alliés ont tous mis en circulation d'énormes quantités de monnaie militaire que les Allemands sont contraints d'accepter en «paiement». Selon des estimations prudentes, ils ont introduit au total dans le pays entre 15 et 20 milliards de marks d'occupation, au lieu d'une mise en circulation normale de monnaie comprise entre 7 et 9 milliards.»* La conclusion de Keeling à cet effet ne manquera pas de mettre merveilleusement en lumière le comportement similaire de la Réserve Fédérale américaine :

**«En d'autres termes, les quatre puissances ont obtenu des biens allemands d'une valeur de 2 à 4 milliards de dollars qui ne leur ont coûté que l'impression de la monnaie avec laquelle elles les ont payés.»** Bel exemple, une fois encore, de l'attitude rapace et parasitaire de la Tribu aux commandes, quand on sait que parmi les rares dépenses de la «Fed», cette institution **privée** chargée de la circulation de tout l'argent sur le sol américain, et qui ne dépend donc aucunement des directives gouvernementales, figurent les frais encourus pour l'impression des billets de banque.

Terminons par quelques mots sur le démantèlement scientifique de l'Allemagne avec l'auteur Ralph Keeling (p. 76) :

«La science allemande, dont dépendait pour beaucoup l'industrie allemande, s'est vu asséner un coup mortel, en partie par des interdictions directes, et en partie par les effets des décrets de dénazification qui mirent automatiquement fin à la carrière de la grande majorité des scientifiques allemands, tout au moins à l'intérieur du Reich.» C'est ainsi que «tous les organismes scientifiques allemands, publics ou privés, toutes les institutions de recherche et d'expérimentation, tous les laboratoires, etc., liés à des activités économiques», d'après Potsdam, devaient être contrôlés. Ralph Keeling reprend :

«En accord avec ce décret, la science allemande a été supprimée en vertu d'ordres du Conseil de contrôle. La recherche (en Allemagne) par des scientifiques qui ont été nazis ou ont contribué au développement des armes allemandes, secrètes ou non, a été interdite. Les autres, et ils sont très peu nombreux, ont l'interdiction d'étudier toute une série de sujets spécifiques et vastes, sur 10 catégories générales de produits chimiques et sur tout ce qui a une nature ou une valeur militaire. [...]. En d'autres termes, la science allemande a été détruite et avec elle, la capacité allemande à entrer en compétition commerciale avec les vainqueurs de la guerre.»

Cette recherche avait donc été interdite aux scientifiques allemands, faut-il bien insister, sur le sol allemand, mais ce qui ne fut pas le cas sur celui des pays Alliés. En effet, ces derniers n'avaient pas hésité à s'accaparer également et exploiter ce formidable capital intellectuel pour leur propre profit, comme nous le décrit Ralph Keeling :

«Les savants allemands sont en réalité devenus une forme hautement prisée de butin de guerre. La Russie, première à reconnaître leur valeur, n'a pu dissimuler son désir anxieux et ses efforts frénétiques pour mettre la main sur le plus grand nombre d'entre eux possible. La Grande-Bretagne, la France et les États-Unis n'ont pas tardé à suivre son exemple, entrant dans la compétition avec un certain succès. [...] Au début, notre intérêt se bornait aux experts qui avaient travaillé au développement des techniques de guerre, en particulier la fission atomique et les armes secrètes. Cependant, nous avons chan-

gé cette politique de gaspillage après que le Dr Roger Adams, chef du département de chimie de l'université de l'Illinois et conseiller scientifique auprès du chef de l'AMG, eût déclaré qu'il était malavisé de nous limiter aux scientifiques des industries de guerre, car beaucoup de ceux qui croupissaient en prison se révéleraient d'une égale valeur pour nous dans d'autres domaines si nous choissions de les employer. En conséquence, nous avons désormais à notre disposition des centaines d'anciens savants allemands<sup>(1)</sup> qui, sans le moindre doute, constituent l'une de nos acquisitions les plus rentables obtenues du Reich déchu. Peut-être devrait-on les compter au nombre des réparations.»

C'est donc à cette fin que les États-Unis «ont envoyé en Allemagne des équipes d'experts pour parcourir le pays à la recherche de tous les brevets, de tous les projets et de tous les secrets de fabrication allemands, qu'ils soient ou non propriété privée.» Cette volonté des Yankees se trouve exposée dans une autre déposition de William L. Clayton, dont on a parlé un peu plus haut, devant le Sénat américain en juin 1945 :

*« Nous avons l'intention d'obtenir la divulgation complète de toutes les technologies et inventions allemandes au bénéfice des Nations Unies [...]. Notre gouvernement et les autres gouvernements avec lesquels l'Allemagne a été en guerre ont soumis à leur contrôle les inventions et projets, brevetés ou non, qui étaient possédés et contrôlés par des nationaux allemands au moment où la guerre éclata [...]. Il est probable qu'aucune mesure ayant pour effet de rendre ces droits à leurs anciens propriétaires allemands ne sera prise par le législatif ou par l'exécutif de ce gouvernement. »*

Nous aurons d'ailleurs le loisir de découvrir dans le tout dernier panorama de cet ouvrage un autre exemple d'exploitation de ce capital intellectuel allemand où des chercheurs et médecins sont publiquement ostracisés, avec un exemple pur et simple d'incarcération de l'un d'entre eux dont les méthodes employées avaient été reconnues officiellement comme illégales, mais qui, à l'abri des couvertures médiatiques, n'en demeurent pas moins utilisées avec succès par ceux-là mêmes qui les condamnent en surface.

1. Nous verrons dans le 3<sup>e</sup> panorama de cet ouvrage ce qu'il advint en fait d'une quantité bien plus importante d'entre eux sur le sol américain)



## D

PILLAGE CULTUREL, AUTODAFÉS  
ET DESTRUCTION DES MONUMENTS

Dans leur poursuite de «l'édification de la paix», les «grands croisés démocrates», prirent le soin d'assassiner les martyrs une seconde fois. On se rappellera les paroles de ce «grand supplicié» de l'Histoire, Elie Wiesel, quand celui-ci proférait qu'avec la destruction de la mémoire, on tuait ainsi deux fois les victimes. Eh bien, faisons faire simplement ici une volte-face au décor pour retrouver les éléments et accessoires à leur vraie place. En effet, les décideurs alliés, d'Occident comme de Russie, n'hésitèrent pas non plus à effacer du mieux qu'ils pouvaient les lieux de mémoire du peuple allemand, bref, tout ce qui pouvait symboliser leur culture, leur nation, leur identité. Vu que ces Allemands n'étaient plus considérés par les troupes alliées, conditionnées à souhait par des campagnes de propagande à la Ehrenbourg, Morgenthau et consorts, comme des êtres humains puisqu'exclus de la race des hommes, ceux-ci devenaient-ils ainsi privés par la même occasion de la législation des droits de la personne et de la protection des institutions du monde civilisé. Comme le rappelle Ralph F. Keeling, «le pillage de l'Allemagne, après sa reddition sans condition, restera dans l'histoire comme l'un des actes les plus monstrueux des temps modernes».

Avant de se lancer sur cette autre piste tragique, il faut d'abord relever un autre détail qui fut porté à l'accusation lors de cette mascarade que fut le Procès de Nuremberg, détail que nous rapporte cette source électronique remarquable, le site *Holocaustianity*<sup>(1)</sup> :

«Les dirigeants militaires allemands accusés de crimes de guerre à Nuremberg furent accusés de «destruction et pillage d'œuvres d'art» (en français dans le texte), basés spécifiquement sur la violation de l'art. 56 de la Convention de La Haye de 1907 concernant le butin de guerre. Ironiquement, la Convention de La Haye tenait son inspiration des différends nés des Guerres napoléoniennes à propos du pillage notoire de Napoléon. L'art. 56 était vu comme exprimant l'interdic-

1. C'est nous qui soulignons plus bas.

tion de toute saisie unilatérale de biens culturels et plaçant une limite explicite à la pratique antérieure d'un pillage illimité. **Tristement, le plus grand vol de tous, le plus massif cambriolage d'art de tous les temps, le pillage des trésors allemands, a attiré une attention plutôt rare des médias**<sup>(1)</sup>. »

Pour ce qui est de l'important pillage des Russes, Keeling affirme qu'il fut conduit « officiellement, systématiquement et minutieusement » où la « soif de pillage » des soldats ne se trouvait retenue que « par les limitations sur le droit de détenir des biens », cette « retenue » ne semblant plus toutefois de rigueur si l'on se réfère à nouveau au site *Holocaustianity* :

« Alors qu'il n'y avait pas d'autorisation générale du Conseil de Contrôle allié pour emporter des biens culturels allemands comme moyen de réparation et de compensation, les Soviétiques ignorèrent ouvertement la loi internationale et considéraient la grande quantité de trésors et d'œuvres d'art chapardée à l'Allemagne comme une « compensation. » »

Après avoir expliqué que cette action des Russes utilisait l'excuse peu sincère qu'elle était le seul moyen légal permis afin de « se prémunir contre les dangers en temps de guerre », le site ajoutait : « Dès 1942, l'Union soviétique, amatrice d'art comme elle l'était, avait entamé un plan délibéré de collecter l'art de l'Allemagne. En 1945, quand l'Armée rouge avança en Allemagne, des « brigades de trophées » spéciales sortirent pour ramasser les œuvres en ardoise dans les musées allemands et les réexpédier à Moscou. De 1945 à 1949, plus de 2,5 millions d'œuvres d'art furent emportées d'Allemagne, surtout vers les métropoles de l'Union soviétique où nombre d'entre elles se trouvent encore à ce jour entreposées secrètement.

Une liste des Russes de 40 000 items disparus dont ils font porter la responsabilité aux Allemands, incluent la célèbre Salle d'Ambre du palais Catherine (revoir le chapitre 12, section A), mais la liste est vague et peu claire. **Les Allemands, par contre, ont des comptes rendus grandement détaillés et des preuves soigneusement documentées de leurs trésors perdus**<sup>(2)</sup>, et ils insistent également que l'art russe leur a déjà été retourné. [...]

1.  <http://www.holocaustianity.com/plunder-germany.html>

2. Nous soulignons.

7314 peintures appartenant au bureau allemand qui administra les anciennes propriétés des Hohenzollern en Prusse, furent cataloguées en 1939. Aujourd'hui, plus de 3000 sont encore introuvables. Cela ne touche même pas la sculpture, la porcelaine, les instruments de musique, horloges, argent, meubles, gravures et dessins et les millions de livres rares pillés par les Alliés de même que l'Armée rouge<sup>(1)</sup>.>

Afin de mettre en relief l'insolence incroyable des Soviets, le même site révèle la présence de toiles qui étaient alors en possession de l'Allemagne et de la Hongrie, exposées dans les musées russes :

«Les Russes sont impénitents et arrogants au sujet de leurs vols et semblent descendre cette voie effrontée avec l'approbation tacite des nations civilisées. L'expo 1995 du Musée Pouchkine à Moscou ridiculement nommée «*Sauvée Deux Fois*», dévoila 63 peintures allant de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle à la fin du XIX<sup>e</sup>, venant des collections privées et publiques allemandes et hongroises. Un mois plus tard, le Musée de l'Ermitage de St-Petersbourg ouvrit «*Trésors Cachés Dévoilés*», une expo de 74 toiles en majorité Impressionnistes et Postimpressionnistes par des artistes comme Degas, Renoir, Gauguin et Van Gogh, volées presque entièrement à des collections allemandes privées.»>

Dans cette «*Sauvée Deux Fois*», parmi les œuvres de musées allemands et de collections privées allemandes et hongroises, figuraient des tableaux de Lucas Cranach l'Ancien, Hendrick Ter Bruggh, El Greco, Le Tintoret (dit Tintoretto), George Romney, Véronèse, Bartholomäus Bruyn le Vieux, Vigée-Lebrun, Goya, Corot, Daumier, Manet, Degas et Renoir, représentant environ 1/6<sup>e</sup> des peintures disputées demeurant dans sa collection. On apprenait encore que :

«Les provenances d'avant-guerre de seulement 37 œuvres furent listées et plus de la moitié provenaient de musées allemands, dont 11 du Schlossmuseum de Gotha, et 2 de la Galerie de Dresde que le Pouchkine acquit des voleurs soviétiques en 1973 et 1984. [...] Dans une autre expo du Pouchkine qui ouvrit le 29 avril 2006, intitulée «*Archéologie de Guerre : Retour du Néant*», les pièces figurées de l'Ancien Monde étaient basées

1. ⓘ <http://www.holocaustianity.com/plunder-germany.html>

en grande partie sur la collection russe de l'art allemand pillé de la 2<sup>e</sup> GM. La Fondation du Patrimoine culturel prussien, de base allemande, ne fut pas invitée à participer au projet et se vit refuser l'accès aux dépôts des trésors artistiques allemands de Russie. [...] **Les laquais de Staline vidèrent presque tous les musées, collections, archives et dépôts protecteurs dans sa zone d'occupation et pendant plus de 40 ans, ses successeurs cachèrent au monde beaucoup de ces objets, trésors représentant toute l'histoire allemande**(1).»

Bien-sûr, étant la capitale et par voie de conséquence le symbole du pays, Berlin «était une cible facile pour les voleurs et vandales. L'Armée rouge vola, en 1941, la collection de Schliemann, «l'or de Troie»(2) de sa cachette dans un bunker en béton au Zoo détruit de Berlin, et ce ne fut pas avant 1993 que l'on admit alors que le trésor était en Russie. Dans les villes et villages d'Allemagne de l'Est, les vitraux furent arrachés des églises et envoyés en Union soviétique [...].

450000 wagonnées de marchandises furent reçues à Moscou en 1945, en même temps que d'anciennes presses à imprimer, instruments de musique antiques, pianos et vin. [...] Les « Brigades de Trophées » volèrent aussi [...] les archives hanséatiques médiévales allemandes de Brême, Hambourg et Lübeck qui furent alors éparpillées aux quatre coins de l'URSS(3).»

Par manque de place évident dans un tel ouvrage tentant de rassembler autant d'éléments pertinents que possible sur ce côté sciemment relégué aux oubliettes de l'Histoire, nous arrêterons là cette liste d'articles et autres artéfacts dérobés par les Rouges, liste très loin d'être exhaustive, afin de laisser quelque place maintenant aux actes « héroïques » de même nature des Alliés occidentaux. C'est à Ralph Keeling que nous donnons cette fois le relais :

«Tout comme les Forces américaines ont eu un rôle prépondérant dans les armées qui ont envahi l'ouest et le sud de l'Allemagne», nous indique-t-il à la page 70 de son livre, «la

1. Nous soulignons.

2. NDLA – Ou trésor de Priam, importante collection d'articles étrusques remontant à la Grèce antique, qui fut envoyé par avion-cargo en Russie.

3.  <http://www.holocaustianity.com/plunder-germany.html>

plupart de ceux qui ont participé à des actes de pillage dans ces secteurs étaient des Américains.›

Voici un rapport de William H. Stoneman, correspondant à l'étranger du *Chicago Daily News*, en poste auprès de la 3<sup>e</sup> armée américaine, en date du jour de la capitulation allemande :

*« Des objets rares valant des millions de dollars et qui vont des lentilles Zeiss, de nature si complexe, au beurre, au fromage et jusqu'aux automobiles de luxe, sont en train d'être détruits parce que l'armée n'a pas organisé de système de récupération du matériel ennemi de valeur.*

*Les hommes de la ligne de front se comportent de manière rustre avec les biens de l'ennemi. [...] Mais ce que prennent les soldats du front n'est rien en comparaison des dommages causés par le vandalisme gratuit de certains des soldats qui les suivent. [...]*

*J'ai tout d'abord découvert deux wagons de marchandises remplis de magnifiques télémètres Zeiss pour canons antiaériens, des milliers de lentilles rares, d'une valeur approximative de peut-être un million de dollars.*

*La plupart des objets que nous avons vus ici — beaucoup étaient éparpillés sur la voie — étaient inestimables et du matériel valant des milliers de dollars avait été dispersé [...]. Quiconque connaissant un peu les instruments de précision aurait versé toutes les larmes de ses yeux en voyant des instruments de 500 à 1000 dollars éparpillés au sol comme de la vulgaire ferraille. [...] <sup>(1)</sup> »*

Du côté des Français, voici ce qu'on apprend à nouveau du site *Holocaustianity* :

« Le 30 avril 1945, la 2<sup>e</sup> Division d'Infanterie marocaine des troupes françaises occupèrent Immenstadt, et ses officiers pénétrèrent dans le château Rauhenzell et les pièces d'ivoire médiévales disparurent. En 1983, le Louvre avait déjà acheté deux des pièces, et s'en vit offrir deux de plus en 1993. [...] En septembre 1993, 5 pièces de plus du même lot qui avaient disparu du château Rauhenzell, firent surface dans une vente aux enchères à Paris.› Ces 5 pièces, nous dit-on, après quelques difficultés d'ordre législatif étaient toutefois rendues à l'Allemagne en 1994. Ce château de Rauhenzell en Bavière s'était vu aus-

1. in Ralph F. Keeling, *op. cit.*, pp. 71-72

si confier les plus précieuses pièces de la collection du Baron von Hüpsch qui avaient été évacuées du musée à Darmstadt avant son bombardement le 11 septembre 1944, collection qui incluait notamment des sculptures d'ivoire du XII<sup>e</sup> siècle.



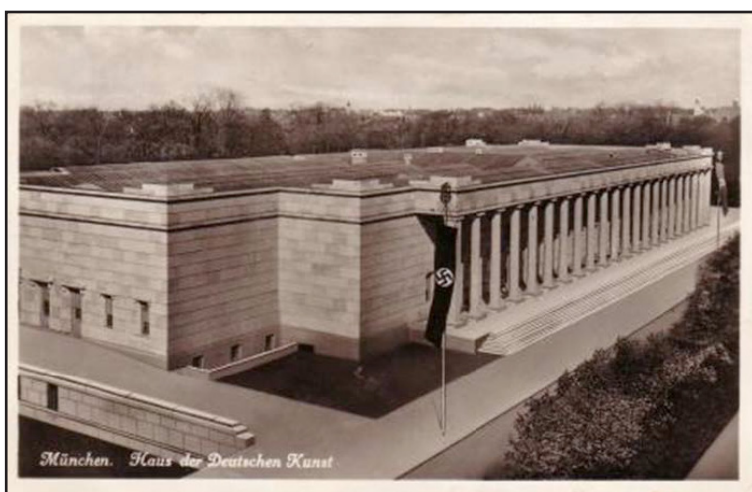
**Le château Rauhenzell en Bavière, près d'Immerstadt**

De même «un grand vide avait été laissé dans l'héritage littéraire culturel de l'Allemagne vu que la part du lion des collections allemandes chapardées étaient jadis des collections complètes. [...] En 1990, il fut révélé qu'on avait laissé pourrir des millions de livres allemands anciens, allant de dessins aéronautiques à des dossiers sur des opérations militaires lors des guerres napoléoniennes, sous les fientes de pigeons dans une église abandonnée en dehors de Moscou. [...]

Aujourd'hui, il manque toujours au département d'un musée allemand d'estampes et de dessins, environ 640 anthologies, albums et albums illustrés de même que des livres contenant des milliers de gravures, gravures sur bois et lithographies. Manquent aussi : environ 10400 estampes de la Renaissance au XX<sup>e</sup> siècle, 3300 dessins dans des albums et carnets, toute la bibliothèque historique de l'art et des archives précieuses. Surtout, à cause de la guerre, le musée perdit en outre 1500 dessins en principe uniques, d'une qualité exceptionnelle, par des artistes tels que Dürer, Cranach, Rubens, Kollwitz et Menzel. »



Le site n'oublia pas de mentionner aussi les 5800 ouvrages environ de la célèbre bibliothèque de Gotha, véritable référence au XVI<sup>e</sup> siècle dont les livres traitaient de théologie, histoire, médecine, chirurgie, loi, mathématiques, philosophie, exploitation minière, architecture, astronomie, guerre, tournois et festivals, numismatique, minéralogie, biologie et agriculture, ainsi que des gravures, cartes et illustrations de la vie à la cour, autant de trésors faisant partie intégrale du patrimoine allemand dont une bonne partie qui avait échappé par chance au feu des bombardements avait été grandement pillée et volée par les Soviétiques. Et nous ne parlerons pas des tombes profanées de Schiller et Goethe par les Américains qui prirent 6 des médailles de ce dernier, le vol des bijoux du Duc de Mecklembourg au palais Gluckenburg, près de Flensburg, en 1945 par les troupes anglaises, et le saccage de nombreux châteaux comme ceux de Rimbourg, d'Augustusbourg, de Schwartzbourg ou encore celui de Rurich, près de Hückelhoven, dont la précieuse bibliothèque de plus de 18000 ouvrages fut complètement pillée par les G.I. américains.



### La « Maison de l'Art allemand » de Munich

Confrontés au problème de stockage représenté par le volume d'autant de pièces et d'objets pillés, les Alliés trouvèrent la solution qui nous est rapportée par le site *Holocaustianity* :

« Afin de contenir les milliers de pièces « d'œuvres d'art pillées aux nazis », les forces d'occupation américaines établirent

en 1945 des « points de collecte » dans les entrepôts et bâtiments de bureaux allemands, parmi eux, Marbourg, Munich, Offenbach et Wiesbaden<sup>(1)</sup>. »

Pour terminer, comme si le pillage n'avait pas suffi, et de peur que le commerce allemand soit à même de reprendre, « les œuvres d'art allemandes tombèrent sous la même censure dans la zone d'occupation américaine que tous les autres médias. En juillet 1945, l'US Army émit la Loi 52 interdisant le commerce allemand en œuvres d'art ou matériels culturels. TOUTE l'iconographie allemande était ainsi sujette à la disposition militaire. Les militaires diffusèrent le Titre 18-401.5 pour mettre la LOI 52 en application. [...] Tous les musées et collections d'art furent immédiatement fermés au public allemand. Des directives d'occupation encore plus strictes continuèrent jusqu'en 1950. Les artistes allemands salariés étaient aussi liés par la loi quant à leur thème qui était censuré et ne pouvaient présenter les Alliés sous une lumière négative.

« Les directives alliées furent interprétées très largement, menant à la destruction de milliers de peintures et sculptures, par exemple durant le pillage du *'Haus der Deutschen Kunst'* (« Maison de l'art allemand ») en 1945 par les autorités militaires américaines qui confisquèrent son art et se désignèrent comme jurés d'art. »

Comme à leur habitude, les médias relativement diserts, engagés dans l'avenue à sens unique de l'information officielle, deviennent soudain moins prolixes lorsque confrontés au problème d'emprunter la même voie en sens inverse, un panneau « sens interdit » leur rappelant le sens de la circulation. Ainsi en est-il des crimes nazis relatifs à la destruction des livres et autres autodafés, parallèlement à ceux des Alliés. Aux fins de pouvoir mettre davantage en lumière les détails de ce dernier aspect ombragé qui pourrait sembler à première vue d'importance secondaire mais en fait essentiel, vu le caractère identitaire d'un peuple qu'il est susceptible d'incarner, il nous faudra consulter à nouveau cette source électronique qui nous abreuve maintenant depuis quelque temps, le site *Holocaustianity* :

---

1.  <http://www.holocaustianity.com/plunder-germany.html>

«Pour toute l'information facilement disponible au sujet des tristement célèbres «autodafés nazis», on ne mentionne presque rien d'un autre beaucoup plus grave : celui qui transpira durant la «rééducation alliée» des Allemands (que l'on détaillera aussi à la section suivante) après leur défaite dans la Seconde Guerre mondiale.

On estime que plus d'un tiers de tous les livres allemands avaient déjà été détruits dans les bombardements rien qu'en Allemagne de l'Ouest, et cela n'inclut pas ceux des régions prises à l'Allemagne après la guerre. **Ajoutés aux millions de livres allemands détruits dans le monde entier lors de l'hystérie antiallemande de la 1<sup>ère</sup> GM<sup>(1)</sup>**, beaucoup plus de livres allemands furent détruits au XX<sup>e</sup> siècle qu'il n'en existe probablement aujourd'hui<sup>(2)</sup>.»

Reproduisons alors un dossier de l'UNESCO de 1996, *Lost Memory — Libraries and Archives Destroyed in the XX<sup>e</sup> Century*, qui colligea alphabétiquement les pertes bibliographiques encourues par les villes allemandes lors du bombardement allié :

- Bibliothèque Université Technique d'Aix-La-Chapelle : 50 000 volumes ;
- Staatsbibliothek et Bibliothèque de l'Université de Berlin : respect. 2 millions et 20 000 volumes ;
- Bibliothèque Université de Bonn : 25 % de son stock ;
- Staatsbibliothek de Brême : 150 000 volumes ;
- Hessische Landesbibliothek de Darmstadt : 760 000 volumes ;
- Bibliothèque Université Technique à Darmstadt : les ⅔ de sa collection ;
- Stadt- und Landesbibliothek de Dortmund : 250 000 des 320 000 volumes ;
- Sächsische Landesbibliothek et Stadtbibliothek de Dresde : respect. 300 000 et 200 000 volumes ;
- Stadtbücherei d'Essen : 130 000 volumes ;
- Stadt- und Universitätsbibliothek de Francfort : 550 000 volumes, 440 000 dissertations doctorales, 750 000 brevets ;

1. C'est nous qui soulignons.

2.  <http://www.holocaustianity.com/book-burning.html>

- Bibliothèque Université de Giessen :  $\frac{1}{10}$  de sa collection ;
- Bibliothèque Université de Greifswald : 17 000 volumes ;
- Staats- und Universitätsbibliothek de Hambourg : 600 000 volumes ;
- Commerz-Bibliothek de Hambourg : 174 000 des 188 000 volumes ;
- Stadtbibliothek de Hanovre : 125 000 volumes ;
- Badische Landesbibliothek de Karlsruhe : 360 000 volumes ;
- Bibliothèque Université Technique de Karlsruhe : 63 000 volumes ;
- Landesbibliothek de Cassel : 350 000 des 400 000 volumes ;
- Murhardsche Bibliothek de Cassel : 100 000 volumes ;
- Bibliothèque Université de Kiel : 250 000 volumes ;
- Stadtbibliothek de Leipzig : 175 000 des 181 000 volumes ;
- Stadtbibliothek de Magdebourg : 140 000 des 180 000 volumes ;
- Bibliothèque Université Marbourg : 50 000 volumes ;
- Bayerische Staatsbibliothek et Stadtbibliothek de Munich : respect. 500 000 et 80 000 volumes ;
- Bibliothèque Université et Bibliothèque Bénédictine de Munich : respect. 350 000 et 120 000 vol. ;
- Bibliothèque Université de Münster : 360 000 volumes ;
- Stadtbibliothek de Nuremberg : 100 000 volumes ;
- Württembergische Landesbibliothek de Stuttgart : 580 000 volumes ;
- Bibliothèque Université Technique de Stuttgart : 50 000 volumes ;
- Bibliothèque Université de Wurtzbourg : 200 000 volumes et 230 000 dissertations doctorales.



### Staatsbibliothek Berlin

(Bibliothèque Nationale du Patrimoine culturel prussien)

Le site reprenait plus loin :

« Toute la littérature allemande trouvée à la fois dans les zones d'occupation soviétique et occidentale, fut sujette à la censure. Dans la zone américaine, elle fut réglementée par la directive d'occupation JCS 1067, valide jusqu'en juillet 1947, et dans l'ordre de mai 1946, valide pour toutes les zones jusqu'en 1950. L'Ordre de l'Autorité du Contrôle allié N° 4 traitant de la *« Confiscation de la littérature et de la documentation de nature nazie et militariste »* dictait que toute la littérature confisquée fût réduite en bouillie au lieu d'être brûlée pour éviter des accusations d'autodafé ! Malheureusement, ceux en charge du ramassage ne faisaient pas de distinction entre Goethe et Goofy, et des milliers de livres inoffensifs, même rares, furent « mis au pilon ».

Cette première liste fut suivie par 3 suppléments, totalisant 35000 livres, et une interdiction fut appliquée à tous les manuels publiés entre 1933 et 1945. Les équipes de « rééducation » alliées donnèrent l'ordre que tous les matériaux et publications de ce genre fussent *« cédés aux Commandants de chaque zone pour être détruits »* et tous les livres ayant *« une propagande nationale-socialiste, des enseignements raciaux et des appels à la violence ou une propagande dirigée contre les Nations Unies, etc. »* furent retirés de toutes les bibliothèques,

écoles, universités, instituts de recherche, académies, sociétés techniques ou académiques, librairies, maisons d'édition et même de certaines maisons privées... et alors détruits. Ce vandalisme massif au petit bonheur la chance fut mené par des gens non qualifiés de 1946 à 1952, et beaucoup de livres furent perdus à jamais à cause d'un entreposage et d'une manipulation insouciantes, tous sous le cri de guerre de faire du monde un endroit plus sûr.

Ce fut la plus grande campagne de destruction de livres de tous les temps [...]. Des siècles d'histoire et de culture allemandes furent perdus à cause de cet abus arrogant d'autorité, d'incompétence effrontée et de totale ignorance.

Des livres sur les oiseaux complétaient la liste, de même que des livres par Frédéric le Grand et Bismarck et d'antiques livres d'histoire militaire européenne. Les livres populaires pour enfants, dont des éditions rares des Frères Grimm, furent mis au pilon au motif qu'ils « provoquaient la violence ». Tout ce qui traitait des JO de 1936 fut interdit. Des livres des anciens poètes furent mis au pilon. Même les livres interdits jadis par le National-socialisme furent détruits<sup>(1)</sup> ! [...].

On pouvait alors lire dans un article du *Time*, dans un n° du 27 mai 1946 :

« [...] *Il y a juste 13 ans, les nazis avaient confisqué et brûlé des millions de livres «non-allemands». La guerre en avait détruit des centaines de milliers de plus. Maintenant, l'ordre allié allait en éliminer des millions de plus. Les pessimistes pouvaient voir approcher le jour quand les Allemands n'auraient plus rien à lire, sauf peut-être quelques contes de fée de Grimm plus anodins. Un officier britannique dit à un collègue américain en blaguant : «Vous les gens, seriez encore capables de convertir les Allemands à vos bandes dessinées...» [...].* »

L'avidité joua aussi un rôle, nous informe le site qui poursuit avec quelques chiffres :

«La Bibliothèque britannique était tellement écoeurée et effrayée par les livres allemands qu'elle en possédait à elle seule environ 12000, que les Alliés avaient saisis des bibliothèques et institutions allemandes entre juin 1944 et 1947. La Bibliothèque

1.  <http://www.holocaustianity.com/book-burning.html>



du Congrès américaine était si épouvantée par les dangereux livres allemands qu'elle en obtint plus de 819 000, confisqués par les Alliés vers 1948, et 2 millions d'autres pièces de littérature allemande. Le Congrès gardait 28 % du stock dont la bibliothèque privée d'Hitler, et en envoya 72 % à l'Association des Bibliothèques de recherche. Seule une maigre portion fut à jamais retournée en Allemagne. La prise des Français n'est pas claire mais les Soviets volèrent la part du lion, spécialement de rares manuscrits médiévaux enluminés, mais ils furent au moins directs : puisque « l'Allemagne avait commencé la guerre », ils méritaient qu'on pillât l'histoire culturelle allemande. Des millions d'autres livres allemands qui survécurent aux bombardements et au pillage furent volés par les soldats d'occupation.

Le saccage culturel du pays n'aurait été complet sans celui des monuments, auquel les Alliés ne manquèrent pas de s'adonner. Encore une fois, c'est le site anglophone *Holocaustianity* qui s'est chargé de rassembler des données relativement complètes à ce sujet :

« L'Allemagne était une terre de monuments grandioses remontant à bien avant le Moyen-Âge. Le MFA & A (Monuments, Fine Arts & Archives program, le programme Monuments, Beaux-Arts & Archives, créé en 1943 par l'« humaniste » Roosevelt, qui avait pour mission de protéger les trésors culturels durant la 2<sup>e</sup> GM. Le lecteur qui, arrivé à ce stade, n'est pas encore acclimaté au contexte de l'inversion accusatoire typique de la Tribu aux manettes, pourra toujours visionner une production cinématographique qui tombe ici à point nommé, *Monuments Men*, film de George Clooney de la 20<sup>th</sup> Century Fox, sorti en mars 2014, et racontant l'histoire vraie d'un peloton spécial cosmopolite de 350 volontaires créé par cet autre « humaniste », le Général Eisenhower, chargé de sauver et récupérer les chefs-d'œuvre de l'art et archives volés par les nazis pour les rendre à leurs propriétaires légitimes. Signalons qu'il s'agirait de plus de 5 millions d'œuvres ! Peut-être une façon voilée de ne pas employer le chiffre sacré ! En tout cas, la bande-annonce nous dit à un moment : « *Une génération peut être décimée, ses maisons rasées, elle se relèvera. Mais détruire l'histoire des gens, leurs œuvres, c'est nier qu'ils ont existé. C'est ce que veut Hitler.* » Se remémorer à cet effet les propos de ce

cher Elie Wiesel. En remettant le décor à l'endroit, tout n'est-il pas dit clairement ici, à propos du peuple allemand ?), dirigé par les Américains, rapporta que rien qu'en Allemagne, plus de 90 % des monuments avaient été frappés par les bombardements et 60 % avaient été détruits. Le reste était à la merci des forces d'occupation ou des nouveaux gouvernements des terres prises à l'Allemagne. Des directives alliées, émises en 1945, comme partie du processus de « rééducation », exigeaient la destruction de tous les monuments et musées allemands considérés « patriotes, nationalistes ou idéalisant la culture allemande ». **Le raisonnement derrière ce processus avait pour base des théories défendues par les propagandistes de la 1<sup>ère</sup> GM qui conclurent que les Allemands étaient génétiquement plus violents que les autres groupes ethniques** (encore un superbe cas d'école de cette inversion accusatoire qui sévissait déjà lors du premier conflit mondial) et devaient être « démilitarisés » de telle manière qu'ils perdraient la « Volonté Allemande de Livrer une Guerre Future ». La dévastation culturelle rampante s'ensuivit alors par les forces d'occupation alliées dans toute l'Allemagne, et peu d'objets furent exemptés de cette croisade <sup>(1)</sup>. »

Le site dresse une distinction des deux blocs, en ce qui a trait à leurs comportements ravageurs :

« On avait fait sauter et raser les monuments, sans égard à l'âge, au mérite artistique, à la rareté, à l'histoire ou à la beauté, dans toutes les zones d'occupation occidentales, alors que dans les régions orientales contrôlées par les communistes, les anciennes statues de rois germaniques, de musiciens et d'écrivains, furent remplacées par celles des voyous communistes, effaçant des siècles d'histoire et de culture allemandes. »

Un monument tout particulièrement avait été la cible des Alliés, monument qui nous intéressera au plus haut point dans le 4<sup>e</sup> panorama de l'ouvrage, celui du Kyffhäuser ou monument de Barberousse. Mais, « pour une raison inconnue et contrairement à leurs habitudes », nous explique le site, « ce furent les Russes qui le sauvèrent » (ce que nous tenterons d'expliquer dans le 4<sup>e</sup> panorama).

1.  <http://www.holocaustianity.com/monuments.html>



De même, comme si l'ampleur du saccage n'eût satisfait à elle seule, «de vieilles rues avec des noms comme «Kaiser Wilhelm Platz» furent toutes renommées

d'après les directives de la Division de la Guerre Psychologique du SHAEF qui était en charge de rééduquer les Allemands.› Le site donne juste après un exemple illustrant merveilleusement le sadisme effréné des forces de l'ombre :

**«À leur place, l'Allemagne aujourd'hui a plusieurs rues Karl Marx et même une rue Ilya Ehrenbourg à Rostock commémorant un voyou communiste qui poussa l'Armée rouge à violer et tuer les civils allemands<sup>(1)</sup>.»**

Le site reprenait avec les Soviets :

«Alors que l'Allemagne n'a toujours pas le droit d'honorer ses propres morts de la guerre sans engendrer animosité ou illégalité, le mémorial massif des Soviets construit à Berlin entre 1946-1946 commémore les soldats soviétiques tombés dans la bataille de Berlin et ressort du paysage au cœur des calmes jardins de Treptower Park dans une cité outrageusement pillée par les Soviets et où bien plus d'un million de femmes subirent le viol brutal de l'Armée rouge (dont on reparlera à la section suivante).

De même, à Torgau sur l'Elbe, il y a un grand monument honorant la jonction des troupes américaines et soviétiques en avril 1945, dans un événement qui hâta la défaite allemande. Il n'y a pas de monument au pillage des trésors locaux et de l'usine d'accordéons et d'harmonicas de Hohner par l'Armée rouge, ni un pour commémorer les décennies d'esclavage et de ruine auxquelles fut condamnée Torgau après que les Américains eussent livré la ville aux Rouges. [...]

Les terrains du zoo de Berlin étaient parsemés de silhouettes telles que celle de Goethe. Elles furent pratiquement toutes détruites par les bombardements alliés qui nivelèrent Berlin. La colonne de la victoire, Die Siegessaule am Großen Stern, fut construite de 1864 à 1873 au zoo pour honorer

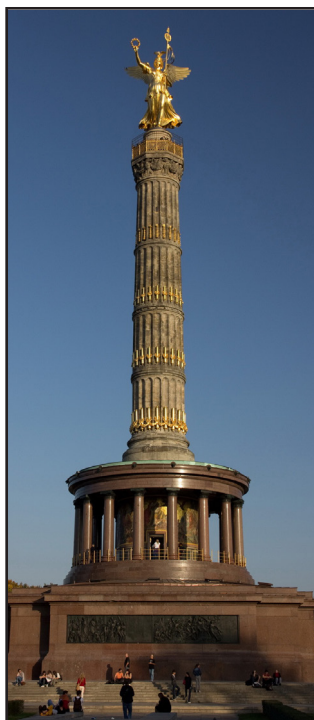
1. C'est nous qui soulignons.

☞ <http://www.holocaustianity.com/monuments.html>

la guerre germano-danoise et la guerre franco-prussienne. Étonnamment, elle survécut aux bombes, mais les autorités municipales communistes et socialistes mises en charge des cités allemandes après la fin de la guerre par les Alliés, dans ce cas Berlin, exigèrent à grand bruit la destruction de tous les monuments « nationalistes<sup>(1)</sup> ».

Le site enchaînait aussitôt avec les Français :

« Les Français occupant les ruines de Berlin en 1945 exigèrent également qu'on fasse sauter ce monument (la Siegessäule). Les Britanniques et les Américains rejetèrent l'idée parce que le monument avait été construit avant la date « légitime » à partir de laquelle les monuments allemands devraient être démolis. Pour apaiser les Français, on les autorisa toutefois à retirer les sections du monument en bronze et à les emporter à Paris. Lors du 750<sup>e</sup> anniversaire de Berlin, la France les retourna, mais en morceaux. Même alors, le monument fut finalement rénové, redonnant à Berlin un petit vestige de son histoire culturelle. (...) En octobre 1945, [...], les Forces d'Occupation Françaises

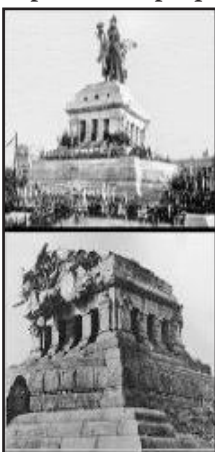


inaugurèrent avec faste le 4<sup>e</sup> monument à Turenne à Sasbach (le général Vicomte de Turenne dont le monument érigé en son honneur à Sasbach avait été préalablement détruit 3 fois, chaque fois après avoir été reconstruit), accompagné de fêtes monumentales (c'est le cas de le dire) pour remuer le couteau dans la plaie des Allemands. Il existe toujours aujourd'hui, avec un nouveau musée. Il est annoncé comme un « endroit où les Allemands et Français se rencontrent en amitié » et parraine des projets de paix de jeunesse mondiale typiques de l'Union européenne.

1.  <http://www.holocaustianity.com/monuments.html>



Voici maintenant quelques mots sur le célèbre monument de Coblence de 1897 dédié à l'Empereur allemand Guillaume I<sup>er</sup>, et qui avait été inauguré sur une langue de terre sur le Rhin et connu depuis l'époque des



Chevaliers Teutoniques sous le nom de Deutsches Eck. Durant la 2<sup>e</sup> GM, l'artillerie américaine fit sauter la statue (selon des rumeurs, d'après un ordre personnel d'Eisenhower) et le cheval fut grandement détruit et ses plaques précieuses de cuivre, volées. Au final, la statue restante fut enlevée et fondue, bien que des fragments de figures, dont la tête de l'Empereur, réapparurent plus tard et reposent aujourd'hui dans un musée de Coblence. Le gouvernement d'occupation militaire français avait l'intention de démanteler la

base et la remplacer par un nouveau monument à « la paix et la compréhension internationales », mais ce plan échoua par manque de fonds. Contre toute attente, ce qu'il en restait, en 1953, fut consacré de nouveau à l'unification allemande, le cheval naguère fier fut remplacé par un drapeau allemand (qui fut remplacé à son tour en 1993 par une nouvelle statue grâce à des fonds privés), et sa base fut ornée des emblèmes des états fédéraux ouest-allemands de même que ceux des régions perdues à l'est. » Emblèmes auxquels s'ajoutèrent ceux de la Sarre quatre ans après (une fois qu'elle eût rejoint l'Allemagne par vote) puis ceux des anciens états déchus d'Allemagne de l'Est, le 3 octobre 1990, presque un an après la chute du Mur. Ainsi, tout ce qui restait, nous fait observer le site *Holocaustianity*, « étaient les noms des régions allemandes perdues qui avaient été volées par la Russie, cédées à la Pologne et perdues à la France. Cela n'arriverait pas. Puisqu'il était exigé que l'Allemagne abandonne tout espoir et toute revendication pour ces régions comme prix pour la réunification, tout ce qui fut ajouté par la suite furent trois morceaux de béton du Mur de Berlin détruit qui furent installés à côté du monument et consacrés aux victimes de la séparation <sup>(1)</sup>. »

De nombreux monuments qui avaient survécu aux bombardements et au pillage sous l'occupation, n'étaient pas tirés d'affaire pour autant. En effet, certains furent encore détruits, notamment sous le joug soviétique et ce, pour motifs prétendument « idéologiques ». Ainsi en fut-il de cette autre structure grandiose élevée à la gloire de l'Empereur Guillaume I<sup>er</sup> de Prusse, fondateur de l'Empire germain, le monument de Berlin. Voici un bref compte rendu par le site :

« Le monument miraculeusement survécut relativement indemne à la guerre et tint jusqu'en 1949. Toutefois, le Parti communiste sentit le besoin de détruire cette preuve du passé de l'Allemagne et en décembre 1949, commença à démanteler le Monument. Certaines de ses parties furent distribuées. Une paire de lions pose devant le zoo sans explication quant à son origine, et un aigle du monument se tient dans la cour d'un musée. Bien qu'en 2004, quelque 5 millions d'euros fussent uti-

1.  <http://www.holocaustianity.com/monuments.html>



lisés pour le mémorial de guerre soviétique à Berlin-Treptow, il n'y eut jamais de plan pour le reconstruire.

En 2007, le Bundestag allemand décida d'ériger un monument «à la liberté et l'unité de l'Allemagne» sur la base de l'ancien monument.»

Précisons pour les amateurs du genre que cette merveille comprenait une ménagerie de 157 animaux dont 21 chevaux, 2 bœufs, 8 moutons, 4 lions, 16 chauves-souris, 6 souris, 10 pigeons, 2 corbeaux, 2 aigles, 16 chouettes, 1 martin-pêcheur, 32 lézards, 18 serpents, 1 carpe, 1 grenouille et 16 crabes. Le site anglophone nous décrivait le reste :

«Au centre de ce magnifique monument de 21 m de haut était la statue équestre de 9 m de haut de l'Empereur, accompagné d'une déesse de la paix. Des déesses de la victoire flottaient aux quatre coins du piédestal de bronze et le plancher du hall était recouvert d'une magnifique mosaïque. Sur le rebord du front, quatre groupes de personnages sculptés par des artistes variés, incarnaient les royaumes de Prusse, de Bavière, de Saxe et de Wurtemberg. Les quatre groupes sur le côté opposé, étaient le commerce et la navigation, l'art, la science et l'agriculture et le zèle commercial<sup>(1)</sup>.»



Ce furent principalement durant les politiques de «rééducation» sous les occupants alliés après la 2<sup>e</sup> GM ou sous les

1.  <http://www.holocaustianity.com/kaiser-monuments.html>

politiques d'endoctrinement communistes dans les zones soviétiques d'occupation, que les monuments qui avaient échappé, soit aux ravages des bombes, soit au démontage pour être fondus, furent démolis à leur tour. Outre l'exemple qui précède, nous citerons ensuite :

- Le magnifique monument de Magdebourg à la reine Louise de Prusse, personnage symbolique pour avoir libéré l'Allemagne de la tyrannie napoléonienne, qui finit rasé en 1963 après insistance d'un professeur communiste, pour les raisons évoquées plus haut.
- La maison natale de Bismarck à Schönhausen, détruite le 2 août 1958, par les mêmes et pour les mêmes raisons.
- La *Paulinerkirche* du compositeur Bach à Leipzig, détruite le 30 mai 1968 sur décision des dirigeants communistes Fröhlich et Ulbricht, pour les mêmes raisons, et dont l'avenue adjacente porte aujourd'hui le nom de « *Karl Marx Platz* », les débris ayant été empilés au bout de la cité, recouverts aujourd'hui par une petite colline surmontée d'une croix en bois où l'on peut lire : « Paulinerkirche 1968 ».
- Les monuments nationaux du Schleswig du Nord, Düppeldenkmal, Arnkieldenkmal et Knivsbergturm, détruits par les Danois en mai, juin et août 1945, respectivement.
- La prestigieuse Siegesallee ou allée de la Victoire de Berlin, se terminant par la Siegessäule ou colonne de la Victoire, avec 32 monuments de marbre regroupant une centaine de statues, dont la destruction puis la disparition de l'allée furent décidées par les autorités d'occupation de la capitale en 1947 (seuls deux monuments avaient disparu suite aux bombardements).

Nous pourrions encore citer beaucoup d'autres cas, mais nous terminerons simplement sur deux symboles de la nation avec d'abord le spectaculaire monument à l'Empereur Frédéric qui, selon le site *Holocaustianity*, « embellissait jadis Marienbourg, site du vieux château des Chevaliers Teutoniques et symbole révéral de l'histoire culturelle et de la conscience nationale allemandes, qui fut arraché et donné à la Pologne communiste ». Le monument avait alors été détruit. Enfin, celle

qui fut quasiment détruite pendant la guerre par les bombardements alliés, la Porte de Brandebourg. Ce symbole du «militarisme prussien» qui avait été tourné en dérision s'était alors vu hisser en son sommet le pavillon des Rouges qui y demeura de 1945 à 1957, pour être ensuite remplacé par le drapeau d'Allemagne de l'Est. Cette fois, en 1958, c'est le gouvernement communiste local qui avait enlevé la déesse afin de la dépouiller de sa croix de fer et de son aigle, officiellement aux fins de non-encouragement du «nationalisme allemand», ornements qui furent finalement remis en place à la réunification.



La célèbre Porte de Brandebourg en 1937

Les monuments et autres symboles de l'identité allemande désormais détruits, pillés, profanés, vandalisés, brûlés, fondus ou démontés, ainsi que les millions d'ouvrages réduits en cendres dans le pays même qui vit naître l'inventeur de la presse à imprimerie, Johannes Gutenberg, allèrent ainsi faire place à un terrain idéologique désintoxiqué permettant enfin aux grands vainqueurs démocrates auto-proclamés d'annoncer la fin officielle de la Prusse :

«Frédéric aurait peu deviné que le nom «Prusse» serait formellement supprimé de la langue internationale par l'ordre № 46 de la Commission de Contrôle alliée le 23 février 1945, parce que, comme il est incorrectement affirmé : *«Depuis des temps immémoriaux, elle a été le pilier du militarisme et de la*

*réaction en Allemagne*». L'état de Prusse exista encore légalement un temps après la fin de la guerre mais s'avéra un obstacle à la division alliée de l'Allemagne en quatre zones d'occupation facilement contrôlées, agencées pour « stabiliser les structures politiques » dans leur concept d'une nouvelle Allemagne, vu que c'était un grand état avec ses régions variées incluses dans les quatre zones.

Appelant Frédéric le Grand un « précurseur d'Hitler », en février 1947, dans un acte d'arrogance et de stupidité remarquables, et au mépris total des faits historiques, les puissances alliées é mirent un décret formel abolissant l'ancien État allemand de Prusse<sup>(1)</sup>.>

---

1.  <http://www.holocaustianity.com/monuments.html>



## CHAPITRE XVI

### Abâtardissement et rééducation de la race allemande

*« Tuez ! Tuez ! Dans la race allemande, il n'y a rien d'autre que le mal. Écrasez la bête fasciste une bonne fois pour toutes dans sa tanière ! Usez de la force et brisez la fierté raciale de ces femmes allemandes. Prenez-les comme votre butin légitime. Tuez ! Quand vous avancez en donnant l'assaut. Tuez ! Vaillants soldats de l'Armée Rouge. »*

Ilya Ehrenbourg

*« Nous avons simplement décidé de tuer tous les hommes allemands, de prendre 17000000 de femmes allemandes, et le problème sera résolu. »*

Un général russe au général Ira Eaker  
(commandant les forces aériennes en Méditerranée)

Si l'on a déjà esquissé (au chapitre IX) une partie de ce que les femmes allemandes eurent à endurer face à l'avancée des Russes dans les territoires orientaux, nous allons nous attar-

der un tant soit peu ici sur ces horreurs commises à l'ouest de la ligne Oder-Neiße, c'est-à-dire au sein même du territoire délimité par les frontières actuelles de l'Allemagne. Si la barbarie Rouge était restée identique à l'égard des «*Fraulein*», ces dernières eurent l'occasion de découvrir également une autre forme de soumission et de souillure, beaucoup plus subtile et sournoise celle-là, celle des Alliés occidentaux. Ainsi, parallèlement à la situation internationale avec les deux mâchoires (ex-)communiste (c'est le nom du régime qui est officiellement mort) et capitaliste de l'étau mondialiste, les femmes allemandes de cette région du Reich furent-elles à même de subir une attaque similaire des deux côtés du pays, les Russes à l'est, et les Alliés occidentaux à l'ouest, et dont la nature de l'agression reflétera aussi, comme on pourra le constater, celle des forces actuelles en présence sur l'échiquier du Nouvel Ordre Mondial, à savoir la méthode brutale et directe (ex-)communiste d'un côté, et la méthode anglo-américaine sournoise et froidement calculée de l'autre, toutes deux arrivant au même résultat.

Ce maître propagandiste dégénéré qu'était Ilya Ehrenbourg, qui, faut-il le préciser, avait tenté dans ses mémoires, de se faire passer pour une victime du stalinisme ainsi qu'un grand humaniste, aurait dit également aux soldats russes le 31 janvier 1945 : «*Les Allemands ont été punis à Oppeln, à Königsberg et à Breslau. Ils ont été punis, mais pas encore assez ! Certains ont été punis, mais pas encore la totalité d'entre eux*». De là, il n'y a qu'un pas à imaginer la suite des événements.

Nous nous focaliserons surtout ici sur cet autre symbole qu'était Berlin, non seulement parce qu'elle est la capitale mais aussi à cause du fait que son destin illustre parfaitement d'une certaine manière celui des femmes allemandes, vu qu'elle subit également de plein fouet le resserrement et l'assaut des Alliés des deux côtés, pour finir scindée en deux parties par cette honte innommable qu'était le Mur de Berlin. Ce n'est peut-être pas un hasard si le général Eisenhower donna ordre au général Patton de laisser le soin aux Rouges d'ouvrir les débats dans la capitale. Comme le rappelle le Dr App, «ils (les «croisés d'Ehrenbourg) ne voulaient pas que la guerre s'achève avant que les barbares Rouges n'abusent d'un maximum de jeunes



filles et de femmes allemandes. Ils ont exigé d'Eisenhower qu'il n'accepte aucune capitulation allemande susceptible de protéger la population allemande des Russes soviétiques. Ils ont préféré prolonger la guerre de 6 mois [...]. Et plus encore, ils ont exigé d'Eisenhower qu'il ordonne au général Patton et à nos hommes de n'empêcher en aucun cas les bêtes d'Ilya Ehrenbourg d'entrer dans Berlin les premiers, afin que le maréchal Joukov puisse donner « carte blanche à l'Armée rouge pour faire ce qu'elle voulait [...] <sup>(1)</sup> ».

Grâce au Dr App, il sera alors possible de se placer dans le contexte de l'époque :

« Les dirigeants des pays civilisés redoutent la propension de leurs soldats à voler, à tuer et plus particulièrement à violer, et tentent de les en dissuader. Sous la houlette de son ministre juif de la Propagande Ilya Ehrenbourg <sup>(2)</sup>, la Russie soviétique est à la fois le premier État du monde à se proclamer athée et probablement aussi le premier à presque ordonner à ses troupes de violer ! Les viols de masse se sont produits à la campagne et en ville, de Königsberg à Breslau et de Berlin à Vienne <sup>(3)</sup> ».

Le Dr App cite ensuite une recension du livre de Cornelius Ryan, *The Last Battle* (trad. en fr. sous le titre *La Dernière Bataille* (2 mai 1945), R. Laffont, Paris, 1966) publiée par le magazine *Time* le 1<sup>er</sup> avril 1966, selon lequel « parmi les 2 millions de femmes présentes à Berlin, lorsque l'Armée rouge approcha, « la crainte des agressions sexuelles s'était répandue comme la peste dans la ville ». Lorsque les Rouges prirent la ville, « le viol, le pillage et le suicide devinrent monnaie courante [...] le nombre total des victimes de viols à Berlin — aussi bien des septuagénaires que des fillettes de 10 ans — ne sera jamais connu, bien que Ryan fasse état de rapports de médecins parlant de 20 000 à 100 000 cas <sup>(3)</sup> ».

Austin App fait alors remarquer à juste titre : « Le fait d'avoir subi un viol est un sujet dont les femmes n'aiment pas

---

1. Ne pas se taire, *op. cit.*, pp. 216-217

2. NDLA – Manifestement, Ehrenbourg n'a jamais été ministre mais un auteur et journaliste propagandiste acharné.

3. *ibid.* pp. 99-100

parler et c'est pourquoi le nombre de 100 000 devrait certainement être doublé voire triplé. Certaines femmes furent violées entre 40 et 70 fois, beaucoup jusqu'à ce que mort s'ensuive.› De plus, «quand les barbares Rouges ont pris Vienne, ville inoffensive de la musique et de la valse, 100 000 femmes, selon le cardinal Griffin, furent violées à de nombreuses reprises.› Suit le rapport d'un correspondant du *Time*, John Dos Passos, en date du 7 janvier 1946 :

*«Les Viennois vous parlent de la sauvagerie des armées russes [...]. Même dans les quartiers ouvriers, les troupes eurent le droit de violer, de tuer et de piller comme bon leur semblait.»*

Le site *Holocaustianity* reprend la description des horreurs avec un petit détour en Carélie :

«Au moment où l'Armée rouge commença son offensive vers Berlin durant le printemps 1945, des milliers d'Allemands de l'est essayaient de traverser l'Oder et de fuir vers l'ouest, mais ils étaient trop nombreux, et beaucoup furent piégés au moment où ils attendaient leur autorisation de traverser. Jusqu'à 20 000 filles et jeunes femmes se retrouvèrent bloquées et à la merci de l'Armée rouge quand elle arriva en février. Beaucoup furent capturées, alignées, certaines mises à l'écart pour un « plaisir » immédiat, puis bourrées dans des trains en avril 1945, à destination de la Sibérie, certaines violées à plusieurs reprises pendant le transport et d'autres mourant en cours de chemin par manque de nourriture et mauvais traitement. Une fois en Sibérie, elles étaient des travailleuses esclaves forcées de réaliser de lourdes tâches manuelles comme la construction de routes, subissant tout le long des abus sexuels réguliers. Beaucoup de ces femmes restèrent dans les camps de travail de Staline jusqu'à 5 ans, période durant laquelle moururent les  $\frac{2}{3}$  d'entre elles. Certaines furent envoyées dans un camp tristement notoire près de Petrozavodsk en Carélie, appelé № 517. Une fois arrivées, on les faisait parader nues devant les responsables du camp qui choisiraient leurs préférées, promettant un travail moindre en échange de plaisir. Les « prisonnières têtues » furent sujettes à un confinement solitaire, une mutilation génitale ou un meurtre. Des 1 000 filles et femmes

qu'on envoya dans ce camp, plus de la moitié, 522, moururent d'une mort horrible en moins de 6 mois<sup>(1)</sup>.›

Certaines survivantes de ce camp qui souffraient de maladie et de traumatismes émotionnels sérieux, avaient alors été renvoyées en Allemagne de l'Est en 1949, avec l'interdiction de parler de leurs expériences. Le site poursuivait avec l'entrée des Rouges dans la capitale :

«L'Armée rouge entra dans Berlin la première, grouillant de haine et déterminée à exiger vengeance, pendant que les Américains et Britanniques traînaient derrière à l'ouest. Ils avaient deux mois pour piller et violer librement, et Berlin était une cité quasiment sans hommes. La population féminine s'était accrue à 2 millions avec des milliers en plus de réfugiées qui avaient fui là depuis l'est. On pense que jusqu'à un million de femmes âgées de 8 à 80 ans ont été violées. Les archives donnent plus de 10000 femmes et jeunes filles qui en sont mortes comme résultat. Il y avait tant de viols que les docteurs dans les hôpitaux ne pouvaient même pas toutes les traiter.›

Le site donnait ensuite le cas incroyable du chef de la police de Staline, le Mingrélien Lavrenti Beria (dont on a touché quelques mots plus tôt), violeur en série lui-même, qui ferma les yeux sur le viol comme instrument de la police militaire d'état. Voici une description de la scène :

«Le garde du corps de Beria, l'actrice russe Tatiana Okunevskaya et un diplomate américain, virent tous deux Beria tirer une Allemande de la rue et la pousser sans ménagement dans sa limousine pour son plaisir pervers. On affirme que cet homme qui dirigea le NKVD, le précurseur redouté du KGB, drogua et viola plus de 100 filles et jeunes femmes d'âge scolaire.›

Puis, «dans un cas notoire, les soldats de l'Armée rouge pénétrèrent la maternité à Haus Delem et violèrent les femmes enceintes, les femmes qui venaient juste d'accoucher et celles en train de le faire. Le futur pape Paul VI se lamenta qu'à Berlin, même les sœurs en habits fussent violées. Des femmes vivaient des semaines entières sur les toits essayant de fuir la violence. Des milliers se suicidèrent comme résultat des agres-

---

1. ⓘ <http://www.holocaustianity.com/human-loot.html>

sions sexuelles, des milliers de filles mineures moururent des suites de blessures violentes et des milliers de filles furent laissées enceintes au bord de la famine au moment où les Alliés faisaient le blocus des denrées alimentaires depuis Berlin.

Heinz Voigtländer, chirurgien consultant à l'hôpital de Ludwigslust, a dit : *« C'était particulièrement redoutable... avec les grossesses qui remontaient à la première moitié de 1945... Je me souviens d'un chiffre de 150 à 180 avortements que nous dûmes réaliser à ce moment. Souvent, c'était une affaire de grossesses au 4e, 5e et même au 6e mois... Parfois, au 7e ou 8e mois, cette aide n'était plus du tout possible. Les infirmières promettaient alors de s'occuper de l'enfant après la naissance. Mais une fois, nous observâmes une femme quitter l'hôpital après la naissance et noyer l'enfant dans le ruisseau qui coulait juste à côté. On parlait le moins possible de ces affaires<sup>(1)</sup>. »*

Les chiffres donnés par cette source font état de bien plus d'un million de viols par l'Armée rouge en Allemagne, entre 70 000 et 100 000 à Vienne, entre 50 000 et 200 000 en Hongrie, de même que des milliers en Roumanie et Bulgarie qui avaient été pro-nationales-socialistes.

Tournons-nous maintenant du côté des « bons libérateurs » occidentaux en commençant par un rapport de l'Agence de Presse Internationale de Londres de janvier 1946 selon lequel, « les femmes des soldats américains arrivées en Allemagne, reçurent une autorisation spéciale de porter des uniformes militaires *« parce que les G.I. ne voulaient pas que les autres troupes les confondissent avec des Frauleins »* et qu'elles fussent ainsi molestées, violées ou reçussent des avances. » Le site enchaînait :

« Dans les 6 premiers mois de l'occupation américaine, les maladies vénériennes multiplièrent par 20 fois leur ancien niveau<sup>(1)</sup>. » Le *New York World Telegram* annonçait le 21 janvier 1945 :

*« Les Américains regardent les femmes allemandes comme du butin, tout comme les caméras et les Luger. »*

Voici la suite des événements :

---

1.  <http://www.holocaustianity.com/human-loot.html>

«Quand Stuttgart fut occupée la première fois par les Français immédiatement après la guerre en août 1945, le plus souvent des soldats coloniaux français du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie, sous commandement français, saccagèrent la cité et les abris défoncés par les bombes et commirent une orgie de viols. La police locale vérifia 1198 cas de viols<sup>(1)</sup>. L'âge des victimes allait de 14 à 74 ans. Selon les rapports de la police, la plupart d'entre elles furent attaquées à la maison par des voyous en turban qui enfoncèrent les portes dans des incursions de pillage. Quatre des femmes furent tuées par leurs attaquants, et quatre autres se suicidèrent. Une des victimes fut tuée par son mari qui se suicida alors. Ils commirent 385 viols dans la région de Constance, 600 à Bruchsal et 500 à Freudenstadt. Ils se déplaçaient en gangs avec acharnement de maison en maison à Karlsruhe, menaçant, violant et volant tout ce qu'ils pouvaient emporter. Rien que dans la Clinique des Femmes du Comté de Karlsruhe, 276 interruptions de grossesse suite à des viols furent menées en avril et mai 1945. Eisenhower, craignant une mauvaise publicité, ordonna alors que Stuttgart passât sous occupation américaine, mais quand l'histoire se répandit de toute façon, les journaux américains, immédiatement et sans aucune investigation, la rejetèrent comme une «propagande allemande», oubliant apparemment que la guerre était terminée<sup>(2)</sup>.»

C'est alors que la méthode subtile entra dans l'arène :

«Bien que ce ne fût pas techniquement du viol, puisque les troupes d'occupation américaines avaient un accès facile à la nourriture dont avaient besoin les femmes allemandes et autrichiennes affamées et dépouillées afin de nourrir leurs enfants, des faveurs sexuelles étaient souvent offertes par désespoir. [...] Le 5 décembre 1945, le *Times* rapportait : «*Le prévôt américain, le lieutenant-colonel Gerald F. Beane, dit que le viol ne pose pas de problème pour la police militaire parce qu'un peu de nourriture, une barre de chocolat, ou un morceau de savon, semblent rendre le viol non nécessaire. Réfléchissez à cela, si vous désirez comprendre la situation en Allemagne*».»

1. Nous soulignons.

2.  <http://www.holocaustianity.com/human-loot.html>

Le site répliquait en donnant son avis : «Le viol ÉTAIT un problème. Vers avril 1945, 500 cas de viols par semaine étaient rapportés à l'assesseur général des Forces américaines en Europe et ceux-ci n'étaient que les viols rapportés dans des zones limitées. D'après des archives militaires américaines récemment révélées, entre 1942 et 1945, les G.I. américains étaient légalement « accusés de » commettre 11040 viols en Allemagne (un nombre nettement moindre fut poursuivi en justice). Les G.I. avaient reçu des avertissements face à des relations sexuelles à tort et à travers mais simplement pour se protéger eux-mêmes de la maladie, non à faire face à des poursuites judiciaires pour viol ou pour empêcher des grossesses. Le magazine *Time* rapporta en septembre 1945 que le gouvernement avait donné aux soldats américains 50 millions de préservatifs par mois... on pouvait au même moment arrêter les femmes allemandes pour fraterniser avec les soldats américains !

Les tribunaux allemands et autrichiens n'avaient aucune juridiction sur les cas de paternité impliquant des Américains, et durant les premières étapes de l'occupation, l'US Army ne permettrait pas à un Américain de pourvoir financièrement aux besoins d'une Allemande ou d'une Autrichienne même s'il admettait être le père de l'enfant parce que de telles allocations étaient considérées « aide à l'ennemi ». Ni les militaires américains ne prendraient une quelconque responsabilité pour des enfants illégitimes engendrés par leurs troupes d'occupation, ni ne permettraient des mariages entre soldats américains et femmes autrichiennes avant janvier 1946, et entre soldats américains et femmes allemandes avant décembre 1946.

«Mais les militaires américains facilitèrent certainement la conduite des G.I irresponsables à avoir des relations sexuelles de rencontre avec les filles allemandes. À part fournir des préservatifs gratuits, le 8 avril 1946, le *Stars & Stripes* publia un article intitulé «*Les Frauleins enceintes sont averties !*» expliquant que l'US Army n'était pas responsable des relations sexuelles de son personnel et : «*Les filles attendant un enfant d'un soldat américain ne recevront aucune assistance de l'armée américaine... Si le soldat nie la paternité, aucune autre action ne sera entreprise que celle d'en informer simplement la femme de ce fait. On doit lui conseiller de chercher de l'aide*



*auprès d'une organisation d'assistance publique allemande ou autrichienne. Si le soldat est déjà aux États-Unis, on ne doit pas communiquer son adresse à la femme en question. Les revendications pour une pension alimentaire de mères allemandes et autrichiennes non mariées ne seront pas reconnues* (1).»

En Autriche aussi, Rouges et Américains savaient ce qu'ils avaient à faire :

«Entre-temps, en Autriche, les Soviets à Vienne ne violaient pas simplement mais laissaient leurs victimes mourir de faim. [...] Rien qu'en juillet 1945, 389 nouveau-nés sur 1000, la plupart des «bébés de viols», mouraient. [...] La zone d'occupation contrôlée par les Forces armées américaines comprenait les provinces de Salzbourg et de Haute Autriche, le sud du Danube et des parties de la capitale, Vienne. Le nombre de G.I. stationnés là entre 1945 et 1955 finit par atteindre plusieurs centaines de milliers. L'occupation américaine de l'Autriche dura 10 ans et produisit environ 2000 enfants illégitimes entre 1945 et 1955 uniquement dans la province de Salzbourg. [...]

«Selon des estimations, 94000 *Beatzungskinder* ou enfants de l'occupation naquirent dans la zone américaine, engendrés par des soldats américains dans la décennie suivant 1945, dont la plupart finirent comme pupilles des services d'assistance publique allemands et autrichiens. Des estimations plus récentes révisent ce chiffre à la baisse, autour des 36 à 38000 enfants nés d'un parent américain (de même que 10188 d'un Français, 8397 d'un Britannique, 1767 d'un Belge, 6829 d'un parent de nationalité inconnue, et des milliers incalculables d'un Soviet). La plupart ne rencontrèrent jamais leur père et beaucoup de ces enfants ne furent jamais adoptés et dépendirent de l'assistance publique à long terme (1).»

Afin d'explorer de plus près encore ce côté de l'ubac historique relativement à cette tragédie de la spoliation des femmes allemandes, il nous faut retrouver une nouvelle fois l'auteur Ralph F. Keeling, dans son livre déjà cité, qui n'hésita pas justement à mettre en relief le profil ethnique de bon nombre des violeurs en question ; mais laissons-le d'abord nous exposer la situation à sa manière (2) :

1.  <http://www.holocaustianity.com/human-loot.html>

2. Les caractères en gras étant les nôtres.

«Les vainqueurs n'ont pas seulement cherché à détruire l'Allemagne économiquement en abattant les trois piliers de la production, ils ont également lancé un assaut contre la race allemande elle-même en s'attaquant aux mères. Il se fait jour que les hommes qui se sont rencontrés à Yalta ont élaboré de façon délibérée le programme diabolique de pollution raciale qu'ils considéraient comme une réponse appropriée à l'affirmation de la supériorité raciale<sup>(1)</sup>.

Bien entendu et encore une fois, c'est avec un froid sadiquement calculé, typique des protagonistes de la «Paix Universelle», que le moment fut choisi pour leurs nouvelles opérations :

«Les millions d'Allemands en âge de se marier et qui n'avaient pas été tués ou rendus infirmes par la guerre ont été envoyés en esclavage d'où ils ne pouvaient plus protéger leurs épouses, leurs fiancées, leurs filles et leurs sœurs. C'est alors que l'attaque fut lancée.

De l'Est arrivèrent des hordes de Mongols et de Slaves bolchévisés, qui violèrent à plusieurs reprises toutes les femmes ou les jeunes filles capturées, les infectant avec des maladies vénériennes et les fécondant d'une future race de bâtards germano-russes. **À l'Ouest, les Britanniques employèrent des troupes coloniales, les Français des Sénégalais et des Marocains et les Américains un pourcentage excessivement élevé de Noirs. Notre propre méthode (rappel : Keeling est américain) ne fut pas aussi directe que celle des Russes : au lieu d'employer la force physique, nous avons contraint les femmes allemandes à abandonner leur vertu pour pouvoir vivre, recevoir de la nourriture, un lit pour dormir, du savon pour se laver et un toit pour s'abriter.**

Quant au cas de Stuttgart, à propos des 1198 viols par les troupes françaises, composées surtout de Marocains, Keeling ajoute, en citant un article de David Darrah, du service de diffusion du *Chicago Tribune* à Stuttgart du 24 juillet 1945 :

«Karl Hartenstein, prélat de l'Église évangélique de la ville, estime ce nombre à 5000. Frau Schumacher, secrétaire de la section féminine de la police, présentant un rapport documen-

---

1. Ralph F. Keeling, *op. cit.*, p.89

té sur de nombreux cas de viols, a dit que la nuit où les Français ont évacué la ville, un enfant de 9 ans a été violé et tué, sa mère également violée et abattue, et le père tué par des Marocains. Dans la ville de Vaihingen, par exemple, qui compte une population de 12000 personnes, 500 cas de viols ont été signalés (1).»

Une dépêche de l'*Associated Press* de Nuremberg en date du 24 février 1946, citant une lettre dans *Stars & Stripes* et rédigée par le capitaine Frederick B. Eustler, aumônier du 478<sup>e</sup> Bataillon portuaire des États-Unis, reprochait, au grand regret de l'auteur Ralph Keeling, «au comportement public des troupes américaines en Allemagne d'être devenu lamentable. Il exhortait le journal à «*lancer une croisade contre cette conduite déshonorante qui salit le nom de notre armée*» et ajoutait : «*Je fais plus particulièrement allusion au fait que beaucoup de G.I. considèrent les femmes allemandes comme sans moralité et que le privilège leur appartient de les poursuivre de leurs assiduités et de les insulter par des propositions indécentes*».»

Une autre dépêche, cette fois de l'*Associated and United Press* de Francfort 2 mois plus tard, essaya de «*mettre un frein*» à la situation en ordonnant un comportement exemplaire du soldat, de façon à ne pas «*discréditer*» les «*les magnifiques exploits de nos troupes en général*». Ralph F. Keeling ajoutait (p. 95) :

«Au cours du même mois, un sergent d'état-major souhaitant conserver l'anonymat accusa dans *Stars & Stripes* les hommes mariés de l'armée d'avoir peur de faire venir leurs épouses en Allemagne parce que de nombreux soldats américains se conduisaient publiquement comme des «*loups surexcités*» à l'égard des femmes. Il écrivait : «*Mettez-vous à la page les gars, la partie la plus difficile de la guerre est en train de se jouer maintenant, pas avec des mitraillettes mais avec des personnalités. Montrons aux Allemands que nous sommes des hommes, pas des porcs*».»

Voici ci-dessous un extrait d'une lettre d'Edward p. Morgan du service étranger du *Chicago Daily News* de Nuremberg du 3 avril 1946 :

«[...] *Maintenant que le printemps est revenu en Bavière, l'une des distractions favorites des G.I. à Nuremberg semble être*

---

1. *ibid.* p.94

*de conduire une jeep lentement le long du trottoir, d'étendre le bras et de caresser les fesses des Frauleins toutes surprises. »*

Ralph Keeling de son côté, précise que pour se protéger des avances indécentes des Yankees, leurs épouses devaient porter non pas des uniformes militaires mais des brassards spéciaux pour les distinguer des Frauleins. L'auteur américain poursuit :

« L'une des conséquences de l'immoralité de ces G.I. semblables à des bandes de loups, se manifeste par une recrudescence des maladies vénériennes qui a pris les proportions d'une épidémie. » D'après un article d'Hal Foust du service de diffusion du *Chicago Tribune* du 17 août 1946, « [...] *Après notre arrivée, la contamination monta en flèche. En décembre 1945, seulement 7 % des civils allemands soignés pour des maladies vénériennes étaient des hommes ; en août 1946 ; en revanche, les hommes représentaient 41 % des patients* ». « En d'autres termes, conclut Keeling (p. 96), la contamination s'était propagée de nos soldats aux femmes allemandes et, pour finir, aux hommes allemands. »

C'est à ce stade que les causes relatives à cette contamination s'éclaircissent subitement, notamment grâce à un autre rapport d'Hal Foust du 22 juillet 1946<sup>(1)</sup> :

*« Une grande partie de la contamination a eu pour origine les troupes américaines de couleur qui tenaient garnison en grand nombre en Allemagne et parmi lesquelles le taux d'infection vénérienne est de nombreuses fois supérieur à celui des soldats de race blanche. En juillet 1946, le taux général des infections parmi les soldats de race blanche était de 190 pour 1000/an, ce qui veut dire qu'un peu moins de 1 sur 5 allait être infecté en l'espace d'un an, alors que le taux des troupes de Noirs de la zone américaine était de 771 pour 1000 ! »*

Voici en guise d'illustration un rapport détaillé de Lee Hills du service étranger du *Chicago Daily News* de Francfort du 8 août de la même année :

*« Deux des plus gros casse-tête de l'occupation américaine en Allemagne viennent des problèmes que nous avons apportés.*

1. Nous soulignons.

*L'un est l'extrême jeunesse et l'inexpérience de nos soldats [...]. L'autre problème — et il est si délicat politiquement que le ministère de la Guerre a peur d'y porter remède — est l'emploi massif de troupes noires. [...]*

*Presque sans exception, nos dirigeants en Allemagne pensent qu'avoir autant de soldats noirs ici (42000) est une erreur. « Ils ne sont tout simplement pas entraînés ni disciplinés pour cette tâche, beaucoup plus compliquée et délicate que le fait de combattre », a déclaré un général. « Leur taux de criminalité est plus élevé, leur taux de maladies vénériennes plusieurs fois supérieur à celui des soldats blancs, et leurs états de service indiquent en général une plus grande capacité de sottises [...]. Pour être franc, le problème le plus grave vient du fait que nos soldats de couleur fréquentent des jeunes filles allemandes de race blanche, ce qui suscite une profonde haine chez les Allemands de sexe masculin. Beaucoup de nos propres soldats partagent avec presque autant de force leurs sentiments à ce sujet <sup>(1)</sup> ». »*

Au cas où ce qui vient d'être dit indirectement à propos des Frauleins, pourrait prêter à confusion, en laissant entendre qu'elles étaient consentantes, Ralph Keeling nous clarifie la situation (p. 97) :

« Le fait que les femmes allemandes acceptent les avances de soldats américains non par choix mais plutôt par la plus extrême des nécessités, est démontré par l'étroite relation qui existe entre le taux des maladies vénériennes et la quantité de nourriture disponible », comme le montre à nouveau le correspondant Hal Foust dans un article du 22 juillet 1946 du service de diffusion du *Chicago Tribune* à Berlin :

*« Les statistiques montrent que le taux des maladies vénériennes est lié à l'approvisionnement en nourriture des civils allemands pendant notre occupation. Après l'approvisionnement d'hiver en pommes de terre des Allemands à l'automne dernier, le nombre de soldats infectés a chuté. À mesure que la faim des Frauleins augmentait, il y avait davantage de nos soldats infectés. Les réductions de rations au printemps dernier ont eu pour effet des chiffres de maladies vénériennes plus élevés. »*

1. C'est nous qui soulignons de nouveau.

Ce même Hal Foust rapportait du même service le 17 août 1946, un éditorial en première page d'un journal berlinois autorisé par les Soviets, le *Neue Zeit*, d'une jeune chroniqueuse, Renate Lengnick, dont le mari n'était pas rentré de la zone d'occupation américaine où il était prisonnier de guerre : « *Des maris et des fiancés ne sont pas encore revenus. Beaucoup ne reviendront jamais. Certaines jeunes filles n'auront jamais de mari. [...]* »

*35 % des victimes civiles des maladies vénériennes sont des jeunes filles de moins de 20 ans. Pour la plupart d'entre elles, c'est le désespoir qui les a conduites à des faiblesses sur le plan sexuel. Elles avaient besoin de nourriture, de vêtements et d'un abri. Ce qui leur a le plus manqué a été l'espoir d'une vie normale et décente. [...]* »

En reprenant la déclaration du lieutenant-colonel Gerald F. Beane (voir plus haut), Keeling établit un comparatif des deux méthodes, russe et américaine où la différence, « pour violer les femmes allemandes qui se sont rendues sans condition réside dans la touche américaine de capitalisme et de libre économie. »

Voici encore un extrait du *Catholic Digest* de décembre 1945 citant un certain L.F. Filewood, qui écrivit dans le *Weekly Review* de Londres le 5 octobre 1945 :

*« Des jeunes filles, sans attaches, errent sans but et s'offrent librement, pour de la nourriture ou pour un lit [...]. En toute simplicité, elles n'ont plus qu'une seule chose à vendre, et elles la vendent [...]. Cette manière de mourir est sans doute pire que la mort par inanition, mais elle permet de repousser la mort de plusieurs mois voire de plusieurs années. »*

Répondant aux déclarations de Potsdam stipulant que les Allemands ne faisaient qu'expier les crimes dont ils s'étaient rendus seuls responsables, Ralph Keeling nous rappelle (p. 99) que « l'armée allemande [...], s'est en fait comportée de manière très correcte à l'égard des populations des territoires occupés dont les gouvernements étaient signataires des conventions de La Haye et de Genève. » Il citait pour ce faire un extrait du *Berlin Diary* de William S. Shirer, p. 412, à la date du 17 juin 1940, au moment de la première fièvre de l'occupation allemande :



*«Il semble que les Parisiens croyaient vraiment que les Allemands allaient violer les femmes et faire pire encore aux hommes [...]. Ceux qui sont restés sont d'autant plus étonnés du comportement très correct des troupes — jusqu'ici.»*

Shirer peut préciser «*jusqu'ici*» et Keeling d'ajouter : «Mais leur comportement n'a jamais changé.»



**Badge du SHAEF**

Afin de parfaire leur travail, les Alliés mirent alors en branle un vaste programme de propagande visant à faire entrer dans l'esprit allemand un sentiment de culpabilité inexpugnable. On pouvait alors compter par exemple sur la Division de la Guerre Psychologique du Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force ou SHAEF, le quartier général des forces alliées en Europe, dont le général en chef de fin 1943 à la fin de la guerre, n'était nul autre que le grand «humaniste» Eisenhower.

Le site anglophone *Holocaustianity* exposait le déroulement des événements :

«La Division américaine de la guerre psychologique du SHAEF, passa maintenant à l'action et commença la mise en œuvre de sa campagne de propagande psychologique bien ficelée afin de développer chez les Allemands un sens de culpabilité et de responsabilité collectives. Utilisant les médias allemands contrôlés par les Américains, ils lancèrent une intense campagne pour amener le public allemand prosterné à accepter, par le choc et l'humiliation, qu'ils étaient tous coupables de crimes contre l'humanité, sous une forme ou sous une autre. De même, pour «créer une image de l'occupation dans l'esprit allemand» et faire valoir la «démocratisation», la critique des occupants alliés fut rendue illégale, tout comme la prononciation de toute désapprobation des actions alliées durant la guerre, dont les campagnes de bombardements des civils. Les capitaines des unités de la «guerre psychologique» supervisèrent la conversion des Allemands à ce qu'ils prétendaient être les «idéaux et valeurs américains».

Ces programmes sévères de «rééducation» alliés institués pour «désintoxiquer» le peuple allemand composèrent

l'urgence. Parmi les plus durs était la Loi du Gouvernement Militaire № 8 qui interdisait à tout ancien membre du parti NS (qui s'appliquait à des millions de professionnels allemands intelligents et éduqués) de travailler à n'importe quelle vocation sauf comme ouvrier ordinaire. Même dans les zones avec une pénurie de personnel médical sévère, les docteurs et infirmières allemands furent souvent renvoyés de leur travail à cause de leur passé politique, résultant en une perte d'assistance médicale à des milliers de personnes à un moment qui en avait désespérément besoin. Cela aboutit à davantage de pertes humaines parmi les civils.

[...] La culpabilité collective était le mot de l'époque, [...]. Le sénateur Homer Capehart fit remarquer au Sénat américain le 5 février 1946 : « *Ça fait maintenant 9 mois que cette administration mène une politique délibérée de famine de masse sans aucune distinction, aussi bien entre les innocents et les sans défense et les coupables*<sup>(1)</sup> ». »

Ainsi les femmes allemandes étaient-elles forcées par les occupants américains, à enterrer les morts extirpés des décombres et à regarder des montages d'exposition de corps des « crimes de guerre allemands ». Le site continue :

« Au début, toutes les écoles demeurèrent fermées. Une fois qu'un plan fût formulé pour « désintoxiquer » l'esprit allemand et « détruire la volonté allemande de faire la guerre » chez les jeunes, les écoles furent réouvertes, généralement sous la charge de socialistes gauchisants. L'enseignement de toute l'histoire allemande était strictement interdit.

[...] Lors de la 1<sup>ère</sup> vague de rééducation dans les zones occupées par les Alliés, la vengeance régnait. Les adultes résidant dans la zone américaine furent séparés en coupables majeurs, coupables, coupables mineurs, partisans et personnes libres. Tous les responsables publics furent retirés de leur office : 150 000 de l'office public et semi-public, 73 000 des postes d'affaires. Ils ne reçurent ni salaire ni pension et pouvaient seulement poursuivre des tâches ingrates. En avril 1946, une loi spéciale transféra le processus de « dénazification » à 545 tribunaux civils établis sous administration allemande et supervisés

1.  <http://www.holocaustianity.com/eisenhower.html>

par des ministres allemands marionnettes qui étaient politiquement gauchistes ou communistes. Cela dura jusqu'au début de la Guerre Froide.

[...] Il y eut 3,5 millions de mises en examen et 950 000 procès. Les 3 années et demi de rééducation durèrent jusqu'en 1948. Pendant ce temps, 1549 personnes furent classifiées en « coupables majeurs », 21600 en « coupables », 104000 en « coupables mineurs » et 475000 comme « partisans ». Environ 9000 reçurent une condamnation en prison, 500000 une amende et 25000 furent dépossédés de leurs biens. Environ 180000 furent arrêtés et détenus. Début 1947, les Alliés gardaient en détention 90000 anciens nationaux-socialistes, certains des années, dans des camps d'internement. Les Français et Anglais poursuivirent la dénazification avec moins de ferveur, pendant que les Soviets usaient du procédé pour se débarrasser des « ennemis de classes ». À l'Est, les Soviets (qui avaient toujours une « volonté de guerre ») eurent tôt fait de remettre en service les camps de concentration et de les remplir de prétendus nationaux-socialistes et de tous les autres qui ne coopérèrent pas avec les Communistes. Dans la zone russe, 30000 personnes furent jugées pour crimes de guerre, 200000 prétendus NS furent enlevés de postes dans l'administration et les affaires, 20000 enseignants (la moitié de la totalité) furent renvoyés et 500 furent condamnés à mort et exécutés<sup>(1)</sup>.



Entre-temps, Eisenhower avait fait placer dans toute l'Allemagne des affiches contenant des scènes macabres des conditions dans les camps de travail avec des légendes disant « *Tu es coupable de CELA* » et « *Culture allemande*

1945 ! ». Le site anglophone ajoutant que « le concept de culture allemande elle-même comme « ennemie » était un vestige de la

1.  <http://www.holocaustianity.com/eisenhower.html>

propagande anti-allemande de la Première Guerre mondiale.›  
D'autres aspects de la condition des femmes allemandes nous sont ensuite donnés :

«Les femmes de l'Allemagne vaincue, tout en souffrant déjà énormément physiquement et mentalement, furent maintenant soumises à une campagne de propagande psychologique intense et forcées de regarder des montages d'expositions traumatiques de « crimes de guerre » allemands comme partie de la politique de « rééducation » mise en place par les Alliés. Les femmes, bien que n'étant pas des soldats ennemis, furent sujettes à une dégradation, humiliation et agressions à la fois par les occupants soviétiques et alliés, spécialement dans les zones allemandes destinées à être cédées aux communistes.



«Mai 1945 : civils allemands ayant reçu l'ordre  
de la 82<sup>e</sup> Division Aéroportée de voir les preuves de leurs atrocités»

Durant la « rééducation », les morts étrangers trouvés dans les camps de travail à la fin de la guerre étaient utilisés comme « outils d'apprentissage » et les civils allemands (généralement de plus de 10 ans) étaient non seulement forcés de regarder les

morts dans les camps mais, dans de nombreux cas, à enterrer les morts restants, même quand la mort était le résultat des bombardements alliés ou de la maladie, quelquefois au risque de leur propre vie. Dans certains cas, on les forçait en fait à déterrer les morts déjà enterrés et de réenterrer les corps pour «faire leurs preuves» ou «leur donner une leçon», et cette pratique macabre eut lieu même dans les endroits contaminés par le typhus. Exposer intentionnellement les civils à la maladie est un crime de guerre international. Les soldats supervisant les opérations de ce genre en connaissaient les dangers et se protégeaient comme il fallait avec masques et gants<sup>(1)</sup>.>

Le site *Holocaustianity* énumérait ensuite les dates et plusieurs localités où les civils allemands et autrichiens se virent imposés ces tâches sinistres, consistant à regarder des cadavres dans des cérémonies macabres comme par exemple au camp d'Ohrdruf le 12 avril 1945, à exhumer puis réinhumer les corps, à examiner les cadavres de prisonniers dans des wagons découverts (par des petits garçons «censés appartenir aux Jeunesses hitlériennes»), à creuser des charniers, à enterrer les morts sans protection, à défiler devant d'innombrables cadavres avant de devoir les inhumer sous la menace d'une arme. Les dates s'échelonnant du 4 avril au 19 mai 1945, les localités comprenaient notamment Ohrdruf, Nordhausen, Schwarzenfeld, Neuenberg, Dachau, Schwerin, Mauthausen, Gusen, Belsen, Ludwiglust, Namering ou Gardelegen. Nous nous arrêterons alors un instant sur trois cas détaillés mettant en relief humiliation, punition et inversion accusatoire, techniques intégrantes essentielles du programme de rééducation des Allemands :

«Le 7 mai 1945, la 82<sup>e</sup> Division Aéroportée mena des funérailles pour 200 détenus dans la ville de Ludwigslust. Les civils allemands de la petite ville devaient défiler devant les quelque 200 cadavres qu'ils auraient à enterrer sous la menace d'un revolver, sur les terres du palais de l'Archiduc de Mecklembourg. Participaient aussi à cette cérémonie des soldats allemands capturés, et plusieurs centaines de membres de la Division Aéroportée. L'aumônier en service de l'US Army prononça une éloge funèbre déclarant que :

1.  <http://www.holocaustianity.com/burydead.html>

*«Les crimes commis ici au nom du peuple allemand et par leur consentement, furent mineurs comparés à ceux trouvés dans les camps de concentration partout en Allemagne. Ici, il n'y avait pas de chambres à gaz, de crématoriums ; on permit simplement à ces hommes de Hollande, Russie, Pologne, Tchécoslovaquie et de France, de mourir de faim. À une demi-douzaine de km de vos foyers douilllets, on força 4 000 hommes à vivre comme des animaux, privés même de la nourriture que vous donneriez à vos chiens. En 3 semaines, 1 000 de ces hommes moururent de faim ; 800 d'entre eux furent enterrés dans des fosses dans les bois voisins. Ces 200 gisant devant nous dans ces tombes furent trouvés empilés par 4 ou 5 dans un bâtiment et gisant avec les malades et mourants dans d'autres bâtiments<sup>(1)</sup>».*

Voici maintenant un cas d'humiliation, celui de Dachau :

13 mai 1945 : L'enterrement des corps commença à Dachau, plus de 2 semaines après la « libération » du camp et, dès lors, certains des cadavres étaient dans une telle décomposition, qu'ils se détachaient littéralement. Il faut indiquer que les détenus à Dachau continuaient de mourir du typhus des semaines après la « libération » du camp. On avait laissé les corps à l'air libre pour photographier et montrer les G.I. américains. Quand les cadavres ne furent plus d'aucune utilité, les Américains forcèrent les femmes de Dachau à désinfecter les wagons du train de la mort et les fermiers du coin à hisser les cadavres sur la colline de Leitenberg près du camp où ils étaient inhumés dans des charniers. L'US Army exigea que les fermiers « se déguisent » et fassent parader leurs charrettes à travers Dachau pour les humilier. Après la libération de Dachau, le camp fut transformé en prison pour les soldats allemands et puis utilisé pour loger les réfugiés d'Allemagne de l'Est qui furent chassés de leurs foyers<sup>(1)</sup>.

Le site s'étendait en suite sur le « massacre de Gardelegen » en ces termes, avec une inversion accusatoire merveilleusement mise en lumière par le discours du colonel Lynch :

«Des événements tels que le « massacre à Gardelegen » furent exploités pour punir les civils allemands. En 1945, au

1.  <http://www.holocaustianity.com/burydead.html>



moment où les troupes alliées pénétraient en Allemagne, les prisonniers des camps de travail des régions isolées furent évacués et envoyés à l'intérieur du Reich, par moments à pied, vu que les lignes ferroviaires furent détruites par les bombardements. À ce stade, beaucoup furent mal nourris et affaiblis du typhus. Quelque 4000 prisonniers de camps distants arrivèrent dans la région de Gardelegen et, selon des témoins, un bon millier d'entre eux moururent rapidement et leurs corps furent brûlés dans une grosse grange. Toutefois, un homme a dit soi-disant à l'US Army qu'il « les avait vus se faire brûler vifs ». L'US Army Signal Corps apprécia sa version et arrivèrent des photographes pour « documenter ce crime ». Vers le 19 avril 1945, l'histoire du « massacre de Gardelegen » apparut comme il se devait et avec sensation dans le *New York Times* et le *Washington Post*. Le 21 avril 1945, le commandant de la 102<sup>e</sup> Division de l'US Army locale ordonna qu'entre 200 et 300 civils de la ville voisine de Gardelegen, des hommes en majorité vieux ou très jeunes, exhumassent 1016 corps pour les enterrer chacun dans une tombe individuelle. Le 25 avril, l'US Army conduisit une cérémonie dramatique et photographiée pour « honorer les morts » et érigea une plaque commémorative exigeant que les citoyens de Gardelegen maintinssent à jamais vertes les tombes « alors que la mémoire de ces malheureux sera gardée partout dans le cœur des hommes amoureux de liberté ». En ce jour, le colonel George Lynch s'adressa aux civils allemands à Gardelegen (qui n'avaient absolument rien à voir avec ces morts) par la déclaration suivante :

*« On a raconté au peuple allemand que des histoires d'atrocités allemandes furent de la propagande alliée. Ici, vous pouvez voir par vous-mêmes. Certains diront que les nazis étaient responsables de ce crime. D'autres pointeront la Gestapo. La responsabilité n'incombe ni aux uns, ni à l'autre — c'est la responsabilité du peuple allemand... Votre soi-disant Race Maîtresse a démontré qu'elle n'est maîtresse que dans le crime, la cruauté et le sadisme, vous avez perdu le respect du monde civilisé<sup>(1)</sup>. »*

C'est le 15 avril 1945 que les troupes britanniques occupèrent le camp de prisonniers de Belsen qui y découvrirent alors des milliers de corps pourrissant éparpillés au sol, résultat

1.  <http://www.holocaustianity.com/burydead.html>

des conditions catastrophiques prévalant les derniers mois de la guerre, comme le typhus, la pénurie de denrées de première nécessité ou encore le surpeuplement. C'est alors que l'Angleterre décida d'envoyer sur place des étudiants en médecine :

«Le 2 mai, quelque 95 étudiants en médecine des hôpitaux d'enseignement de Londres furent envoyés à Belsen pour aider à traiter les prisonniers malades. Il fut reconnu qu'il n'y avait aucune intention délibérée par les Allemands de faire crever de faim les prisonniers de Belsen. Il n'y avait pas de chambres à gaz et le «*crématorium*» consistait en un seul fourneau pour se débarrasser des morts. Tout de même, les Britanniques exécutèrent le commandant du camp et son médecin en chef au «Procès des Crimes de Guerre de Belsen» en dépit des vaillants efforts qu'ils avaient faits pour remédier à cette horrible situation. Ils avaient mis le camp en quarantaine et tout fait en leur pouvoir pour empêcher la catastrophe, implorant même la population environnante à donner légumes et nourriture. D'un total de 86 membres du personnel capturés à Belsen, 28 étaient des femmes, la plupart dans des postes cléricaux. Vers le 17 juin, au moins 20 étaient mortes, surtout en creusant des tombes pour enterrer les détenus morts, travaux que les Britanniques les avaient forcées à faire. À la fin du mois, tout le camp dut être rasé par les flammes<sup>(1)</sup>.»

Quand aux hommes allemands qui purent retourner chez eux après la guerre, le bonheur n'était pas nécessairement au rendez-vous non plus :

«Quand les hommes commencèrent à rentrer chez eux de la guerre, ils avaient devant eux des femmes qui étaient devenues très indépendantes et avaient établi dans la société un rôle différent. À la fin des années 1940, quand de plus en plus d'hommes rentrèrent chez eux de leur captivité, les taux de divorce augmentèrent à un niveau que l'Allemagne n'avait jamais connu<sup>(2)</sup>.»

De plus, comme si cette campagne d'humiliation et d'endoctrinement n'était pas suffisante, «des milliers de civils allemands, principalement des femmes, furent obligées de regarder des films tels que *Todesmühlen*<sup>(3)</sup> fabriqués par l'équipe de

1.  <http://www.holocaustianity.com/burydead.html>

2.  <http://www.holocaustianity.com/human-loot.html>

3. NDLA – Titre original *Death Mills*, en français «*Les Moulins de la*



### Femmes allemandes à Belsen forcées d'enlever les morts des charniers pour les enterrer ailleurs

«rééducation» et projetés dans des centaines de cinémas, certains reconstruits à la hâte depuis les ruines défoncées par les bombes, pendant que les hôpitaux et les écoles demeuraient en ruines, dans le seul but d'instiller aux Allemands un sens de culpabilité collective et de les endoctriner aux valeurs «américaines»<sup>(1)</sup>. Dans ces films, des scènes macabres des camps de travail furent recrées dans des films dramatiques de type Hollywood pour humilier les femmes alle-

*Mort*», court-métrage américain de Billy Wilder, sorti en 1945, documentaire de 22 minutes qui fut produit par l'US Army Signal Corps censé montrer ce que les Alliés découvrirent à la libération des camps nazis, afin d'être projeté dans l'Allemagne et l'Autriche occupées.

1. C'est nous qui soulignons.

mandes qui, au même moment, étaient privées de la capacité de pleurer leurs propres morts et essayaient d'affronter leurs propres tragédies personnelles et les horreurs de la guerre<sup>(1)</sup>.>

À propos de ce film, l'avocat Heinz Nawratil avait ajouté de son côté que «le service d'information militaire compétent, l'Office of War Information/German Committee nota, dans un rapport daté du 23 février 1945, que pour l'initiateur du projet, un certain James Pollock, *«la plupart des Allemands ignorent probablement l'ampleur des atrocités commises par leurs compatriotes. La projection de ce film leur fera comprendre dans une large mesure pourquoi les Alliés doivent s'assurer que les Allemands n'aient plus l'occasion de déclencher une nouvelle guerre*»<sup>(2)</sup>».>

Mais d'après Nawratil, même si le film avait provoqué «choc et indignation spontanés de la plupart des spectateurs», corroborant par-là l'opinion de Pollock, le second objectif du film, celui qui devait susciter à tout prix cette culpabilité aussi bien individuelle que collective, n'avait pas été atteint, selon les responsables américains. Ainsi, après cet «échec» apparent, un travail acharné se poursuivit-il par la suite dans cette optique de culpabilisation, étape incontournable du formatage spirituel de l'Allemand nouveau au sortir du 2<sup>e</sup> conflit planétaire. Dans ces conditions, «en dehors des tribunaux», indique Heinz Nawratil (p.258), «les chaînes de télévisions publiques allemandes ont grandement contribué à la dénonciation des crimes du III<sup>e</sup> Reich. Chaque semaine, des films et des documentaires sont consacrés à la persécution des Juifs. S'y ajoutent quantité d'émissions sur d'autres crimes nazis, tant en Allemagne qu'à l'étranger, sur le sort réservé aux prisonniers de guerre soviétiques, etc.». Dans une apostille, il ajoute à ce sujet que, «compte tenu de leur fréquence sur les différentes chaînes, les téléspectateurs pouvaient choisir certains jours entre plusieurs émissions du même type.» Ceci bien-sûr au détriment de tous les crimes dont les Allemands furent les victimes comme par exemple celui de l'expulsion, comme le rappelait un spécialiste du monde médiatique dans le *Junge*

1.  <http://www.holocaustianity.com/human-loot.html>

2. Heinz Nawratil, *op. cit.*, p.193

*Freiheit* du 24 mai 1996 : « Une victime de l'expulsion a 200 fois moins de chances de voir son sort évoqué par les médias électroniques qu'une victime d'Hitler. » S'il y eut certes « quelques rares productions sérieuses », Nawratil faisait remarquer que « les rares évocations des crimes de l'après-guerre sont presque toujours encombrées d'images déformantes. » Les autodafés étaient donc là, comme on l'a vu plus tôt, pour chercher à effacer le mieux possible toutes traces de vérité par trop inconvenantes, même lorsque celles-ci avaient été laissées par la plume d'un Juif comme John Sack (revoir la section sur Zgoda au chapitre 9) où les éditions Piper avaient détruit la totalité de la première édition de l'ouvrage déjà imprimé. La réponse de John Sack (soulignée par nos soins) avait notamment paru dans le *Süddeutsche Zeitung* des 13 et 14 mai 1995 :

*« Quand d'autres consacrent 85000 livres, non pas aux Polonais où à toutes les victimes des Allemands, mais aux seuls Juifs assassinés par les Allemands, je ne pourrais pas, moi, écrire un petit livre sur les Allemands qui furent tués par des Juifs ? »*

Si, du côté des monuments, comme on l'a vu, il était essentiel pour les « partisans de la paix » de détruire tout ce qui, de près ou de loin, pouvait symboliser l'identité allemande, il fallait donc aussi, dans ce cadre rééducatif maintenant, se garder d'en ériger d'autres aux martyrs de la nation. L'auteur Heinz Nawratil, en s'appuyant sur des sources comme Tessa Hofmann, Albin Eissner ou le *Die Welt* et le *Sunday Telegraph*, établissait une comparaison entre les tragédies d'autres pays commémorées au travers de certains monuments et celles de l'Allemagne :

« Les grandes tragédies de ce siècle, et même certaines tragédies plus modestes, furent honorées par une construction qui en évoquait le souvenir. On songe en particulier à l'imposant monument érigé en 1965 sur la Colline aux hirondelles d'Erevan, capitale de la république d'Arménie, pour commémorer le 50<sup>e</sup> anniversaire du génocide arménien par les Turcs, qui fit entre 1,5 et 2 millions de victimes.

Place Thurloe, face au Victoria et Albert Museum, en plein cœur de Londres, se dresse un curieux monument. Érigé le 6 mars 1982, malgré les protestations des pays de l'Est, il rappelle que les puissances occidentales livrèrent aux commu-

nistes, contre leur gré, plus de 2 millions de Russes et autres Européens de l'Est, dont la plupart périrent.

À Bloemfontein, en Afrique du Sud, un obélisque orné de bronzes expressifs rappelle la tragédie de 26370 femmes et enfants qui moururent dans les camps de concentration britanniques pendant la guerre des Boers de 1901. [...].

Du monde entier, on se rend en pèlerinage à Hiroshima et Nagasaki sur les lieux de la commémoration du drame. En Europe de l'Est, les monuments rappelant l'occupation nazie sont si nombreux que la place nous manque ici pour les énumérer et, en haute mer, un navire témoigne par son nom de la mort des 186 victimes du village de Lidice (voir chapitre 8). **À l'inverse, dans la zone d'influence communiste, le souvenir des quelque trois millions de victimes de l'expulsion fut consciencieusement effacé<sup>(1)</sup>** ; après la disparition du rideau de fer, de modestes croix (comme celle peut-être des Souabes du Danube à Gakowo — cf chapitre 10, section 3) et des plaques commémoratives au ton neutre firent leur apparition mais, bien souvent, elles furent détruites ou endommagées.

Dans un champ situé à Pohrlitz, dans le sud de la Moravie, on reconnaissait à la couleur des semis l'emplacement des charniers qui recueillirent les corps des Allemands de Brünn victimes, au printemps 1945, d'une « marche de la mort » (revoir chapitre 8). Sur l'emplacement de certains charniers, on édifia dans les années 70 des bâtiments agricoles, sans doute des étables, et, en 1994, les derniers charniers durent céder la place à une route à voies rapides ; les corps furent transportés aux frais de la Croix-Noire autrichienne jusqu'à Drasenhofen, en Basse-Autriche. **L'expulsion des morts suivait ainsi l'expulsion des vivants<sup>(2)</sup>**. »

Bien entendu les « grands rééducateurs » et autres pontes invétérés de la culpabilisation à outrance ne laissèrent pas échapper l'occasion d'utiliser cet outil pédagogique fantasmatique désormais disponible, les anciens camps de concentration allemands :

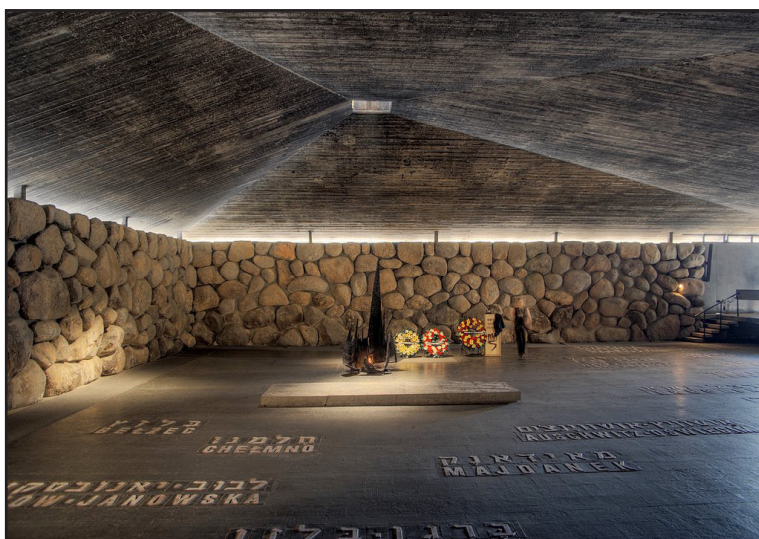
---

1. C'est nous qui soulignons

2. *ibid.* pp.260-261 ; nous soulignons — que l'on se souvienne encore des paroles d'Elie Wiesel.



«Les camps de concentration allemands sont autant de monuments et de musées témoignant du drame que subirent opposants, Juifs, Tziganes, témoins de Jéhovah, homosexuels et autres victimes du nazisme. On ne s'étonnera pas que le souvenir de ce passé soit spécialement vivace en Israël. En dehors des fêtes officielles, qui incluent la traditionnelle minute de silence, et des cours dispensés dans les écoles, il faut surtout évoquer ici le mémorial de Yad Vashem, sur le mont Herzl à Jérusalem, qui est aussi un gigantesque centre de recherche<sup>(1)</sup>.»



«Et je leur donnerai dans ma maison et dans mes murs un mémorial (Yad) et un nom (Shem) qui ne seront pas effacés» Isaïe 56,5. Le monument de Yad Vashem et sa flamme éternelle, mémorial mondial incontournable et éternel de la culpabilisation allemande.

L'historien et avocat allemand Heinz Nawratil poursuit et conclut (p.261 et 262) :

«En 1983, le gouvernement des États-Unis offrit à l'Holocaust Memorial Council un vaste périmètre en plein centre de Washington pour y construire un Yad Vashem américain. Simon Wiesenthal en a fort bien expliqué le sens lorsqu'il a inauguré en 1979 le petit centre de Los Angeles : «*Cet endroit doit alerter tous les hommes de bonne volonté contre l'indifférence.*»

1. *ibid.* pp.260-261

Et tandis que Khrouchtchev lui-même prévoyait l'érection d'un grand monument aux victimes du stalinisme, **on cherchait vainement chez nous un mémorial aux victimes des crimes de l'expulsion, pour lutter contre « l'indifférence »**.

L'auteur a visité les cinq continents et pense être en mesure d'affirmer que ce fait est unique au monde. Comme le disait Berthold Brecht : l'homme est vraiment mort quand plus personne ne pense à lui.›

Nawratil donnait toutefois, en note de bas de page, quelques maigres exceptions :

«Le monument le plus important consacré aux expulsés est sans doute la croix de 22,5m de haut édifée par la ville de Geislingen an der Steige, qui compte 28000 âmes. Cette « Croix des terres de l'Est » ne porte aucune inscription et des habitants interrogés par l'auteur en ignoraient la signification exacte. On trouve aussi parfois dans les cimetières des petites communes une croix ou une pierre ornée de l'inscription lapidaire : « *Aux victimes expatriées.* » Il faut aller en Autriche (à Poysdorf, Drasenhofen, Wetzelsdorf, etc.) pour trouver sur certains monuments des informations plus précises, notamment sur le calvaire de plus de 20000 Allemands de Brünn (Brno) fuyant la Moravie pour venir se réfugier en Basse-Autriche en 1945.›

Ainsi, depuis la fin de la II<sup>e</sup> Guerre mondiale, le programme de culpabilisation et de rééducation du peuple allemand se poursuit-il inlassablement où journalistes, historiens, politiciens, professeurs, instituteurs, écrivains et autres professionnels de l'information, de l'éducation et du verbiage, apportent leur contribution à l'échafaudage de ce gigantesque programme. Mais il est possible d'affirmer sans trop risquer de se fourvoyer que les messages les plus dévastateurs pour le peuple allemand (comme pour tout autre peuple d'ailleurs) proviennent de l'audiovisuel et bien-sûr des médias. Ce travail inlassable ainsi entrepris tout au long de plusieurs décennies ne manqua donc pas d'entraîner les effets désirés par nos grandes figures auto-proclamées de la démocratie et de la justice. Voici comment Heinz Nawratil nous présente la situation en Alleamgne (p. 270), avec la déclaration du président esto-nien qui veut tout dire :

«Les étrangers non prévenus sont souvent déconcertés par le climat politique spectral qui règne en Allemagne. À l'occasion du 5<sup>e</sup> anniversaire de la réunification allemande, le président estonien Lennart Meri déclara ainsi à Berlin, le 3 octobre 1995 : *« Pour moi, en tant qu'Estonien, je n'arrive pas à comprendre pourquoi les Allemands entourent leur histoire d'un tel tabou qu'il est très difficile de publier des articles ou d'engager des discussions sur les injustices faites aux Allemands, sans être regardé de travers, non pas d'ailleurs par les Estoniens ou les Finnois, mais par les Allemands eux-mêmes ! » »* (le lecteur connaît désormais la réponse)

«Naturellement», poursuit notre avocat, «il ne faut pas perdre de vue que l'image de l'Allemagne véhiculée par les médias étrangers est beaucoup plus négative que celle de l'opinion publique. Il n'est que de songer aux productions télévisées américaines ou aux programmes scolaires des lycées qui traitent abondamment des crimes nazis sans jamais aborder les autres massacres tels que le génocide des Arméniens ou les crimes du stalinisme. **Le génocide est présenté comme un phénomène spécifique à l'Allemagne.**»

Bien entendu, «cette image du monstre teuton est régulièrement entretenue par la gauche allemande». Selon Nawratil en effet, c'est surtout elle qui est la plus préjudiciable à l'identité allemande, lorsqu'on la compare à la répétition des messages :

«La thèse de la responsabilité collective, déguisée ou non, ne se trouve pas renforcée historiquement ou moralement par sa constante répétition, pas plus que l'existence des sorcières n'est démontrée par la large diffusion de cette croyance au XVII<sup>e</sup> siècle. Cette circonstance démontre tout au plus la prédominance de la gauche dans les médias allemands et le manque de courage civique des citoyens<sup>(1)</sup>.»

Afin de clore cette question, signalons également que cette culpabilisation allemande s'est trouvée facilitée par un trait apparemment marquant du peuple allemand, décrit par Heinz Nawratil :

«Si la domination de la gauche sur les médias est nouvelle, l'absence de conscience collective des Allemands est ancienne.

---

1. *ibid.* p.272

Emmanuel Kant notait déjà : « *(L'Allemand) n'a pas de fierté nationale* » et, à l'époque de Napoléon, Germaine de Staël, grande femme d'esprit, faisait des interventions identiques. On sait que les immigrants allemands furent les plus prompts à s'assimiler outre-mer, ce que perçut fort bien Bismarck, en sa qualité de philologue et de diplomate très au fait des événements extérieurs. Dans un discours au Reichstag le 28 novembre 1885, le chancelier allemand dressait en effet le constat suivant : « *Ce n'est certainement pas en Allemagne qu'on trouverait un excédent de patriotisme et de vie nationale : je dirai même qu'en ce domaine nous sommes plutôt pauvres ; où qu'il aille, à l'est comme à l'ouest, l'Allemand s'affranchit de sa nationalité avec une légèreté déconcertante* ». » Heinz Nawratil conclut un peu plus loin :

« Il reste que le principal obstacle à l'exploration des crimes de l'après-guerre est à rechercher dans cet antigermanisme de gauche qui, compte tenu de la traditionnelle faiblesse de la conscience nationale des Allemands, prit rapidement pied, au moins dans les médias. »

C'est ainsi que la névrose et la haine de soi juives purent être transmises au peuple allemand.

---

## CHAPITRE XVII

### Dénouement crypto-historique

*« So, now we are destroyed ; utterly ; more than utterly !  
The gang of shameless peoples, the maddening music of war,  
The sword fat with blood, the thundering of the guns  
Have consumed our sweat and toil, exhausted our reserves.  
Towers are on fire, churches turned upside down ;  
The town hall is in ruins, the strong cut down, destroyed.  
Young girls are raped ; wherever we turn our gaze,  
Fire, plague, and death pierce heart and spirit through.  
Here, town and ramparts run with ever-fresh streams of blood.  
It's three times six years now, since our mighty river's flow  
Was blocked almost by corpses, just barely trickling through.  
Yet, I pass over in silence something more terrible than death,  
More desperate even than plague, fire and famine ;  
That so many were bereaved of their soul's treasure too. »*

*Tears of the Fatherland, Andreas Gryphius (1616- 1664)*

« Ainsi, maintenant nous sommes détruits ; totalement ; plus que totalement !  
La bande de nations sans vergogne, la musique de guerre à vous rendre fou,  
Le gras de l'épée avec le sang, le grondement des canons  
Ont consumé notre sueur et notre labeur, épuisé nos réserves.  
Les tours sont en feu, les églises mises sens dessus dessous ;  
L'hôtel de ville est en ruines ; les robustes abattus, détruits.  
Les jeunes filles sont violées ; où que nous tournions notre regard,  
Feu, épidémie et mort transpercent cœur et esprit de part en part.  
Ici, ville et remparts coulent avec des rivières de sang toujours fraîches.  
Cela fait trois fois six ans maintenant, depuis que l'écoulement de notre  
puissant fleuve  
Fut presque bloqué par les corps, les traversant tout juste goutte à goutte.  
Toutefois, je passe sous silence quelque chose de plus terrible que la mort,  
De plus désespéré même que l'épidémie, le feu et la famine ;  
Que tant furent aussi dépossédés du trésor de leur âme. »

Ce versant historique ne bénéficiant pas de l'éclairage politique, ecclésiastique, médiatique, éducationnel et universitaire qui en aurait révélé les divers aspects, il a donc fallu en graver les pentes par nos propres moyens afin d'en découvrir

les détails de près. C'est en connaissance du plan allié et du véritable objectif des prétendus apôtres et défenseurs des valeurs démocratiques et des droits de l'homme que le maintien dans l'ombre de tout ce qui a été passé en revue ici prend son sens. Une chape de plomb qui continue encore et toujours d'être versée sur les véritables tragédies de l'Histoire afin de faire passer les vrais bourreaux pour des victimes, leur donnant ainsi toute latitude pour la poursuite de leurs opérations. Ainsi, lorsque les vainqueurs déferlèrent sur l'Allemagne, nous explique le Dr App à la p. 44 de *La tragédie des Allemands des Sudètes*, «ils épiluchèrent des montagnes de documents allemands, les examinèrent au microscope dans l'espoir frénétique d'y trouver un ordre nazi de massacrer les Juifs, de tuer et de torturer la population de Pologne, de Tchécoslovaquie, de Yougoslavie ou de quelque autre territoire lointain occupé pendant des années par les Allemands. Ils n'en découvrirent aucun.» Pour ce qui est de l'inverse par contre, force est de constater que ce ne sont pas les exemples qui manquent. On se rappellera les appels au massacre des Ilya Ehrenbourg, Theodore Kaufman, Morgenthau Jr, chacun à sa manière, ouverte ou voilée, brutale ou calculée. Il y en eut d'autres comme Bernard Baruch ou l'avocat américain Louis Nizer avec son livre *What To Do With Germany* (Que faire de l'Allemagne ?), Chicago-New York 1944, dont les principes d'inversion accusatoire chers à la Tribu permettent de laisser libre cours à une haine viscérale. Voyez par exemple à la p. 27 (du document pdf) : «*Les Allemands ont développé une philosophie qui fait de la guerre et de l'assassinat en masse, un culte. Ils croient avoir mission de réduire à l'esclavage tous les autres peuples. Refusant d'admettre le caractère sacré de la vie humaine et de la liberté, ils lui substituent le culte de la guerre.*» En remplaçant simplement ici «Allemands» par «Juifs», n'obtenons-nous pas les principes talmudiques par excellence ? Précisons que Nizer se basait aussi (p. 18) sur les propos d'un certain Jules César qui étaient déjà similaires à leur rencontre. Ou encore (p. 30) : «*Oui, il existe bien une conspiration allemande contre la paix du monde et contre tous les hommes libres de tous les pays.*» Est-ce la saturation du livre d'autant d'inversions accusatoires qui en aurait fait la lecture



favorite de trois présidents américains ? Voyons ce que nous en dit Heinz Nawratil (pp. 177 -178 de son livre déjà cité) :

«F.D. Roosevelt l'offrit aux membres de son cabinet, Eisenhower en fit distribuer 100000 exemplaires à ses troupes [...] et ordonna que chaque officier de son état-major rédige une dissertation sur le Reich. Harry S. Truman enfin le tenait pour « *l'un des livres les plus prenants et les plus instructifs* » qu'il eût jamais lus, ajoutant : « *Chacun dans ce pays devrait l'avoir lu* ». » C'est dans un tel climat que les conférences de Téhéran (du 28 novembre au 1<sup>er</sup> décembre 1943), de Québec (du 12 au 16 septembre 1944), de Yalta (du 4 au février 1945) et de Potsdam (du 17 juillet au 2 août 1945) furent organisées, en laissant présager une paix vengeresse et ce, non pas à cause de ce que les Allemands firent en réalité mais à cause du simple fait qu'ils étaient allemands.

C'est aux fins de pouvoir se déchaîner et de laisser s'exprimer à leur encontre une haine légendaire, mais de façon déguisée, que les Alliés eurent recours à autant d'inventions diaboliques, celle de l'Holocauste restant bien entendu la « référence » mondiale en la matière. Les Alliés purent ainsi masquer leurs propres atrocités en fabriquant des horreurs nazies et par voie de conséquence, allemandes, horreurs qui allaient occuper et occupent encore le devant de la scène historique, comme nous le savons. Il y eut malgré tout certains individus de haut rang parmi les Alliés à prendre la défense de l'Allemagne comme le conseiller politique du gouvernement militaire américain à Berlin, Robert Murphy, qui rédigea de nombreux rapports au ministère des Affaires étrangères de son pays, ou encore le premier secrétaire de la Défense aux États-Unis, James Forrestal, qui aurait été selon le Dr App (citant un extrait du livre de Robert Welch, fondateur de la John Birch Society, intitulé *The Politician*, Belmont, 1964, p. 26), le « seul homme » pour « empêcher Eisenhower et ses acolytes communistes » de détruire l'Allemagne pour toujours grâce au plan Morgenthau. » App n'avait d'ailleurs pas manqué de préciser que Forrestal avait été directement ou indirectement assassiné par la suite par les communistes (le site *Wikipedia* évoquant de son côté le suicide ou l'assassinat).

Mais il n'en reste pas moins que les plans diaboliques des Alliés furent mis à exécution, dont l'infâme plan Morgenthau, cette «loi du Talion talmudique», selon les termes du Dr App, qui servit de base à ces conférences de la «paix» où avaient été prévues notamment les modifications territoriales de l'Allemagne, une fois le conflit terminé. Ainsi, fut-il décidé à la conférence de Québec par exemple, que la Pologne se verrait attribuer des territoires à l'est de la ligne Oder-Neiße en compensation de ceux qu'elle allait céder aux Soviets. Un article du *New York Times* du 26 juin 1945 est d'ailleurs très clair à ce sujet :

*« La Pologne est sûre d'obtenir à l'ouest plus qu'elle ne perd au profit de la Russie soviétique à l'est de la ligne Curzon. Tout comme la Prusse orientale, la Poméranie et la partie orientale du Brandebourg, la Silésie tombe dans la part polonaise des dépouilles de l'Allemagne. »* Encore faut-il rappeler qu'à cette même conférence, Roosevelt, qui avait été convaincu le premier par Morgenthau, avait, selon certains spécialistes, exercé de fortes pressions quant à l'application du plan Morgenthau, gagnant ainsi le consentement de Churchill et de Staline, alors qu'il avait pourtant promis le 21 octobre 1944 le non-asser-vissement du peuple allemand *« car les Nations Unies ne pratiquent pas le commerce d'esclaves »*. Ainsi donc, suite à ces accords, l'Allemagne se vit-elle amputée de plus d'un quart de sa superficie (28 %), soit 114 000 km<sup>2</sup>, en devant accueillir les survivants des millions de déplacés et d'expulsés des régions orientales. Cette même Allemagne qui, au sortir du Traité de Versailles, s'était déjà vue amputée du Corridor de Dantzig (qui devait devenir une «ville libre» sous contrôle polonais, afin que la Pologne pût disposer d'un port) qui la déchirait ainsi en deux, une région qui, d'après bon nombre d'auteurs, était allemande à 95 %. Quant à l'Autriche, elle avait été privée du seul port maritime qu'elle avait depuis des siècles, celui de Trieste, et s'était vu arracher 250 000 Autrichiens du Tyrol, de pur sang germanique, pour être donnés à l'Italie. Pour couronner le tout, comme nous l'explique à nouveau le Dr App dans une note de bas de page d'un autre ouvrage, *History's Most Terrifying Peace*, San Antonio, Texas, 1947 (traduit par les éditions Akribéia sous le titre *La Paix la plus terrifiante de l'Histoire*, 2014), à propos

du principe d'autodétermination qui fut l'arme ayant permis aux Américains de détruire l'Autriche-Hongrie et de rétrécir l'Allemagne : «[...] ils (les partisans de l'autodétermination) ont impitoyablement piétiné tous les principes pour arracher 3218000 Sudètes à l'Autriche et les placer contre leur gré sous le joug de 6840000 Tchèques. Partout où l'autodétermination était susceptible de nuire à l'Allemagne, comme en Alsace-Lorraine ou à Trieste, ils l'ont invoquée ; partout où ce principe pouvait servir les intérêts de ces deux pays, ils l'ont rejeté ou grossièrement violé (p. 64 de la version fr.).» Ces Allemands des Sudètes, comme on a pu le voir, avaient alors dû subir le fanatisme du franc-maçon Edvard Beneš et de sa clique, fanatisme qui avait fini par déteindre, propagande effrénée oblige, sur la population qui, pourtant, selon certains auteurs, «figurait parmi les plus civilisées du monde» ; Beneš, «le démocrate idéal» aux yeux de Roosevelt et Churchill qui avait déclaré à la radio : «*Prenez aux Allemands tout ce qu'ils ont et ne leur laissez qu'un mouchoir pour pleurer.*» Et le Dr App d'ajouter (dans *La tragédie des Allemands des Sudètes*, p. 65) : «Imaginez les clameurs de la presse américaine et israélienne si Hitler avait déclaré la même chose à propos des Juifs ou de n'importe quelle autre population soumise à ses armées pendant des années !» On ne peut d'ailleurs que constater que c'est à l'endroit même qui déchira l'Allemagne en deux, le Corridor de Dantzig (aujourd'hui Gdansk), que résident les causes de cette 2<sup>e</sup> GM quand Hitler envahit la Pologne le 1<sup>er</sup> septembre 1939. C'est ainsi que les clauses du Traité de Versailles, de par leur nature, annonçaient l'arrivée du 2<sup>e</sup> conflit planétaire vingt ans plus tard.

À la fin des hostilités, les trois «grands» purent alors préparer ce que le magazine *Time* qualifia de «paix la plus terrifiante de l'histoire», description tellement appropriée que le Dr App l'avait empruntée pour intituler un autre de ses ouvrages. On retrouve encore toute la perfidie et l'hypocrisie des «Trois Grands» qui signèrent les accords de Yalta, en réaffirmant tout à la fin de cette conférence les engagements de la Charte Atlantique. En effet, le paragraphe 2 de ladite charte stipulait qu'il ne devait y avoir «aucun changement territorial qui ne soit conforme à la volonté librement exprimée des

peuples concernés». Un changement territorial, un exode et une expulsion comme il n'y en a jamais eu dans l'histoire. Et ce Churchill qui apparemment se disait préoccupé des expulsions de masse dont il s'était porté lui-même garant en cosignant les accords de Yalta ! Nous retrouvons là encore un des symptômes de pur sadisme des membres de la Communauté, une forme de sadisme consistant à déplorer ce pour quoi ils ont eux-mêmes œuvré.



Churchill, Roosevelt et Staline :  
La tribu des « Trois Grands » en force à Yalta

Voyez par exemple cet extrait du *Brooklyn Tablet* du 25 août 1945 rapportant une déclaration du «Bouledogue britannique» :

*«Je suis particulièrement préoccupé, en cet instant, par les informations qui nous parviennent sur les conditions dans lesquelles se sont effectués les expulsions et le départ des Allemands de la nouvelle Pologne. Entre 8 et 9 millions de personnes habitaient ces régions avant la guerre [...]. Un nombre énorme de ces gens a disparu. Où sont-ils passés et quel est leur sort ? La même situation peut se reproduire, sous d'autres formes, avec les expulsions de Tchécoslovaquie, des Sudètes et des autres Allemands.»* Nous savons maintenant qu'on les a envoyés congestionner les territoires d'un Reich relativement rétréci, comme s'il ne l'avait pas déjà été suffisamment au sortir de

Versailles. **Comment est-il dès lors possible de s'émouvoir du sort de millions d'Allemands expulsés de leur patrie quand on est capable de donner l'ordre de faire « griller » 600 000 réfugiés de Silésie** (revoir la fin de la section sur Dresde au chapitre 13) ?

Les bombardements s'occupèrent des populations civiles conformément à un plan mis sur pied spécialement dans ce but, le **plan Lindemann**, du nom du conseiller principal de Churchill, le professeur émigré juif allemand Frederick Alexander Lindemann (1886 — 1957). L'adoption par le Cabinet de Guerre britannique le 11 mars 1942 de cet autre plan infâme avait alors officialisé le ciblage des populations civiles qui, en étant plus concentrées que les populations nobles, permettaient aux Alliés un bien meilleur ratio victimes/bombes. Un calcul dont la froideur encore une fois reflétait bien les aspirations de la Tribu aux commandes pour laquelle les bombardements, qui ciblerent en priorité les femmes et les enfants plutôt que des usines ou autres installations, furent, selon les termes de l'ancien universitaire canadien Henry Makow (que nous retrouverons en longueur dans le panorama suivant), des sacrifices à Satan. Il nous révèle en effet sur son site que « le sacrifice des enfants par le feu est le rituel satanique le plus important. La vénération de Moloch est l'exemple le plus connu de cette pratique. L'immolation de ces enfants, avec leurs mères, fut une série délibérée et systématique de sacrifices occultes. » Mais parallèlement à ces dévastations, il faut aussi ajouter que certaines villes allemandes ne furent curieusement jamais bombardées ou très peu comme celle de Fürth en Bavière, à environ 5 km à l'ouest de Nuremberg. Il est certain que des bonnes raisons autres que l'oubli doivent en être portées au crédit des Alliés mais la place nous manque ici pour aborder cet autre aspect. Signalons simplement que Fürth est la ville natale d'un certain Avraham Ben Elazar, mieux connu sous le nom de Henry Kissinger qui, faut-il le rappeler, se vit décerner le prix Nobel de la « Paix » en 1973. Il appert effectivement, comme certains auteurs et historiens l'ont stipulé, que Roosevelt, Truman, Churchill, Staline et leurs conseillers étaient possédés par un désir de destruction satanique. Il suffit pour s'en convaincre de remettre sur le tapis (sans jeu de mots)

le bombardement de Dresde, la Cité des Arts, la Florence du Nord, les 13 et 14 février 1945, jours du Mardi Gras et de la Saint-Valentin, la fête des amoureux, mais aussi du mercredi des Cendres ! Cependant, il faut aussi impérativement ajouter qu'au sein même des villes et cités allemandes dévastées par ce feu du ciel démoniaque, certains bâtiments s'en sortirent « miraculeusement » indemnes, sujet dont nous toucherons quelques mots au chapitre suivant.

Nous n'omettrons pas de citer non plus un autre plan d'influence parmi les décideurs alliés, le **plan Hooton**, qui reçut son nom de l'anthropologue américain Earnest Albert Hooton (1887 — 1954), célèbre pour ses travaux sur les classifications raciales et selon lequel, « les Allemands étaient des imbéciles moraux » et qu'il fallait donc réduire leur taux de natalité et promouvoir l'immigration et la colonisation de non-Allemands, spécialement d'hommes, en Allemagne. Outre des manipulations génétiques à leur encontre, notre autre « humaniste » préconisait également l'utilisation de la majorité des membres des Forces Armées allemandes pendant 20 ans ou dans des états alliés, comme travailleurs forcés. Voici ce que nous dit à son sujet Heinz Nawratil (p.181 de son livre) : « Le 4 janvier 1943, le *Peabody Magazine* publia une proposition d'E. A. Hooton, professeur à Harvard, qui fut très sérieusement discutée par l'opinion publique américaine. Dans cet article de *PM* intitulé « *Breed War Strain Out of Germans* » (Supprimez la tendance à la guerre des Allemands), l'anthropologue Hooton s'inspirait librement des lois de Mendel : pour éradiquer l'« agressivité allemande », il fallait, selon lui, favoriser les mariages entre militaires des troupes d'occupation alliées et femmes allemandes et susciter en Allemagne l'immigration étrangère, principalement des hommes. Dans le même temps, on déporterait à l'étranger, pendant 20 ans, le gros de la Wehrmacht qui serait astreint aux travaux forcés. On réduirait ainsi le nombre des « Allemands de pure race » et donc le potentiel guerrier héréditaire de l'Europe centrale. »

Ainsi, ces plans eurent-ils tout d'abord des théoriciens (Morgenthau, Kaufman, Nizer, Hooton,...) relayés ensuite par des praticiens à la Ehrenbourg ou Lindemann. La mise en pratique des doctrines d'Ehrenbourg avait alors pu commen-



cer lorsque les Russes pénétrèrent pour la première fois sur le sol allemand en envahissant le premier village qu'ils rencontrèrent, celui de Nemmersdorf en Prusse-orientale. Une percée dont les atrocités commises, selon le Dr App, «étaient un sinistre échantillon de la sauvagerie et de la terreur qui attendaient l'Allemagne orientale aux mains des copains athées de Roosevelt, bénéficiaires du Prêt-Bail (dans *Ne Pas Se Taire*, p. 213).»

Pour revenir sur les inventions projectrices d'accusations de la Tribu en question, il est bon de citer un certain Ben Hecht le 22 octobre 1958 sur WABC-TV (propos reproduits par Austin App dans *Ne Pas Se Taire*, p. 50) :

« [...] *Le meurtre de 6 millions de Juifs, hommes, femmes et enfants de tous âges, ce meurtre n'a pas été perpétré par les nazis, mais par le peuple allemand.*

*[...] 2 millions de femmes de tous âges furent raflées, violées par milliers, dépouillées de leurs vêtements et jetées dans des fours à chaux pour y être brûlées vives. »*

Une quinzaine d'années plus tard, un autre coreligionnaire, Josef Burg, dans son livre *Sündenböcke*, G. Fischer, Munich 1974, écrivait (p. 233), «alors même que les Juifs pleurent leurs 6 millions de victimes et recueillent des indemnités substantielles en leur nom» (spécifiait App) : « [...] *au moins 1 million, voire peut-être 2 millions de ces victimes assassinées sont dans le pays, bien vivantes, et participent à la reconstruction d'Israël.* »

Ce penchant à l'affabulation que nous avons développé dans le 1<sup>er</sup> panorama de l'ouvrage et particulièrement représentatif des Juifs ne se retrouve pas uniquement dans le cas qui nous intéresse ici. Ainsi, comme l'on faisait courir le bruit d'abat-jour fabriqués avec la peau des Juifs, faisait-on croire aux nordistes dans la guerre de Sécession que les beautés sudistes portaient des colliers sur lesquels se trouvaient enfilés des yeux de Yankees ! Bien entendu, les principaux médias américains étant déjà à cette époque sous « bon » contrôle, nulle personne avertie n'en sera étonnée. Dans quelles conditions maintenant le gaz est-il devenu l'agent symbolique de destruction N° 1 des Juifs dans cette 2<sup>e</sup> GM ? Curieusement, certaines sources comme un site de la Toile intitulé *Devoir de*

*mémoire* mentionnent un plan anglo-américain d'extermination de masse des populations civiles japonaises et allemandes par un gaz extrêmement meurtrier, le phosgène (chlorure de carbonyle). On apprend ainsi que ce plan, ordonné par deux «humanistes» récurrents, Churchill et Trumann, avait été ajourné après que le navire transportant le gaz fut coulé dans le port de Bari en Italie, sur la côte adriatique, par les Allemands. Comme l'explique le site, «ultérieurement, l'arme atomique, le phosphore et la famine furent privilégiés». Se pourrait-il alors que nos grands pontes démocrates n'aient pas digéré de voir leur plan réduit à néant par ceux-là mêmes qu'ils méprisaient ? Aurions-nous ici encore une volonté vengeresse ferme de faire porter le chapeau d'une fable à un peuple qui devait périr par l'agent symbolique exterminateur initialement RÉEL de cette même fable ? Tout fut donc mis en place, on l'a vu à nouveau, dans cet incroyable programme de rééducation et de lavage de cerveau du peuple allemand afin de culpabiliser au mieux les esprits par trop réfractaires à la nouvelle doctrine. Ainsi, même les soldats qui étaient encore prisonniers de guerre à l'étranger alors même que la guerre était bel et bien finie, devaient-ils accepter un tel endoctrinement s'ils désiraient revoir un jour leur patrie et leurs proches, en recevant des «cours de citoyenneté démocratique», selon les termes mêmes de *Life* du 18 mars 1946. Cette idéologie aurait été promue par le ministère de la Guerre en exigeant des PDG allemands une telle soumission. Comme si cela n'était pas déjà suffisant, il y avait aussi des acharnés tel le journaliste et orateur juif américain Walter Winchell qui se servit de son influence pour essayer de faire des PDG allemands des détenus perpétuels. Après quoi, l'armée avait dû faire marche arrière en annonçant, selon le *Newsweek* du 28 mai 1945, p. 34 que «*les 300000 prisonniers de guerre nazis détenus ici [...] resteront sur place aussi longtemps que l'Amérique le jugera utile*». «Et ce fut ainsi que l'Amérique», rappelle Austin App (dans *La Paix la Plus Terrifiante de l'Histoire*, pp.104-105), «le grand croisé auto-proclamé du droit et de l'ordre, se mit à violer l'article 75 de la convention de Genève [...]». À propos de prisonniers de guerre justement, nous n'aurions pu fermer ce volet sans parler impérativement de deux massacres d'Allemands désarmés

par des troupes régulières américaines, car ils mettent on ne peut mieux en lumière le type de bestialité et d'atrocités que d'aucuns avaient pour habitude d'attribuer aux Soviets. Il s'agit du massacre de Lippach (auj. Westhausen, dans la partie est du Bade-Wurtemberg), le 22 avril 1945, et celui de Webling (un petit hameau à une dizaine de km du camp de Dachau), le 29 avril 1945. Voici des extraits tirés du vol. 18 de *Tabou* déjà cité concernant le premier (pp. 97-99) :

«[...] Le dimanche 22 avril, des blindés américains venus du nord mitraillèrent le village. Après une brève tentative de défense, les soldats allemands reconnurent l'inutilité de la résistance face à des chars et la troupe se retira vers le sud. La version officielle rapporte qu'au cours de leur retraite, 36 tombèrent au combat. Malheureusement, le terme de « tomber » est inexact, car il est établi que la plupart d'entre eux furent assassinés par les soldats américains.

Des villageois rapportent que vers 13<sup>h</sup> les Américains investirent le village. Apparemment, les soldats allemands n'avaient pas tous eu le temps de décrocher. Certains tentèrent alors de s'échapper à travers les jardins, mais bien peu réussirent. Un des hommes fut abattu pendant sa fuite et un autre fait prisonnier. La suite est rapportée par un habitant du village : lors de sa capture, le soldat reçut des coups si violents qu'il s'effondra à plusieurs reprises. Lorsqu'il fut incapable de se relever, on lui fracassa le crâne avec la crosse d'un fusil et, pour terminer, on lui transperça la poitrine avec une baïonnette qui se ficha jusque dans la terre.

L'après-midi, vers 16<sup>h</sup>, au milieu de la musique et des beuglements, 20 à 25 soldats noirs en état d'ébriété poussèrent devant eux 6 jeunes soldats allemands, les mains en l'air, qu'ils entraînaient le long de la route du village [...]. Un témoin rapporte qu'ils furent frappés à plusieurs reprises sur le bas-côté de la route et qu'ils se relevèrent péniblement, le corps en sang. [...], les Américains tirèrent plusieurs coups de feu en l'air, puis ils fracassèrent le crâne des 6 soldats. Le lendemain, on enterra les corps : ils avaient la tête écrasée mais ne portaient pas de traces de blessures par balle.

Au № 51, des Noirs ivres conduisirent deux prisonniers allemands jusqu'à la grange d'un paysan. Ils les allongèrent sur

la table de la scie circulaire dans l'intention de les découper vivants. Mais comme une panne de courant les en empêcha, les gardiens se contentèrent de tirer dans le tas. Un des Allemands mourut au bout de quelques heures, l'autre fut laissé pour mort et jeté dans la haie derrière la ferme. C'est là qu'on le retrouva criblé de balles et qu'on le pansa de façon sommaire. D'après le témoignage d'une habitante, un officier noir américain fit conduire le blessé dans un hôpital militaire.

[...] Dans un pâturage, on découvrit encore une dizaine de soldats allemands morts ; aucun n'avait d'arme, mais la moitié d'entre eux avaient été abattus d'une balle dans la tête. À la sortie du village [...], 4 autres soldats désarmés gisaient en plein champ, à quelques mètres de leur abri. Les armes étaient encore à leur place, les soldats avaient été abattus par-derrière.

Pour être complet, il faut encore ajouter qu'en ce dimanche 22 avril 1945, à Lippach, des soldats américains violèrent une vingtaine de femmes âgées de 17 à 40 ans, y compris des femmes enceintes. Cet épisode ainsi que la mort de 36 soldats allemands, dont plusieurs furent brutalement assassinés, ont été largement occultés pendant des dizaines d'années. »

Voici maintenant celui de Webling (source <http://computer-news.com/gus/massacres.htm>) :

« Le même jour que le camp de concentration de Dachau fut découvert, un massacre eut lieu dans le petit hameau de Webling, à environ 10 km du camp. Une unité de Waffen SS (celle-ci appartenait au détachement de secours FHA Berlin, il ne s'agissait nullement de membres du personnel du camp de Dachau — note de la revue *Tabou*) était arrivée au hameau qui consistait en une demi-douzaine de fermes et de granges, pour prendre des positions défensives dans des tranchées creusées autour des fermes. Leurs ordres étaient de retarder l'avancée des chars américains et de l'infanterie de la 7<sup>e</sup> armée américaine qui approchaient Dachau. Les fermes, principalement dirigées par des femmes avec l'aide de PDG français, tombèrent sous le feu le matin du 29 avril faisant se précipiter dans les caves tous les habitants. Un soldat du 222<sup>e</sup> régiment d'infanterie américaine fut tué quand ils entrèrent dans le hameau sous le feu de l'unité des Waffen SS. Le premier Allemand à émerger de la cave fut le propriétaire de la ferme, Herr Furtmayer. Il

fut promptement abattu. Informés par les PDG français que seuls des civils étaient cachés, les G.I. procédèrent au rassemblement des hommes de l'unité SS. Le premier à se rendre était un officier, le baron von Tuchsess (d'Augsbourg), qui dirigeait un détachement de 17 hommes. L'officier fut immédiatement frappé avec un outil servant à creuser les tranchées lui fendant le crâne en deux. Les 17 autres furent alignés dans la cour de la ferme et abattus. Sur une légère montée derrière le hameau, un autre groupe de 8 SS fut abattu. On trouva leurs corps gisant en ligne droite avec leurs armes et ceintures de munitions soigneusement posées au sol. Ceci suggérerait que les hommes furent abattus après leur reddition. En tout, un officier SS et 41 hommes gisaient morts au moment où le régiment d'infanterie continua son chemin vers Dachau. Le jour suivant, les locaux, avec l'aide des PDG français, inhumèrent les corps dans un champ pour être par la suite exhumés par la Commission allemande des sépultures de guerre et retournés à leurs familles.»

Comme on peut l'apprendre du dossier de *Tabou* au sujet de Lippach, non seulement les soldats américains ne furent jamais poursuivis et inquiétés, mais des soldats allemands auraient été condamnés à la peine de mort aussi bien par une cour martiale allemande que par la justice vengeresse des Alliés, s'ils avaient commis quelque acte similaire. Mais le plus incroyable dans cette tragédie, comme le spécifie le dossier, est que **«dans l'immense majorité des cas, ce sont des bourreaux allemands que la télévision allemande nous montre, même s'il faut pour cela travestir la vérité historique.»**

Ainsi, la gravure à l'eau forte dans l'esprit allemand de sa culpabilité est-elle facilitée par les productions télévisuelles et surtout cinématographiques hollywoodiennes à gogo. Concernant les documentaires télévisuels, nous avons déjà évoqué brièvement au chapitre V ceux de la chaîne franco-allemande *Arte* diffusant à satiété les «horreurs nazies» et les «martyrs juifs». Quant aux réalisations du 7<sup>e</sup> art, Hollywood continue de jouer son rôle de référence mondiale en nous balançant *ad nauseam* l'image type de l'allemand, un être toujours placé du côté «obscur», sanguinaire et dénué de toute sensibilité. Il suffit pour cela de visionner à peu près n'importe quel film mettant en scène un psychopathe, un fou, un dégéné-

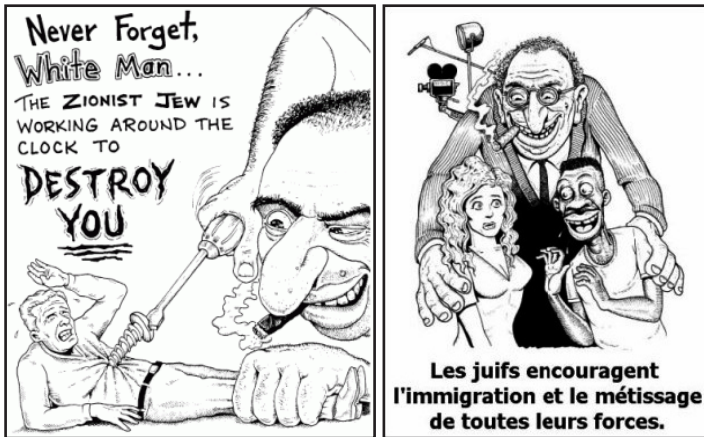
ré, un sadique, etc., pour s'apercevoir que celui-ci sera joué la majeure partie du temps par un Blanc, et qui aura très souvent de surcroît les cheveux blonds. Il est d'ailleurs aussi notoire que très souvent les acteurs noirs sont amenés à jouer des rôles inverses, afin de montrer aux spectateurs qu'ils n'ont aucun reproche à se faire puisqu'on les voit la plupart du temps comme des victimes, en outre intelligentes et humaines, et bien-sûr, persécutées par les « méchants » blancs, encore plus quand ceux-ci ont les cheveux blonds. Parallèlement à cette culpabilisation démarrée vers la fin de la guerre, l'humiliation se poursuit aujourd'hui sans relâche. Ainsi, le lecteur se rappellera-t-il les importants effectifs de G.I. noirs chez les forces d'occupation américaines et surtout, ce qui se passa entre eux et les *Frauleins*. Eh bien, l'industrie hollywoodienne ne s'était pas contentée seulement de présenter le mâle allemand comme un sadique, elle s'est chargée de l'humilier aussi à sa façon par des productions américaines où l'homme noir finit avec la femme blonde (ou blanche). Que nous ayons affaire à un film d'action, dramatique, de science-fiction, fantastique, ou autre, le message restant toujours le même. Comme dirait d'ailleurs l'auteur Hervé Ryssen que nous avons consulté tout au début de l'ouvrage et qui a recensé une kyrielle de productions impliquant l'homme noir et la femme blanche, « c'est l'estampille juive qui ne trompe pas ». Cela est d'une telle ampleur d'ailleurs que tous les grands manitous des studios de cinéma semblent en être obsédés 24 heures par jour.

Ils y travaillent sans relâche de peur qu'il n'y ait pas suffisamment de poissons pour mordre à l'hameçon. Bien entendu, les autres nations au garde-à-vous et les sportulaires de la Presse se font un plaisir et un devoir de répéter comme des psittacidés les mêmes messages, en reprenant l'image modèle du grand frère d'Amérique, considéré comme une référence indiscutable. Afin de parfaire l'« éducation » de la jeunesse, la production de clips musicaux et d'autres variétés devait suivre forcément la même voie ; encore suffit-il pour cela de visionner les chaînes de télévision musicales pour en avoir tout son saoul d'horreurs et d'abominations (bien-sûr, les programmes en question ne visent pas ici uniquement le peuple allemand mais les peuples blancs d'occident — nous spécifions « d'occi-



dent› car la méthode employée pour détruire ceux d'Europe de l'Est a été différente, avec le communisme et le bolchevisme, le métissage racial restant un outil destructeur de choix pour la société occidentale et évidemment allemande). L'auteur Heinz Nawratil revenait sur la question de la culpabilité allemande (p. 290 de son livre) :

« Dans le cas de la névrose allemande de l'après-guerre, ce sont principalement les médias électroniques qui assumèrent le rôle de la majorité répressive, tandis que la population silencieuse incarnait la minorité. Sous l'impulsion des moyens de communication de masse, les Allemands n'ont plus sur eux-mêmes un regard indépendant, ils se voient à travers le regard de leurs anciens adversaires, regard chargé d'erreurs historiques et de préjugés, et ont intériorisé l'image véhiculée par l'antigermanisme des années 40. »



« N'oublie jamais Homme Blanc,  
le Juif sioniste travaille 24h/jour pour te détruire. »

Curieusement, des symptômes plutôt endémiques de la communauté juive s'étaient mis à apparaître chez les populations affamées d'Allemagne, signes désormais facilement identifiables parmi ceux évoqués dans les quelques extraits qui suivent d'un rapport préparé par l'Administration centrale allemande de la Santé, agence allemande créée par les autorités russes d'occupation (rapport tiré du *Congressional Record* du 29 mars 1946, p. 2865 et reproduit dans l'ouvrage déjà cité de Ralph F. Keeling, p. 107) : « *Les gens ont faim. [...] Une hysté-*

*rie de masse se développe, qui semble être provoquée par une compulsion psychologique et qui se caractérise par une foule de symptômes comme la prise de drogue, l'ivrognerie, les perversités, le sadisme, le meurtre et l'infantilisme [...]. La situation atteint un niveau psychopathologique généralisé du fait d'une famine chronique. Nous assistons à des scènes de confusion mentale que l'on a pu seulement constater auparavant chez des marins mourant de faim sur des canots de sauvetage, ou chez des individus oubliés par des caravanes dans le désert et souffrant de la soif. [...] Ils n'ont plus que des pulsions animales. [...] »* Autant de signes ici provoqués par cette famine incroyable planifiée froidement par les vainqueurs grâce à des théories à la Morgenthau (le secrétaire américain au Trésor que l'Histoire avait choisi pour donner un nom à ce plan qui aurait plutôt été figolé et mis sur pied par Harry Dexter White, l'économiste américain qui avait aussi joué un rôle important dans la création du FMI et de la Banque mondiale).

Le même rapport mentionnait aussi le poids des femmes tombé en-dessous des 50 kg alors que celles en âge de procréer « *ne pèsent pas plus de 30 kg* ». Le rapport terminait alors avec les nouveau-nés : « *Très souvent, les mères ne peuvent supporter la perte de sang lors de la naissance de l'enfant et périssent. La mortalité infantile a atteint le niveau horrible de 90 %* ».

Grâce aux dispositions du *Traité de Versailles* qui préparèrent les bases du déclenchement du II<sup>e</sup> conflit mondial, l'Al-



Lecteur, contemple ces visages atrocement mutilés témoignage de la violence du traumatisme et de la brutalité de la guerre. La moisson de ceux qui veulent nous réduire au néant.

Lenculus

*Signature du Traité de paix par la délégation allemande. 28 juin 1919 dans la Galerie des Glaces de Versailles.*

William Orpen (1878 - 1931)

Allemagne, déjà mutilée territorialement à la promulgation de celui-ci en 1920, se vit supprimer plus du quart de son espace vital, pourtant déjà exigu lui aussi pour son importante population. Ainsi, la spoliation de l'Allemagne fut :

- territoriale : perte de 28 % de son territoire (Prusse-orientale, Poméranie, Silésie, Brandebourg-oriental, les territoires situés à l'est de la ligne Oder-Neiße) ;
- économique : accaparement et partage des richesses par les Alliés, etc. ;
- industrielle : démantèlement et confiscation des usines, des machines de production, ... ;
- scientifique : expropriation des brevets, enrôlement de scientifiques par les Alliés ;
- raciale : atteinte jamais vue dans l'histoire, des femmes allemandes, de la manière brutale par les Rouges d'un côté et sournoise et calculée de l'autre, par les Occidentaux ;
- humaine : elle aussi inégalée dans toute l'histoire de par sa nature (reste devancée, numériquement parlant, seulement par les massacres communistes de la Russie et de la Chine) ;
- symbolique et identitaire : destruction des monuments et de l'identité allemande ;
- culturelle : anéantissement des œuvres littéraires, poétiques, artistiques, ...

Faut-il rappeler que cette spoliation totale de l'Allemagne se poursuit bien après la capitulation sans condition signée le 8 mai 1945 ? Effectivement, la PAIX LA PLUS TERRIFIANTE DE L'HISTOIRE. Avant de clore définitivement cet important panorama, nous allons reproduire, tel que nous l'avions annoncé, un des trois passages du livre d'Austin J. App supprimés par les éditions Akribeia dans la version traduite en français longuement citée au chapitre 8, passages qui, à eux seuls, résument remarquablement, même s'ils se répètent, les faits tels qu'ils devraient être présentés et enseignés dans toute institution ou académie historique d'une société se prétendant « démocratique », garante de la libre expression. D'ailleurs, une telle répétition est tout à fait pardonnable à quiconque vient de trébucher sur la vérité, et quelle vérité ! Et après tout, les grands « survivants » de l'« Holocauste » ne pass(ai)ent-ils pas le plus

fort de leur temps à répéter leurs « témoignages oculaires » à cor et à cri ? Voici donc le 1<sup>er</sup> passage du livre original du Dr App (version e-book disponible sur la Toile), *The Sudeten German Tragedy*, Boniface Press, Takoma Park, Maryland, 1979, passage situé à la page 59 et intitulé *Burnt with cigarettes, Spit upon, Insulted — Then Killed* (« Brûlés avec des cigarettes, cibles de crachats, d'insultes — puis tués ») :

*« Il convient de noter que les gens, innocents ou autres, ne furent pas simplement exécutés, ils furent humiliés et torturés dans des spectacles de sadisme sauvage, leurs visages furent brûlés avec des mégots de cigarettes, on leur crachait dessus nus, ils étaient flagellés et matraqués, avant d'être finalement tués. Vous noterez les sources pour la tragédie des Allemands des Sudètes, à savoir<sup>(1)</sup> les noms et lieux et moments. Il s'agit d'une différence cruciale entre le véritable holocauste contre les Allemands des Sudètes et de l'Europe de l'Est et le faux des 6 millions de Juifs prétendument tués. Concernant ces derniers, tout est généralités, tout chiffre est en millions, pas de noms ni de dates spécifiques. Le seul nom spécifique est celui d'Anne Frank et elle mourut d'une mort relativement naturelle et plausible — pas de rossées, pas de mutilation du corps et par-dessus tout, pas de viol. De même, les Juifs qui se proclament survivants des camps de concentration font toujours des histoires comme s'ils étaient les 'seuls' survivants — et n'expliquent simplement jamais comment ils en sont arrivés à survivre à ce qu'ils appellent les 'camps de la mort'. Par exemple, comment Otto Frank et Simon Wiesenthal ont-ils survécu à ce qu'ils appellent 'le camp de la mort d'Auschwitz' ?*

*La raison en est que le génocide contre les Allemands des Sudètes s'avéra avoir bien eu lieu, mais l'histoire des 6 millions de Juifs prétendument gazés est une invention, destinée à détourner l'attention de l'horrible génocide que les vainqueurs infligèrent aux Allemands. 241000 Allemands des Sudètes furent vraiment assassinés, c'est la raison pour la-*

1. NDLA – Vu que le nom dans le texte est <name> et qu'il est suivi de <names>, le contexte n'a alors pas de sens, il s'agit sans doute du mot <namely>, signifiant « à savoir », « c'est-à-dire », vu que ce terme est celui qui donne le plus de sens à la phrase, une erreur d'impression donc, semble-t-il.

*quelle les sources peuvent être spécifiques. Aucun Juif ne fut tué simplement pour avoir été juif, c'est pourquoi les sources traitant des Juifs sont enveloppées dans des ballons de millions contradictoires. »*

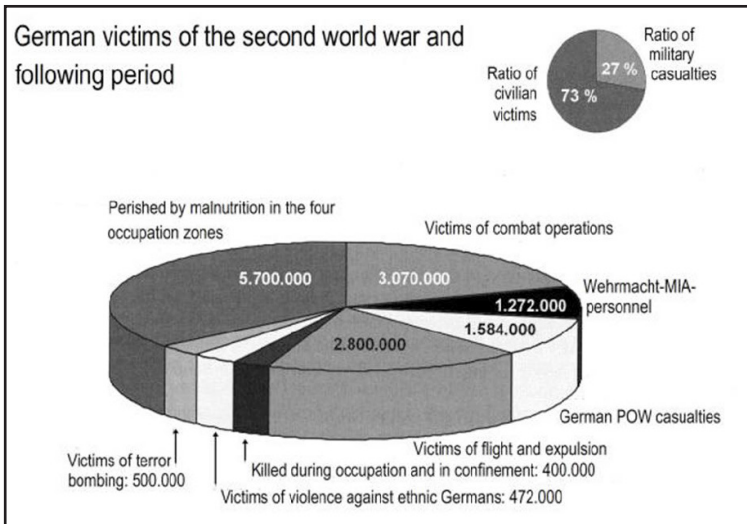
Le 2<sup>e</sup>, à la page 64, est intitulé *Where the most Sudeten were murdered at one time !* (« Là où le plus de Sudètes furent assassinés en une seule fois ! ») :

*« Nous avons donné jusqu'ici des cas dans lesquels une douzaine à plusieurs centaines d'Allemands des Sudètes furent torturés et assassinés. Mais pour s'élever à un total de 241000 assassinés, il devait y avoir un règne de terreur et, dans de nombreux lieux, des milliers ont dû être assassinés. Ceux qui balancent le chiffre de 6 millions de Juifs prétendument exterminés de par le monde, ne semblent jamais se présenter avec des cas et des chiffres spécifiques. Si cela était le cas, ils pourraient vite réaliser que 6 millions de Juifs assassinés, dont 4 millions rien qu'à Auschwitz, auraient requis un nombre de bourreaux énorme et laissé derrière des montagnes de corps et des milliers de tombes — ou des montagnes de cendres. Parce que les 241000 Allemands des Sudètes assassinés sont une réalité, non une imposture de propagande comme le chiffre de 6 millions, la mort de milliers d'entre eux peut être documentée. »*

Le 3<sup>e</sup> enfin, à la page 70, est intitulé *The 'orderly, humane manner'* : 3 million expelled, 241,000 murdered (« La 'manière ordonnée, humaine' : 3 millions d'expulsés, 241000 assassinés ») :

*« C'est de cette façon que les Allemands des Sudètes furent expulsés des terres qu'ils avaient colonisées et habitées pendant des siècles, plus longtemps que les Pèlerins ne sont installés en Nouvelle-Angleterre. 3,5 millions furent expulsés entre le 8 mai 1945 et le 6 septembre 1946 ; 241000 furent mis à mort — de la manière la plus horrible et sadique imaginable. La pire torture peut-être consistait à les pendre par les pieds et les brûler vifs. L'« holocauste » de 6 millions de Juifs, qu'on est en train de servir aux Américains, même infligé à nos enfants d'école, est une fabrication, une honteuse imposture pour extorquer de l'Allemagne par chantage quelque 5000 \$ pour chaque prétendu cadavre. Pas de*

*témoins, pas de preuves, pas de noms ne peuvent être donnés pour les 6 millions de Juifs soi-disant gazés. Mais pour les 241000 Allemands des Sudètes, parce que leur meurtre était une réalité, nous avons les témoins et nous avons les noms. Nous pourrions continuer à donner des cas tels que ceux ci-dessus sur des centaines de pages. Mais ce que j'ai donné suffit amplement. »*



### Légende correspondant aux chiffres

5700000 morts de malnutrition dans les 4 zones d'occupation ;

3070000 victimes des opérations de combat ;

1272000 personnel de la Wehrmacht-Disparus au combat  
(Missing In Action) ;

1584000 perte des Prisonniers De Guerre allemands ;

2800000 victimes de la fuite et de l'expulsion ;

400000 tués durant l'occupation et le confinement ;

472000 victimes de la violence contre les Allemands  
ethniques ;

500000 victimes du bombardement de la terreur.

15798000 victimes.

**Ratio des pertes civiles/militaires : 73/27 %**

Le diagramme ci-contre permettra de visualiser schématiquement et à titre indicatif le bilan des victimes allemandes



de la Seconde Guerre mondiale, tiré du site qui fut l'un de nos guides principaux lors de notre ascension de l'ubac historique, le site *Tragédie allemande du destin*. Précisons que certains des chiffres comme les victimes du bombardement, reflètent une très grande prudence (car il est indubitable que le nombre de victimes est colossal). Ainsi, le bilan total donné par cette source électronique, même s'il risquera d'en choquer plus d'un, risquerait même d'être sous-représentatif de cette tragédie sans nom.

Redonnons la parole au site *Tragédie allemande du destin* :

« À cause de la II<sup>e</sup> Guerre mondiale, l'Allemagne souffrit des pertes terribles, en vies humaines aussi bien qu'en territoires.

Pendant et après la guerre, beaucoup **plus de civils allemands** moururent que de soldats en activité militaire (termes soulignés par le site). Les victimes allemandes de la guerre se chiffrèrent à 15,8 millions. Les soldats et disparus au combat tombés dans le cours des actions militaires s'élèvent à 4,3 millions (27%), alors que civils tués pendant l'exode, les bombardements, la captivité totalisent 11,5 millions (73 %).

Cela signifie que  $\frac{3}{4}$  des victimes allemandes furent des civils. C'est-à-dire, en ne prenant pas en compte les PDG, en première ligne, **les personnes âgées, les femmes et les enfants**.

La majorité des victimes perdirent la vie **non pas** pendant la guerre mais suivant la fin des hostilités au cours de l'expulsion, dans les marches et transports forcés, en captivité ou périrent de malnutrition, du froid ou moururent violemment sous l'occupation alliée.

L'Allemagne souffrit aussi de grosses pertes au sujet de ses territoires. D'anciennes provinces allemandes comme par exemple la Prusse orientale, la Prusse occidentale, Posen, Dantzig, le Brandebourg oriental, la Poméranie, la Silésie, passèrent sous occupation étrangère. De ces régions, presque 11 millions d'Allemands furent chassés par la force ! (Ajoutez encore à ce chiffre 2,5 millions d'Allemands ethniques qui furent déportés des pays de l'est de l'Europe) <sup>(1)</sup> »

Nous ne pourrions clore définitivement ce second panorama sans quelques mots additionnels sur cet épisode inima-

1.  [http://nemet\\_sorstragedia\\_en.lorincz-veger.hu/](http://nemet_sorstragedia_en.lorincz-veger.hu/)

ginable des bombardements des cités allemandes, véritables sacrifices à Moloch, illustrant la définition originelle de l'holocauste, à savoir « combustion complète par le feu », une définition dans toute l'acception du terme (nous avons également bien-sûr appliqué ce vocable au génocide de la fuite et de l'expulsion d'une part, et aux catastrophes maritimes de l'autre, ainsi qu'au sort des prisonniers de guerre allemands, à cause non seulement de leur ampleur jamais vue mais aussi et surtout à cause du caractère froid et sadiquement calculateur des puissances occultes s'en trouvant à l'origine, à l'instar de cette page inédite de l'histoire des horreurs humaines, celle avec laquelle nous concluerons ici). Cet autre aspect que nous allons ici révéler est d'autant plus inouï qu'il met en lumière le rôle ignoble joué dans cet épisode, non par des dirigeants militaires, mais par des scientifiques, dont l'un, de renommée mondiale, passe tout simplement pour l'un des plus grands génies qui soient. Cet aspect concerne un projet mis sur pied aux États-Unis en 1943 qui avait pour but de parfaire la tactique des bombardements incendiaires alliés des zones résidentielles allemandes et qui consistait pour cela à « s'entraîner » sur des répliques des maisons allemandes. Le site choisi avait été celui de Dugway Proving Ground (terrain d'essai de Dugway), situé dans l'Utah, à une centaine de km de Salt Lake City. Dugway, qui était une installation de tests de haute sécurité pour des armes chimiques et biologiques, avait alors vu une partie de son espace utilisée pour la construction par l'US Army d'un ensemble de fausses maisons résidentielles qui avaient reçu l'appellation de « Village allemand » (précisons qu'il y eut aussi le « Village japonais »), apparemment authentique dans ses moindres détails comme l'inclusion par exemple de meubles, de vêtements dans des penderies et de jouets d'enfants. Afin de pouvoir visualiser plus nettement les tenants et aboutissants de cette planification sordide, il nous faut rejoindre cette source de référence incontournable, le site *Holocaustianity* :

« Ce « Village allemand » dans le désert de l'Utah, est tout ce qui reste d'une réplique grandeur nature de six (le lecteur retiendra le chiffre !) blocs de maisons typiques de la classe ouvrière d'avant-guerre à Berlin. Il se trouve sur un site d'essai

créé par les militaires alliés pour développer des armes de destruction massive à utiliser contre les civils allemands.

Il faisait partie d'une grande « ville de fin du monde » germano/japonaise d'environ 8 km<sup>2</sup> construite en 1943. Malgré leurs « succès » avec leur millier de raids aériens incendiaires contre Cologne et Hambourg, les Britanniques étaient frustrés par leur incapacité à produire le même type de tempête de feu à Berlin ; les conseillers scientifiques alliés avaient alors poussé à la création d'un programme d'expérimentation incendiaire sur des répliques exactes des maisons d'ouvriers allemands. Selon l'Air Force, le village allemand de Dugway « correspondait au type de maisons où vivait environ 80 % de la population industrielle allemande ».

Utilisant la main d'œuvre des détenus de la prison d'état de l'Utah, il fut terminé en 44 jours [...]. Commandé par le service de la guerre chimique de l'US Army (Standard Oil), il fut créé par un architecte d'origine allemande, **Erich Mendelsohn**, **Konrad Wachsmann** et d'autres anciens résidents allemands mécontents qui avaient récemment reçu assistance pour déménager aux États-Unis avec l'aide d'**Albert Einstein** et d'autres<sup>(1)</sup>.

Ils allaient rejoindre l'émigré **Walter Gropius** pour travailler au développement de la préfabrication de tels systèmes. Avant d'émigrer, Gropius (soutenu par le compositeur Arnold Schoenberg, l'écrivain Franz Werfel et Einstein) dirigeait une école d'architecture à succès en Allemagne au milieu des années 1920 appelée « *Bauhaus* ». Plusieurs architectes non cités affiliés au « Groupe Gropius » à Harvard aidèrent à la planification du « Village allemand » et participèrent aux études de recherche sur la façon d'incinérer ou de faire exploser efficacement des structures et bâtiments typiques de la cité résidentielle allemande. Ils rejoignirent avec enthousiasme le projet de Dugway Proving Ground, où napalm et gaz empoisonnés étaient développés et testés pour usage contre les civils en Allemagne.

---

1. NDLA – Précisons à cet effet que le « grand » Einstein, conjointement avec son collègue italien Enrico Fermi, dont la femme était juive, avaient fait pression sur Roosevelt afin de larguer la 1<sup>ère</sup> bombe atomique, non pas sur Hiroshima, mais sur Berlin.

Le scientifique **Frederick Lindemann**, ministre de la Défense de Churchill et ami de longue date d'Einstein, reçut son éducation en Allemagne et utilisa ses contacts pour arranger un premier exode pour des scientifiques allemands sélectionnés, dont beaucoup devinrent proéminents dans la recherche aux États-Unis et au Royaume-Uni à propos du bombardement de l'Allemagne. [...] Travaillant conjointement avec la « Division d'Authenticité » du studio RKO d'Hollywood, ils bâtirent la ville maquette avec la seule intention de détruire les quartiers de la classe ouvrière de Berlin et les habitants civils non-combattants en conformité avec les plans alliés débutant en 1943 <sup>(1)</sup>. »

Au cas où le groupe ethnique auquel tous les précités appartenaient n'aurait pas été bien ciblé par le lecteur, voici un exemple de pur calcul froid, typique des membres de la Tribu (se souvenir de Theodore Kaufman), se retrouvant ici une fois encore, jusque dans les moindres détails. Jugez plutôt : « Dupliquant méticuleusement la gravité vieillissante et spécifique des vieilles constructions allemandes après des recherches exhaustives sur des facteurs tels que la couverture de la surface des toits, essentielle au paramètre incendiaire des quartiers cibles à Berlin, les experts incendiaires et architectes simulèrent même l'effet que la pluie de Berlin pourrait avoir sur la combustibilité. RKO dupliqua les intérieurs et l'ameublement typiques des foyers de la classe ouvrière de Berlin jusqu'à leur linge, literie, jouets, rideaux et Bibles de chevet. Du bois semblable à celui utilisé en Allemagne fut importé spécialement de Russie. Faisant des expériences avec les meilleures méthodes de destruction des vraies cités allemandes, du napalm (le même napalm M-69 que les USA fournirent comme il se devait à la RAF pour leurs bombardements de la terreur des villes allemandes), du gaz, de l'anthrax et des bombes incendiaires furent tous utilisés contre le faux Village allemand, et il dut être reconstruit plusieurs fois. »

Le site nous décrivait après ce qu'il en reste aujourd'hui :

« Un seul bloc du village d'origine subsiste de nos jours pour attester des forces combinées d'Hollywood, de l'industrie du pétrole et des ouvriers dévoués, qui, avec d'import-

---

1.  <http://www.holocaustianity.com/extermination-plans.html>

tantes ressources financières à leur disposition, encouragèrent fébrilement le meurtre en masse de milliers de civils allemands. Dugway lui-même, drapé historiquement dans le secret officiel, est toxique après des années de test d'armes. Erich Mendelsohn continua son chemin pour devenir la coqueluche de l'architecture « moderniste » (1). »



Test au M-69 ...



... et réplique d'intérieur

Il est à noter que Lindemann, devenu Lord Cherwell en 1941 puis 1<sup>er</sup> vicomte Cherwell en 1956, avait alors apporté, comme on pouvait s'y attendre, tout son soutien au plan de son homologue américain dont on a tant parlé jusqu'ici, **Henry Morgenthau Jr.** Son Plan était tellement infâme que nous en terminerons ici par un descriptif succinct de son contenu : démilitarisation de l'Allemagne via le désarmement de tous les Allemands, destruction de tout le « matériel de guerre » dont les vieux monuments, punition sévère pour les crimes de guerre, interdiction totale sur tous les uniformes, scoutisme compris, prohibition des parades ainsi que la paralysie de tous les orchestres militaires et la destruction de toute musique militaire, passée ou présente ; confiscation de tous les avions, incluant les planeurs, militaires ou commerciaux, sans qu'un seul Allemand ne soit en mesure de faire fonctionner ou d'aider à faire fonctionner aucun de ces appareils où que ce fût ; surveillance de l'Allemagne avec son administration civile confiée à ses anciens ennemis.

Mais l'énumération d'autant de paramètres aux fins de s'assurer de la destruction « en bonne et due forme » de l'Allemagne ne s'arrête pas là ; le site ci-dessus ajoutait :

« Au lieu de réparations, il (Morgenthau) voulait une confiscation mondiale de tous les biens allemands avec l'Al-

1.  <http://www.holocaustianity.com/extermination-plans.html>

Allemagne divisée en unités « pastorales » inoffensives pendant que les Allemands seraient envoyés comme esclaves pour reconstruire les pays de leurs anciens ennemis.

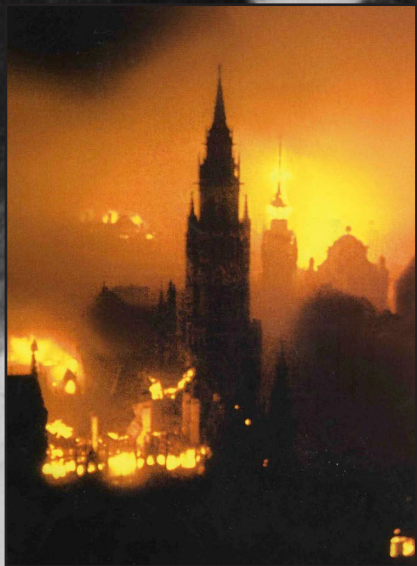


**Éric Mendelsohn, Konrad Wachsmann,  
Walter Gropius, Einstein, Lindemann et Morgenthau.  
Au-dessous d'eux, le fruit de leur labeur.**

Il ne souhaitait pas la reconstruction de l'Allemagne mais qu'elle demeurât impuissante et dépendante de dons pour vivre « comme un chien est dépendant de son maître » de façon à briser la volonté du peuple. Ses nouvelles frontières pour l'Allemagne divisaient la Prusse orientale et la Silésie entre l'URSS et la Pologne (ce qui se réalisa), la Sarre allant à la France en même temps que les territoires adjacents limités par le Rhin et la Moselle, et le canal de Kiel ainsi que la Ruhr et ses régions industrielles environnantes devant être internationalisés avec toute l'industrie démantelée et expédiée aux nations alliées. Il poussait aussi au retrait de l'équipement des mines, la fermeture de celles-ci de même que toutes les écoles et universités allemandes avant qu'un programme de rééducation alliée




ne soit en place pour conditionner les Allemands, ainsi qu'à l'interruption de toutes les stations de radio allemandes, journaux, magazines, hebdomadaires, etc jusqu'à l'application de ces politiques. Les grandes propriétés devaient également être fragmentées et divisées parmi les « paysans ».



Nous reproduirons simplement quelques autres photographies, tirées d'autres sources, dont le site magnifique et très fourni des Lufteaux, site de l'association de reconstitution historique militaire de la II<sup>e</sup> GM.

*à consulter absolument*

 <http://leslufteaux.cultureforum.net/t1871p950-les-bombardements-allies-sur-l-allemande-1940-1945>

**un Criminel de guerre**  
**« le Boucher » sir arthur harris**  
**Commandant en chef du Bomber Command**







Corps carbonisés dans des poubelles et cartons qui leur tiendront de cercueils



---

## TABLE DES MATIÈRES

---

### NOTE DE L'AUTEUR

### INTRODUCTION

#### CHAPITRE PREMIER

---

La psychopathologie et l'hystérie juives ... 17

#### CHAPITRE II

---

La contagion hystérique juive chez les Goyim ... 51

#### CHAPITRE III

---

Témoignages des Goyim à l'appui des « *martyrs* » ... 67

#### CHAPITRE IV

---

Le *Journal* d'Anne Frank ... 95

#### CHAPITRE V

---

L'Audiovisuel au service des « *martyrs* » ... 121

#### CHAPITRE VI

---

Passage au crible « négationniste » ... 137

A – Carlo Mattogno (1<sup>e</sup> partie) ... 139

B – Carlo Mattogno (2<sup>e</sup> partie) ... 156

C – Carlos Whitlock Porter ... 195

D – Les deux rapports Leuchter ... 238

#### CHAPITRE VII

---

Dénouement « déconstructionniste » ... 247

#### CHAPITRE VIII

---

Les Allemands des Sudètes et de Bohême-Moravie ... 255

---

## CHAPITRE IX

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| Les Allemands du territoire central et oriental .....    | 327 |
| A – Province de Silésie .....                            | 327 |
| B – Le camp de Zgoda .....                               | 348 |
| C – Province du Brandebourg oriental .....               | 365 |
| D – Province de Poméranie .....                          | 368 |
| E – Province de Prusse occidentale, Posen, Dantzig ..... | 372 |
| F – Province de Prusse orientale .....                   | 381 |

## CHAPITRE X

|                                                              |     |
|--------------------------------------------------------------|-----|
| Les Allemands ethniques d'Europe centrale et orientale ..... | 399 |
| A – Les Allemands de la Volga et de Russie .....             | 399 |
| B – Les Allemands de Yougoslavie .....                       | 402 |
| C – Les Allemands de Roumanie .....                          | 417 |
| D – Les Allemands de Hongrie .....                           | 426 |
| E – Les Allemands des Carpates (Slovaquie) .....             | 431 |
| F – Les Allemands de la Baltique et de Lituanie .....        | 436 |

## CHAPITRE XI

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| L'Holocauste de la fuite et de l'expulsion : bilan ..... | 443 |
|----------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE XII

|                                          |     |
|------------------------------------------|-----|
| L'Holocauste à Neptune .....             | 451 |
| A – Le « <i>Wilhelm Gustloff</i> » ..... | 455 |
| B – Le « <i>Goya</i> » .....             | 490 |
| C – Le « <i>Cap Arcona</i> » .....       | 494 |
| D – Le « <i>Steuben</i> » .....          | 500 |
| E – L'« <i>Orion</i> » .....             | 505 |
| F – Le « <i>Thielbek</i> » .....         | 507 |
| G – Le « <i>Karlsruhe</i> » .....        | 509 |
| H – Le « <i>Neuwerk</i> » .....          | 510 |
| I – Autres navires .....                 | 511 |
| J – Bilan .....                          | 513 |

## CHAPITRE XIII

|                              |     |
|------------------------------|-----|
| L'Holocauste à Vulcain ..... | 522 |
| A – Dresde .....             | 517 |
| B – Hambourg .....           | 557 |
| C – Berlin .....             | 570 |

---

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| D – Pforzheim .....                              | 575 |
| E – Cologne .....                                | 577 |
| F – Magdebourg .....                             | 581 |
| G – Darmstadt .....                              | 584 |
| H – Cassel .....                                 | 588 |
| I – Essen, Munich & Heilbronn .....              | 593 |
| J – Nuremberg, Dortmund & Düsseldorf .....       | 597 |
| K – Duisbourg, Francfort/Main & Wurtzbourg ..... | 602 |
| L – Stuttgart, Brême & Mannheim .....            | 608 |
| M – Wuppertal, Gelsenkirchen & Kiel .....        | 613 |
| N – Aix-La-Chapelle, Bochum & Hanovre .....      | 617 |
| O – Schweinfurt & Lübeck .....                   | 624 |
| P – Autres cités .....                           | 630 |
| Q – Bilan .....                                  | 651 |

#### **CHAPITRE XIV**

---

|                                                            |     |
|------------------------------------------------------------|-----|
| Les camps de prisonniers et l’holocauste d’Eisenhower ...  | 657 |
| A – Les camps soviétiques .....                            | 658 |
| B – Les camps anglais et canadiens .....                   | 661 |
| C – Les camps allemands .....                              | 662 |
| D – Les camps français & africains .....                   | 664 |
| E – Les camps belges, hollandais<br>& luxembourgeois ..... | 667 |
| F – Les camps yougoslaves .....                            | 669 |
| G – L’holocauste d’Eisenhower & bilan .....                | 671 |

#### **CHAPITRE XV**

---

|                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------|-----|
| Martyr et pillage sous l’Occupation .....                             | 689 |
| A – Le martyre de la famine et du froid .....                         | 689 |
| B – Le supplice des femmes et des enfants .....                       | 696 |
| C – Démantèlement industriel, économique<br>et scientifique .....     | 707 |
| D – Pillage culturel, autodafés<br>et destruction des monuments ..... | 715 |

#### **CHAPITRE XVI**

---

|                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------|-----|
| Abâtardissement et rééducation de la race allemande ..... | 737 |
|-----------------------------------------------------------|-----|

#### **CHAPITRE XVII**

---

|                                    |     |
|------------------------------------|-----|
| Dénouement crypto-historique ..... | 767 |
|------------------------------------|-----|







## Eostre

*Déesse saxonne de la fertilité. Ses Symboles le lièvre et les œufs.*

# The Savoisien & Lenculus

*Livres et documents rares ou introuvables*

## RETROUVER TOUTES LES PUBLICATIONS

*recension d'ouvrages rares ou interdits au format numérique*

- |                                                                                    |                                                            |
|------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------|
| ✦ WAWA CONSPI - BLOG                                                               | ✦ HISTOIRE E-BOOK                                          |
| <a href="http://the-savoisien.com/blog/">the-savoisien.com/blog/</a>               | <a href="http://histoireebook.com">histoireebook.com</a>   |
| ✦ WAWA CONSPI - FORUM                                                              | ✦ BALDER EX-LIBRIS                                         |
| <a href="http://the-savoisien.com/wawa-conspi/">the-savoisien.com/wawa-conspi/</a> | <a href="http://balderexlibris.com">balderexlibris.com</a> |
| ✦ FREE PDF                                                                         | ✦ ARYANA LIBRIS                                            |
| <a href="http://freepdf.info/">freepdf.info/</a>                                   | <a href="http://aryanalibris.com">aryanalibris.com</a>     |
| ✦ ALDEBARAN VIDEO                                                                  | ✦ PDF ARCHIVE                                              |
| <a href="http://aldebaranvideo.tv/">aldebaranvideo.tv/</a>                         | <a href="http://pdfarchive.info">pdfarchive.info</a>       |

*Toutes les recensions où rééditions numériques  
de LENCULUS sont gratuites, et ne peuvent faire l'objet d'aucun profit.*

*On retrouvera toutes ses publications sur le site*

**[http ://the-savoisien.com](http://the-savoisien.com)**



OSTARA "la Dame de l'Aube"

LA LUMIÈRE VAINC LES TÉNÉBRES

